COLLECTION COMPLETTE DES OEUVRES DE MR. DE VOLTAIRE. TOME PREMIER...

Voltaire

Digitized by Google

Digitized by Google

13.92 Vol XII

1.3.28

Digitized by Google

Digitized by Google

1.3.28 Vol XIII

ROMANS,

CONTES PHILOSOPHIQUES,

&c.

GENEVE.

M. DCC. LXXI.

Digitized by Google

APPROBATION.

JE ſouſſigné, qui me ſuis fait paſſer pour ſavant, & méme pour homme d'eſprit, ai lu ce manuſcrit, que j'ai trouvé, malgré moi, curieux, amuſant, moral, philoſophique, digne de plaire à ceux-mémes qui haïſſent les romans. Ainſi je l'ai décrié, & j'ai aſſuré monſieur le cadileſquier, que c'eſt un ouvrage déteſtable.

Digitized by Google

ROMANS

ALLEGORIQUES, PHILOSOPHIQUES, &c.

EPITRE DEDICATOIRE

DE

ZADIG

A LA

SULTANE SHERAA,

PAR *SADI.*

Le 18 du mois de Schewal, l'an 837 de l'hégire.

CHarme des prunelles, tourment des cœurs, lumière de l'eſprit, je ne baiſe point la pouſſière de vos pieds, parce que vous ne marchez guères, ou que vous marchez ſur des tapis d'Iran ou ſur des roſes. Je vous offre la traduction d'un livre d'un ancien ſage, qui ayant le bonheur de n'avoir rien à faire, eut celui de s'amuſer à écrire l'hiſtoire de Zadig: *ouvrage, qui dit plus qu'il ne ſemble dire. Je vous prie de le lire & d'en juger; car quoique vous ſoyez dans le printems de votre vie, quoique tous les plaiſirs vous cherchent, quoique vous ſoyez belle, & que vos talens ajoutent à votre beauté; quoiqu'on vous louë du ſoir au matin, & que par toutes ces raiſons vous ſoyez en droit de n'avoir pas le ſens commun; cependant vous*

Digitized by Google

avez l'esprit très sage, & le goût très fin, & je vous ai entendu raisonner mieux que de vieux derviches à longue barbe & à bonnet pointu. Vous êtes discrette, & vous n'êtes point défiante; vous êtes douce, sans être faible; vous êtes bienfaisante avec discernement; vous aimez vos amis, & vous ne vous faites point d'ennemis. Votre esprit n'emprunte jamais ses agrémens des traits de la médisance; vous ne dites de mal, ni n'en faites, malgré la prodigieuse facilité que vous y auriez. Enfin votre ame m'a toûjours paru pure comme votre beauté. Vous avez méme un petit fonds de philosophie, qui m'a fait croire que vous prendriez plus de goût qu'une autre à cet ouvrage d'un sage.

Il fut écrit d'abord en ancien caldéen, que ni vous ni moi n'entendons. On le traduisit en arabe, pour amuser le célèbre sultan Ouloug beb. *C'était du tems où les Arabes & les Persans commençaient à écrire des* mille & une nuit, *des* mille & un jour, *&c.* Ouloug *aimait mieux la lecture de* Zadig; *mais les sultanes aimaient mieux les* mille & un. *Comment pouvez-vous préférer, leur disait le sage* Ouloug, *des contes qui sont sans raison, & qui ne signifient rien? C'est précisément pour cela que nous les aimons, répondaient les sultanes.*

Je me flatte que vous ne leur ressemblerez pas, & que vous serez un vrai Ouloug. *J'espère méme, que quand vous serez lasse des conversations générales, qui ressemblent assez aux* mille & un, *à cela près qu'elles sont moins amusantes, je pourrai trouver une minute pour avoir l'honneur de vous parler raison. Si vous aviez été* Thalestris *du tems de* Scander *fils de* Philippe, *si vous aviez été la reine de Sabée du tems de* Soleiman, *c'eussent été ces rois qui auraient fait le voyage.*

Je prie les vertus célestes, que vos plaisirs soient sans mélange, votre beauté durable, & votre bonheur sans fin.

SADI.

Digitized by Google

ZADIG,

OU

LA DESTINÉE,

HISTOIRE ORIENTALE.

LE BORGNE.

DU tems du roi *Moabdar*, il y avait à Babilone un jeune homme nommé *Zadig*, né avec un beau naturel fortifié par l'éducation. Quoique riche & jeune, il ſavait modérer ſes paſſions ; il n'affectait rien ; il ne voulait point toûjours avoir raiſon, & ſavait reſpecter la faibleſſe des hommes. On était étonné de voir, qu'avec beaucoup d'eſprit, il n'inſultât jamais par des railleries, à ces propos ſi vagues, ſi rompus, ſi tumultueux, à ces médiſances téméraires, à ces déciſions ignorantes, à ces turlupinades groſſières, à ce vain bruit de paroles, qu'on appellait *converſation* dans Babilone. Il avait appris dans le premier livre de *Zoroaſtre*, que l'amour-propre eſt un ballon gonflé de vent, dont il ſort des tempêtes, quand on lui a fait une piquûre. *Zadig* ſurtout ne ſe vantait pas de mépriſer les femmes & de les ſubjuguer. Il était généreux ; il ne craignait point d'obliger des ingrats, ſuivant ce grand précepte de Zoroaſtre : *Quand tu manges, donne à manger aux chiens, duſſent-ils te mordre.* Il était auſſi ſage qu'on peut l'être ; car il cherchait à vivre avec des ſages. Inſtruit dans les ſciences des anciens Caldéens, il n'ignorait pas les principes phyſiques de la nature tels qu'on les connaiſſait alors, & ſavait de la métaphyſique ce qu'on en a ſu

Digitized by Google

dans tous les âges, c'eſt-à-dire fort peu de choſe. Il était fermement perſuadé que l'année était de trois cent ſoixante & cinq jours & un quart, malgré la nouvelle philoſophie de ſon tems, & que le ſoleil était au centre du monde; & quand les principaux mages lui diſaient avec une hauteur inſultante, qu'il avait de mauvais ſentimens, & que c'était être ennemi de l'état que de croire que le ſoleil tournait ſur lui-même, & que l'année avait douze mois, il ſe taiſait ſans colère & ſans dédain.

Zadig avec de grandes richeſſes, & par conſéquent avec des amis, ayant de la ſanté, une figure aimable, un eſprit juſte & modéré, un cœur ſincère & noble, crut qu'il pouvait être heureux. Il devait ſe marier à *Sémire*, que ſa beauté, ſa naiſſance & ſa fortune rendaient le premier parti de Babilone. Il avait pour elle un attachement ſolide & vertueux, & *Sémire* l'aimait avec paſſion. Ils touchaient au moment fortuné qui allait les unir, lorſque ſe promenant enſemble vers une porte de Babilone ſous les palmiers qui ornaient le rivage de l'Euphrate, ils virent venir à eux des hommes armés de ſabres & de fléches. C'était les ſatellites du jeune *Orcan*, neveu d'un miniſtre, à qui les courtiſans de ſon oncle avaient fait accroire que tout lui était permis. Il n'avait aucune des graces ni des vertus de *Zadig*; mais croyant valoir beaucoup mieux, il était deſeſpéré de n'être pas préféré. Cette jalouſie, qui ne venait que de ſa vanité, lui fit penſer qu'il aimait éperdûment *Sémire*. Il voulait l'enlever. Les raviſſeurs la ſaiſirent, & dans les emportemens de leur violence ils la bleſſèrent, & firent couler le ſang d'une perſonne dont la vue aurait attendri les tigres du mont Imaüs. Elle perçait le ciel de ſes plaintes. Elle s'écriait: Mon cher époux! on m'arrache à ce que j'adore. Elle n'était point occupée de ſon danger; elle ne penſait qu'à ſon cher *Zadig*. Celui-ci dans le même tems la défendait avec toute la force que donnent la valeur & l'amour. Aidé ſeulement de deux eſclaves, il mit les raviſſeurs en fuite, & ramena chez elle *Sémire* évanouïe & ſanglante, qui en ouvrant les yeux vit ſon libérateur. Elle lui dit: *O Zadig!* je vous aimais comme mon époux: je vous aime comme celui à qui je dois l'honneur & la vie. Jamais il n'y eut un cœur plus pénétré que celui de

Digitized by Google

Sémire. Jamais bouche plus raviſſante n'exprima des ſentimens plus touchans par ces paroles de feu qu'inſpirent le ſentiment du plus grand des bienfaits, & le tranſport le plus tendre de l'amour le plus légitime. Sa bleſſure était légère, elle guérit bientôt. *Zadig* était bleſſé plus dangereuſement ; un coup de fléche reçu près de l'œil lui avait fait une playe profonde. *Sémire* ne demandait aux Dieux que la guériſon de ſon amant. Ses yeux étaient nuit & jour baignés de larmes : elle attendait le moment où ceux de *Zadig* pourraient jouïr de ſes regards ; mais un abſcès ſurvenu à l'œil bleſſé fit tout craindre. On envoya juſqu'à Memphis chercher le grand médecin *Hermès*, qui vint avec un nombreux cortège. Il viſita le malade, & déclara qu'il perdrait l'œil ; il prédit même le jour & l'heure, où ce funeſte accident devait arriver. Si c'eût été l'œil droit, dit-il, je l'aurais guéri ; mais les playes de l'œil gauche ſont incurables. Tout Babilone, en plaignant la deſtinée de *Zadig*, admira la profondeur de la ſcience d'*Hermès*. Deux jours après l'abſcès perça de lui-même ; *Zadig* fut guéri parfaitement. *Hermès* écrivit un livre, où il lui prouva qu'il n'avait pas dû guérir. *Zadig* ne le lut point : mais dès qu'il put ſortir, il ſe prépara à rendre viſite à celle qui faiſait l'eſpérance du bonheur de ſa vie, & pour qui ſeule il voulait avoir des yeux. *Sémire* était à la campagne depuis trois jours. Il apprit en chemin, que cette belle dame, ayant déclaré hautement qu'elle avait une averſion inſurmontable pour les borgnes, venait de ſe marier à *Orcan*, la nuit même. A cette nouvelle, il tomba ſans connaiſſance ; ſa douleur le mit au bord du tombeau ; il fut longtems malade ; mais enfin la raiſon l'emporta ſur ſon affliction, & l'atrocité de ce qu'il éprouvait ſervit même à le conſoler.

Puiſque j'ai eſſuyé, dit-il, un ſi cruel caprice d'une fille élevée à la cour, il faut que j'épouſe une citoyenne. Il choiſit *Azora*, la plus ſage & la mieux née de la ville ; il l'épouſa, & vécut un mois avec elle dans les douceurs de l'union la plus tendre. Seulement il remarquait en elle un peu de légéreté, & beaucoup de penchant à trouver toûjours que les jeunes gens les mieux faits étaient ceux qui avaient le plus d'eſprit & de vertu.

Digitized by Google

LE NEZ.

Un jour *Azora* revint d'une promenade toute en colère, & faiſant de grandes exclamations. Qu'avez-vous, lui dit-il, ma chère épouſe ? qui vous peut mettre ainſi hors de vous-même ? Hélas ! dit-elle, vous ſeriez indigné comme moi, ſi vous aviez vu le ſpectacle dont je viens d'être témoin. J'ai été conſoler la jeune veuve *Coſrou*, qui vient d'élever depuis deux jours un tombeau à ſon jeune époux auprès du ruiſſeau qui borde cette prairie. Elle a promis aux Dieux dans ſa douleur de demeurer auprès de ce tombeau, tant que l'eau de ce ruiſſeau coulerait auprès. Eh bien, dit *Zadig*, voilà une femme eſtimable, qui aimait véritablement ſon mari ! Ah, reprit *Azora*, ſi vous ſaviez à quoi elle s'occupait, quand je lui ai rendu viſite ! A quoi donc, belle *Azora ?* Elle faiſait détourner le ruiſſeau. *Azora* ſe répandit en des invectives ſi longues, éclata en reproches ſi violens contre la jeune veuve, que ce faſte de vertu ne plut pas à *Zadig*.

Il avait un ami nommé *Cador*, qui était un de ces jeunes gens à qui ſa femme trouvait plus de probité & de mérite qu'aux autres : il le mit dans ſa confidence, & s'aſſura, autant qu'il le pouvait, de ſa fidélité par un préſent conſidérable. *Azora*, ayant paſſé deux jours chez une de ſes amies à la campagne, revint le troiſiéme jour à la maiſon. Des domeſtiques en pleurs lui annoncèrent que ſon mari était mort ſubitement la nuit même, qu'on n'avait pas oſé lui porter cette funeſte nouvelle, & qu'on venait d'enſevelir *Zadig* dans le tombeau de ſes pères au bout du jardin. Elle pleura, s'arracha les cheveux, & jura de mourir. Le ſoir, *Cador* lui demanda la permiſſion de lui parler, & ils pleurèrent tous deux. Le lendemain, ils pleurèrent moins, & dinèrent enſemble. *Cador* lui confia, que ſon ami lui avait laiſſé la plus grande partie de ſon bien, & lui fit entendre qu'il mettrait ſon bonheur à partager ſa fortune avec elle. La dame pleura, ſe fâcha, s'adoucit ; le ſouper fut plus long que le dîner, on ſe parla avec plus de confiance : *Azora* fit l'éloge du défunt ; mais elle avoua qu'il avait des défauts dont *Cador* était exempt.

Digitized by Google

Au milieu du ſouper, *Cador* ſe plaignit d'un mal de râte violent; la dame inquiète & empreſſée fit apporter toutes les eſſences dont elle ſe parfumait, pour eſſayer s'il n'y en avait pas quelqu'une qui fût bonne pour le mal de râte; elle regretta beaucoup que le grand *Hermès* ne fût pas encor à Babilone; elle daigna même toucher le côté où *Cador* ſentait de ſi vives douleurs. Etes-vous ſujet à cette cruelle maladie? lui dit-elle avec compaſſion. Elle me met quelquefois au bord du tombeau, lui répondit *Cador*, & il n'y a qu'un ſeul remède qui puiſſe me ſoulager; c'eſt de m'appliquer ſur le côté le nez d'un homme qui ſoit mort la veille. Voilà un étrange remède, dit *Azora*. Pas plus étrange, répondit-il, que les ſachets du ſieur *Arnou* a) contre l'aploplexie. Cette raiſon, jointe à l'extrême mérite du jeune homme, détermina enfin la dame. Après tout, dit-elle, quand mon mari paſſera du monde d'hier dans le monde du lendemain ſur le pont Tchinavar, l'ange *Aſrael* lui accordera-t-il moins le paſſage, parce que ſon nez ſera un peu moins long dans la ſeconde vie que dans la première? Elle prit donc un raſoir; elle alla au tombeau de ſon époux, l'arroſa de ſes larmes, & s'approcha pour couper le nez à *Zadig*, qu'elle trouva tout étendu dans la tombe. *Zadig* ſe relève en tenant ſon nez d'une main, & arrêtant le raſoir de l'autre. Madame, lui dit-il, ne criez plus tant contre la jeune *Coſrou*; le projet de me couper le nez vaut bien celui de détourner un ruiſſeau.

LE CHIEN ET LE CHEVAL.

Zadig éprouva que le premier mois du mariage, comme il eſt écrit dans le livre du *Zend*, eſt la lune du miel, & que le ſecond eſt la lune de l'abſinthe. Il fut quelque tems après obligé de répudier *Azora*, qui était devenue trop dif-

a) Il y avait dans ce tems un Babilonien nommé *Arnou*, qui guériſſait & prévenait toutes les apoplexies, dans les gazettes, avec un ſachet pendu au cou.

Digitized by Google

ſicile à vivre, & il chercha ſon bonheur dans l'étude de la nature. Rien n'eſt plus heureux, diſait-il, qu'un philoſophe qui lit dans ce grand livre, que DIEU a mis ſous nos yeux. Les vérités qu'il découvre ſont à lui : il nourrit & il élève ſon ame ; il vit tranquille ; il ne craint rien des hommes, & ſa tendre épouſe ne vient point lui couper le nez.

Plein de ces idées, il ſe retira dans une maiſon de campagne ſur les bords de l'Euphrate. Là il ne s'occupait pas à calculer combien de pouces d'eau coulaient en une ſeconde ſous les arches d'un pont, ou s'il tombait une ligne cube de pluie dans le mois de la ſouris, plus que dans le mois du mouton. Il n'imaginait point de faire de la ſoye avec des toiles d'araignée, ni de la porcelaine avec des bouteilles caſſées ; mais il étudia ſurtout les propriétés des animaux & des plantes, & il acquit bientôt une ſagacité qui lui découvrait mille différences où les autres hommes ne voyent rien que d'uniforme.

Un jour ſe promenant auprès d'un petit bois, il vit accourir à lui un eunuque de la reine, ſuivi de pluſieurs officiers qui paraiſſaient dans la plus grande inquiétude, & qui couraient çà & là, comme des hommes égarés, qui cherchent ce qu'ils ont perdu de plus précieux. Jeune homme, lui dit le premier eunuque, n'avez-vous point vu le chien de la reine ? *Zadig* répondit modeſtement ; C'eſt une chienne, & non pas un chien. Vous avez raiſon, reprit le premier eunuque. C'eſt une épagneule très petite, ajouta *Zadig*. Elle a fait depuis peu des chiens, elle boite du pié gauche de devant, & elle a les oreilles très longues. Vous l'avez donc vue, dit le premier eunuque tout eſſouflé. Non, répondit *Zadig*, je ne l'ai jamais vûe, & je n'ai jamais ſu ſi la reine avait une chienne.

Préciſément dans le même tems, par une bizarrerie ordinaire de la fortune, le plus beau cheval de l'écurie du roi s'était échapé des mains d'un palfrenier dans les plaines de Babilone. Le grand-veneur, & tous les autres officiers couraient après lui avec autant d'inquiétude que le premier eunuque après la chienne. Le grand-veneur s'adreſſa à *Zadig*, & lui demanda, s'il n'avait point vu paſſer le cheval du roi.

C'eſt,

Digitized by Google

C'eſt, répondit *Zadig*, le cheval qui galope le mieux ; il a cinq pieds de haut, le ſabot fort petit ; il porte une queuë de trois pieds & demi de long : les boſſettes de ſon mords ſont d'or à vingt-trois carats, ſes fers ſont d'argent à onze deniers. Quel chemin a-t-il pris ? où eſt-il ? demanda le grand-veneur. Je ne l'ai point vu, répondit *Zadig*, & je n'en ai jamais entendu parler.

Le grand-veneur & le premier eunuque ne doutèrent pas que *Zadig* n'eût volé le cheval du roi, & la chienne de la reine ; ils le firent conduire devant l'aſſemblée du grand *Deſterham*, qui le condamna au knout, & à paſſer le reſte de ſes jours en Sibérie. A peine le jugement fut-il rendu qu'on retrouva le cheval & la chienne. Les juges furent dans la douloureuſe néceſſité de réformer leur arrêt ; mais ils condamnèrent *Zadig* à payer quatre cent onces d'or, pour avoir dit qu'il n'avait point vu ce qu'il avait vu ; il falut d'abord payer cette amende ; après quoi il fut permis à *Zadig* de plaider ſa cauſe au conſeil du grand *Deſterham* ; il parla en ces termes :

Etoiles de juſtice, abîmes des ſciences, miroirs de vérité, qui avez la peſanteur du plomb, la dureté du fer, l'éclat du diamant, & beaucoup d'affinité avec l'or. Puiſqu'il m'eſt permis de parler devant cette auguſte aſſemblée, je vous jure par *Oroſmade*, que je n'ai jamais vu la chienne reſpectable de la reine, ni le cheval ſacré du roi des rois. Voici ce qui m'eſt arrivé. Je me promenais vers le petit bois, où j'ai rencontré depuis le vénérable eunuque, & le très illuſtre grand-veneur. J'ai vu ſur le ſable les traces d'un animal, & j'ai jugé aiſément que c'était celles d'un petit chien. Des ſillons légers & longs, imprimés ſur de petites éminences de ſable entre les traces des pattes, m'ont fait connaître que c'était une chienne dont les mammelles étaient pendantes, & qu'ainſi elle avait fait des petits il y a peu de jours. D'autres traces en un ſens différent, qui paraiſſaient toûjours avoir raſé la ſurface du ſable à côté des pattes de devant, m'ont appris qu'elle avait les oreilles très longues ; & comme j'ai remarqué que le ſable était toûjours moins creuſé par une patte que par les trois autres, j'ai compris que la chienne de notre auguſte reine était un peu boiteuſe, ſi je l'oſe dire.

Digitized by Google

A l'égard du cheval du roi des rois, vous ſaurez que me promenant dans les routes de ce bois, j'ai apperçu les marques des fers d'un cheval; elles étaient toutes à égales diſtances. Voilà, ai-je dit, un cheval qui a un galop parfait. La pouſſière des arbres, dans une route étroite qui n'a que ſept pieds de large, était un peu enlevée à droite & à gauche à trois pieds & demi du milieu de la route. Ce cheval, ai-je dit, a une queuë de trois pieds & demi, qui par ſes mouvemens de droite & de gauche a balayé cette pouſſière. J'ai vu ſous les arbres qui formaient un berceau de cinq pieds de haut, les feuilles des branches nouvellement tombées; & j'ai connu que ce cheval y avait touché, & qu'ainſi il avait cinq pieds de haut. Quant à ſon mords, il doit être dor à vingt-trois carats, car il en a frotté les boſſettes contre une pierre que j'ai reconnue être une pierre de touche, & dont j'ai fait l'eſſai. J'ai jugé enfin par les marques que ſes fers ont laiſſé ſur des cailloux d'une autre eſpèce, qu'il était ferré d'argent à onze deniers de fin. Tous les juges admirèrent le profond & ſubtil diſcernement de *Zadig*; la nouvelle en vint juſqu'au roi, & à la reine. On ne parlait que de *Zadig* dans les antichambres, dans la chambre & dans le cabinet; & quoique pluſieurs mages opinaſſent qu'on devait le brûler comme ſorcier, le roi ordonna qu'on lui rendit l'amende des quatre cent onces d'or à laquelle il avait été condamné. Le greffier, les huiſſiers, les procureurs vinrent chez lui en grand appareil lui raporter ſes quatre cent onces; ils en retinrent ſeulement trois cent quatre-vingt-dix-huit pour les fraix de juſtice; & leurs valets demandèrent des honoraires.

Zadig vit combien il était dangereux quelquefois d'être trop ſavant, & ſe promit bien à la première occaſion de ne point dire ce qu'il avait vu.

Cette occaſion ſe trouva bientôt. Un priſonnier d'état s'échapa; il paſſa ſous les fenêtres de ſa maiſon. On interrogea *Zadig*, il ne répondit rien; mais on lui prouva qu'il avait regardé par la fenêtre. Il fut condamné pour ce crime à cinq cent onces d'or, & il remercia ſes juges de leur indulgence, ſelon la coutume de Babilone. Grand Dieu! dit-il en lui-même, qu'on eſt à plaindre quand on ſe promène dans

Digitized by Google

un bois, où la chienne de la reine & le cheval du roi ont paſſé ! qu'il eſt dangereux de ſe mettre à la fenêtre ! & qu'il eſt difficile d'être heureux dans cette vie !

L'ENVIEUX.

Zadig voulut ſe conſoler, par la philoſophie & par l'amitié, des maux que lui avait fait la fortune. Il avait dans un fauxbourg de Babilone une maiſon ornée avec goût, où il raſſemblait tous les arts, & tous les plaiſirs dignes d'un honnête homme. Le matin ſa bibliothèque était ouverte à tous les ſavans ; le ſoir ſa table l'était à la bonne compagnie ; mais il connut bientôt combien les ſavans ſont dangereux : il s'éleva une grande diſpute ſur une loi de *Zoroaſtre*, qui défendait de manger du grifon. Comment défendre le grifon, diſaient les uns, ſi cet animal n'exiſte pas ? Il faut bien qu'il exiſte, diſaient les autres, puiſque *Zoroaſtre* ne veut pas qu'on en mange. *Zadig* voulut les accorder, en leur diſant : S'il y a des grifons, n'en mangeons point ; s'il n'y en a point, nous en mangerons encor moins ; & par-là nous obéirons tous à *Zoroaſtre*.

Un ſavant, qui avait compoſé treize volumes ſur les propriétés du grifon, & qui de plus était grand theürgite, ſe hâta d'aller accuſer *Zadig* devant un archimage nommé *Yébor*, le plus ſot des Caldéens, & partant le plus fanatique. Cet homme aurait fait empâler *Zadig* pour la plus grande gloire du ſoleil, & en aurait récité le bréviaire de *Zoroaſtre* d'un ton plus ſatisfait. L'ami *Cador* (un ami vaut mieux que cent prêtres) alla trouver le vieux *Yébor*, & lui dit : Vivent le ſoleil & les grifons ! gardez-vous bien de punir *Zadig* : c'eſt un ſaint ; il a des grifons dans ſa baſſe-cour, & il n'en mange point ; & ſon accuſateur eſt un hérétique qui oſe ſoutenir que les lapins ont le pied fendu, & ne ſont point immondes. Eh bien, dit *Yébor*, en branlant ſa tête chauve, il faut empâler *Zadig*, pour avoir mal penſé des grifons, & l'autre pour avoir mal parlé des lapins. *Cador* appaiſa l'affaire, par le moyen d'une fille d'hon-

Digitized by Google

neur à laquelle il avait fait un enfant, & qui avait beaucoup de crédit dans le collège des mages. Perſonne ne fut empâlé ; de quoi pluſieurs docteurs murmurèrent, & en préſagèrent la décadence de Babilone. *Zadig* s'écria : A quoi tient le bonheur ! tout me perſécute dans ce monde, juſqu'aux êtres qui n'exiſtent pas. Il maudit les ſavans, & ne voulut plus vivre qu'en bonne compagnie.

Il raſſemblait chez lui les plus honnêtes gens de Babilone, & les dames les plus aimables ; il donnait des ſoupers délicats, ſouvent précédés de concerts, & animés par des converſations charmantes, dont il avait ſu bannir l'empreſſement de montrer de l'eſprit, qui eſt la plus ſûre manière de n'en point avoir, & de gâter la ſociété la plus brillante. Ni le choix de ſes amis, ni celui des mêts n'étaient faits par la vanité ; car en tout il préférait l'être au paraître ; & par-là il s'attirait la conſidération véritable, à laquelle il ne prétendait pas.

Vis-à-vis ſa maiſon demeurait *Arimaze*, perſonnage dont la méchante ame était peinte ſur ſa groſſière phyſionomie. Il était rongé de fiel & bouffi d'orgueil ; & pour comble c'était un bel eſprit ennuyeux. N'ayant jamais pu réuſſir dans le monde, il ſe vengeait par en médire. Tout riche qu'il était, il avait de la peine à raſſembler chez lui des flatteurs. Le bruit des chars qui entraient le ſoir chez *Zadig* l'importunait ; le bruit de ſes louanges l'irritait davantage. Il allait quelquefois chez *Zadig*, & ſe mettait à table ſans être prié : il y corrompait toute la joie de la ſociété, comme on dit que les harpies infectent les viandes qu'elles touchent. Il lui arriva un jour de vouloir donner une fête à une dame, qui, au lieu de la recevoir, alla ſouper chez *Zadig*. Un autre jour, cauſant avec lui dans le palais, ils abordèrent un miniſtre, qui pria *Zadig* à ſouper, & ne pria point *Arimaze*. Les plus implacables haines n'ont pas ſouvent des fondemens plus importans. Cet homme, qu'on appellait l'*Envieux* dans Babilone, voulut perdre *Zadig*, parce qu'on l'appellait l'*Heureux*. L'occaſion de faire du mal ſe trouve cent fois par jour, & celle de faire du bien une fois dans l'année, comme dit *Zoroaſtre*.

L'envieux alla chez *Zadig*, qui ſe promenait dans ſes jardins avec deux amis & une dame, à laquelle il diſait ſouvent

Digitized by Google

des choſes galantes, ſans autre intention que celle de les dire. La converſation roulait ſur une guerre que le roi venait de terminer heureuſement contre le prince d'Hircanie ſon vaſſal. *Zadig*, qui avait ſignalé ſon courage dans cette courte guerre, louait beaucoup le roi, & encor plus la dame. Il prit ſes tablettes, & écrivit quatre vers qu'il fit ſur le champ, & qu'il donna à lire à cette belle perſonne. Ses amis le prièrent de leur en faire part : la modeſtie, ou plutôt un amour-propre bien entendu, l'en empêcha. Il ſavait que des vers impromtus ne ſont jamais bons que pour celle en l'honneur de qui ils ſont faits : il briſa en deux la feuille des tablettes ſur laquelle il venait d'écrire, & jetta les deux moitiés dans un buiſſon de roſes où on les chercha inutilement. Une petite pluie ſurvint ; on regagna la maiſon. L'envieux, qui reſta dans le jardin, chercha tant qu'il trouva un morceau de la feuille. Elle avait été tellement rompue, que chaque moitié de vers qui rempliſſait la ligne, faiſait un ſens, & même un vers d'une plus petite meſure : mais par un hazard encor plus étrange, ces petits vers ſe trouvaient former un ſens qui contenait les injures les plus horribles contre le roi ; on y liſait :

Par les plus grands forfaits
Sur le trône affermi,
Dans la publique paix
C'eſt le ſeul ennemi.

L'envieux fut heureux pour la première fois de ſa vie. Il avait entre les mains de quoi perdre un homme vertueux & aimable. Plein de cette cruelle joie, il fit parvenir juſqu'au roi cette ſatyre écrite de la main de *Zadig* : on le fit mettre en priſon, lui, ſes deux amis, & la dame. Son procès lui fut bientôt fait, ſans qu'on daignât l'entendre. Lorſqu'il vint recevoir ſa ſentence, l'envieux ſe trouva ſur ſon paſſage, & lui dit tout haut, que ſes vers ne valaient rien. *Zadig* ne ſe piquait pas d'être bon poëte ; mais il était au deſeſpoir d'être condamné comme criminel de lèze-majeſté, & de voir qu'on retînt en priſon une belle dame & deux amis pour un crime qu'il n'avait pas fait. On ne lui permit pas de parler, parce que

Digitized by Google

ſes tablettes parlaient. Telle était la loi de Babilone. On le fit donc aller au ſupplice à travers une foule de curieux, dont aucun n'oſait le plaindre, & qui ſe précipitaient pour examiner ſon viſage, & pour voir s'il mourrait avec bonne grace. Ses parens ſeulement étaient affligés, car ils n'héritaient pas. Les trois quarts de ſon bien étaient confiſqués au profit du roi, & l'autre quart au profit de l'envieux.

Dans le tems qu'il ſe préparait à la mort, le perroquet du roi s'envola de ſon balcon, & s'abattit dans le jardin de *Zadig* ſur un buiſſon de roſes. Une pêche y avait été portée d'un arbre voiſin par le vent : elle était tombée ſur un morceau de tablettes à écrire auquel elle s'était collée. L'oiſeau enleva la pêche & la tablette, & les porta ſur les genoux du monarque. Le prince curieux y lut des mots qui ne formaient aucun ſens, & qui paraiſſaient des fins de vers. Il aimait la poëſie, & il y a toûjours de la reſſource avec les princes qui aiment les vers : l'avanture de ſon perroquet le fit rêver. La reine, qui ſe ſouvenait de ce qui avait été écrit ſur une piéce de la tablette de *Zadig*, ſe la fit apporter. On confronta les deux morceaux, qui s'ajuſtaient enſemble parfaitement ; on lut alors les vers tels que *Zadig* les avait faits :

Par les plus grands forfaits j'ai vu troubler la terre.
Sur le trône affermi le roi ſait tout domter.
Dans la publique paix l'amour ſeul fait la guerre :
C'eſt le ſeul ennemi qui ſoit à redouter.

Le roi ordonna auſſi-tôt qu'on fît venir *Zadig* devant lui, & qu'on fit ſortir de priſon ſes deux amis, & la belle dame. *Zadig* ſe jetta le viſage contre terre aux pieds du roi & de la reine : il leur demanda très humblement pardon d'avoir fait de mauvais vers : il parla avec tant de grace, d'eſprit & de raiſon, que le roi & la reine voulurent le revoir. Il revint, & plut encor davantage. On lui donna tous les biens de l'envieux qui l'avait injuſtement accuſé : mais *Zadig* les rendit tous ; & l'envieux ne fut touché que du plaiſir de ne pas perdre ſon bien. L'eſtime du roi s'accrut de jour en jour pour *Zadig*. Il le mettait de tous ſes plaiſirs, & le conſultait dans toutes ſes

Digitized by Google

affaires. La reine le regarda dès-lors avec une complaisance qui pouvait devenir dangereuse pour elle, pour le roi son auguste époux, pour *Zadig* & pour le royaume. *Zadig* commençait à croire qu'il n'est pas difficile d'être heureux.

LES GÉNÉREUX.

Le tems arriva où l'on célébrait une grande fête, qui revenait tous les cinq ans. C'était la coûtume à Babilone de déclarer solemnellement, au bout de cinq années, celui des citoyens qui avait fait l'action la plus généreuse. Les grands & les mages étaient les juges. Le premier satrape, chargé du soin de la ville, exposait les plus belles actions qui s'étaient passées sous son gouvernement. On allait aux voix : le roi prononçait le jugement. On venait à cette solemnité des extrémités de la terre. Le vainqueur recevait des mains du monarque une coupe d'or garnie de pierreries, & le roi lui disait ces paroles : *Recevez ce prix de la générosité, & puissent les Dieux me donner beaucoup de sujets qui vous ressemblent!*

Ce jour mémorable venu, le roi parut sur son trône, environné des grands, des mages, & des députés de toutes les nations qui venaient à ces jeux, où la gloire s'acquérait, non par la légéreté des chevaux, non par la force du corps, mais par la vertu. Le premier satrape rapporta à haute voix les actions qui pouvaient mériter à leurs auteurs ce prix inestimable. Il ne parla point de la grandeur d'ame avec laquelle *Zadig* avait rendu à l'envieux toute sa fortune : ce n'était pas une action qui méritât de disputer le prix.

Il présenta d'abord un juge, qui ayant fait perdre un procès considérable à un citoyen, par une mépriſe dont il n'était pas même responsable, lui avait donné tout son bien, qui était la valeur de ce que l'autre avait perdu.

Il produisit ensuite un jeune homme, qui étant éperdument épris d'une fille qu'il allait épouser, l'avait cédée à un ami prêt d'expirer d'amour pour elle, & qui avait encor payé la dot en cédant la fille.

Digitized by Google

Enſuite il fit paraître un ſoldat, qui dans la guerre d'Hircanie avait donné encor un plus grand exemple de généroſité. Des ſoldats ennemis lui enlevaient ſa maîtreſſe, & il la défendait contr'eux : on vint lui dire que d'autres Hircaniens enlevaient ſa mère à quelques pas de là : il quitta en pleurant ſa maîtreſſe, & courut délivrer ſa mère : il retourna enſuite vers celle qu'il aimait, & la trouva expirante. Il voulut ſe tuer ; ſa mère lui remontra qu'elle n'avait que lui pour tout ſecours, & il eut le courage de ſouffrir la vie.

Les juges penchaient pour ce ſoldat. Le roi prit la parole, & dit : Son action & celle des autres ſont belles ; mais elles ne m'étonnent point ; hier *Zadig* en a fait une qui m'a étonné. J'avais diſgracié depuis quelques jours mon miniſtre & mon favori *Coreb*. Je me plaignais de lui avec violence, & tous mes courtiſans m'aſſuraient que j'étais trop doux ; c'était à qui me dirait le plus de mal de *Coreb*. Je demandai à *Zadig* ce qu'il en penſait, & il oſa en dire du bien. J'avoue que j'ai vu, dans nos hiſtoires, des exemples qu'on a payé de ſon bien une erreur, qu'on a cédé ſa maîtreſſe, qu'on a préféré une mère à l'objet de ſon amour : mais je n'ai jamais lu qu'un courtiſan ait parlé avantageuſement d'un miniſtre diſgracié, contre qui ſon ſouverain était en colère. Je donne vingt mille piéces d'or à chacun de ceux dont on vient de réciter les actions généreuſes : mais je donne la coupe à *Zadig*.

Sire, lui dit-il, c'eſt votre majeſté ſeule qui mérite la coupe, c'eſt elle qui a fait l'action la plus inouïe, puiſqu'étant roi, vous ne vous êtes point fâché contre votre eſclave, lorſqu'il contrediſait votre paſſion. On admira le roi & *Zadig*. Le juge qui avait donné ſon bien, l'amant qui avait marié ſa maîtreſſe à ſon ami, le ſoldat qui avait préféré le ſalut de ſa mère à celui de ſa maîtreſſe, reçurent les préſens du monarque ; ils virent leurs noms écrits dans le livre des généreux. *Zadig* eut la coupe. Le roi acquit la réputation d'un bon prince, qu'il ne garda pas longtems. Ce jour fut conſacré par des fêtes plus longues que la loi ne le portait. La mémoire s'en conſerve encor dans l'Aſie. *Zadig* diſait : Je ſuis donc enfin heureux ; mais il ſe trompait.

LE

Digitized by Google

LE MINISTRE.

Le roi avait perdu ſon premier miniſtre. Il choiſit *Zadig* pour remplir cette place. Toutes les belles dames de Babilone applaudirent à ce choix ; car depuis la fondation de l'empire il n'y avait jamais eu de miniſtre ſi jeune. Tous les courtiſans furent fâchés ; l'envieux en eut un crachement de ſang, & le nez lui enfla prodigieuſement. *Zadig* ayant remercié le roi & la reine, alla remercier auſſi le perroquet : Bel oiſeau, lui dit-il, c'eſt vous qui m'avez ſauvé la vie, & qui m'avez fait premier miniſtre : la chienne & le cheval de leurs majeſtés m'avaient fait beaucoup de mal, mais vous m'avez fait du bien. Voilà donc de quoi dépendent les deſtins des hommes ! mais, ajouta-t-il, un bonheur ſi étrange ſera peut-être bientôt évanoui. Le perroquet répondit, Oui. Ce mot frappa *Zadig* ; cependant comme il était bon phyſicien, & qu'il ne croyait pas que les perroquets fuſſent prophêtes, il ſe raſſura bientôt, & ſe mit à exercer ſon miniſtère de ſon mieux.

Il fit ſentir à tout le monde le pouvoir ſacré des loix, & ne fit ſentir à perſonne le poids de ſa dignité. Il ne gêna point les voix du divan, & chaque viſir pouvait avoir un avis ſans lui déplaire. Quand il jugeait une affaire, ce n'était pas lui qui jugeait, c'était la loi ; mais quand elle était trop ſévère, il la tempérait ; & quand on manquait de loix, ſon équité en faiſait qu'on aurait priſes pour celles de *Zoroaſtre*.

C'eſt de lui que les nations tiennent ce grand principe, qu'il vaut mieux hazarder de ſauver un coupable que de condamner un innocent. Il croyait que les loix étaient faites pour ſecourir les citoyens, autant que pour les intimider. Son principal talent était de démêler la vérité que tous les hommes cherchent à obſcurcir. Dès les premiers jours de ſon adminiſtration il mit ce grand talent en uſage. Un fameux négociant de Babilone était mort aux Indes ; il avait fait ſes héritiers ſes deux fils par portions égales, après avoir marié leur ſœur ; & il laiſſait un préſent de trente mille piéces d'or à celui de ſes deux fils qui ſerait jugé l'aimer davantage.

Digitized by Google

L'aîné lui bâtit un tombeau : le ſecond augmenta d'une partie de ſon héritage la dot de ſa ſœur : chacun diſait, C'eſt l'aîné qui aime le mieux ſon père ; le cadet aime mieux ſa ſœur ; c'eſt à l'aîné qu'appartiennent les trente mille piéces.

Zadig les fit venir tous deux l'un après l'autre. Il dit à l'aîné : Votre père n'eſt point mort, il eſt guéri de ſa dernière maladie, il revient à Babilone. Dieu ſoit loué, répondit le jeune homme ; mais voilà un tombeau qui m'a coûté bien cher ! *Zadig* dit enſuite la même choſe au cadet. Dieu ſoit loué, répondit-il, je vais rendre à mon père tout ce que j'ai, mais je voudrais qu'il laiſſât à ma ſœur ce que je lui ai donné. Vous ne rendrez rien, dit *Zadig*, & vous aurez les trente mille piéces ; c'eſt vous qui aimez le mieux votre père.

Une fille fort riche avait fait une promeſſe de mariage à deux mages, & après avoir reçu quelques mois des inſtructions de l'un & de l'autre, elle ſe trouva groſſe. Ils voulaient tous deux l'épouſer. Je prendrai pour mon mari, dit-elle, celui des deux qui m'a mis en état de donner un citoyen à l'empire. C'eſt moi qui ai fait cette bonne œuvre, dit l'un : C'eſt moi qui ai eu cet avantage, dit l'autre. Eh bien, répondit-elle ; je reconnais pour père de l'enfant celui des deux qui lui pourra donner la meilleure éducation. Elle accoucha d'un fils. Chacun des mages veut l'élever. La cauſe eſt portée devant *Zadig*. Il fait venir les deux mages. Qu'enſeigneras-tu à ton pupille ? dit-il au premier. Je lui apprendrai, dit le docteur, les huit parties d'oraiſon, la dialectique, l'aſtrologie, la démonomanie, ce que c'eſt que la ſubſtance & l'accident, l'abſtrait & le concret, les monades & l'harmonie préétablie. Moi, dit le ſecond, je tâcherai de le rendre juſte & digne d'avoir des amis. *Zadig* prononça, *Que tu ſois ſon père ou non, tu épouſeras ſa mère.*

LES DISPUTES ET LES AUDIENCES.

C'eſt ainſi qu'il montrait tous les jours la ſubtilité de ſon génie & la bonté de ſon ame ; on l'admirait, & cepen-

Digitized by Google

dant on l'aimait. Il paſſait pour le plus fortuné de tous les hommes ; tout l'empire était rempli de ſon nom ; toutes les femmes le lorgnaient ; tous les citoyens célébraient ſa juſtice ; les ſavans le regardaient comme leur oracle ; les prêtres même avouaient qu'il en ſavait plus que le vieux archimage *Yébor*. On était bien loin alors de lui faire des procès ſur les griffons ; on ne croyait que ce qui lui ſemblait croyable.

Il y avait une grande querelle dans Babilone, qui durait depuis quinze cent années, & qui partageait l'empire en deux ſectes opiniâtres ; l'une prétendait qu'il ne falait jamais entrer dans le temple de *Mitra* que du pied gauche ; l'autre avait cette coutume en abomination, & n'entrait jamais que du pied droit. On attendait le jour de la fête ſolemnelle du feu ſacré, pour ſavoir quelle ſecte ſerait favoriſée par *Zadig*. L'univers avait les yeux ſur ſes deux pieds, & toute la ville était en agitation & en ſuſpens. *Zadig* entra dans le temple en ſautant à pieds joints, & il prouva enſuite par un diſcours éloquent, que le DIEU du ciel & de la terre, qui n'a acception de perſonne, ne fait pas plus de cas de la jambe gauche que de la jambe droite. L'envieux & ſa femme prétendirent que dans ſon diſcours il n'y avait pas aſſez de figures, qu'il n'avait pas fait aſſez danſer les montagnes & les collines. Il eſt ſec & ſans génie, diſaient-ils ; on ne voit chez lui ni la mer s'enfuir, ni les étoiles tomber, ni le ſoleil ſe fondre comme de la cire : il n'a point le bon ſtile oriental. *Zadig* ſe contentait d'avoir le ſtile de la raiſon. Tout le monde fut pour lui, non pas parce qu'il était dans le bon chemin, non pas parce qu'il était raiſonnable, non pas parce qu'il était aimable, mais parce qu'il était premier viſir.

Il termina auſſi heureuſement le grand procès entre les mages blancs & les mages noirs. Les blancs ſoutenaient que c'était une impiété de ſe tourner en priant DIEU vers l'orient d'hyver : les noirs aſſuraient que DIEU avait en horreur les prières des hommes qui ſe tournaient vers le couchant d'été. *Zadig* ordonna qu'on ſe tournât comme on voudrait.

Il trouva ainſi le ſecret d'expédier le matin les affaires particulières & les générales : le reſte du jour il s'occupait des embelliſſemens de Babilone : il faiſait repréſenter des tra-

gédies où l'on pleurait, & des comédies où l'on riait ; ce qui était paſſé de mode depuis longtems, & ce qu'il fit renaître parce qu'il avait du goût. Il ne prétendait pas en ſavoir plus que les artiſtes ; il les récompenſait par des bienfaits & des diſtinctions, & n'était point jaloux en ſecret de leurs talens. Le ſoir il amuſait beaucoup le roi, & ſurtout la reine. Le roi diſait, Le grand miniſtre ! La reine diſait, L'aimable miniſtre ! & tous deux ajoutaient, C'eût été grand dommage qu'il eût été pendu.

Jamais homme en place ne fut obligé de donner tant d'audiences aux dames. La plûpart venaient lui parler des affaires qu'elles n'avaient point, pour en avoir une avec lui. La femme de l'envieux s'y préſenta des premières ; elle lui jura par *Mitra*, par *Zenda Veſta*, & par le feu ſacré, qu'elle avait déteſté la conduite de ſon mari ; elle lui confia enſuite que ce mari était un jaloux, un brutal ; elle lui fit entendre que les Dieux le puniſſaient, en lui refuſant les précieux effets de ce feu ſacré par lequel ſeul l'homme eſt ſemblable aux immortels : elle finit par laiſſer tomber ſa jarretière ; *Zadig* la ramaſſa avec ſa politeſſe ordinaire, mais il ne la rattacha point au genou de la dame ; & cette petite faute, ſi c'en eſt une, fut la cauſe des plus horribles infortunes. *Zadig* n'y penſa pas, & la femme de l'envieux y penſa beaucoup.

D'autres dames ſe préſentaient tous les jours. Les annales ſecrettes de Babilone prétendent qu'il ſuccomba une fois, mais qu'il fut tout étonné de jouïr ſans volupté, & d'embraſſer ſon amante avec diſtraction. Celle à qui il donna, ſans preſque s'en appercevoir, des marques de ſa protection, était une femme de chambre de la reine *Aſtarté*. Cette tendre Babilonienne ſe diſait à elle-même pour ſe conſoler : Il faut que cet homme-là ait prodigieuſement d'affaires dans la tête, puiſqu'il y ſonge encor, même en faiſant l'amour. Il échapa à *Zadig*, dans les inſtans où pluſieurs perſonnes ne diſent mot, & où d'autres ne prononcent que des paroles ſacrées, de s'écrier tout d'un coup, *La reine*. La Babilonienne crut qu'enfin il était revenu à lui dans un bon moment, & qu'il lui diſait, *Ma reine*. Mais *Zadig* toûjours très diſtrait prononça le nom d'*Aſtarté*. La dame, qui dans ces heureuſes circon-

Digitized by Google

ſtances interprétait tout à ſon avantage, s'imagina que cela voulait dire, Vous êtes plus belle que la reine *Aſtarté*. Elle ſortit du ſerrail de *Zadig* avec de très beaux préſens. Elle alla conter ſon avanture à l'envieuſe, qui était ſon amie intime; celle-ci fut cruellement piquée de la préférence: Il n'a pas daigné ſeulement, dit-elle, me rattacher cette jarretière que voici, & dont je ne veux plus me ſervir. Oh! oh! dit la fortunée à l'envieuſe, vous portez les mêmes jarretières que la reine! Vous les prenez donc chez la même faiſeuſe? L'envieuſe rêva profondément, ne répondit rien, & alla conſulter ſon mari l'envieux.

Cependant *Zadig* s'appercevait qu'il avait toûjours des diſtractions quand il donnait des audiences, & quand il jugeait; il ne ſavait à quoi les attribuer: c'était là ſa ſeule peine.

Il eut un ſonge: il lui ſemblait qu'il était couché d'abord ſur des herbes ſéches, parmi leſquelles il y en avait quelques-unes de piquantes qui l'incommodaient, & qu'enſuite il repoſait mollement ſur un lit de roſes dont il ſortait un ſerpent qui le bleſſait au cœur de ſa langue acérée & envenimée. Hélas, diſait-il, j'ai été longtems couché ſur ces herbes ſéches & piquantes, je ſuis maintenant ſur le lit de roſes; mais quel ſera le ſerpent?

LA JALOUSIE.

Le malheur de *Zadig* vint de ſon bonheur même, & ſurtout de ſon mérite. Il avait tous les jours des entretiens avec le roi & avec *Aſtarté* ſon auguſte épouſe. Les charmes de ſa converſation redoublaient encor par cette envie de plaire qui eſt à l'eſprit ce que la parure eſt à la beauté; ſa jeuneſſe & ſes graces firent inſenſiblement ſur *Aſtarté* une impreſſion dont elle ne s'apperçut pas d'abord. Sa paſſion croiſſait dans le ſein de l'innocence. *Aſtarté* ſe livrait ſans ſcrupule & ſans crainte au plaiſir de voir & d'entendre un homme cher à ſon époux & à l'état; elle ne ceſſait de le vanter au roi; elle en parlait

Digitized by Google

à ſes femmes, qui enchériſſaient encor ſur ſes louanges ; tout ſervait à enfoncer dans ſon cœur le trait qu'elle ne ſentait pas. Elle faiſait des préſens à *Zadig*, dans leſquels il entrait plus de galanterie qu'elle ne penſait ; elle croyait ne lui parler qu'en reine contente de ſes ſervices, & quelquefois ſes expreſſions étaient d'une femme ſenſible.

Aſtarté était beaucoup plus belle que cette *Sémire* qui haïſſait tant les borgnes, & que cette autre femme qui avait voulu couper le nez à ſon époux. La familiarité d'*Aſtarté*, ſes diſcours tendres dont elle commençait à rougir, ſes regards qu'elle voulait détourner, & qui ſe fixaient ſur les ſiens, allumèrent dans le cœur de *Zadig* un feu dont il s'étonna. Il combattit ; il appella à ſon ſecours la philoſophie, qui l'avait toûjours ſecouru ; il n'en tira que des lumières, & n'en reçut aucun ſoulagement. Le devoir, la reconnaiſſance, la majeſté ſouveraine violée, ſe préſentaient à ſes yeux comme des Dieux vengeurs ; il combattait, il triomphait ; mais cette victoire qu'il falait remporter à tout moment lui coûtait des gémiſſemens & des larmes. Il n'oſait plus parler à la reine avec cette douce liberté qui avait eu tant de charmes pour tous deux ; ſes yeux ſe couvraient d'un nuage ; ſes diſcours étaient contraints & ſans ſuite : il baiſſait la vuë ; & quand malgré lui ſes regards ſe tournaient vers *Aſtarté*, ils rencontraient ceux de la reine mouillés de pleurs dont il partait des traits de flamme : ils ſemblaient ſe dire l'un à l'autre, Nous nous adorons & nous craignons de nous aimer ; nous brûlons tous deux d'un feu que nous condamnons.

Zadig ſortait d'auprès d'elle, égaré, éperdu, le cœur ſurchargé d'un fardeau qu'il ne pouvait plus porter : dans la violence de ſes agitations, il laiſſa pénétrer ſon ſecret à ſon ami *Cador*, comme un homme qui, ayant ſoutenu longtems les atteintes d'une vive douleur, fait enfin connaître ſon mal par un cri qu'un redoublement aigu lui arrache, & par la ſueur froide qui coule ſur ſon front.

Cador lui dit : J'ai déja démêlé les ſentimens que vous vouliez vous cacher à vous-même ; les paſſions ont des ſignes auxquels on ne peut ſe méprendre. Jugez, mon cher *Zadig*, puiſque j'ai lu dans votre cœur, ſi le roi n'y découvrira pas

Digitized by Google

un ſentiment qui l'offenſe. Il n'a d'autre défaut que celui d'être le plus jaloux des hommes. Vous réſiſtez à votre paſſion avec plus de force que la reine ne combat la ſienne, parce que vous êtes philoſophe, & parce que vous êtes *Zadig*. *Aſtarté* eſt femme; elle laiſſe parler ſes regards avec d'autant plus d'imprudence, qu'elle ne ſe croit pas encor coupable. Malheureuſement raſſurée ſur ſon innocence, elle néglige des déhors néceſſaires. Je tremblerai pour elle, tant qu'elle n'aura rien à ſe reprocher. Si vous étiez d'accord l'un & l'autre, vous ſauriez tromper tous les yeux: une paſſion naiſſante & combattuë éclate; un amour ſatisfait ſait ſe cacher. *Zadig* frémit à la propoſition de trahir le roi ſon bienfaiſteur; & jamais il ne fut plus fidèle à ſon prince, que quand il fut coupable envers lui d'un crime involontaire. Cependant la reine prononçait ſi ſouvent le nom de *Zadig*, ſon front ſe couvrait de tant de rougeur en le prononçant; elle était tantôt ſi animée, tantôt ſi interdite, quand elle lui parlait en préſence du roi; une rêverie ſi profonde s'emparait d'elle, quand il était ſorti, que le roi fut troublé. Il crut tout ce qu'il voyait, & imagina tout ce qu'il ne voyait point. Il remarqua ſurtout, que les babouches de ſa femme étaient bleuës, & que les babouches de *Zadig* étaient bleuës, que les rubans de ſa femme étaient jaunes, & que le bonnet de *Zadig* était jaune: c'était là de terribles indices pour un prince délicat. Les ſoupçons ſe tournèrent en certitude dans ſon eſprit aigri.

Tous les eſclaves des rois & des reines ſont autant d'eſpions de leurs cœurs. On pénétra bientôt qu'*Aſtarté* était tendre, & que *Moabdar* était jaloux. L'envieux engagea l'envieuſe à envoyer au roi ſa jarretière, qui reſſemblait à celle de la reine. Pour ſurcroit de malheur cette jarretière était bleuë. Le monarque ne ſongea plus qu'à la manière de ſe venger. Il réſolut une nuit d'empoiſonner la reine, & de faire mourir *Zadig* par le cordeau, au point du jour. L'ordre en fut donné à un impitoyable eunuque, exécuteur de ſes vengeances. Il y avait alors dans la chambre du roi un petit nain qui était muet, mais qui n'était pas ſourd. On le ſouffrait toûjours: il était témoin de ce qui ſe paſſait de plus ſecret, comme un animal domeſtique. Ce petit muet

Digitized by Google

était très attaché à la reine & à *Zadig*. Il entendit avec autant de ſurpriſe que d'horreur, donner l'ordre de leur mort. Mais comment faire pour prévenir cet ordre effroyable, qui allait s'exécuter dans peu d'heures ? Il ne ſavait pas écrire, mais il avait appris à peindre, & ſavait ſurtout faire reſſembler. Il paſſa une partie de la nuit à crayonner ce qu'il voulait faire entendre à la reine. Son deſſein repréſentait le roi agité de fureur, dans un coin du tableau, donnant des ordres à ſon eunuque ; un cordeau bleu, & un vaſe ſur une table, avec des jarretières bleuës, & des rubans jaunes ; la reine, dans le milieu du tableau, expirante entre les bras de ſes femmes ; & *Zadig* étranglé à ſes pieds. L'horizon repréſentait un ſoleil levant, pour marquer que cette horrible exécution devait ſe faire aux premiers rayons de l'aurore. Dès qu'il eut fini cet ouvrage, il courut chez une femme d'*Aſtarté*, la réveilla, & lui fit entendre qu'il fallait dans l'inſtant même porter ce tableau à la reine.

Cependant au milieu de la nuit, on vient frapper à la porte de *Zadig* ; on le réveille ; on lui donne un billet de la reine ; il doute ſi c'eſt un ſonge ; il ouvre la lettre d'une main tremblante. Quelle fut ſa ſurpriſe, & qui pourrait exprimer la conſternation & le deſeſpoir dont il fut accablé, quand il lut ces paroles : *Fuyez dans l'inſtant même, ou l'on va vous arracher la vie. Fuyez*, Zadig, *je vous l'ordonne au nom de notre amour & de mes rubans jaunes. Je n'étais point coupable : mais je ſens que je vais mourir criminelle.*

Zadig eut à peine la force de parler. Il ordonna qu'on fît venir *Cador* ; & ſans lui rien dire, il lui donna ce billet. *Cador* le força d'obéir, & de prendre ſur le champ la route de Memphis. Si vous oſez aller trouver la reine, lui dit-il, vous hâtez ſa mort ; ſi vous parlez au roi, vous la perdez encore. Je me charge de ſa deſtinée : ſuivez la vôtre. Je répandrai le bruit que vous avez pris la route des Indes. Je viendrai bientôt vous trouver, & je vous apprendrai ce qui ſe ſera paſſé à Babilone.

Cador, dans le moment même, fit placer deux dromadaires des plus légers à la courſe vers une porte ſecrette du palais ; il fit monter *Zadig*, qu'il fallut porter, & qui était près de rendre

rendre l'ame. Un ſeul domeſtique l'accompagna ; & bientôt *Cador*, plongé dans l'étonnement & dans la douleur, perdit ſon ami de vuë.

Cet illuſtre fugitif arrivé ſur le bord d'une colline, dont on voyait Babilone, tourna la vuë ſur le palais de la reine, & s'évanouït ; il ne reprit ſes ſens que pour verſer des larmes, & pour ſouhaiter la mort. Enfin, après s'être occupé de la deſtinée déplorable de la plus aimable des femmes & de la première reine du monde, il fit un moment de retour ſur lui-même, & s'écria : Qu'eſt-ce donc que la vie humaine ? O vertu ! à quoi m'avez-vous ſervi ? Deux femmes m'ont indignement trompé ; la troiſiéme, qui n'eſt point coupable, & qui eſt plus belle que les autres, va mourir ! Tout ce que j'ai fait de bien a toûjours été pour moi une ſource de malédictions, & je n'ai été élevé au comble de la grandeur, que pour tomber dans le plus horrible précipice de l'infortune. Si j'euſſe été méchant, comme tant d'autres, je ſerais heureux comme eux. Accablé de ces réflexions funeſtes, les yeux chargés du voile de la douleur, la pâleur de la mort ſur le viſage, & l'ame abimée dans l'excès d'un ſombre deſeſpoir, il continuait ſon voyage vers l'Egypte.

LA FEMME BATTUE.

Zadig dirigeait ſa route ſur les étoiles. La conſtellation d'*Orion*, & le brillant aſtre de *Sirïus* le guidaient vers le pôle de *Canope*. Il admirait ces vaſtes globes de lumière qui ne paraiſſent que de faibles étincelles à nos yeux, tandis que la terre, qui n'eſt en effet qu'un point imperceptible dans la nature, parait à notre cupidité quelque choſe de ſi grand & de ſi noble. Il ſe figurait alors les hommes tels qu'ils ſont en effet, des inſectes ſe dévorant les uns les autres ſur un petit atôme de boue. Cette image vraie ſemblait anéantir ſes malheurs en lui retraçant le néant de ſon être & celui de Babilone. Son ame s'élançait juſques dans l'infini, & contemplait, détachée de ſes ſens, l'ordre immuable de l'univers. Mais lorſqu'enſuite

rendu à lui-même, & rentrant dans ſon cœur, il penſait qu'*Aſtarté* était peut-être morte pour lui, l'univers diſparaiſſait à ſes yeux, & il ne voyait dans la nature entière qu'*Aſtarté* mourante, & *Zadig* infortuné. Comme il ſe livrait à ce flux & à ce reflux de philoſophie ſublime & de douleur accablante, il avançait vers les frontières de l'Egypte ; & déja ſon domeſtique fidèle était dans la première bourgade, où il lui cherchait un logement. *Zadig* cependant ſe promenait vers les jardins qui bordaient ce village. Il vit non loin du grand chemin une femme éplorée qui appellait le ciel & la terre à ſon ſecours, & un homme furieux qui la ſuivait. Elle était déja atteinte par lui, elle embraſſait ſes genoux. Cet homme l'accablait de coups & de reproches. Il jugea à la violence de l'Egyptien, & aux pardons réitérés que lui demandait la dame, que l'un était un jaloux, & l'autre une infidèle ; mais quand il eut conſidéré cette femme qui était d'une beauté touchante, & qui même reſſemblait un peu à la malheureuſe *Aſtarté*, il ſe ſentit pénétré de compaſſion pour elle, & d'horreur pour l'Egyptien. Secourez-moi, s'écria-t-elle à *Zadig*, avec des ſanglots : tirez-moi des mains du plus barbare des hommes : ſauvez-moi la vie. A ces cris, *Zadig* courut ſe jetter entre elle & ce barbare. Il avait quelque connaiſſance de la langue égyptienne. Il lui dit en cette langue : Si vous avez quelque humanité, je vous conjure de reſpecter la beauté & la faibleſſe. Pouvez-vous outrager ainſi un chef-d'œuvre de la nature, qui eſt à vos pieds, & qui n'a pour ſa défenſe que des larmes ? Ah ! ah ! lui dit cet emporté, tu l'aimes donc auſſi ; & c'eſt de toi qu'il faut que je me venge. En diſant ces paroles, il laiſſe la dame qu'il tenait d'une main par les cheveux, & prenant ſa lance, il veut en percer l'étranger. Celui-ci qui était de ſang froid évita aiſément le coup d'un furieux. Il ſe ſaiſit de la lance près du fer dont elle eſt armée. L'un veut la retirer, l'autre l'arracher. Elle ſe briſe entre leurs mains. L'Egyptien tire ſon épée : *Zadig* s'arme de la ſienne. Ils s'attaquent l'un l'autre. Celui-ci porte cent coups précipités : celui-là les pare avec adreſſe. La dame aſſiſe ſur un gazon, rajuſte ſa coëffure, & les regarde. L'Egyptien était plus robuſte que ſon adverſaire ; *Zadig* était plus adroit. Celui-ci ſe battait

Digitized by Google

en homme dont la tête conduiſait le bras, & celui-là comme un emporté, dont une colère aveugle guidait les mouvemens au hazard. *Zadig* paſſe à lui, & le déſarme; & tandis que l'Egyptien, devenu plus furieux, veut ſe jetter ſur lui, il le ſaiſit, le preſſe, le fait tomber en lui tenant l'épée ſur la poitrine; il lui offre de lui donner la vie. L'Egyptien hors de lui tire ſon poignard; il en bleſſe *Zadig* dans le tems même que le vainqueur lui pardonnait. *Zadig* indigné lui plonge ſon épée dans le ſein. L'Egyptien jette un cri horrible, & meurt en ſe débattant. *Zadig* alors s'avança vers la dame, & lui dit d'une voix ſoumiſe: Il m'a forcé de le tuer: je vous ai vengée; vous êtes délivrée de l'homme le plus violent que j'aye jamais vu. Que voulez-vous maintenant de moi, madame? Que tu meures, ſcélérat, lui répondit-elle, que tu meures; tu as tué mon amant; je voudrais pouvoir déchirer ton cœur. En vérité, madame, vous aviez là un étrange homme pour amant, lui répondit *Zadig*; il vous battait de toutes ſes forces, & il voulait m'arracher la vie, parce que vous m'avez conjuré de vous ſecourir. Je voudrais qu'il me battît encor, reprit la dame, en pouſſant des cris. Je le méritais bien, je lui avais donné de la jalouſie. Plût au ciel qu'il me battît, & que tu fuſſes à ſa place! *Zadig* plus ſurpris & plus en colère qu'il ne l'avait été de ſa vie, lui dit: Madame, toute belle que vous êtes, vous mériteriez que je vous battiſſe à mon tour, tant vous êtes extravagante; mais je n'en prendrai pas la peine. Là-deſſus, il remonta ſur ſon chameau, & avança vers le bourg. A peine avait-il fait quelques pas, qu'il ſe retourne au bruit que faiſaient quatre couriers de Babilone. Ils venaient à toute bride. L'un d'eux, en voyant cette femme, s'écria: C'eſt elle-même; elle reſſemble au portrait qu'on nous en a fait. Ils ne s'embarraſſèrent pas du mort, & ſe ſaiſirent incontinent de la dame. Elle ne ceſſait de crier à *Zadig*: Secourez-moi encor une fois, étranger généreux: je vous demande pardon de m'être plainte de vous. Secourez-moi, & je ſuis à vous juſqu'au tombeau. L'envie avait paſſé à *Zadig* de ſe battre déſormais pour elle. A d'autres, répond-il, vous ne m'y attraperez plus. D'ailleurs, il était bleſſé, ſon ſang coulait, il avait beſoin de ſecours; & la vue des quatre Babilo-

niens, probablement envoyés par le roi *Moabdar*, le rempliſſaient d'inquiétude. Il s'avance en hâte vers le village, n'imaginant pas pourquoi quatre couriers de Babilone venaient prendre cette Egyptienne, mais encor plus étonné du caractère de cette dame.

L'ESCLAVAGE.

Comme il entrait dans la bourgade Egyptienne, il ſe vit entouré par le peuple. Chacun criait : Voilà celui qui a enlevé la belle *Miſſouf*, & qui vient d'aſſaſſiner *Clétofis*. Meſſieurs, dit-il, Dieu me préſerve d'enlever jamais votre belle *Miſſouf*; elle eſt trop capricieuſe; & à l'égard de *Clétofis*, je ne l'ai point aſſaſſiné; je me ſuis défendu ſeulement contre lui. Il voulait me tuer, parce que je lui avais demandé très humblement grace pour la belle *Miſſouf*, qu'il battait impitoyablement. Je ſuis un étranger, qui vient chercher un aſyle dans l'Egypte; & il n'y a pas d'apparence qu'en venant demander votre protection, j'aye commencé par enlever une femme, & par aſſaſſiner un homme.

Les Egyptiens étaient alors juſtes & humains. Le peuple conduiſit *Zadig* à la maiſon de ville. On commença par le faire panſer de ſa bleſſure, & enſuite on l'interrogea, lui & ſon domeſtique ſéparément, pour ſavoir la vérité. On reconnut que *Zadig* n'était point un aſſaſſin; mais il était coupable du ſang d'un homme; la loi le condamnait à être eſclave. On vendit au profit de la bourgade ſes deux chameaux. On diſtribua aux habitans tout l'or qu'il avait apporté; ſa perſonne fut expoſée en vente dans la place publique, ainſi que celle de ſon compagnon de voyage. Un marchand Arabe, nommé *Sétoc*, y mit l'enchère; mais le valet, plus propre à la fatigue, fut vendu bien plus chérement que le maître. On ne faiſait pas de comparaiſon entre ces deux hommes. *Zadig* fut donc eſclave ſubordonné à ſon valet : on les attacha enſemble avec une chaîne qu'on leur paſſa aux pieds, & en cet état ils ſuivirent le marchand Arabe dans ſa maiſon. *Zadig* en chemin con-

Digitized by Google

ſolait ſon domeſtique, & l'exhortait à la patience ; mais ſelon ſa coutume, il faiſait des réflexions ſur la vie humaine. Je vois, lui diſait-il, que les malheurs de ma deſtinée ſe répandent ſur la tienne. Tout m'a tourné juſqu'ici d'une façon bien étrange. J'ai été condamné à l'amende pour avoir vu paſſer une chienne ; j'ai penſé être empâlé pour un grifon ; j'ai été envoyé au ſupplice, parce que j'avais fait des vers à la louange du roi ; j'ai été ſur le point d'être étranglé, parce que la reine avait des rubans jaunes ; & me voici eſclave avec toi, parce qu'un brutal a battu ſa maîtreſſe. Allons, ne perdons point courage ; tout ceci finira peut-être ; il faut bien que les marchands Arabes ayent des eſclaves ; & pourquoi ne le ſerais-je pas comme un autre, puiſque je ſuis homme comme un autre ? Ce marchand ne ſera pas impitoyable ; il faut qu'il traite bien ſes eſclaves, s'il en veut tirer des ſervices. Il parlait ainſi, & dans le fond de ſon cœur, il était occupé du ſort de la reine de Babilone.

Sétoc le marchand partit deux jours après pour l'Arabie déſerte, avec ſes eſclaves & ſes chameaux. Sa tribu habitait vers le déſert d'Oreb. Le chemin fut long & pénible. *Sétoc* dans la route faiſait bien plus de cas du valet que du maître, parce que le premier chargeait bien mieux les chameaux ; & toutes les petites diſtinctions furent pour lui. Un chameau mourut à deux journées d'Oreb : on repartit ſa charge ſur le dos de chacun des ſerviteurs ; *Zadig* en eut ſa part. *Sétoc* ſe mit à rire en voyant tous ſes eſclaves marcher courbés. *Zadig* prit la liberté de lui en expliquer la raiſon, & lui apprit les loix de l'équilibre. Le marchand étonné commença à le regarder d'un autre œil. *Zadig*, voyant qu'il avait excité ſa curioſité, la redoubla, en lui apprenant beaucoup de choſes qui n'étaient point étrangères à ſon commerce ; les peſanteurs ſpécifiques des métaux & des denrées, ſous un volume égal ; les propriétés de pluſieurs animaux utiles ; le moyen de rendre tels ceux qui ne l'étaient pas ; enfin il lui parut un ſage. *Sétoc* lui donna la préférence ſur ſon camarade, qu'il avait tant eſtimé. Il le traita bien, & n'eut pas ſujet de s'en repentir.

Arrivé dans ſa tribu, *Sétoc* commença par redemander cinq

cent onces d'argent à un Hébreu, auquel il les avait prêtées en préſence de deux témoins ; mais ces deux témoins étaient morts, & l'Hébreu ne pouvant être convaincu, s'appropriait l'argent du marchand, en remerciant DIEU de ce qu'il lui avait donné le moyen de tromper un Arabe. *Sétoc* confia ſa peine à *Zadig*, qui était devenu ſon conſeil. En quel endroit, demanda *Zadig*, prêtates-vous vos cinq cent onces à cet infidèle ? Sur une large pierre, répondit le marchand, qui eſt auprès du mont Oreb. Quel eſt le caractère de votre débiteur ? dit *Zadig* : Celui d'un fripon, reprit *Sétoc* : Mais je vous demande, ſi c'eſt un homme vif ou phlégmatique, aviſé ou imprudent. C'eſt de tous les mauvais payeurs, dit *Sétoc*, le plus vif que je connaiſſe. Eh bien, inſiſta *Zadig*, permettez que je plaide votre cauſe devant le juge. En effet, il cita l'Hébreu au tribunal, & il parla ainſi au juge : Oreiller du trône d'équité, je viens redemander à cet homme, au nom de mon maître, cinq cent onces d'argent qu'il ne veut pas rendre. Avez-vous des témoins, dit le juge. Non, ils ſont morts : mais il reſte une large pierre ſur laquelle l'argent fut compté ; & s'il plait à votre grandeur d'ordonner qu'on aille chercher la pierre, j'eſpère qu'elle portera témoignage ; nous reſterons ici l'Hébreu & moi, en attendant que la pierre vienne : je l'enverrai chercher aux dépens de *Sétoc* mon maître. Très volontiers, répondit le juge ; & il ſe mit à expédier d'autres affaires.

A la fin de l'audience ; Eh bien, dit-il à *Zadig*, votre pierre n'eſt pas encor venue ? L'Hébreu en riant répondit : Votre grandeur reſterait ici juſqu'à demain, que la pierre ne ſerait pas encor arrivée : elle eſt à plus de ſix milles d'ici : & il faudrait quinze hommes pour la remuer. Eh bien, s'écria *Zadig*, je vous avais bien dit que la pierre porterait témoignage ; puiſque cet homme ſait où elle eſt, il avoue donc que c'eſt ſur elle que l'argent fut compté. L'Hébreu déconcerté fut bientôt contraint de tout avouer. Le juge ordonna qu'il ſerait lié à la pierre, ſans boire ni manger, juſqu'à ce qu'il eût rendu les cinq cent onces, qui furent bientôt payées.

L'eſclave *Zadig* & la pierre furent en grande recommandation dans l'Arabie.

Digitized by Google

LE BUCHER.

Sétoc enchanté fit de ſon eſclave ſon ami intime. Il ne pouvait pas plus ſe paſſer de lui, qu'avait fait le roi de Babilone; & *Zadig* fut heureux que *Sétoc* n'eût point de femme. Il découvrait dans ſon maître un naturel porté au bien, beaucoup de droiture & de bon ſens. Il fut fâché de voir qu'il adorait l'armée céleſte, c'eſt-à-dire, le ſoleil, la lune & les étoiles, ſelon l'ancien uſage d'Arabie. Il lui en parlait quelquefois avec beaucoup de diſcrétion. Enfin il lui dit que c'étaient des corps comme les autres, qui ne méritaient pas plus ſon hommage qu'un arbre, ou un rocher. Mais, diſait *Sétoc*, ce ſont des êtres éternels dont nous tirons tous nos avantages : ils animent la nature : ils règlent les ſaiſons : ils ſont d'ailleurs ſi loin de nous, qu'on ne peut pas s'empêcher de les révérer. Vous recevez plus d'avantages, répondit *Zadig*, des eaux de la mer rouge qui portent vos marchandiſes aux Indes. Pourquoi ne ſerait-elle pas auſſi ancienne que les étoiles? Et ſi vous adorez ce qui eſt éloigné de vous, vous devez adorer la terre des *Gangarides* qui eſt aux extrémités du monde. Non, diſait *Sétoc*, les étoiles ſont trop brillantes pour que je ne les adore pas. Le ſoir venu, *Zadig* alluma un grand nombre de flambeaux dans la tente où il devait ſouper avec *Sétoc*; & dès que ſon patron parut, il ſe jetta à genoux devant ces cires allumées, & leur dit, Eternelles & brillantes clartés, ſoyez-moi toûjours propices. Ayant proféré ces paroles, il ſe mit à table, ſans regarder *Sétoc*. Que faites-vous donc? lui dit *Sétoc* étonné. Je fais comme vous, répondit *Zadig*; j'adore ces chandelles, & je néglige leur maître & le mien. *Sétoc* comprit le ſens profond de cet apologue. La ſageſſe de ſon eſclave entra dans ſon ame; il ne prodigua plus ſon encens aux créatures, & adora l'Etre éternel qui les a faites.

Il y avait alors dans l'Arabie une coutume affreuſe venue originairement de Scythie, & qui s'étant établie dans les Indes par le crédit des bracmanes, menaçait d'envahir tout l'orient. Lorſqu'un homme marié était mort, & que ſa femme bien-

Digitized by Google

aimée voulait être ſainte, elle ſe brûlait en public ſur le corps de ſon mari. C'était une fête ſolemnelle, qui s'appellait *le bucher du veuvage*. La tribu dans laquelle il y avait eu le plus de femmes brûlées, était la plus conſidérée. Un Arabe de la tribu de *Sétoc* étant mort, ſa veuve, nommée *Almona*, qui était fort dévote, fit ſavoir le jour & l'heure où elle ſe jetterait dans le feu au ſon des tambours & des trompettes. *Zadig* remontra à *Sétoc*, combien cette horrible coutume était contraire au bien du genre humain; qu'on laiſſait brûler tous les jours de jeunes veuves, qui pouvaient donner des enfans à l'état, ou du moins élever les leurs; & il le fit convenir qu'il falait, ſi on pouvait, abolir un uſage ſi barbare. *Sétoc* répondit: Il y a plus de mille ans que les femmes ſont en poſſeſſion de ſe brûler. Qui de nous oſera changer une loi que le tems a conſacrée? Y a-t-il rien de plus reſpectable qu'un ancien abus? La raiſon eſt plus ancienne, reprit *Zadig*. Parlez aux chefs des tribus, & je vais trouver la jeune veuve.

Il ſe fit préſenter à elle; & après s'être inſinué dans ſon eſprit par des louanges ſur ſa beauté, après lui avoir dit combien c'était dommage de mettre au feu tant de charmes, il la loua encor ſur ſa conſtance & ſur ſon courage. Vous aimiez donc prodigieuſement votre mari? lui dit-il. Moi? point du tout, répondit la dame Arabe. C'était un brutal, un jaloux, un homme inſuportable; mais je ſuis fermement réſolue de me jetter ſur ſon bucher. Il faut, dit *Zadig*, qu'il y ait apparemment un plaiſir bien délicieux à être brûlée vive. Ah! cela fait frémir la nature, dit la dame; mais il faut en paſſer par-là. Je ſuis dévote, je ſerais perdue de réputation, & tout le monde ſe moquerait de moi, ſi je ne me brûlais pas. *Zadig* l'ayant fait convenir qu'elle ſe brûlait pour les autres, & par vanité, lui parla longtems d'une manière à lui faire aimer un peu la vie, & parvint même à lui inſpirer quelque bienveillance pour celui qui lui parlait. Que feriez-vous enfin, lui dit-il, ſi la vanité de vous brûler ne vous tenait pas? Hélas! dit la dame, je crois que je vous prierais de m'épouſer.

Zadig était trop rempli de l'idée d'*Aſtarté*, pour ne pas éluder cette déclaration; mais il alla dans l'inſtant trouver les chefs des tribus, leur dit ce qui s'était paſſé, & leur conſeilla de faire

faire une loi, par laquelle il ne ſerait permis à une veuve de ſe brûler, qu'après avoir entretenu un jeune homme, tête à tête, pendant une heure entière. Depuis ce tems, aucune dame ne ſe brûla en Arabie. On eut au ſeul *Zadig* l'obligation d'avoir détruit en un jour une coutume ſi cruelle, qui durait depuis tant de ſiécles. Il était donc le bienfaicteur de l'Arabie.

LE SOUPER.

Sétoc, qui ne pouvait ſe ſéparer de cet homme en qui habitait la ſageſſe, le mena à la grande foire de Balzora, où devaient ſe rendre les plus grands négocians de la terre habitable. Ce fut pour *Zadig* une conſolation ſenſible de voir tant d'hommes de diverſes contrées réunis dans la même place. Il lui paraiſſait que l'univers était une grande famille qui ſe raſſemblait à Balzora. Il ſe trouva à table dès le ſecond jour, avec un Egyptien, un Indien Gangaride, un habitant du Cathay, un Grec, un Celte, & pluſieurs autres étrangers, qui dans leurs fréquens voyages vers le golfe Arabique avaient appris aſſez d'arabe pour ſe faire entendre. L'Egyptien paraiſſait fort en colère. Quel abominable pays que Balzora! diſait-il; on m'y refuſe mille onces d'or ſur le meilleur effet du monde? Comment donc? dit *Sétoc*; ſur quel effet vous a-t-on refuſé cette ſomme? Sur le corps de ma tante, répondit l'Egyptien; c'était la plus brave femme d'Egypte. Elle m'accompagnait toûjours; elle eſt morte en chemin; j'en ai fait une des plus belles momies que nous ayons; & je trouverais dans mon pays tout ce que je voudrais en la mettant en gage. Il eſt bien étrange qu'on ne veuille pas ſeulement me donner ici mille onces d'or ſur un effet ſi ſolide. Tout en ſe courouçant, il était prêt de manger d'une excellente poule bouillie, quand l'Indien le prenant par la main s'écria avec douleur: Ah! qu'allez-vous faire? Manger de cette poule, dit l'homme à la momie. Gardez-vous-en bien, dit le Gangaride. Il ſe pourrait faire que l'ame de la défunte fût paſſée dans le corps de cette poule, & vous ne voudriez pas vous expoſer à manger votre tante. Faire cuire des poules, c'eſt outrager manifeſtement la

Digitized by Google

nature. Que voulez-vous dire avec votre nature & vos poules ? reprit le colérique Egyptien ; nous adorons un bœuf, & nous en mangeons bien. Vous adorez un bœuf, eſt-il poſſible ? dit l'homme du Gange. Il n'y a rien de ſi poſſible, repartit l'autre ; il y a cent trente-cinq mille ans que nous en uſons ainſi ; & perſonne parmi nous n'y trouve à redire. Ah ! cent trente-cinq mille ans ! dit l'Indien ; ce compte eſt un peu exagéré ; il n'y en a que quatre-vingt mille que l'Inde eſt peuplée, & aſſurément nous ſommes vos anciens ; & *Brama* nous avait défendu de manger des bœufs avant que vous vous fuſſiez aviſés de les mettre ſur les autels & à la broche. Voilà un plaiſant animal que votre *Brama*, pour le comparer à *Apis*, dit l'Egyptien ; qu'a donc fait votre *Brama* de ſi beau ? Le bramin répondit : C'eſt lui qui a appris aux hommes à lire & à écrire, & à qui toute la terre doit le jeu des échecs. Vous vous trompez, dit un Caldéen qui était auprès de lui, c'eſt *le poiſſon Oannès* à qui on doit de ſi grands bienfaits : & il eſt juſte de ne rendre qu'à lui ſes hommages. Tout le monde vous dira que c'était un être divin, qu'il avait la queuë dorée, avec une belle tête d'homme, & qu'il ſortait de l'eau pour venir prêcher à terre trois heures par jour. Il eut pluſieurs enfans, qui furent rois, comme chacun ſait. J'ai ſon portrait chez moi, que je révère comme je le dois. On peut manger du bœuf tant qu'on veut ; mais c'eſt aſſurément une très grande impiété de faire cuire du poiſſon ; d'ailleurs vous êtes tous deux d'une origine trop peu noble & trop récente pour me rien diſputer. La nation Egyptienne ne compte que cent trente-cinq mille ans, & les Indiens ne ſe vantent que de quatre-vingt mille ; tandis que nous avons des almanachs de quatre mille ſiécles. Croyez-moi, renoncez à vos folies, & je vous donnerai à chacun un beau portrait d'*Oannès*.

L'homme de Cambalu prenant la parole, dit : Je reſpecte fort les Egyptiens, les Caldéens, les Grecs, les Celtes, *Brama*, le bœuf *Apis*, le beau poiſſon *Oannès* ; mais peut-être que le *Li b*), ou le *Tien*, comme on voudra l'appeller,

b) Mots chinois qui ſignifient proprement, *Li*, la lumière naturelle, la raiſon, & *Tien*, le ciel, & qui ſignifient auſſi Dieu.

Digitized by Google

vaut bien les bœufs & les poiſſons. Je ne dirai rien de mon pays ; il eſt auſſi grand que la terre d'Egypte, la Caldée & les Indes enſemble. Je ne diſpute pas d'antiquité, parce qu'il ſuffit d'être heureux, & que c'eſt fort peu de choſe d'être ancien : mais s'il falait parler d'almanachs, je dirais que toute l'Aſie prend les nôtres, & que nous en avions de fort bons avant qu'on fût l'arithmétique en Caldée.

Vous êtes de grands ignorans tous tant que vous êtes, s'écria le Grec : eſt-ce que vous ne ſavez pas que le cahos eſt le père de tout, & que la forme & la matière ont mis le monde dans l'état où il eſt ? Ce Grec parla longtems ; mais il fut enfin interrompu par le Celte, qui ayant beaucoup bu pendant qu'on diſputait, ſe crut alors plus ſavant que tous les autres, & dit en jurant qu'il n'y avait que *Teutath* & le gui de chêne qui valuſſent la peine qu'on en parlât ; que pour lui il avait toûjours du gui dans ſa poche ; que les Scythes ſes ancêtres étaient les ſeuls gens de bien qui euſſent jamais été au monde ; qu'ils avaient à la vérité quelquefois mangé des hommes, mais que cela n'empêchait pas qu'on ne dût avoir beaucoup de reſpect pour ſa nation ; & qu'enfin ſi quelqu'un parlait mal de *Teutath*, il lui apprendrait à vivre. La querelle s'échauffa pour lors, & *Sétoc* vit le moment où la table allait être enſanglantée. *Zadig*, qui avait gardé le ſilence pendant toute la diſpute, ſe leva enfin : Il s'adreſſa d'abord au Celte, comme au plus furieux ; il lui dit qu'il avait raiſon, & lui demanda du gui ; il loua le Grec ſur ſon éloquence, & adoucit tous les eſprits échauffés. Il ne dit que très peu de choſe à l'homme du Cathay, parce qu'il avait été le plus raiſonnable de tous. Enſuite il leur dit ; Mes amis, vous alliez vous quereller pour rien, car vous êtes tous du même avis. A ce mot ils ſe récrièrent tous. N'eſt-il pas vrai, dit-il au Celte, que vous n'adorez pas ce gui, mais celui qui a fait le gui & le chêne ? Aſſurément, répondit le Celte. Et vous, monſieur l'Egyptien, vous révérez apparemment dans un certain bœuf celui qui vous a donné les bœufs ? Oui, dit l'Egyptien. Le poiſſon *Oannès*, continua-t-il, doit céder à celui qui a fait la mer & les poiſſons. D'accord, dit le Caldéen. L'Indien, ajouta-t-il, & le Cathayen reconnaiſſent

comme vous un premier principe ; je n'ai pas trop bien compris les choſes admirables que le Grec a dites, mais je ſuis ſûr qu'il admet auſſi un Etre ſupérieur, de qui la forme & la matière dépendent. Le Grec qu'on admirait, dit que *Zadig* avait très bien pris ſa penſée. Vous êtes donc tous de même avis, repliqua *Zadig*, & il n'y a pas là de quoi ſe quereller. Tout le monde l'embraſſa. *Sétoc* après avoir vendu fort cher ſes denrées reconduiſit ſon ami *Zadig* dans ſa tribu. *Zadig* apprit en arrivant qu'on lui avait fait ſon procès en ſon abſence, & qu'il allait être brûlé à petit feu.

LES RENDEZ-VOUS.

Pendant ſon voyage à Balzora les prêtres des étoiles avaient réſolu de le punir. Les pierreries & les ornemens des jeunes veuves qu'ils envoyaient au bucher leur appartenaient de droit ; c'était bien le moins qu'ils fiſſent brûler *Zadig* pour le mauvais tour qu'il leur avait joué. Ils accuſèrent donc *Zadig* d'avoir des ſentimens erronés ſur l'armée céleſte ; ils dépoſèrent contre lui, & jurèrent qu'ils lui avaient entendu dire que les étoiles ne ſe couchaient pas dans la mer. Ce blaſphême effroyable fit frémir les juges ; ils furent prêts de déchirer leurs vêtemens, quand ils ouïrent ces paroles impies, & ils l'auraient fait ſans doute, ſi *Zadig* avait eu de quoi les payer. Mais dans l'excès de leur douleur ils ſe contentèrent de le condamner à être brûlé à petit feu. *Sétoc* déſeſpéré employa en vain ſon crédit pour ſauver ſon ami, il fut bientôt obligé de ſe taire. La jeune veuve *Almona*, qui avait pris beaucoup de goût à la vie, & qui en avait obligation à *Zadig*, réſolut de le tirer du bucher, dont il lui avait fait connaître l'abus. Elle roula ſon deſſein dans ſa tête, ſans en parler à perſonne. *Zadig* devait être exécuté le lendemain ; elle n'avait que la nuit pour le ſauver : voici comme elle s'y prit en femme charitable & prudente.

Elle ſe parfuma ; elle releva ſa beauté par l'ajuſtement le plus riche & le plus galant, & alla demander une audience

Digitized by Google

ſecrette au chef des prêtres des étoiles. Quand elle fut devant ce vieillard vénérable, elle lui parla en ces termes : Fils aîné de la grande ourſe, frère du taureau, couſin du grand chien, (c'étaient les titres de ce pontife) je viens vous confier mes ſcrupules. J'ai bien peur d'avoir commis un péché énorme, en ne me brûlant pas dans le bucher de mon cher mari. En effet, qu'avais-je à conſerver ? Une chair périſſable, & qui eſt déja toute flétrie. En diſant ces paroles elle tira, de ſes longues manches de ſoye, ſes bras nuds d'une forme admirable & d'une blancheur éblouiſſante. Vous voyez, dit-elle, le peu que cela vaut. Le pontife trouva dans ſon cœur que cela valait beaucoup. Ses yeux le dirent, & ſa bouche le confirma ; il jura qu'il n'avait vu de ſa vie de ſi beaux bras. Hélas ! lui dit la veuve, les bras peuvent être un peu moins mal que le reſte ; mais vous m'avouerez que la gorge n'était pas digne de mes attentions. Alors elle laiſſa voir le ſein le plus charmant que la nature eût jamais formé. Un bouton de roſe ſur une pomme d'yvoire n'eût paru auprès que de la garance ſur du buis, & les agneaux ſortant du lavoir auraient ſemblé d'un jaune brun. Cette gorge, ſes grands yeux noirs qui languiſſaient en brillant doucement d'un feu tendre, ſes joues animées de la plus belle pourpre mêlée au blanc de lait le plus pur, ſon nez qui n'était pas comme la tour du mont Liban, ſes lèvres qui étaient comme deux bordures de corail renfermant les plus belles perles de la mer d'Arabie, tout cela enſemble fit croire au vieillard qu'il avait vingt ans. Il fit en bégayant une déclaration tendre. *Almona* le voyant enflammé lui demanda la grace de *Zadig*. Hélas ! dit-il, ma belle dame, quand je vous accorderais ſa grace, mon indulgence ne ſervirait de rien, il faut qu'elle ſoit ſignée de trois autres de mes confrères. Signez toûjours, dit *Almona*. Volontiers, dit le prêtre, à condition que vos faveurs ſeront le prix de ma facilité. Vous me faites trop d'honneur, dit *Almona* ; ayez ſeulement pour agréable de venir dans ma chambre après que le ſoleil ſera couché, & dès que la brillante étoile *Sheat* ſera ſur l'horizon : vous me trouverez ſur un ſopha couleur de roſe, & vous en uſerez comme vous pourrez avec votre ſervante. Elle ſortit alors emportant avec elle la ſigna-

ture, & laiſſa le vieillard plein d'amour & de défiance de ſes forces. Il employa le reſte du jour à ſe baigner ; il but une liqueur compoſée de la canelle de Ceilan, & des précieuſes épices de Tidor & de Ternate, & attendit avec impatience que l'étoile *Sheat* vînt à paraître.

Cependant la belle *Almona* alla trouver le ſecond pontife. Celui-ci l'aſſura que le ſoleil, la lune & tous les feux du firmament n'étaient que des feux folets en comparaiſon de ſes charmes. Elle lui demanda la même grace, & on lui propoſa d'en donner le prix. Elle ſe laiſſa vaincre, & donna rendez-vous au ſecond pontife au lever de l'étoile *Algenib*. De-là elle paſſa chez le troiſiéme & chez le quatriéme prêtre, prenant toûjours une ſignature, & donnant un rendez-vous d'étoile en étoile. Alors elle fit avertir les juges de venir chez elle pour une affaire importante. Ils s'y rendirent : elle leur montra les quatre noms, & leur dit à quel prix les prêtres avaient vendu la grace de *Zadig ;* chacun d'eux arriva à l'heure preſcrite. Chacun fut bien étonné d'y trouver ſes confrères, & plus encor d'y trouver les juges devant qui leur honte fut manifeſtée. *Zadig* fut ſauvé. *Sétoc* fut ſi charmé de l'habileté d'*Almona*, qu'il en fit ſa femme. *Zadig* partit après s'être jetté aux pieds de ſa belle libératrice. *Sétoc* & lui ſe quittèrent en pleurant, en ſe jurant une amitié éternelle, & en ſe promettant que le premier des deux qui ferait une grande fortune en ferait part à l'autre.

Zadig marcha du côté de la Syrie, toûjours penſant à la malheureuſe *Aſtarté*, & toûjours réfléchiſſant ſur le ſort qui s'obſtinait à ſe jouer de lui & à le perſécuter. Quoi, diſait-il, quatre cent onces d'or pour avoir vu paſſer une chienne ! condamné à être décapité pour quatre mauvais vers à la louange du roi ! prêt à être étranglé, parce que la reine avait des babouches de la couleur de mon bonnet ! réduit en eſclavage pour avoir ſecouru une femme qu'on battait ; & ſur le point d'être brûlé pour avoir ſauvé la vie à toutes les jeunes veuves Arabes !

Digitized by Google

LE BRIGAND.

En arrivant aux frontières qui ſéparent l'Arabie pétrée de la Syrie, comme il paſſait près d'un château aſſez fort, des Arabes armés en ſortirent. Il ſe vit entouré ; on lui criait : Tout ce que vous avez nous appartient, & votre perſonne appartient à notre maître. *Zadig* pour réponſe tira ſon épée ; ſon valet qui avait du courage en fit autant. Ils renverſèrent morts les premiers Arabes qui mirent la main ſur eux ; le nombre redoubla, ils ne s'étonnèrent point & réſolurent de périr en combattant. On voyait deux hommes ſe défendre contre une multitude ; un tel combat ne pouvait durer longtems. Le maître du château, nommé *Arbogad*, ayant vu d'une fenêtre les prodiges de valeur que faiſait *Zadig*, conçut de l'eſtime pour lui. Il deſcendit en hâte, & vint lui-même écarter ſes gens, & délivrer les deux voyageurs. Tout ce qui paſſe ſur mes terres eſt à moi, dit-il, auſſi-bien que ce que je trouve ſur les terres des autres ; mais vous me paraiſſez un ſi brave homme, que je vous exempte de la loi commune. Il le fit entrer dans ſon château, ordonnant à ſes gens de le bien traiter ; & le ſoir *Arbogad* voulut ſouper avec *Zadig*.

Le ſeigneur du château était un de ces Arabes qu'on appelle *voleurs* ; mais il faiſait quelquefois de bonnes actions parmi une foule de mauvaiſes ; il volait avec une rapacité furieuſe, & donnait libéralement : intrépide dans l'action, aſſez doux dans le commerce, débauché à table, gai dans la débauche, & ſurtout plein de franchiſe. *Zadig* lui plut beaucoup ; ſa converſation qui s'anima fit durer le repas : enfin *Arbogad* lui dit : Je vous conſeille de vous enrôler ſous moi, vous ne ſauriez mieux faire ; ce métier-ci n'eſt pas mauvais ; vous pourrez un jour devenir ce que je ſuis. Puis-je vous demander, dit *Zadig*, depuis quel tems vous exercez cette noble profeſſion ? Dès ma plus tendre jeuneſſe, reprit le ſeigneur. J'étais valet d'un Arabe aſſez habile ; ma ſituation m'était inſuportable. J'étais au deſeſpoir de voir que dans toute la terre, qui appartient également aux hommes, la deſtinée

Digitized by Google

ne m'eût pas réſervé ma portion. Je confiai mes peines à un vieil Arabe, qui me dit : Mon fils, ne deſeſpérez pas ; il y avait autrefois un grain de ſable qui ſe lamentait d'être un atôme ignoré dans les déſerts ; au bout de quelques années il devint diamant, & il eſt à préſent le plus bel ornement de la couronne du roi des Indes. Ce diſcours me fit impreſſion ; j'étais le grain de ſable, je réſolus de devenir diamant. Je commençai par voler deux chevaux ; je m'aſſociai des camarades ; je me mis en état de voler de petites caravanes ; ainſi je fis ceſſer peu à peu la diſproportion qui était d'abord entre les hommes & moi. J'eus ma part aux biens de ce monde, & je fus même dédommagé avec uſure : on me conſidéra beaucoup ; je devins ſeigneur brigand ; j'acquis ce château par voie de fait. Le ſatrape de Syrie voulut m'en dépoſſéder ; mais j'étais déja trop riche pour avoir rien à craindre ; je donnai de l'argent au ſatrape, moyennant quoi je conſervai ce château, & j'agrandis mes domaines ; il me nomma même tréſorier des tributs que l'Arabie pétrée payait au roi des rois. Je fis ma charge de receveur, & point du tout celle de payeur.

Le grand Deſterham de Babilone envoya ici au nom du roi *Moabdar* un petit ſatrape pour me faire étrangler. Cet homme arriva avec ſon ordre : j'étais inſtruit de tout : je fis étrangler en ſa préſence les quatre perſonnes qu'il avait amenées avec lui pour ſerrer le lacet ; après quoi je lui demandai ce que pouvait lui valoir la commiſſion de m'étrangler. Il me répondit que ſes honoraires pouvaient aller à trois cent piéces d'or. Je lui fis voir clair qu'il y aurait plus à gagner avec moi. Je le fis ſous-brigand ; il eſt aujourd'hui un de mes meilleurs officiers, & des plus riches. Si vous m'en croyez, vous réuſſirez comme lui. Jamais la ſaiſon de voler n'a été meilleure, depuis que *Moabdar* eſt tué, & que tout eſt en confuſion dans Babilone.

Moabdar eſt tué ! dit *Zadig ;* & qu'eſt devenue la reine *Aſtarté ?* Je n'en ſais rien, reprit *Arbogad.* Tout ce que je ſais, c'eſt que *Moabdar* eſt devenu fou, qu'il a été tué, que Babilone eſt un grand coupe-gorge, que tout l'empire eſt déſolé, qu'il y a de beaux coups à faire encor, & que pour ma part j'en ai fait d'admirables. Mais la reine ? dit *Zadig ;* de grace,

Digitized by Google

grace, ne ſavez-vous rien de la deſtinée de la reine ? On m'a parlé d'un prince d'Hircanie, reprit-il ; elle eſt probablement parmi ſes concubines, ſi elle n'a pas été tuée dans le tumulte ; mais je ſuis plus curieux de butin que de nouvelles. J'ai pris pluſieurs femmes dans mes courſes ; je n'en garde aucune ; je les vends cher quand elles ſont belles, ſans m'informer de ce qu'elles ſont. On n'achète point le rang ; une reine qui ſerait laide ne trouverait pas marchand ; peut-être ai-je vendu la reine *Aſtarté*, peut-être eſt-elle morte ; mais peu m'importe, & je penſe que vous ne devez pas vous en ſoucier plus que moi. En parlant ainſi il bûvait avec tant de courage, il confondait tellement toutes les idées, que *Zadig* n'en put tirer aucun éclairciſſement.

Il reſtait interdit, accablé, immobile. *Arbogad* bûvait toûjours, faiſait des contes, répétait ſans ceſſe qu'il était le plus heureux de tous les hommes, exhortant *Zadig* à ſe rendre auſſi heureux que lui. Enfin doucement aſſoupi par les fumées du vin, il alla dormir d'un ſommeil tranquille. *Zadig* paſſa la nuit dans l'agitation la plus violente. Quoi, diſait-il, le roi eſt venu fou ? il eſt tué ? Je ne peux m'empêcher de le plaindre. L'empire eſt déchiré, & ce brigand eſt heureux. O fortune ! ô deſtinée ! Un voleur eſt heureux, & ce que la nature a fait de plus aimable a péri peut-être d'une manière affreuſe, ou vit dans un état pire que la mort. O *Aſtarté !* qu'êtes-vous devenuë ?

Dès le point du jour il interrogea tous ceux qu'il rencontrait dans le château ; mais tout le monde était occupé, perſonne ne lui répondit : on avait fait pendant la nuit de nouvelles conquêtes, on partageait les dépouilles. Tout ce qu'il put obtenir dans cette confuſion tumultueuſe, ce fut la permiſſion de partir. Il en profita ſans tarder, plus abimé que jamais dans ſes réflexions douloureuſes.

Zadig marchait inquiet, agité, l'eſprit tout occupé de la malheureuſe *Aſtarté*, du roi de Babilone, de ſon fidèle *Cador*, de l'heureux brigand *Arbogad*, de cette femme ſi capricieuſe que des Babiloniens avaient enlevée ſur les confins de l'Egypte ; enfin de tous les contre-tems & de toutes les infortunes qu'il avait éprouvées.

Digitized by Google

LE PÊCHEUR.

A quelques lieuës du château d'*Arbogad* il ſe trouva ſur le bord d'une petite rivière, toûjours déplorant ſa deſtinée, & ſe regardant comme le modèle du malheur. Il vit un pêcheur couché ſur la rive, tenant à peine d'une main languiſſante ſon filet, qu'il ſemblait abandonner, & levant les yeux vers le ciel.

Je ſuis certainement le plus malheureux de tous les hommes, diſait le pêcheur. J'ai été, de l'aveu de tout le monde, le plus célèbre marchand de fromages à la crême dans Babilone, & j'ai été ruiné. J'avais la plus jolie femme qu'homme de ma ſorte pût poſſéder, & j'en ai été trahi. Il me reſtait une chétive maiſon, je l'ai vue pillée & détruite. Réfugié dans une cabane, je n'ai de reſſource que ma pêche, & je ne prends pas un poiſſon. O mon filet! je ne te jetterai plus dans l'eau, c'eſt à moi de m'y jetter. En diſant ces mots il ſe lève, & s'avance dans l'attitude d'un homme qui allait ſe précipiter & finir ſa vie.

Eh quoi! ſe dit *Zadig* à lui-même, il y a donc des hommes auſſi malheureux que moi! L'ardeur de ſauver la vie au pêcheur fut auſſi prompte que cette réflexion. Il court à lui, il l'arrête, il l'interroge d'un air attendri & conſolant. On prétend qu'on en eſt moins malheureux quand on ne l'eſt pas ſeul. Mais, ſelon *Zoroaſtre*, ce n'eſt pas par malignité, c'eſt par beſoin. On ſe ſent alors entrainé vers un infortuné comme vers ſon ſemblable. La joie d'un homme heureux ſerait une inſulte; mais deux malheureux ſont comme deux arbriſſeaux faibles, qui s'appuyant l'un ſur l'autre ſe fortifient contre l'orage.

Pourquoi ſuccombez-vous à vos malheurs? dit *Zadig* au pêcheur. C'eſt, répondit-il, parce que je n'y vois pas de reſſource. J'ai été le plus conſidéré du village de Derlback auprès de Babilone, & je faiſais avec l'aide de ma femme les meilleurs fromages à la crême de l'empire. La reine *Aſtarté* & le fameux miniſtre *Zadig* les aimaient paſſionnément. J'avais fourni

Digitized by Google

à leurs maiſons ſix cent fromages. J'allai un jour à la ville pour être payé ; j'appris en arrivant dans Babilone que la reine & *Zadig* avaient diſparu. Je courus chez le ſeigneur *Zadig*, que je n'avais jamais vu ; je trouvai les archers du grand Deſterham, qui munis d'un papier royal pillaient ſa maiſon loyalement & avec ordre. Je volai aux cuiſines de la reine ; quelques-uns des ſeigneurs de la bouche me dirent qu'elle était morte ; d'autres dirent qu'elle était en priſon ; d'autres prétendirent qu'elle avait pris la fuite ; mais tous m'aſſurèrent qu'on ne me payerait point mes fromages. J'allai avec ma femme chez le ſeigneur *Orcan*, qui était une de mes pratiques : nous lui demandames ſa protection dans notre diſgrace. Il l'accorda à ma femme, & me la refuſa. Elle était plus blanche que ſes fromages à la crême, qui commencèrent mon malheur ; & l'éclat de la pourpre de Tyr n'était pas plus brillant que l'incarnat qui animait cette blancheur. C'eſt ce qui fit qu'*Orcan* la retint, & me chaſſa de ſa maiſon. J'écrivis à ma chère femme la lettre d'un déſeſpéré. Elle dit au porteur : Ah, ah, oui, je ſais quel eſt l'homme qui m'écrit, j'en ai entendu parler : on dit qu'il fait des fromages à la crême excellens ; qu'on m'en apporte, & qu'on les lui paye.

Dans mon malheur je voulus m'adreſſer à la juſtice. Il me reſtait ſix onces d'or : il falut en donner deux onces à l'homme de loi que je conſultai, deux au procureur qui entreprit mon affaire, deux au ſecrétaire du premier juge. Quand tout cela fut fait, mon procès n'était pas encor commencé, & j'avais déja dépenſé plus d'argent que mes fromages & ma femme ne valaient. Je retournai à mon village, dans l'intention de vendre ma maiſon pour avoir ma femme.

Ma maiſon valait bien ſoixante onces d'or : mais on me voyait pauvre & preſſé de vendre : le premier à qui je m'adreſſai m'en offrit trente onces, le ſecond vingt, & le troiſiéme dix. J'étais prêt enfin de conclurre, tant j'étais aveuglé, lorſqu'un prince d'Hircanie vint à Babilone, & ravagea tout ſur ſon paſſage. Ma maiſon fut d'abord ſaccagée, & enſuite brûlée.

Ayant ainſi perdu mon argent, ma femme & ma maiſon, je me ſuis retiré dans ce pays où vous me voyez. J'ai tâché

de ſubſiſter du métier de pêcheur ; les poiſſons ſe moquent de moi comme les hommes. Je ne prens rien, je meurs de faim ; & ſans vous, auguſte conſolateur, j'allais mourir dans la rivière.

Le pêcheur ne fit point ce récit tout de ſuite ; car à tout moment *Zadig* ému & tranſporté lui diſait : Quoi ! vous ne ſavez rien de la deſtinée de la reine ? Non, ſeigneur, répondait le pêcheur : mais je ſais que la reine & *Zadig* ne m'ont point payé mes fromages à la crême, qu'on a pris ma femme, & que je ſuis au deſeſpoir. Je me flatte, dit *Zadig*, que vous ne perdrez pas tout votre argent. J'ai entendu parler de ce *Zadig ;* il eſt honnête homme ; & s'il retourne en Babilone, comme il l'eſpère, il vous donnera plus qu'il ne vous doit : mais pour votre femme, qui n'eſt pas ſi honnête, je vous conſeille de ne pas chercher à la reprendre. Croyez-moi, allez à Babilone ; j'y ſerai avant vous, parce que je ſuis à cheval, & que vous êtes à pied. Adreſſez-vous à l'illuſtre *Cador* ; dites-lui que vous avez rencontré ſon ami ; attendez-moi chez lui ; allez, peut-être ne ſerez-vous pas toûjours malheureux.

O puiſſant *Oroſmade !* continua-t-il, vous vous ſervez de moi pour conſoler cet homme ; de qui vous ſervirez-vous pour me conſoler ? En parlant ainſi il donnait au pêcheur la moitié de tout l'argent qu'il avait apporté d'Arabie, & le pêcheur confondu & ravi baiſait les pieds de l'ami de *Cador*, & diſait, Vous êtes un ange ſauveur.

Cependant *Zadig* demandait toûjours des nouvelles, & verſait des larmes. Quoi, ſeigneur, s'écria le pêcheur, vous ſeriez donc auſſi malheureux, vous qui faites du bien ? Plus malheureux que toi cent fois, répondait *Zadig*. Mais comment ſe peut-il faire, diſait le bon homme, que celui qui donne ſoit plus à plaindre que celui qui reçoit ? C'eſt que ton plus grand malheur, reprit *Zadig*, était le beſoin, & que je ſuis infortuné par le cœur. *Orcan* vous aurait-il pris votre femme ? dit le pêcheur. Ce mot rappella dans l'eſprit de *Zadig* toutes ſes avantures ; il répétait la liſte de ſes infortunes, à commencer depuis la chienne de la reine juſqu'à ſon arrivée chez le brigand *Arbogad*. Ah ! dit-il au pêcheur, *Orcan* mérite d'être puni. Mais d'ordinaire ce ſont ces gens-là qui ſont les favo-

Digitized by Google

ris de la deſtinée. Quoi qu'il en ſoit, va chez le ſeigneur *Cador*, & atten-moi. Ils ſe ſéparèrent : le pêcheur marcha en remerciant ſon deſtin, & *Zadig* courut en accuſant toûjours le ſien.

LE BASILIC.

Arrivé dans une belle prairie, il y vit pluſieurs femmes, qui cherchaient quelque choſe avec beaucoup d'application. Il prit la liberté de s'approcher de l'une d'elles, & de lui demander s'il pouvait avoir l'honneur de les aider dans leurs recherches. Gardez-vous-en bien, répondit la Syrienne ; ce que nous cherchons ne peut être touché que par des femmes. Voilà qui eſt bien étrange, dit *Zadig* ; oſerai-je vous prier de m'apprendre ce que c'eſt qu'il n'eſt permis qu'aux femmes de toucher ? C'eſt un baſilic, dit-elle. Un baſilic, madame ? Et pour quelle raiſon, s'il vous plait, cherchez-vous un baſilic ? C'eſt pour notre ſeigneur & maître *Ogul*, dont vous voyez le château ſur le bord de cette rivière, au bout de la prairie. Nous ſommes ſes très humbles eſclaves ; le ſeigneur *Ogul* eſt malade ; ſon médecin lui a ordonné de manger un baſilic cuit dans l'eau roſe ; & comme c'eſt un animal fort rare qui ne ſe laiſſe jamais prendre que par des femmes, le ſeigneur *Ogul* a promis de choiſir pour ſa femme bien-aimée celle de nous qui lui apporterait un baſilic : laiſſez-moi chercher, s'il vous plait ; car vous voyez ce qu'il m'en coûterait, ſi j'étais prévenue par mes compagnes.

Zadig laiſſa cette Syrienne & les autres chercher leur baſilic, & continua de marcher dans la prairie. Quand il fut au bord d'un petit ruiſſeau, il y trouva une autre dame couchée ſur le gazon, & qui ne cherchait rien. Sa taille paraiſſait majeſtueuſe, mais ſon viſage était couvert d'un voile. Elle était penchée vers le ruiſſeau ; de profonds ſoupirs ſortaient de ſa bouche. Elle tenait en main une petite baguette, avec laquelle elle traçait des caractères ſur un ſable fin qui ſe trouvait entre le gazon & le ruiſſeau. *Zadig* eut la curioſité de voir ce

que cette femme écrivait ; il s'approcha, il vit la lettre Z, puis un A, il fut étonné ; puis parut un D, il treſſaillit. Jamais ſurpriſe ne fut égale à la ſienne, quand il vit les deux dernières lettres de ſon nom. Il demeura quelque tems immobile : enfin rompant le ſilence d'une voix entrecoupée ; O généreuſe dame ! pardonnez à un étranger, à un infortuné, d'oſer vous demander par quelle avanture étonnante je trouve ici le nom de ZADIG tracé de votre main divine ? A cette voix, à ces paroles, la dame releva ſon voile d'une main tremblante, regarda *Zadig*, jetta un cri d'attendriſſement, de ſurpriſe & de joie, & ſuccombant ſous tous les mouvemens divers qui aſſaillaient à la fois ſon ame, elle tomba évanouie entre ſes bras. C'était *Aſtarté* elle-même, c'était la reine de Babilone, c'était celle que *Zadig* adorait, & qu'il ſe reprochait d'adorer ; c'était celle dont il avait tant pleuré, & tant craint la deſtinée. Il fut un moment privé de l'uſage de ſes ſens ; & quand il eut attaché ſes regards ſur les yeux d'*Aſtarté*, qui ſe rouvraient avec une langueur mêlée de confuſion & de tendreſſe : O puiſſances immortelles ! s'écria-t-il, qui préſidez aux deſtins des faibles humains, me rendez-vous *Aſtarté ?* en quel tems, en quels lieux, en quel état la revois-je ? Il ſe jetta à genoux devant *Aſtarté*, & il attacha ſon front à la pouſſière de ſes pieds. La reine de Babilone le relève, & le fait aſſeoir auprès d'elle ſur le bord de ce ruiſſeau ; elle eſſuyait à pluſieurs repriſes ſes yeux, dont les larmes recommençaient toûjours à couler. Elle reprenait vingt fois des diſcours, que ſes gémiſſemens interrompaient ; elle l'interrogeait ſur le hazard qui les raſſemblait, & prévenait ſoudain ſes réponſes par d'autres queſtions. Elle entamait le récit de ſes malheurs, & voulait ſavoir ceux de *Zadig*. Enfin tous deux ayant un peu appaiſé le tumulte de leurs ames, *Zadig* lui conta en peu de mots par quelle avanture il ſe trouvait dans cette prairie. Mais, ô malheureuſe & reſpectable reine ! comment vous retrouvai-je en ce lieu écarté, vêtue en eſclave, & accompagnée d'autres femmes eſclaves qui cherchent un baſilic pour le faire cuire dans de l'eau roſe par ordonnance du médecin ?

Pendant qu'elles cherchent leur baſilic, dit la belle *Aſtarté*, je vais vous apprendre tout ce que j'ai ſouffert, & tout ce

Digitized by Google

que je pardonne au ciel depuis que je vous revois. Vous ſavez que le roi mon mari trouva mauvais que vous fuſſiez le plus aimable de tous les hommes ; & ce fut pour cette raiſon qu'il prit une nuit la réſolution de vous faire étrangler, & de m'empoiſonner. Vous ſavez comme le ciel permit que mon petit muet m'avertît de l'ordre de ſa ſublime majeſté. A peine le fidèle *Cador* vous eut-il forcé de m'obéïr & de partir, qu'il oſa entrer chez moi au milieu de la nuit par une iſſue ſecrette. Il m'enleva, & me conduiſit dans le temple d'*Oroſmade*, où le mage ſon frère m'enferma dans une ſtatue coloſſale dont la baſe touche aux fondemens du temple, & dont la tête atteint la voûte. Je fus là comme enſevelie, mais ſervie par le mage, & ne manquant d'aucune choſe néceſſaire. Cependant au point du jour l'apoticaire de ſa majeſté entra dans ma chambre avec une potion mêlée de juſquiame, d'opium, de cigue, d'hellébore noir & d'aconit, & un autre officier alla chez vous avec un lacet de ſoye bleuë. On ne trouva perſonne. *Cador* pour mieux tromper le roi feignit de venir nous accuſer tous deux. Il dit, que vous aviez pris la route des Indes, & moi celle de Memphis : on envoya des ſatellites après vous & après moi.

Les couriers qui me cherchaient ne me connaiſſaient pas. Je n'avais preſque jamais montré mon viſage qu'à vous ſeul, en préſence & par ordre de mon époux. Ils coururent à ma pourſuite, ſur le portrait qu'on leur faiſait de ma perſonne : une femme de la même taille que moi, & qui peut-être avait plus de charmes, s'offrit à leurs regards ſur les frontières de l'Egypte. Elle était éplorée, errante. Ils ne doutèrent pas que cette femme ne fût la reine de Babilone ; ils la menèrent à *Moabdar*. Leur mépriſe fit entrer d'abord le roi dans une violente colère ; mais bientôt ayant conſidéré de plus près cette femme, il la trouva très belle, & fut conſolé. On l'appellait *Miſſouf*. On m'a dit depuis que ce nom ſignifie en langue égyptienne *la belle capricieuſe*. Elle l'était en effet ; mais elle avait autant d'art que de caprice. Elle plut à *Moabdar*. Elle le ſubjugua au point de ſe faire déclarer ſa femme. Alors ſon caractère ſe développa tout entier ; elle ſe livra ſans crainte à toutes les folies de ſon imagination. Elle voulut obliger le

Digitized by Google

chef des mages, qui était vieux & gouteux, de danſer devant elle : & ſur le refus du mage, elle le perſécuta violemment. Elle ordonna à ſon grand écuyer de lui faire une tourte de confitures. Le grand écuyer eut beau lui repréſenter qu'il n'était point pâtiſſier, il falut qu'il fît la tourte ; & on le chaſſa, parce qu'elle était trop brûlée. Elle donna la charge de grand écuyer à ſon nain, & la place de chancelier à un page. C'eſt ainſi qu'elle gouverna Babilone. Tout le monde me regrettait. Le roi, qui avait été aſſez honnête homme juſqu'au moment où il avait voulu m'empoiſonner, & vous faire étrangler, ſemblait avoir noyé ſes vertus dans l'amour prodigieux qu'il avait pour la belle capricieuſe. Il vint au temple le grand jour du feu ſacré. Je le vis implorer les Dieux pour *Miſſouf* aux pieds de la ſtatue où j'étais renfermée. J'élevai la voix : je lui criai : *Les Dieux refuſent les vœux d'un roi devenu tyran, qui a voulu faire mourir une femme raiſonnable, pour épouſer une extravagante. Moabdar* fut confondu de ces paroles au point que ſa tête ſe troubla. L'oracle que j'avais rendu, & la tyrannie de *Miſſouf* ſuffiſaient pour lui faire perdre le jugement. Il devint fou en peu de jours.

Sa folie, qui parut un châtiment du ciel, fut le ſignal de la révolte. On ſe ſouleva, on courut aux armes. Babilone, ſi longtems plongée dans une molleſſe oiſive, devint le théatre d'une guerre civile affreuſe. On me tira du creux de ma ſtatue, & on me mit à la tête d'un parti. *Cador* courut à Memphis, pour vous ramener à Babilone. Le prince d'Hircanie apprenant ces funeſtes nouvelles, revint avec ſon armée faire un troiſiéme parti dans la Caldée. Il attaqua le roi, qui courut au-devant de lui, avec ſon extravagante Egyptienne. *Moabdar* mourut percé de coups. *Miſſouf* tomba aux mains du vainqueur. Mon malheur voulut que je fuſſe priſe moi-même par un parti Hircanien, & qu'on me menât devant le prince préciſément dans le tems qu'on lui amenait *Miſſouf*. Vous ſerez flatté, ſans doute, en apprenant que le prince me trouva plus belle que l'Egyptienne ; mais vous ſerez fâché d'apprendre qu'il me deſtina à ſon ſerrail. Il me dit fort réſolument, que dès qu'il aurait fini une expédition militaire qu'il allait exécuter, il viendrait à moi. Jugez de ma douleur. Mes liens avec

Moabdar

Digitized by Google

Moabdar étaient rompus, je pouvais être à *Zadig*, & je tombais dans les chaines d'un barbare. Je lui répondis avec toute la fierté que me donnait mon rang & mes ſentimens. J'avais toûjours entendu dire que le ciel attachait aux perſonnes de ma ſorte un caractère de grandeur, qui, d'un mot & d'un coup d'œil faiſait rentrer dans l'abaiſſement du plus profond reſpect les téméraires qui oſaient s'en écarter. Je parlai en reine ; mais je fus traitée en demoiſelle ſuivante. L'Hircanien, ſans daigner ſeulement m'adreſſer la parole, dit à ſon eunuque noir, que j'étais une impertinente, mais qu'il me trouvait jolie. Il lui ordonna d'avoir ſoin de moi, & de me mettre au régime des favorites, afin de me rafraichir le teint & de me rendre plus digne de ſes faveurs, pour le jour où il aurait la commodité de m'en honorer. Je lui dis que je me tuerais : il répliqua en riant, qu'on ne ſe tuait point, qu'il était fait à ces façons-là ; & me quitta comme un homme qui vient de mettre un perroquet dans ſa ménagerie. Quel état pour la première reine de l'univers, & je dirai plus, pour un cœur qui était à *Zadig* !

A ces paroles il ſe jetta à ſes genoux, & les baigna de larmes. *Aſtarté* le releva tendrement, & elle continua ainſi : Je me voyais au pouvoir d'un barbare, & rivale d'une folle avec qui j'étais renfermée. Elle me raconta ſon avanture d'Egypte. Je jugeai par les traits dont elle vous peignait, par le tems, par le dromadaire ſur lequel vous étiez monté, par toutes les circonſtances, que c'était *Zadig* qui avait combattu pour elle. Je ne doutai pas que vous ne fuſſiez à Memphis ; je pris la réſolution de m'y retirer. Belle *Miſſouf*, lui dis-je, vous êtes beaucoup plus plaiſante que moi, vous divertirez bien mieux que moi le prince d'Hircanie. Facilitez-moi les moyens de me ſauver ; vous régnerez ſeule, vous me rendrez heureuſe, en vous débarraſſant d'une rivale. *Miſſouf* concerta avec moi les moyens de ma fuite. Je partis donc ſecrettement avec une eſclave Egyptienne.

J'étais déja près de l'Arabie, lorſqu'un fameux voleur nommé *Arbogad*, m'enleva, & me vendit à des marchands, qui m'ont amenée dans ce château, où demeure le ſeigneur *Ogul*. Il m'a achetée ſans ſavoir qui j'étais. C'eſt un homme voluptueux, qui ne cherche qu'à faire grande chère, & qui croit

que DIEU l'a mis au monde pour tenir table. Il eſt d'un embonpoint exceſſif, qui eſt toûjours prêt à le ſuffoquer. Son médecin, qui n'a que peu de crédit auprès de lui quand il digère bien, le gouverne deſpotiquement quand il a trop mangé. Il lui a perſuadé qu'il le guérirait avec un baſilic cuit dans de l'eau roſe. Le ſeigneur *Ogul* a promis ſa main à celle de ſes eſclaves qui lui apporterait un baſilic. Vous voyez que je les laiſſe s'empreſſer à mériter cet honneur, & je n'ai jamais eu moins d'envie de trouver ce baſilic, que depuis que le ciel a permis que je vous reviſſe.

Alors *Aſtarté* & *Zadig* ſe dirent tout ce que des ſentimens longtems retenus, tout ce que leurs malheurs & leurs amours pouvaient inſpirer aux cœurs les plus nobles & les plus paſſionnés; & les génies qui préſident à l'amour, portèrent leurs paroles juſqu'à la ſphère de *Vénus*.

Les femmes rentrèrent chez *Ogul*, ſans avoir rien trouvé. *Zadig* ſe fit préſenter à lui, & lui parla en ces termes: Que la ſanté immortelle deſcende du ciel pour avoir ſoin de tous vos jours! Je ſuis médecin; j'ai accouru vers vous ſur le bruit de votre maladie, & je vous ai apporté un baſilic cuit dans de l'eau roſe. Ce n'eſt pas que je prétende vous épouſer. Je ne vous demande que la liberté d'une jeune eſclave de Babilone, que vous avez depuis quelques jours; & je conſens de reſter en eſclavage à ſa place, ſi je n'ai pas le bonheur de guérir le magnifique ſeigneur *Ogul*.

La propoſition fut acceptée. *Aſtarté* partit pour Babilone avec le domeſtique de *Zadig*, en lui promettant de lui envoyer inceſſamment un courier, pour l'inſtruire de tout ce qui ſe ſerait paſſé. Leurs adieux furent auſſi tendres que l'avait été leur reconnaiſſance. Le moment où l'on ſe retrouve, & celui où l'on ſe ſépare, ſont les deux plus grandes époques de la vie, comme dit le grand livre du *Zend*. *Zadig* aimait la reine autant qu'il le jurait, & la reine aimait *Zadig* plus qu'elle ne lui diſait.

Cependant *Zadig* parla ainſi à *Ogul*: Seigneur, on ne mange point mon baſilic, toute ſa vertu doit entrer chez vous par les pores. Je l'ai mis dans un petit outre bien enflé & couvert d'une peau fine: il faut que vous pouſſiez cet outre de

Digitized by Google

toute votre force, & que je vous le renvoye à pluſieurs repriſes ; & en peu de jours de régime vous verrez ce que peut mon art. *Ogul* dès le premier jour fut tout eſſoufflé, & crut qu'il mourrait de fatigue. Le ſecond il fut moins fatigué, & dormit mieux. En huit jours il recouvra toute la force, la ſanté, la légéreté & la gayeté de ſes plus brillantes années. Vous avez joué au ballon, & vous avez été ſobre, lui dit *Zadig* : apprenez qu'il n'y a point de baſilic dans la nature, qu'on ſe porte toûjours bien avec de la ſobriété & de l'exercice, & que l'art de faire ſubſiſter enſemble l'intempérance & la ſanté, eſt un art auſſi chimérique que la pierre philoſophale, l'aſtrologie judiciaire, & la théologie des mages.

Le premier médecin d'*Ogul*, ſentant combien cet homme était dangereux pour la médecine, s'unit avec l'apoticaire du corps pour envoyer *Zadig* chercher des baſilics dans l'autre monde. Ainſi après avoir été toûjours puni pour avoir bien fait, il était prêt de périr pour avoir guéri un ſeigneur gourmand. On l'invita à un excellent dîner. Il devait être empoiſonné au ſecond ſervice ; mais il reçut un courier de la belle *Aſtarté* au premier. Il quitta la table, & partit. Quand on eſt aimé d'une belle femme, dit le grand *Zoroaſtre*, on ſe tire toûjours d'affaire dans ce monde.

LES COMBATS.

La reine avait été reçue à Babilone avec les tranſports qu'on a toûjours pour une belle princeſſe qui a été malheureuſe. Babilone alors paraiſſait être plus tranquille. Le prince d'Hircanie avait été tué dans un combat. Les Babiloniens vainqueurs déclarèrent qu'*Aſtarté* épouſerait celui qu'on choiſirait pour ſouverain. On ne voulut point que la première place du monde, qui ſerait celle de mari d'*Aſtarté*, & de roi de Babilone, dépendît des intrigues & des cabales. On jura de reconnaître pour roi le plus vaillant & le plus ſage. Une grande lice, bordée d'amphithéâtres magnifiquement ornés, fut formée à quelques lieues de la ville. Les combattans devaient

Digitized by Google

s'y rendre armés de toutes piéces. Chacun d'eux avait derrière les amphithéâtres un appartement ſéparé, où il ne devait être vu ni connu de perſonne. Il falait courir quatre lances. Ceux qui ſeraient aſſez heureux pour vaincre quatre chevaliers, devaient combattre enſuite les uns contre les autres ; de façon que celui qui reſterait le dernier maître du champ, ſerait proclamé le vainqueur des jeux. Il devait revenir quatre jours après, avec les mêmes armes, & expliquer les énigmes propoſées par les mages. S'il n'expliquait point les énigmes, il n'était point roi, & il falait recommencer à courir des lances, juſqu'à ce qu'on trouvât un homme qui fût vainqueur dans ces deux combats ; car on voulait abſolument pour roi le plus vaillant & le plus ſage. La reine pendant tout ce tems devait être étroitement gardée : on lui permettait ſeulement d'aſſiſter aux jeux, couverte d'un voile ; mais on ne ſouffrait pas qu'elle parlât à aucun des prétendans, afin qu'il n'y eût ni faveur ni injuſtice.

Voilà ce qu'*Aſtarté* faiſait ſavoir à ſon amant, eſpérant qu'il montrerait pour elle plus de valeur & d'eſprit que perſonne. Il partit, & pria *Vénus* de fortifier ſon courage, & d'éclairer ſon eſprit. Il arriva ſur le rivage de l'Euphrate, la veille de ce grand jour. Il fit inſcrire ſa deviſe parmi celles des combattans, en cachant ſon viſage & ſon nom, comme la loi l'ordonnait ; & alla ſe repoſer dans l'appartement qui lui échut par le ſort. Son ami *Cador* qui était revenu à Babilone, après l'avoir inutilement cherché en Egypte, fit porter dans ſa loge une armure complette, que la reine lui envoyait. Il lui fit amener auſſi de ſa part le plus beau cheval de Perſe. *Zadig* reconnut *Aſtarté* à ces préſens : ſon courage & ſon amour en prirent de nouvelles forces & de nouvelles eſpérances.

Le lendemain la reine étant venue ſe placer ſous un dais de pierreries, & les amphithéâtres étant remplis de toutes les dames & de tous les ordres de Babilone, les combattans parurent dans le cirque. Chacun d'eux vint mettre ſa deviſe aux pieds du grand mage. On tira au ſort les deviſes ; celle de *Zadig* fut la dernière. Le premier qui s'avança était un ſeigneur très riche, nommé *Itobad*, fort vain, peu courageux,

Digitized by Google

très mal-adroit, & ſans eſprit. Ses domeſtiques l'avaient perſuadé, qu'un homme comme lui devait être roi : il leur avait répondu : Un homme comme moi doit régner ; ainſi on l'avait armé de pied en cap. Il portait une armure d'or émaillée de verd, un panache verd, une lance ornée de rubans verds. On s'apperçut d'abord à la manière dont *Itobad* gouvernait ſon cheval, que ce n'était pas un homme comme lui à qui le ciel réſervait le ſceptre de Babilone. Le premier cavalier qui courut contre lui le déſarçonna ; le ſecond le renverſa ſur la croupe de ſon cheval, les deux jambes en l'air, & les bras étendus. *Itobad* ſe remit, mais de ſi mauvaiſe grace, que tout l'amphithéâtre ſe mit à rire. Un troiſiéme ne daigna pas ſe ſervir de ſa lance ; mais en lui faiſant une paſſe, il le prit par la jambe droite, & lui faiſant faire un demi-tour, il le fit tomber ſur le ſable : les écuyers des jeux accoururent à lui en riant, & le remirent en ſelle. Le quatriéme combattant le prend par la jambe gauche, & le fait tomber de l'autre côté. On le conduiſit avec des huées à ſa loge, où il devait paſſer la nuit ſelon la loi ; & il diſait en marchant à peine : Quelle avanture pour un homme comme moi !

Les autres chevaliers s'acquittèrent mieux de leur devoir. Il y en eut qui vainquirent deux combattans de ſuite ; quelques-uns allèrent juſqu'à trois. Il n'y eut que le prince *Otame* qui en vainquit quatre. Enfin *Zadig* combattit à ſon tour : il déſarçonna quatre cavaliers de ſuite avec toute la grace poſſible. Il falut donc voir qui ſerait vainqueur d'*Otame* ou de *Zadig*. Le premier portait des armes bleues & or, avec un panache de même ; celles de *Zadig* étaient blanches. Tous les vœux ſe partageaient entre le cavalier bleu & le cavalier blanc. La reine à qui le cœur palpitait, faiſait des prières au ciel pour la couleur blanche.

Les deux champions firent des paſſes & des voltes avec tant d'agilité, ils ſe donnèrent de ſi beaux coups de lance, ils étaient ſi fermes ſur leurs arçons, que tout le monde, hors la reine, ſouhaitait qu'il y eût deux rois dans Babilone. Enfin leurs chevaux étant laſſés, & leurs lances rompues, *Zadig* uſa de cette adreſſe : il paſſe derrière le prince bleu, s'élance ſur la croupe de ſon cheval, le prend par le milieu du corps,

le jette à terre, ſe met en ſelle à ſa place, & caracolle autour d'*Otame* étendu ſur la place. Tout l'amphithéâtre crie, Victoire au cavalier blanc. *Otame* indigné ſe relève, tire ſon épée; *Zadig* ſaute de cheval le ſabre à la main. Les voilà tous deux ſur l'arène, livrant un nouveau combat, où la force & l'agilité triomphent tour-à-tour. Les plumes de leur caſque, les cloux de leurs braſſards, les mailles de leur armure ſautent au loin ſous mille coups précipités. Ils frappent de pointe & de taille, à droite, à gauche, ſur la tête, ſur la poitrine; ils reculent, ils avancent, ils ſe meſurent, ils ſe rejoignent, ils ſe ſaiſiſſent, ils ſe replient comme des ſerpens, ils s'attaquent comme des lions; le feu jaillit à tout moment des coups qu'ils ſe portent. Enfin *Zadig* ayant un moment repris ſes eſprits, s'arrête, fait une feinte, paſſe ſur *Otame*, le fait tomber, le déſarme, & *Otame* s'écrie: O chevalier blanc! c'eſt vous qui devez régner ſur Babilone. La reine était au comble de la joie. On reconduiſit le chevalier bleu & le chevalier blanc chacun à leur loge, ainſi que tous les autres, ſelon ce qui était porté par la loi. Des muets vinrent les ſervir, & leur apporter à manger. On peut juger ſi le petit muet de la reine ne fut pas celui qui ſervit *Zadig*. Enſuite on les laiſſa dormir ſeuls juſqu'au lendemain matin, tems où le vainqueur devait apporter ſa deviſe au grand mage, pour la confronter & ſe faire reconnaître.

Zadig dormit, quoiqu'amoureux, tant il était fatigué. *Itobad* qui était couché auprès de lui, ne dormit point. Il ſe leva pendant la nuit, entra dans ſa loge, prit les armes blanches de *Zadig* avec ſa deviſe, & mit ſon armure verte à la place. Le point du jour étant venu, il alla fiérement au grand mage déclarer qu'un homme comme lui était vainqueur. On ne s'y attendait pas; mais il fut proclamé, pendant que *Zadig* dormait encore. *Aſtarté* ſurpriſe, & le deſeſpoir dans le cœur, s'en retourna dans Babilone. Tout l'amphithéâtre était déja preſque vuide, lorſque *Zadig* s'éveilla; il chercha ſes armes, & ne trouva que cette armure verte. Il était obligé de s'en couvrir, n'ayant rien autre choſe auprès de lui. Etonné & indigné, il les endoſſe avec fureur; il avance dans cet équipage.

Digitized by Google

Tout ce qui était encor ſur l'amphithéâtre & dans le cirque, le reçut avec des huées. On l'entourait ; on lui inſultait en face. Jamais homme n'eſſuya des mortifications ſi humiliantes. La patience lui échapa ; il écarta à coups de ſabre la populace qui oſait l'outrager ; mais il ne ſavait quel parti prendre. Il ne pouvait voir la reine, il ne pouvait réclamer l'armure blanche qu'elle lui avait envoyée, c'eût été la compromettre : ainſi tandis qu'elle était plongée dans la douleur, il était pénétré de fureur & d'inquiétude. Il ſe promenait ſur les bords de l'Euphrate, perſuadé que ſon étoile le deſtinait à être malheureux ſans reſſource, repaſſant dans ſon eſprit toutes ſes diſgraces, depuis l'avanture de la femme qui haiſſait les borgnes, juſqu'à celle de ſon armure. Voilà ce que c'eſt, diſait-il, de m'être éveillé trop tard ; ſi j'avais moins dormi, je ſerais roi de Babilone, je poſſéderais *Aſtarté*. Les ſciences, les mœurs, le courage n'ont donc jamais ſervi qu'à mon infortune. Il lui échapa enfin de murmurer contre la Providence, & il fut tenté de croire que tout était gouverné par une deſtinée cruelle qui opprimait les bons & qui faiſait proſpérer les chevaliers verds. Un de ſes chagrins était de porter cette armure verte, qui lui avait attiré tant de huées. Un marchand paſſa, il la lui vendit à vil prix, & prit du marchand une robe & un bonnet long. Dans cet équipage, il côtoyait l'Euphrate, rempli de déſeſpoir, & accuſant en ſecret la Providence qui le perſécutait toûjours.

L'HERMITE.

Il rencontra en marchant un hermite, dont la barbe blanche & vénérable lui deſcendait juſqu'à la ceinture. Il tenait en main un livre, qu'il liſait attentivement. *Zadig* s'arrêta, & lui fit une profonde inclination. L'hermite le ſalua d'un air ſi noble & ſi doux, que *Zadig* eut la curioſité de l'entretenir. Il lui demanda quel livre il liſait : C'eſt le livre des deſtinées, dit l'hermite, voulez-vous en lire quelque choſe ? Il mit le livre dans les mains de *Zadig*, qui, tout inſtruit qu'il était dans pluſieurs langues, ne put déchiffrer un ſeul caractère du livre.

Digitized by Google

Cela redoubla encor ſa curioſité. Vous me paraiſſez bien chagrin, lui dit ce bon père. Hélas! que j'en ai ſujet! dit *Zadig*. Si vous permettez que je vous accompagne, repartit le vieillard, peut-être vous ſerai-je utile: J'ai quelquefois répandu des ſentimens de conſolation dans l'ame des malheureux. *Zadig* ſe ſentit du reſpect pour l'air, pour la barbe, & pour le livre de l'hermite. Il lui trouva dans la converſation des lumières ſupérieures. L'hermite parlait de la deſtinée, de la juſtice, de la morale, du ſouverain bien, de la faibleſſe humaine, des vertus & des vices, avec une éloquence ſi vive & ſi touchante, que *Zadig* ſe ſentit entraîné vers lui par un charme invincible. Il le pria avec inſtance de ne le point quitter, juſqu'à ce qu'ils fuſſent de retour à Babilone. Je vous demande moi-même cette grace, lui dit le vieillard; jurez-moi par *Oroſmade*, que vous ne vous ſéparerez point de moi d'ici à quelques jours, quelque choſe que je faſſe. *Zadig* jura, & ils partirent enſemble.

Les deux voyageurs arrivèrent le ſoir à un château ſuperbe. L'hermite demanda l'hoſpitalité pour lui & pour le jeune homme qui l'accompagnait. Le portier, qu'on aurait pris pour un grand ſeigneur, les introduiſit avec une eſpèce de bonté dédaigneuſe. On les préſenta à un principal domeſtique, qui leur fit voir les appartemens magnifiques du maître. Ils furent admis à ſa table au bas bout, ſans que le ſeigneur du château les honorât d'un regard; mais ils furent ſervis comme les autres, avec délicateſſe & profuſion. On leur donna enſuite à laver dans un baſſin d'or garni d'émeraudes & de rubis. On les mena coucher dans un bel appartement, & le lendemain matin un domeſtique leur apporta à chacun une piéce d'or, après quoi on les congédia.

Le maître de la maiſon, dit *Zadig* en chemin, me paraît être un homme généreux, quoiqu'un peu fier; il exerce noblement l'hoſpitalité. En diſant ces paroles, il apperçut qu'une eſpèce de poche très large que portait l'hermite paraiſſait tendue & enflée: il y vit le baſſin d'or garni de pierreries, que celui-ci avait volé. Il n'oſa d'abord en rien témoigner; mais il était dans une étrange ſurpriſe.

Vers le midi l'hermite ſe préſenta à la porte d'une maiſon très

Digitized by Google

très petite, où logeait un riche avare; il y demanda l'hoſpitalité pour quelques heures. Un vieux valet mal habillé le reçut d'un ton rude, & fit entrer l'hermite & *Zadig* dans l'écurie, où on leur donna quelques olives pourries, de mauvais pain & de la bière gâtée. L'hermite but & mangea d'un air auſſi content que la veille; puis s'adreſſant à ce vieux valet, qui les obſervait tous deux pour voir s'ils ne volaient rien, & qui les preſſait de partir, il lui donna les deux piéces d'or qu'il avait reçues le matin, & le remercia de toutes ſes attentions. Je vous prie, ajouta-t-il, faites-moi parler à votre maître. Le valet étonné introduiſit les deux voyageurs: Magnifique ſeigneur, dit l'hermite, je ne puis que vous rendre de très humbles graces, de la manière noble dont vous nous avez reçus. Daignez accepter ce baſſin d'or, comme un faible gage de ma reconnaiſſance. L'avare fut prêt de tomber à la renverſe. L'hermite ne lui donna pas le tems de revenir de ſon ſaiſiſſement, il partit au plus vîte avec ſon jeune voyageur. Mon père, lui dit *Zadig*, qu'eſt-ce que tout ce que je vois? Vous ne me paraiſſez reſſembler en rien aux autres hommes: vous volez un baſſin d'or garni de pierreries à un ſeigneur qui vous reçoit magnifiquement, & vous le donnez à un avare qui vous traite avec indignité. Mon fils, répondit le vieillard, cet homme magnifique, qui ne reçoit les étrangers que par vanité, & pour faire admirer ſes richeſſes, deviendra plus ſage; l'avare apprendra à exercer l'hoſpitalité: ne vous étonnez de rien, & ſuivez-moi. *Zadig* ne ſavait encor s'il avait affaire au plus fou ou au plus ſage de tous les hommes; mais l'hermite parlait avec tant d'aſcendant, que *Zadig*, lié d'ailleurs par ſon ſerment, ne put s'empêcher de le ſuivre.

Ils arrivèrent le ſoir à une maiſon agréablement bâtie, mais ſimple, où rien ne ſentait ni la prodigalité, ni l'avarice. Le maître était un philoſophe retiré du monde, qui cultivait en paix la ſageſſe & la vertu, & qui cependant ne s'ennuyait pas. Il s'était plû à bâtir cette retraite, dans laquelle il recevait les étrangers, avec une nobleſſe qui n'avait rien de l'oſtentation. Il alla lui-même au devant des deux voyageurs, qu'il fit repoſer d'abord dans un appartement commode. Quelque tems après il les vint prendre lui-même, pour les inviter à un repas

propre & bien entendu, pendant lequel il parla avec diſcrétion des dernières révolutions de Babilone. Il parut ſincérement attaché à la reine, & ſouhaita que *Zadig* eût paru dans la lice pour diſputer la couronne : mais les hommes, ajouta-t-il, ne méritent pas d'avoir un roi comme *Zadig*. Celui-ci rougiſſait, & ſentait redoubler ſes douleurs. On convint dans la converſation, que les choſes de ce monde n'allaient pas toûjours au gré des plus ſages. L'hermite ſoutint toûjours qu'on ne connaiſſait pas les voies de la Providence, & que les hommes avaient tort de juger d'un tout, dont ils n'appercevaient que la plus petite partie.

On parla des paſſions : Ah ! qu'elles ſont funeſtes ! diſait *Zadig*. Ce ſont les vents qui enflent les voiles du vaiſſeau, repartit l'hermite : elles le ſubmergent quelquefois ; mais ſans elles il ne pourrait voguer. La bile rend colère & malade ; mais ſans la bile l'homme ne ſaurait vivre. Tout eſt dangereux ici-bas, & tout eſt néceſſaire.

On parla de plaiſir, & l'hermite prouva que c'eſt un préſent de la Divinité ; car, dit-il, l'homme ne peut ſe donner ni ſenſation ni idées, il reçoit tout ; la peine & le plaiſir lui viennent d'ailleurs comme ſon être.

Zadig admirait comment un homme, qui avait fait des choſes ſi extravagantes, pouvait raiſonner ſi bien. Enfin, après un entretien auſſi inſtructif qu'agréable, l'hôte reconduiſit ſes deux voyageurs dans leur appartement, en béniſſant le ciel qui lui avait envoyé deux hommes ſi ſages & ſi vertueux. Il leur offrit de l'argent d'une manière aiſée & noble qui ne pouvait déplaire. L'hermite le refuſa, & lui dit qu'il prenait congé de lui, comptant partir pour Babilone avant le jour. Leur ſéparation fut tendre ; *Zadig* ſurtout ſe ſentait plein d'eſtime & d'inclination pour un homme ſi aimable.

Quand l'hermite & lui furent dans leur appartement, ils firent longtems l'éloge de leur hôte. Le vieillard au point du jour éveilla ſon camarade. Il faut partir, dit-il ; mais tandis que tout le monde dort encor, je veux laiſſer à cet homme un témoignage de mon eſtime & de mon affection. En diſant ces mots, il prit un flambeau, & mit le feu à la maiſon. *Zadig* épouvanté jetta des cris, & voulut l'empêcher de commet-

Digitized by Google

tre une action ſi affreuſe. L'hermite l'entrainait par une force ſupérieure ; la maiſon était enflammée. L'hermite, qui était déja aſſez loin avec ſon compagnon, la regardait brûler tranquillement. Dieu merci, dit-il, voilà la maiſon de mon cher hôte détruite de fond en comble ! l'heureux homme ! A ces mots *Zadig* fut tenté à la fois d'éclater de rire, de dire des injures au reverend père, de le battre, & de s'enfuir. Mais il ne fit rien de tout cela, & toûjours ſubjugué par l'aſcendant de l'hermite, il le ſuivit, malgré lui, à la dernière couchée.

Ce fut chez une veuve charitable & vertueuſe, qui avait un neveu de quatorze ans, plein d'agrémens, & ſon unique eſpérance. Elle fit du mieux qu'elle put les honneurs de ſa maiſon. Le lendemain elle ordonna à ſon neveu d'accompagner les voyageurs juſqu'à un pont, qui étant rompu depuis peu, était devenu un paſſage dangereux. Le jeune homme empreſſé marche au-devant d'eux. Quand ils furent ſur le pont, Venez, dit l'hermite au jeune homme, il faut que je marque ma reconnaiſſance à votre tante. Il le prend alors par les cheveux, & le jette dans la rivière. L'enfant tombe, reparait un moment ſur l'eau, & eſt engouffré dans le torrent. O monſtre ! ô le plus ſcélérat de tous les hommes ! s'écria *Zadig*. Vous m'aviez promis plus de patience, lui dit l'hermite en l'interrompant : apprenez que ſous les ruines de cette maiſon où la Providence a mis le feu, le maître a trouvé un tréſor immenſe : apprenez que ce jeune homme, dont la Providence a tordu le cou, aurait aſſaſſiné ſa tante dans un an, & vous dans deux. Qui te l'a dit, barbare ? cria *Zadig* : & quand tu aurais lu cet événement dans ton livre des deſtinées, t'eſt-il permis de noyer un enfant qui ne t'a point fait de mal ?

Tandis que le Babilonien parlait, il apperçut que le vieillard n'avait plus de barbe, que ſon viſage prenait les traits de la jeuneſſe. Son habit d'hermite diſparut ; quatre belles aîles couvraient un corps majeſtueux & reſplendiſſant de lumière. O envoyé du ciel ! ô ange divin ! s'écria *Zadig* en ſe proſternant, tu es donc deſcendu de l'empirée, pour apprendre à un faible mortel à ſe ſoumettre aux ordres éternels. Les

Digitized by Google

hommes, dit l'ange *Jeſrad*, jugent de tout ſans rien connaître : tu étais celui de tous les hommes qui méritait le plus d'être éclairé. *Zadig* lui demanda la permiſſion de parler. Je me défie de moi-même, dit-il ; mais oſerai-je te prier de m'éclaircir un doute : Ne vaudrait-il pas mieux avoir corrigé cet enfant, & l'avoir rendu vertueux, que de le noyer ? *Jeſrad* reprit : S'il avait été vertueux, & s'il eût vécu, ſon deſtin était d'être aſſaſſiné lui-même, avec la femme qu'il devait épouſer, & le fils qui en devait naître. Mais quoi ? dit *Zadig*, il eſt donc néceſſaire qu'il y ait des crimes & des malheurs, & les malheurs tombent ſur les gens de bien ! Les méchans, répondit *Jeſrad*, ſont toûjours malheureux : ils ſervent à éprouver un petit nombre de juſtes répandus ſur la terre, & il n'y a point de mal dont il ne naiſſe un bien. Mais, dit *Zadig*, s'il n'y avait que du bien, & point de mal ? Alors, reprit *Jeſrad*, cette terre ſerait une autre terre ; l'enchainement des événemens ſerait un autre ordre de ſageſſe ; & cet autre ordre, qui ſerait parfait, ne peut être que dans la demeure éternelle de l'Etre ſuprême, de qui le mal ne peut approcher. Il a créé des millions de mondes, dont aucun ne peut reſſembler à l'autre. Cette immenſe variété eſt un attribut de ſa puiſſance immenſe. Il n'y a ni deux feuilles d'arbres ſur la terre, ni deux globes dans les champs infinis du ciel, qui ſoient ſemblables ; & tout ce que tu vois ſur le petit atôme où tu es né, devait être dans ſa place & dans ſon tems fixe, ſelon les ordres immuables de celui qui embraſſe tout. Les hommes penſent que cet enfant qui vient de périr, eſt tombé dans l'eau par hazard, que c'eſt par un même hazard que cette maiſon eſt brûlée : mais il n'y a point de hazard ; tout eſt épreuve, ou punition, ou récompenſe, ou prévoyance. Souvien-toi de ce pêcheur, qui ſe croyait le plus malheureux de tous les hommes. *Oroſmade* t'a envoyé pour changer ſa deſtinée. Faible mortel, ceſſe de diſputer contre ce qu'il faut adorer. Mais, dit *Zadig*.... Comme il diſait *Mais*, l'ange prenait déja ſon vol vers la dixiéme ſphère. *Zadig* à genoux adora la Providence, & ſe ſoumit. L'ange lui cria du haut des airs : Pren ton chemin vers Babilone.

Digitized by Google

LES ENIGMES.

Zadig hors de lui-même, & comme un homme auprès de qui eſt tombé le tonnerre, marchait au hazard. Il entra dans Babilone le jour où ceux qui avaient combattu dans la lice, étaient déja aſſemblés dans le grand veſtibule du palais, pour expliquer les énigmes, & pour répondre aux queſtions du grand mage. Tous les chevaliers étaient arrivés, excepté l'armure verte. Dès que *Zadig* parut dans la ville, le peuple s'aſſembla autour de lui; les yeux ne ſe raſſaſiaient point de le voir, les bouches de le bénir, les cœurs de lui ſouhaiter l'empire. L'envieux le vit paſſer, frémit & ſe détourna; le peuple le porta juſqu'au lieu de l'aſſemblée. La reine, à qui on apprit ſon arrivée, fut en proie à l'agitation de la crainte & de l'eſpérance; l'inquiétude la dévorait; elle ne pouvait comprendre, ni pourquoi *Zadig* était ſans armes, ni comment *Itobad* portait l'armure blanche. Un murmure confus s'éleva à la vuë de *Zadig*. On était ſurpris & charmé de le revoir; mais il n'était permis qu'aux chevaliers qui avaient combattu, de paraître dans l'aſſemblée.

J'ai combattu comme un autre, dit-il; mais un autre porte ici mes armes; & en attendant que j'aye l'honneur de le prouver, je demande la permiſſion de me préſenter pour expliquer les énigmes. On alla aux voix: ſa réputation de probité était encor ſi fortement imprimée dans les eſprits, qu'on ne balança pas à l'admettre.

Le grand mage propoſa d'abord cette queſtion: Quelle eſt de toutes les choſes du monde la plus longue & la plus courte, la plus promte & la plus lente, la plus diviſible & la plus étendue, la plus négligée & la plus regrettée, ſans qui rien ne ſe peut faire, qui dévore tout ce qui eſt petit, & qui vivifie tout ce qui eſt grand?

C'était à *Itobad* à parler: Il répondit qu'un homme comme lui n'entendait rien aux énigmes, & qu'il lui ſuffiſait d'avoir vaincu à grands coups de lance. Les uns dirent que le mot de l'énigme était la fortune, d'autres la terre, d'autres

Digitized by Google

la lumière. *Zadig* dit que c'était le tems : Rien n'eſt plus long, ajouta-t-il, puiſqu'il eſt la meſure de l'éternité ; rien n'eſt plus court, puiſqu'il manque à tous nos projets ; rien n'eſt plus lent pour qui attend, rien de plus rapide pour qui jouït ; il s'étend juſqu'à l'infini en grand, il ſe diviſe juſques dans l'infini en petit ; tous les hommes le négligent, tous en regrettent la perte ; rien ne ſe fait ſans lui ; il fait oublier tout ce qui eſt indigne de la poſtérité, & il immortaliſe les grandes choſes. L'aſſemblée convint que *Zadig* avait raiſon.

On demanda enſuite : Quelle eſt la choſe qu'on reçoit ſans remercier, dont on jouït ſans ſavoir comment, qu'on donne aux autres quand on ne ſait où l'on en eſt, & qu'on perd ſans s'en appercevoir ?

Chacun dit ſon mot. *Zadig* devina ſeul que c'était la vie. Il expliqua toutes les autres énigmes avec la même facilité. *Itobad* diſait toûjours que rien n'était plus aiſé, & qu'il en ſerait venu à bout tout auſſi facilement, s'il avait voulu s'en donner la peine. On propoſa des queſtions ſur la juſtice, ſur le ſouverain bien, ſur l'art de régner. Les réponſes de *Zadig* furent jugées les plus ſolides. C'eſt bien dommage, diſait-on, qu'un ſi bon eſprit ſoit un ſi mauvais cavalier.

Illuſtres ſeigneurs, dit *Zadig*, j'ai eu l'honneur de vaincre dans la lice. C'eſt à moi qu'appartient l'armure blanche. Le ſeigneur *Itobad* s'en empara pendant mon ſommeil : il jugea apparemment qu'elle lui ſiérait mieux que la verte. Je ſuis prêt de lui prouver d'abord devant vous, avec ma robe & mon épée, contre toute cette belle armure blanche qu'il m'a priſe, que c'eſt moi qui ai eu l'honneur de vaincre le brave *Otame*.

Itobad accepta le défi avec la plus grande confiance. Il ne doutait pas qu'étant caſqué, cuiraſſé, braſſardé, il ne vînt aiſément à bout d'un champion en bonnet de nuit & en robe de chambre. *Zadig* tira ſon épée, en ſaluant la reine, qui le regardait, pénétrée de joie & de crainte. *Itobad* tira la ſienne, en ne ſaluant perſonne. Il s'avança ſur *Zadig* comme un homme qui n'avait rien à craindre. Il était prêt à lui fendre la tête. *Zadig* ſut parer le coup, en oppoſant ce qu'on ap-

Digitized by Google

pelle le fort de l'épée au faible de ſon adverſaire, de façon que l'épée d'*Itobad* ſe rompit. Alors *Zadig* ſaiſiſſant ſon ennemi au corps, le renverſa par terre ; & lui portant la pointe de ſon épée au défaut de la cuiraſſe : Laiſſez-vous déſarmer, dit-il, ou je vous tuë. *Itobad*, toûjours ſurpris des diſgraces qui arrivaient à un homme comme lui, laiſſa faire *Zadig*, qui lui ôta paiſiblement ſon magnifique caſque, ſa ſuperbe cuiraſſe, ſes beaux braſſards, ſes brillans cuiſſards, s'en revêtit, & courut dans cet équipage ſe jetter aux genoux d'*Aſtarté*. *Cador* prouva aiſément que l'armure appartenait à *Zadig*. Il fut reconnu roi d'un conſentement unanime, & ſurtout de celui d'*Aſtarté*, qui goûtait, après tant d'adverſités, la douceur de voir ſon amant digne aux yeux de l'univers d'être ſon époux. *Itobad* alla ſe faire appeller monſeigneur dans ſa maiſon. *Zadig* fut roi, & fut heureux. Il avait préſent à l'eſprit ce que lui avait dit l'ange *Jeſrad*. Il ſe ſouvenait même du grain de ſable devenu diamant. La reine & lui adorèrent la Providence. *Zadig* laiſſa la belle capricieuſe *Miſſouf* courir le monde. Il envoya chercher le brigand *Arbogad*, auquel il donna un grade honorable dans ſon armée, avec promeſſe de l'avancer aux premières dignités, s'il ſe comportait en vrai guerrier, & de le faire pendre, s'il faiſait le métier de brigand.

Sétoc fut appellé du fond de l'Arabie, avec la belle *Almona*, pour être à la tête du commerce de Babilone. *Cador* fut placé & chéri ſelon ſes ſervices ; il fut l'ami du roi, & le roi fut alors le ſeul monarque de la terre qui eût un ami. Le petit muet ne fut pas oublié. On donna une belle maiſon au pêcheur. *Orcan* fut condamné à lui payer une groſſe ſomme, & à lui rendre ſa femme ; mais le pêcheur devenu ſage, ne prit que l'argent.

Ni la belle *Sémire* ne ſe conſolait d'avoir crû que *Zadig* ſerait borgne, ni *Azora* ne ceſſait de pleurer d'avoir voulu lui couper le nez. Il adoucit leurs douleurs par des préſens. L'envieux mourut de rage & de honte. L'empire jouit de la paix, de la gloire & de l'abondance : ce fut le plus beau ſiécle de la terre ; elle était gouvernée par la juſtice & par l'amour. On béniſſait *Zadig*, & *Zadig* béniſſait le ciel.

Digitized by Google

LE MONDE COMME IL VA,

Viſion de BABOUC, *écrite par lui-même.*

PArmi les génies, qui préſident aux empires du monde, *Ituriel* tient un des premiers rangs, & il a le département de la haute Aſie. Il deſcendit un matin dans la demeure du Scythe *Babouc* ſur le rivage de l'Oxus, & lui dit, *Babouc*, les folies & les excès des Perſes ont attiré notre colère ; il s'eſt tenu hier une aſſemblée des génies de la haute Aſie, pour ſavoir ſi on châtierait Perſépolis, ou ſi on la détruirait. Va dans cette ville, examine tout ; tu reviendras m'en rendre un compte fidèle ; & je me déterminerai, ſur ton rapport, à corriger la ville ou à l'exterminer. Mais, ſeigneur, dit humblement *Babouc*, je n'ai jamais été en Perſe ; je n'y connais perſonne. Tant mieux, dit l'ange, tu ne ſeras point partial ; tu as reçu du ciel le diſcernement, & j'y ajoute le don d'inſpirer la confiance ; marche, regarde, écoute, obſerve, & ne crain rien ; tu ſeras partout bien reçu.

Babouc monta ſur ſon chameau, & partit avec ſes ſerviteurs. Au bout de quelques journées il rencontra vers les plaines de Sennaar l'armée Perſane qui allait combattre l'armée Indienne. Il s'adreſſa d'abord à un ſoldat, qu'il trouva écarté. Il lui parla, & lui demanda, quel était le ſujet de la guerre ? Par tous les Dieux, dit le ſoldat, je n'en ſais rien. Ce n'eſt pas mon affaire ; mon métier eſt de tuer & d'être tué pour gagner ma vie ; il n'importe qui je ſerve. Je pourrais bien même dès demain paſſer dans le camp des Indiens, car on dit qu'ils donnent près d'une demi-drachme de cuivre par jour à leurs ſoldats de plus que nous n'en avons dans ce maudit ſervice de Perſe. Si vous voulez ſavoir pourquoi on ſe bat, parlez à mon capitaine.

Babouc ayant fait un petit préſent au ſoldat, entra dans le camp.

Digitized by Google

camp. Il fit bientôt connaiſſance avec le capitaine, & lui demanda le ſujet de la guerre. Comment voulez-vous que je le ſache ? dit le capitaine ; & que m'importe ce beau ſujet ? J'habite à deux cent lieues de Perſépolis ; j'entens dire que la guerre eſt déclarée ; j'abandonne auſſi-tôt ma famille, & je vais chercher, ſelon notre coutume, la fortune ou la mort, attendu que je n'ai rien à faire. Mais vos camarades, dit *Babouc*, ne ſont-ils pas un peu plus inſtruits que vous ? Non, dit l'officier, il n'y a guères que nos principaux ſatrapes qui ſavent bien préciſément pourquoi on s'égorge.

Babouc étonné s'introduiſit chez les généraux ; il entra dans leur familiarité. L'un d'eux lui dit enfin : La cauſe de cette guerre qui déſole depuis vingt ans l'Aſie, vient originairement d'une querelle entre un eunuque d'une femme du grand roi de Perſe & un commis d'un bureau du grand roi des Indes. Il s'agiſſait d'un droit qui revenait à-peu-près à la trentiéme partie d'une darique. Le premier miniſtre des Indes & le nôtre ſoutinrent dignement les droits de leurs maîtres. La querelle s'échauffa. On mit de part & d'autre en campagne une armée d'un million de ſoldats. Il faut recruter cette armée tous les ans de plus de quatre cent mille hommes. Les meurtres, les incendies, les ruines, les dévaſtations ſe multiplient ; l'univers ſouffre, & l'acharnement continue. Notre premier miniſtre & celui des Indes proteſtent ſouvent, qu'ils n'agiſſent que pour le bonheur du genre humain ; & à chaque proteſtation il y a toûjours quelque ville détruite & quelques provinces ravagées.

Le lendemain ſur un bruit qui ſe répandit que la paix allait être concluë, le général Perſan & le général Indien s'empreſſèrent de donner bataille ; elle fut ſanglante. *Babouc* en vit toutes les fautes & toutes les abominations ; il fut témoin des manœuvres des principaux ſatrapes, qui firent ce qu'ils purent pour faire battre leur chef. Il vit des officiers tués par leurs propres troupes ; il vit des ſoldats qui achevaient d'égorger leurs camarades expirans, pour leur arracher quelques lambeaux ſanglans, déchirés & couverts de fange. Il entra dans les hôpitaux où l'on tranſportait les bleſſés,

Digitized by Google

dont la plûpart expiraient par la négligence inhumaine de ceux même que le roi de Perſe payait chérement pour les ſecourir. Sont-ce-là des hommes, s'écria *Babouc*, ou des bêtes féroces ? Ah ! je vois bien que Perſépolis ſera détruite.

Occupé de cette penſée, il paſſa dans le camp des Indiens; il y fut auſſi-bien reçu que dans celui des Perſes, ſelon ce qui lui avait été prédit; mais il y vit tous les mêmes excès qui l'avaient ſaiſi d'horreur. Oh, oh, dit-il en lui-même, ſi l'ange *Ituriel* veut exterminer les Perſans, il faut donc que l'ange des Indes détruiſe auſſi les Indiens. S'étant enſuite informé plus en détail de ce qui s'était paſſé dans l'une & l'autre armée, il apprit des actions de généroſité, de grandeur d'ame, d'humanité, qui l'étonnèrent & le ravirent. Inexplicables humains, s'écria-t-il, comment pouvez-vous réunir tant de baſſeſſe & de grandeur, tant de vertus & de crimes ?

Cependant la paix fut déclarée. Les chefs des deux armées, dont aucun n'avait remporté la victoire, mais qui pour leur ſeul intérêt avaient fait verſer le ſang de tant d'hommes leurs ſemblables, allèrent briguer dans leurs cours des récompenſes. On célébra la paix dans des écrits publics, qui n'annonçaient que le retour de la vertu & de la félicité ſur la terre. Dieu ſoit loué, dit *Babouc*; Perſépolis ſera le ſéjour de l'innocence épurée; elle ne ſera point détruite, comme le voulaient ces vilains génies : courons ſans tarder dans cette capitale de l'Aſie.

* * * * * * * *

Il arriva dans cette ville immenſe par l'ancienne entrée, qui était toute barbare, & dont la ruſticité dégoutante offenſait les yeux. Toute cette partie de la ville ſe reſſentait du tems où elle avait été bâtie; car malgré l'opiniâtreté des hommes à louer l'antique aux dépens du moderne, il faut avouer qu'en tout genre les premiers eſſais ſont toûjours groſſiers.

Babouc ſe mêla dans la foule d'un peuple compoſé de ce qu'il y avait de plus ſale & de plus laid dans les deux ſexes. Cette foule ſe précipitait d'un air hébété dans un enclos vaſte & ſombre. Au bourdonnement continuel, au mouvement qu'il

Digitized by Google

y remarqua, à l'argent que quelques perſonnes donnaient à d'autres pour avoir droit de s'aſſeoir, il crut être dans un marché où l'on vendait des chaiſes de paille; mais bientôt voyant que pluſieurs femmes ſe mettaient à genoux, en faiſant ſemblant de regarder fixement devant elles, & en regardant les hommes de côté, il s'apperçut qu'il était dans un temple. Des voix aigres, rauques, ſauvages, diſcordantes, faiſaient retentir la voûte de ſons mal articulés, qui faiſaient le même effet que les voix des onagres quand elles répondent dans les plaines des Pictaves au cornet à bouquin qui les appelle. Il ſe bouchait les oreilles; mais il fut prêt de ſe boucher encor les yeux & le nez, quand il vit entrer dans ce temple des ouvriers avec des pinces & des pêles. Ils remuèrent une large pierre, & jettèrent à droite & à gauche une terre dont s'exhalait une odeur empeſtée; enſuite on vint poſer un mort dans cette ouverture, & on remit la pierre par-deſſus. Quoi, s'écria *Babouc*, ces peuples enterrent leurs morts dans les mêmes lieux où ils adorent la Divinité? Quoi, leurs temples ſont pavés de cadavres? Je ne m'étonne plus de ces maladies peſtilentielles qui déſolent ſouvent Perſépolis. La pourriture des morts, & celle de tant de vivans raſſemblés & preſſés dans le même lieu, eſt capable d'empoiſonner le globe terreſtre. Ah, la vilaine ville que Perſépolis! Apparemment que les anges veulent la détruire pour en rebâtir une plus belle, & pour la peupler d'habitans moins malpropres & qui chantent mieux. La Providence peut avoir ſes raiſons; laiſſons-la faire.

* * * * * * * *

Cependant le ſoleil approchait du haut de ſa carrière. *Babouc* devait aller diner à l'autre bout de la ville chez une dame, pour laquelle ſon mari, officier de l'armée, lui avait donné des lettres. Il fit d'abord pluſieurs tours dans Perſépolis; il vit d'autres temples mieux bâtis & mieux ornés, remplis d'un peuple poli, & retentiſſans d'une muſique harmonieuſe; il remarqua des fontaines publiques, leſquelles quoique mal placées frappaient les yeux par leur beauté, des pla-

Digitized by Google

ces où ſemblaient reſpirer en bronze les meilleurs rois qui avaient gouverné la Perſe, d'autres places où il entendait le peuple s'écrier, Quand verrons-nous ici le maître que nous chériſſons ? Il admira les ponts magnifiques élevés ſur le fleuve, les quais ſuperbes & commodes, les palais bâtis à droite & à gauche, une maiſon immenſe, où des milliers de vieux ſoldats bleſſés & vainqueurs rendaient chaque jour grace au DIEU des armées. Il entra enfin chez la dame, qui l'attendait à diner avec une compagnie d'honnêtes gens. La maiſon était propre & ornée, le repas délicieux, la dame jeune, belle, ſpirituelle, engageante, la compagnie digne d'elle ; & *Babouc* diſait en lui-même à tout moment : L'ange *Ituriel* ſe moque du monde de vouloir détruire une ville ſi charmante.

* * * * * * * *

Cependant il s'apperçut que la dame, qui avait commencé par lui demander tendrement des nouvelles de ſon mari, parlait plus tendrement encor ſur la fin du repas à un jeune mage. Il vit un magiſtrat qui en préſence de ſa femme preſſait avec vivacité une veuve, & cette veuve indulgente avait une main paſſée autour du cou du magiſtrat, tandis qu'elle tendait l'autre à un jeune citoyen très beau & très modeſte. La femme du magiſtrat ſe leva de table la première, pour aller entretenir dans un cabinet voiſin ſon directeur, qui arrivait trop tard, & qu'on avait attendu à diner ; & le directeur, homme éloquent, lui parla dans ce cabinet avec tant de véhémence & d'onction, que la dame avait, quand elle revint, les yeux humides, les jouës enflammées, la démarche mal aſſurée, la parole tremblante.

Alors *Babouc* commença à craindre que le génie *Ituriel* n'eût raiſon. Le talent qu'il avait d'attirer la confiance le mit dès le jour même dans les ſecrets de la dame ; elle lui confia ſon goût pour le jeune mage, & l'aſſura que dans toutes les maiſons de Perſépolis il trouverait l'équivalent de ce qu'il avait vu dans la ſienne. *Babouc* conclut qu'une telle ſociété ne pouvait ſubſiſter ; que la jalouſie, la diſcorde, la vengeance devaient déſoler toutes les maiſons ; que les larmes & le ſang

Digitized by Google

devaient couler tous les jours ; que certainement les maris tueraient les galants de leurs femmes, ou en seraient tués ; & qu'enfin *Ituriel* faisait fort bien de détruire tout d'un coup une ville abandonnée à de continuels désastres.

* * * * * * * *

Il était plongé dans ces idées funestes, quand il se présenta à la porte un homme grave en manteau noir, qui demanda humblement à parler au jeune magistrat. Celui-ci sans se lever, sans le regarder, lui donna fiérement & d'un air distrait quelques papiers, & le congédia. *Babouc* demanda quel était cet homme. La maîtresse de la maison lui dit tout bas ; C'est un des meilleurs avocats de la ville ; il y a cinquante ans qu'il étudie les loix. Monsieur, qui n'a que vingt-cinq ans, & qui est satrape de loi depuis deux jours, lui donne à faire l'extrait d'un procès qu'il doit juger, qu'il n'a pas encor examiné. Ce jeune étourdi fait sagement, dit *Babouc*, de demander conseil à un vieillard ; mais pourquoi n'est-ce pas ce vieillard qui est juge ? Vous vous moquez, lui dit-on, jamais ceux qui ont vieilli dans les emplois laborieux & subalternes ne parviennent aux dignités. Ce jeune homme a une grande charge, parce que son père est riche, & qu'ici le droit de rendre la justice s'achète comme une métairie. O mœurs ! ô malheureuse ville ! s'écria *Babouc*, voilà le comble du désordre ; sans doute ceux qui ont ainsi acheté le droit de juger, vendent leurs jugemens ; je ne vois ici que des abîmes d'iniquité.

Comme il marquait ainsi sa douleur & sa surprise, un jeune guerrier, qui était revenu ce jour même de l'armée, lui dit ; Pourquoi ne voulez-vous pas qu'on achète les emplois de la robe ? J'ai bien acheté moi le droit d'affronter la mort à la tête de deux mille hommes que je commande ; il m'en a coûté quarante mille dariques d'or cette année, pour coucher sur la terre trente nuits de suite en habit rouge, & pour recevoir ensuite deux bons coups de fléche dont je me sens encore. Si je me ruine pour servir l'empereur Persan que je n'ai jamais vu, Mr. le satrape de robe peut bien payer quelque chose,

Digitized by Google

pour avoir le plaiſir de donner audience à des plaideurs. *Babouc* indigné ne put s'empêcher de condamner dans ſon cœur un pays où l'on mettait à l'encan les dignités de la paix & de la guerre ; il conclut précipitamment que l'on y devait ignorer abſolument la guerre & les loix, & que quand même *Iuriel* n'exterminerait pas ces peuples, ils périraient par leur déteſtable adminiſtration.

Sa mauvaiſe opinion augmenta encor à l'arrivée d'un gros homme, qui ayant ſalué très familiérement toute la compagnie s'approcha du jeune officier, & lui dit ; Je ne peux vous prêter que cinquante mille dariques d'or, car en vérité les douanes de l'empire ne m'en ont rapporté que trois cent mille cette année. *Babouc* s'informa quel était cet homme qui ſe plaignait de gagner ſi peu ; il apprit qu'il y avait dans Perſépolis quarante rois plébéiens, qui tenaient à bail l'empire de Perſe, & qui en rendaient quelque choſe au monarque.

* * * * * * * *

Après dîner il alla dans un des plus ſuperbes temples de la ville ; il s'aſſit au milieu d'une troupe de femmes & d'hommes qui étaient venus là pour paſſer le tems. Un mage parut dans une machine élevée, qui parla longtems du vice & de la vertu. Ce mage diviſa en pluſieurs parties ce qui n'avait nul beſoin d'être diviſé ; il prouva méthodiquement tout ce qui était clair, il enſeigna tout ce qu'on ſavait. Il ſe paſſionna froidement, & ſortit ſuant & hors d'haleine. Toute l'aſſemblée alors ſe réveilla, & crut avoir aſſiſté à une inſtruction. *Babouc* dit ; Voilà un homme qui a fait de ſon mieux pour ennuyer deux ou trois cent de ſes concitoyens ; mais ſon intention était bonne, & il n'y a pas là de quoi détruire Perſépolis.

Au ſortir de cette aſſemblée on le mena voir une fête publique qu'on donnait tous les jours de l'année ; c'était dans une eſpèce de baſilique, au fond de laquelle on voyait un palais. Les plus belles citoyennes de Perſépolis, les plus conſidérables ſatrapes rangés avec ordre, formaient un ſpecta-

Digitized by Google

cle ſi beau, que *Babouc* crut d'abord que c'était là toute la fête. Deux ou trois perſonnes qui paraiſſaient des rois & des reines parurent bientôt dans le veſtibule de ce palais ; leur langage était très différent de celui du peuple, il était meſuré, harmonieux & ſublime. Perſonne ne dormait, on écoutait dans un profond ſilence, qui n'était interrompu que par les témoignages de la ſenſibilité & de l'admiration publique. Le devoir des rois, l'amour de la vertu, les dangers des paſſions étaient exprimés par des traits ſi vifs & ſi touchans, que *Babouc* verſa des larmes. Il ne douta pas que ces héros & ces héroïnes, ces rois & ces reines, qu'il venait d'entendre, ne fuſſent les prédicateurs de l'empire ; il ſe propoſa même d'engager *Ituriel* à les venir entendre ; bien ſûr qu'un tel ſpectacle le réconcilierait pour jamais avec la ville.

Dès que cette fête fut finie, il voulut voir la principale reine, qui avait débité dans ce beau palais une morale ſi noble & ſi pure ; il ſe fit introduire chez ſa majeſté ; on le mena par un petit eſcalier, au ſecond étage, dans un appartement mal meublé, où il trouva une femme mal vêtue, qui lui dit d'un air noble & patétique ; Ce métier-ci ne me donne pas de quoi vivre ; un des princes que vous avez vus m'a fait un enfant ; j'accoucherai bientôt ; je manque d'argent, & ſans argent on n'accouche point. *Babouc* lui donna cent dariques d'or, en diſant, S'il n'y avait que ce mal-là dans la ville, *Ituriel* aurait tort de ſe tant fâcher.

De-là, il alla paſſer ſa ſoirée chez des marchands de magnificences inutiles. Un homme intelligent, avec lequel il avait fait connaiſſance, l'y mena ; il acheta ce qui lui plut, & on le lui vendit avec politeſſe beaucoup plus qu'il ne valait. Son ami de retour chez lui, lui fit voir combien on le trompait. *Babouc* mit ſur ſes tablettes le nom du marchand, pour le faire diſtinguer par *Ituriel* au jour de la punition de la ville. Comme il écrivait, on frappa à ſa porte, c'était le marchand lui-même qui venait lui raporter ſa bourſe que *Babouc* avait laiſſée par mégarde ſur ſon comptoir. Comment ſe peut-il, s'écria *Babouc*, que vous ſoyez ſi fidèle & ſi généreux, après n'avoir pas eu de honte de me vendre

Digitized by Google

des colifichets quatre fois au-deſſus de leur valeur ? Il n'y a aucun négociant un peu connu dans cette ville, lui répondit le marchand, qui ne fût venu vous raporter votre bourſe ; mais on vous a trompé quand on vous a dit que je vous avais vendu ce que vous avez pris chez moi quatre fois plus qu'il ne vaut ; je vous l'ai vendu dix fois davantage : & cela eſt ſi vrai, que ſi dans un mois vous voulez le revendre, vous n'en aurez pas même ce dixiéme. Mais rien n'eſt plus juſte ; c'eſt la fantaiſie des hommes, qui met le prix à ces choſes frivoles ; c'eſt cette fantaiſie, qui fait vivre cent ouvriers que j'employe ; c'eſt elle qui me donne une belle maiſon, un char commode, des chevaux ; c'eſt elle qui excite l'induſtrie, qui entretient le goût, la circulation & l'abondance.

Je vends aux nations voiſines les mêmes bagatelles plus chérement qu'à vous, & par-là je ſuis utile à l'empire. *Babouc*, après avoir un peu rêvé, le raya de ſes tablettes.

* * * * * * * *

Babouc fort incertain ſur ce qu'il devait penſer de Perſépolis, réſolut de voir les mages & les lettrés, car les uns étudient la ſageſſe, & les autres la religion ; & il ſe flatta que ceux-là obtiendraient grace pour le reſte du peuple. Dès le lendemain matin il ſe tranſporta dans un collège de mages. L'archimandrite lui avoua, qu'il avait cent mille écus de rente pour avoir fait vœu de pauvreté, & qu'il exerçait un empire aſſez étendu en vertu de ſon vœu d'humilité ; après quoi il laiſſa *Babouc* entre les mains d'un petit frère, qui lui fit les honneurs.

Tandis que ce frère lui montrait les magnificences de cette maiſon de pénitence, un bruit ſe répandit, qu'il était venu pour réformer toutes ces maiſons. Auſſi-tôt il reçut des mémoires de chacune d'elles ; & les mémoires diſaient tous en ſubſtance : *Conſervez-nous & détruiſez toutes les autres.* A entendre leurs apologies, ces ſociétés étaient toutes néceſſaires. A entendre leurs accuſations réciproques, elles méritaient toutes d'être anéanties. Il admirait comme il n'y en avait aucune d'elles,

Digitized by Google

d'elles, qui pour édifier l'univers ne voulût en avoir l'empire. Alors il ſe préſenta un petit homme, qui était un demi-mage, & qui lui dit : Je vois bien que l'œuvre va s'accomplir : car *Zerduſt* eſt revenu ſur la terre ; les petites filles prophétiſent, en ſe faiſant donner des coups de pincettes par devant & le fouet par derrière. Ainſi nous vous demandons votre protection contre le grand Lama. Comment, dit *Babouc*, contre ce pontife roi, qui réſide au Tibet ? Contre lui-même. Vous lui faites donc la guerre, & vous levez contre lui des armées ? Non, mais il dit, que l'homme eſt libre, & nous n'en croyons rien ; nous écrivons contre lui de petits livres, qu'il ne lit pas ; à peine a-t-il entendu parler de nous ; il nous a ſeulement fait condamner comme un maître ordonne qu'on échenille les arbres de ſes jardins. *Babouc* frémit de la folie de ces hommes qui faiſaient profeſſion de ſageſſe, des intrigues de ceux qui avaient renoncé au monde, de l'ambition & de la convoitiſe orgueilleuſe de ceux qui enſeignaient l'humilité & le déſintéreſſement ; il conclut qu'*Iturriel* avait de bonnes raiſons pour détruire toute cette engeance.

* * * * * * * *

Retiré chez lui, il envoya chercher des livres nouveaux pour adoucir ſon chagrin, & il pria quelques lettrés à dîner pour ſe réjouir. Il en vint deux fois plus qu'il n'en avait demandé, comme les guêpes que le miel attire. Ces paraſites ſe preſſaient de manger & de parler ; ils louaient deux ſortes de perſonnes, les morts & eux-mêmes, & jamais leurs contemporains, excepté le maître de la maiſon. Si quelqu'un d'eux diſait un bon mot, les autres baiſſaient les yeux, & ſe mordaient les lévres de douleur de ne l'avoir pas dit. Ils avaient moins de diſſimulation que les mages, parce qu'ils n'avaient pas de ſi grands objets d'ambition. Chacun d'eux briguait une place de valet, & une réputation de grand-homme ; ils ſe diſaient en face des choſes inſultantes, qu'ils croyaient des traits d'eſprit. Ils avaient eu quelque connaiſſance de la miſſion de *Babouc*. L'un d'eux le pria tout bas

d'exterminer un auteur qui ne l'avait pas assez loué il y avait cinq ans. Un autre demanda la perte d'un citoyen qui n'avait jamais ri à ses comédies ; un troisiéme demanda l'extinction de l'académie, parce qu'il n'avait jamais pu parvenir à y être admis. Le repas fini, chacun d'eux s'en alla seul ; car il n'y avait pas dans toute la troupe deux hommes qui pussent se souffrir, ni même se parler ailleurs que chez les riches qui les invitaient à leur table. *Babouc* jugea, qu'il n'y aurait pas grand mal, quand cette vermine périrait dans la destruction générale.

* * * * * * * *

Dès qu'il se fut défait d'eux, il se mit à lire quelques livres nouveaux. Il y reconnut l'esprit de ses convives. Il vit surtout avec indignation ces gazettes de la médisance, ces archives du mauvais goût, que l'envie, la bassesse & la faim ont dictés ; ces lâches satyres où l'on ménage le vautour & où l'on déchire la colombe ; ces romans dénués d'imagination, où l'on voit tant de portraits des femmes que l'auteur ne connait pas.

Il jetta au feu tous ces déteſtables écrits, & sortit pour aller le soir à la promenade. On le présenta à un vieux lettré, qui n'était point venu grossir le nombre de ses parasites. Ce lettré fuyait toûjours la foule, connaissait les hommes, en faisait usage & se communiquait avec discrétion. *Babouc* lui parla avec douleur de ce qu'il avait lu & de ce qu'il avait vu.

Vous avez lu des choses bien mépriſables, lui dit le sage lettré ; mais dans tous les tems, & dans tous les pays, & dans tous les genres, le mauvais fourmille, & le bon est rare. Vous avez reçu chez vous le rebut de la pédanterie, parce que dans toutes les professions ce qu'il y a de plus indigne de paraître est toûjours ce qui se présente avec le plus d'impudence. Les véritables sages vivent entre eux retirés & tranquilles ; il y a encor parmi nous des hommes & des livres dignes de votre attention. Dans le tems qu'il parlait ainsi, un autre lettré les joignit ; leurs discours furent si

Digitized by Google

agréables & ſi inſtructifs, ſi élevés au-deſſus des préjugés, & ſi conformes à la vertu, que *Babouc* avoua n'avoir jamais rien entendu de pareil. Voilà des hommes, diſait-il tout bas, à qui l'ange *Ituriel* n'oſera toucher, ou il ſera bien impitoyable.

Accommodé avec les lettrés, il était toûjours en colère contre le reſte de la nation. Vous êtes étranger, lui dit l'homme judicieux qui lui parlait; les abus ſe préſentent à vos yeux en foule, & le bien qui eſt caché & qui réſulte quelquefois de ces abus mêmes, vous échape. Alors il apprit que parmi les lettrés il y en avait quelques-uns qui n'étaient pas envieux, & que parmi les mages mêmes il y en avait de vertueux. Il conçut à la fin que ces grands corps, qui ſemblaient en ſe choquant préparer leurs communes ruïnes, étaient au fond des inſtitutions ſalutaires; que chaque ſociété de mages était un frein à ſes rivales; que ſi ces émules différaient dans quelques opinions, ils enſeignaient tous la même morale, qu'ils inſtruiſaient le peuple, & qu'ils vivaient ſoumis aux loix; ſemblables aux précepteurs qui veillent ſur le fils de la maiſon, tandis que le maître veille ſur eux-mêmes. Il en pratiqua pluſieurs, & vit des ames céleſtes. Il apprit même que parmi les fous qui prétendaient faire la guerre au grand Lama, il y avait eu de très grands-hommes. Il ſoupçonna enfin qu'il pourrait bien en être des mœurs de Perſépolis, comme des édifices, dont les uns lui avaient paru dignes de pitié, & les autres l'avaient ravi en admiration.

* * * * * * * *

Il dit à ſon lettré; Je connais très bien que ces mages que j'avais crû ſi dangereux ſont en effet très utiles, ſurtout quand un gouvernement ſage les empêche de ſe rendre trop néceſſaires; mais vous m'avouerez au moins que vos jeunes magiſtrats, qui achètent une charge de juge dès qu'ils ont appris à monter à cheval, doivent étaler dans les tribunaux tout ce que l'impertinence a de plus ridicule, & tout ce que l'iniquité a de plus pervers; il vaudrait mieux ſans doute donner ces places gratuitement à ces vieux juriſcon-

Digitized by Google

ſultes, qui ont paſſé toute leur vie à peſer le pour & le contre.

Le lettré lui repliqua : Vous avez vu notre armée avant d'arriver à Perſépolis ; vous ſavez que nos jeunes officiers ſe battent très bien, quoiqu'ils ayent acheté leurs charges ; peut-être verrez-vous que nos jeunes magiſtrats ne jugent pas mal, quoiqu'ils ayent payé pour juger.

Il le mena le lendemain au grand tribunal, où l'on devait rendre un arrêt important. La cauſe était connue de tout le monde. Tous ces vieux avocats qui en parlaient étaient flottans dans leurs opinions ; ils alléguaient cent loix, dont aucune n'était applicable au fond de la queſtion ; ils regardaient l'affaire par cent côtés, dont aucun n'était dans ſon vrai jour ; les juges décidèrent plus vite que les avocats ne doutèrent. Leur jugement fut preſque unanime ; ils jugèrent bien, parce qu'ils ſuivaient les lumières de la raiſon ; & les autres avaient opiné mal, parce qu'ils n'avaient conſulté que leurs livres.

Babouc conclut, qu'il y avait ſouvent de très bonnes choſes dans les abus. Il vit dès le jour même que les richeſſes des financiers, qui l'avaient tant révolté, pouvaient produire un effet excellent. Car l'empereur ayant eu beſoin d'argent, il trouva en une heure, par leur moyen, ce qu'il n'aurait pas eu en ſix mois par les voies ordinaires ; il vit que ces gros nuages, enflés de la roſée de la terre, lui rendaient en pluye ce qu'ils en recevaient. D'ailleurs les enfans de ces hommes nouveaux, ſouvent mieux élevés que ceux des familles plus anciennes, valaient quelquefois beaucoup mieux ; car rien n'empêche qu'on ne ſoit un bon juge, un brave guerrier, un homme d'état habile, quand on a eu un père bon calculateur.

* * * * * * * *

Inſenſiblement *Babouc* faiſait grace à l'avidité du financier, qui n'eſt pas au fond plus avide que les autres hommes, & qui eſt néceſſaire. Il excuſait la folie de ſe ruiner pour juger & pour ſe battre, folie qui produit de grands magiſtrats & des héros. Il pardonnait à l'envie des lettrés, parmi leſquels

Digitized by Google

il ſe trouvait des hommes qui éclairaient le monde ; il ſe réconciliait avec les mages ambitieux & intrigans, chez leſquels il y avait plus de grandes vertus encor que de petits vices ; mais il lui reſtait bien des griefs, & ſurtout les galanteries des dames & les déſolations qui en devaient être la ſuite, le rempliſſaient d'inquiétude & d'effroi.

Comme il voulait pénétrer dans toutes les conditions humaines, il ſe fit mener chez un miniſtre ; mais il tremblait toûjours en chemin que quelque femme ne fût aſſaſſinée en ſa préſence par ſon mari. Arrivé chez l'homme d'état, il reſta deux heures dans l'antichambre ſans être annoncé, & deux heures encor après l'avoir été. Il ſe promettait bien, dans cet intervalle, de recommander à l'ange *Ituriel* & le miniſtre & ſes inſolens huiſſiers. L'antichambre était remplie de dames de tout étage, de mages de toutes couleurs, de juges, de marchands, d'officiers, de pedans ; tous ſe plaignaient du miniſtre. L'avare & l'uſurier diſaient ; Sans doute cet homme-là pille les provinces ; le capricieux lui reprochait d'être bizarre ; le voluptueux diſait : Il ne ſonge qu'à ſes plaiſirs ; l'intrigant ſe flattait de le voir bientôt perdu par une cabale ; les femmes eſpéraient qu'on leur donnerait bientôt un miniſtre plus jeune.

Babouc entendait leurs diſcours ; il ne put s'empêcher de dire, Voilà un homme bienheureux ; il a tous ſes ennemis dans ſon antichambre ; il écraſe de ſon pouvoir ceux qui l'envient ; il voit à ſes pieds ceux qui le déteſtent. Il entra enfin ; il vit un petit vieillard courbé ſous le poids des années & des affaires, mais encor vif & plein d'eſprit.

Babouc lui plut, & il parut à *Babouc* un homme eſtimable. La converſation devint intéreſſante. Le miniſtre lui avoua, qu'il était un homme très malheureux ; qu'il paſſait pour riche, & qu'il était pauvre ; qu'on le croyait tout-puiſſant, & qu'il était toûjours contredit ; qu'il n'avait guère obligé que des ingrats, & que dans un travail continuel de quarante années il avait eu à peine un moment de conſolation. *Babouc* en fut touché, & penſa que ſi cet homme avait fait des fautes, & ſi l'ange *Ituriel* voulait le punir, il ne falait pas l'exterminer, mais ſeulement lui laiſſer ſa place.

* * * * * * * *

Tandis qu'il parlait au miniſtre, entre bruſquement la belle dame chez qui *Babouc* avait dîné ; on voyait dans ſes yeux & ſur ſon front les ſymptomes de la douleur & de la colère. Elle éclata en reproches contre l'homme d'état ; elle verſa des larmes ; elle ſe plaignit avec amertume de ce qu'on avait refuſé à ſon mari une place où ſa naiſſance lui permettait d'aſpirer, & que ſes ſervices & ſes bleſſures méritaient ; elle s'exprima avec tant de force, elle mit tant de graces dans ſes plaintes, elle détruiſit les objections avec tant d'adreſſe, elle fit valoir les raiſons avec tant d'éloquence, qu'elle ne ſortit point de la chambre ſans avoir fait la fortune de ſon mari.

Babouc lui donna la main : Eſt-il poſſible, madame, lui dit-il, que vous vous ſoyez donné toute cette peine pour un homme que vous n'aimez point, & dont vous avez tout à craindre ? Un homme que je n'aime point ? s'écria-t-elle : Sachez que mon mari eſt le meilleur ami que j'aye au monde, qu'il n'y a rien que je ne lui ſacrifie, hors mon amant ; & qu'il ferait tout pour moi, hors de quitter ſa maîtreſſe. Je veux vous la faire connaître ; c'eſt une femme charmante, pleine d'eſprit & du meilleur caractère du monde ; nous ſoupons enſemble ce ſoir avec mon mari, & mon petit mage : venez partager notre joye.

La dame mena *Babouc* chez elle. Le mari, qui était enfin arrivé plongé dans la douleur, revit ſa femme avec des tranſports d'allégreſſe & de reconnaiſſance ; il embraſſait tour à tour ſa femme, ſa maîtreſſe, le petit mage & *Babouc*. L'union, la gayeté, l'eſprit & les graces furent l'ame de ce repas. Apprenez, lui dit la belle dame, chez laquelle il ſoupait, que celles qu'on appelle quelquefois de malhonnêtes femmes ont preſque toûjours le mérite d'un très honnête homme ; & pour vous en convaincre, venez demain dîner avec moi chez la belle *Téone*. Il y a quelques vieilles veſtales qui la déchirent, mais elle fait plus de bien qu'elles toutes enſemble. Elle ne commettrait pas une légère injuſtice pour le plus grand intérêt ; elle ne donne à ſon amant que des con-

Digitized by Google

ſeils généreux ; elle n'eſt occupée que de ſa gloire ; il rougirait devant elle s'il avait laiſſé échaper une occaſion de faire du bien ; car rien n'encourage plus aux actions vertueuſes que d'avoir pour témoin & pour juge de ſa conduite une maîtreſſe dont on veut mériter l'eſtime.

Babouc ne manqua pas au rendez-vous. Il vit une maiſon où régnaient tous les plaiſirs ; *Téone* régnait ſur eux ; elle ſavait parler à chacun ſon langage. Son eſprit naturel mettait à ſon aiſe celui des autres ; elle plaiſait ſans preſque le vouloir ; elle était auſſi aimable que bienfaiſante ; & ce qui augmentait le prix de toutes ſes bonnes qualités, elle était belle.

Babouc, tout Scythe & tout envoyé qu'il était d'un génie, s'apperçut que s'il reſtait encor à Perſépolis, il oublierait *Ituriel* pour *Téone*. Il s'affectionnait à la ville, dont le peuple était poli, doux & bienfaiſant, quoique léger, médiſant & plein de vanité. Il craignait que Perſépolis ne fût condamnée ; il craignait même le compte qu'il allait rendre.

Voici comme il s'y prit pour rendre ce compte. Il fit faire par le meilleur fondeur de la ville une petite ſtatue compoſée de tous les métaux, des terres & des pierres les plus précieuſes & les plus viles ; il la porta à *Ituriel* ; Caſſerez-vous, dit-il, cette jolie ſtatue, parce que tout n'y eſt pas or & diamans ? *Ituriel* entendit à demi-mot ; il réſolut de ne pas même ſonger à corriger Perſépolis, & de laiſſer aller *le Monde comme il va*. Car, dit-il, *Si tout n'eſt pas bien, tout eſt paſſable*. On laiſſa donc ſubſiſter Perſépolis ; & *Babouc* fut bien loin de ſe plaindre, comme *Jonas* qui ſe fâcha de ce qu'on ne détruiſait pas Ninive. Mais quand on a été trois jours dans le corps d'une baleine, on n'eſt pas de ſi bonne humeur que quand on a été à l'opéra, à la comédie, & qu'on a ſoupé en bonne compagnie.

Digitized by Google

MEMNON,

OU

LA SAGESSE HUMAINE.

Memnon conçut un jour le projet inſenſé d'être parfaitement ſage. Il n'y a guères d'hommes à qui cette folie n'ait quelquefois paſſé par la tête. *Memnon* ſe dit à lui-même ; Pour être très ſage, & par conſéquent très heureux, il n'y a qu'à être ſans paſſions ; & rien n'eſt plus aiſé, comme on ſait. Premiérement je n'aimerai jamais de femme ; car en voyant une beauté parfaite, je me dirai à moi-même, Ces jouës-là ſe rideront un jour, ces beaux yeux ſeront bordés de rouge, cette gorge ronde deviendra plate & pendante, cette belle tête deviendra chauve. Or je n'ai qu'à la voir à préſent des mêmes yeux dont je la verrai alors ; & aſſurément cette tête ne fera pas tourner la mienne.

En ſecond lieu je ſerai toûjours ſobre : j'aurai beau être tenté par la bonne chère, par des vins délicieux, par la ſéduction de la ſociété ; je n'aurai qu'à me repréſenter les ſuites des excès, une tête peſante, un eſtomac embarraſſé, la perte de la raiſon, de la ſanté, & du tems : je ne mangerai alors que pour le beſoin ; ma ſanté ſera toûjours égale, mes idées toûjours pures & lumineuſes. Tout cela eſt ſi facile, qu'il n'y a aucun mérite à y parvenir.

Enſuite, diſait *Memnon*, il faut penſer un peu à ma fortune ; mes deſirs ſont modérés, mon bien eſt ſolidement placé ſur le receveur général des finances de Ninive ; j'ai de quoi vivre dans l'indépendance ; c'eſt là le plus grand des biens. Je ne ſerai jamais dans la cruelle néceſſité de faire ma cour : je n'envierai perſonne, & perſonne ne m'enviera. Voilà qui eſt encor très aiſé. J'ai des amis, continuait-il, je les conſerverai, puiſqu'ils n'auront rien à me diſputer. Je n'aurai jamais d'humeur

meur avec eux, ni eux avec moi. Cela eſt ſans difficulté.

Ayant fait ainſi ſon petit plan de ſageſſe dans ſa chambre, *Memnon* mit la tête à la fenêtre. Il vit deux femmes qui ſe promenaient ſous des platanes auprès de ſa maiſon. L'une était vieille & paraiſſait ne ſonger à rien. L'autre était jeune, jolie, & ſemblait fort occupée. Elle ſoûpirait, elle pleurait, & n'en avait que plus de graces. Notre ſage fut touché, non pas de la beauté de la dame, (il était bien ſûr de ne pas ſentir une telle faibleſſe) mais de l'affliction où il la voyait. Il deſcendit, il aborda la jeune Ninivienne, dans le deſſein de la conſoler avec ſageſſe. Cette belle perſonne lui conta de l'air le plus naïf & le plus touchant tout le mal que lui faiſait un oncle qu'elle n'avait point; avec quels artifices il lui avait enlevé un bien qu'elle n'avait jamais poſſédé, & tout ce qu'elle avait à craindre de ſa violence. Vous me paraiſſez un homme de ſi bon conſeil, lui dit-elle, que ſi vous aviez la condeſcendance de venir juſques chez moi, & d'examiner mes affaires, je ſuis ſûre que vous me tireriez du cruel embarras où je ſuis. *Memnon* n'héſita pas à la ſuivre, pour examiner ſagement ſes affaires & pour lui donner un bon conſeil.

La dame affligée le mena dans une chambre parfumée, & le fit aſſeoir avec elle poliment ſur un large ſopha, où ils ſe tenaient tous deux les jambes croiſées vis-à-vis l'un de l'autre. La dame parla en baiſſant les yeux, dont il échapait quelquefois des larmes, & qui en ſe relevant rencontraient toûjours les regards du ſage *Memnon*. Ses diſcours étaient pleins d'un attendriſſement qui redoublait toutes les fois qu'ils ſe regardaient. *Memnon* prenait ſes affaires extrêmement à cœur, & ſe ſentait de moment en moment la plus grande envie d'obliger une perſonne ſi honnête & ſi malheureuſe. Ils ceſſèrent inſenſiblement, dans la chaleur de la converſation, d'être vis-à-vis l'un de l'autre. Leurs jambes ne furent plus croiſées. *Memnon* la conſeilla de ſi près, & lui donna des avis ſi tendres, qu'ils ne pouvaient ni l'un ni l'autre parler d'affaires, & qu'ils ne ſavaient plus où ils en étaient.

Comme ils en étaient là, arrive l'oncle, ainſi qu'on peut

Digitized by Google

bien le penſer : il était armé de la tête aux pieds ; & la première choſe qu'il dit, fut qu'il allait tuer, comme de raiſon, le ſage *Memnon* & ſa niéce ; la dernière qui lui échapa fut qu'il pouvait pardonner pour beaucoup d'argent. *Memnon* fut obligé de donner tout ce qu'il avait. On était heureux dans ce tems-là d'en être quitte à ſi bon marché ; l'Amérique n'était pas encor découverte ; & les dames affligées n'étaient pas à beaucoup près ſi dangereuſes qu'elles le ſont aujourd'hui.

Memnon honteux & déſeſpéré rentra chez lui : il y trouva un billet qui l'invitait à dîner avec quelques-uns de ſes intimes amis. Si je reſte ſeul chez moi, dit-il, j'aurai l'eſprit occupé de ma triſte avanture, je ne mangerai point, je tomberai malade. Il vaut mieux aller faire avec mes amis intimes un repas frugal. J'oublierai dans la douceur de leur ſociété la ſottiſe que j'ai faite ce matin. Il va au rendez-vous ; on le trouve un peu chagrin. On le fait boire pour diſſiper ſa triſteſſe. Un peu de vin pris modérément eſt un remède pour l'ame & pour le corps. C'eſt ainſi que penſe le ſage *Memnon* ; & il s'enyvre. On lui propoſe de jouer après le repas. Un jeu réglé avec des amis eſt un paſſe-tems honnête. Il joue ; on lui gagne tout ce qu'il a dans ſa bourſe, & quatre fois autant ſur ſa parole. Une diſpute s'élève ſur le jeu, on s'échauffe : l'un de ſes amis intimes lui jette à la tête un cornet, & lui créve un œil. On raporte chez lui le ſage *Memnon*, yvre, ſans argent & ayant un œil de moins.

Il cuve un peu ſon vin ; & dès qu'il a la tête plus libre, il envoye ſon valet chercher de l'argent chez le receveur général des finances de Ninive, pour payer ſes intimes amis : on lui dit que ſon débiteur a fait le matin une banqueroute frauduleuſe qui met en allarme cent familles. *Memnon* outré va à la cour avec un emplâtre ſur l'œil & un placet à la main, pour demander juſtice au roi contre le banqueroutier. Il rencontre dans un ſallon pluſieurs dames qui portaient toutes d'un air aiſé des cerceaux de vingt-quatre pieds de circonférence. L'une d'elles qui le connaiſſait un peu, dit en le regardant de côté : Ah l'horreur ! Une autre qui le connaiſſait davantage lui dit ; Bon ſoir, monſieur *Memnon* ; mais vraiment, monſieur *Mem-*

Digitized by Google

non, je ſuis fort aiſe de vous voir ; à propos, monſieur *Memnon*, pourquoi avez-vous perdu un œil ? Et elle paſſa ſans attendre ſa réponſe. *Memnon* ſe cacha dans un coin, & attendit le moment où il pût ſe jetter aux pieds du monarque. Ce moment arriva. Il baiſa trois fois la terre, & préſenta ſon placet. Sa gracieuſe majeſté le reçut très favorablement, & donna le mémoire à un de ſes ſatrapes pour lui en rendre compte. Le ſatrape tire *Memnon* à part, & lui dit d'un air de hauteur en ricanant amérement ; Je vous trouve un plaiſant borgne, de vous adreſſer au roi plutôt qu'à moi ; & encor plus plaiſant d'oſer demander juſtice contre un honnête banqueroutier, que j'honore de ma protection, & qui eſt le neveu d'une femme de chambre de ma maîtreſſe. Abandonnez cette affaire là, mon ami, ſi vous voulez conſerver l'œil qui vous reſte.

Memnon ayant ainſi renoncé le matin aux femmes, aux excès de table, au jeu, à toute querelle, & ſurtout à la cour, avait été avant la nuit trompé & volé par une belle dame, s'était enyvré, avait joué, avait eu une querelle, s'était fait crever un œil, & avait été à la cour où l'on s'était moqué de lui.

Pétrifié d'étonnement, & navré de douleur, il s'en retourne la mort dans le cœur. Il veut rentrer chez lui ; il y trouve des huiſſiers qui démeublaient ſa maiſon de la part de ſes créanciers. Il reſte preſque évanoui ſous une platane ; il y rencontre la belle dame du matin qui ſe promenait avec ſon cher oncle, & qui éclata de rire en voyant *Memnon* avec ſon emplâtre. La nuit vint ; *Memnon* ſe coucha ſur de la paille auprès des murs de ſa maiſon. La fiévre le ſaiſit ; il s'endormit dans l'accès ; & un eſprit céleſte lui apparut en ſonge.

Il était tout reſplendiſſant de lumière. Il avait ſix belles aîles, mais ni pieds, ni tête, ni queue, & ne reſſemblait à rien. Qui es-tu ? lui dit *Memnon* ; Ton bon génie, lui répondit l'autre. Ren-moi donc mon œil, ma ſanté, mon bien, ma ſageſſe, lui dit *Memnon*. Enſuite il lui conta comment il avait perdu tout cela en un jour. Voilà des avantures qui ne nous arrivent jamais dans le monde que nous habitons, dit l'eſprit. Et quel monde habitez-vous ? dit l'homme affligé. Ma patrie, répondit-il, eſt à cinq cent millions de lieues du ſoleil, dans une petite

étoile auprès de *Sirius*, que tu vois d'ici. Le beau pays ! dit *Memnon* : quoi ! vous n'avez point chez vous de coquines qui trompent un pauvre homme, point d'amis intimes qui lui gagnent ſon argent & qui lui crèvent un œil, point de banqueroutiers, point de ſatrapes qui ſe moquent de vous en vous refuſant juſtice ? Non, dit l'habitant de l'étoile, rien de tout cela. Nous ne ſommes jamais trompés par les femmes, parce que nous n'en avons point ; nous ne faiſons point d'excès de table, parce que nous ne mangeons point ; nous n'avons point de banqueroutiers, parce qu'il n'y a chez nous ni or ni argent ; on ne peut pas nous crever les yeux, parce que nous n'avons point de corps à la façon des vôtres ; & les ſatrapes ne nous font jamais d'injuſtice, parce que dans notre petite étoile tout le monde eſt égal.

Memnon lui dit alors, Monſeigneur ſans femme & ſans dîner, à quoi paſſez-vous votre tems ? A veiller, dit le génie, ſur les autres globes qui nous ſont confiés : & je viens pour te conſoler. Hélas ! reprit *Memnon*, que ne veniez-vous la nuit paſſée, pour m'empêcher de faire tant de folies ? J'étais auprès d'*Aſſan* ton frère aîné, dit l'être céleſte. Il eſt plus à plaindre que toi. Sa gracieuſe majeſté le roi des Indes, à la cour duquel il a l'honneur d'être, lui a fait crever les deux yeux pour une petite indiſcrétion, & il eſt actuellement dans un cachot les fers aux pieds & aux mains. C'eſt bien la peine, dit *Memnon*, d'avoir un bon génie dans une famille, pour que de deux frères l'un ſoit borgne, l'autre aveugle, l'un couché ſur la paille, l'autre en priſon. Ton ſort changera, reprit l'animal de l'étoile. Il eſt vrai que tu ſeras toûjours borgne ; mais à cela près, tu ſeras aſſez heureux, pourvu que tu ne faſſes jamais le ſot projet d'être parfaitement ſage. C'eſt donc une choſe à laquelle il eſt impoſſible de parvenir ? s'écria *Memnon* en ſoûpirant. Auſſi impoſſible, lui repliqua l'autre, que d'être parfaitement habile, parfaitement fort, parfaitement puiſſant, parfaitement heureux. Nous-mêmes, nous en ſommes bien loin. Il y a un globe où tout cela ſe trouve ; mais dans les cent mille millions de mondes qui ſont diſperſés dans l'étendue, tout ſe ſuit par degrés. On a moins de ſageſſe & de plaiſir dans le ſecond que dans le

Digitized by Google

premier, moins dans le troiſiéme que dans le ſecond. Ainſi du reſte juſqu'au dernier, où tout le monde eſt complettement fou. J'ai bien peur, dit *Memnon*, que notre petit globe terraquée ne ſoit préciſément les petites maiſons de l'univers dont vous me faites l'honneur de me parler. Pas tout-à-fait, dit l'eſprit; mais il en approche: il faut que tout ſoit en ſa place. Eh mais, dit *Memnon*, certains poëtes, certains philoſophes, ont donc grand tort de dire, *Que tout eſt bien.* Ils ont grande raiſon, dit le philoſophe de là-haut, en conſidérant l'arrangement de l'univers entier. Ah! je ne croirai cela, repliqua le pauvre *Memnon*, que quand je ne ſerai plus borgne.

Digitized by Google

LES DEUX CONSOLÉS.

LE grand philoſophe *Citophile* diſait un jour à une femme déſolée & qui avait juſte ſujet de l'être ; Madame, la reine d'Angleterre, fille du grand *Henri IV*, a été auſſi malheureuſe que vous : on la chaſſa de ſes royaumes ; elle fut prête à périr ſur l'océan par les tempêtes ; elle vit mourir ſon royal époux ſur l'échaffaut. J'en ſuis fâchée pour elle, dit la dame ; & elle ſe mit à pleurer ſes propres infortunes.

Mais, dit *Citophile*, ſouvenez-vous de *Marie Stuart* : elle aimait fort honnêtement un brave muſicien qui avait une très belle baſſe-taille. Son mari tua ſon muſicien à ſes yeux ; & enſuite ſa bonne amie & ſa bonne parente la reine *Élizabeth*, qui ſe diſait pucelle, lui fit couper le cou ſur un échaffaut tendu de noir, après l'avoir tenue en priſon dix-huit années. Cela eſt fort cruel, répondit la dame ; & elle ſe replongea dans ſa mélancolie.

Vous avez peut-être entendu parler, dit le conſolateur, de la belle *Jeanne de Naples*, qui fut priſe & étranglée ? Je m'en ſouviens confuſément, dit l'affligée.

Il faut que je vous conte, ajouta l'autre, l'avanture d'une ſouveraine qui fut détrônée de mon tems après ſoupé, & qui eſt morte dans une iſle déſerte. Je ſais toute cette hiſtoire, répondit la dame.

Eh bien donc je vais vous apprendre ce qui eſt arrivé à une autre grande princeſſe à qui j'ai montré la philoſophie. Elle avait un amant, comme en ont toutes les grandes & belles princeſſes. Son père entra dans ſa chambre, & ſurprit l'amant qui avait le viſage tout en feu & l'œil étincelant comme une eſcarboucle ; la dame auſſi avait le teint fort animé. Le viſage du jeune homme déplut tellement au père, qu'il lui appliqua le plus énorme ſouflet qu'on eût jamais donné dans ſa province. L'amant prit une paire de pincettes & caſſa la tête au beau-père, qui guérit à peine, & qui porte encor

Digitized by Google

la cicatrice de cette bleſſure. L'amante éperdue, ſauta par la fenêtre & ſe démit le pied ; de manière qu'aujourd'hui elle boîte viſiblement, quoique d'ailleurs elle ait la taille admirable. L'amant fut condamné à la mort pour avoir caſſé la tête à un très grand prince. Vous pouvez juger de l'état où était la princeſſe quand on menait pendre l'amant. Je l'ai vue longtems lorſqu'elle était en priſon ; elle ne me parlait jamais que de ſes malheurs.

Pourquoi ne voulez-vous donc pas que je ſonge aux miens ? lui dit la dame. C'eſt, dit le philoſophe, parce qu'il n'y faut pas ſonger, & que tant de grandes dames ayant été ſi infortunées, il vous ſied mal de vous deſeſpérer. Songez à *Hecube*, ſongez à *Niobé*. Ah ! dit la dame, ſi j'avais vécu de leur tems, ou de celui de tant de belles princeſſes, & ſi pour les conſoler vous leur aviez conté mes malheurs, penſez-vous qu'elles vous euſſent écouté ?

Le lendemain le philoſophe perdit ſon fils unique, & fut ſur le point d'en mourir de douleur. La dame fit dreſſer une liſte de tous les rois qui avaient perdu leurs enfans, & la porta au philoſophe ; il la lut, la trouva fort exacte, & n'en pleura pas moins. Trois mois après ils ſe revirent, & furent étonnés de ſe retrouver d'une humeur très gaye. Ils firent ériger une belle ſtatue au *Tems*, avec cette inſcription : *A CELUI QUI CONSOLE.*

Digitized by Google

HISTOIRE DES VOYAGES

DE

SCARMENTADO,

écrite par lui-même.

JE nâquis dans la ville de Candie en 1600. Mon père en était gouverneur ; & je me ſouviens qu'un poëte médiocre, qui n'était pas médiocrement dur, nommé *Iro*, fit de mauvais vers à ma louange, dans leſquels il me faiſait deſcendre de *Minos* en droite ligne : mais mon père ayant été diſgracié, il fit d'autres vers où je ne deſcendais plus que de *Paſiphaé* & de ſon amant : C'était un bien méchant homme que cet *Iro*, & le plus ennuyeux coquin qui fût dans l'iſle.

Mon père m'envoya à l'âge de quinze ans étudier à Rome. J'arrivai dans l'eſpérance d'apprendre toutes les vérités, car juſques-là on m'avait enſeigné tout le contraire, ſelon l'uſage de ce bas monde depuis la Chine juſqu'aux Alpes. *Monſignor Profondo*, à qui j'étais recommandé, était un homme ſingulier, & un des plus terribles ſavans qu'il y eût au monde. Il voulut m'apprendre les catégories d'*Ariſtote*, & fut ſur le point de me mettre dans la catégorie de ſes mignons : Je l'échapai belle. Je vis des proceſſions, des exorciſmes, & quelques rapines. On diſait, mais très fauſſement, que *la Signora Olimpia*, perſonne d'une grande prudence, vendait beaucoup de choſes qu'on ne doit point vendre. J'étais dans un âge où tout cela me paraiſſait fort plaiſant. Une jeune dame de mœurs très douces, nommée *la Signora Fatélo*, s'aviſa de m'aimer. Elle était courtiſée par le révérend père *Poignardini*, & par le révérend père *Aconiti*, jeunes profès d'un ordre qui ne ſubſiſte plus : elle les mit d'accord en me donnant ſes bonnes graces ; mais en même tems je courus riſque

riſque d'être excommunié, & empoiſonné. Je partis très content de l'architecture de *St. Pierre.*

Je voyageai en France ; c'était le tems du régne de *Louis le juſte.* La première choſe qu'on me demanda, ce fut, ſi je voulais à mon déjeuné un petit morceau du maréchal d'*Ancre* dont le peuple avait fait rôtir la chair, & qu'on diſtribuait à fort bon compte à ceux qui en voulaient.

Cet état était continuellement en proie aux guerres civiles, quelquefois pour une place au conſeil, quelquefois pour deux pages de controverſe. Il y avait plus de ſoixante ans que ce feu tantôt couvert & tantôt ſoufflé avec violence déſolait ces beaux climats. C'étaient là les libertés de l'égliſe Gallicane. Hélas ! dis-je, ce peuple eſt pourtant né doux : qui peut l'avoir tiré ainſi de ſon caractère ? Il plaiſante, & il fait des *Saint Barthelemi.* Heureux le tems où il ne fera que plaiſanter !

Je paſſai en Angleterre : les mêmes querelles y excitaient les mêmes fureurs. De ſaints catholiques avaient réſolu, pour le bien de l'égliſe, de faire ſauter en l'air avec de la poudre, le roi, la famille royale, & tout le parlement, & de délivrer l'Angleterre de ces hérétiques. On me montra la place où la bienheureuſe reine *Marie* fille de *Henri VIII*, avait fait brûler plus de cinq cent de ſes ſujets. Un prêtre Hibernois m'aſſura que c'était une très bonne action ; premiérement, parce que ceux qu'on avait brûlé étaient Anglais : en ſecond lieu, parce qu'ils ne prenaient jamais d'eau bénite, & qu'ils ne croyaient pas au trou de *St. Patrice.* Il s'étonnait ſurtout que la reine *Marie* ne fût pas encor canoniſée ; mais il eſpérait qu'elle le ſerait bientôt, quand le cardinal neveu aurait un peu de loiſir.

J'allai en Hollande, où j'eſpérais trouver plus de tranquillité chez des peuples plus phlegmatiques. On coupait la tête à un vieillard vénérable lorſque j'arrivai à la Haie. C'était la tête chauve du premier miniſtre *Barnevelt*, l'homme qui avait le mieux mérité de la république. Touché de pitié je demandai quel était ſon crime, & s'il avait trahi l'état ? Il a fait bien pis, me répondit un prédicant à manteau noir ; c'eſt un homme qui croit que l'on peut ſe ſauver par les bon-

nes œuvres auſſi-bien que par la foi. Vous ſentez bien que ſi de telles opinions s'établiſſaient, une république ne pourrait ſubſiſter, & qu'il faut des loix ſévères pour réprimer de ſi ſcandaleuſes horreurs. Un profond politique du pays me dit en ſoupirant : Hélas ! Monſieur, le bon tems ne durera pas toûjours : ce n'eſt que par hazard que ce peuple eſt ſi zélé : le fond de ſon caractère eſt porté au dogme abominable de la tolérance ; un jour il y viendra : cela fait frémir. Pour moi en attendant que ce tems funeſte de la modération & de l'indulgence fût arrivé, je quittai bien vite un pays où la ſévérité n'était adoucie par aucun agrément, & je m'embarquai pour l'Eſpagne.

La cour était à Seville ; les galions étaient arrivés ; tout reſpirait l'abondance & la joie dans la plus belle ſaiſon de l'année. Je vis au bout d'une allée d'orangers & de citronniers une eſpèce de lice immenſe entourée de gradins couverts d'étoffes précieuſes. Le roi, la reine, les infans, les infantes, étaient ſous un dais ſuperbe. Vis-à-vis de cette auguſte famille était un autre trône, mais plus élevé. Je dis à un de mes compagnons de voyage ; A moins que ce trône ne ſoit réſervé pour DIEU, je ne vois pas à quoi il peut ſervir. Ces indiſcrètes paroles furent entendues d'un grave Eſpagnol, & me coûtèrent cher. Cependant je m'imaginais que nous allions voir quelque carrouſel ou quelque fête de taureaux, lorſque le grand inquiſiteur parut ſur ce trône, d'où il bénit le roi & le peuple.

Enſuite vint une armée de moines défilans deux à deux, blancs, noirs, gris, chauſſés, déchauſſés, avec barbe, ſans barbe, avec capuchon pointu, & ſans capuchon : puis marchait le bourreau ; puis on voyait au milieu des alguazils & des grands environ quarante perſonnes couvertes de ſacs ſur leſquels on avait peint des diables & des flammes. C'étaient des Juifs qui n'avaient pas voulu renoncer abſolument à *Moïſe* : c'étaient des chrétiens qui avaient épouſé leurs commères, ou qui n'avaient pas adoré *Notre-Dame d'Atocha*, ou qui n'avaient pas voulu ſe défaire de leur argent comptant en faveur des frères Hiéronymites. On chanta dévotement de très belles prières, après quoi on brûla à petit feu tous les

Digitized by Google

coupables ; de quoi toute la famille royale parut extrêmement édifiée.

Le ſoir dans le tems que j'allais me mettre au lit arrivèrent chez moi deux familiers de l'inquiſition avec la ſainte Hermandad : ils m'embraſſèrent tendrement, & me menèrent ſans me dire un ſeul mot dans un cachot très frais, meublé d'un lit de natte, & d'un beau crucifix. Je reſtai là ſix ſemaines, au bout deſquelles le révérend père inquiſiteur m'envoya prier de venir lui parler : il me ſerra quelque tems entre ſes bras avec une affection toute paternelle ; il me dit qu'il était ſincérement affligé d'avoir appris que je fuſſe ſi mal logé : mais que tous les appartemens de la maiſon étaient remplis, & qu'une autre fois il eſpérait que je ſerais plus à mon aiſe. Enſuite il me demanda cordialement ſi je ne ſavais pas pourquoi j'étais là. Je dis au révérend père que c'était apparemment pour mes péchés. Eh bien, mon cher enfant, pour quel péché ? parlez-moi avec confiance. J'eus beau imaginer, je ne devinai point ; il me mit charitablement ſur les voies.

Enfin je me ſouvins de mes indiſcrètes paroles. J'en fus quitte pour la diſcipline & une amende de trente mille réales. On me mena faire la révérence au grand inquiſiteur : c'était un homme poli, qui me demanda comment j'avais trouvé ſa petite fête ? Je lui dis que cela était délicieux, & j'allai preſſer mes compagnons de voyage de quitter ce pays, tout beau qu'il eſt. Ils avaient eu le tems de s'inſtruire de toutes les grandes choſes que les Eſpagnols avaient faites pour la religion. Ils avaient lu les mémoires du fameux évêque de Chiapa, par leſquels il parait qu'on avait égorgé ou brûlé ou noyé dix millions d'infidèles en Amérique pour les convertir. Je crus que cet évêque exagérait ; mais quand on réduirait ces ſacrifices à cinq millions de victimes, cela ſerait encor admirable.

Le deſir de voyager me preſſait toûjours. J'avais compté finir mon tour de l'Europe par la Turquie ; nous en primes la route. Je me propoſai bien de ne plus dire mon avis ſur les fêtes que je verrais. Ces Turcs, dis-je à mes compagnons, ſont des mécréans, qui n'ont point été batiſés, & qui par conſéquent ſeront bien plus cruels que les révérends pères

inquiſiteurs. Gardons le ſilence quand nous ſerons chez les mahométans.

J'allai donc chez eux. Je fus étrangement ſurpris de voir en Turquie beaucoup plus d'égliſes chrétiennes qu'il n'y en avait dans Candie. J'y vis juſqu'à des troupes nombreuſes de moines, qu'on laiſſait prier la vierge *Marie* librement, & maudire *Mahomet*; ceux-ci en grec, ceux-là en latin, quelques autres en arménien. Les bonnes gens que les Turcs! m'écriai-je. Les chrétiens Grecs, & les chrétiens Latins étaient ennemis mortels dans Conſtantinople: ces eſclaves ſe perſécutaient les uns les autres, comme des chiens qui ſe mordent dans la rue, & à qui leurs maîtres donnent des coups de bâton pour les ſéparer. Le grand-viſir protégeait alors les Grecs. Le patriarche Grec m'accuſa d'avoir ſoupé chez le patriarche Latin, & je fus condamné en plein divan à cent coups de latte ſur la plante des pieds, rachetables de cinq cent ſequins. Le lendemain le grand-viſir fut étranglé; le ſurlendemain ſon ſucceſſeur, qui était pour le parti des Latins, & qui ne fut étranglé qu'un mois après, me condamna à la même amende pour avoir ſoupé chez le patriarche Grec. Je fus dans la triſte néceſſité de ne plus fréquenter ni l'égliſe Grecque ni la Latine. Pour m'en conſoler je pris à loyer une fort belle Circaſſienne, qui était la perſonne la plus tendre dans le tête-à-tête, & la plus dévote à la moſquée. Une nuit dans les doux tranſports de ſon amour elle s'écria en m'embraſſant, *Alla*, *Illa*, *Alla*; ce ſont les paroles ſacramentales des Turcs; je crus que c'était celles de l'amour: je m'écriai auſſi fort tendrement, *Alla*, *Illa*, *Alla*. Ah! me dit-elle, le DIEU miſéricordieux ſoit loué, vous êtes Turc. Je lui dis, que je le béniſſais de m'en avoir donné la force, & je me crus trop heureux. Le matin l'iman vint pour me circoncire; & comme je fis quelque difficulté, le cadi du quartier, homme loyal, me propoſa de m'empâler: je ſauvai mon prépuce & mon derrière avec mille ſequins, & je m'enfuis vite en Perſe, réſolu de ne plus entendre ni meſſe grecque ni latine en Turquie, & de ne plus crier *Alla*, *Illa*, *Alla*, dans un rendez-vous.

En arrivant à Iſpahan, on me demanda ſi j'étais pour le

Digitized by Google

mouton noir ou pour le mouton blanc ? Je répondis que cela m'était fort indifférent, pourvu qu'il fût tendre. Il faut ſavoir que les factions du *Mouton blanc* & du *Mouton noir* partageaient encor les Perſans. On crut que je me moquais des deux partis, de ſorte que je me trouvai déja une violente affaire ſur les bras aux portes de la ville : il m'en coûta encor grand nombre de ſequins pour me débarraſſer des moutons.

Je pouſſai juſqu'à la Chine, avec un interprète, qui m'aſſura que c'était là le pays où l'on vivait librement, & gaiement. Les Tartares s'en étaient rendus maîtres, après avoir tout mis à feu & à ſang ; & les révérends pères jéſuites d'un côté, comme les révérends pères dominicains de l'autre, diſaient qu'ils y gagnaient des ames à DIEU, ſans que perſonne en fût rien. On n'a jamais vu de convertiſſeurs ſi zélés ; car ils ſe perſécutaient les uns les autres tour-à-tour : ils écrivaient à Rome des volumes de calomnies ; ils ſe traitaient d'infidèles, & de prévaricateurs pour une ame. Il y avait ſurtout une horrible querelle entre eux ſur la manière de faire la révérence. Les jéſuites voulaient que les Chinois ſaluaſſent leurs pères & leurs mères à la mode de la Chine, & les dominicains voulaient qu'on les ſaluât à la mode de Rome. Il m'arriva d'être pris par les jéſuites pour un dominicain. On me fit paſſer chez ſa majeſté Tartare pour un eſpion du pape. Le conſeil ſuprême chargea un premier mandarin, qui ordonna à un ſergent, qui commanda à quatre sbirres du pays de m'arrêter & de me lier en cérémonie. Je fus conduit après cent quarante génuflexions devant ſa majeſté. Elle me fit demander ſi j'étais l'eſpion du pape, & s'il était vrai que ce prince dût venir en perſonne le détrôner ? Je lui répondis, que le pape était un prêtre de ſoixante & dix ans ; qu'il demeurait à quatre mille lieuës de ſa ſacrée majeſté Tartaro-Chinoiſe ; qu'il avait environ deux mille ſoldats qui montaient la garde avec un paraſol ; qu'il ne détrônait perſonne, & que ſa majeſté pouvait dormir en ſûreté. Ce fut l'avanture la moins funeſte de ma vie. On m'envoya à Macao, d'où je m'embarquai pour l'Europe.

Mon vaiſſeau eut beſoin d'être radoubé vers les côtes de Golconde. Je pris ce tems pour aller voir la cour du grand

Aureng-Zeb, dont on disait des merveilles dans le monde : il était alors dans Déli. J'eus la consolation de l'envisager le jour de la pompeuse cérémonie dans laquelle il reçut le présent céleste que lui envoyait le sherif de la Mecque. C'était le balai avec lequel on avait balayé la maison sainte, le *Caaba*, le *Beth Alla*. Ce balai est le symbole qui balaye toutes les ordures de l'ame. *Aureng-Zeb* ne paraissait pas en avoir besoin ; c'était l'homme le plus pieux de tout l'Indoustan. Il est vrai qu'il avait égorgé un de ses frères & empoisonné son père. Vingt rayas & autant d'omras étaient morts dans les supplices ; mais cela n'était rien, & on ne parlait que de sa dévotion. On ne lui comparait que la sacrée majesté du séréniſſime empereur de Maroc *Muley Ismaël*, qui coupait des têtes tous les vendredis après la prière.

Je ne disais mot ; les voyages m'avaient formé, & je sentais qu'il ne m'appartenait pas de décider entre ces deux augustes souverains. Un jeune Français avec qui je logeais manqua, je l'avoue, de respect à l'empereur des Indes & à celui de Maroc. Il s'avisa de dire très indiscrettement qu'il y avait en Europe de très pieux souverains qui gouvernaient bien leurs états, & qui fréquentaient même les églises, sans pourtant tuer leurs pères & leurs frères, & sans couper les têtes de leurs sujets. Notre interprète transmit en indou le discours impie de mon jeune homme. Instruit par le passé, je fis vite seller mes chameaux : nous partimes le Français & moi. J'ai su depuis que la nuit même les officiers du grand *Aureng-Zeb* étant venus pour nous prendre, ils ne trouvèrent que l'interprète. Il fut exécuté en place publique, & tous les courtisans avouèrent sans flatterie que sa mort était très juste.

Il me restait de voir l'Afrique, pour jouïr de toutes les douceurs de notre continent. Je la vis en effet. Mon vaisseau fut pris par des corsaires nègres. Notre patron fit de grandes plaintes ; il leur demanda pourquoi ils violaient ainsi les loix des nations ? Le capitaine nègre lui répondit : Vous avez le nez long, & nous l'avons plat ; vos cheveux sont tout droits, & notre laine est frisée ; vous avez la peau de

Digitized by Google

couleur de cendre, & nous de couleur d'ébène ; par conſéquent nous devons, par les loix ſacrées de la nature, être toûjours ennemis. Vous nous achetez aux foires de la côte de Guinée comme des bêtes de ſomme, pour nous faire travailler à je ne ſais quel emploi auſſi pénible que ridicule. Vous nous faites fouiller à coups de nerfs de bœuf dans des montagnes, pour en tirer une eſpèce de terre jaune, qui par elle-même n'eſt bonne à rien, & qui ne vaut pas à beaucoup près un bon oignon d'Egypte : auſſi quand nous vous rencontrons, & que nous ſommes les plus forts, nous vous faiſons eſclaves, nous vous faiſons labourer nos champs, ou nous vous coupons le nez & les oreilles.

On n'avait rien à repliquer à un diſcours ſi ſage. J'allai labourer le champ d'une vieille négreſſe, pour conſerver mes oreilles & mon nez. On me racheta au bout d'un an. J'avais vu tout ce qu'il y a de beau, de bon & d'admirable ſur la terre : je réſolus de ne plus voir que mes pénates. Je me mariai chez moi : je fus cocu, & je vis que c'était l'état le plus doux de la vie.

Digitized by Google

MICROMEGAS,

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage d'un habitant du monde de l'étoile Sirius *dans la planète de* Saturne.

DAns une de ces planètes qui tournent autour de l'étoile nommée *Sirius*, il y avait un jeune homme de beaucoup d'eſprit, que j'ai eu l'honneur de connaître dans le dernier voyage qu'il fit ſur notre petite fourmillière; il s'appellait *Micromégas*, nom qui convient fort à tous les grands. Il avait huit lieuës de haut : j'entends par huit lieuës, vingt-quatre mille pas géométriques de cinq pieds chacun.

Quelques algébriſtes, gens toûjours utiles au public, prendront ſur le champ la plume, & trouveront, que puiſque monſieur *Micromégas*, habitant du pays de *Sirius*, a de la tête aux pieds vingt-quatre mille pas, qui font cent vingt mille pieds de roi, & que nous autres citoyens de la terre nous n'avons guères que cinq pieds, & que notre globe a neuf mille lieuës de tour; ils trouveront, dis-je, qu'il faut abſolument que le globe qui l'a produit ait au juſte vingt & un millions ſix cent mille fois plus de circonférence que notre petite terre. Rien n'eſt plus ſimple & plus ordinaire dans la nature. Les états de quelques ſouverains d'Allemagne ou d'Italie, dont on peut faire le tour en une demi-heure, comparés à l'empire de Turquie, de Moſcovie ou de la Chine, ne ſont qu'une très faible image des prodigieuſes différences que la nature a miſes dans tous les êtres.

La taille de ſon excellence étant de la hauteur que j'ai dite,

Digitized by Google

dite, tous nos ſculpteurs & tous nos peintres conviendront ſans peine, que ſa ceinture peut avoir cinquante mille pieds de roi de tour; ce qui fait une très jolie proportion.

Quant à ſon eſprit, c'eſt un des plus cultivés que nous ayons; il ſait beaucoup de choſes, il en a inventé quelques-unes : il n'avait pas encor deux cent cinquante ans, & il étudiait ſelon la coutume au collège des jéſuites de ſa planète, lorſqu'il devina, par la force de ſon eſprit, plus de cinquante propoſitions d'*Euclide*. C'eſt dix-huit de plus que *Blaiſe Paſcal*, lequel après en avoir deviné trente-deux en ſe jouant, à ce que dit ſa ſœur, devint depuis un géomètre aſſez médiocre, & un fort mauvais métaphyſicien. Vers les quatre cent cinquante ans au ſortir de l'enfance, il diſſéqua beaucoup de ces petits inſectes qui n'ont pas cent pieds de diamètre, & qui ſe dérobent aux microſcopes ordinaires; il en compoſa un livre fort curieux, mais qui lui fit quelques affaires. Le Muphti de ſon pays, grand vetillard & fort ignorant, trouva dans ſon livre des propoſitions ſuſpectes, mal-ſonantes, téméraires, hérétiques, ſentant l'héréſie, & le pourſuivit vivement : il s'agiſſait de ſavoir ſi la forme ſubſtantielle des puces de *Sirius* était de même nature que celle des colimaçons. *Micromégas* ſe défendit avec eſprit; il mit les femmes de ſon côté; le procès dura deux cent vingt ans. Enfin le Muphti fit condamner le livre par des juriſconſultes qui ne l'avaient pas lu, & l'auteur eut ordre de ne paraître à la cour de huit cent années.

Il ne fut que médiocrement affligé d'être banni d'une cour qui n'était remplie que de tracaſſeries & de petiteſſes. Il fit une chanſon fort plaiſante contre le Muphti, dont celui-ci ne s'embarraſſa guères; & il ſe mit à voyager de planète en planète, pour achever de ſe former *l'eſprit & le cœur*, comme l'on dit. Ceux qui ne voyagent qu'en chaiſe de poſte ou en berline, ſeront ſans doute étonnés des équipages de là-haut : car nous autres, ſur notre petit tas de boue, nous ne concevons rien au-delà de nos uſages. Notre voyageur connaiſſait merveilleuſement les loix de la gravitation, & toutes les forces attractives & répulſives. Il s'en ſervait ſi à propos, que tantôt à l'aide d'un rayon du ſoleil, tantôt

par la commodité d'une comète, il allait de globe en globe lui & les ſiens, comme un oiſeau voltige de branche en branche. Il parcourut la voie lactée en peu de tems; & je ſuis obligé d'avouer qu'il ne vit jamais, à travers les étoiles dont elle eſt ſemée, ce beau ciel empirée que l'illuſtre vicaire *Derham* ſe vante d'avoir vu au bout de ſa lunette. Ce n'eſt pas que je prétende que monſieur *Derham* ait mal vu, à Dieu ne plaiſe! mais *Micromégas* était ſur les lieux, c'eſt un bon obſervateur, & je ne veux contredire perſonne. *Micromégas* après avoir bien tourné arriva dans le globe de *Saturne*. Quelque accoutumé qu'il fût à voir des choſes nouvelles, il ne put d'abord, en voyant la petiteſſe du globe & de ſes habitans, ſe défendre de ce ſourire de ſupériorité qui échape quelquefois aux plus ſages. Car enfin *Saturne* n'eſt guères que neuf cent fois plus gros que la terre, & les citoyens de ce pays-là ſont des nains qui n'ont que mille toiſes de haut ou environ. Il s'en moqua un peu d'abord avec ſes gens, à-peu-près comme un muſicien Italien ſe met à rire de la muſique de *Lulli*, quand il vient en France. Mais comme le Sirien avait un bon eſprit, il comprit bien vite qu'un être penſant peut fort bien n'être pas ridicule pour n'avoir que ſix mille pieds de haut. Il ſe familiariſa avec les Saturniens, après les avoir étonnés. Il lia une étroite amitié avec le ſecrétaire de l'académie de *Saturne*, homme de beaucoup d'eſprit, qui n'avait à la vérité rien inventé, mais qui rendait un fort bon compte des inventions des autres, & qui faiſait paſſablement de petits & de grands calculs. Je rapporterai ici, pour la ſatisfaction des lecteurs, une converſation ſingulière que *Micromégas* eut un jour avec monſieur le ſecrétaire.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Converſation de l'habitant de Sirius *avec celui de* Saturne.

APrès que ſon excellence ſe fut couchée, & que le ſecrétaire ſe fut approché de ſon viſage, Il faut avouer, dit *Micromégas*, que la nature eſt bien variée. Oui, dit le Saturnien, la nature eſt comme un parterre, dont les fleurs... Ah, dit l'autre, laiſſez là votre parterre. Elle eſt, reprit le ſecrétaire, comme une aſſemblée de blondes & de brunes, dont les parures... Et qu'ai-je affaire de vos brunes ? dit l'autre. Elle eſt donc comme une galerie de peintures, dont les traits... Et non, dit le voyageur, encor une fois la nature eſt comme la nature. Pourquoi lui chercher des comparaiſons ? Pour vous plaire, répondit le ſecrétaire. Je ne veux point qu'on me plaiſe, répondit le voyageur, je veux qu'on m'inſtruiſe ; commencez d'abord par me dire combien les hommes de votre globe ont de ſens. Nous en avons ſoixante & douze, dit l'académicien ; & nous nous plaignons tous les jours du peu. Notre imagination va au-delà de nos beſoins ; nous trouvons qu'avec nos ſoixante & douze ſens, notre anneau, nos cinq lunes, nous ſommes trop bornés ; & malgré toute notre curioſité, & le nombre aſſez grand de paſſions qui réſultent de nos ſoixante & douze ſens, nous avons tout le tems de nous ennuyer. Je le crois bien, dit *Micromégas* : car dans notre globe nous avons près de mille ſens ; & il nous reſte encor je ne ſais quel déſir vague, je ne ſais quelle inquiétude, qui nous avertit ſans ceſſe, que nous ſommes peu de choſe, & qu'il y a des êtres beaucoup plus parfaits. J'ai un peu voyagé ; j'ai vu des mortels fort au-deſſous de nous ; j'en ai vu de fort ſupérieurs ; mais je n'en ai vu aucuns qui n'ayent plus de déſirs que de vrais beſoins, & plus de beſoins que de ſatisfaction. J'arriverai peut-être un jour au pays où il ne manque rien ; mais juſques à préſent perſonne ne m'a donné de nouvelles poſitives

de ce pays-là. Le Saturnien & le Sirien s'épuiſèrent alors en conjectures ; mais après beaucoup de raiſonnemens fort ingénieux & fort incertains, il en falut revenir aux faits. Combien de tems vivez-vous ? dit le Sirien. Ah ! bien peu, repliqua le petit homme de *Saturne*. C'eſt tout comme chez nous, dit le Sirien : nous nous plaignons toûjours du peu. Il faut que ce ſoit une loi univerſelle de la nature. Hélas ! nous ne vivons, dit le Saturnien, que cinq cent grandes révolutions du ſoleil. (Cela revient à quinze mille ans, ou environ, à compter à notre manière.) Vous voyez bien que c'eſt mourir preſque au moment que l'on eſt né ; notre exiſtence eſt un point, notre durée un inſtant, notre globe un atôme. A peine a-t-on commencé à s'inſtruire un peu, que la mort arrive avant qu'on ait de l'expérience. Pour moi je n'oſe faire aucuns projets ; je me trouve comme une goute d'eau dans un océan immenſe. Je ſuis honteux ſurtout devant vous de la figure ridicule que je fais dans ce monde.

Micromégas lui repartit : Si vous n'étiez pas philoſophe, je craindrais de vous affliger, en vous apprenant que notre vie eſt ſept cent fois plus longue que la vôtre ; mais vous ſavez trop bien que quand il faut rendre ſon corps aux élémens, & ranimer la nature ſous une autre forme, ce qui s'appelle mourir ; quand ce moment de métamorphoſe eſt venu, avoir vécu une éternité, ou avoir vécu un jour, c'eſt préciſément la même choſe. J'ai été dans des pays où l'on vit mille fois plus longtems que chez moi, & j'ai trouvé qu'on y murmurait encore. Mais il y a partout des gens de bon ſens qui ſavent prendre leur parti & remercier l'auteur de la nature. Il a répandu ſur cet univers une profuſion de variétés, avec une eſpèce d'uniformité admirable. Par exemple, tous les êtres penſans ſont différens, & tous ſe reſſemblent au fond par le don de la penſée & des déſirs. La matière eſt partout étenduë ; mais elle a dans chaque globe des propriétés diverſes. Combien comptez-vous de ces propriétés diverſes dans votre matière ? Si vous parlez de ces propriétés, dit le Saturnien, ſans leſquelles nous croyons que ce globe ne pourrait ſubſiſter tel qu'il eſt, nous en comptons trois cent, comme l'étendue, l'impénétrabilité, la mobilité, la gravitation, la

Digitized by Google

diviſibilité, & le reſte. Apparemment, repliqua le voyageur, que ce petit nombre ſuffit aux vues que le Créateur avait ſur votre petite habitation. J'admire en tout ſa ſageſſe ; je vois partout des différences, mais auſſi partout des proportions. Votre globe eſt petit, vos habitans le ſont auſſi ; vous avez peu de ſenſations ; votre matière a peu de propriétés ; tout cela eſt l'ouvrage de la providence. De quelle couleur eſt votre ſoleil bien examiné ? D'un blanc fort jaunâtre, dit le Saturnien ; & quand nous diviſons un de ſes rayons, nous trouvons qu'il contient ſept couleurs. Notre ſoleil tire ſur le rouge, dit le Sirien, & nous avons trente-neuf couleurs primitives. Il n'y a pas un ſoleil, parmi tous ceux dont j'ai approché, qui ſe reſſemble, comme chez vous il n'y a pas un viſage qui ne ſoit différent de tous les autres.

Après pluſieurs queſtions de cette nature, il s'informa, combien de ſubſtances eſſentiellement différentes on comptait dans *Saturne*. Il apprit qu'on n'en comptait qu'une trentaine, comme DIEU, l'eſpace, la matière, les êtres étendus qui ſentent, les êtres étendus qui ſentent & qui penſent, les êtres penſans qui n'ont point d'étenduë, ceux qui ſe pénètrent, ceux qui ne ſe pénètrent pas, & le reſte. Le Sirien, chez qui on en comptait trois cent, & qui en avait découvert trois mille autres dans ſes voyages, étonna prodigieuſement le philoſophe de *Saturne*. Enfin après s'être communiqué l'un à l'autre un peu de ce qu'ils ſavaient, & beaucoup de ce qu'ils ne ſavaient pas, après avoir raiſonné pendant une révolution du ſoleil, ils réſolurent de faire enſemble un petit voyage philoſophique.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Voyage des deux habitans de Sirius, *& de* Saturne.

NOs deux philoſophes étaient prêts à s'embarquer dans l'atmoſphère de *Saturne* avec une fort jolie proviſion d'inſtrumens mathématiques, lorſque la maîtreſſe du Saturnien qui en eut des nouvelles vint en larmes faire ſes remontrances. C'était une jolie petite brune qui n'avait que ſix cent ſoixante toiſes, mais qui réparait par bien des agrémens la petiteſſe de ſa taille. Ah cruel! s'écria-t-elle, après t'avoir réſiſté quinze cent ans, lorſqu'enfin je commençais à me rendre, quand j'ai à peine paſſé deux cent ans entre tes bras, tu me quittes pour aller voyager avec un géant d'un autre monde; va, tu n'es qu'un curieux, tu n'as jamais eu d'amour; ſi tu étais un vrai Saturnien, tu ſerais fidèle. Où vas-tu courir? que veux-tu? nos cinq lunes ſont moins errantes que toi, notre anneau eſt moins changeant; voilà qui eſt fait, je n'aimerai jamais plus perſonne. Le philoſophe l'embraſſa, pleura avec elle, tout philoſophe qu'il était, & la dame après s'être pâmée, alla ſe conſoler avec un petit-maître du pays.

Cependant nos deux curieux partirent; ils ſautèrent d'abord ſur l'anneau, qu'ils trouvèrent aſſez plat, comme l'a fort bien deviné un illuſtre habitant de notre petit globe; de là ils allèrent de lune en lune. Une comète paſſait tout auprès de la dernière; ils s'élancèrent ſur elle avec leurs domeſtiques & leurs inſtrumens. Quand ils eurent fait environ cent cinquante millions de lieuës, ils rencontrèrent les ſatellites de *Jupiter*. Ils paſſèrent dans *Jupiter* même, & y reſtèrent une année, pendant laquelle ils apprirent de fort beaux ſecrets, qui ſeraient actuellement ſous preſſe ſans meſſieurs les inquiſiteurs, qui ont trouvé quelques propoſitions un peu dures. Mais j'en ai lu le manuſcrit dans la bibliothèque de l'illuſtre archevêque de... qui m'a laiſſé voir ſes livres avec cette généroſité & cette bonté qu'on ne ſaurait aſſez louer.

Digitized by Google

Mais revenons à nos voyageurs. En ſortant de *Jupiter*, ils traverſèrent un eſpace d'environ cent millions de lieuës, & ils cotoyèrent la planète de *Mars*, qui, comme on ſait, eſt cinq fois plus petite que notre petit globe ; ils virent deux lunes qui ſervent à cette planète, & qui ont échapé aux regards de nos aſtronomes. Je ſais bien que le père *Caſtel* écrira, & même aſſez plaiſamment, contre l'exiſtence de ces deux lunes ; mais je m'en rapporte à ceux qui raiſonnent par analogie. Ces bons philoſophes-là ſavent combien il ſerait difficile que *Mars*, qui eſt ſi loin du ſoleil, ſe paſſât à moins de deux lunes. Quoi qu'il en ſoit, nos gens trouvèrent cela ſi petit, qu'ils craignirent de n'y pas trouver de quoi coucher, & ils paſſèrent leur chemin, comme deux voyageurs qui dédaignent un mauvais cabaret de village, & pouſſent juſqu'à la ville voiſine. Mais le Sirien & ſon compagnon ſe repentirent bientôt. Ils allèrent longtems, & ne trouvèrent rien. Enfin ils apperçurent une petite lueur, c'était la terre ; cela fit pitié à des gens qui venaient de *Jupiter*. Cependant de peur de ſe repentir une ſeconde fois, ils réſolurent de débarquer. Ils paſſèrent ſur la queue de la comète, & trouvant une aurore boréale toute prête, ils ſe mirent dedans, & arrivèrent à terre ſur le bord ſeptentrional de la mer Baltique, le cinq Juillet mil-ſept-cent-trente-ſept nouveau ſtyle.

CHAPITRE IV.

Ce qui leur arrive ſur le globe de la terre.

APrès s'être repoſés quelque tems, ils mangèrent à leur déjeuné deux montagnes que leurs gens leur apprêtèrent aſſez proprement. Enſuite ils voulurent reconnaître le petit pays où ils étaient. Ils allèrent d'abord du nord au ſud. Les pas ordinaires du Sirien & de ſes gens étaient d'environ trente mille pieds de roi ; le nain de *Saturne* ſuivait de loin en haletant ; or il falait qu'il fît environ douze pas, quand l'autre faiſait une enjambée ; figurez-vous, (s'il eſt permis de faire

Digitized by Google

de telles comparaiſons) un très petit chien de manchon qui ſuivrait un capitaine des gardes du roi de Pruſſe.

Comme ces étrangers-là vont aſſez vite, ils eurent fait le tour du globe en trente-ſix heures; le ſoleil à la vérité, ou plutôt la terre, fait un pareil voyage en une journée; mais il faut ſonger qu'on va bien plus à ſon aiſe, quand on tourne ſur ſon axe, que quand on marche ſur ſes pieds. Les voilà donc revenus d'où ils étaient partis, après avoir vu cette mare preſque imperceptible pour eux, qu'on nomme *la Méditerranée*, & cet autre petit étang, qui ſous le nom du *grand Océan* entoure la taupinière. Le nain n'en avait eu jamais qu'à mi-jambe, & à peine l'autre avait-il mouillé ſon talon. Ils firent tout ce qu'ils purent en allant & en revenant deſſus & deſſous, pour tâcher d'appercevoir ſi ce globe était habité ou non. Ils ſe baiſſèrent, ils ſe couchèrent, ils tâtèrent partout; mais leurs yeux & leurs mains n'étant point proportionnés aux petits êtres qui rampent ici, ils ne reçurent pas la moindre ſenſation qui pût leur faire ſoupçonner, que nous & nos confrères les autres habitans de ce globe avons l'honneur d'exiſter.

Le nain, qui jugeait quelquefois un peu trop vite, décida d'abord qu'il n'y avait perſonne ſur la terre. Sa première raiſon était qu'il n'avait vu perſonne. *Micromégas* lui fit ſentir poliment que c'était raiſonner aſſez mal: car, diſait-il, vous ne voyez pas avec vos petits yeux certaines étoiles de la cinquantiéme grandeur, que j'apperçois très diſtinctement; concluez-vous de-là que ces étoiles n'exiſtent pas? Mais, dit le nain, j'ai bien tâté. Mais, répondit l'autre, vous avez mal ſenti. Mais, dit le nain, ce globe-ci eſt ſi mal conſtruit, cela eſt ſi irrégulier & d'une forme qui me parait ſi ridicule! tout ſemble être ici dans le cahos; voyez-vous ces petits ruiſſeaux dont aucun ne va de droit fil, ces étangs qui ne ſont ni ronds, ni quarrés, ni ovales, ni ſous aucune forme régulière; tous ces petits grains pointus dont ce globe eſt hériſſé & qui m'ont écorché les pieds? (il voulait parler des montagnes.) Remarquez-vous encor la forme de tout le globe, comme il eſt plat aux poles, comme il tourne autour du ſoleil d'une manière gauche, de façon que les climats des poles ſont néceſſairement incul-

incultes ? En vérité ce qui fait que je penſe qu'il n'y a ici perſonne, c'eſt qu'il me paraît que des gens de bon ſens ne voudraient pas y demeurer. Eh bien, dit *Micromégas*, ce ne ſont peut-être pas non plus des gens de bon ſens qui l'habitent. Mais enfin il y a quelque apparence que ceci n'eſt pas fait pour rien. Tout vous parait irrégulier ici, dites-vous, parce que tout eſt tiré au cordeau dans *Saturne* & dans *Jupiter*. Eh, c'eſt peut-être par cette raiſon-là même qu'il y a ici un peu de confuſion. Ne vous ai-je pas dit que dans mes voyages j'avais toûjours remarqué de la variété ? Le Saturnien repliqua à toutes ces raiſons. La diſpute n'eût jamais fini, ſi par bonheur *Micromégas*, en s'échauffant à parler, n'eût caſſé le fil de ſon collier de diamans. Les diamans tombèrent ; c'étaient de jolis petits karats aſſez inégaux, dont les plus gros peſaient quatre cent livres, & les plus petits cinquante. Le nain en ramaſſa quelques-uns ; il s'apperçut en les approchant de ſes yeux, que ces diamans, de la façon dont ils étaient taillés, étaient d'excellens microſcopes. Il prit donc un petit microſcope de cent ſoixante pieds de diamètre, qu'il appliqua à ſa prunelle ; & *Micromégas* en choiſit un de deux mille cinq cent pieds. Ils étaient excellens ; mais d'abord on ne vit rien par leur ſecours, il falait s'ajuſter. Enfin l'habitant de *Saturne* vit quelque choſe d'imperceptible qui remuait entre deux eaux dans la mer Baltique : c'était une baleine. Il la prit avec le petit doigt fort adroitement, & la mettant ſur l'ongle de ſon pouce, il la fit voir au Sirien, qui ſe mit à rire pour la ſeconde fois de l'excès de petiteſſe dont étaient les habitans de notre globe. Le Saturnien convaincu que notre monde eſt habité s'imagina bien vite qu'il ne l'était que par des baleines ; & comme il était grand raiſonneur, il voulut deviner d'où un ſi petit atôme tirait ſon mouvement, s'il avait des idées, une volonté, une liberté. *Micromégas* y fut fort embarraſſé ; il examina l'animal fort patiemment, & le réſultat de l'examen fut, qu'il n'y avait pas moyen de croire qu'une ame fût logée là. Les deux voyageurs inclinaient donc à penſer qu'il n'y a point d'eſprit dans notre habitation, lorſqu'à l'aide du microſcope, ils apperçurent quelque choſe de plus gros qu'une baleine qui flottait

ſur la mer Baltique. On ſait que dans ce tems-là même une volée de philoſophes revenait du cercle polaire, ſous lequel ils avaient été faire des obſervations dont perſonne ne s'était aviſé juſques alors. Les gazettes dirent que leur vaiſſeau échoua aux côtes de Boſnie, & qu'ils eurent bien de la peine à ſe ſauver. Mais on ne ſait jamais dans ce monde le deſſous des cartes. Je vais raconter ingénument comme la choſe ſe paſſa, ſans y rien mettre du mien, ce qui n'eſt pas un petit effort pour un hiſtorien.

CHAPITRE V.

Expériences & raiſonnemens des deux voyageurs.

Micromégas étendit la main tout doucement vers l'endroit où l'objet paraiſſait, & avançant deux doigts & les retirant par la crainte de ſe tromper, puis les ouvrant & les ſerrant, il ſaiſit fort adroitement le vaiſſeau qui portait ces meſſieurs, & le mit encor ſur ſon ongle, ſans le trop preſſer de peur de l'écraſer. Voici un animal bien différent du premier, dit le nain de *Saturne*; le Sirien mit le prétendu animal dans le creux de ſa main. Les paſſagers & les gens de l'équipage, qui s'étaient crus enlevés par un ouragan, & qui ſe croyaient ſur une eſpèce de rocher, ſe mettent tous en mouvement; les matelots prennent des tonneaux de vin, les jettent ſur la main de *Micromégas*, & ſe précipitent après. Les géomètres prennent leurs quarts de cercle, leurs ſecteurs, & des filles Laponnes, & deſcendent ſur les doigts du Sirien. Ils en firent tant, qu'il ſentit enfin remuer quelque choſe qui lui chatouillait les doigts; c'était un bâton ferré qu'on lui enfonçait d'un pié dans l'index; il jugea par ce picotement qu'il était ſorti quelque choſe du petit animal qu'il tenait. Mais il n'en ſoupçonna pas d'abord davantage. Le microſcope, qui faiſait à peine diſcerner une baleine & un vaiſſeau, n'avait point de priſe ſur un être auſſi imperceptible que des hommes. Je ne prétens choquer ici la vanité de perſonne,

Digitized by Google

mais je ſuis obligé de prier les importans de faire ici une petite remarque avec moi ; c'eſt qu'en prenant la taille des hommes d'environ cinq pieds, nous ne faiſons pas ſur la terre une plus grande figure, qu'en ferait ſur une boule de dix pieds de tour, un animal qui aurait à-peu-près la ſix cent milliéme partie d'un pouce en hauteur. Figurez-vous une ſubſtance qui pourrait tenir la terre dans ſa main, & qui aurait des organes en proportion des nôtres ; & il ſe peut très bien faire qu'il y ait un grand nombre de ces ſubſtances. Or concevez, je vous prie, ce qu'elles penſeraient de ces batailles qui nous ont valu deux villages qu'il a falu rendre.

Je ne doute pas que ſi quelque capitaine des grands grenadiers lit jamais cet ouvrage, il ne hauſſe de deux grands pieds au moins les bonnets de ſa troupe ; mais je l'avertis qu'il aura beau faire, & que lui & les ſiens ne ſeront jamais que des infiniment petits.

Quelle adreſſe merveilleuſe ne falut-il donc pas à notre philoſophe de *Sirius* pour appercevoir les atômes dont je viens de parler ! Quand *Leeuwenhoek* & *Hartſoeker* virent les premiers, ou crurent voir, la graine dont nous ſommes formés, ils ne firent pas à beaucoup près une ſi étonnante découverte. Quel plaiſir ſentit *Micromégas* en voyant remuer ces petites machines, en examinant tous leurs tours, en les ſuivant dans toutes leurs opérations ! comme il s'écria ! comme il mit avec joie un de ſes microſcopes dans les mains de ſon compagnon de voyage ! Je les vois, diſaient-ils tous deux à la fois ; ne les voyez-vous pas qui portent des fardeaux, qui ſe baiſſent, qui ſe relèvent ? En parlant ainſi, les mains leur tremblaient, par le plaiſir de voir des objets ſi nouveaux, & par la crainte de les perdre. Le Saturnien, paſſant d'un excès de défiance à un excès de crédulité, crut appercevoir qu'ils travaillaient à la propagation. *Ah !* diſait-il, *j'ai pris la nature ſur le fait.* Mais il ſe trompait ſur les apparences ; ce qui n'arrive que trop, ſoit qu'on ſe ſerve on non de microſcopes.

CHAPITRE VI.

Ce qui leur arriva avec des hommes.

Micromégas, bien meilleur obſervateur que ſon nain, vit clairement que les atômes ſe parlaient : & il le fit remarquer à ſon compagnon, qui honteux de s'être mépris ſur l'article de la génération, ne voulut point croire que de pareilles eſpèces puſſent ſe communiquer des idées. Il avait le don des langues, auſſi-bien que le Sirien : Il n'entendait point parler nos atômes, & il ſuppoſait qu'ils ne parlaient pas. D'ailleurs comment ces êtres imperceptibles auraient-ils les organes de la voix, & qu'auraient-ils à dire ? Pour parler, il faut penſer, ou à peu près ; mais s'ils penſaient, ils auraient donc l'équivalent d'une ame. Or attribuer l'équivalent d'une ame à cette eſpèce, cela lui paraiſſait abſurde. Mais, dit le Sirien, vous avez cru tout-à-l'heure qu'ils faiſaient l'amour. Eſt-ce que vous croyez qu'on puiſſe faire l'amour ſans penſer & ſans proférer quelque parole, ou du moins ſans ſe faire entendre ? Suppoſez-vous d'ailleurs qu'il ſoit plus difficile de produire un argument qu'un enfant ? Pour moi, l'un & l'autre me paraiſſent de grands myſtères. Je n'oſe plus ni croire ni nier, dit le nain, je n'ai plus d'opinion. Il faut tâcher d'examiner ces inſectes, nous raiſonnerons après. C'eſt fort bien dit, reprit *Micromégas* : & auſſi-tôt il tira une paire de ciſeaux dont il ſe coupa les ongles, & d'une rognure de l'ongle de ſon pouce il fit ſur le champ une eſpèce de grande trompette parlante comme un vaſte entonnoir, dont il mit le tuyau dans ſon oreille. La circonférence de l'entonnoir enveloppait le vaiſſeau & tout l'équipage. La voix la plus faible entrait dans les fibres circulaires de l'ongle, de ſorte que grace à ſon induſtrie le philoſophe de là-haut entendit parfaitement le bourdonnement de nos inſectes de là-bas. En peu d'heures il parvint à diſtinguer les paroles, & enfin à entendre le français. Le nain en fit autant, quoiqu'avec plus

Digitized by Google

de difficulté. L'étonnement des voyageurs redoublait à chaque inſtant. Ils entendaient des mites parler d'aſſez bon ſens : ce jeu de la nature leur paraiſſait inexplicable. Vous croyez bien que le Sirien & ſon nain brûlaient d'impatience de lier converſation avec les atômes : il craignait que ſa voix de tonnerre, & ſurtout celle de *Micromégas*, n'aſſourdit les mites ſans en être entendue. Il falait en diminuer la force. Ils ſe mirent dans la bouche des eſpèces de petits cure-dents, dont le bout fort effilé venait donner auprès du vaiſſeau. Le Sirien tenait le nain ſur ſes genoux, & le vaiſſeau avec l'équipage ſur un ongle. Il baiſſait la tête, & parlait bas. Enfin moyennant toutes ces précautions, & bien d'autres encore, il commença ainſi ſon diſcours.

Inſectes inviſibles, que la main du Créateur s'eſt plu à faire naître dans l'abîme de l'infiniment petit, je le remercie de ce qu'il a daigné me découvrir des ſecrets qui ſemblaient impénétrables. Peut-être ne daignerait-on pas vous regarder à ma cour, mais je ne mépriſe perſonne, & je vous offre ma protection.

Si jamais il y a eu quelqu'un d'étonné, ce furent les gens qui entendirent ces paroles. Ils ne pouvaient deviner d'où elles partaient. L'aumônier du vaiſſeau récita les prières des exorciſmes, les matelots jurèrent, & les philoſophes du vaiſſeau firent un ſyſtême ; mais quelque ſyſtême qu'ils fiſſent, ils ne purent jamais deviner qui leur parlait. Le nain de *Saturne*, qui avait la voix plus douce que *Micromégas*, leur apprit alors en peu de mots à quelles eſpèces ils avaient à faire. Il leur conta le voyage de *Saturne*, les mit au fait de ce qu'était monſieur *Micromégas* ; & après les avoir plaint d'être ſi petits, il leur demanda, s'ils avaient toûjours été dans ce miſérable état ſi voiſin de l'anéantiſſement, ce qu'ils faiſaient dans un globe qui paraiſſait appartenir à des baleines, s'ils étaient heureux, s'ils multipliaient, s'ils avaient une ame ? & cent autres queſtions de cette nature.

Un raiſonneur de la troupe plus hardi que les autres, & choqué de ce qu'on doutait de ſon ame, obſerva l'interlocuteur avec des pinnules braquées ſur un quart de cercle, fit deux ſtations, & à la troiſiéme il parla ainſi : Vous croyez

Digitized by Google

donc, monſieur, parce que vous avez mille toiſes depuis la tête juſqu'aux pieds, que vous êtes un... Mille toiſes! s'écria le nain: Juſte ciel! d'où peut-il ſavoir ma hauteur? mille toiſes! il ne ſe trompe pas d'un pouce; quoi! cet atôme m'a meſuré! Il eſt géomètre, il connait ma grandeur; & moi qui ne le vois qu'à travers un microſcope, je ne connais pas encor la ſienne! Oui, je vous ai meſuré, dit le phyſicien, & je meſurerai bien encor votre grand compagnon. La propoſition fut acceptée; ſon excellence ſe coucha de ſon long, car s'il ſe fût tenu debout, ſa tête eût été trop au-deſſus des nuages. Nos philoſophes lui plantèrent un grand arbre dans un endroit que le docteur *Swift* nommerait, mais que je me garderai bien d'appeller par ſon nom à cauſe de mon grand reſpect pour les dames. Puis par une ſuite de triangles liés enſemble, ils conclurent que ce qu'ils voyaient était en effet un jeune homme de cent vingt mille pieds de roi.

Alors *Micromégas* prononça ces paroles: Je vois plus que jamais qu'il ne faut juger de rien ſur ſa grandeur apparente. O DIEU, qui avez donné une intelligence à des ſubſtances qui paraiſſent ſi mépriſables, l'infiniment petit vous coûte auſſi peu que l'infiniment grand; & s'il eſt poſſible qu'il y ait des êtres plus petits que ceux-ci, ils peuvent encor avoir un eſprit ſupérieur à ceux de ces ſuperbes animaux que j'ai vus dans le ciel, dont le pied ſeul couvrirait le globe où je ſuis deſcendu.

Un des philoſophes lui répondit, qu'il pouvait en toute ſûreté croire qu'il eſt en effet des êtres intelligens beaucoup plus petits que l'homme. Il lui conta, non pas tout ce que *Virgile* a dit de fabuleux ſur les abeilles, mais ce que *Swammerdam* a découvert, & ce que *Réaumur* a diſſéqué. Il lui apprit enfin qu'il y a des animaux qui ſont pour les abeilles, ce que les abeilles ſont pour l'homme, ce que le Sirien lui-même était pour ces animaux ſi vaſtes dont il parlait, & ce que ces grands animaux ſont pour d'autres ſubſtances devant leſquelles ils ne paraiſſent que comme des atômes. Peu-à-peu la converſation devint intéreſſante, & *Micromégas* parla ainſi.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Converſation avec les hommes.

O Atômes intelligens, dans qui l'Etre éternel s'eſt plu à manifeſter ſon adreſſe & ſa puiſſance, vous devez ſans doute goûter des joies bien pures ſur votre globe; car ayant ſi peu de matière, & paraiſſant tout eſprit, vous devez paſſer votre vie à aimer & à penſer; c'eſt la véritable vie des eſprits. Je n'ai vu nulle part le vrai bonheur, mais il eſt ici ſans doute. A ce diſcours tous les philoſophes ſecouèrent la tête, & l'un d'eux plus franc que les autres avoua de bonne foi, que ſi l'on en excepte un petit nombre d'habitans fort peu conſidérés, tout le reſte eſt un aſſemblage de fous, de méchans & de malheureux. Nous avons plus de matière qu'il ne nous en faut, dit-il, pour faire beaucoup de mal, ſi le mal vient de la matière, & trop d'eſprit, ſi le mal vient de l'eſprit. Savez-vous bien, par exemple, qu'à l'heure que je vous parle, il y a cent mille fous de notre eſpèce couverts de chapeaux, qui tuent cent mille autres animaux couverts d'un turban, ou qui ſont maſſacrés par eux, & que preſque par toute la terre c'eſt ainſi qu'on en uſe de tems immémorial. Le Sirien frémit, & demanda quel pouvait être le ſujet de ces horribles querelles entre de ſi chétifs animaux. Il s'agit, dit le philoſophe, de quelques tas de boue grands comme votre talon. Ce n'eſt pas qu'aucun de ces millions d'hommes, qui ſe font égorger, prétende un fétu ſur ces tas de boue. Il ne s'agit que de ſavoir s'il appartiendra à un certain homme qu'on nomme *Sultan*, ou à un autre qu'on nomme je ne ſais pourquoi *Céſar*. Ni l'un ni l'autre n'a jamais vu ni ne verra jamais le petit coin de terre dont il s'agit: & preſqu'aucun de ces animaux qui s'égorgent mutuellement, n'a jamais vu l'animal pour lequel ils s'égorgent.

Ah malheureux! s'écria le Sirien avec indignation, peut-on concevoir cet excès de rage forcenée? Il me prend envie de faire trois pas, & d'écraſer de trois coups de pied toute

Digitized by Google

cette fourmillière d'aſſaſſins ridicules. Ne vous en donnez pas la peine, lui répondit-on ; ils travaillent aſſez à leur ruine. Sachez qu'au bout de dix ans, il ne reſte jamais la centiéme partie de ces miſérables ; ſachez que quand même ils n'auraient pas tiré l'épée, la faim, la fatigue ou l'intempérance les emportent preſque tous. D'ailleurs ce n'eſt pas eux qu'il faut punir ; ce ſont ces barbares ſédentaires, qui du fond de leur cabinet ordonnent, dans le tems de leur digeſtion, le maſſacre d'un million d'hommes, & qui enſuite en font remercier DIEU ſolemnellement. Le voyageur ſe ſentait ému de pitié pour la petite race humaine, dans laquelle il découvrait de ſi étonnans contraſtes. Puiſque vous êtes du petit nombre des ſages, dit-il à ces meſſieurs, & qu'apparemment vous ne tuez perſonne pour de l'argent, dites-moi, je vous en prie, à quoi vous vous occupez ? Nous diſſéquons des mouches, dit le philoſophe, nous meſurons des lignes, nous aſſemblons des nombres, nous ſommes d'accord ſur deux ou trois points que nous entendons, & nous diſputons ſur deux ou trois mille que nous n'entendons pas. Il prit auſſi-tôt fantaiſie au Sirien & au Saturnien d'interroger ces atômes penſans, pour ſavoir les choſes dont ils convenaient. Combien comptez-vous, dit-il, de l'étoile de la canicule à la grande étoile des gemeaux ? Ils répondirent tous à la fois, Trente-deux degrés & demi. Combien comptez-vous d'ici à la lune ? Soixante demi-diamètres de la terre en nombres ronds. Combien pèſe votre air ? Il croyait les attraper, mais tous lui dirent que l'air pèſe environ neuf cent fois moins qu'un pareil volume de l'eau la plus légère, & dix-neuf cent fois moins que l'or de ducat. Le petit nain de *Saturne* étonné de leurs réponſes, fut tenté de prendre pour des ſorciers ces mêmes gens auxquels il avait refuſé une ame un quart d'heure auparavant.

Enfin *Micromégas* leur dit : Puiſque vous ſavez ſi bien ce qui eſt hors de vous, ſans doute vous ſavez encor mieux ce qui eſt en dedans. Dites-moi ce que c'eſt que votre ame, & comment vous formez vos idées ? Les philoſophes parlèrent tous à la fois comme auparavant : mais ils furent tous de différens avis. Le plus vieux citait *Ariſtote* ; l'autre prononçait le

le nom de *Deſcartes*, celui-ci de *Mallebranche*, cet autre de *Leibnitz*, cet autre de *Locke*. Un vieux péripatéticien dit tout haut avec confiance, L'ame eſt une *entelechie*, & une raiſon par qui elle a la puiſſance d'être ce qu'elle eſt. C'eſt ce que déclare expreſſément *Ariſtote* page 633 de l'édition du Louvre.

Ἐντελεχεῖα ἐϛι. &c.

Je n'entends pas trop bien le grec, dit le géant. Ni moi non plus, dit la mite philoſophique. Pourquoi donc, reprit le Sirien, citez-vous un certain *Ariſtote* en grec ? C'eſt, repliqua le ſavant, qu'il faut bien citer ce qu'on ne comprend point du tout dans la langue qu'on entend le moins.

Le Cartéſien prit la parole, & dit : L'ame eſt un eſprit pur, qui a reçu dans le ventre de ſa mère toutes les idées métaphyſiques, & qui en ſortant de là eſt obligée d'aller à l'école, & d'apprendre tout de nouveau ce qu'elle a ſi bien ſu, & qu'elle ne ſaura plus. Ce n'était donc pas la peine, répondit l'animal de huit lieuës, que ton ame fût ſi ſavante dans le ventre de ta mère, pour être ſi ignorante quand tu aurais de la barbe au menton. Mais qu'entends-tu par eſprit ? Que me demandez-vous là ? dit le raiſonneur, je n'en ai point d'idée ; on dit que ce n'eſt pas de la matière. Mais ſais-tu au moins ce que c'eſt que de la matière ? Très bien, répondit l'homme. Par exemple, cette pierre eſt griſe, & d'une telle forme, elle a ſes trois dimenſions, elle eſt peſante & diviſible. Eh bien, dit le Sirien, cette choſe qui te parait être diviſible, peſante & griſe, me dirais-tu bien ce que c'eſt ? tu vois quelques attributs, mais le fonds de la choſe, le connais-tu ? Non, dit l'autre. Tu ne ſais donc point ce que c'eſt que la matière.

Alors monſieur *Micromégas* adreſſant la parole à un autre ſage qu'il tenait ſur ſon pouce, lui demanda ce que c'était que ſon ame, & ce qu'elle faiſait ? Rien du tout, répondit le philoſophe Mallebranchiſte, c'eſt DIEU qui fait tout pour moi ; je vois tout en lui, je fais tout en lui ; c'eſt lui qui fait tout ſans que je m'en mêle. Autant vaudrait ne pas être, reprit le ſage de *Sirius*. Et toi, mon ami, dit-il à un Leibnitien qui était là, qu'eſt-ce que ton ame ? C'eſt, répondit le Leibnitien, une aiguille qui montre les heures pendant que mon corps carillonne ;

ou bien, ſi vous voulez, c'eſt elle qui carillonne, pendant que mon corps montre l'heure; ou bien, mon ame eſt le miroir de l'univers, & mon corps eſt la bordure du miroir: cela eſt clair.

Un petit partiſan de *Locke* était là tout auprès; & quand on lui eut enfin adreſſé la parole, Je ne ſais pas, dit-il, comment je penſe; mais je ſais que je n'ai jamais penſé qu'à l'occaſion de mes ſens. Qu'il y ait des ſubſtances immatérielles & intelligentes, c'eſt de quoi je ne doute pas: mais qu'il ſoit impoſſible à DIEU de communiquer la penſée à la matière, c'eſt de quoi je doute fort. Je révère la puiſſance éternelle, il ne m'appartient pas de la borner; je n'affirme rien, je me contente de croire qu'il y a plus de choſes poſſibles qu'on ne penſe.

L'animal de *Sirius* ſourit: il ne trouva pas celui-là le moins ſage; & le nain de *Saturne* aurait embraſſé le ſectateur de *Locke* ſans l'extrême diſproportion. Mais il y avait là par malheur un petit animalcule en bonnet quarré, qui coupa la parole à tous les animalcules philoſophes; il dit qu'il ſavait tout le ſecret, que cela ſe trouvait dans la ſomme de *St. Thomas*; il regarda de haut en bas les deux habitans céleſtes; il leur ſoutint que leurs perſonnes, leurs mondes, leurs ſoleils, leurs étoiles, tout était fait uniquement pour l'homme. A ce diſcours nos deux voyageurs ſe laiſſèrent aller l'un ſur l'autre en étouffant de ce rire inextinguible qui ſelon *Homère* eſt le partage des Dieux; leurs épaules & leurs ventres allaient & venaient, & dans ces convulſions le vaiſſeau que le Sirien avait ſur ſon ongle tomba dans une poche de la culotte du Saturnien. Ces deux bonnes gens le cherchèrent longtems; enfin ils retrouvèrent l'équipage, & le rajuſtèrent fort proprement. Le Sirien reprit les petites mites; il leur parla encor avec beaucoup de bonté, quoiqu'il fût un peu fâché dans le fond du cœur de voir que les infiniment petits euſſent un orgueil preſqu'infiniment grand. Il leur promit de leur faire un beau livre de philoſophie écrit fort menu pour leur uſage, & que dans ce livre ils verraient le bout des choſes. Effectivement il leur donna ce volume avant ſon départ: on le porta à Paris à l'académie des ſciences; mais quand le ſecrétaire l'eut ouvert, il ne vit rien qu'un livre tout blanc: *Ah*, dit-il, *je m'en étais bien douté.*

Digitized by Google

HISTOIRE
D' UN
BON BRAMIN.

JE rencontrai dans mes voyages un vieux bramin, homme fort ſage, plein d'eſprit & très ſavant ; de plus il était riche, & partant il en était plus ſage encore ; car ne manquant de rien, il n'avait beſoin de tromper perſonne. Sa famille était très bien gouvernée par trois belles femmes qui s'étudiaient à lui plaire ; & quand il ne s'amuſait pas avec ſes femmes, il s'occupait à philoſopher.

Près de ſa maiſon, qui était belle, ornée, & accompagnée de jardins charmans, demeurait une vieille Indienne, bigote, imbécille & aſſez pauvre.

Le bramin me dit un jour, Je voudrais n'être jamais né. Je lui demandai pourquoi ? Il me répondit : J'étudie depuis quarante ans, ce ſont quarante années de perduës ; j'enſeigne les autres, & j'ignore tout ; cet état porte dans mon ame tant d'humiliation & de dégoût, que la vie m'eſt inſupportable : je ſuis né, je vis dans le tems, & je ne ſais pas ce que c'eſt que le tems : je me trouve dans un point entre deux éternités, comme diſent nos ſages, & je n'ai nulle idée de l'éternité : je ſuis compoſé de matière : je penſe, je n'ai jamais pu m'inſtruire de ce qui produit la penſée : j'ignore ſi mon entendement eſt en moi une ſimple faculté, comme celle de marcher, de digérer, & ſi je penſe avec ma tête comme je prends avec mes mains. Non-ſeulement le principe de ma penſée m'eſt inconnu, mais le principe de mes mouvemens m'eſt également caché : je ne ſais pourquoi j'exiſte ; cependant, on me fait chaque jour des queſtions ſur tous ces points ; il faut répondre ; je n'ai rien de bon à dire ; je parle beaucoup, & je demeure confus & honteux de moi-même après avoir parlé.

Digitized by Google

C'eſt bien pis quand on me demande ſi *Brama* a été produit par *Vitſnou*, ou s'ils ſont tous deux éternels. DIEU m'eſt témoin que je n'en ſais pas un mot, & il y paraît bien à mes réponſes. Ah ! mon révérend père, me dit-on, apprenez-nous comment le mal inonde toute la terre. Je ſuis auſſi en peine que ceux qui me font cette queſtion : je leur dis quelquefois que tout eſt le mieux du monde ; mais ceux qui ont été ruinés & mutilés à la guerre, n'en croyent rien, ni moi non plus : je me retire chez moi accablé de ma curioſité & de mon ignorance. Je lis nos anciens livres, & ils redoublent mes ténèbres. Je parle à mes compagnons ; les uns me répondent qu'il faut jouïr de la vie, & ſe moquer des hommes ; les autres croyent ſavoir quelque choſe, & ſe perdent dans des idées extravagantes ; tout augmente le ſentiment douloureux que j'éprouve. Je ſuis prêt quelquefois de tomber dans le deſeſpoir, quand je ſonge qu'après toutes mes recherches je ne ſais ni d'où je viens, ni ce que je ſuis, ni où j'irai, ni ce que je deviendrai.

L'état de ce bon homme me fit une vraye peine ; perſonne n'était ni plus raiſonnable, ni de meilleure foi que lui. Je conçus que plus il avait de lumières dans ſon entendement, & de ſenſibilité dans ſon cœur, plus il était malheureux.

Je vis le même jour la vieille femme qui demeurait dans ſon voiſinage : je lui demandai ſi elle avait jamais été affligée de ne ſavoir pas comment ſon ame était faite ? Elle ne comprit ſeulement pas ma queſtion : elle n'avait jamais réfléchi un ſeul moment de ſa vie ſur un ſeul des points qui tourmentaient le bramin : elle croyait aux métamorphoſes de *Vitſnou* de tout ſon cœur, & pourvu qu'elle pût avoir quelquefois de l'eau du Gange pour ſe laver, elle ſe croyait la plus heureuſe des femmes.

Frappé du bonheur de cette pauvre créature, je revins à mon philoſophe, & je lui dis : N'êtes-vous pas honteux d'être malheureux, dans le tems qu'à votre porte il y a un vieil automate qui ne penſe à rien, & qui vit content ? Vous avez raiſon, me répondit-il ; je me ſuis dit cent fois que je ſerais heureux ſi j'étais auſſi ſot que ma voiſine : & cependant je ne voudrais pas d'un tel bonheur.

Digitized by Google

Cette réponſe de mon bramin me fit une plus grande impreſſion que tout le reſte ; je m'examinai moi-même, & je vis qu'en effet je n'aurais pas voulu être heureux à condition d'être imbécille.

Je propoſai la choſe à des philoſophes, & ils furent de mon avis. Il y a pourtant, diſais-je, une furieuſe contradiction dans cette façon de penſer : car enfin, de quoi s'agit-il ? d'être heureux. Qu'importe d'avoir de l'eſprit, ou d'être ſot ? Il y a bien plus : ceux qui ſont contens de leur être, ſont bien ſûrs d'être contens ; ceux qui raiſonnent ne ſont pas ſi ſûrs de bien raiſonner. Il eſt donc clair, diſais-je, qu'il faudrait choiſir de n'avoir pas le ſens commun, pour peu que ce ſens commun contribuë à notre mal être. Tout le monde fut de mon avis, & cependant je ne trouvai perſonne qui voulût accepter le marché de devenir imbécille pour devenir content. De là je conclus que ſi nous faiſons cas du bonheur, nous faiſons encor plus de cas de la raiſon.

Mais après y avoir réfléchi, il paraît que de préférer la raiſon à la félicité, c'eſt être très inſenſé. Comment donc cette contradiction peut-elle s'expliquer ? Comme toutes les autres. Il y a là de quoi parler beaucoup.

Digitized by Google

LE BLANC ET LE NOIR.

TOut le monde, dans la province de Candahar, connait l'avanture du jeune *Ruſtan*. Il était fils unique d'un mirza du pays; c'eſt comme qui dirait marquis parmi nous, ou baron chez les Allemands. Le mirza ſon père avait un bien honnête. On devait marier le jeune *Ruſtan* à une demoiſelle, ou mirzaſſe de ſa ſorte. Les deux familles le déſiraient paſſionnément. Il devait faire la conſolation de ſes parens, rendre ſa femme heureuſe, & l'être avec elle.

Mais par malheur il avait vu la princeſſe de Cachemire à la foire de Kaboul, qui eſt la foire la plus conſidérable du monde, & incomparablement plus fréquentée que celles de Baſſora & d'Aſtracan; & voici pourquoi le vieux prince de Cachemire était venu à la foire avec ſa fille.

Il avait perdu les deux plus rares piéces de ſon tréſor; l'une était un diamant gros comme le pouce, ſur lequel ſa fille était gravée par un art que les Indiens poſſédaient alors, & qui s'eſt perdu depuis. L'autre était un javelot qui allait de lui-même où l'on voulait; ce qui n'eſt pas une choſe bien extraordinaire parmi nous, mais qui l'était à Cachemire.

Un faquir de ſon alteſſe lui vola ces deux bijoux; il les porta à la princeſſe. Gardez ſoigneuſement ces deux piéces, lui dit-il, votre deſtinée en dépend. Il partit alors, & on ne le revit plus. Le duc de Cachemire au deſeſpoir réſolut d'aller voir à la foire de Kaboul, ſi de tous les marchands qui s'y rendent des quatre coins du monde, il n'y en aurait pas un qui eût ſon diamant & ſon arme. Il menait ſa fille avec lui dans tous ſes voyages. Elle porta ſon diamant bien enfermé dans ſa ceinture; mais pour le javelot qu'elle ne pou-

Digitized by Google

vait ſi bien cacher, elle l'avait enfermé ſoigneuſement à Cachemire dans ſon grand coffre de la Chine.

Ruſtan & elle ſe virent à Kaboul; ils s'aimèrent avec toute la bonne foi de leur âge, & toute la tendreſſe de leur pays. La princeſſe pour gage de ſon amour lui donna ſon diamant, & *Ruſtan* lui promit à ſon départ de l'aller voir ſecrettement à Cachemire.

Le jeune mirza avait deux favoris qui lui ſervaient de ſecrétaires, d'écuyers, de maîtres d'hôtel, & de valets de chambre. L'un s'appellait *Topaze*; il était beau, bien fait, blanc comme une Circaſſienne, doux & ſerviable comme un Arménien, ſage comme un Guèbre. L'autre ſe nommait *Ebène*; c'était un nègre fort joli, plus empreſſé, plus induſtrieux que *Topaze*, & qui ne trouvait rien de difficile. Il leur communiqua le projet de ſon voyage. *Topaze* tâcha de l'en détourner avec le zèle circonſpect d'un ſerviteur qui ne voulait pas lui déplaire; il lui repréſenta tout ce qu'il hazardait. Comment laiſſer deux familles au deſeſpoir? comment mettre le couteau dans le cœur de ſes parens? Il ébranla *Ruſtan*; mais *Ebène* le raffermit & leva tous ſes ſcrupules.

Le jeune homme manquait d'argent pour un ſi long voyage. Le ſage *Topaze* ne lui en aurait pas fait prêter; *Ebène* y pourvut. Il prit adroitement le diamant de ſon maître, en fit faire un faux tout ſemblable qu'il remit à ſa place, & donna le véritable en gage à un Arménien pour quelques milliers de roupies.

Quand le marquis eut ſes roupies, tout fut prêt pour le départ. On chargea un élephant de ſon bagage; on monta à cheval. *Topaze* dit à ſon maître, Jai pris la liberté de vous faire des remontrances ſur votre entrepriſe; mais après avoir remontré, il faut obéir; je ſuis à vous, je vous aime, je vous ſuivrai juſqu'au bout du monde; mais conſultons en chemin l'oracle qui eſt à deux paraſanges d'ici. *Ruſtan* y conſentit. L'oracle répondit, *Si tu vas à l'orient, tu ſeras à l'occident. Ruſtan* ne comprit rien à cette réponſe. *Topaze* ſoutint qu'elle ne contenait rien de bon. *Ebène* toûjours complaiſant lui perſuada qu'elle était très favorable.

Il y avait encor un autre oracle dans Kaboul; ils y allèrent.

Digitized by Google

L'oracle de Kaboul répondit en ces mots : *Si tu poſſèdes, tu ne poſſéderas pas ; ſi tu es vainqueur, tu ne vaincras pas ; ſi tu es* Ruſtan, *tu ne le ſeras pas.* Cet oracle parut encor plus inintelligible que l'autre. Prenez garde à vous, diſait *Topaze* : Ne redoutez rien, diſait *Ebène* ; & ce miniſtre, comme on peut le croire, avait toûjours raiſon auprès de ſon maître, dont il encourageait la paſſion & l'eſpérance.

Au ſortir de Kaboul, on marcha par une grande forêt ; on s'aſſit ſur l'herbe pour manger, on laiſſa les chevaux paître. On ſe préparait à décharger l'élephant qui portait le dîner & le ſervice, lorſqu'on s'apperçut que *Topaze* & *Ebène* n'étaient plus avec la petite caravane. On les appelle ; la forêt retentit des noms d'*Ebène* & de *Topaze*. Les valets les cherchent de tous côtés, & rempliſſent la forêt de leurs cris ; ils reviennent ſans avoir rien vu, ſans qu'on leur ait répondu. Nous n'avons trouvé, dirent-ils à *Ruſtan*, qu'un vautour qui ſe battait avec un aigle, & qui lui ôtait toutes ſes plumes. Le récit de ce combat piqua la curioſité de *Ruſtan* ; il alla à pied ſur le lieu ; il n'apperçut ni vautour ni aigle, mais il vit ſon élephant encor tout chargé de ſon bagage qui était aſſailli par un gros rinocerot. L'un frappait de ſa corne, l'autre de ſa trompe. Le rinocerot lâcha priſe à la vue de *Ruſtan* ; on ramena ſon élephant, mais on ne trouva plus les chevaux. Il arrive d'étranges choſes dans les forêts quand on voyage, s'écriait *Ruſtan*. Les valets étaient conſternés, & le maître au deſeſpoir d'avoir perdu à la fois ſes chevaux, ſon cher nègre, & le ſage *Topaze*, pour lequel il avait toûjours de l'amitié, quoiqu'il ne fût jamais de ſon avis.

L'eſpérance d'être bientôt aux pieds de la belle princeſſe de Cachemire le conſolait, quand il rencontra un grand âne rayé, à qui un ruſtre vigoureux & terrible donnait cent coups de bâton. Rien n'eſt ſi beau, ni ſi rare, ni ſi léger à la courſe que les ânes de cette eſpèce. Celui-ci répondait aux coups redoublés du vilain par des ruades qui auraient pu déraciner un chêne. Le jeune mirza prit, comme de raiſon, le parti de l'âne, qui était une créature charmante. Le ruſtre s'enfuit en diſant à l'âne, Tu me le payeras. L'âne remercia ſon libérateur en ſon langage, s'approcha, ſe laiſſa careſſer, & careſſa.

Ruſtan

Digitized by Google

Ruſtan monte deſſus après avoir dîné, & prend le chemin de Cachemire avec ſes domeſtiques, qui ſuivent, les uns à pied, les autres montés ſur l'élephant.

A peine était-il ſur ſon âne que cet animal tourne vers Kaboul, au lieu de ſuivre la route de Cachemire. Son maître a beau tourner la bride, donner des ſacades, ſerrer les genoux, appuyer des éperons, rendre la bride, tirer à lui, fouetter à droite & à gauche, l'animal opiniâtre courait toûjours vers Kaboul.

Ruſtan ſuait, ſe démenait, ſe deſeſpérait, quand il rencontra un marchand de chameaux qui lui dit, Maître, vous avez là un âne bien malin, qui vous méne où vous ne voulez pas aller; ſi vous voulez me le céder, je vous donnerai quatre de mes chameaux à choiſir. *Ruſtan* remercia la Providence de lui avoir procuré un ſi bon marché. *Topaze* avait grand tort, dit-il, de me dire que mon voyage ſerait malheureux. Il monte ſur le plus beau chameau, les trois autres ſuivent; il rejoint ſa caravane, & ſe voit dans le chemin de ſon bonheur.

A peine a-t-il marché quatre paraſanges qu'il eſt arrêté par un torrent profond, large & impétueux, qui roulait des rochers blanchis d'écume. Les deux rivages étaient des précipices affreux, qui éblouïſſaient la vue, & glaçaient le courage; nul moyen de paſſer, nul d'aller à droite ou à gauche. Je commence à craindre, dit *Ruſtan*, que *Topaze* n'ait eu raiſon de blâmer mon voyage, & moi grand tort de l'entreprendre; encor s'il était ici, il me pourrait donner quelques bons avis. Si j'avais *Ebène*, il me conſolerait, & il trouverait des expédiens: mais tout me manque. Son embarras était augmenté par la conſternation de ſa troupe: la nuit était noire, on la paſſa à ſe lamenter. Enfin, la fatigue & l'abattement endormirent l'amoureux voyageur. Il ſe réveille au point du jour, & voit un beau pont de marbre élevé ſur le torrent d'une rive à l'autre.

Ce furent des exclamations, des cris d'étonnement & de joie. Eſt-il poſſible? eſt-ce un ſonge? quel prodige! quel enchantement! oſerons-nous paſſer? Toute la troupe ſe mettait à genoux, ſe relevait, allait au pont, baiſait la terre,

regardait le ciel, étendait les mains, poſait le pied en tremblant, allait, revenait, était en extaſe; & *Ruſtan* diſait, Pour le coup le ciel me favoriſe: *Topaze* ne ſavait ce qu'il diſait; Les oracles étaient en ma faveur; *Ebène* avait raiſon; mais pourquoi n'eſt-il pas ici?

A peine la troupe fut-elle au-delà du torrent, que voilà le pont qui s'abime dans l'eau avec un fracas épouvantable. Tant mieux! tant mieux! s'écria *Ruſtan*, DIEU ſoit loué, le ciel ſoit béni! il ne veut pas que je retourne dans mon pays, où je n'aurais été qu'un ſimple gentilhomme; il veut que j'épouſe ce que j'aime. Je ſerai prince de Cachemire; c'eſt ainſi qu'en *poſſédant* ma maîtreſſe je ne *poſſéderai* pas mon petit marquiſat à Candahar. *Je ſerai* Ruſtan, *& je ne le ſerai pas*, puiſque je deviendrai un grand prince: voilà une grande partie de l'oracle expliquée nettement en ma faveur, le reſte s'expliquera de même: je ſuis trop heureux; mais pourquoi *Ebène* n'eſt-il pas auprès de moi? je le regrette mille fois plus que *Topaze*.

Il avança encor quelques paraſanges avec la plus grande allégreſſe; mais ſur la fin du jour une enceinte de montagnes plus roides qu'une contreſcarpe, & plus hautes que n'aurait été la tour de Babel, ſi elle avait été achevée, barra entiérement la caravane ſaiſie de crainte.

Tout le monde s'écria, DIEU veut que nous périſſions ici; il n'a briſé le pont que pour nous ôter tout eſpoir de retour; il n'a élevé la montagne que pour nous priver de tout moyen d'avancer. O *Ruſtan!* ô malheureux marquis! nous ne verrons jamais Cachemire, nous ne rentrerons jamais dans la terre de Candahar.

La plus cuiſante douleur, l'abattement le plus accablant ſuccédaient dans l'ame de *Ruſtan* à la joie immodérée qu'il avait reſſentie, aux eſpérances dont il s'était enyvré. Il était bien loin d'interpréter les prophéties à ſon avantage. O ciel! ô DIEU paternel! faut-il que j'aye perdu mon ami *Topaze*.

Comme il prononçait ces paroles en pouſſant de profonds ſoupirs, & en verſant des larmes au milieu de ſes ſuivans deſeſpérés, voilà la baze de la montagne qui s'ouvre, une

Digitized by Google

longue galerie en voûte éclairée de cent mille flambeaux, ſe préſente aux yeux éblouis ; & *Ruſtan* de s'écrier, & ſes gens de ſe jetter à genoux, & de tomber d'étonnement à la renverſe, & de crier miracle ! & de dire, *Ruſtan* eſt le favori de *Vitſnou*, le bien-aimé de *Brama*, il ſera le maître du monde : *Ruſtan* le croyait, il était hors de lui, élevé au deſſus de lui-même. Ah ! *Ebène*, mon cher *Ebène !* où êtes-vous ? que n'êtes-vous témoin de toutes ces merveilles ? comment vous ai-je perdu ? belle princeſſe de Cachemire, quand reverrai-je vos charmes ?

Il avance avec ſes domeſtiques, ſon élephant, ſes chameaux, ſous la voûte de la montagne, au bout de laquelle il entre dans une prairie émaillée de fleurs, & bordée de ruiſſeaux ; & au bout de la prairie ce ſont des allées d'arbres à perte de vuë ; & au bout de ces allées, une rivière, le long de laquelle ſont mille maiſons de plaiſance, avec des jardins délicieux. Il entend partout des concerts de voix & d'inſtrumens ; il voit des danſes ; il ſe hâte de paſſer un des ponts de la rivière ; il demande au premier homme qu'il rencontre, quel eſt ce beau pays ?

Celui auquel il s'adreſſait lui répondit, Vous êtes dans la province de Cachemire ; vous voyez les habitans dans la joie & dans les plaiſirs ; nous célébrons les noces de notre belle princeſſe qui va ſe marier avec le ſeigneur *Barbabou*, à qui ſon père l'a promiſe ; que DIEU perpétue leur félicité ! A ces paroles *Ruſtan* tomba évanoui, & le ſeigneur Cachemirien crut qu'il était ſujet à l'épilepſie ; il le fit porter dans ſa maiſon, où il fut longtems ſans connaiſſance. On alla chercher les deux plus habiles médecins du canton ; ils tâtèrent le pouls du malade, qui ayant repris un peu ſes eſprits pouſſait des ſanglots, roulait les yeux, & s'écriait de tems en tems, *Topaze*, *Topaze*, vous aviez bien raiſon !

L'un des deux médecins dit au ſeigneur Cachemirien, Je vois à ſon accent que c'eſt un jeune homme de Candahar à qui l'air de ce pays ne vaut rien ; il faut le renvoyer chez lui ; je vois à ſes yeux qu'il eſt devenu fou ; confiez-le-moi, je le raménerai dans ſa patrie, & je le guérirai. L'autre médecin aſſura qu'il n'était malade que de chagrin, qu'il falait

le mener aux noces de la princeſſe, & le faire danſer. Pendant qu'ils conſultaient, le malade reprit ſes forces ; les deux médecins furent congédiés, & *Ruſtan* demeura tête à tête avec ſon hôte.

Seigneur, lui dit-il, je vous demande pardon de m'être évanoui devant vous, je ſais que cela n'eſt pas poli ; je vous ſupplie de vouloir bien accepter mon élephant en reconnaiſſance des bontés dont vous m'avez honoré. Il lui conta enſuite toutes ſes avantures, en ſe gardant bien de lui parler de l'objet de ſon voyage. Mais au nom de *Vitſnou* & de *Brama*, lui dit-il, apprenez-moi quel eſt cet heureux *Barbabou* qui épouſe la princeſſe de Cachemire, pourquoi ſon père l'a choiſi pour gendre, & pourquoi la princeſſe l'a accepté pour époux ?

Seigneur, lui dit le Cachemirien, la princeſſe n'a point du tout accepté *Barbabou* : au contraire, elle eſt dans les pleurs, tandis que toute la province célèbre avec joie ſon mariage ; elle s'eſt enfermée dans la tour de ſon palais, elle ne veut voir aucune des réjouiſſances qu'on fait pour elle. *Ruſtan* en entendant ces paroles ſe ſentit renaître ; l'éclat de ſes couleurs que la douleur avait flétries, reparut ſur ſon viſage. Dites-moi, je vous prie, continua-t-il, pourquoi le prince de Cachemire s'obſtine à donner ſa fille à un *Barbabou* dont elle ne veut pas ?

Voici le fait, répondit le Cachemirien. Savez-vous que notre auguſte prince avait perdu un gros diamant & un javelot, qui lui tenaient fort au cœur ? Ah ! je le ſais très bien, dit *Ruſtan*. Apprenez donc, dit l'hôte, que notre prince au deſeſpoir de n'avoir point de nouvelles de ſes deux bijoux, après les avoir fait longtems chercher par toute la terre, a promis ſa fille à quiconque lui raporterait l'un ou l'autre. Il eſt venu un ſeigneur *Barbabou* qui était muni du diamant, & il épouſe demain la princeſſe.

Ruſtan pâlit, bégaya un compliment, prit congé de ſon hôte, & courut ſur ſon dromadaire à la ville capitale où ſe devait faire la cérémonie. Il arrive au palais du prince ; il dit qu'il a des choſes importantes à lui communiquer ; il demande une audience ; on lui répond que le prince eſt occupé

Digitized by Google

des préparatifs de la noce. C'eſt pour cela même, dit-il, que je veux lui parler; il preſſe tant qu'il eſt introduit. Monſeigneur, dit-il, que DIEU couronne tous vos jours de gloire & de magnificence! votre gendre eſt un fripon.

Comment? un fripon! qu'oſez-vous dire? eſt-ce ainſi qu'on parle à un duc de Cachemire du gendre qu'il a choiſi? Oui, un fripon, reprit *Ruſtan*; & pour le prouver à votre alteſſe, c'eſt que voici votre diamant que je vous raporte.

Le duc tout étonné confronta les deux diamans; & comme il ne s'y connaiſſait guère, il ne put dire quel était le véritable. Voilà deux diamans, dit-il, & je n'ai qu'une fille; me voilà dans un étrange embarras! Il fit venir *Barbabou*, & lui demanda s'il ne l'avait point trompé. *Barbabou* jura qu'il avait acheté ſon diamant d'un Arménien; l'autre ne diſait pas de qui il tenait le ſien; mais il propoſa un expédient; ce fut qu'il plût à ſon alteſſe de le faire combattre ſur le champ contre ſon rival. Ce n'eſt pas aſſez que votre gendre donne un diamant, diſait-il, il faut auſſi qu'il donne des preuves de valeur. Ne trouvez-vous pas bon que celui qui tuera l'autre épouſe la princeſſe? Très bon, répondit le prince, ce ſera un fort beau ſpectacle pour la cour; battez-vous vite tous deux; le vainqueur prendra les armes du vaincu, ſelon l'uſage de Cachemire, & il épouſera ma fille.

Les deux prétendans deſcendent auſſi-tôt dans la cour. Il y avait ſur l'eſcalier une pie & un corbeau. Le corbeau criait, Battez-vous, battez-vous; la pie, Ne vous battez pas. Cela fit rire le prince; les deux rivaux y prirent garde à peine; ils commencent le combat; tous les courtiſans faiſaient un cercle autour d'eux. La princeſſe ſe tenant toûjours renfermée dans ſa tour, ne voulut point aſſiſter à ce ſpectacle; elle était bien loin de ſe douter que ſon amant fût à Cachemire; & elle avait tant d'horreur pour *Barbabou* qu'elle ne voulait rien voir. Le combat ſe paſſa le mieux du monde; *Barbabou* fut tué roide, & le peuple en fut charmé, parce qu'il était laid, & que *Ruſtan* était fort joli: c'eſt preſque toûjours ce qui décide de la faveur publique.

Le vainqueur revêtit la cotte de maille, l'écharpe & le caſque du vaincu, & vint, ſuivi de toute la cour, au ſon des

Digitized by Google

fanfares, ſe préſenter ſous les fenêtres de ſa maîtreſſe. Tout le monde criait, Belle princeſſe, venez voir votre beau mari qui a tué ſon vilain rival ; ſes femmes répétaient ces paroles. La princeſſe mit par malheur la tête à la fenêtre, & voyant l'armure d'un homme qu'elle abhorrait, elle courut en deſeſpérée à ſon coffre de la Chine, & tira le javelot fatal, qui alla percer ſon cher *Ruſtan* au défaut de la cuiraſſe ; il jetta un grand cri, & à ce cri la princeſſe crut reconnaitre la voix de ſon malheureux amant.

Elle deſcend échevelée, la mort dans les yeux & dans le cœur. *Ruſtan* était déja tombé tout ſanglant dans les bras de ſon père. Elle le voit : ô moment ! ô vue ! ô reconnaiſſance dont on ne peut exprimer ni la douleur ni la tendreſſe, ni l'horreur ! Elle ſe jette ſur lui, elle l'embraſſe ; Tu reçois, lui dit-elle, les premiers & les derniers baiſers de ton amante & de ta meurtrière. Elle retire le dard de la plaie, l'enfonce dans ſon cœur, & meurt ſur l'amant qu'elle adore. Le père épouvanté, éperdu, prêt à mourir comme elle, tâche en vain de la rappeller à la vie ; elle n'était plus ; il maudit ce dard fatal, le briſe en morceaux, jette au loin ces deux diamans funeſtes ; & tandis qu'on prépare les funérailles de ſa fille au lieu de ſon mariage, il fait tranſporter dans ſon palais *Ruſtan* enſanglanté qui avait encor un reſte de vie.

On le porte dans un lit. La première choſe qu'il voit aux deux côtés de ce lit de mort, c'eſt *Topaze* & *Ebène*. Sa ſurpriſe lui rendit un peu de force. Ah ! cruels, dit-il, pourquoi m'avez-vous abandonné ? peut-être la princeſſe vivrait encore ſi vous aviez été près du malheureux *Ruſtan*. Je ne vous ai pas abandonné un ſeul moment, dit *Topaze :* J'ai toûjours été près de vous, dit *Ebène*.

Ah ! que dites-vous ? pourquoi inſulter à mes derniers momens ? répondit *Ruſtan* d'une voix languiſſante. Vous pouvez m'en croire, dit *Topaze ;* vous ſavez que je n'approuvai jamais ce fatal voyage dont je prévoyais les horribles ſuites. C'eſt moi qui étais l'aigle qui a combattu contre le vautour & qu'il a déplumée ; j'étais l'élephant qui emportait le bagage pour vous forcer à retourner dans votre patrie. J'étais l'âne rayé qui vous ramenait malgré vous chez votre père ; c'eſt

Digitized by Google

moi qui ai égaré vos chevaux ; c'eſt moi qui ai formé le torrent qui vous empêchait de paſſer ; c'eſt moi qui ai élevé la montagne qui vous fermait un chemin ſi funeſte ; j'étais le médecin qui vous conſeillait l'air natal ; j'étais la pie qui vous criait de ne point combattre.

Et moi, dit *Ebène*, j'étais le vautour qui a déplumé l'aigle, le rinocerot qui donnait cent coups de cornes à l'élephant, le villain qui battait l'âne rayé, le marchand qui vous donnait des chameaux pour courir à votre perte ; j'ai bâti le pont ſur lequel vous avez paſſé ; j'ai creuſé la caverne que vous avez traverſée ; je ſuis le médecin qui vous encourageait à marcher, le corbeau qui vous criait de vous battre.

Hélas ! ſouvien-toi des oracles, dit Topaze ; *ſi tu vas à l'orient, tu ſeras à l'occident.* Oui, dit *Ebène*, on enſevelit ici les morts le viſage tourné à l'occident : l'oracle était clair, que ne l'as-tu compris ? *Tu as poſſédé, & tu ne poſſédais pas ;* car tu avais le diamant, mais il était faux, & tu n'en ſavais rien. Tu es vainqueur, & tu meurs ; tu es *Ruſtan*, & tu ceſſes de l'être : tout a été accompli.

Comme il parlait ainſi, quatre aîles blanches couvrirent le corps de *Topaze*, & quatre aîles noires celui d'*Ebène*. Que vois-je ? s'écria *Ruſtan*. *Topaze* & *Ebène* répondirent enſemble, Tu vois tes deux génies. Eh ! Meſſieurs, leur dit le malheureux *Ruſtan*, de quoi vous mêliez-vous ? & pourquoi deux génies pour un pauvre homme ? C'eſt la loi, dit *Topaze*, chaque homme a ſes deux génies, c'eſt *Platon* qui l'a dit le premier, & d'autres l'ont répété enſuite : tu vois que rien n'eſt plus véritable : moi qui te parle, je ſuis ton bon génie, & ma charge était de veiller auprès de toi juſqu'au dernier moment de ta vie, je m'en ſuis fidélement acquitté.

Mais, dit le mourant, ſi ton emploi était de me ſervir, je ſuis donc d'une nature fort ſupérieure à la tienne ; & puis comment oſes-tu dire que tu es mon bon génie, quand tu m'as laiſſé tromper dans tout ce que j'ai entrepris, & que tu me laiſſes mourir moi & ma maîtreſſe miſérablement ? Hélas ! c'était ta deſtinée, dit *Topaze*. Si c'eſt la deſtinée, qui fait tout, dit le mourant, à quoi un génie eſt-il bon ? Et toi, *Ebène*, avec tes quatre aîles noires, tu es apparemment mon

Digitized by Google

mauvais génie. Vous l'avez dit, répondit *Ebène*. Mais tu étais donc auſſi le mauvais génie de ma princeſſe ? Non, elle avait le ſien ; & je l'ai parfaitement ſecondé. Ah ! maudit *Ebène*, ſi tu es ſi méchant, tu n'appartiens donc pas au même maître que *Topaze ?* Vous avez été formés tous deux par deux principes différens, dont l'un eſt bon, & l'autre méchant de ſa nature ? Ce n'eſt pas une conſéquence, dit *Ebène*, mais c'eſt une grande difficulté. Il n'eſt pas poſſible, reprit l'agoniſant, qu'un être favorable ait fait un génie ſi funeſte. Poſſible, ou non poſſible, repartit *Ebène*, la choſe eſt comme je te le dis. Hélas ! dit *Topaze*, mon pauvre ami, ne vois-tu pas que ce coquin là a encor la malice de te faire diſputer pour allumer ton ſang, & précipiter l'heure de ta mort ? Va, je ne ſuis guères plus content de toi que de lui, dit le triſte *Ruſtan*. Il avoue du moins qu'il a voulu me faire du mal ; & toi qui prétendais me défendre, tu ne m'as ſervi de rien. J'en ſuis bien fâché, dit le bon génie. Et moi auſſi, dit le mourant ; il y a quelque choſe là-deſſous que je ne comprens pas. Ni moi non plus, dit le pauvre bon génie. J'en ſerai inſtruit dans un moment, dit *Ruſtan*. C'eſt ce que nous verrons, dit *Topaze*. Alors tout diſparut. *Ruſtan* ſe retrouva dans la maiſon de ſon père dont il n'était pas ſorti, & dans ſon lit où il avait dormi une heure.

Il ſe réveille en ſurſaut tout en ſueur, tout égaré ; il ſe tâte, il appelle, il crie, il ſonne. Son valet de chambre *Topaze* accourt en bonnet de nuit, & tout en bâillant. Suis-je mort, ſuis-je en vie ? s'écria *Ruſtan*, la belle princeſſe de Cachemire en réchappera-t-elle ? . . . Monſeigneur rêve-t-il ? répondit froidement *Topaze*.

Ah ! s'écriait *Ruſtan*, qu'eſt donc devenu ce barbare *Ebène* avec ſes quatre aîles noires ? c'eſt lui qui me fait mourir d'une mort ſi cruelle. Monſeigneur, je l'ai laiſſé là haut qui ronfle ; voulez-vous qu'on le faſſe deſcendre ? Le ſcélerat ! il y a ſix mois entiers qu'il me perſécute ; c'eſt lui qui me mena à cette fatale foire de Kaboul ; c'eſt lui qui m'eſcamota le diamant que m'avait donné la princeſſe ; il eſt ſeul la cauſe de mon voyage, de la mort de ma princeſſe, & du coup de javelot dont je meurs à la fleur de mon âge.

Raſſu-

Raſſurez-vous, dit *Topaze*, vous n'avez jamais été à Kaboul; il n'y a point de princeſſe de Cachemire; ſon père n'a jamais eu que deux garçons qui ſont actuellement au collège. Vous n'avez jamais eu de diamant; la princeſſe ne peut être morte, puiſqu'elle n'eſt pas née; & vous vous portez à merveille.

Comment? il n'eſt pas vrai que tu m'aſſiſtais à la mort dans le lit du prince de Cachemire? Ne m'as-tu pas avoué que pour me garantir de tant de malheurs, tu avais été aigle, élephant, âne rayé, médecin & pie? Monſeigneur, vous avez rêvé tout cela: nos idées ne dépendent pas plus de nous dans le ſommeil que dans la veille. DIEU a voulu que cette file d'idées vous ait paſſé par la tête pour vous donner apparemment quelque inſtruction dont vous ferez votre profit.

Tu te moques de moi, reprit *Ruſtan*; combien de tems ai-je dormi? Monſeigneur, vous n'avez encor dormi qu'une heure. Eh bien, maudit raiſonneur, comment veux-tu qu'en une heure de tems j'aye été à la foire de Kaboul il y a ſix mois, que j'en ſois revenu, que j'aye fait le voyage de Cachemire, & que nous ſoyons morts *Barbabou*, la princeſſe & moi? Monſeigneur, il n'y a rien de plus aiſé & de plus ordinaire, & vous auriez pu réellement faire le tour du monde, & avoir beaucoup plus d'avantures en bien moins de tems.

N'eſt-il pas vrai que vous pouvez lire en une heure l'abrégé de l'hiſtoire des Perſes écrite par *Zoroaſtre?* cependant, cet abrégé contient huit cent mille années. Tous ces événemens paſſent ſous vos yeux l'un après l'autre en une heure. Or vous m'avouerez qu'il eſt auſſi aiſé à *Brama* de les reſſerrer tous dans l'eſpace d'une heure que de les étendre dans l'eſpace de huit cent mille années. C'eſt préciſément la même choſe. Figurez-vous que le tems tourne ſur une roue dont le diamètre eſt infini. Sous cette roue immenſe ſont une multitude innombrable de roues les unes dans les autres; celle du centre eſt imperceptible, & fait un nombre infini de tours préciſément dans le même tems que la grande roue n'en achève qu'un. Il eſt clair que tous les événemens, depuis le commencement du monde juſqu'à ſa fin, peuvent arriver ſucceſſivement en beaucoup moins de tems que la cent milliéme par-

tie d'une ſeconde ; & on peut dire même que la choſe eſt ainſi.

Je n'y entends rien, dit *Ruſtan.* Si vous voulez, dit *Topaze*, j'ai un perroquet qui vous le fera aiſément comprendre. Il eſt né quelque tems avant le déluge ; il a été dans l'arche ; il a beaucoup vu ; cependant il n'a encore qu'un an & demi : il vous contera ſon hiſtoire qui eſt fort intéreſſante.

Allez vîte chercher votre perroquet, dit *Ruſtan*, il m'amuſera, juſqu'à ce que je puiſſe me rendormir. Il eſt chez ma ſœur la religieuſe, dit *Topaze*, je vais le chercher, vous en ſerez content ; ſa mémoire eſt fidelle, il conte ſimplement, ſans chercher à montrer de l'eſprit à tout propos, & ſans faire des phraſes. Tant mieux, dit *Ruſtan*, voilà comme j'aime les contes. On lui amena le perroquet, lequel parla ainſi.

NB. *Mademoiſelle* Catherine Vadé *n'a jamais pu trouver l'hiſtoire du perroquet dans le porte-feuille de feu ſon couſin* Antoine Vadé *auteur de ce conte. C'eſt grand dommage, vu le tems auquel vivait ce perroquet.*

Digitized by Google

JEANNOT

ET

COLIN.

PLuſieurs perſonnes dignes de foi ont vu *Jeannot* & *Colin* à l'école dans la ville d'Iſſoire en Auvergne, ville fameuſe dans tout l'univers par ſon collège, & par ſes chaudrons. *Jeannot* était fils d'un marchand de mulets très renommé, & *Colin* devait le jour à un brave laboureur des environs, qui cultivait la terre avec quatre mulets, & qui après avoir payé la taille, le taillon, les aides & gabelles, le ſou pour livre, la capitation & les vingtiémes, ne ſe trouvait pas puiſſamment riche au bout de l'année.

Jeannot & *Colin* étaient fort jolis pour des Auvergnacs; ils s'aimaient beaucoup; & ils avaient enſemble de petites privautés, de petites familiarités, dont on ſe reſſouvient toûjours avec agrément quand on ſe rencontre enſuite dans le monde.

Le tems de leurs études était ſur le point de finir, quand un tailleur apporta à *Jeannot* un habit de velours à trois couleurs, avec une veſte de Lyon de fort bon goût: le tout était accompagné d'une lettre à monſieur de *la Jeannotière*. *Colin* admira l'habit, & ne fut point jaloux: mais *Jeannot* prit un air de ſupériorité qui affligea *Colin*. Dès ce moment *Jeannot* n'étudia plus, ſe regarda au miroir, & mépriſa tout le monde. Quelque tems après un valet de chambre arrive en poſte, & apporte une ſeconde lettre à monſieur le marquis de *la Jeannotière*; c'était un ordre de monſieur ſon père, de faire venir monſieur ſon fils à Paris. *Jeannot* monta en chaiſe en tendant la main à *Colin* avec un ſourire de protection aſſez noble. *Colin* ſentit ſon néant, & pleura. *Jeannot* partit dans toute la pompe de ſa gloire.

Digitized by Google

Les lecteurs qui aiment à s'inſtruire doivent ſavoir que monſieur *Jeannot* le père avait acquis aſſez rapidement des biens immenſes dans les affaires. Vous demandez comment on fait ces grandes fortunes ? C'eſt parce qu'on eſt heureux. Monſieur *Jeannot* était bien fait, ſa femme auſſi, & elle avait encor de la fraicheur. Ils allèrent à Paris pour un procès qui les ruinait, lorſque la fortune qui élève & qui abaiſſe les hommes à ſon gré, les préſenta à la femme d'un entrepreneur des hôpitaux des armées, homme d'un grand talent, & qui pouvait ſe vanter d'avoir tué plus de ſoldats en un an que le canon n'en fait périr en dix. *Jeannot* plut à madame : la femme de *Jeannot* plut à monſieur. *Jeannot* fut bientôt de part dans l'entrepriſe ; il entra dans d'autres affaires. Dès qu'on eſt dans le fil de l'eau, il n'y a qu'à ſe laiſſer aller ; on fait ſans peine une fortune immenſe. Les gredins qui du rivage vous regardent voguer à pleines voiles, ouvrent des yeux étonnés ; ils ne ſavent comment vous avez pu parvenir, ils vous envient au hazard, & font contre vous des brochures que vous ne liſez point. C'eſt ce qui arriva à *Jeannot* le père, qui fut bientôt monſieur de *la Jeannotière*, & qui ayant acheté un marquiſat au bout de ſix mois, retira de l'école monſieur le marquis ſon fils pour le mettre à Paris dans le beau monde.

Colin toûjours tendre, écrivit une lettre de complimens à ſon ancien camarade, *& lui fit ces lignes pour le congratuler.* Le petit marquis ne lui fit point de réponſe. *Colin* en fut malade de douleur.

Le père & la mère donnèrent d'abord un gouverneur au jeune marquis : ce gouverneur qui était un homme du bel air, & qui ne ſavait rien, ne put rien enſeigner à ſon pupille. Monſieur voulait que ſon fils apprît le latin, madame ne le voulait pas. Ils prirent pour arbitre un auteur qui était célèbre alors par des ouvrages agréables. Il fut prié à dîner. Le maître de la maiſon commença par lui dire d'abord ; Monſieur, comme vous ſavez le latin, & que vous êtes un homme de la cour... Moi, monſieur, du latin ! je n'en ſais pas un mot, répondit le bel eſprit, & bien m'en a pris : il eſt clair, qu'on parle beaucoup mieux ſa langue quand on ne partage pas ſon applica-

Digitized by Google

tion entre elle & des langues étrangères. Voyez toutes nos dames, elles ont l'eſprit plus agréable que les hommes; leurs lettres ſont écrites avec cent fois plus de grace; elles n'ont ſur nous cette ſupériorité que parce qu'elles ne ſavent pas le latin.

Eh bien, n'avais-je pas raiſon? dit madame. Je veux que mon fils ſoit un homme d'eſprit, qu'il réuſſiſſe dans le monde; & vous voyez bien que s'il ſavait le latin, il ſerait perdu. Jouë-t-on, s'il vous plait, la comédie & l'opéra en latin? Plaide-t-on en latin quand on a un procès? Fait-on l'amour en latin? Monſieur ébloui de ces raiſons paſſa condamnation, & il fut conclu que le jeune marquis ne perdrait point ſon tems à connaître *Ciceron*, *Horace*, & *Virgile*. Mais qu'apprendra-t-il donc? car encor faut-il qu'il ſache quelque choſe; ne pourrait-on pas lui montrer un peu de géographie? A quoi cela lui ſervira-t-il? répondit le gouverneur. Quand monſieur le marquis ira dans ſes terres, les poſtillons ne ſauront-ils pas les chemins? ils ne l'égareront certainement pas. On n'a pas beſoin d'un quart de cercle pour voyager, & on va très commodément de Paris en Auvergne ſans qu'il ſoit beſoin de ſavoir ſous quelle latitude on ſe trouve.

Vous avez raiſon, repliqua le père; mais j'ai entendu parler d'une belle ſcience, qu'on appelle, je crois, *l'aſtronomie*. Quelle pitié! repartit le gouverneur; ſe conduit-on par les aſtres dans ce monde? & faudra-t-il que monſieur le marquis ſe tuë à calculer une éclipſe, quand il la trouve à point nommé dans l'almanach, qui lui enſeigne de plus les fêtes mobiles, l'âge de la lune, & celui de toutes les princeſſes de l'Europe?

Madame fut entiérement de l'avis du gouverneur. Le petit marquis était au comble de la joie; le pere était très indécis. Que faudra-t-il donc apprendre à mon fils? diſait-il. A être aimable, répondit l'ami que l'on conſultait; & s'il ſait *les moyens de plaire*, il ſaura tout: c'eſt un art qu'il apprendra chez madame ſa mère, ſans que ni l'un ni l'autre ſe donnent la moindre peine.

Madame à ce diſcours embraſſa le gracieux ignorant, & lui dit: On voit bien, monſieur, que vous êtes l'homme

du monde le plus ſavant ; mon fils vous devra toute ſon éducation : je m'imagine pourtant qu'il ne ſerait pas mal qu'il ſût un peu d'hiſtoire. Hélas ! madame, à quoi cela eſt-il bon ? répondit-il ; il n'y a certainement d'agréable & d'utile que l'hiſtoire du jour. Toutes les hiſtoires anciennes, comme le diſait un de nos beaux eſprits, ne ſont que des fables convenues ; & pour les modernes c'eſt un cahos qu'on ne peut débrouiller. Qu'importe à monſieur votre fils que *Charlemagne* ait inſtitué les douze pairs de France, & que ſon ſucceſſeur ait été bègue ?

Rien n'eſt mieux dit, s'écria le gouverneur ; on étouffe l'eſprit des enfans ſous un amas de connaiſſances inutiles ; mais de toutes les ſciences la plus abſurde, à mon avis, & celle qui eſt la plus capable d'étouffer toute eſpèce de génie, c'eſt la géométrie. Cette ſcience ridicule a pour objet des ſurfaces, des lignes & des points qui n'exiſtent pas dans la nature. On fait paſſer en eſprit cent mille lignes courbes entre un cercle & une ligne droite qui le touche, quoique dans la réalité on n'y puiſſe pas paſſer un fétu. La géométrie en vérité n'eſt qu'une mauvaiſe plaiſanterie.

Monſieur & madame n'entendaient pas trop ce que le gouverneur voulait dire, mais ils furent entiérement de ſon avis.

Un ſeigneur comme monſieur le marquis, continua-t-il, ne doit pas ſe deſſécher le cerveau dans ces vaines études. Si un jour il a beſoin d'un géomètre ſublime pour lever le plan de ſes terres, il les fera arpenter pour ſon argent. S'il veut débrouiller l'antiquité de ſa nobleſſe qui remonte aux tems les plus reculés, il enverra chercher un bénédictin. Il en eſt de même de tous les arts. Un jeune ſeigneur heureuſement né, n'eſt ni peintre, ni muſicien, ni architecte, ni ſculpteur ; mais il fait fleurir tous ces arts en les encourageant par ſa magnificence. Il vaut ſans doute mieux les protéger que de les exercer ; il ſuffit que monſieur le marquis ait du goût ; c'eſt aux artiſtes à travailler pour lui ; & c'eſt en quoi on a très grande raiſon de dire que les gens de qualité, (*j'entends ceux qui ſont très riches*) ſavent tout ſans avoir rien appris, parce qu'en effet ils ſavent à la longue juger de toutes les choſes qu'ils commandent, & qu'ils payent.

Digitized by Google

L'aimable ignorant prit alors la parole, & dit ; Vous avez très bien remarqué, madame, que la grande fin de l'homme eſt de réuſſir dans la ſociété. De bonne foi, eſt-ce par les ſciences qu'on obtient ce ſuccès ? S'eſt-on jamais aviſé dans la bonne compagnie de parler de géométrie ? demande-t-on jamais à un honnête homme quel aſtre ſe lève aujourd'hui avec le ſoleil ? s'informe-t-on à ſouper ſi *Clodion le chevelu* paſſa le Rhin ? Non, ſans doute, s'écria le marquis de *la Jeannotière*, que ſes charmes avaient initié quelquefois dans le beau monde, & monſieur mon fils ne doit point éteindre ſon génie par l'étude de tous ces fatras ; mais enfin que lui apprendra-t-on ? car il eſt bon qu'un jeune ſeigneur puiſſe briller dans l'occaſion, comme dit monſieur mon mari. Je me ſouviens d'avoir oui dire à un abbé, que la plus agréable des ſciences était une choſe dont j'ai oublié le nom, mais qui commence par un *B*. Par un *B*, madame ? ne ſerait-ce point la botanique ? Non, ce n'était point de botanique qu'il me parlait ; elle commençait, vous dis-je, par un *B*, & finiſſait par un *on*. Ah ! j'entends, madame, c'eſt le blaſon ; c'eſt à la vérité une ſcience fort profonde : mais elle n'eſt plus à la mode, depuis qu'on a perdu l'habitude de faire peindre ſes armes aux portières de ſon carroſſe ; c'était la choſe du monde la plus utile dans un état bien policé. D'ailleurs, cette étude ſerait infinie ; il n'y a point aujourd'hui de barbier qui n'ait ſes armoiries ; & vous ſavez que tout ce qui devient commun eſt peu fêté. Enfin après avoir examiné le fort & le faible des ſciences, il fut décidé que monſieur le marquis apprendrait à danſer.

La nature qui fait tout, lui avait donné un talent qui ſe développa bientôt avec un ſuccès prodigieux, c'était de chanter agréablement des vaudevilles. Les graces de la jeuneſſe jointes à ce don ſupérieur, le firent regarder comme le jeune homme de la plus grande eſpérance. Il fut aimé des femmes ; & ayant la tête toute pleine de chanſons, il en fit pour ſes maîtreſſes. Il pillait *Bacchus & l'Amour* dans un vaudeville, *la nuit & le jour* dans un autre ; *les charmes & les allarmes* dans un troiſiéme. Mais comme il y avait toûjours dans ſes vers quelques pieds de plus ou de moins qu'il ne falait, il

Digitized by Google

les faiſait corriger moyennant vingt louis d'or par chanſon, & il fut mis dans l'*Année littéraire* au rang des *la Fare*, des *Chaulieux*, des *Hamiltons*, des *Sarrazins* & des *Voitures*.

Madame la marquiſe crut alors être la mère d'un bel eſprit, & donna à ſouper aux beaux eſprits de Paris. La tête du jeune homme fut bientôt renverſée ; il acquit l'art de parler ſans s'entendre, & ſe perfectionna dans l'habitude de n'être propre à rien. Quand ſon père le vit ſi éloquent, il regretta vivement de ne lui avoir pas fait apprendre le latin, car il lui aurait acheté une grande charge dans la robe. La mère qui avait des ſentimens plus nobles, ſe chargea de ſolliciter un régiment pour ſon fils ; & en attendant il fit l'amour. L'amour eſt quelquefois plus cher qu'un régiment. Il dépenſa beaucoup, pendant que ſes parens s'épuiſaient encor davantage à vivre en grands ſeigneurs.

Une jeune veuve de qualité leur voiſine, qui n'avait qu'une fortune médiocre, voulut bien ſe réſoudre à mettre en ſûreté les grands biens de monſieur & de madame de *la Jeannotière*, en ſe les appropriant, & en épouſant le jeune marquis. Elle l'attira chez elle, ſe laiſſa aimer, lui fit entrevoir qu'il ne lui était pas indifférent, le conduiſit par degrés, l'enchanta, le ſubjugua ſans peine. Elle lui donnait tantôt des éloges, tantôt des conſeils ; elle devint la meilleure amie du père & de la mère. Une vieille voiſine propoſa le mariage. Les parens éblouïs de la ſplendeur de cette alliance, acceptèrent avec joie la propoſition. Ils donnèrent leur fils unique à leur amie intime. Le jeune marquis allait épouſer une femme qu'il adorait, & dont il était aimé ; les amis de la maiſon le félicitaient ; on allait rediger les articles en travaillant aux habits de noce & à l'épithalame.

Il était un matin aux genoux de ſa charmante épouſe, que l'amour, l'eſtime & l'amitié allaient lui donner ; ils goûtaient dans une converſation tendre & animée les prémices de leur bonheur ; ils s'arrangeaient pour mener une vie délicieuſe, lorſqu'un valet de chambre de madame la mère arrive tout effaré. Voici bien d'autres nouvelles, dit-il ; des huiſſiers déménagent la maiſon de monſieur & de madame ; tout eſt ſaiſi par des créanciers ; on parle de priſe de corps, & je vais faire

faire mes diligences pour être payé de mes gages. Voyons un peu, dit le marquis, que c'eſt que ça, ce que c'eſt que cette avanture là; Oui, dit la veuve, allez punir ces coquins là, allez vite. Il y court, il arrive à la maiſon; ſon père était déja empriſonné : tous les domeſtiques avaient fui chacun de leur côté, en emportant tout ce qu'ils avaient pu. Sa mère était ſeule, ſans ſecours, ſans conſolation, noyée dans les larmes; il ne lui reſtait rien que le ſouvenir de ſa fortune, de ſa beauté, de ſes fautes & de ſes folles dépenſes.

Après que le fils eut longtems pleuré avec la mère, il lui dit enfin; Ne nous deſeſpérons pas; cette jeune veuve m'aime éperduement, elle eſt plus généreuſe encor que riche, je réponds d'elle, je vole à elle, & je vais vous l'amener. Il retourne donc chez ſa maîtreſſe, il la trouve tête à tête avec un jeune officier fort aimable. Quoi! c'eſt vous, monſieur de *la Jeannotière*, que venez-vous faire ici? abandonne-t-on ainſi ſa mère? Allez chez cette pauvre femme, & dites-lui que je lui veux toûjours du bien : j'ai beſoin d'une femme de chambre, & je lui donnerai la préférence. Mon garçon, tu me parais aſſez bien tourné, lui dit l'officier, ſi tu veux entrer dans ma compagnie, je te donnerai un bon engagement.

Le marquis ſtupéfait, la rage dans le cœur, alla chercher ſon ancien gouverneur, dépoſa ſes douleurs dans ſon ſein, & lui demanda des conſeils. Celui-ci lui propoſa de ſe faire comme lui gouverneur d'enfans. Hélas! je ne ſais rien, vous ne m'avez rien appris, & vous êtes la première cauſe de mon malheur; & il ſanglotait en lui parlant ainſi. Faites des romans, lui dit un bel eſprit qui était là, c'eſt une excellente reſſource à Paris.

Le jeune homme plus deſeſpéré que jamais, courut chez le confeſſeur de ſa mère; c'était un théatin très accrédité, qui ne dirigeait que les femmes de la première conſidération; dès qu'il le vit, il ſe précipita vers lui. Eh mon DIEU, monſieur le marquis, où eſt votre carroſſe? comment ſe porte la reſpectable madame la marquiſe votre mère? Le pauvre malheureux lui conta le déſaſtre de ſa famille. A meſure qu'il s'expliquait, le théatin prenait une mine plus grave, plus in-

différente, plus impoſante; Mon fils, voilà où DIEU vous voulait, les richeſſes ne ſervent qu'à corrompre le cœur, DIEU a donc fait la grace à votre mère de la réduire à la mendicité? Oui, monſieur. Tant mieux, elle eſt ſûre de ſon ſalut. Mais, mon père, en attendant n'y aurait-il pas moyen d'obtenir quelque ſecours dans ce monde? Adieu, mon fils; il y a une dame de la cour qui m'attend.

Le marquis fut prêt à s'évanouïr; il fut traité à-peu-près de même par tous ſes amis, & apprit mieux à connaître le monde dans une demi-journée que dans tout le reſte de ſa vie.

Comme il était plongé dans l'accablement du deſeſpoir, il vit avancer une chaiſe roulante à l'antique, eſpèce de tombereau couvert, accompagné de rideaux de cuir, ſuivi de quatre charettes énormes toutes chargées. Il y avait dans la chaiſe un jeune homme groſſiérement vétu; c'était un viſage rond & frais qui reſpirait la douceur & la gayeté. Sa petite femme brune & aſſez groſſiérement agréable, était cahotée à côté de lui. La voiture n'allait pas comme le char d'un petit-maître. Le voyageur eut tout le tems de contempler le marquis immobile, abimé dans ſa douleur. Eh mon DIEU! s'écria-t-il, je crois que c'eſt là *Jeannot*. A ce nom le marquis lève les yeux, la voiture s'arrête; C'eſt *Jeannot* lui-même, c'eſt *Jeannot*. Le petit homme rebondi ne fait qu'un ſaut & court embraſſer ſon ancien camarade. *Jeannot* reconnut *Colin*; la honte & les pleurs couvrirent ſon viſage. Tu m'as abandonné, dit *Colin*, mais tu as beau être grand ſeigneur, je t'aimerai toûjours. *Jeannot* confus & attendri lui conta en ſanglotant une partie de ſon hiſtoire. Vien dans l'hôtellerie où je loge me conter le reſte, lui dit *Colin*, embraſſe ma petite femme, & allons dîner enſemble.

Ils vont tous trois à pied ſuivis du bagage. Qu'eſt-ce donc que tout cet attirail? vous appartient-il? Oui, tout eſt à moi & à ma femme. Nous arrivons du pays; je ſuis à la tête d'une bonne manufacture de fer étamé & de cuivre. J'ai épouſé la fille d'un riche négociant en utenciles néceſſaires aux grands & aux petits; nous travaillons beaucoup; DIEU nous bénit; nous n'avons point changé d'état, nous ſommes heureux, nous aiderons notre ami *Jeannot*. Ne ſois plus marquis; tou-

Digitized by Google

tes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu reviendras avec moi au pays, je t'apprendrai le métier, il n'eſt pas bien difficile, je te mettrai de part, & nous vivrons gaiement dans le coin de terre où nous ſommes nés.

Jeannot éperdu ſe ſentait partagé entre la douleur & la joie, la tendreſſe & la honte; & il ſe diſait tout bas; tous mes amis du bel air m'ont trahi, & *Colin* que j'ai mépriſé vient ſeul à mon ſecours. Quelle inſtruction! la bonté d'ame de *Colin* développe dans le cœur de *Jeannot* le germe du bon naturel que le monde n'avait pas encore étouffé. Il ſentit qu'il ne pouvait abandonner ſon père & ſa mère. Nous aurons ſoin de ta mère, dit *Colin*, & quant à ton bon homme de père qui eſt en priſon, j'entends un peu les affaires, ſes créanciers voyant qu'il n'a plus rien, s'accommoderont pour peu de choſe, je me charge de tout. *Colin* fit tant qu'il tira le père de priſon. *Jeannot* retourna dans ſa patrie avec ſes parens, qui reprirent leur première profeſſion. Il épouſa une ſœur de *Colin*; laquelle étant de même humeur que le frère le rendit très heureux. Et *Jeannot* le père, & *Jeannote* la mère, & *Jeannot* le fils, virent que le bonheur n'eſt pas dans la vanité.

Digitized by Google

CANDIDE,

OU

L'OPTIMISME,

Traduit de l'allemand de Mr. le docteur RALPH.

Avec les additions qu'on a trouvées dans la poche du docteur lorſqu'il mourut à Minden l'an de grace 1759.

CHAPITRE PREMIER.

Comment Candide *fut élevé dans un beau château, & comment il fut chaſſé d'icelui.*

IL y avait en Veſtphalie, dans le château de monſieur le baron de *Thunder-ten-tronckh*, un jeune garçon à qui la nature avait donné les mœurs les plus douces. Sa phyſionomie annonçait ſon ame. Il avait le jugement aſſez droit, avec l'eſprit le plus ſimple; c'eſt, je crois, pour cette raiſon qu'on le nommait *Candide*. Les anciens domeſtiques de la maiſon ſoupçonnaient qu'il était fils de la ſœur de monſieur le baron, & d'un bon & honnête gentilhomme du voiſinage, que cette demoiſelle ne voulut jamais épouſer, parce qu'il n'avait pu prouver que ſoixante & onze quartiers, & que le reſte de ſon arbre généalogique avait été perdu par l'injure du tems.

Monſieur le baron était un des plus puiſſans ſeigneurs de la Veſtphalie, car ſon château avait une porte & des fenêtres. Sa grande ſalle même était ornée d'une tapiſſerie. Tous les chiens de ſes baſſes-cours compoſaient une meute dans le beſoin; ſes palfreniers étaient ſes piqueurs; le vicaire du

Digitized by Google

village était ſon grand aumônier. Ils l'appellaient tous *Monſeigneur*, & ils riaient quand il faiſait des contes.

Madame la baronne qui peſait environ trois cent cinquante livres, s'attirait par-là une très grande conſidération, & faiſait les honneurs de la maiſon avec une dignité qui la rendait encor plus reſpectable. Sa fille *Cunégonde* âgée de dix-ſept ans était haute en couleur, fraiche, graſſe, appétiſſante. Le fils du baron paraiſſait en tout digne de ſon père. Le précepteur *Pangloſs* était l'oracle de la maiſon, & le petit *Candide* écoutait ſes leçons avec toute la bonne foi de ſon âge & de ſon caractère.

Pangloſs enſeignait la métaphyſico-théologo-coſmolo-nigologie. Il prouvait admirablement qu'il n'y a point d'effet ſans cauſe, & que dans ce meilleur des mondes poſſibles, le château de monſeigneur le baron était le plus beau des châteaux, & madame la meilleure des baronnes poſſibles.

Il eſt démontré, diſait-il, que les choſes ne peuvent être autrement : car tout étant fait pour une fin, tout eſt néceſſairement pour la meilleure fin. Remarquez bien que les nez ont été faits pour porter des lunettes, auſſi avons-nous des lunettes. Les jambes ſont viſiblement inſtituées pour être chauſſées, & nous avons des chauſſes. Les pierres ont été formées pour être taillées, & pour en faire des châteaux ; auſſi monſeigneur a un très beau château ; le plus grand baron de la province doit être le mieux logé : & les cochons étant faits pour être mangés, nous mangeons du porc toute l'année : par conſéquent, ceux qui ont avancé que tout eſt bien, ont dit une ſotiſe : il falait dire que tout eſt au mieux.

Candide écoutait attentivement, & croyait innocemment ; car il trouvait mademoiſelle *Cunégonde* extrêmement belle, quoiqu'il ne prit jamais la hardieſſe de le lui dire. Il concluait qu'après le bonheur d'être né baron de *Thunder-ten-tronckh*, le ſecond degré de bonheur était d'être mademoiſelle *Cunégonde*, le troiſiéme de la voir tous les jours, & le quatriéme d'entendre maître *Pangloſs*, le plus grand philoſophe de la province, & par conſéquent de toute la terre.

Un jour *Cunégonde* en ſe promenant auprès du château, dans le petit bois qu'on appellait *parc*, vit entre des brouſ-

ſailles le docteur *Pangloſs* qui donnait une leçon de phyſique expérimentale à la femme de chambre de ſa mère, petite brune très jolie & très docile. Comme mademoiſelle *Cunégonde* avait beaucoup de diſpoſition pour les ſciences, elle obſerva, ſans ſoufler, les expériences réitérées dont elle fut témoin ; elle vit clairement la raiſon ſuffiſante du docteur, les effets & les cauſes ; & s'en retourna toute agitée, toute penſive, toute remplie du déſir d'être ſavante ; ſongeant qu'elle pourrait bien être la raiſon ſuffiſante du jeune *Candide*, qui pouvait auſſi être la ſienne.

Elle rencontra *Candide* en revenant au château, & rougit ; *Candide* rougit auſſi ; elle lui dit bonjour d'une voix entrecoupée, & *Candide* lui parla ſans ſavoir ce qu'il diſait. Le lendemain après le dîner, comme on ſortait de table, *Cunégonde* & *Candide* ſe trouvèrent derrière un paravent ; *Cunégonde* laiſſa tomber ſon mouchoir, *Candide* le ramaſſa, elle lui prit innocemment la main, le jeune homme baiſa innocemment la main de la jeune demoiſelle avec une vivacité, une ſenſibilité, une grace toute particulière ; leurs bouches ſe rencontrèrent, leurs yeux s'enflammèrent, leurs genoux tremblèrent, leurs mains s'égarèrent. Monſieur le baron de *Thunder-ten-tronckh* paſſa auprès du paravent, & voyant cette cauſe & cet effet, chaſſa *Candide* du château à grands coups de pied dans le derrière ; *Cunégonde* s'évanouit ; elle fut ſouflettée par madame la baronne dès qu'elle fut revenue à elle-même ; & tout fut conſterné dans le plus beau & le plus agréable des châteaux poſſibles.

CHAPITRE SECOND.

Ce que devint Candide *parmi les Bulgares.*

Candide chaſſé du paradis terreſtre, marcha longtems ſans ſavoir où, pleurant, levant les yeux au ciel, les tournant ſouvent vers le plus beau des châteaux qui renfermait la plus belle des baronnettes ; il ſe coucha ſans ſouper au milieu

Digitized by Google

des champs entre deux ſillons ; la neige tombait à gros flocons. *Candide* tout tranſi ſe traina le lendemain vers la ville voiſine, qui s'appelle *Valdberghoff-trarbk-dikdorff*, n'ayant point d'argent, mourant de faim & de laſſitude. Il s'arrêta triſtement à la porte d'un cabaret. Deux hommes habillés de bleu le remarquèrent : Camarade, dit l'un, voilà un jeune homme très bien fait, & qui a la taille requiſe : ils s'avancèrent vers *Candide*, & le prièrent à dîner très civilement. Meſſieurs, leur dit *Candide* avec une modeſtie charmante, vous me faites beaucoup d'honneur, mais je n'ai pas de quoi payer mon écot. Ah monſieur ! lui dit un des bleus, les perſonnes de votre figure & de votre mérite ne payent jamais rien : n'avez-vous pas cinq pieds cinq pouces de haut ? Oui, meſſieurs, c'eſt ma taille, dit-il en faiſant la revérence. Ah monſieur ! mettez-vous à table ; non-ſeulement nous vous défrayerons, mais nous ne ſouffrirons jamais qu'un homme comme vous manque d'argent ; les hommes ne ſont faits que pour ſe ſecourir les uns les autres. Vous avez raiſon, dit *Candide* ; c'eſt ce que monſieur *Pangloſs* m'a toûjours dit, & je vois bien que tout eſt au mieux. On le prie d'accepter quelques écus, il les prend & veut faire ſon billet, on n'en veut point, on ſe met à table ; N'aimez-vous pas tendrement.... ? Oh oui ! répond-il, j'aime tendrement mademoiſelle *Cunégonde*. Non, dit l'un de ces meſſieurs, nous vous demandons ſi vous n'aimez pas tendrement le roi des Bulgares ? Point du tout, dit-il, car je ne l'ai jamais vu. Comment ? c'eſt le plus charmant des rois, & il faut boire à ſa ſanté. Oh ! très volontiers, meſſieurs ; & il boit. C'en eſt aſſez, lui dit-on, vous voilà l'appui, le ſoutien, le défenſeur, le héros des Bulgares ; votre fortune eſt faite, & votre gloire eſt aſſurée. On lui met ſur le champ les fers aux pieds, & on le méne au régiment. On le fait tourner à droite, à gauche, hauſſer la baguette, remettre la baguette, coucher en joue, tirer, doubler le pas, & on lui donne trente coups de bâton ; le lendemain il fait l'exercice un peu moins mal, & il ne reçoit que vingt coups ; le ſurlendemain on ne lui en donne que dix, & il eſt regardé par ſes camarades comme un prodige.

Digitized by Google

Candide tout ſtupéfait ne démêlait pas encor trop bien comment il était un héros. Il s'aviſa un beau jour de printems de s'aller promener, marchant tout droit devant lui, croyant que c'était un privilège de l'eſpèce humaine, comme de l'eſpèce animale, de ſe ſervir de ſes jambes à ſon plaiſir. Il n'eut pas fait deux lieuës, que voilà quatre autres héros de ſix pieds qui l'atteignent, qui le lient, qui le mènent dans un cachot. On lui demanda juridiquement ce qu'il aimait le mieux d'être fuſtigé trente-ſix fois par tout le régiment, ou de recevoir à la fois douze bales de plomb dans la cervelle. Il eut beau dire que les volontés ſont libres, & qu'il ne voulait ni l'un ni l'autre, il falut faire un choix ; il ſe détermina en vertu du don de DIEU, qu'on nomme *liberté*, à paſſer trente-ſix fois par les baguettes ; il eſſuia deux promenades. Le régiment était compoſé de deux mille hommes ; cela lui compoſa quatre mille coups de baguette, qui, depuis la nuque du cou juſqu'au cu lui découvrirent les muſcles & les nerfs. Comme on allait procéder à la troiſiéme courſe, *Candide* n'en pouvant plus demanda en grace qu'on voulût bien avoir la bonté de lui caſſer la tête ; il obtint cette faveur ; on lui bande les yeux, on le fait mettre à genoux. Le roi des Bulgares paſſe dans ce moment, s'informe du crime du patient ; & comme ce roi avait un grand génie, il comprit par tout ce qu'il apprit de *Candide* que c'était un jeune métaphyſicien, fort ignorant des choſes de ce monde, & il lui accorda ſa grace avec une clémence qui ſera louée dans tous les journaux & dans tous les ſiécles. Un brave chirurrien guérit *Candide* en trois ſemaines avec les émolliens enſeignés par *Dioſcoride*. Il avait déja un peu de peau, & pouvait marcher, quand le roi des Bulgares livra bataille au roi des Abares.

CHA-

Digitized by Google

CHAPITRE TROISIEME.

Comment Candide *ſe ſauva d'entre les Bulgares, & ce qu'il devint.*

Rien n'était ſi beau, ſi leſte, ſi brillant, ſi bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les haut-bois, les tambours, les canons formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renverſèrent d'abord à-peu-près ſix mille hommes de chaque côté; enſuite la mouſquetterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la ſurface. La bayonnette fut auſſi la raiſon ſuffiſante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien ſe monter à une trentaine de mille ames. *Candide* qui tremblait comme un philoſophe, ſe cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque.

Enfin tandis que les deux rois faiſaient chanter des *Te-Deum*, chacun dans ſon camp, il prit le parti d'aller raiſonner ailleurs des effets & des cauſes. Il paſſa par deſſus des tas de morts & de mourans, & gagna d'abord un village voiſin; il était en cendres; c'était un village Abare que les Bulgares avaient brûlé ſelon les loix du droit public. Ici des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes égorgées, qui tenaient leurs enfans à leurs mammelles ſanglantes; là des filles éventrées après avoir aſſouvi les beſoins naturels de quelques héros, rendaient les derniers ſoupirs; d'autres à demi brûlées criaient qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandues ſur la terre à côté de bras & de jambes coupés.

Candide s'enfuit au plus vite dans un autre village: il appartenait à des Bulgares; & les héros Abares l'avaient traité de même. *Candide* toûjours marchant ſur des membres palpitans, ou à travers des ruines, arriva enfin hors du théatre de la guerre, portant quelques petites proviſions dans

ſon biſſac, & n'oubliant jamais mademoiſelle *Cunégonde*. Ses proviſions lui manquèrent quand il fut en Hollande: mais ayant entendu dire que tout le monde était riche dans ce pays-là, & qu'on y était chrétien, il ne douta pas qu'on ne le traitât auſſi bien qu'il l'avait été dans le château de monſieur le baron avant qu'il en eût été chaſſé pour les beaux yeux de mademoiſelle *Cunégonde*.

Il demanda l'aumône à pluſieurs graves perſonnages, qui lui répondirent tous, que s'il continuait à faire ce métier, on l'enfermerait dans une maiſon de correction pour lui apprendre à vivre.

Il s'adreſſa enſuite à un homme qui venait de parler tout ſeul une heure de ſuite ſur la charité dans une grande aſſemblée. Cet orateur le regardant de travers, lui dit, Que venez-vous faire ici ? y êtes-vous pour la bonne cauſe ? Il n'y a point d'effet ſans cauſe, répondit modeſtement *Candide*, tout eſt enchainé néceſſairement, & arrangé pour le mieux. Il a falu que je fuſſe chaſſé d'auprès de mademoiſelle *Cunégonde*, que j'aye paſſé par les baguettes, & il faut que je demande mon pain, juſqu'à ce que je puiſſe en gagner ; tout cela ne pouvait être autrement. Mon ami, lui dit l'orateur, croyez-vous que le pape ſoit l'Ante-Chriſt ? Je ne l'avais pas encor entendu dire, répondit *Candide* ; mais qu'il le ſoit, ou qu'il ne le ſoit pas, je manque de pain. Tu ne mérites pas d'en manger, dit l'autre ; va, coquin, va, miſérable, ne mapproche de ta vie. La femme de l'orateur ayant mis la tête à la fenêtre, & aviſant un homme qui doutait que le pape fût Ante-Chriſt, lui répandit ſur le chef un plein..... O ciel ! à quel excès ſe porte le zèle de la religion dans les dames !

Un homme qui n'avait point été batiſé, un bon anabatiſte, nommé *Jacques*, vit la manière cruelle & ignominieuſe dont on traitait ainſi un de ſes frères, un être à deux pieds ſans plumes, qui avait une ame ; il l'amena chez lui, le nettoya, lui donna du pain & de la bière, lui fit préſent de deux florins, & voulut même lui apprendre à travailler dans ſes manufactures aux étoffes de Perſe qu'on fabrique en Hollande. *Candide* ſe proſternant preſque devant lui s'écriait, Maître *Pan-*

Digitized by Google

gloſs me l'avait bien dit que tout eſt au mieux dans ce monde; car je ſuis infiniment plus touché de votre extrême généroſité que de la dureté de ce monſieur à manteau noir, & de madame ſon épouſe.

Le lendemain en ſe promenant, il rencontra un gueux tout couvert de puſtules, les yeux morts, le bout du nez rongé, la bouche de travers, les dents noires, & parlant de la gorge, tourmenté d'une toux violente, & crachant une dent à chaque effort.

CHAPITRE QUATRIEME.

Comment Candide *rencontra ſon ancien maître de philoſophie le docteur* Pangloſs, *& ce qui en advint.*

Candide plus ému encor de compaſſion que d'horreur, donna à cet épouvantable gueux les deux florins qu'il avait reçus de ſon honnête anabatiſte *Jacques*. Le fantôme le regarda fixement, verſa des larmes, & ſauta à ſon cou. *Candide* effrayé recule. Hélas! dit le miſérable à l'autre miſérable, ne reconnaiſſez-vous plus votre cher *Pangloſs?* Qu'entens-je? vous mon cher maître! vous dans cet état horrible! quel malheur vous eſt-il donc arrivé? pourquoi n'êtes-vous plus dans le plus beau des châteaux? qu'eſt devenuë mademoiſelle *Cunégonde*, la perle des filles, le chef-d'œuvre de la nature? Je n'en peux plus, dit *Pangloſs*. Auſſi-tôt *Candide* le mena dans l'étable de l'anabatiſte, où il lui fit manger un peu de pain; & quand *Pangloſs* fut refait, Eh bien, lui dit-il, *Cunégonde?* Elle eſt morte, reprit l'autre. *Candide* s'évanouit à ce mot: ſon ami rappella ſes ſens, avec un peu de mauvais vinaigre qui ſe trouva par hazard dans l'étable. *Candide* rouvre les yeux. *Cunégonde* eſt morte! Ah meilleur des mondes, où êtes-vous? mais de quelle maladie eſt-elle morte? ne ſerait-ce point de m'avoir vu chaſſer du beau château de monſieur ſon père à grands coups de pied? Non, dit *Pangloſs*, elle a été éventrée par des ſoldats Bulgares, après avoir été

violée autant qu'on peut l'être ; ils ont caſſé la tête à monſieur le baron qui voulait la défendre ; madame la baronne a été coupée en morceaux ; mon pauvre pupille traité préciſément comme ſa ſœur ; & quant au château, il n'eſt pas reſté pierre ſur pierre, pas une grange, pas un mouton, pas un canard, pas un arbre ; mais nous avons été bien vengés, car les Abares en ont fait autant dans une baronie voiſine qui appartenait à un ſeigneur Bulgare.

A ce diſcours *Candide* s'évanouït encore : mais revenu à ſoi, & ayant dit tout ce qu'il devait dire, il s'enquit de la cauſe & de l'effet, & de la raiſon ſuffiſante qui avait mis *Pangloſs* dans un ſi piteux état. Hélas ! dit l'autre, c'eſt l'amour ; l'amour, le conſolateur du genre humain, le conſervateur de l'univers, l'ame de tous les êtres ſenſibles, le tendre amour. Hélas ! dit *Candide*, je l'ai connu cet amour, ce ſouverain des cœurs, cette ame de notre ame ; il ne m'a jamais valu qu'un baiſer & vingt coups de pied au cu. Comment cette belle cauſe a-t-elle pu produire en vous un effet ſi abominable ?

Pangloſs répondit en ces termes : O mon cher *Candide !* vous avez connu *Paquette*, cette jolie ſuivante de notre auguſte baronne ; j'ai goûté dans ſes bras les délices du paradis, qui ont produit ces tourmens d'enfer dont vous me voyez dévoré ; elle en était infectée, elle en eſt peut-être morte. *Paquette* tenait ce préſent d'un cordelier très ſavant, qui avait remonté à la ſource ; car il l'avait eue d'une vieille comteſſe, qui l'avait reçuë d'un capitaine de cavalerie, qui la devait à une marquiſe, qui la tenait d'un page, qui l'avait reçuë d'un jéſuite, qui étant novice l'avait eue en droite ligne d'un des compagnons de *Chriſtophe Colomb.* Pour moi je ne la donnerai à perſonne, car je me meurs.

O *Pangloſs !* s'écria *Candide*, voilà une étrange généalogie ! n'eſt-ce pas le Diable qui en fut la ſouche ? Point du tout, repliqua ce grand-homme ; c'était une choſe indiſpenſable dans le meilleur des mondes, un ingrédient néceſſaire ; car ſi *Colomb* n'avait pas attrapé, dans une iſle de l'Amérique, cette maladie qui empoiſonne la ſource de la génération, qui ſouvent même empêche la génération, & qui eſt évidemment

Digitized by Google

l'opposé du grand but de la nature, nous n'aurions ni le chocolat, ni la cochenille ; il faut encor observer que jusqu'aujourd'hui dans notre continent, cette maladie nous est particulière comme la controverse. Les Turcs, les Indiens, les Persans, les Chinois, les Siamois, les Japonois ne la connaissent pas encore ; mais il y a une raison suffisante pour qu'ils la connaissent à leur tour dans quelques siécles. En attendant, elle a fait un merveilleux progrès parmi nous, & surtout dans ces grandes armées composées d'honnêtes stipendiaires, bien élevés, qui décident du destin des états ; on peut assurer que quand trente mille hommes combattent en bataille rangée contre des troupes égales en nombre, il y a environ vingt milles vérolés de chaque côté.

Voilà qui est admirable, dit *Candide*, mais il faut vous faire guérir. Eh comment le puis-je ? dit *Pangloss*, je n'ai pas le sou, mon ami ; & dans toute l'étendue de ce globe on ne peut ni se faire saigner, ni prendre un lavement, sans payer, ou sans qu'il y ait quelqu'un qui paye pour nous.

Ce dernier discours détermina *Candide* ; il alla se jetter aux pieds de son charitable anabatiste *Jacques*, & lui fit une peinture si touchante de l'état où son ami était réduit, que le bon homme n'hésita pas à recueillir le docteur *Pangloss* ; il le fit guérir à ses dépens. *Pangloss* dans la cure ne perdit qu'un œil & une oreille. Il écrivait bien, & savait parfaitement l'arithmétique. L'anabatiste *Jacques* en fit son teneur de livres. Au bout de deux mois étant obligé d'aller à Lisbonne pour les affaires de son commerce, il mena dans son vaisseau ses deux philosophes. *Pangloss* lui expliqua comment tout était on ne peut mieux. *Jacques* n'était pas de cet avis. Il faut bien, disait-il, que les hommes ayent un peu corrompu la nature, car ils ne sont point nés loups, & ils sont devenus loups : DIEU ne leur a donné ni canon de vingt-quatre, ni bayonnettes ; & ils se sont fait des bayonnettes & des canons pour se détruire. Je pourrais mettre en ligne de compte les banqueroutes, & la justice qui s'empare des biens des banqueroutiers pour en frustrer les créanciers. Tout cela était indispensable, repliquait le docteur borgne, & les malheurs particuliers font le bien général, de sorte que plus il y a de mal-

Digitized by Google

heurs particuliers, & plus tout eſt bien. Tandis qu'il raiſonnait, l'air s'obſcurcit, les vents ſoufflèrent des quatre coins du monde, & le vaiſſeau fut aſſailli de la plus horrible tempête à la vuë du port de Lisbonne.

CHAPITRE CINQUIEME.

Tempête, naufrage, tremblement de terre, & ce qui advint du docteur Pangloſs, *de* Candide, *& de l'anabatiſte* Jacques.

LA moitié des paſſagers affaiblis, expirans de ces angoiſſes inconcevables que le roulis d'un vaiſſeau porte dans les nerfs & dans toutes les humeurs du corps agitées en ſens contraires, n'avait pas même la force de s'inquiéter du danger. L'autre moitié jettait des cris & faiſait des prières; les voiles étaient déchirées, les mâts briſés, le vaiſſeau entr'ouvert. Travaillait qui pouvait, perſonne ne s'entendait, perſonne ne commandait. L'anabatiſte aidait un peu à la manœuvre; il était ſur le tillac; un matelot furieux le frappe rudement & l'étend ſur les planches; mais du coup qu'il lui donna, il eut lui-même une ſi violente ſecouſſe qu'il tomba hors du vaiſſeau la tête la première. Il reſtait ſuſpendu & accroché à une partie de mât rompuë. Le bon *Jacques* court à ſon ſecours, l'aide à remonter, & de l'effort qu'il fit il eſt précipité dans la mer à la vuë du matelot, qui le laiſſa périr ſans daigner ſeulement le regarder. *Candide* approche, voit ſon bienfaiſteur qui reparait un moment & qui eſt englouti pour jamais. Il veut ſe jetter après lui dans la mer, le philoſophe *Pangloſs* l'en empêche, en lui prouvant que la rade de Lisbonne avait été formée exprès pour que cet anabatiſte s'y noyât. Tandis qu'il le prouvait *à priori*, le vaiſſeau s'entr'ouvre, tout périt à la réſerve de *Pangloſs*, de *Candide*, & de ce brutal de matelot qui avait noyé le vertueux anabatiſte; le coquin nagea heureuſement juſqu'au rivage, où *Pangloſs* & *Candide* furent portés ſur une planche.

Quand ils furent revenus un peu à eux, ils marchèrent

Digitized by Google

vers Lisbonne ; il leur reſtait quelque argent, avec lequel ils eſpéraient ſe ſauver de la faim après avoir échapé à la tempête.

A peine ont-ils mis le pied dans la ville en pleurant la mort de leur bienfaicteur, qu'ils ſentent la terre trembler ſous leurs pas ; la mer s'élève en bouillonnant dans le port, & briſe les vaiſſeaux qui ſont à l'ancre. Des tourbillons de flamme & de cendres couvrent les rues & les places publiques ; les maiſons s'écroulent, les toits ſont renverſés ſur les fondemens, & les fondemens ſe diſperſent ; trente mille habitans de tout âge & de tout ſexe ſont écraſés ſous des ruines. Le matelot diſait en ſiflant & en jurant, Il y aura quelque choſe à gagner ici. Quelle peut être la raiſon ſuffiſante de ce phénomène ? diſait *Pangloſs*. Voici le dernier jour du monde, s'écriait *Candide*. Le matelot court incontinent au milieu des débris, affronte la mort pour trouver de l'argent, en trouve, s'en empare, s'enyvre, & ayant cuvé ſon vin, achète les faveurs de la première fille de bonne volonté qu'il rencontre ſur les ruines des maiſons détruites & au milieu des mourans & des morts. *Pangloſs* le tirait cependant par la manche ; Mon ami, lui diſait-il, cela n'eſt pas bien, vous manquez à la raiſon univerſelle, vous prenez mal votre tems. Tête & ſang, répondit l'autre, je ſuis matelot & né à Batavia ; j'ai marché quatre fois ſur le crucifix dans quatre voyages au Japon ; tu as bien trouvé ton homme avec ta raiſon univerſelle !

Quelques éclats de pierre avaient bleſſé *Candide* ; il était étendu dans la ruë & couvert de débris. Il diſait à *Pangloſs*, Hélas ! procure-moi un peu de vin & d'huile ; je me meurs. Ce tremblement de terre n'eſt pas une choſe nouvelle, répondit *Pangloſs ;* la ville de Lima éprouva les mêmes ſecouſſes en Amérique l'année paſſée ; mêmes cauſes, mêmes effets ; il y a certainement une trainée de ſouphre ſous terre depuis Lima juſqu'à Lisbonne. Rien n'eſt plus probable, dit *Candide* ; mais pour DIEU, un peu d'huile & de vin. Comment probable ? repliqua le philoſophe, je ſoutiens que la choſe eſt démontrée. *Candide* perdit connaiſſance, & *Pangloſs* lui apporta un peu d'eau d'une fontaine voiſine.

Digitized by Google

Le lendemain ayant trouvé quelques proviſions de bouche en ſe gliſſant à travers des décombres, ils réparèrent un peu leurs forces. Enſuite ils travaillèrent comme les autres à ſoulager les habitans échapés à la mort. Quelques citoyens ſecourus par eux leur donnèrent un auſſi bon dîner qu'on le pouvait dans un tel déſaſtre : il eſt vrai que le repas était triſte ; les convives arroſaient leur pain de leurs larmes ; mais *Pangloſs* les conſola, en les aſſurant que les choſes ne pouvaient être autrement ; car, dit-il, tout ceci eſt ce qu'il y a de mieux ; car s'il y a un volcan à Lisbonne, il ne pouvait être ailleurs. Car il eſt impoſſible que les choſes ne ſoient pas où elles ſont. Car tout eſt bien.

Un petit homme noir, familier de l'inquiſition, lequel était à côté de lui, prit poliment la parole, & dit ; Apparemment que monſieur ne croit pas au péché originel ; car ſi tout eſt au mieux, il n'y a donc eu ni chûte ni punition.

Je demande très humblement pardon à votre excellence, répondit *Pangloſs* encor plus poliment, car la chûte de l'homme & la malédiction entraient néceſſairement dans le meilleur des mondes poſſibles. Monſieur ne croit donc pas à la liberté ? dit le familier. Votre excellence m'excuſera, dit *Pangloſs* ; la liberté peut ſubſiſter avec la néceſſité abſolue ; car il était néceſſaire que nous fuſſions libres ; car enfin la volonté déterminée..... *Pangloſs* était au milieu de ſa phraſe, quand le familier fit un ſigne de tête à ſon eſtafier qui lui ſervait à boire du vin de Porto, ou d'Oporto.

CHAPITRE SIXIEME.

Comment on fit un bel auto-da-fé pour empêcher les tremblemens de terre, & comment Candide *fut feſſé.*

APrès le tremblement de terre qui avait détruit les trois quarts de Lisbonne, les ſages du pays n'avaient pas trouvé un moyen plus efficace pour prévenir une ruine totale, que de donner au peuple un bel auto-da-fé ; il était décidé par

par l'univerſité de Coimbre, que le ſpectacle de quelques perſonnes brûlées à petit feu en grande cérémonie, eſt un ſecret infaillible pour empêcher la terre de trembler.

On avait en conſéquence ſaiſi un Biſcayen convaincu d'avoir épouſé ſa commère, & deux Portugais qui en mangeant un poulet en avaient arraché le lard : on vint lier après le dîner le docteur *Pangloſs*, & ſon diſciple *Candide*, l'un pour avoir parlé, & l'autre pour avoir écouté avec un air d'approbation : tous deux furent menés ſéparément dans des appartemens d'une extrême fraicheur, dans leſquels on n'était jamais incommodé du ſoleil : huit jours après ils furent tous deux revêtus d'un *ſanbenito*, & on orna leurs têtes de mîtres de papier : la mître & le ſanbenito de *Candide* étaient peints de flammes renverſées & de diables qui n'avaient ni queues, ni griffes : mais les diables de *Pangloſs* portaient griffes & queues, & les flammes étaient droites. Ils marchèrent en proceſſion ainſi vêtus, & entendirent un ſermon très patétique, ſuivi d'une belle muſique en faux-bourdon. *Candide* fut feſſé en cadence pendant qu'on chantait ; le Biſcayen & les deux hommes qui n'avaient point voulu manger de lard furent brûlés, & *Pangloſs* fut pendu, quoique ce ne ſoit pas la coutume. Le même jour la terre trembla de nouveau avec un fracas épouvantable.

Candide épouvanté, interdit, éperdu, tout ſanglant, tout palpitant, ſe diſait à lui-même ; Si c'eſt ici le meilleur des mondes poſſibles, que ſont donc les autres ? paſſe encor ſi je n'étais que feſſé, je l'ai été chez les Bulgares ; mais, ô mon cher *Pangloſs !* le plus grand des philoſophes, faut-il vous avoir vu pendre ſans que je ſache pourquoi ! O ! mon cher anabatiſte, le meilleur des hommes, faut-il que vous ayez été noyé dans le port ! O ! mademoiſelle *Cunégonde*, la perle des filles, faut-il qu'on vous ait fendu le ventre !

Il s'en retournait ſe ſoutenant à peine, prêché, feſſé, abſous & béni, lorſqu'une vieille l'aborda, & lui dit, Mon fils, prenez courage, ſuivez-moi.

Digitized by Google

CHAPITRE SEPTIEME.

Comment une vieille prit ſoin de Candide, *& comment il retrouva ce qu'il aimait.*

Candide ne prit point courage, mais il ſuivit la vieille dans une mazure : elle lui donna un pot de pommade pour ſe frotter, lui laiſſa à manger & à boire ; elle lui montra un petit lit aſſez propre ; il y avait auprès du lit un habit complet. Mangez, buvez, dormez, lui dit-elle, & que notre-dame d'*Atocha*, monſeigneur *St. Antoine* de Padoue, & monſeigneur *St. Jacques* de Compoſtelle prennent ſoin de vous : Je reviendrai demain. *Candide* toûjours étonné de tout ce qu'il avait vu, de tout ce qu'il avait ſouffert, & encor plus de la charité de la vieille, voulut lui baiſer la main. Ce n'eſt pas ma main qu'il faut baiſer, dit la vieille ; je reviendrai demain. Frottez-vous de pommade, mangez & dormez.

Candide malgré tant de malheurs mangea & dormit. Le lendemain la vieille lui apporte à déjeuner, viſite ſon dos, le frotte elle-même d'une autre pommade : elle lui apporte enſuite à dîner : elle revient ſur le ſoir & apporte à ſouper. Le ſurlendemain elle fit encor les mêmes cérémonies. Qui êtes-vous ? lui diſait toûjours *Candide ;* qui vous a inſpiré tant de bonté ? quelles graces puis-je vous rendre ? La bonne femme ne répondait jamais rien : elle revint ſur le ſoir, & n'apporta point à ſouper ; Venez avec moi, dit-elle, & ne dites mot. Elle le prend ſous le bras, & marche avec lui dans la campagne environ un quart de mille : ils arrivent à une maiſon iſolée, entourée de jardins & de canaux. La vieille frappe à une petite porte. On ouvre ; elle mène *Candide* par un eſcalier dérobé dans un cabinet doré, le laiſſe ſur un canapé de brocard, referme la porte, & s'en va. *Candide* croyait rêver, & regardait toute ſa vie comme un ſonge funeſte, & le moment préſent comme un ſonge agréable.

Digitized by Google

La vieille reparut bientôt ; elle ſoutenait avec peine une femme tremblante, d'une taille majeſtueuſe, brillante de pierreries, & couverte d'un voile. Otez ce voile, dit la vieille à *Candide*. Le jeune homme approche ; il lève le voile d'une main timide. Quel moment ! quelle ſurpriſe ! il croit voir mademoiſelle *Cunégonde*, il la voyait en effet, c'était elle-même. La force lui manque, il ne peut proférer une parole, il tombe à ſes pieds. *Cunégonde* tombe ſur le canapé. La vieille les accable d'eaux ſpiritueuſes ; ils reprennent leurs ſens, ils ſe parlent : ce ſont d'abord des mots entrecoupés, des demandes & des réponſes qui ſe croiſent, des ſoupirs, des larmes, des cris. La vieille leur recommande de faire moins de bruit, & les laiſſe en liberté. Quoi ! c'eſt vous, lui dit *Candide*, vous vivez ! Je vous retrouve en Portugal ! On ne vous a donc pas violée ? On ne vous a point fendu le ventre, comme le philoſophe *Pangloſs* me l'avait aſſuré ? Si-fait, dit la belle *Cunégonde* ; mais on ne meurt pas toûjours de ces deux accidens. Mais votre père & votre mère ont-ils été tués ? Il n'eſt que trop vrai, dit *Cunégonde* en pleurant. Et votre frère ? Mon frère a été tué auſſi. Et pourquoi êtes-vous en Portugal ? & comment avez-vous ſu que j'y étais ? & par quelle étrange avanture m'avez-vous fait conduire dans cette maiſon ? Je vous dirai tout cela, repliqua la dame, mais il faut auparavant que vous m'appreniez tout ce qui vous eſt arrivé depuis le baiſer innocent que vous me donnates, & les coups de pied que vous reçutes.

Candide lui obéït avec un profond reſpect ; & quoiqu'il fût interdit, quoique ſa voix fût faible & tremblante, quoique l'échine lui fît encor un peu mal, il lui raconta de la manière la plus naïve tout ce qu'il avait éprouvé depuis le moment de leur ſéparation. *Cunégonde* levait les yeux au ciel ; elle donna des larmes à la mort du bon anabatiſte, & de *Pangloſs* ; après quoi elle parla en ces termes à *Candide*, qui ne perdait pas une parole, & qui la dévorait des yeux.

Digitized by Google

CHAPITRE HUITIEME.

Hiſtoire de Cunégonde.

J'Etais dans mon lit & je dormais profondément, quand il plut au ciel d'envoyer les Bulgares dans notre beau château de Thunder-ten-tronckh; ils égorgèrent mon père & mon frère, & coupèrent ma mère par morceaux. Un grand Bulgare, haut de ſix pieds, voyant qu'à ce ſpectacle j'avais perdu connaiſſance, ſe mit à me violer, cela me fit revenir, je repris mes ſens, je criai, je me débattis, je mordis, j'égratignai, je voulais arracher les yeux à ce grand Bulgare, ne ſachant pas que tout ce qui arrivait dans le château de mon père était une choſe d'uſage: le brutal me donna un coup de couteau dans le flanc gauche dont je porte encor la marque. Hélas! j'eſpère bien la voir, dit le naïf *Candide*. Vous la verrez, dit *Cunégonde*, mais continuons. Continuez, dit *Candide*.

Elle reprit ainſi le fil de ſon hiſtoire. Un capitaine Bulgare entra, il me vit toute ſanglante, & le ſoldat ne ſe dérangeait pas. Le capitaine ſe mit en colère du peu de reſpect que lui témoignait ce brutal, & le tua ſur mon corps. Enſuite il me fit panſer & m'emmena priſonnière de guerre dans ſon quartier. Je blanchiſſais le peu de chemiſes qu'il avait, je faiſais ſa cuiſine; il me trouvait fort jolie, il faut l'avouer; & je ne nierai pas qu'il ne fût très bien fait, & qu'il n'eût la peau blanche & douce; d'ailleurs peu d'eſprit, peu de philoſophie; on voyait bien qu'il n'avait pas été élevé par le docteur *Pangloſs*. Au bout de trois mois ayant perdu tout ſon argent, & s'étant dégouté de moi, il me vendit à un Juif nommé *Don Iſſacar*, qui trafiquait en Hollande & en Portugal, & qui aimait paſſionnément les femmes. Ce Juif s'attacha beaucoup à ma perſonne, mais il ne pouvait en triompher; je lui ai mieux réſiſté qu'au ſoldat Bulgare. Une perſonne d'honneur peut être violée une fois, mais ſa vertu s'en affermit.

Digitized by Google

Le Juif pour m'apprivoiſer me mena dans cette maiſon de campagne que vous voyez. J'avais crû, juſques-là, qu'il n'y avait rien ſur la terre de ſi beau que le château de Thunder-ten-tronckh ; j'ai été détrompée.

Le grand inquiſiteur m'apperçut un jour à la meſſe, il me lorgna beaucoup, & me fit dire qu'il avait à me parler pour des affaires ſecrettes. Je fus conduite à ſon palais, je lui appris ma naiſſance ; il me repréſenta combien il était au-deſſous de mon rang d'appartenir à un Iſraëlite. On propoſa de ſa part à *Don Iſſacar* de me céder à monſeigneur. *Don Iſſacar* qui eſt le banquier de la cour, & homme de crédit, n'en voulut rien faire. L'inquiſiteur le menaça d'un auto-da-fé. Enfin mon Juif intimidé conclut un marché, par lequel la maiſon & moi leur appartiendraient à tous deux en commun, que le Juif aurait pour lui les lundis, mercredis & le jour du ſabbat, & que l'inquiſiteur aurait les autres jours de la ſemaine. Il y a ſix mois que cette convention ſubſiſte. Ce n'a pas été ſans querelles ; car ſouvent il a été indécis ſi la nuit du ſamedi au dimanche appartenait à l'ancienne loi, ou à la nouvelle. Pour moi j'ai réſiſté juſqu'à préſent à toutes les deux, & je crois que c'eſt pour cette raiſon que j'ai toûjours été aimée.

Enfin pour détourner le fléau des tremblemens de terre, & pour intimider *Don Iſſacar*, il plut à monſeigneur l'inquiſiteur de célébrer un auto-da-fé. Il me fit l'honneur de m'y inviter. Je fus très bien placée ; on ſervit aux dames des rafraichiſſemens entre la meſſe & l'exécution. Je fus à la vérité ſaiſie d'horreur en voyant brûler ces deux Juifs & cet honnête Biſcayen qui avait épouſé ſa commère : mais quelle fut ma ſurpriſe, mon effroi, mon trouble, quand je vis dans un ſanbenito, & ſous une mître, une figure qui reſſemblait à celle de *Pangloſs !* je me frottai les yeux, je regardai attentivement, je le vis pendre ; je tombai en faibleſſe. A peine reprenais-je mes ſens que je vous vis dépouillé tout nud ; ce fut là le comble de l'horreur, de la conſternation, de la douleur, du deſeſpoir. Je vous dirai, avec vérité, que votre peau eſt encor plus blanche, & d'un incarnat plus parfait que celle de mon capitaine des Bulgares. Cette vue redoubla

tous les ſentimens qui m'accablaient, qui me dévoraient. Je m'écriai, je voulus dire, Arrêtez, barbares, mais la voix me manqua, & mes cris auraient été inutiles. Quand vous eutes été bien feſſé, Comment ſe peut-il faire, diſais-je, que l'aimable *Candide* & le ſage *Pangloſs* ſe trouvent à Lisbonne, l'un pour recevoir cent coups de fouet, & l'autre pour être pendu par l'ordre de monſeigneur l'inquiſiteur dont je ſuis la bien-aimée ? *Pangloſs* m'a donc bien cruellement trompée quand il me diſait que tout va le mieux du monde.

Agitée, éperduë, tantôt hors de moi-même, & tantôt prête de mourir de faibleſſe, j'avais la tête remplie du maſſacre de mon père, de ma mère, de mon frère, de l'inſolence de mon vilain ſoldat Bulgare, du coup de couteau qu'il me donna, de ma ſervitude, de mon métier de cuiſinière, de mon capitaine Bulgare, de mon vilain *Don Iſſacar*, de mon abominable inquiſiteur, de la pendaiſon du docteur *Pangloſs*, de ce grand *miſeréré* en faux-bourdon pendant lequel on vous feſſait, & ſurtout du baiſer que je vous avais donné derrière un paravent, le jour que je vous avais vu pour la dernière fois. Je louai DIEU qui vous ramenait à moi par tant d'épreuves. Je recommandai à ma vieille d'avoir ſoin de vous, & de vous amener ici dès qu'elle le pourrait. Elle a très bien exécuté ma commiſſion ; j'ai gouté le plaiſir inexprimable de vous revoir, de vous entendre, de vous parler. Vous devez avoir une faim dévorante, j'ai grand appetit, commençons par ſouper.

Les voilà qui ſe mettent tous deux à table, & après le ſouper ils ſe replacent ſur ce beau canapé dont on a déja parlé ; ils y étaient quand le ſignor *Don Iſſacar*, l'un des maîtres de la maiſon, arriva. C'était le jour du ſabbat. Il venait jouïr de ſes droits, & expliquer ſon tendre amour.

Digitized by Google

CHAPITRE NEUVIEME.

Ce qui advint de Cunégonde, *de* Candide, *du grand inquiſiteur & d'un Juif.*

CEt *Iſſacar* était le plus colérique Hébreu qu'on eût vu dans Iſraël depuis la captivité en Babilone. Quoi ! dit-il, chienne de Galiléenne, ce n'eſt pas aſſez de monſieur l'inquiſiteur ? il faut que ce coquin partage auſſi avec moi ? En diſant cela il tire un long poignard dont il était toûjours pourvu, & ne croyant pas que ſon adverſe partie eût des armes, il ſe jette ſur *Candide :* mais notre bon Veſtphalien avait reçu une belle épée de la vieille avec l'habit complet. Il tire ſon épée, quoiqu'il eût les mœurs fort douces, & vous étend l'Iſraëlite roide mort ſur le carreau aux pieds de la belle *Cunégonde.*

Sainte Vierge ! s'écria-t-elle, qu'allons-nous devenir ? un homme tué chez moi ! ſi la juſtice vient, nous ſommes perdus. Si *Pangloſs* n'avait pas été pendu, dit *Candide*, il nous donnerait un bon conſeil dans cette extrémité, car c'était un grand philoſophe. A ſon défaut conſultons la vieille. Elle était fort prudente, & commençait à dire ſon avis, quand une autre petite porte s'ouvrit. Il était une heure après minuit, c'était le commencement du dimanche. Ce jour appartenait à monſeigneur l'inquiſiteur. Il entre & voit le feſſé *Candide* l'épée à la main, un mort étendu par terre, *Cunégonde* effarée, & la vieille donnant des conſeils.

Voici dans ce moment ce qui ſe paſſa dans l'ame de *Candide*, & comment il raiſonna : Si ce ſaint homme appelle du ſecours, il me fera infailliblement brûler ; il pourra en faire autant de *Cunégonde* ; il m'a fait fouetter impitoyablement ; il eſt mon rival ; je ſuis en train de tuer, il n'y a pas à balancer. Ce raiſonnement fut net & rapide ; & ſans donner le tems à l'inquiſiteur de revenir de ſa ſurpriſe, il le perce d'outre en outre, & le jette à côté du Juif. En voici bien d'une

Digitized by Google

autre, dit *Cunégonde ;* il n'y a plus de remiſſion ; nous ſommes excommuniés, notre dernière heure eſt venue. Comment avez-vous fait, vous qui êtes né ſi doux, pour tuer en deux minutes un Juif & un prélat ? Ma belle demoiſelle, répondit *Candide*, quand on eſt amoureux, jaloux & fouetté par l'inquiſition, on ne ſe connaît plus.

La vieille prit alors la parole, & dit : Il y a trois chevaux Andalous dans l'écurie avec leurs ſelles & leurs brides, que le brave *Candide* les prépare ; madame a des moyadors & des diamans : montons vite à cheval, quoique je ne puiſſe me tenir que ſur une feſſe, & allons à Cadiz ; il fait le plus beau tems du monde, & c'eſt un grand plaiſir de voyager pendant la fraicheur de la nuit.

Auſſi-tôt *Candide* ſelle les trois chevaux. *Cunégonde*, la vieille & lui font trente milles d'une traîte. Pendant qu'ils s'éloignaient, la Ste. Hermandad arrive dans la maiſon ; on enterre monſeigneur dans une belle égliſe, & on jette *Iſſacar* à la voirie.

Candide, *Cunégonde* & la vieille étaient déja dans la petite ville d'Avacéna au milieu des montagnes de la Sierra Morena ; & ils parlaient ainſi dans un cabaret.

CHAPITRE DIXIEME.

Dans quelle détreſſe Candide, Cunégonde *& la vieille arrivent à Cadiz, & de leur embarquement.*

QUi a donc pu me voler mes piſtoles & mes diamans ? diſait en pleurant *Cunégonde ;* de quoi vivrons-nous ? comment ferons-nous ? où trouver des inquiſiteurs & des Juifs qui m'en donnent d'autres ? Hélas ! dit la vieille, je ſoupçonne fort un révérend père cordelier, qui coucha hier dans la même auberge que nous à Badajos ; DIEU me garde de faire un jugement téméraire, mais il entra deux fois dans notre chambre, & il partit longtems avant nous. Hélas ! dit *Candide*, le bon *Pangloſs* m'avait ſouvent prouvé que les biens de la terre

terre ſont communs à tous les hommes, que chacun y a un droit égal. Ce cordelier devait bien, ſuivant ces principes, nous laiſſer de quoi achever notre voyage. Il ne vous reſte donc rien du tout, ma belle *Cunégonde ?* Pas un maravédis, dit-elle. Quel parti prendre ? dit *Candide*. Vendons un des chevaux, dit la vieille ; je monterai en croupe derrière mademoiſelle, quoique je ne puiſſe me tenir que ſur une feſſe, & nous arriverons à Cadiz.

Il y avait dans la même hôtellerie un prieur de bénédictins ; il acheta le cheval bon marché. *Candide*, *Cunégonde* & la vieille paſſèrent par Lucena, par Chillas, par Lebrixa, & arrivèrent enfin à Cadiz. On y équipait une flotte, & on y aſſemblait des troupes pour mettre à la raiſon les révérends pères jéſuites du Paraguai, qu'on accuſait d'avoir fait révolter une de leurs hordes contre les rois d'Eſpagne & de Portugal, auprès de la ville du St. Sacrement. *Candide* ayant ſervi chez les Bulgares fit l'exercice Bulgarien devant le général de la petite armée, avec tant de grace, de célérité, d'adreſſe, de fierté, d'agilité, qu'on lui donna une compagnie d'infanterie à commander. Le voila capitaine ; il s'embarque avec mademoiſelle *Cunégonde*, la vieille, deux valets, & les deux chevaux Andalous qui avaient appartenu à monſieur le grand inquiſiteur de Portugal.

Pendant toute la traverſée ils raiſonnèrent beaucoup ſur la philoſophie du pauvre *Pangloſs*. Nous allons dans un autre univers, diſait *Candide* ; c'eſt dans celui-là ſans doute que tout eſt bien. Car il faut avouer qu'on pourrait gémir un peu de ce qui ſe paſſe dans le nôtre en phyſique & en morale. Je vous aime de tout mon cœur, diſait *Cunégonde* ; mais j'ai encor l'ame toute effarouchée de ce que j'ai vu, de ce que j'ai éprouvé. Tout ira bien, repliquait *Candide* ; la mer de ce nouveau monde vaut déja mieux que les mers de notre Europe, elle eſt plus calme, les vents plus conſtans. C'eſt certainement le nouveau monde qui eſt le meilleur des univers poſſibles. DIEU le veuille ! diſait *Cunégonde* ; mais j'ai été ſi horriblement malheureuſe dans le mien, que mon cœur eſt preſque fermé à l'eſpérance. Vous vous plaignez, leur dit la vieille ; hélas ! vous n'avez pas éprouvé des infortunes telles

que les miennes. *Cunégonde* ſe mit preſque à rire, & trouva cette bonne femme fort plaiſante, de prétendre être plus malheureuſe qu'elle. Hélas ! lui dit-elle, ma bonne, à moins que vous n'ayez été violée par deux Bulgares, que vous n'ayez reçu deux coups de couteau dans le ventre, qu'on n'ait démoli deux de vos châteaux, qu'on n'ait égorgé à vos yeux deux mères & deux pères, & que vous n'ayez vu deux de vos amans fouettés dans un auto-da-fé, je ne vois pas que vous puiſſiez l'emporter ſur moi ; ajoutez que je ſuis née baronne avec ſoixante & douze quartiers, & que j'ai été cuiſinière. Mademoiſelle, répondit la vieille, vous ne ſavez pas quelle eſt ma naiſſance ; & ſi je vous montrais mon derrière, vous ne parleriez pas comme vous faites, & vous ſuſpendriez votre jugement. Ce diſcours fit naître une extrême curioſité dans l'eſprit de *Cunégonde* & de *Candide*. La vieille leur parla en ces termes.

CHAPITRE ONZIEME.

Hiſtoire de la vieille.

JE n'ai pas eu toûjours les yeux éraillés & bordés d'écarlate ; mon nez n'a pas toûjours touché à mon menton, & je n'ai pas toûjours été ſervante. Je ſuis la fille du pape *Urbain X*, & de la princeſſe de *Paleſtrine*. On m'éleva juſqu'à quatorze ans dans un palais auquel tous les châteaux de vos barons Allemands n'auraient pas ſervi d'écurie ; & une de mes robes valait mieux que toutes les magnificences de la Veſtphalie. Je croiſſais en beauté, en graces, en talens, au milieu des plaiſirs, des reſpects & des eſpérances. J'inſpirais déja de l'amour. Ma gorge ſe formait, & quelle gorge ! blanche, ferme, taillée comme celle de la *Vénus* de *Médicis ;* & quels yeux ! quelles paupières ! quels ſourcils noirs ! quelles flammes brillaient dans mes deux prunelles, & effaçaient la ſcintillation des étoiles, comme me diſaient les poëtes du quartier. Les femmes qui m'habillaient & qui me deshabillaient

Digitized by Google

tombaient en extaſe en me regardant par devant & par derrière, & tous les hommes auraient voulu être à leur place.

Je fus fiancée à un prince ſouverain de Maſſa Carara. Quel prince! auſſi beau que moi, paîtri de douceur & d'agrémens, brillant d'eſprit & brûlant d'amour. Je l'aimais comme on aime pour la première fois, avec idolatrie, avec emportement. Les noces furent préparées. C'était une pompe, une magnificence inouïe; c'étaient des fêtes, des carrouſels, des opéra buffa continuels, & toute l'Italie fit pour moi des ſonnets dont il n'y eut pas un ſeul de paſſable. Je touchais au moment de mon bonheur, quand une vieille marquiſe qui avait été maîtreſſe de mon prince l'invita à prendre du chocolat chez elle. Il mourut en moins de deux heures avec des convulſions épouvantables. Mais ce n'eſt qu'une bagatelle. Ma mère au deſeſpoir, & bien moins affligée que moi, voulut s'arracher pour quelque tems à un ſéjour ſi funeſte. Elle avait une très belle terre auprès de Gaïette. Nous nous embarquames ſur une galère du pays, dorée comme l'autel de St. Pierre de Rome. Voilà qu'un corſaire de Salé fond ſur nous & nous aborde. Nos ſoldats ſe défendirent comme des ſoldats du pape; ils ſe mirent tous à genoux en jettant leurs armes, & en demandant au corſaire une abſolution *in articulo mortis*.

Auſſi-tôt on les dépouilla nuds comme des ſinges, & ma mère auſſi, nos filles d'honneur auſſi, & moi auſſi. C'eſt une choſe admirable que la diligence avec laquelle ces meſſieurs deshabillent le monde. Mais ce qui me ſurprit davantage, c'eſt qu'ils nous mirent à tous le doigt dans un endroit où nous autres femmes nous ne nous laiſſons mettre d'ordinaire que des canules. Cette cérémonie me paraiſſait bien étrange; voilà comme on juge de tout quand on n'eſt pas ſorti de ſon pays. J'appris bientôt que c'était pour voir ſi nous n'avions pas caché là quelques diamans. C'eſt un uſage établi de tems immémorial parmi les nations policées qui courent ſur mer. J'ai ſu que meſſieurs les religieux chevaliers de Malthe n'y manquent jamais quand ils prennent des Turcs & des Turques. C'eſt une loi du droit des gens à laquelle on n'a jamais dérogé.

Je ne vous dirai point combien il eſt dur pour une jeune

princeſſe d'être menée eſclave à Maroc avec ſa mère. Vous concevez aſſez tout ce que nous eumes à ſouffrir dans le vaiſſeau corſaire. Ma mère était encore très belle ; nos filles d'honneur, nos ſimples femmes de chambre avaient plus de charmes qu'on n'en peut trouver dans toute l'Afrique. Pour moi, j'étais raviſſante, j'étais la beauté, la grace même, & j'étais pucelle. Je ne le fus pas longtems : cette fleur qui avait été réſervée pour le beau prince de *Maſſa Carara*, me fut ravie par le capitaine corſaire. C'était un nègre abominable, qui croyait encor me faire beaucoup d'honneur. Certes il falait que madame la princeſſe de *Paleſtrine*, & moi, fuſſions bien fortes pour réſiſter à tout ce que nous éprouvames juſqu'à notre arrivée à Maroc. Mais paſſons ; ce ſont des choſes ſi communes qu'elles ne valent pas la peine qu'on en parle.

Maroc nageait dans le ſang quand nous arrivames. Cinquante fils de l'empereur *Muley Iſmaël* avaient chacun leur parti : ce qui produiſait en effet cinquante guerres civiles, de noirs contre noirs, de noirs contre bazanés, de bazanés contre bazanés, de mulâtres contre mulâtres. C'était un carnage continuel dans toute l'étendue de l'empire.

A peine fumes-nous débarquées, que des noirs d'une faction ennemie de celle de mon corſaire, ſe préſentèrent pour lui enlever ſon butin. Nous étions, après les diamans & l'or, ce qu'il avait de plus précieux. Je fus témoin d'un combat tel que vous n'en voyez jamais dans vos climats d'Europe. Les peuples ſeptentrionaux n'ont pas le ſang aſſez ardent. Ils n'ont pas la rage des femmes au point où elle eſt commune en Afrique. Il ſemble que vos Européans ayent du lait dans les veines ; c'eſt du vitriol, c'eſt du feu qui coule dans celles des habitans du mont Atlas & des pays voiſins. On combattit avec la fureur des lions, des tigres & des ſerpens de la contrée, pour ſavoir à qui nous aurait. Un Maure ſaiſit ma mère par le bras droit, le lieutenant de mon capitaine la retint par le bras gauche ; un ſoldat Maure la prit par une jambe, un de nos pirates la tenait par l'autre. Nos filles ſe trouvèrent preſque toutes en un moment tirées ainſi à quatre ſoldats. Mon capitaine me tenait cachée derrière lui. Il avait le cimeterre

Digitized by Google

au poing, & tuait tout ce qui s'oppoſait à ſa rage. Enfin, je vis toutes nos Italiennes & ma mère déchirées, coupées, maſſacrées par les monſtres qui ſe les diſputaient. Les captifs mes compagnons, ceux qui les avaient pris, ſoldats, matelots, noirs, bazanés, blancs, mulâtres, & enfin mon capitaine, tout fut tué, & je demeurai mourante ſur un tas de morts. Des ſcènes pareilles ſe paſſaient, comme on ſait, dans l'étenduë de plus de trois cent lieuës, ſans qu'on manquât aux cinq prières par jour ordonnées par *Mahomet*.

Je me débarraſſai avec beaucoup de peine de la foule de tant de cadavres ſanglans entaſſés, & je me trainai ſous un grand oranger au bord d'un ruiſſeau voiſin; j'y tombai d'effroi, de laſſitude, d'horreur, de deſeſpoir & de faim. Bientôt après mes ſens accablés ſe livrèrent à un ſommeil qui tenait plus de l'évanouïſſement que du repos. J'étais dans cet état de faibleſſe & d'inſenſibilité, entre la mort & la vie, quand je me ſentis preſſée de quelque choſe qui s'agitait ſur mon corps. J'ouvris les yeux, je vis un homme blanc & de bonne mine qui ſoupirait, & qui diſait entre ſes dents, *O che ſciagura d'eſſere ſenza c.....!*

CHAPITRE DOUZIEME.

Suite des malheurs de la vieille.

ETonnée & ravie d'entendre la langue de ma patrie, & non moins ſurpriſe des paroles que proférait cet homme, je lui répondis qu'il y avait de plus grands malheurs que celui dont il ſe plaignait. Je l'inſtruiſis en peu de mots des horreurs que j'avais eſſuïées, & je retombai en faibleſſe. Il m'emporta dans une maiſon voiſine, me fit mettre au lit, me fit donner à manger, me ſervit, me conſola, me flatta, me dit qu'il n'avait rien vu de ſi beau que moi, & que jamais il n'avait tant regretté ce que perſonne ne pouvait lui rendre. Je ſuis né à Naples, me dit-il; on y chaponne deux ou trois mille enfans tous les ans; les uns en meurent, les autres

Digitized by Google

acquièrent une voix plus belle que celle des femmes, les autres vont gouverner des états. On me fit cette opération avec un très grand ſuccès, & j'ai été muſicien de la chapelle de madame la princeſſe de *Paleſtrine*. De ma mère! m'écriai-je. De votre mère! s'écria-t-il en pleurant. Quoi, vous ſeriez cette jeune princeſſe que j'ai élevée juſqu'à l'âge de ſix ans, & qui promettait déja d'être auſſi belle que vous êtes? C'eſt moi-même; ma mère eſt à quatre cent pas d'ici coupée en quartiers ſous un tas de morts.....

Je lui contai tout ce qui m'était arrivé; il me conta auſſi ſes avantures, & m'apprit comment il avait été envoyé chez le roi de Maroc par une puiſſance chrétienne, pour conclure avec ce monarque un traité, par lequel on lui fournirait de la poudre, des canons, & des vaiſſeaux pour l'aider à exterminer le commerce des autres chrétiens. Ma miſſion eſt faite, dit cet honnête eunuque; je vais m'embarquer à Ceuta, & je vous raménerai en Italie. *Ma che ſciagura d'eſſere ſenza c.....!*

Je le remerciai avec des larmes d'attendriſſement; & au lieu de me mener en Italie, il me conduiſit à Alger, & me vendit au dey de cette province. A peine fus-je venduë, que cette peſte qui a fait le tour de l'Afrique, de l'Aſie & de l'Europe, ſe déclara dans Alger avec fureur. Vous avez vu des tremblemens de terre; mais, mademoiſelle, avez-vous jamais eu la peſte? Jamais, répondit la baronne.

Si vous l'aviez eue, reprit la vieille, vous avoueriez qu'elle eſt bien au deſſus d'un tremblement de terre. Elle eſt fort commune en Afrique: j'en fus attaquée. Figurez-vous quelle ſituation pour la fille d'un pape âgée de quinze ans, qui en trois mois de tems avait éprouvé la pauvreté, l'eſclavage, avait été violée preſque tous les jours, avait vu couper ſa mère en quatre, avait eſſuïé la faim & la guerre, & mourait peſtiférée dans Alger. Je n'en mourus pourtant pas. Mais mon eunuque & le dey, & preſque tout le ſerrail d'Alger périrent.

Quand les premiers ravages de cette épouvantable peſte furent paſſés, on vendit les eſclaves du dey. Un marchand m'acheta & me mena à Tunis. Il me vendit à un autre mar-

Digitized by Google

chand, qui me revendit à Tripoli ; de Tripoli je fus revenduë à Alexandrie, d'Alexandrie revenduë à Smyrne, de Smyrne à Conſtantinople. J'appartins enfin à un aga des janiſſaires, qui fut bientôt commandé pour aller défendre Aſoph contre les Ruſſes qui l'aſſiégeaient.

L'aga qui était un très galant-homme mena avec lui tout ſon ſerrail, & nous logea dans un petit fort ſur les Palus Méotides, gardé par deux eunuques noirs & vingt ſoldats. On tua prodigieuſement de Ruſſes, mais ils nous le rendirent bien. Aſoph fut mis à feu & à ſang, & on ne pardonna ni au ſexe, ni à l'âge ; il ne reſta que notre petit fort ; les ennemis voulurent nous prendre par famine. Les vingt janiſſaires avaient juré de ne ſe jamais rendre. Les extrémités de la faim où ils furent réduits les contraignirent à manger nos deux eunuques, de peur de violer leur ſerment. Au bout de quelques jours ils réſolurent de manger les femmes.

Nous avions un iman très pieux & très compatiſſant, qui leur fit un beau ſermon, par lequel il leur perſuada de ne nous pas tuer tout-à-fait ; Coupez, dit-il, ſeulement une feſſe à chacune de ces dames, vous ferez très bonne chère ; s'il faut y revenir, vous en aurez encor autant dans quelques jours ; le ciel vous ſaura gré d'une action ſi charitable, & vous ſerez ſecourus.

Il avait beaucoup d'éloquence ; il les perſuada. On nous fit cette horrible opération. L'iman nous appliqua le même baume qu'on met aux enfans qu'on vient de circoncire. Nous étions toutes à la mort.

A peine les janiſſaires eurent-ils fait le repas que nous leur avions fourni, que les Ruſſes arrivent ſur des bateaux plats ; il ne réchapa pas un janiſſaire. Les Ruſſes ne firent aucune attention à l'état où nous étions. Il y a partout des chirurgiens Français ; un d'eux qui était fort adroit prit ſoin de nous, il nous guérit ; & je me ſouviendrai toute ma vie, que quand mes playes furent bien fermées, il me fit des propoſitions. Au reſte, il nous dit à toutes de nous conſoler ; il nous aſſura que dans pluſieurs ſiéges pareille choſe était arrivée, & que c'était la loi de la guerre.

Dès que mes compagnes purent marcher, on les fit aller à

Digitized by Google

Moſcou. J'échus en partage à un boyard, qui me fit ſa jardinière, & qui me donnait vingt coups de fouet par jour. Mais ce ſeigneur ayant été roué au bout de deux ans avec une trentaine de boyards, pour quelque tracaſſerie de cour, je profitai de cette avanture; je m'enfuis; je traverſai toute la Ruſſie; je fus longtems ſervante de cabaret à Riga, puis à Roſtok, à Viſmar, à Leipſick, à Caſſel, à Utrecht, à Leyde, à la Haie, à Rotterdam: j'ai vieilli dans la miſère & dans l'opprobre, n'ayant que la moitié d'un derrière, me ſouvenant toûjours que j'étais fille d'un pape: je voulus cent fois me tuer, mais j'aimais encor la vie. Cette faibleſſe ridicule eſt peut-être un de nos penchans les plus funeſtes: car y a-t-il rien de plus ſot que de vouloir porter continuellement un fardeau qu'on veut toûjours jetter par terre? d'avoir ſon être en horreur, & de tenir à ſon être? enfin de careſſer le ſerpent qui nous dévore, juſqu'à ce qu'il nous ait mangé le cœur?

J'ai vu dans les pays que le ſort m'a fait parcourir, & dans les cabarets où j'ai ſervi, un nombre prodigieux de perſonnes qui avaient leur exiſtence en exécration; mais je n'en ai vu que douze qui ayent mis volontairement fin à leur miſère, trois nègres, quatre Anglais, quatre Genevois & un profeſſeur Allemand nommé *Robek*. J'ai fini par être ſervante chez le juif *Don Iſſacar*; il me mit auprès de vous, ma belle demoiſelle; je me ſuis attachée à votre deſtinée, & j'ai été plus occupée de vos avantures que des miennes. Je ne vous aurais même jamais parlé de mes malheurs, ſi vous ne m'aviez pas un peu piquée, & s'il n'était d'uſage dans un vaiſſeau de conter des hiſtoires pour ſe deſennuïer. Enfin, mademoiſelle, j'ai de l'expérience, je connais le monde; donnez-vous un plaiſir, engagez chaque paſſager à vous conter ſon hiſtoire; & s'il s'en trouve un ſeul qui n'ait ſouvent maudit ſa vie, qui ne ſe ſoit ſouvent dit à lui-même qu'il était le plus malheureux des hommes, jettez-moi dans la mer la tête la première.

CHA-

Digitized by Google

CHAPITRE TREIZIEME.

Comment Candide *fut obligé de ſe ſéparer de la belle* Cunégonde *& de la vieille.*

LA belle *Cunégonde* ayant entendu l'hiſtoire de la vieille, lui fit toutes les politeſſes qu'on devait à une perſonne de ſon rang & de ſon mérite. Elle accepta la propoſition; elle engagea tous les paſſagers l'un après l'autre à lui conter leurs avantures. *Candide* & elle avouèrent que la vieille avait raiſon. C'eſt bien dommage, diſait *Candide*, que le ſage *Pangloſs* ait été pendu contre la coutume dans un auto-da-fé; il nous dirait des choſes admirables ſur le mal phyſique, & ſur le mal moral qui couvrent la terre & la mer, & je me ſentirais aſſez de force pour oſer lui faire reſpectueuſement quelques objections.

A meſure que chacun racontait ſon hiſtoire, le vaiſſeau avançait. On aborda dans Buenos-Aires. *Cunégonde*, le capitaine *Candide* & la vieille allèrent chez le gouverneur *Don Fernando d'Ibaraa*, y *Figueora*, y *Maſcarenes*, y *Lampourdos*, y *Souza*. Ce ſeigneur avait une fierté convenable à un homme qui portait tant de noms. Il parlait aux hommes avec le dédain le plus noble, portant le nez ſi haut, élevant ſi impitoyablement la voix, prenant un ton ſi impoſant, affectant une démarche ſi altière, que tous ceux qui le ſaluaient étaient tentés de le battre. Il aimait les femmes à la fureur. *Cunégonde* lui parut ce qu'il avait jamais vu de plus beau. La première choſe qu'il fit, fut de demander ſi elle n'était point la femme du capitaine. L'air dont il fit cette queſtion allarma *Candide*: il n'oſa pas dire qu'elle était ſa femme, parce qu'en effet elle ne l'était point; il n'oſait pas dire que c'était ſa ſœur, parce qu'elle ne l'était pas non plus; & quoique ce menſonge officieux eût été autrefois très à la mode chez les anciens, & qu'il pût être utile aux modernes, ſon ame était trop pure pour trahir la vérité. Mademoiſelle *Cunégonde*, dit-il, doit me faire l'honneur

de m'épouſer, & nous ſupplions votre excellence de daigner faire notre noce.

Don Fernando d'Ibaraa, y Figueora, y Maſcarenes, y Lampourdos, y Souza, relevant ſa mouſtache, ſourit amérement, & ordonna au capitaine *Candide* d'aller faire la revuë de ſa compagnie. *Candide* obéit; le gouverneur demeura avec mademoiſelle *Cunégonde*. Il lui déclara ſa paſſion, lui proteſta que le lendemain il l'épouſerait à la face de l'égliſe, ou autrement, ainſi qu'il plairait à ſes charmes. *Cunégonde* lui demanda un quart d'heure pour ſe recueillir, pour conſulter la vieille & pour ſe déterminer.

La vieille dit à *Cunégonde*; Mademoiſelle, vous avez ſoixante & douze quartiers, & pas une obole; il ne tient qu'à vous d'être la femme du plus grand ſeigneur de l'Amérique méridionale, qui a une très belle mouſtache; eſt-ce à vous de vous piquer d'une fidélité à toute épreuve? Vous avez été violée par les Bulgares; un Juif & un inquiſiteur ont eu vos bonnes graces. Les malheurs donnent des droits. J'avouë que ſi j'étais à votre place, je ne ferais aucun ſcrupule d'épouſer monſieur le gouverneur, & de faire la fortune de monſieur le capitaine *Candide*. Tandis que la vieille parlait avec toute la prudence que l'âge & l'expérience donnent, on vit entrer dans le port un petit vaiſſeau; il portait un alcalde & des alguazils, & voici ce qui était arrivé.

La vieille avait très bien deviné, que ce fut un cordelier à la grande manche qui vola l'argent & les bijoux de *Cunégonde* dans la ville de Badajos, lorſqu'elle fuyait en hâte avec *Candide*. Ce moine voulut vendre quelques-unes des pierreries à un jouaillier. Le marchand les reconnut pour celles du grand inquiſiteur. Le cordelier avant d'être pendu avoua qu'il les avait volées. Il indiqua les perſonnes & la route qu'elles prenaient. La fuite de *Cunégonde* & de *Candide* était déja connuë. On les ſuivit à Cadiz. On envoya ſans perdre tems un vaiſſeau à leur pourſuite. Le vaiſſeau était déja dans le port de Buenos-Aires. Le bruit ſe répandit qu'un alcalde allait débarquer, & qu'on pourſuivait les meurtriers de monſeigneur le grand inquiſiteur. La prudente vieille vit dans l'inſtant tout ce qui était à faire. Vous ne pouvez fuir, dit-elle

Digitized by Google

à *Cunégonde*, & vous n'avez rien à craindre, ce n'eſt pas vous qui avez tué monſeigneur; & d'ailleurs, le gouverneur qui vous aime ne ſouffrira pas qu'on vous maltraite; demeurez. Elle court ſur le champ à *Candide*; Fuyez, dit-elle, ou dans une heure vous allez être brûlé. Il n'y avait pas un moment à perdre; mais comment ſe ſéparer de *Cunégonde*, & où ſe réfugier.

CHAPITRE QUATORZIEME.

Comment Candide *&* Cacambo *furent reçus chez les jéſuites du Paraguai.*

Candide avait amené de Cadiz un valet tel qu'on en trouve beaucoup ſur les côtes d'Eſpagne, & dans les colonies. C'était un quart d'Eſpagnol, né d'un métis dans le Tucuman; il avait été enfant de chœur, ſacriſtain, matelot, moine, facteur, ſoldat, laquais. Il s'appellait *Cacambo*, & aimait fort ſon maître, parce que ſon maître était un fort bon homme. Il ſella au plus vite les deux chevaux Andalous. Allons, mon maître, ſuivons le conſeil de la vieille, partons & courons ſans regarder derrière nous. *Candide* verſa des larmes: O ma chère *Cunégonde!* faut-il vous abandonner dans le tems que monſieur le gouverneur va faire nos noces! *Cunégonde* amenée de ſi loin, que deviendrez-vous? Elle deviendra ce qu'elle pourra, dit *Cacambo*; les femmes ne ſont jamais embarraſſées d'elles; DIEU y pourvoit, courons. Où me mènes-tu? où allons-nous? que ferons-nous ſans *Cunégonde?* diſait *Candide.* Par *St. Jacques* de Compoſtelle, dit *Cacambo*, vous alliez faire la guerre aux jéſuites; allons la faire pour eux; je ſais aſſez les chemins, je vous ménerai dans leur royaume, ils ſeront charmés d'avoir un capitaine qui faſſe l'exercice à la Bulgare, vous ferez une fortune prodigieuſe; quand on n'a pas ſon compte dans un monde, on le trouve dans un autre. C'eſt un très grand plaiſir de voir & de faire des choſes nouvelles.

Digitized by Google

Tu as donc été déja dans le Paraguai ? dit *Candide*. Eh vraiment oui, dit *Cacambo* ; j'ai été cuiſtre dans le collège de l'Aſſomption, & je connais le gouvernement de Los Padres comme je connais les ruës de Cadiz. C'eſt une choſe admirable que ce gouvernement. Le royaume a déja plus de trois cent lieuës de diamètre ; il eſt diviſé en trente provinces. Los Padres y ont tout, & les peuples rien ; c'eſt le chef-d'œuvre de la raiſon & de la juſtice. Pour moi je ne vois rien de ſi divin que Los Padres, qui font ici la guerre au roi d'Eſpagne & au roi de Portugal, & qui en Europe confeſſent ces rois ; qui tuent ici des Eſpagnols, & qui à Madrid les envoyent au ciel ; cela me ravit, avançons ; vous allez être le plus heureux de tous les hommes. Quel plaiſir auront Los Padres quand ils ſauront qu'il leur vient un capitaine qui ſait l'exercice Bulgare !

Dès qu'ils furent arrivés à la première barrière, *Cacambo* dit à la garde avancée qu'un capitaine demandait à parler à monſeigneur le commandant. On alla avertir la grande garde. Un officier Paraguain courut aux pieds du commandant lui donner part de la nouvelle. *Candide* & *Cacambo* furent d'abord déſarmés ; on ſe ſaiſit de leurs deux chevaux Andalous. Les deux étrangers ſont introduits au milieu de deux files de ſoldats : le commandant était au bout, le bonnet à trois cornes en tête, la robe retrouſſée, l'épée au côté, l'eſponton à la main. Il fit un ſigne ; auſſi-tôt vingt-quatre ſoldats entourent les deux nouveaux venus. Un ſergent leur dit qu'il faut attendre, que le commandant ne peut leur parler, que le révérend père provincial ne permet pas qu'aucun Eſpagnol ouvre la bouche qu'en ſa préſence, & demeure plus de trois heures dans le pays. Et où eſt le révérend père provincial ? dit *Cacambo*. Il eſt à la parade après avoir dit ſa meſſe, répondit le ſergent ; & vous ne pourrez baiſer ſes éperons que dans trois heures. Mais, dit *Cacambo*, monſieur le capitaine qui meurt de faim comme moi, n'eſt point Eſpagnol, il eſt Allemand ; ne pourrions-nous point déjeuner en attendant ſa révérence ?

Le ſergent alla ſur le champ rendre compte de ce diſcours au commandant. DIEU ſoit béni, dit ce ſeigneur ; puiſqu'il

Digitized by Google

eſt Allemand, je peux lui parler ; qu'on le mène dans ma feuillée. Auſſi-tôt on conduit *Candide* dans un cabinet de verdure orné d'une très jolie colonade de marbre verd & or, & des treillages qui renfermaient des perroquets, des colibris, des oiſeaux mouches, des pintades, & tous les oiſeaux les plus rares. Un excellent déjeuner était préparé dans des vaſes d'or ; & tandis que les Paraguains mangèrent du maïs dans des écuelles de bois en plein champ à l'ardeur du ſoleil, le révérend père commandant entra dans la feuillée.

C'était un très beau jeune homme, le viſage plein, aſſez blanc, haut en couleur, le ſourcil relevé, l'œil vif, l'oreille rouge, les lévres vermeilles, l'air fier, mais d'une fierté qui n'était ni celle d'un Eſpagnol, ni celle d'un jéſuite. On rendit à *Candide* & à *Cacambo* leurs armes qu'on leur avais ſaiſies, ainſi que les deux chevaux Andalous ; *Cacambo* leur fit manger l'avoine auprès de la feuillée, ayant toûjours l'œil ſur eux, crainte de ſurpriſe.

Candide baiſa d'abord le bas de la robe du commandant, enſuite ils ſe mirent à table. Vous êtes donc Allemand ? lui dit le jéſuite en cette langue. Oui, mon révérend père, dit *Candide*. L'un & l'autre en prononçant ces paroles ſe regardaient avec une extrême ſurpriſe, & une émotion dont ils n'étaient pas les maîtres. Et de quel pays d'Allemagne êtes-vous ? dit le jéſuite. De la ſâle province de Veſtphalie, dit *Candide* : je ſuis né dans le château de Thunder-ten-tronckh. O ciel ! eſt-il poſſible ! s'écria le commandant. Quel miracle ! s'écria *Candide*. Serait-ce vous ? dit le commandant. Cela n'eſt pas poſſible, dit *Candide*. Ils ſe laiſſent tomber tous deux à la renverſe, ils s'embraſſent, ils verſent des ruiſſeaux de larmes. Quoi ! ſerait-ce vous, mon révérend père ? vous le frère de la belle *Cunégonde !* vous qui futes tué par les Bulgares ! vous le fils de monſieur le baron ! vous jéſuite au Paraguai ! Il faut avouer que ce monde eſt une étrange choſe. O *Pangloſs ! Pangloſs !* que vous ſeriez aiſe ſi vous n'aviez pas été pendu !

Le commandant fit retirer les eſclaves nègres & les Paraguains qui ſervaient à boire dans des gobelets de criſtal de roche. Il remercia DIEU & *St. Ignace* mille fois ; il ſerrait

Digitized by Google

Candide entre ſes bras ; leurs viſages étaient baignés de pleurs. Vous ſeriez bien plus étonné, plus attendri, plus hors de vous-même, dit *Candide*, ſi je vous diſais que mademoiſelle *Cunégonde* votre ſœur que vous avez cruë éventrée, eſt pleine de ſanté. Où ? Dans votre voiſinage, chez monſieur le gouverneur de Buenos-Aires ; & je venais pour vous faire la guerre. Chaque mot qu'ils prononcèrent dans cette longue converſation, accumulait prodige ſur prodige. Leur ame toute entière volait ſur leur langue, était attentive dans leurs oreilles, & étincelante dans leurs yeux. Comme ils étaient Allemands, ils tinrent table longtems, en attendant le révérend père provincial ; & le commandant parla ainſi à ſon cher *Candide*.

CHAPITRE QUINZIEME.

Comment Candide *tua le frère de ſa chère* Cunégonde.

J'Aurai toute ma vie préſent à la mémoire le jour horrible où je vis tuer mon père & ma mère, & violer ma ſœur. Quand les Bulgares furent retirés, on ne trouva point cette ſœur adorable, & on mit dans une charette ma mère, mon père & moi, deux ſervantes & trois petits garçons égorgés, pour nous aller enterrer dans une chapelle de jéſuites à deux lieuës du château de mes pères. Un jéſuite nous jetta de l'eau bénite, elle était horriblement ſalée ; il en entra quelques goutes dans mes yeux ; le père s'apperçut que ma paupière faiſait un petit mouvement : il mit la main ſur mon cœur & le ſentit palpiter ; je fus ſecouru, & au bout de trois ſemaines il n'y paraiſſait pas. Vous ſavez, mon cher *Candide*, que j'étais fort joli, je le devins encor davantage : auſſi le révérend père *Crouſt* ſupérieur de la maiſon, prit pour moi la plus tendre amitié ; il me donna l'habit de novice ; quelque tems après je fus envoyé à Rome. Le père général avait beſoin d'une recrue de jeunes jéſuites Allemands. Les ſouverains du Paraguai reçoivent le moins qu'ils peuvent de jéſuites Eſpa-

Digitized by Google

gnols ; ils aiment mieux les étrangers dont ils ſe croyent plus maîtres. Je fus jugé propre par le révérend père général pour aller travailler dans cette vigne. Nous partimes, un Polonais, un Tirolien & moi. Je fus honoré en arrivant du ſoûdiaconat & d'une lieutenance. Je ſuis aujourd'hui colonel & prêtre. Nous recevons vigoureuſement les troupes du roi d'Eſpagne ; je vous réponds qu'elles ſeront excommuniées & battuës. La Providence vous envoye ici pour nous ſeconder. Mais eſt-il bien vrai que ma chère ſœur *Cunégonde* ſoit dans le voiſinage chez le gouverneur de Buenos-Aires ? *Candide* l'aſſura par ſerment que rien n'était plus vrai. Leurs larmes recommencèrent à couler.

Le baron ne pouvait ſe laſſer d'embraſſer *Candide* ; il l'appellait ſon frère, ſon ſauveur. Ah ! peut-être, lui dit-il, nous pourrons enſemble, mon cher *Candide*, entrer en vainqueurs dans la ville, & reprendre ma ſœur *Cunégonde*. C'eſt tout ce que je ſouhaite, dit *Candide* ; car je comptais l'épouſer, & je l'eſpère encore. Vous, inſolent ! répondit le baron, vous auriez l'impudence d'épouſer ma ſœur qui a ſoixante & douze quartiers ! je vous trouve bien effronté d'oſer me parler d'un deſſein ſi téméraire ! *Candide* pétrifié d'un tel diſcours, lui répondit ; Mon révérend père, tous les quartiers du monde n'y font rien ; j'ai tiré votre ſœur des bras d'un juif & d'un inquiſiteur ; elle m'a aſſez d'obligations, elle veut m'épouſer. Maître *Pangloſs* m'a toûjours dit que les hommes ſont égaux, & aſſurément je l'épouſerai. C'eſt ce que nous verrons, coquin ! dit le jéſuite baron de Thunder-ten-tronckh, & en même tems il lui donna un grand coup du plat de ſon épée ſur le viſage. *Candide* dans l'inſtant tire la ſienne & l'enfonce juſqu'à la garde dans le ventre du baron jéſuite ; mais en la retirant toute fumante, il ſe mit à pleurer : Hélas mon DIEU ! dit-il, j'ai tué mon ancien maître, mon ami, mon beau-frère ; je ſuis le meilleur homme du monde, & voilà déja trois hommes que je tue ; & dans ces trois il y a deux prêtres.

Cacambo qui faiſait ſentinelle à la porte de la feuillée, accourut. Il ne nous reſte qu'à vendre cher notre vie, lui dit ſon maître : on va ſans doute entrer dans la feuillée, il faut mourir les armes à la main. *Cacambo*, qui en avait bien

vu d'autres ne perdit point la tête ; il prit la robe de jéſuite que portait le baron, la mit ſur le corps de *Candide*, lui donna le bonnet quarré du mort, & le fit monter à cheval. Tout cela ſe fit en un clin d'œil. Galopons, mon maître, tout le monde vous prendra pour un jéſuite qui va donner des ordres ; & nous aurons paſſé les frontières avant qu'on puiſſe courir après nous. Il volait déja en prononçant ces paroles, & en criant en eſpagnol, Place, place pour le révérend père colonel.

CHAPITRE SEIZIEME.

Ce qui advint aux deux voyageurs avec deux filles, deux ſinges & les ſauvages nommés Oreillons.

Candide & ſon valet furent au-delà des barrières, & perſonne ne ſavait encor dans le camp la mort du jéſuite Allemand. Le vigilant *Cacambo* avait eu ſoin de remplir ſa valiſe de pain, de chocolat, de jambon, de fruit & de quelques meſures de vin. Ils s'enfoncèrent avec leurs chevaux Andalous dans un pays inconnu, où ils ne découvrirent aucune route. Enfin une belle prairie entrecoupée de ruiſſeaux ſe préſenta devant eux. Nos deux voyageurs font repaître leur montures. *Cacambo* propoſe à ſon maître de manger, & lui en donne l'exemple. Comment veux-tu, diſait *Candide*, que je mange du jambon, quand j'ai tué le fils de monſieur le baron, & que je me vois condamné à ne revoir la belle *Cunégonde* de ma vie ? à quoi me ſervira de prolonger mes miſérables jours, puiſque je dois les traîner loin d'elle dans les remords & dans le deſeſpoir ? & que dira le journal de Trévoux ?

En parlant ainſi il ne laiſſa pas de manger. Le ſoleil ſe couchait. Les deux égarés entendirent quelques petits cris qui paraiſſaient pouſſés par des femmes. Ils ne ſavaient ſi ces cris étaient de douleur ou de joie ; mais ils ſe levèrent précipitamment avec cette inquiétude & cette allarme que tout inſpi-

inſpire dans un pays inconnu. Ces clameurs partaient de deux filles toutes nuës qui couraient légérement au bord de la prairie, tandis que deux ſinges les ſuivaient en leur mordant les feſſes. *Candide* fut touché de pitié : il avait appris à tirer chez les Bulgares, & il aurait abattu une noiſette dans un buiſſon ſans toucher aux feuilles. Il prend ſon fuſil eſpagnol à deux coups, tire, & tue les deux ſinges. DIEU ſoit loué, mon cher *Cacambo*, j'ai délivré d'un grand péril, ces deux pauvres créatures ; ſi j'ai commis un péché en tuant un inquiſiteur & un jéſuite, je l'ai bien réparé en ſauvant la vie à deux filles. Ce ſont peut-être deux demoiſelles de condition, & cette avanture nous peut procurer de très grands avantages dans le pays.

Il allait continuer, mais ſa langue devint percluſe quand il vit ces deux filles embraſſer tendrement les deux ſinges, fondre en larmes ſur leurs corps, & remplir l'air des cris les plus douloureux. Je ne m'attendais pas à tant de bonté d'ame, dit-il enfin à *Cacambo* ; lequel lui repliqua ; Vous avez fait là un beau chef-d'œuvre, mon maître ; vous avez tué les deux amans de ces demoiſelles. Leurs amans ! ſerait-il poſſible ? vous vous moquez de moi, *Cacambo* ; le moyen de vous croire ? Mon cher maître, repartit *Cacambo*, vous êtes toûjours étonné de tout ; pourquoi trouvez-vous ſi étrange que dans quelques pays il y ait des ſinges qui obtiennent les bonnes graces des dames ? ils ſont des quarts d'hommes, comme je ſuis un quart d'Eſpagnol. Hélas ! reprit *Candide*, je me ſouviens d'avoir entendu dire à maître *Pangloſs*, qu'autrefois pareils accidens étaient arrivés, & que ces mélanges avaient produit des égipans, des faunes, des ſatires, que pluſieurs grands perſonnages de l'antiquité en avaient vus ; mais je prenais cela pour des fables. Vous devez être convaincu à préſent, dit *Cacambo*, que c'eſt une vérité, & vous voyez comment en uſent les perſonnes qui n'ont pas reçu une certaine éducation ; tout ce que je crains, c'eſt que ces dames ne nous faſſent quelque méchante affaire.

Ces réflexions ſolides engagèrent *Candide* à quitter la prairie, & à s'enfoncer dans un bois. Il y ſoupa avec *Cacambo* ; & tous deux après avoir maudit l'inquiſiteur de Portugal, le

gouverneur de Buenos-Aires, & le baron, s'endormirent ſur de la mouſſe. A leur réveil ils ſentirent qu'ils ne pouvaient remuer ; la raiſon en était que pendant la nuit les *Oreillons*, habitans du pays, à qui les deux dames les avaient dénoncés, les avaient garrottés avec des cordes d'écorces d'arbre. Ils étaient entourés d'une cinquantaine d'Oreillons tout nuds, armés de fléches, de maſſues & de haches de caillou : les uns faiſaient bouillir une grande chaudière ; les autres préparaient des broches, & tous criaient, c'eſt un jéſuite, c'eſt un jéſuite ; nous ſerons vengés & nous ferons bonne chère ; mangeons du jéſuite, mangeons du jéſuite.

Je vous l'avais bien dit, mon cher maître, s'écria triſtement *Cacambo*, que ces deux filles nous joueraient d'un mauvais tour. *Candide* appercevant la chaudière & les broches, s'écria, Nous allons certainement être rôtis ou bouillis. Ah! que dirait maître *Pangloſs*, s'il voyait comme la pure nature eſt faite ? Tout eſt bien ; ſoit, mais j'avouë qu'il eſt bien cruel d'avoir perdu mademoiſelle *Cunégonde*, & d'être mis à la broche par des Oreillons. *Cacambo* ne perdait jamais la tête ; Ne deſeſpérez de rien, dit-il au déſolé *Candide* : j'entends un peu le jargon de ces peuples, je vais leur parler. Ne manquez pas, dit *Candide*, de leur repréſenter quelle eſt l'inhumanité affreuſe de faire cuire des hommes, & combien cela eſt peu chrétien.

Meſſieurs, dit *Cacambo*, vous comptez donc manger aujourd'hui un jéſuite ; c'eſt très bien fait ; rien n'eſt plus juſte que de traiter ainſi ſes ennemis. En effet le droit naturel nous enſeigne à tuer notre prochain, & c'eſt ainſi qu'on en agit dans toute la terre. Si nous n'uſons pas du droit de le manger, c'eſt que nous avons d'ailleurs de quoi faire bonne chère ; mais vous n'avez pas les mêmes reſſources que nous ; certainement il vaut mieux manger ſes ennemis, que d'abandonner aux corbeaux & aux corneilles le fruit de ſa victoire. Mais, meſſieurs, vous ne voudriez pas manger vos amis. Vous croyez aller mettre un jéſuite en broche, & c'eſt votre défenſeur, c'eſt l'ennemi de vos ennemis que vous allez rôtir. Pour moi je ſuis né dans votre pays ; monſieur que vous voyez eſt mon maître, & bien loin d'être jéſuite, il vient

Digitized by Google

de tuer un jéſuite, il en porte les dépouilles ; voilà le ſujet de votre mépriſe. Pour vérifier ce que je vous dis, prenez ſa robe, portez-la à la première barrière du royaume de Los Padres ; informez-vous ſi mon maître n'a pas tué un officier jéſuite. Il vous faudra peu de tems ; vous pourrez toûjours nous manger, ſi vous trouvez que je vous ai menti. Mais ſi je vous ai dit la vérité, vous connaiſſez trop les principes du droit public, les mœurs & les loix, pour ne nous pas faire grace.

Les Oreillons trouvèrent ce diſcours très raiſonnable ; ils députèrent deux notables pour aller en diligence s'informer de la vérité ; les deux députés s'acquittèrent de leur commiſſion en gens d'eſprit, & revinrent bientôt apporter de bonnes nouvelles. Les Oreillons délièrent leurs deux priſonniers, leur firent toutes ſortes de civilités, leur offrirent des filles, leur donnèrent des rafraichiſſemens, & les reconduiſirent juſqu'aux confins de leurs états, en criant avec allégreſſe, Il n'eſt point jéſuite, il n'eſt point jéſuite.

Candide ne ſe laſſait point d'admirer le ſujet de ſa délivrance. Quel peuple ! diſait-il, quels hommes ! quelles mœurs ! Si je n'avais pas eu le bonheur de donner un grand coup d'épée au travers du corps du frère de mademoiſelle *Cunégonde*, j'étais mangé ſans remiſſion. Mais après tout, la pure nature eſt bonne, puiſque ces gens-ci, au lieu de me manger, m'ont fait mille honnêtetés dès qu'ils ont ſu que je n'étais pas jéſuite.

CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

Arrivée de Candide *& de ſon valet au pays d'Eldorado, & ce qu'ils y virent.*

QUand ils furent aux frontières des Oreillons, Vous voyez, dit *Cacambo* à *Candide*, que cet hémiſphère-ci ne vaut pas mieux que l'autre ; croyez-moi, retournons en Europe par le plus court. Comment y retourner ? dit *Candide*, & où

Digitized by Google

aller ? Si je vais dans mon pays, les Bulgares & les Abares y égorgent tout ; ſi je retourne en Portugal, j'y ſuis brûlé ; ſi nous reſtons dans ce pays-ci, nous riſquons à tout moment d'être mis en broche. Mais comment ſe réſoudre à quitter la partie du monde que mademoiſelle *Cunégonde* habite ?

Tournons vers la Cayenne, dit *Cacambo*, nous y trouverons des Français qui vont partout le monde ; ils pourront nous aider. DIEU aura peut-être pitié de nous.

Il n'était pas facile d'aller à la Cayenne ; ils ſavaient bien à-peu-près de quel côté il falait marcher ; mais des montagnes, des fleuves, des précipices, des brigands, des ſauvages, étaient partout de terribles obſtacles. Leurs chevaux moururent de fatigue : leurs proviſions furent conſumées : ils ſe nourrirent un mois entier de fruits ſauvages, & ſe trouvèrent enfin auprès d'une petite rivière bordée de cocotiers, qui ſoutinrent leur vie & leurs eſpérances.

Cacambo qui donnait toûjours d'auſſi bons conſeils que la vieille, dit à *Candide ;* Nous n'en pouvons plus, nous avons aſſez marché, j'apperçois un canot vuide ſur le rivage, empliſſons-le de cocos, jettons-nous dans cette petite barque, laiſſons-nous aller au courant, une rivière mène toûjours à quelque endroit habité. Si nous ne trouvons pas des choſes agréables, nous trouverons du moins des choſes nouvelles. Allons, dit *Candide*, recommandons-nous à la Providence.

Ils voguèrent quelques lieuës entre des bords tantôt fleuris, tantôt arides, tantôt unis, tantôt eſcarpés. La rivière s'élargiſſait toûjours ; enfin elle ſe perdait ſous une voûte de rochers épouvantables qui s'élevaient juſqu'au ciel. Les deux voyageurs eurent la hardieſſe de s'abandonner aux flots ſous cette voûte. Le fleuve reſſerré en cet endroit les porta avec une rapidité & un bruit horrible. Au bout de vingt-quatre heures ils revirent le jour ; mais leur canot ſe fracaſſa contre les écueils. Il falut ſe trainer de rocher en rocher pendant une lieuë entière : enfin ils découvrirent un horiſon immenſe bordé de montagnes inacceſſibles. Le pays était cultivé pour le plaiſir comme pour le beſoin. Partout l'utile était agréable. Les chemins étaient couverts, ou plutôt ornés de voitures d'une forme & d'une matière brillante, portant des hommes

Digitized by Google

& des femmes d'une beauté ſingulière, trainés rapidement par de gros moutons rouges qui ſurpaſſaient en viteſſe les plus beaux chevaux d'Andalouſie, de Tétuan & de Méquinez.

Voilà pourtant, dit *Candide*, un pays qui vaut mieux que la Veſtphalie. Il mit pied à terre avec *Cacambo* auprès du premier village qu'il rencontra. Quelques enfans du village couverts de brocards d'or tout déchirés, joüaient au palet à l'entrée du bourg. Nos deux hommes de l'autre monde s'amuſèrent à les regarder. Leurs palets étaient d'aſſez larges piéces rondes, jaunes, rouges, vertes, qui jettaient un éclat ſingulier. Il prit envie aux voyageurs d'en ramaſſer quelques-uns; c'était de l'or, c'était des émeraudes, des rubis, dont le moindre aurait été le plus grand ornement du trône du Mogol. Sans doute, dit *Cacambo*, ces enfans ſont les fils du roi du pays qui jouent au petit palet. Le magiſter du village parut dans ce moment pour les faire rentrer à l'école. Voilà, dit *Candide*, le précepteur de la famille royale.

Les petits gueux quittèrent auſſi-tôt le jeu, en laiſſant à terre leurs palets, & tout ce qui avait ſervi à leurs divertiſſemens. *Candide* les ramaſſe, court au précepteur & les lui préſente humblement, lui faiſant entendre par ſignes que leurs alteſſes royales avaient oublié leur or & leurs pierreries. Le magiſter du village en ſouriant les jetta par terre, regarda un moment la figure de *Candide* avec beaucoup de ſurpriſe, & continua ſon chemin.

Les voyageurs ne manquèrent pas de ramaſſer l'or, les rubis & les émeraudes. Où ſommes-nous? s'écria *Candide*, il faut que les enfans des rois de ce pays ſoient bien élevés, puiſqu'on leur apprend à mépriſer l'or & les pierreries. *Cacambo* était auſſi ſurpris que *Candide*. Ils approchèrent enfin de la première maiſon du village. Elle était bâtie comme un palais d'Europe. Une foule de monde s'empreſſait à la porte, & encor plus dans le logis. Une muſique très agréable ſe faiſait entendre, & une odeur délicieuſe de cuiſine ſe faiſait ſentir. *Cacambo* s'approcha de la porte, & entendit qu'on parlait péruvien; c'était ſa langue maternelle; car tout le monde ſait que *Cacambo* était né au Tucuman, dans un village où l'on

Digitized by Google

ne connaiſſait que cette langue. Je vous ſervirai d'interprète, dit-il à *Candide ;* entrons, c'eſt ici un cabaret.

Auſſi-tôt deux garçons & deux filles de l'hôtellerie, vétus de drap d'or, & les cheveux renoués avec des rubans, les invitent à ſe mettre à la table de l'hôte. On ſervit quatre potages garnis chacun de deux perroquets, un contour bouilli qui peſait deux cent livres, deux ſinges rôtis d'un goût excellent, trois cent colibris dans un plat, & ſix cent oiſeaux mouches dans un autre ; des ragouts exquis, des pâtiſſeries délicieuſes ; le tout dans des plats d'une eſpèce de criſtal de roche. Les garçons & les filles de l'hôtellerie verſaient pluſieurs liqueurs faites de canne de ſucre.

Les convives étaient pour la plûpart des marchands & des voituriers, tous d'une politeſſe extrême, qui firent quelques queſtions à *Cacambo* avec la diſcrétion la plus circonſpecte, & qui répondirent aux ſiennes d'une manière à le ſatisfaire.

Quand le repas fut fini, *Cacambo* crut, ainſi que *Candide*, bien payer ſon écot en jettant ſur la table de l'hôte deux de ces larges piéces d'or qu'il avait ramaſſées ; l'hôte & l'hôteſſe éclatèrent de rire, & ſe tinrent longtems les côtés. Enfin ils ſe remirent. Meſſieurs, dit l'hôte, nous voyons bien que vous êtes des étrangers, nous ne ſommes pas accoutumés à en voir. Pardonnez-nous ſi nous nous ſommes mis à rire quand vous nous avez offert en payement les cailloux de nos grands chemins. Vous n'avez pas ſans doute de la monnoie du pays, mais il n'eſt pas néceſſaire d'en avoir pour dîner ici. Toutes les hôtelleries établies pour la commodité du commerce ſont payées par le gouvernement. Vous avez fait mauvaiſe chère ici, parce que c'eſt un pauvre village ; mais partout ailleurs vous ſerez reçu comme vous méritez de l'être. *Cacambo* expliquait à *Candide* tous les diſcours de l'hôte, & *Candide* les écoutait avec la même admiration & le même égarement que ſon ami *Cacambo* les rendait. Quel eſt donc ce pays, diſaient-ils l'un & l'autre, inconnu à tout le reſte de la terre, & où toute la nature eſt d'une eſpèce ſi différente de la nôtre ? C'eſt probablement le pays où tout va bien ; car il faut abſolument qu'il y en ait un de cette eſpèce. Et quoi qu'en dit maître *Pangloſs*, je me ſuis ſouvent apperçu que tout allait mal en Veſtphalie.

Digitized by Google

CHAPITRE DIX-HUITIEME.

Ce qu'ils virent dans le pays d'Eldorado.

Cacambo témoigna à ſon hôte toute ſa curioſité : l'hôte lui dit, Je ſuis fort ignorant, & je m'en trouve bien ; mais nous avons ici un vieillard retiré de la cour, qui eſt le plus ſavant homme du royaume, & le plus communicatif. Auſſi-tôt il mène *Cacambo* chez le vieillard. *Candide* ne jouait plus que le ſecond perſonnage, & accompagnait ſon valet. Ils entrèrent dans une maiſon fort ſimple, car la porte n'était que d'argent, & les lambris des appartemens n'étaient que d'or, mais travaillés avec tant de goût, que les plus riches lambris ne l'effaçaient pas. L'antichambre n'était à la vérité incruſtée que de rubis & d'émeraudes, mais l'ordre dans lequel tout était arrangé réparait bien cette extrême ſimplicité.

Le vieillard reçut les deux étrangers ſur un ſopha matelaſſé de plumes de colibri, & leur fit préſenter des liqueurs dans des vaſes de diamans ; après quoi il ſatisfit à leur curioſité en ces termes :

Je ſuis âgé de cent ſoixante & douze ans, & j'ai appris de feu mon père, écuyer du roi, les étonnantes révolutions du Pérou dont il avait été témoin. Le royaume où nous ſommes eſt l'ancienne patrie des Incas qui en ſortirent très imprudemment pour aller ſubjuguer une partie du monde, & qui furent enfin détruits par les Eſpagnols.

Les princes de leur famille qui reſtèrent dans leur pays natal furent plus ſages ; ils ordonnèrent, du conſentement de la nation, qu'aucun habitant ne ſortirait jamais de notre petit royaume ; & c'eſt ce qui nous a conſervé notre innocence & notre félicité. Les Eſpagnols ont eu une connaiſſance confuſe de ce pays, ils l'ont appellé *El Dorado*, & un Anglais nommé *le chevalier Raleig*, en a même approché il y a environ cent années ; mais comme nous ſommes entourés de rochers inabordables & de précipices, nous avons toûjours été juſ-

Digitized by Google

qu'à préſent, à l'abri de la rapacité des nations de l'Europe, qui ont une fureur inconcevable pour les cailloux & pour la fange de notre terre, & qui pour en avoir nous tueraient tous juſqu'au dernier.

La converſation fut longue; elle roula ſur la forme du gouvernement, ſur les mœurs, ſur les femmes, ſur les ſpectacles publics, ſur les arts. Enfin *Candide* qui avait toûjours du goût pour la métaphyſique, fit demander par *Cacambo* ſi dans le pays il y avait une religion.

Le vieillard rougit un peu. Comment donc, dit-il, en pouvez-vous douter? eſt-ce que vous nous prenez pour des ingrats? *Cacambo* demanda humblement quelle était la religion d'Eldorado? Le vieillard rougit encore. Eſt-ce qu'il peut y avoir deux religions? dit-il; nous avons, je crois, la religion de tout le monde; nous adorons DIEU du ſoir juſqu'au matin. N'adorez-vous qu'un ſeul DIEU? dit *Cacambo*, qui ſervait toûjours d'interprète aux doutes de *Candide*. Apparemment, dit le vieillard, qu'il n'y en a ni deux, ni trois, ni quatre. Je vous avouë que les gens de votre monde font des queſtions bien ſingulières. *Candide* ne ſe laſſait pas de faire interroger ce bon vieillard; il voulut ſavoir comment on priait DIEU dans l'Eldorado. Nous ne le prions point, dit le bon & reſpectable ſage; nous n'avons rien à lui demander; il nous a donné tout ce qu'il nous faut, nous le remercions ſans ceſſe. *Candide* eut la curioſité de voir des prêtres; il fit demander où ils étaient. Le bon vieillard ſourit. Mes amis, dit-il, nous ſommes tous prêtres; le roi & tous les chefs de famille chantent des cantiques d'actions de graces ſolemnellement, tous les matins; & cinq ou ſix mille muſiciens les accompagnent. Quoi! vous n'avez point de moines qui enſeignent, qui diſputent, qui gouvernent, qui cabalent, & qui font brûler les gens qui ne ſont pas de leur avis? Il faudrait que nous fuſſions fous, dit le vieillard, nous ſommes tous ici du même avis, & nous n'entendons pas ce que vous voulez dire avec vos moines. *Candide* à tous ces diſcours demeurait en extaſe, & diſait en lui-même, Ceci eſt bien différent de la Veſtphalie & du château de monſieur le baron: ſi notre ami *Pangloſs* avait vu Eldorado, il n'aurait plus dit que le château de Thunder-ten-tronckh était ce qu'il

qu'il y avait de mieux ſur la terre ; il eſt certain qu'il faut voyager.

Après cette longue converſation, le bon vieillard fit atteler un carroſſe à ſix moutons, & donna douze de ſes domeſtiques aux deux voyageurs pour les conduire à la cour. Excuſez-moi, leur dit-il, ſi mon âge me prive de l'honneur de vous accompagner. Le roi vous recevra d'une manière dont vous ne ſerez pas mécontens, & vous pardonnerez ſans doute aux uſages du pays s'il y en a quelques-uns qui vous déplaiſent.

Candide & *Cacambo* montent en carroſſe ; les ſix moutons volaient, & en moins de quatre heures on arriva au palais du roi, ſitué à un bout de la capitale. Le portail était de deux cent vingt pieds de haut, & de cent de large ; il eſt impoſſible d'exprimer quelle en était la matière. On voit aſſez quelle ſupériorité prodigieuſe elle devait avoir ſur ces cailloux & ſur ce ſable que nous nommons *or* & *pierreries*.

Vingt belles filles de la garde reçurent *Candide* & *Cacambo* à la deſcente du carroſſe, les conduiſirent aux bains, les vêtirent de robes d'un tiſſu de duvet de colibri ; après quoi les grands officiers & les grandes officières de la couronne les menèrent à l'appartement de ſa majeſté au milieu de deux files chacune de mille muſiciens, ſelon l'uſage ordinaire. Quand ils approchèrent de la ſalle du trône, *Cacambo* demanda à un grand officier, comment il falait s'y prendre pour ſaluer ſa majeſté ? ſi on ſe jettait à genoux ou ventre à terre ? ſi on mettait les mains ſur la tête ou ſur le derrière ? ſi on léchait la pouſſière de la ſalle ? en un mot quelle était la cérémonie ? L'uſage, dit le grand officier, eſt d'embraſſer le roi & de le baiſer des deux côtés. *Candide* & *Cacambo* ſautèrent au cou de ſa majeſté, qui les reçut avec toute la grace imaginable, & qui les pria poliment à ſouper.

En attendant on leur fit voir la ville, les édifices publics élevés juſqu'aux nuës, les marchés ornés de mille colonnes, les fontaines d'eau pure, les fontaines d'eau roſe, celles de liqueurs de cannes de ſucre qui coulaient continuellement dans de grandes places pavées d'une eſpèce de pierreries qui répandaient une odeur ſemblable à celle du géroſle & de la canelle.

Digitized by Google

Candide demanda à voir la cour de juſtice, le parlement; on lui dit qu'il n'y en avait point, & qu'on ne plaidait jamais. Il s'informa s'il y avait des priſons, & on lui dit que non. Ce qui le ſurprit davantage, & qui lui fit le plus de plaiſir, ce fut le palais des ſciences, dans lequel il vit une galerie de deux mille pas, toute pleine d'inſtrumens de mathématique & de phyſique.

Après avoir parcouru toute l'après-dinée à-peu-près la milliéme partie de la ville, on les remena chez le roi. *Candide* ſe mit à table entre ſa majeſté, ſon valet *Cacambo* & pluſieurs dames. Jamais on ne fit meilleure chère, & jamais on n'eut plus d'eſprit à ſouper qu'en eut ſa majeſté. *Cacambo* expliquait les bons mots du roi à *Candide*, & quoique traduits ils paraiſſaient toûjours des bons mots. De tout ce qui étonnait *Candide*, ce n'était pas ce qui l'étonna le moins.

Ils paſſèrent un mois dans cet hoſpice. *Candide* ne ceſſait de dire à *Cacambo*, Il eſt vrai, mon ami, encor une fois, que le château où je ſuis né ne vaut pas le pays où nous ſommes; mais enfin, mademoiſelle *Cunégonde* n'y eſt pas; & vous avez ſans doute quelque maîtreſſe en Europe. Si nous reſtons ici, nous n'y ſerons que comme les autres; au lieu que ſi nous retournons dans notre monde, ſeulement avec douze moutons chargés de cailloux d'Eldorado, nous ſerons plus riches que tous les rois enſemble, nous n'aurons plus d'inquiſiteurs à craindre, & nous pourrons aiſément reprendre mademoiſelle *Cunégonde*.

Ce diſcours plut à *Cacambo*; on aime tant à courir, à ſe faire valoir chez les ſiens, à faire parade de ce qu'on a vu dans ſes voyages, que les deux heureux réſolurent de ne plus l'être, & de demander leur congé à ſa majeſté.

Vous faites une ſotiſe, leur dit le roi; je ſais bien que mon pays eſt peu de choſe; mais quand on eſt paſſablement quelque part, il faut y reſter; je n'ai pas aſſurément le droit de retenir des étrangers; c'eſt une tyrannie qui n'eſt ni dans nos mœurs, ni dans nos loix; tous les hommes ſont libres; partez quand vous voudrez, mais la ſortie eſt bien difficile. Il eſt impoſſible de remonter la rivière rapide ſur laquelle vous êtes arrivés

Digitized by Google

par miracle, & qui court ſous des voûtes de rochers. Les montagnes qui entourent tout mon royaume ont dix mille pieds de hauteur, & ſont droites comme des murailles : elles occupent chacune en largeur un eſpace de plus de dix lieuës; on ne peut en deſcendre que par des précipices. Cependant puiſque vous voulez abſolument partir, je vais donner ordre aux intendans des machines d'en faire une qui puiſſe vous tranſporter commodément. Quand on vous aura conduits au revers des montagnes, perſonne ne pourra vous accompagner; car mes ſujets ont fait vœu de ne jamais ſortir de leur enceinte, & ils ſont trop ſages pour rompre leur vœu. Demandez-moi d'ailleurs tout ce qu'il vous plaira. Nous ne demandons à votre majeſté, dit *Cacambo*, que quelques moutons chargés de vivres, de cailloux, & de la bouë du pays. Le roi rit ; Je ne conçois pas, dit-il, quel goût vos gens d'Europe ont pour notre bouë jaune : mais emportez-en tant que vous voudrez, & grand bien vous faſſe.

Il donna l'ordre ſur le champ à ſes ingénieurs de faire une machine pour guinder ces deux hommes extraordinaires hors du royaume. Trois mille bons phyſiciens y travaillèrent ; elle fut prête au bout de quinze jours, & ne coûta pas plus de vingt millions de livres ſterling, monnoie du pays. On mit ſur la machine *Candide* & *Cacambo ;* il y avait deux grands moutons rouges ſellés & bridés pour leur ſervir de monture quand ils auraient franchi les montagnes : vingt moutons de bât chargés de vivres, trente qui portaient des préſens de ce que le pays a de plus curieux, & cinquante chargés d'or, de pierreries & de diamans. Le roi embraſſa tendrement les deux vagabonds.

Ce fut un beau ſpectacle que leur départ, & la manière ingénieuſe dont ils furent hiſſés eux & leurs moutons au haut des montagnes. Les phyſiciens prirent congé d'eux après les avoir mis en ſûreté, & *Candide* n'eut plus d'autre déſir & d'autre objet que d'aller préſenter ſes moutons à mademoiſelle *Cunégonde*. Nous avons, dit-il, de quoi payer le gouverneur de Buenos-Aires, ſi mademoiſelle *Cunégonde* peut être miſe à prix. Marchons vers la Cayenne, embarquons-nous, & nous verrons enſuite quel royaume nous pourrons acheter.

Digitized by Google

CHAPITRE DIX-NEUVIEME.

Ce qui leur arriva à Surinam, & comment Candide *fit connaiſſance avec* Martin.

LA première journée de nos deux voyageurs fut aſſez agréable. Ils étaient encouragés par l'idée de ſe voir poſſeſſeurs de plus de tréſors que l'Aſie, l'Europe & l'Afrique n'en pouvaient raſſembler. *Candide* tranſporté écrivit le nom de *Cunégonde* ſur les arbres. A la ſeconde journée deux de leurs moutons s'enfoncèrent dans des marais & y furent abîmés avec leurs charges ; deux autres moutons moururent de fatigue quelques jours après ; ſept ou huit périrent enſuite de faim dans un déſert ; d'autres tombèrent au bout de quelques jours dans des précipices. Enfin après cent jours de marche, il ne leur reſta que deux moutons. *Candide* dit à *Cacambo*, Mon ami, vous voyez comme les richeſſes de ce monde ſont périſſables ; il n'y a rien de ſolide que la vertu, & le bonheur de revoir mademoiſelle *Cunégonde*. Je l'avoüe, dit *Cacambo ;* mais il nous reſte encor deux moutons avec plus de tréſors que n'en aura jamais le roi d'Eſpagne, & je vois de loin une ville que je ſoupçonne être Surinam, appartenante aux Hollandais. Nous ſommes au bout de nos peines, & au commencement de notre félicité.

En approchant de la ville ils rencontrèrent un nègre étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de ſon habit, c'eſt-à-dire d'un caleçon de toile bleüe ; il manquait à ce pauvre homme la jambe gauche & la main droite. Eh mon DIEU ! lui dit *Candide* en hollandais, que fais-tu là, mon ami, dans l'état horrible où je te vois ? J'attends mon maître monſieur *Vanderdendur* le fameux négociant, répondit le nègre. Eſt-ce monſieur *Vanderdendur*, dit *Candide*, qui t'a traité ainſi ? Oui, monſieur, dit le nègre, c'eſt l'uſage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux ſucreries, & que la meule nous attrape

Digitized by Google

le doigt, on nous coupe la main : quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe : je me ſuis trouvé dans les deux cas. C'eſt à ce prix que vous mangez du ſucre en Europe. Cependant lorſque ma mère me vendit dix écus patagons ſur la côte de Guinée, elle me diſait, Mon cher enfant, béni nos fétiches, adore-les toûjours, ils te feront vivre heureux ; tu as l'honneur d'être eſclave de nos ſeigneurs les blancs, & tu fais par-là la fortune de ton père & de ta mère. Hélas ! je ne ſais pas ſi j'ai fait leur fortune, mais ils n'ont pas fait la mienne. Les chiens, les ſinges & les perroquets ſont mille fois moins malheureux que nous : les fétiches Hollandais qui m'ont converti me diſent tous les dimanches que nous ſommes tous enfans d'*Adam*, blancs & noirs. Je ne ſuis pas généalogiſte, mais ſi ces prêcheurs diſent vrai, nous ſommes tous couſins iſſus de germain. Or vous m'avouerez qu'on ne peut pas en uſer avec ſes parens d'une manière plus horrible.

O *Pangloſs !* s'écria *Candide*, tu n'avais pas deviné cette abomination ; c'en eſt fait, il faudra qu'à la fin je renonce à ton optimiſme. Qu'eſt-ce qu'optimiſme ? diſait *Cacambo*. Hélas ! dit *Candide*, c'eſt la rage de ſoutenir que tout eſt bien quand on eſt mal. Et il verſait des larmes en regardant ſon nègre, & en pleurant il entra dans Surinam.

La première choſe dont ils s'informent, c'eſt, s'il n'y a point au port quelque vaiſſeau qu'on pût envoyer à Buenos-Aires. Celui à qui ils s'adreſſèrent était juſtement un patron Eſpagnol, qui s'offrit à faire avec eux un marché honnête. Il leur donna rendez-vous dans un cabaret. *Candide* & le fidèle *Cacambo* allèrent l'y attendre avec leurs deux moutons.

Candide qui avait le cœur ſur les lévres, conta à l'Eſpagnol toutes ſes avantures, & lui avoua qu'il voulait enlever mademoiſelle *Cunégonde*. Je me garderai bien de vous paſſer à Buenos-Aires, dit le patron : je ſerais pendu, & vous auſſi. La belle *Cunégonde* eſt la maîtreſſe favorite de monſeigneur. Ce fut un coup de foudre pour *Candide* ; il pleura longtems ; enfin il tira à part *Cacambo* : Voici, mon cher ami, lui dit-il, ce qu'il faut que tu faſſes. Nous avons chacun dans nos poches pour cinq ou ſix millions de diamans ; tu es plus habile

Digitized by Google

que moi ; va prendre mademoiſelle *Cunégonde* à Buenos-Aires. Si le gouverneur fait quelques difficultés, donne lui un million : s'il ne ſe rend pas, donne lui en deux ; tu n'as point tué d'inquiſiteur, on ne ſe défiera point de toi. J'équiperai un autre vaiſſeau ; j'irai t'attendre à Veniſe ; c'eſt un pays libre où l'on n'a rien à craindre, ni des Bulgares, ni des Abares, ni des Juifs, ni des inquiſiteurs. *Cacambo* applaudit à cette ſage réſolution. Il était au deſeſpoir de ſe ſéparer d'un bon maître, devenu ſon ami intime ; mais le plaiſir de lui être utile l'emporta ſur la douleur de le quitter. Ils s'embraſſèrent en verſant des larmes : *Candide* lui recommanda de ne point oublier la bonne vieille. *Cacambo* partit dès le jour même. C'était un très bon homme que ce *Cacambo*.

Candide reſta encor quelque tems à Surinam, & attendit qu'un autre patron voulût le mener en Italie, lui & les deux moutons qui lui reſtaient. Il prit des domeſtiques, & acheta tout ce qui lui était néceſſaire pour un long voyage ; enfin, monſieur *Vanderdendur*, maître d'un gros vaiſſeau, vint ſe préſenter à lui. Combien voulez-vous, demanda-t-il à cet homme, pour me mener en droiture à Veniſe, moi, mes gens, mon bagage, & les deux moutons que voilà ? Le patron s'accorda à dix mille piaſtres. *Candide* n'héſita pas.

Oh, oh, dit à part ſoi le prudent *Vanderdendur*, cet étranger donne dix mille piaſtres tout d'un coup ! il faut qu'il ſoit bien riche. Puis revenant un moment après, il ſignifia qu'il ne pouvait partir à moins de vingt mille. Eh bien, vous les aurez, dit *Candide*.

Ouais, ſe dit tout bas le marchand, cet homme donne vingt mille piaſtres auſſi aiſément que dix mille. Il revint encor, & dit qu'il ne pouvait le conduire à Veniſe à moins de trente mille piaſtres. Vous en aurez donc trente mille, répondit *Candide*.

Oh, oh, ſe dit encor le marchand Hollandais, trente mille piaſtres ne coûtent rien à cet homme-ci ; ſans doute les deux moutons portent des tréſors immenſes ; n'inſiſtons pas davantage : faiſons-nous d'abord payer les trente mille piaſtres, & puis nous verrons. *Candide* vendit deux petits diamans, dont le moindre valait plus que tout l'argent que demandait le pa-

Digitized by Google

tron. Il le paya d'avance. Les deux moutons furent embarqués. *Candide* ſuivait dans un petit bateau pour joindre le vaiſſeau à la rade ; le patron prend ſon tems, met à la voile, démarre, le vent le favoriſe. *Candide* éperdu & ſtupéfait le perd bientôt de vuë. Hélas ! cria-t-il, voilà un tour digne de l'ancien monde. Il retourne au rivage abîmé dans la douleur ; car enfin, il avait perdu de quoi faire la fortune de vingt monarques.

Il ſe tranſporte chez le juge Hollandais ; & comme il était un peu troublé, il frappe rudement à la porte ; il entre, expoſe ſon avanture, & crie un peu plus haut qu'il ne convenait. Le juge commença par lui faire payer dix mille piaſtres pour le bruit qu'il avait fait. Enſuite il l'écouta patiemment, lui promit d'examiner ſon affaire ſi-tôt que le marchand ſerait revenu, & ſe fit payer dix mille autres piaſtres pour les fraix de l'audience.

Ce procédé acheva de deſeſpérer *Candide* ; il avait à la vérité eſſuyé des malheurs mille fois plus douloureux ; mais le ſang froid du juge, & celui du patron dont il était volé, alluma ſa bile, & le plongea dans une noire mélancolie. La méchanceté des hommes ſe préſentait à ſon eſprit dans toute ſa laideur ; il ne ſe nourriſſait que d'idées triſtes. Enfin un vaiſſeau Français étant ſur le point de partir pour Bordeaux, comme il n'avait plus de moutons chargés de diamans à embarquer, il loua une chambre du vaiſſeau à juſte prix, & fit ſignifier dans la ville qu'il payerait le paſſage, la nourriture, & donnerait deux mille piaſtres à un honnête homme qui voudrait faire le voyage avec lui, à condition que cet homme ſerait le plus dégoûté de ſon état & le plus malheureux de la province.

Il ſe préſenta une foule de prétendans qu'une flotte n'aurait pu contenir. *Candide* voulant choiſir entre les plus apparens, il diſtingua une vingtaine de perſonnes qui lui paraiſſaient aſſez ſociables, & qui toutes prétendaient mériter la préférence. Il les aſſembla dans ſon cabaret, & leur donna à ſouper, à condition que chacun ferait ſerment de raconter fidélement ſon hiſtoire, promettant de choiſir celui qui lui paraîtrait le plus à plaindre, & le plus mécontent de ſon état

à plus juſte titre, & de donner aux autres quelques gratifications.

La ſéance dura juſqu'à quatre heures du matin. *Candide* en écoutant toutes leurs avantures, ſe reſſouvenait de ce que lui avait dit la vieille en allant à Buenos-Aires, & de la gageure qu'elle avait faite, qu'il n'y avait perſonne ſur le vaiſſeau, à qui il ne fût arrivé de très grands malheurs. Il ſongeait à *Pangloſs* à chaque avanture qu'on lui contait. Ce *Pangloſs*, diſait-il, ſerait bien embarraſſé à démontrer ſon ſyſtême. Je voudrais qu'il fût ici. Certainement ſi tout va bien, c'eſt dans Eldorado, & non pas dans le reſte de la terre. Enfin, il ſe détermina en faveur d'un pauvre ſavant qui avait travaillé dix ans pour les libraires à Amſterdam. Il jugea qu'il n'y avait point de métier au monde dont on dût être plus dégouté.

Ce ſavant, qui était d'ailleurs un bon homme, avait été volé par ſa femme, battu par ſon fils, & abandonné de ſa fille qui s'était faite enlever par un Portugais. Il venait d'être privé d'un petit emploi duquel il ſubſiſtait, & les prédicans de Surinam le perſécutaient parce qu'ils le prenaient pour un ſocinien. Il faut avouer que les autres étaient pour le moins auſſi malheureux que lui; mais *Candide* eſpérait que le ſavant le deſennuïerait dans le voyage. Tous ſes autres rivaux trouvèrent que *Candide* leur faiſait une grande injuſtice, mais il les appaiſa en leur donnant à chacun cent piaſtres.

CHAPITRE VINGTIEME.

Ce qui arriva ſur mer à Candide *& à* Martin.

LE vieux ſavant, qui s'appellait *Martin*, s'embarqua donc pour Bordeaux avec *Candide*. L'un & l'autre avaient beaucoup vu, & beaucoup ſouffert; & quand le vaiſſeau aurait dû faire voile de Surinam au Japon par le cap de Bonne-Eſpérance, ils auraient eu de quoi s'entretenir du mal moral & du mal phyſique pendant tout le voyage.

Cepen-

Digitized by Google

Cependant, *Candide* avait un grand avantage ſur *Martin*, c'eſt qu'il eſpérait toûjours revoir mademoiſelle *Cunégonde*, & que *Martin* n'avait rien à eſpérer; de plus il avait de l'or & des diamans; & quoiqu'il eût perdu cent gros moutons rouges chargés des plus grands tréſors de la terre, quoiqu'il eût toûjours ſur le cœur la friponnerie du patron Hollandais, cependant, quand il ſongeait à ce qui lui reſtait dans ſes poches, & quand il parlait de *Cunégonde*, ſurtout à la fin du repas, il penchait alors pour le ſyſtême de *Pangloſs*.

Mais, vous, monſieur *Martin*, dit-il au ſavant, que penſez-vous de tout cela? quelle eſt votre idée ſur le mal moral & le mal phyſique? Monſieur, répondit *Martin*, mes prêtres m'ont accuſé d'être ſocinien; mais la vérité du fait eſt que je ſuis manichéen. Vous vous moquez de moi, dit *Candide*, il n'y a plus de manichéens dans le monde. Il y a moi, dit *Martin*; je ne ſais qu'y faire, mais je ne peux penſer autrement. Il faut que vous ayez le diable au corps, dit *Candide*. Il ſe mêle ſi fort des affaires de ce monde, dit *Martin*, qu'il pourrait bien être dans mon corps comme partout ailleurs; mais je vous avouë qu'en jettant la vue ſur ce globe, ou plutôt ſur ce globule, je penſe que DIEU l'a abandonné à quelque être malfaiſant; j'en excepte toûjours Eldorado. Je n'ai guères vu de ville qui ne déſirât la ruine de la ville voiſine, point de famille qui ne voulût exterminer quelque autre famille. Partout les faibles ont en exécration les puiſſans devant leſquels ils rampent, & les puiſſans les traitent comme des troupeaux dont on vend la laine & la chair. Un million d'aſſaſſins enrégimentés, courant d'un bout de l'Europe à l'autre, exercent le meurtre & le brigandage avec diſcipline pour gagner ſon pain, parce qu'il n'a pas de métier plus honnête; & dans les villes qui paraiſſent jouïr de la paix & où les arts fleuriſſent, les hommes ſont dévorés de plus d'envie, de ſoins & d'inquiétudes qu'une ville aſſiégée n'éprouve de fléaux. Les chagrins ſecrets ſont encore plus cruels que les miſères publiques. En un mot, j'en ai tant vu, & tant éprouvé, que je ſuis manichéen.

Il y a pourtant du bon, repliquait *Candide*. Cela peut être, diſait *Martin*, mais je ne le connais pas.

Au milieu de cette diſpute, on entendit un bruit de canon. Le bruit redouble de moment en moment. Chacun prend ſa lunette. On apperçoit deux vaiſſeaux qui combattaient à la diſtance d'environ trois milles. Le vent les amena l'un & l'autre ſi près du vaiſſeau Français, qu'on eut le plaiſir de voir le combat tout à ſon aiſe. Enfin, l'un des deux vaiſſeaux lâcha à l'autre une bordée ſi bas & ſi juſte, qu'il le coula à fond. *Candide* & *Martin* apperçurent diſtinctement une centaine d'hommes ſur le tillac du vaiſſeau qui s'enfonçait; ils levaient tous les mains au ciel, & jettaient des clameurs effroyables; en un moment tout fut englouti.

Eh bien, dit *Martin*, voilà comme les hommes ſe traitent les uns les autres. Il eſt vrai, dit *Candide*, qu'il y a quelque choſe de diabolique dans cette affaire. En parlant ainſi il apperçut je ne ſais quoi d'un rouge éclatant qui nageait auprès de ſon vaiſſeau. On détacha la chaloupe pour voir ce que ce pouvait être, c'était un de ſes moutons. *Candide* eut plus de joie de retrouver ce mouton, qu'il n'avait été affligé d'en perdre cent tous chargés de gros diamans d'Eldorado.

Le capitaine Français apperçut bientôt que le capitaine du vaiſſeau ſubmergeant était Eſpagnol, & que celui du vaiſſeau ſubmergé était un pirate Hollandais; c'était celui-là même qui avait volé *Candide*. Les richeſſes immenſes dont ce ſcélerat s'était emparé furent enſevelies avec lui dans la mer, & il n'y eut qu'un mouton de ſauvé. Vous voyez, dit *Candide* à *Martin*, que le crime eſt puni quelquefois; ce coquin de patron Hollandais a eu le ſort qu'il méritait. Oui, dit *Martin*; mais falait-il que les paſſagers qui étaient ſur ſon vaiſſeau, périſſent auſſi? DIEU a puni ce fripon, le diable a noyé les autres.

Cependant le vaiſſeau Français & l'Eſpagnol continuèrent leur route, & *Candide* continua ſes converſations avec *Martin*. Ils diſputèrent quinze jours de ſuite, & au bout de quinze jours ils étaient auſſi avancés que le premier. Mais enfin ils parlaient, ils ſe communiquaient des idées, ils ſe conſolaient. *Candide* careſſait ſon mouton. Puiſque je t'ai retrouvé, dit-il, je pourrai bien retrouver *Cunégonde*.

Digitized by Google

CHAPITRE VINGT-UNIEME.

Candide & Martin *approchent des côtes de France & raiſonnent.*

ON apperçut enfin les côtes de France. Avez-vous jamais été en France, monſieur *Martin ?* dit *Candide.* Oui, dit *Martin*, j'ai parcouru pluſieurs provinces. Il y en a où la moitié des habitans eſt folle, quelques-unes où l'on eſt trop ruſé, d'autres où l'on eſt communément aſſez doux, & aſſez bête ; d'autres où l'on fait le bel eſprit ; & dans toutes la principale occupation eſt l'amour, la ſeconde de médire, & la troiſiéme de dire des ſotiſes. Mais, monſieur *Martin*, avez-vous vu Paris ? Oui, j'ai vu Paris ; il tient de toutes ces eſpèces-là ; c'eſt un cahos, c'eſt une preſſe dans laquelle tout le monde cherche le plaiſir, & où preſque perſonne ne le trouve, du moins à ce qu'il m'a paru. J'y ai ſéjourné peu ; j'y fus volé en arrivant de tout ce que j'avais par des filous à la foire St. Germain. On me prit moi-même pour un voleur, & je fus huit jours en priſon ; après quoi je me fis correcteur d'imprimerie pour gagner de quoi retourner à pied en Hollande. Je connus la canaille écrivante, la canaille cabalante, & la canaille convulſionnaire. On dit qu'il y a des gens fort polis dans cette ville-là, je le veux croire.

Pour moi je n'ai nulle curioſité de voir la France, dit *Candide* ; vous devinez aiſément que quand on a paſſé un mois dans Eldorado, on ne ſe ſoucie plus de rien voir ſur la terre, que mademoiſelle *Cunégonde* ; je vais l'attendre à Veniſe ; nous traverſerons la France pour aller en Italie ; ne m'accompagnerez-vous pas ? Très volontiers, dit *Martin* ; on dit que Veniſe n'eſt bonne que pour les nobles Vénitiens, mais que cependant on y reçoit très bien les étrangers quand ils ont beaucoup d'argent ; je n'en ai point, vous en avez, je vous ſuivrai partout. A propos, dit *Candide*, penſez-vous que la terre ait été originairement une mer, comme on l'aſſure dans ce gros livre qui appartient au capitaine du vaiſ-

ſeau ? Je n'en crois rien du tout, dit *Martin*, non plus que de toutes les rêveries qu'on nous débite depuis quelque tems. Mais à quelle fin ce monde a-t-il donc été formé ? dit *Candide*. Pour nous faire enrager, répondit *Martin*. N'êtes-vous pas bien étonné, continua *Candide*, de l'amour que ces deux filles du pays des Oreillons avaient pour ces deux ſinges, & dont je vous ai conté l'avanture ? Point du tout, dit *Martin*, je ne vois pas ce que cette paſſion a d'étrange ; j'ai tant vu de choſes extraordinaires, qu'il n'y a plus rien d'extraordinaire. Croyez-vous, dit *Candide*, que les hommes ſe ſoient toûjours mutuellement maſſacrés, comme ils ſont aujourd'hui ? qu'ils ayent toûjours été menteurs, fourbes, perfides, ingrats, brigands, faibles, volages, lâches, envieux, gourmands, yvrognes, avares, ambitieux, ſanguinaires, calomniateurs, débauchés, fanatiques, hypocrites & ſots ? Croyez-vous, dit *Martin*, que les éperviers ayent toûjours mangé des pigeons quand ils en ont trouvé ? Oui ſans doute, dit *Candide*. Eh bien, dit *Martin*, ſi les éperviers ont toûjours eu le même caractère, pourquoi voulez-vous que les hommes ayent changé le leur ? Oh ! dit *Candide*, il y a bien de la différence, car le libre arbitre..... En raiſonnant ainſi ils arrivèrent à Bordeaux.

CHAPITRE VINGT-DEUXIEME.

Ce qui arriva en France à Candide *& à* Martin.

Candide ne s'arrêta dans Bordeaux qu'autant de tems qu'il en falait pour vendre quelques cailloux du Dorado, & pour s'accommoder d'une bonne chaiſe à deux places ; car il ne pouvait plus ſe paſſer de ſon philoſophe *Martin* ; il fut ſeulement très fâché de ſe ſéparer de ſon mouton, qu'il laiſſa à l'académie des ſciences de Bordeaux, laquelle propoſa pour le ſujet du prix de cette année, de trouver pourquoi la laine de ce mouton était rouge ; & le prix fut ad-

Digitized by Google

jugé à un ſavant du Nord, qui démontra par A plus B, moins C, diviſé par Z, que le mouton devait être rouge, & mourir de la clavellée.

Cependant, tous les voyageurs que *Candide* rencontra dans les cabarets de la route lui diſaient, Nous allons à Paris. Cet empreſſement général lui donna enfin l'envie de voir cette capitale ; ce n'était pas beaucoup ſe détourner du chemin de Veniſe.

Il entra par le fauxbourg St. Marceau, & crut être dans le plus vilain village de la Veſtphalie.

A peine *Candide* fut-il dans ſon auberge qu'il fut attaqué d'une maladie légère cauſée par ſes fatigues. Comme il avait au doigt un diamant énorme, & qu'on avait apperçu dans ſon équipage une caſſette prodigieuſement peſante, il eut auſſi-tôt auprès de lui deux médecins qu'il n'avait pas mandés, quelques amis intimes qui ne le quittèrent pas, & deux dévotes qui faiſaient chauffer ſes bouillons. *Martin* diſait, Je me ſouviens d'avoir été malade auſſi à Paris dans mon premier voyage ; j'étais fort pauvre ; auſſi n'eus-je ni amis, ni dévotes, ni médecins, & je guéris.

Cependant, à force de médecines & de ſaignées, la maladie de *Candide* devint ſérieuſe. Un habitué du quartier vint avec douceur lui demander un billet payable au porteur pour l'autre monde. *Candide* n'en voulut rien faire ; les dévotes l'aſſurèrent que c'était une nouvelle mode. *Candide* répondit qu'il n'était point homme à la mode. *Martin* voulut jetter l'habitué par les fenêtres. Le clerc jura qu'on n'enterrerait point *Candide*. *Martin* jura qu'il enterrerait le clerc s'il continuait à les importuner. La querelle s'échauffa, *Martin* le prit par les épaules & le chaſſa rudement ; ce qui cauſa un grand ſcandale dont on fit un procès verbal.

Candide guérit : & pendant ſa convaleſcence il eut très bonne compagnie à ſouper chez lui. On jouait gros jeu. *Candide* était tout étonné que jamais les as ne lui vinſſent : & *Martin* ne s'en étonnait pas.

Parmi ceux qui lui faiſaient les honneurs de la ville, il y avait un petit abbé Périgourdin, l'un de ces gens empreſſés, toûjours alertes, toûjours ſerviables, effrontés, careſſans,

Digitized by Google

accommodans, qui guettent les étrangers à leur paſſage, leur content l'hiſtoire ſcandaleuſe de la ville, & leur offrent des plaiſirs à tout prix. Celui-ci mena d'abord *Candide* & *Martin* à la comédie. On y jouait un tragédie nouvelle. *Candide* ſe trouva placé auprès de quelques beaux eſprits. Cela ne l'empêcha pas de pleurer à des ſcènes jouées parfaitement. Un des raiſonneurs qui étaient à ſes côtés lui dit dans un entr'acte; Vous avez grand tort de pleurer, cette actrice eſt fort mauvaiſe, l'acteur qui jouë avec elle eſt plus mauvais acteur encore, la piéce eſt encor plus mauvaiſe que les acteurs: l'auteur ne ſait pas un mot d'arabe, & cependant la ſcène eſt en Arabie; & de plus, c'eſt un homme qui ne croit pas aux idées innées: je vous apporterai demain vingt brochures contre lui. Monſieur, combien avez-vous de piéces de théâtre en France? dit *Candide* à l'abbé; lequel répondit, Cinq ou ſix mille; C'eſt beaucoup, dit *Candide*; combien y en a-t-il de bonnes? Quinze ou ſeize, repliqua l'autre; C'eſt beaucoup, dit *Martin*.

Candide fut très content d'une actrice qui faiſait la reine *Elizabeth* dans une aſſez plate tragédie que l'on jouë quelquefois. Cette actrice, dit-il à *Martin*, me plait beaucoup; elle a un faux air de mademoiſelle *Cunégonde*; je ſerais bien aiſe de la ſaluer. L'abbé Périgourdin s'offrit à l'introduire chez elle. *Candide* élevé en Allemagne demanda quelle était l'étiquette, & comment on traitait en France les reines d'Angleterre. Il faut diſtinguer, dit l'abbé; en province on les mène au cabaret, à Paris on les reſpecte quand elles ſont belles, & on les jette à la voirie quand elles ſont mortes. Des reines à la voirie! dit *Candide*. Oui vraiment, dit *Martin*; monſieur l'abbé a raiſon; j'étais à Paris quand mademoiſelle *Monime* paſſa, comme on dit, de cette vie à l'autre; on lui refuſa ce que ces gens-ci appellent *les honneurs de la ſépulture*, c'eſt-à-dire, de pourrir avec tous les gueux du quartier dans un vilain cimetière; elle fut enterrée toute ſeule de ſa bande au coin de la ruë de Bourgogne; ce qui dut lui faire une peine extrême, car elle penſait très noblement. Cela eſt bien impoli, dit *Candide*. Que voulez-vous? dit *Martin*; ces gens-ci ſont ainſi faits. Imaginez toutes les contradictions, toutes

Digitized by Google

les incompatibilités poſſibles, vous les verrez dans le gouvernement, dans les tribunaux, dans les égliſes, dans les ſpectacles de cette drole de nation. Eſt-il vrai qu'on rit toûjours à Paris ? dit *Candide*. Oui, dit l'abbé, mais c'eſt en enrageant ; car on s'y plaint de tout avec de grands éclats de rire, même on y fait en riant les actions les plus déteſtables.

Quel eſt, dit *Candide*, ce gros cochon qui me diſait tant de mal de la piéce où j'ai tant pleuré, & des acteurs qui m'ont fait tant de plaiſir ? C'eſt un mal-vivant, répondit l'abbé, qui gagne ſa vie à dire du mal de toutes les piéces & de tous les livres ; il hait quiconque réuſſit, comme les eunuques haïſſent les jouïſſans ; c'eſt un de ces ſerpens de la littérature, qui ſe nourriſſent de fange & de venin ; c'eſt un folliculaire. Qu'appellez-vous folliculaire ? dit *Candide* : C'eſt, dit l'abbé, un faiſeur de feuilles, un *F.....*

C'eſt ainſi que *Candide*, *Martin* & le Périgourdin raiſonnaient ſur l'eſcalier, en voyant défiler le monde au ſortir de la piéce. Quoique je ſois très empreſſé de revoir mademoiſelle *Cunégonde*, dit *Candide*, je voudrais pourtant ſouper avec mademoiſelle *Clairon ;* car elle m'a paru admirable.

L'abbé n'était pas homme à approcher de mademoiſelle *Clairon*, qui ne voyait que bonne compagnie. Elle eſt engagée pour ce ſoir, dit-il ; mais j'aurai l'honneur de vous mener chez une dame de qualité, & là vous connaîtrez Paris comme ſi vous y aviez été quatre ans.

Candide qui était naturellement curieux, ſe laiſſa mener chez la dame au fond du fauxbourg St. Honoré ; on y était occupé d'un pharaon ; douze triſtes pontes tenaient chacun en main un petit livre de cartes, régiſtre cornu de leurs infortunes. Un profond ſilence régnait, la pâleur était ſur le front des pontes, l'inquiétude ſur celui du banquier, & la dame du logis aſſiſe auprès de ce banquier impitoyable, remarquait avec des yeux de linx tous les parolis, tous les ſept-elle-va de campagne, dont chaque joueur cornait ſes cartes ; elle les faiſait décorner avec une attention ſévère, mais polie, & ne ſe fâchait point, de peur de perdre ſes pratiques : la dame ſe faiſait appeller *la marquiſe de Parolignac*. Sa fille âgée de quinze ans était au nombre des pontes, & avertiſ-

Digitized by Google

ſait d'un clin d'œil des friponneries de ces pauvres gens, qui tâchaient de réparer les cruautés du ſort. L'abbé Périgourdin, *Candide* & *Martin* entrèrent ; perſonne ne ſe leva, ni les ſalua, ni les regarda ; tous étaient profondément occupés de leurs cartes. Madame la baronne de *Thunder-ten-tronckh* était plus civile, dit *Candide*.

Cependant, l'abbé s'approcha de l'oreille de la marquiſe, qui ſe leva à moitié, honora *Candide* d'un ſourire gracieux, & *Martin* d'un air de tête tout-à-fait noble ; elle fit donner un ſiége & un jeu de cartes à *Candide*, qui perdit cinquante mille francs en deux tailles : après quoi on ſoupa très gaiement, & tout le monde était étonné que *Candide* ne fût pas ému de ſa perte ; les laquais diſaient entr'eux, dans leur langage de laquais, Il faut que ce ſoit quelque mylord Anglais.

Le ſouper fut comme la plûpart des ſoupers de Paris ; d'abord du ſilence, enſuite un bruit de paroles qu'on ne diſtingue point, puis des plaiſanteries dont la plûpart ſont inſipides, de fauſſes nouvelles, de mauvais raiſonnemens, un peu de politique & beaucoup de médiſance ; on parla même de livres nouveaux. Avez-vous vu, dit l'abbé Périgourdin, le roman du ſieur *Gauchat* docteur en théologie ? Oui, répondit un des convives, mais je n'ai pu l'achever. Nous avons une foule d'écrits impertinens, mais tous enſemble n'approchent pas de l'impertinence de *Gauchat* docteur en théologie ; je ſuis ſi raſſaſié de cette immenſité de déteſtables livres qui nous inondent, que je me ſuis mis à ponter au pharaon. Et les mélanges de l'archidiacre *T*..... qu'en dites-vous ? dit l'abbé. Ah ! dit madame de *Parolignac*, l'ennuieux mortel ! comme il vous dit curieuſement tout ce que le monde ſait ! comme il diſcute peſamment ce qui ne vaut pas la peine d'être remarqué légérement ! comme il s'approprie ſans eſprit l'eſprit des autres ! comme il gâte ce qu'il pille ! comme il me dégoûte ! mais il ne me dégoûtera plus ; c'eſt aſſez d'avoir lu quelques pages de l'archidiacre.

Il y avait à table un homme ſavant & de goût, qui appuya ce que diſait la marquiſe. On parla enſuite de tragédies ; la dame demanda pourquoi il y avait des tragédies qu'on jouait quelquefois, & qu'on ne pouvait lire ? L'homme de goût

goût expliqua très bien comment une piéce pouvait avoir quelque intérêt, & n'avoir preſque aucun mérite ; il prouva en peu de mots que ce n'était pas aſſez d'amener une ou deux de ces ſituations qu'on trouve dans tous les romans, & qui ſéduiſent toûjours les ſpectateurs, mais qu'il faut être neuf ſans être bizarre, ſouvent ſublime, & toûjours naturel, connaître le cœur humain & le faire parler, être grand poëte, ſans que jamais aucun perſonnage de la piéce paraiſſe poëte ; ſavoir parfaitement ſa langue, la parler avec pureté, avec une harmonie continue, ſans que jamais la rime coûte rien au ſens. Quiconque, ajouta-t-il, n'obſerve pas toutes ces règles, peut faire une ou deux tragédies applaudies au théâtre ; mais il ne ſera jamais compté au rang des bons écrivains ; il y a très peu de bonnes tragédies ; les unes ſont des idilles en dialogues bien écrits & bien rimés, les autres des raiſonnemens politiques qui endorment, ou des amplifications qui rebutent ; les autres des rêves d'énergumène, en ſtile barbare, des propos interrompus, de longues apoſtrophes aux Dieux, parce qu'on ne ſait point parler aux hommes, des maximes fauſſes, des lieux communs ampoulés.

Candide écouta ce propos avec attention, & conçut une grande idée du diſcoureur ; & comme la marquiſe avait eu ſoin de le placer à côté d'elle, il s'approcha de ſon oreille, & prit la liberté de lui demander qui était cet homme qui parlait ſi bien ? C'eſt un ſavant, dit la dame, qui ne ponte point, & que l'abbé m'amène quelquefois à ſouper ; il ſe connait parfaitement en tragédies & en livres, & il a fait une tragédie ſifflée, & un livre dont on n'a jamais vu hors de la boutique de ſon libraire qu'un exemplaire qu'il m'a dédié. Le grand-homme ! dit *Candide*, c'eſt un autre *Pangloſs*.

Alors ſe tournant vers lui, il lui dit, monſieur, vous penſez ſans doute que tout eſt au mieux dans le monde phyſique, & dans le moral, & que rien ne pouvait être autrement ? Moi, monſieur, lui répondit le ſavant, je ne penſe rien de tout cela ; je trouve que tout va de travers chez nous, que perſonne ne ſait ni quel eſt ſon rang, ni quelle eſt ſa charge, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire, & qu'excepté le ſouper qui eſt aſſez gai, & où il paraît aſſez d'union, tout le reſte

du tems ſe paſſe en querelles impertinentes ; janſéniſtes contre moliniſtes, gens du parlement contre gens d'égliſe, gens de lettres contre gens de lettres, courtiſans contre courtiſans, financiers contre le peuple, femmes contre maris, parens contre parens ; c'eſt une guerre éternelle.

Candide lui repliqua ; J'ai vu pis ; mais un ſage qui depuis a eu le malheur d'être pendu, m'apprit que tout cela eſt à merveilles ; ce ſont des ombres à un beau tableau. Votre pendu ſe moquait du monde, dit *Martin ;* vos ombres ſont des taches horribles. Ce ſont les hommes qui font les taches, dit *Candide*, & ils ne peuvent pas s'en diſpenſer. Ce n'eſt donc pas leur faute, dit *Martin*. La plûpart des pontes, qui n'entendaient rien à ce langage, buvaient ; & *Martin* raiſonna avec le ſavant, & *Candide* raconta une partie de ſes avantures à la dame du logis.

Après ſoupé, la marquiſe mena *Candide* dans ſon cabinet, & le fit aſſeoir ſur un canapé. Eh bien, lui dit-elle, vous aimez donc toûjours éperduement mademoiſelle *Cunégonde* de Thunder-ten-tronckh ! Oui, madame, répondit *Candide*. La marquiſe lui repliqua avec un ſouris tendre ; Vous me répondez comme un jeune homme de Veſtphalie ; un Français m'aurait dit, Il eſt vrai que j'ai aimé mademoiſelle *Cunégonde*, mais en vous voyant, madame, je crains de ne la plus aimer. Hélas ! madame, dit *Candide*, je répondrai comme vous voudrez. Votre paſſion pour elle, dit la marquiſe, a commencé en ramaſſant ſon mouchoir, je veux que vous ramaſſiez ma jarretière. De tout mon cœur, dit *Candide*, & il la ramaſſa. Mais je veux que vous me la remettiez, dit la dame ; & *Candide* la lui remit. Voyez-vous ? dit la dame ; vous êtes étranger ; je fais quelquefois languir mes amans de Paris quinze jours, mais je me rends à vous dès la première nuit, parce qu'il faut faire les honneurs de ſon pays à un jeune homme de Veſtphalie. La belle ayant apperçu deux énormes diamans aux deux mains de ſon jeune étranger, les loua de ſi bonne foi, que des doigts de *Candide* ils paſſèrent aux doigts de la marquiſe.

Candide en s'en retournant avec ſon abbé Périgourdin, ſentit quelques remords d'avoir fait une infidélité à mademoiſelle

Digitized by Google

Cunégonde; monſieur l'abbé entra dans ſa peine; il n'avait qu'une légère part aux cinquante mille livres perdues au jeu par *Candide*, & à la valeur des deux brillans moitié donnés, moitié extorqués. Son deſſein était de profiter autant qu'il le pourrait, des avantages que la connaiſſance de *Candide* pouvait lui procurer. Il lui parla beaucoup de *Cunégonde*; & *Candide* lui dit qu'il demanderait bien pardon à cette belle de ſon infidélité, quand il la verrait à Veniſe.

Le Périgourdin redoublait de politeſſes & d'attentions, & prenait un intérêt tendre à tout ce que *Candide* diſait, à tout ce qu'il faiſait, à tout ce qu'il voulait faire.

Vous avez donc, monſieur, lui dit-il, un rendez-vous à Veniſe? Oui, monſieur l'abbé, dit *Candide*; il faut abſolument que j'aille trouver mademoiſelle *Cunégonde*. Alors, engagé par le plaiſir de parler de ce qu'il aimait, il conta ſelon ſon uſage une partie de ſes avantures avec cette illuſtre Veſtphalienne.

Je crois, dit l'abbé, que mademoiſelle *Cunégonde* a bien de l'eſprit, & qu'elle écrit des lettres charmantes? Je n'en ai jamais reçu, dit *Candide*; car figurez-vous qu'ayant été chaſſé du château pour l'amour d'elle, je ne pus lui écrire, que bientôt après j'appris qu'elle était morte, qu'enſuite je la retrouvai, & que je la perdis, & que je lui ai envoyé à deux mille cinq cent lieuës d'ici un exprès dont j'attends la réponſe.

L'abbé écoutait attentivement, & paraiſſait un peu rêveur. Il prit bientôt congé des deux étrangers, après les avoir tendrement embraſſés. Le lendemain *Candide* reçut à ſon réveil une lettre conçue en ces termes.

» Monſieur, mon très cher amant, il y a huit jours que je
» ſuis malade en cette ville; j'apprends que vous y êtes. Je
» volerais dans vos bras ſi je pouvais remuer. J'ai ſu votre
» paſſage à Bordeaux; j'y ai laiſſé le fidèle *Cacambo* & la
» vieille, qui doivent bientôt me ſuivre. Le gouverneur de
» Buenos-Aires a tout pris, mais il me reſte votre cœur. Ve-
» nez, votre préſence me rendra la vie, ou me fera mourir
» de plaiſir.

Cette lettre charmante, cette lettre ineſpérée, tranſporta

Candide d'une joie inexprimable ; & la maladie de ſa chère *Cunégonde* l'accabla de douleur. Partagé entre ces deux ſentimens, il prend ſon or & ſes diamans, & ſe fait conduire avec *Martin* à l'hôtel où mademoiſelle *Cunégonde* demeurait. Il entre en tremblant d'émotion, ſon cœur palpite, ſa voix ſanglotte ; il veut ouvrir les rideaux du lit, il veut faire apporter de la lumière. Gardez-vous-en bien, lui dit la ſuivante, la lumière la tue ; & ſoudain elle referme le rideau. Ma chère *Cunégonde*, dit *Candide* en pleurant, comment vous portez-vous ? ſi vous ne pouvez me voir, parlez-moi du moins. Elle ne peut parler, dit la ſuivante. La dame alors tire du lit une main potelée que *Candide* arroſe longtems de ſes larmes, & qu'il remplit enſuite de diamans, en laiſſant un ſac plein d'or ſur le fauteuil.

Au milieu de ſes tranſports arrive un exempt ſuivi de l'abbé Périgourdin & d'une eſcouade. Voilà donc, dit-il, ces deux étrangers ſuſpects ? Il les fait incontinent ſaiſir, & ordonne à ſes braves de les traîner en priſon. Ce n'eſt pas ainſi qu'on traite les voyageurs dans le Dorado, dit *Candide*. Je ſuis plus manichéen que jamais, dit *Martin*. Mais, monſieur, où nous menez-vous ? dit *Candide* ; Dans un cu de baſſe-foſſe, dit l'exempt.

Martin ayant repris ſon ſang-froid, jugea que la dame qui ſe prétendait *Cunégonde*, était une friponne, monſieur l'abbé Périgourdin un fripon qui avait abuſé au plus vite de l'innocence de *Candide*, & l'exempt un autre fripon dont on pouvait aiſément ſe débarraſſer.

Plutôt que de s'expoſer aux procédures de la juſtice, *Candide* éclairé par ſon conſeil, & d'ailleurs toûjours impatient de revoir la véritable *Cunégonde*, propoſe à l'exempt trois petits diamans d'environ trois mille piſtoles chacun. Ah, monſieur, lui dit l'homme au bâton d'yvoire, euſſiez-vous commis tous les crimes imaginables, vous êtes le plus honnête homme du monde ; trois diamans ! chacun de trois mille piſtoles ! Monſieur ! je me ferais tuer pour vous, au lieu de vous mener dans un cachot. On arrête tous les étrangers, mais laiſſez-moi faire ; j'ai un frère à Dieppe en Normandie, je vais vous y mener ; & ſi vous avez quelque diamant à lui donner, il aura ſoin de vous comme moi-même.

Digitized by Google

Et pourquoi arrête-t-on tous les étrangers ? dit *Candide*. L'abbé Périgourdin prit alors la parole, & dit, C'eſt parce qu'un gueux du pays d'Atrébatie a entendu dire des ſotiſes, cela ſeul lui a fait commettre un parricide, non pas tel que celui de 1610 au mois de Mai, mais tel que celui de 1594 au mois de Décembre, & tel que pluſieurs autres commis dans d'autres années & dans d'autres mois par d'autres gueux qui avaient entendu dire des ſotiſes.

L'exempt alors expliqua de quoi il s'agiſſait. Ah les monſtres ! s'écria *Candide* ; quoi ! de telles horreurs chez un peuple qui danſe & qui chante ! ne pourrai-je ſortir au plus vite de ce pays où des ſinges agacent des tigres ? J'ai vu des ours dans mon pays ; je n'ai vu des hommes que dans le Dorado. Au nom de DIEU, monſieur l'exempt, menez-moi à Veniſe, où je dois attendre mademoiſelle *Cunégonde*. Je ne peux vous mener qu'en baſſe-Normandie, dit le barigel. Auſſi-tôt il lui fait ôter ſes fers, dit qu'il s'eſt mépris, renvoye ſes gens & emmène à Dieppe *Candide* & *Martin*, & les laiſſe entre les mains de ſon frère. Il y avait un petit vaiſſeau Hollandais à la rade. Le Normand, à l'aide de trois autres diamans, devenu le plus ſerviable des hommes, embarque *Candide* & ſes gens dans le vaiſſeau qui allait faire voile pour Portſmouth en Angleterre. Ce n'était pas le chemin de Veniſe ; mais *Candide* croyait être délivré de l'enfer, & il comptait bien reprendre la route de Veniſe à la première occaſion.

CHAPITRE VINGT-TROISIEME.

Candide & Martin *vont ſur les côtes d'Angleterre ; ce qu'ils y voyent.*

AH *Pangloſs ! Pangloſs !* Ah *Martin ! Martin !* Ah ma chère *Cunégonde !* qu'eſt-ce que ce monde-ci ? diſait *Candide* ſur le vaiſſeau Hollandais. Quelque choſe de bien fou & de bien abominable, répondait *Martin*. Vous connaiſſez l'Angleterre, y eſt-on auſſi fou qu'en France ? C'eſt une au-

tre eſpèce de folie, dit *Martin*; vous ſavez que ces deux nations ſont en guerre pour quelques arpens de neige vers le Canada, & qu'elles dépenſent pour cette belle guerre beaucoup plus que tout le Canada ne vaut. De vous dire préciſément s'il y a plus de gens à lier dans un pays que dans un autre, c'eſt ce que mes faibles lumières ne me permettent pas. Je ſais ſeulement qu'en général les gens que nous allons voir ſont fort atrabilaires.

En cauſant ainſi ils abordèrent à Portſmouth; une multitude de peuple couvrait le rivage, & regardait attentivement un aſſez gros homme qui était à genoux, les yeux bandés, ſur le tillac d'un des vaiſſeaux de la flotte; quatre ſoldats poſtés vis-à-vis de cet homme lui tirèrent chacun trois balles dans le crâne le plus paiſiblement du monde, & toute l'aſſemblée s'en retourna extrêmement ſatisfaite. Qu'eſt-ce donc que tout ceci? dit *Candide*, & quel démon exerce partout ſon empire? Il demanda qui était ce gros homme qu'on venait de tuer en cérémonie? C'eſt un amiral, lui répondit-on: Et pourquoi tuer cet amiral? C'eſt, lui dit-on, parce qu'il n'a pas fait tuer aſſez de monde; il a livré un combat à un amiral Français, & on a trouvé qu'il n'était pas aſſez près de lui; mais, dit *Candide*, l'amiral Français était auſſi loin de l'amiral Anglais que celui-ci l'était de l'autre? Cela eſt inconteſtable, lui repliqua-t-on. Mais dans ce pays-ci il eſt bon de tuer de tems en tems un amiral pour encourager les autres.

Candide fut ſi étourdi & ſi choqué de ce qu'il voyait, & de ce qu'il entendait, qu'il ne voulut pas ſeulement mettre pied à terre, & qu'il fit ſon marché avec le patron Hollandais (dût-il le voler comme celui de Surinam) pour le conduire ſans délai à Veniſe.

Le patron fut prêt au bout de deux jours. On cotoya la France. On paſſa à la vue de Lisbonne, & *Candide* frémit. On entra dans le détroit, & dans la Méditerranée. Enfin on aborda à Veniſe. DIEU ſoit loué, dit *Candide*, en embraſſant *Martin*, c'eſt ici que je reverrai la belle *Cunégonde*. Je compte ſur *Cacambo* comme ſur moi-même. Tout eſt bien, tout va bien, tout va le mieux qu'il ſoit poſſible.

Digitized by Google

CHAPITRE VINGT-QUATRIEME.

De Paquette, *& de frère* Giroflée.

DÈs qu'il fut à Veniſe, il fit chercher *Cacambo* dans tous les cabarets, dans tous les caffés, chez toutes les filles de joie, & ne le trouva point. Il envoyait tous les jours à la découverte de tous les vaiſſeaux & de toutes les barques. Nulles nouvelles de *Cacambo*. Quoi! diſait-il à *Martin*, j'ai eu le tems de paſſer de Surinam à Bordeaux, d'aller de Bordeaux à Paris, de Paris à Dieppe, de Dieppe à Portſmouth, de cotoyer le Portugal & l'Eſpagne, de traverſer toute la Méditerranée, de paſſer quelques mois à Veniſe, & la belle *Cunégonde* n'eſt point venue! Je n'ai rencontré au lieu d'elle qu'une droleſſe, & un abbé Périgourdin! *Cunégonde* eſt morte ſans doute, je n'ai plus qu'à mourir. Ah! il valait mieux reſter dans le paradis du Dorado que de revenir dans cette maudite Europe. Que vous avez raiſon, mon cher *Martin!* tout n'eſt qu'illuſion & calamité.

Il tomba dans une mélancolie noire, & ne prit aucune part à l'opéra alla moda, ni aux autres divertiſſemens du carnaval; pas une dame ne lui donna la moindre tentation. *Martin* lui dit, Vous êtes bien ſimple en vérité, de vous figurer qu'un valet métis, qui a cinq ou ſix millions dans ſes poches, ira chercher votre maîtreſſe au bout du monde & vous l'aménera à Veniſe. Il la prendra pour lui, s'il la trouve. S'il ne la trouve pas, il en prendra une autre. Je vous conſeille d'oublier votre valet *Cacambo* & votre maîtreſſe *Cunégonde*. *Martin* n'était pas conſolant. La mélancolie de *Candide* augmenta, & *Martin* ne ceſſait de lui prouver qu'il y avait peu de vertu & peu de bonheur ſur la terre, excepté peut-être dans Eldorado, où perſonne ne pouvait aller.

En diſputant ſur cette matière importante, & en attendant *Cunégonde*, *Candide* apperçut un jeune théatin dans la place St. Marc, qui tenait ſous le bras une fille. Le théatin pa-

Digitized by Google

raiſſait frais, potelé, vigoureux; ſes yeux étaient brillans, ſon air aſſuré, ſa mine haute, ſa démarche fière. La fille était très jolie & chantait; elle regardait amoureuſement ſon théatin, & de tems en tems lui pinçait ſes groſſes jouës. Vous m'avouerez du moins, dit *Candide* à *Martin*, que ces gens-ci ſont heureux; je n'ai trouvé juſqu'à préſent dans toute la terre habitable, excepté dans Eldorado, que des infortunés; mais pour cette fille & ce théatin, je gage que ce ſont des créatures très heureuſes. Je gage que non, dit *Martin*. Il n'y a qu'à les prier à dîner, dit *Candide*, & vous verrez ſi je me trompe.

Auſſi-tôt il les aborde, il leur fait ſon compliment, & les invite à venir à ſon hôtellerie manger des macaroni, des perdrix de Lombardie, des œufs d'eſturgeon, & à boire du vin de Montepulciano, du Lacryma-Chriſti, du Chypre & du Samos. La demoiſelle rougit, le théatin accepta la partie, & la fille le ſuivit en regardant *Candide* avec des yeux de ſurpriſe & de confuſion, qui furent obſcurcis de quelques larmes. A peine fut-elle entrée dans la chambre de *Candide*, qu'elle lui dit; Eh quoi, monſieur *Candide* ne reconnait plus *Paquette!* A ces mots *Candide* qui ne l'avait pas conſidérée juſques-là avec attention, parce qu'il n'était occupé que de *Cunégonde*, lui dit; Hélas! ma pauvre enfant, c'eſt donc vous qui avez mis le docteur *Pangloſs* dans le bel état où je l'ai vu?

Hélas! monſieur, c'eſt moi-même, dit *Paquette*, je vois que vous êtes inſtruit de tout. J'ai ſu les malheurs épouvantables arrivés à toute la maiſon de madame la baronne & à la belle *Cunégonde*. Je vous jure que ma deſtinée n'a guères été moins triſte. J'étais fort innocente quand vous m'avez vuë. Un cordelier qui était mon confeſſeur me ſéduiſit aiſément. Les ſuites en furent affreuſes; je fus obligée de ſortir du château quelque tems après que monſieur le baron vous eut renvoyé à grands coups de pied dans le derrière. Si un fameux médecin n'avait pas pris pitié de moi, j'étais morte. Je fus quelque tems par reconnaiſſance la maîtreſſe de ce médecin. Sa femme qui était jalouſe à la rage, me battait tous les jours impitoyablement, c'était une furie. Ce médecin

médecin était le plus laid de tous les hommes, & moi la plus malheureuſe de toutes les créatures, d'être battue continuellement pour un homme que je n'aimais pas. Vous ſavez, monſieur, combien il eſt dangereux pour une femme acariâtre d'être l'épouſe d'un médecin. Celui-ci outré des procédés de ſa femme, lui donna un jour pour la guérir d'un petit rhûme, une médecine ſi efficace, qu'elle en mourut en deux heures de tems dans des convulſions horribles. Les parens de madame intentèrent à monſieur un procès criminel; il prit la fuite, & moi je fus miſe en priſon. Mon innocence ne m'aurait pas ſauvée, ſi je n'avais été un peu jolie. Le juge m'élargit à condition qu'il ſuccéderait au médecin. Je fus bientôt ſupplantée par une rivale, chaſſée ſans récompenſe, & obligée de continuer ce métier abominable qui vous paraît ſi plaiſant à vous autres hommes, & qui n'eſt pour nous qu'un abîme de miſères. J'allai exercer la profeſſion à Veniſe. Ah! monſieur, ſi vous pouviez vous imaginer ce que c'eſt que d'être obligée de careſſer indifféremment, un vieux marchand, un avocat, un moine, un gondolier, un abbé; d'être expoſée à toutes les inſultes, à toutes les avanies; d'être ſouvent réduite à emprunter une jupe pour aller ſe la faire lever par un homme dégoûtant; d'être volée par l'un de ce qu'on a gagné avec l'autre; d'être rançonnée par les officiers de juſtice, & de n'avoir en perſpective qu'une vieilleſſe affreuſe, un hôpital & un fumier; vous conclurriez que je ſuis une des plus malheureuſes créatures du monde.

Paquette ouvrait ainſi ſon cœur au bon *Candide* dans un cabinet, en préſence de *Martin*, qui diſait à *Candide*, Vous voyez que j'ai déja gagné la moitié de la gageure.

Frère *Giroflée* était reſté dans la ſalle à manger, & buvait un coup en attendant le dîner. Mais, dit *Candide* à *Paquette*, vous aviez l'air ſi gai, ſi content, quand je vous ai rencontrée, vous chantiez, vous careſſiez le théatin avec une complaiſance naturelle; vous m'avez paru auſſi heureuſe que vous prétendez être infortunée. Ah! monſieur, répondit *Paquette*, c'eſt encor là une des miſères du métier. J'ai été hier volée & battue par un officier, & il faut au-

jourd'hui que je paraiſſe de bonne humeur pour plaire à un moine.

Candide n'en voulut pas davantage, il avoua que *Martin* avait raiſon. On ſe mit à table avec *Paquette* & le théatin; le repas fut aſſez amuſant; & ſur la fin on ſe parla avec quelque confiance. Mon père, dit *Candide* au moine, vous me paraiſſez jouir d'une deſtinée que tout le monde doit envier; la fleur de la ſanté brille ſur votre viſage, votre phyſionomie annonce le bonheur; vous avez une très jolie fille pour votre recréation, & vous paraiſſez très content de votre état de théatin.

Ma foi, monſieur, dit frère *Giroflée*, je voudrais que tous les théatins fuſſent au fond de la mer. J'ai été tenté cent fois de mettre le feu au couvent, & d'aller me faire Turc. Mes parens me forcèrent à l'âge de quinze ans d'endoſſer cette déteſtable robe, pour laiſſer plus de fortune à un maudit frère aîné que DIEU confonde. La jalouſie, la diſcorde, la rage habitent dans le couvent. Il eſt vrai que j'ai prêché quelques mauvais ſermons qui m'ont valu un peu d'argent, dont le prieur me vole la moitié, le reſte me ſert à entretenir des filles; mais quand je rentre le ſoir dans le monaſtère, je ſuis prêt de me caſſer la tête contre les murs du dortoir; & tous mes confrères ſont dans le même cas.

Martin ſe tournant vers *Candide* avec ſon ſang-froid ordinaire, Eh bien, lui dit-il, n'ai-je pas gagné la gageure toute entière? *Candide* donna deux mille piaſtres à *Paquette*, & mille piaſtres à frère *Giroflée*: Je vous réponds, dit-il, qu'avec cela ils ſeront heureux. Je n'en crois rien du tout, dit *Martin*; vous les rendrez peut-être avec ces piaſtres beaucoup plus malheureux encore. Il en ſera ce qui pourra, dit *Candide*: mais une choſe me conſole, je vois qu'on retrouve ſouvent les gens qu'on ne croyait jamais retrouver; il ſe pourra bien faire qu'ayant rencontré mon mouton rouge & *Paquette*, je rencontre auſſi *Cunégonde*. Je ſouhaite, dit *Martin*, qu'elle faſſe un jour votre bonheur; mais c'eſt de quoi je doute fort. Vous êtes bien dur, dit *Candide*. C'eſt que j'ai vécu, dit *Martin*.

Mais regardez ces gondoliers, dit *Candide*, ne chantent-ils

Digitized by Google

pas ſans ceſſe ? Vous ne les voyez pas dans leur ménage, avec leurs femmes & leurs marmots d'enfans, dit *Martin.* Le doge a ſes chagrins, les gondoliers ont les leurs. Il eſt vrai qu'à tout prendre le ſort d'un gondolier eſt préférable à celui d'un doge ; mais je crois la différence ſi médiocre, que cela ne vaut pas la peine d'être examiné.

On parle, dit *Candide*, du ſénateur *Pococuranté*, qui demeure dans ce beau palais ſur la Brenta, & qui reçoit aſſez bien les étrangers. On prétend que c'eſt un homme qui n'a jamais eu de chagrin. Je voudrais voir une eſpèce ſi rare, dit *Martin. Candide* auſſi-tôt fit demander au ſeigneur *Pococuranté* la permiſſion de venir le voir le lendemain.

CHAPITRE VINGT-CINQUIEME.

Viſite chez le ſeigneur Pococuranté *noble Vénitien.*

Candide & *Martin* allèrent en gondole ſur la Brenta, & arrivèrent au palais du noble *Pococuranté.* Les jardins étaient bien entendus, & ornés de belles ſtatues de marbre, le palais d'une belle architecture. Le maître du logis, homme de ſoixante ans, fort riche, reçut très poliment les deux curieux, mais avec très peu d'empreſſement, ce qui déconcerta *Candide*, & ne déplut point à *Martin.*

D'abord deux filles jolies & proprement miſes ſervirent du chocolat, qu'elles firent très bien mouſſer. *Candide* ne put s'empêcher de les louer ſur leur beauté, ſur leur bonne grace & ſur leur adreſſe ; Ce ſont d'aſſez bonnes créatures, dit le ſénateur *Pococuranté ;* je les fais quelquefois coucher dans mon lit, car je ſuis bien las des dames de la ville, de leurs coquetteries, de leurs jalouſies, de leurs querelles, de leurs humeurs, de leurs petiteſſes, de leur orgueil, de leurs ſotiſes, & des ſonnets qu'il faut faire ou commander pour elles : mais après tout, ces deux filles commencent fort à m'ennuyer.

Candide après le déjeuner ſe promenant dans une longue galerie, fut ſurpris de la beauté des tableaux. Il demanda de

Digitized by Google

quel maître étaient les deux premiers ? Ils ſont de *Raphaël*, dit le ſénateur ; je les achetai fort cher par vanité il y a quelques années ; on dit que c'eſt ce qu'il y a de plus beau en Italie, mais ils ne me plaiſent point du tout ; la couleur en eſt très rembrunie, les figures ne ſont pas aſſez arrondies, & ne ſortent point aſſez ; les draperies ne reſſemblent en rien à une étoffe. En un mot, quoi qu'on en diſe, je ne trouve point là une imitation vraye de la nature. Je n'aimerai un tableau que quand je croirai voir la nature elle-même : il n'y en a point de cette eſpèce. J'ai beaucoup de tableaux, mais je ne les regarde plus.

Pococuranté en attendant le dîner ſe fit donner un concerto. *Candide* trouva la muſique délicieuſe. Ce bruit, dit *Pococuranté*, peut amuſer une demi-heure ; mais s'il dure plus longtems, il fatigue tout le monde, quoique perſonne n'oſe l'avouer. La muſique aujourd'hui n'eſt plus que l'art d'exécuter des choſes difficiles, & ce qui n'eſt que difficile ne plait point à la longue.

J'aimerais peut-être mieux l'opéra, ſi on n'avait pas trouvé le ſecret d'en faire un monſtre qui me révolte. Ira voir qui voudra de mauvaiſes tragédies en muſique, où les ſcènes ne ſont faites que pour amener très mal-à-propos deux ou trois chanſons ridicules qui font valoir le goſier d'une actrice. Se pâmera de plaiſir qui voudra, ou qui pourra, en voyant un châtré fredonner le rôle de *Céſar* & de *Caton*, & ſe promener d'un air gauche ſur des planches. Pour moi il y a longtems que j'ai renoncé à ces pauvretés, qui font aujourd'hui la gloire de l'Italie, & que des ſouverains payent ſi chérement. *Candide* diſputa un peu, mais avec diſcrétion. *Martin* fut entiérement de l'avis du ſénateur.

On ſe mit à table ; & après un excellent dîner, on entra dans la bibliothèque. *Candide* en voyant un Homère magnifiquement relié, loua l'illuſtriſſime ſur ſon bon goût. Voilà, dit-il, un livre qui faiſait les délices du grand *Pangloſs*, le meilleur philoſophe de l'Allemagne. Il ne fait pas les miennes, dit froidement *Pococuranté* : on me fit accroire autrefois que j'avais du plaiſir en le liſant ; mais cette répétition continuelle de combats qui ſe reſſemblent tous, ces Dieux qui agiſſent

Digitized by Google

toûjours pour ne rien faire de déciſif, cette *Hélène* qui eſt le ſujet de la guerre, & qui à peine eſt une actrice de la piéce; cette Troye qu'on aſſiége & qu'on ne prend point; tout cela me cauſait le plus mortel ennui. J'ai demandé quelquefois à des ſavans, s'ils s'ennuyaient autant que moi à cette lecture? Tous les gens ſincères m'ont avoué que le livre leur tombait des mains, mais qu'il falait toûjours l'avoir dans ſa bibliothèque, comme un monument de l'antiquité, & comme ces medailles rouillées qui ne peuvent être de commerce.

Votre excellence ne penſe pas ainſi de *Virgile*? dit *Candide*. Je conviens, dit *Pococuranté*, que le ſecond, le quatriéme, & le ſixiéme livre de ſon *Enéide* ſont excellens; mais pour ſon pieux *Enée*, & le fort *Cloanthe*, & l'ami *Achates*, & le petit *Aſcanius*, & l'imbécille roi *Latinus*, & la bourgeoiſe *Amata*, & l'inſipide *Lavinia*, je ne crois pas qu'il y ait rien de ſi froid & de plus déſagréable. J'aime mieux le *Taſſe*, & les contes à dormir debout de l'*Arioſte*.

Oſerais-je vous demander, monſieur, dit *Candide*, ſi vous n'avez pas un grand plaiſir à lire *Horace*? Il y a des maximes, dit *Pococuranté*, dont un homme du monde peut faire ſon profit, & qui étant reſſerrées dans des vers énergiques ſe gravent plus aiſément dans la mémoire. Mais je me ſoucie fort peu de ſon voyage à Brindes & de ſa deſcription d'un mauvais dîner, & de la querelle de crocheteurs entre je ne ſais quel *Pupilus*, dont les paroles, dit-il, *étaient pleines de pus*, & un autre dont les paroles *étaient du vinaigre*. Je n'ai lu qu'avec un extrême dégoût ſes vers groſſiers contre des vieilles & contre des ſorcières; & je ne vois pas quel mérite il peut y avoir à dire à ſon ami *Mécénas*, que s'il eſt mis par lui au rang des poëtes lyriques, il frappera les aſtres de ſon front ſublime. Les ſots admirent tout dans un auteur eſtimé. Je ne lis que pour moi; je n'aime que ce qui eſt à mon uſage. *Candide* qui avait été élevé à ne jamais juger de rien par lui-même, était fort étonné de ce qu'il entendait; & *Martin* trouvait la façon de penſer de *Pococuranté* aſſez raiſonnable.

Oh, voici un Cicéron, dit *Candide*: pour ce grand-homme-là, je penſe que vous ne vous laſſez point de le lire? Je ne le lis jamais, répondit le Vénitien. Que m'importe qu'il ait

plaidé pour *Rabirius*, ou pour *Cluentius ?* J'ai bien assez des procès que je juge ; je me serais mieux accommodé de ses œuvres philosophiques ; mais quand j'ai vu qu'il doutait de tout, j'ai conclu que j'en savais autant que lui, & que je n'avais besoin de personne pour être ignorant.

Ah, voilà quatre-vingt volumes de recueils d'une académie des sciences, s'écria *Martin* ; il se peut qu'il y ait là du bon. Il y en aurait, dit *Pococuranté*, si un seul des auteurs de ces fatras avait inventé seulement l'art de faire des épingles ; mais il n'y a dans tous ces livres que de vains systêmes, & pas une seule chose utile.

Que de piéces de théâtre je vois là ! dit *Candide*, en italien, en espagnol, en français. Oui, dit le sénateur, il y en a trois mille, & pas trois douzaines de bonnes. Pour ces recueils de sermons, qui tous ensemble ne valent pas une page de *Sénèque*, & tous ces gros volumes de théologie, vous pensez que je ne les ouvre jamais, ni moi, ni personne.

Martin apperçut des rayons chargés de livres anglais. Je crois, dit-il, qu'un républicain doit se plaire à la plûpart de ces ouvrages écrits si librement. Oui, répondit *Pococuranté*, il est beau d'écrire ce qu'on pense ; c'est le privilège de l'homme. Dans toute notre Italie on n'écrit que ce qu'on ne pense pas ; ceux qui habitent la patrie des *Césars* & des *Antonins* n'osent avoir une idée sans la permission d'un jacobin. Je serais content de la liberté qui inspire les génies anglais, si la passion & l'esprit de parti ne corrompaient pas tout ce que cette précieuse liberté a d'estimable.

Candide appercevant un Milton, lui demanda s'il ne regardait pas cet auteur comme un grand-homme ? Qui ? dit *Pococuranté*, ce barbare qui fait un long commentaire du premier chapitre de la Genèse en dix livres de vers durs, ce grossier imitateur des Grecs, qui défigure la création, & qui, tandis que *Moïse* représente l'Etre éternel produisant le monde par la parole, fait prendre un grand compas par le Messiah dans une armoire du ciel pour tracer son ouvrage ? Moi, j'estimerais celui qui a gâté l'enfer & le diable du *Tasse* ; qui déguise *Lucifer* tantôt en crapaud, tantôt en pigmée ; qui lui fait rebattre cent fois les mêmes discours ; qui le fait dis-

Digitized by Google

puter ſur la théologie ; qui en imitant ſérieuſement l'invention comique des armes à feu de l'*Arioſte*, fait tirer le canon dans le ciel par les diables ? Ni moi, ni perſonne en Italie n'a pu ſe plaire à toutes ces triſtes extravagances. Le mariage du péché & de la mort, & les couleuvres dont le péché accouche, font vomir tout homme qui a le goût un peu délicat, & ſa longue deſcription d'un hôpital n'eſt bonne que pour un foſſoyeur. Ce poëme obſcur, bizarre & dégoûtant, fut mépriſé à ſa naiſſance ; je le traite aujourd'hui comme il fut traité dans ſa patrie par les contemporains. Au reſte je dis ce que je penſe, & je me ſoucie fort peu que les autres penſent comme moi. *Candide* était affligé de ces diſcours ; il reſpectait *Homère*, il aimait un peu *Milton*. Hélas ! dit-il tout bas à *Martin*, j'ai bien peur que cet homme-ci n'ait un ſouverain mépris pour nos poëtes Allemans. Il n'y aurait pas grand mal à cela, dit *Martin*. Oh quel homme ſupérieur ! diſait encor *Candide* entre ſes dents ! quel grand génie que ce *Pococuranté !* rien ne peut lui plaire.

Après avoir fait ainſi la revue de tous les livres, ils deſcendirent dans le jardin. *Candide* en loua toutes les beautés. Je ne ſais rien de ſi mauvais goût, dit le maître ; nous n'avons ici que des colifichets : mais je vais dès demain en faire planter un d'un deſſein plus noble.

Quand les deux curieux eurent pris congé de ſon excellence, Or ça, dit *Candide* à *Martin*, vous conviendrez que voilà le plus heureux de tous les hommes, car il eſt au-deſſus de tout ce qu'il poſſède. Ne voyez-vous pas, dit *Martin*, qu'il eſt dégoûté de tout ce qu'il poſſède ? *Platon* a dit il y a longtems, que les meilleurs eſtomacs ne ſont pas ceux qui rebutent tous les alimens. Mais, dit *Candide*, n'y a-t-il pas du plaiſir à tout critiquer, à ſentir des défauts où les autres hommes croyent voir des beautés ? C'eſt-à-dire, reprit *Martin*, qu'il y a du plaiſir à n'avoir pas de plaiſir ? Oh bien ! dit *Candide*, il n'y a donc d'heureux que moi, quand je reverrai mademoiſelle *Cunégonde*. C'eſt toûjours bien fait d'eſpérer, dit *Martin*.

Cependant les jours, les ſemaines s'écoulaient ; *Cacambo* ne revenait point, & *Candide* était ſi abîmé dans ſa douleur,

Digitized by Google

qu'il ne fit pas même réflexion que *Paquette* & frère *Giroflée* n'étaient pas venus ſeulement le remercier.

CHAPITRE VINGT-SIXIEME.

D'un ſouper que Candide *&* Martin *firent avec ſix étrangers, & qui ils étaient.*

UN ſoir que *Candide* ſuivi de *Martin* allait ſe mettre à table avec les étrangers qui logeaient dans la même hôtellerie, un homme à viſage couleur de ſuie, l'aborda par derrière, & le prenant par le bras, lui dit, Soyez prêt à partir avec nous, n'y manquez pas. Il ſe retourne, & voit *Cacambo*. Il n'y avait que la vue de *Cunégonde* qui pût l'étonner & lui plaire davantage. Il fut ſur le point de devenir fou de joie. Il embraſſe ſon cher ami. *Cunégonde* eſt ici ſans doute, où eſt-elle ? mène-moi vers elle, que je meure de joie avec elle. *Cunégonde* n'eſt point ici, dit *Cacambo*, elle eſt à Conſtantinople. Ah ciel ! à Conſtantinople ! Mais fût-elle à la Chine, j'y vole, partons. Nous partirons après ſouper, reprit *Cacambo ;* je ne peux vous en dire davantage ; je ſuis eſclave, mon maître m'attend, il faut que j'aille le ſervir à table ; ne dites mot ; ſoupez & tenez vous prêt.

Candide partagé entre la joie & la douleur, charmé d'avoir revu ſon agent fidèle, étonné de le voir eſclave, plein de l'idée de retrouver ſa maîtreſſe, le cœur agité, l'eſprit bouleverſé, ſe mit à table avec *Martin*, qui voyait de ſang-froid toutes ces avantures, & avec ſix étrangers qui étaient venus paſſer le carnaval à Veniſe.

Cacambo qui verſait à boire à l'un de ces étrangers, s'approcha de l'oreille de ſon maître ſur la fin du repas, & lui dit, Sire, votre majeſté partira quand elle voudra, le vaiſſeau eſt prêt. Ayant dit ces mots il ſortit. Les convives étonnés ſe regardaient ſans proférer une ſeule parole, lorſqu'un autre domeſtique s'approchant de ſon maître lui dit ; Sire, la chaiſe de votre majeſté eſt à Padouë, & la barque eſt prête. Le maître fit

fit un ſigne, & le domeſtique partit. Tous les convives ſe regardèrent encor, & la ſurpriſe commune redoubla. Un troiſiéme valet s'approchant auſſi d'un troiſiéme étranger, lui dit, Sire, croyez-moi, votre majeſté ne doit pas reſter ici plus longtems, je vais tout préparer; & auſſi-tôt il diſparut.

Candide & *Martin* ne doutèrent pas alors que ce ne fût une maſcarade du carnaval. Un quatriéme domeſtique dit au quatriéme maître: Votre majeſté partira quand elle voudra, & ſortit comme les autres. Le cinquiéme valet en dit autant au cinquiéme maître. Mais le ſixiéme valet parla différemment au ſixiéme étranger qui était auprès de *Candide*; il lui dit, Ma foi, ſire, on ne veut plus faire crédit à votre majeſté, ni à moi non plus; & nous pourrions bien être coffrés cette nuit vous & moi; je vais pourvoir à mes affaires; Adieu.

Tous les domeſtiques ayant diſparu, les ſix étrangers, *Candide* & *Martin*, demeurèrent dans un profond ſilence. Enfin *Candide* le rompit; Meſſieurs, dit-il, voilà une ſingulière plaiſanterie, pourquoi êtes-vous tous rois? pour moi je vous avoue que ni moi ni *Martin* nous ne le ſommes.

Le maître de *Cacambo* prit alors gravement la parole, & dit en italien; Je ne ſuis point plaiſant, je m'appelle *Achmet III.* J'ai été grand ſultan pluſieurs années; je détrônai mon frère; mon neveu m'a détrôné; on a coupé le cou à mes viſirs; j'achève ma vie dans le vieux ſerrail; mon neveu le grand ſultan *Mahmoud* me permet de voyager quelquefois pour ma ſanté, & je ſuis venu paſſer le carnaval à Veniſe.

Un jeune homme qui était auprès d'*Achmet*, parla après lui, & dit; Je m'appelle *Ivan*; j'ai été empereur de toutes les Ruſſies; j'ai été détrôné au berceau: mon père & ma mère ont été enfermés; on m'a élevé en priſon: j'ai quelquefois la permiſſion de voyager, accompagné de ceux qui me gardent, & je ſuis venu paſſer le carnaval à Veniſe.

Le troiſiéme dit; Je ſuis *Charles-Edouard* roi d'Angleterre; mon père m'a cédé ſes droits au royaume; j'ai combattu pour les ſoutenir; on a arraché le cœur à huit cent de mes partiſans, & on leur en a battu les jouës. J'ai été mis en priſon; je vais à Rome faire une viſite au roi mon père,

détrôné, ainſi que moi & mon grand-père, & je ſuis venu paſſer le carnaval à Veniſe.

Le quatriéme prit alors la parole, & dit; Je ſuis roi des Polaques; le ſort de la guerre m'a privé de mes états héréditaires; mon père a éprouvé les mêmes revers; je me réſigne à la Providence comme le ſultan *Achmet*, l'empereur *Ivan*, & le roi *Charles-Edouard*, à qui DIEU donne une longue vie; & je ſuis venu paſſer le carnaval à Veniſe.

Le cinquiéme dit: Je ſuis auſſi roi des Polaques; j'ai perdu mon royaume deux fois; mais la Providence m'a donné un autre état, dans lequel j'ai fait plus de bien que tous les rois des Sarmates enſemble n'en ont jamais pu faire ſur les bords de la Viſtule; je me réſigne auſſi à la Providence; & je ſuis venu paſſer le carnaval à Veniſe.

Il reſtait au ſixiéme monarque à parler. Meſſieurs, dit-il, je ne ſuis pas ſi grand ſeigneur que vous; mais enfin j'ai été roi tout comme un autre. Je ſuis *Théodore*; on m'a élu roi en Corſe; on m'a appellé *votre majeſté*, & à préſent à peine m'appelle-t-on *monſieur*. J'ai fait frapper de la monnoie, & je ne poſſède pas un denier; j'ai eu deux ſecrétaires d'état, & j'ai à peine un valet. Je me ſuis vu ſur un trône, & j'ai longtems été à Londres en priſon, ſur la paille. J'ai bien peur d'être traité de même ici, quoique je ſois venu comme vos majeſtés paſſer le carnaval à Veniſe.

Les cinq autres rois écoutèrent ce diſcours avec une noble compaſſion. Chacun d'eux donna vingt ſequins au roi *Théodore* pour avoir des habits & des chemiſes; *Candide* lui fit préſent d'un diamant de deux mille ſequins. Quel eſt donc, diſaient les cinq rois, ce ſimple particulier qui eſt en état de donner cent fois autant que chacun de nous, & qui le donne?

Dans l'inſtant qu'on ſortait de table, il arriva dans la même hôtellerie quatre alteſſes ſéréniſſimes, qui avaient auſſi perdu leurs états par le ſort de la guerre, & qui venaient paſſer le reſte du carnaval à Veniſe. Mais *Candide* ne prit pas ſeulement garde à ces nouveaux venus. Il n'était occupé que d'aller trouver ſa chère *Cunégonde* à Conſtantinople.

Digitized by Google

CHAPITRE VINGT-SEPTIEME.

Voyage de Candide *à Conſtantinople.*

LE fidèle *Cacambo* avait déja obtenu du patron Turc qui allait reconduire le ſultan *Achmet* à Conſtantinople, qu'il recevrait *Candide* & *Martin* ſur ſon bord. L'un & l'autre s'y rendirent après s'être proſternés devant ſa miſérable hauteſſe. *Candide* chemin faiſant diſait à *Martin*, Voilà pourtant ſix rois détrônés, avec qui nous avons ſoupé, & encor dans ces ſix rois il y en a un à qui j'ai fait l'aumône. Peut-être y a-t-il beaucoup d'autres princes plus infortunés. Pour moi je n'ai perdu que cent moutons, & je vole dans les bras de *Cunégonde*. Mon cher *Martin*, encor une fois, *Pangloſs* avait raiſon, Tout eſt bien. Je le ſouhaite, dit *Martin*. Mais, dit *Candide*, voilà une avanture bien peu vraiſemblable que nous avons euë à Veniſe. On n'avait jamais vu ni oüi conter que ſix rois détrônés ſoupaſſent enſemble au cabaret. Cela n'eſt pas plus extraordinaire, dit *Martin*, que la plûpart des choſes qui nous ſont arrivées. Il eſt très commun que des rois ſoient détrônés; & à l'égard de l'honneur que nous avons eu de ſouper avec eux, c'eſt une bagatelle qui ne mérite pas notre attention.

A peine *Candide* fut-il dans le vaiſſeau, qu'il ſauta au cou de ſon ancien valet, de ſon ami *Cacambo* : Eh bien, lui dit-il, que fait *Cunégonde ?* eſt-elle toûjours un prodige de beauté? m'aime-t-elle toûjours ? Comment ſe porte-t-elle ? Tu lui as ſans doute acheté un palais à Conſtantinople ?

Mon cher maître, répondit *Cacambo*, *Cunégonde* lave les écuelles ſur le bord de la Propontide, chez un prince qui a très peu d'écuelles; elle eſt eſclave dans la maiſon d'un ancien ſouverain nommé *Ragotski*, à qui le grand Turc donne trois écus par jour dans ſon aſyle : mais ce qui eſt bien plus triſte, c'eſt qu'elle a perdu ſa beauté, & qu'elle eſt devenue

Digitized by Google

horriblement laide. Ah ! belle ou laide, dit *Candide*, je ſuis honnête homme, & mon devoir eſt de l'aimer toûjours. Mais comment peut-elle être réduite à un état ſi abject avec les cinq ou ſix millions que tu avais apportés ? Bon, dit *Cacambo*, ne m'en a-t-il pas falu donner deux millions au ſeñor *Don Fernando d'Ibaraa*, y *Figueora*, y *Maſcarenes*, y *Lampourdos*, y *Souza*, gouverneur de Buenos-Aires, pour avoir la permiſſion de reprendre mademoiſelle *Cunégonde ?* & un pirate ne nous a-t-il pas bravement dépouillé de tout le reſte ? Ce pirate ne nous a-t-il pas menés au cap de Matapan, à Milo, à Nicarie, à Samos, à Petra, aux Dardanelles, à Marmora, à Scutari ? *Cunégonde* & la vieille ſervent chez ce prince dont je vous ai parlé, & moi je ſuis eſclave du ſultan détrôné. Que d'épouvantables calamités enchaînées les unes aux autres ! dit *Candide*. Mais après tout, j'ai encor quelques diamans ; je délivrerai aiſément *Cunégonde*. C'eſt bien dommage qu'elle ſoit devenuë ſi laide.

Enſuite ſe tournant vers *Martin*, Que penſez-vous, dit-il, qui ſoit le plus à plaindre, de l'empereur *Achmet*, de l'empereur *Ivan*, du roi *Charles-Edouard*, ou de moi ? Je n'en ſais rien, dit *Martin ;* il faudrait que je fuſſe dans vos cœurs pour le ſavoir. Ah, dit *Candide*, ſi *Pangloſs* était ici, il le ſaurait, & nous l'apprendrait. Je ne ſais, dit *Martin*, avec quelles balances votre *Pangloſs* aurait pu peſer les infortunes des hommes, & apprécier leurs douleurs. Tout ce que je préſume, c'eſt qu'il y a des millions d'hommes ſur la terre cent fois plus à plaindre que le roi *Charles-Edouard*, l'empereur *Ivan*, & le ſultan *Achmet*. Cela pourrait bien être, dit *Candide*.

On arriva en peu de jours ſur le canal de la mer noire. *Candide* commença par racheter *Cacambo* fort cher ; & ſans perdre de tems il ſe jetta dans une galère, avec ſes compagnons, pour aller ſur le rivage de la Propontide, chercher *Cunégonde*, quelque laide qu'elle pût être.

Il y avait dans la chiourme deux forçats qui ramaient fort mal, & à qui le lévanti patron appliquait de tems en tems quelques coups de nerf de bœuf ſur leurs épaules nuës ; *Candide*, par un mouvement naturel, les regarda plus attentivement que les autres galériens, & s'approcha d'eux avec

Digitized by Google

pitié. Quelques traits de leurs viſages défigurés lui parurent avoir un peu de reſſemblance avec *Pangloſs* & avec ce malheureux jéſuite, ce baron, ce frère de mademoiſelle *Cunégonde*. Cette idée l'émut & l'attriſta. Il les conſidéra encore plus attentivement. En vérité, dit-il à *Cacambo*, ſi je n'avais pas vu pendre maître *Pangloſs*, & ſi je n'avais pas eu le malheur de tuer le baron, je croirais que ce ſont eux qui rament dans cette galère.

Au nom du baron & de *Pangloſs* les deux forçats pouſſèrent un grand cri, s'arrêtèrent ſur leur banc, & laiſſèrent tomber leurs rames. Le lévanti patron accourait ſur eux, & les coups de nerf de bœuf redoublaient. Arrêtez, arrêtez, ſeigneur, s'écria *Candide*, je vous donnerai tant d'argent que vous voudrez. Quoi! c'eſt *Candide!* diſait l'un des forçats; Quoi! c'eſt *Candide!* diſait l'autre. Eſt-ce un ſonge? dit *Candide*; veillai-je? ſuis-je dans cette galère? Eſt-ce là monſieur le baron que j'ai tué? eſt-ce là maître *Pangloſs* que j'ai vu pendre?

C'eſt nous-mêmes, c'eſt nous-mêmes, répondaient-ils. Quoi! c'eſt-là ce grand philoſophe? diſait *Martin*. Eh! monſieur le lévanti patron, dit *Candide*, combien voulez-vous d'argent pour la rançon de monſieur de *Thunder-ten-tronckh*, un des premiers barons de l'empire; & de monſieur *Pangloſs*, le plus profond métaphyſicien d'Allemagne? Chien de chrétien, répondit le lévanti patron, puiſque ces deux chiens de forçats chrétiens ſont des barons & des métaphyſiciens, ce qui eſt ſans doute une grande dignité dans leur pays, tu m'en donneras cinquante mille ſequins. Vous les aurez, monſieur; remenez-moi comme un éclair à Conſtantinople, & vous ſerez payé ſur le champ. Mais, non, menez-moi chez mademoiſelle *Cunégonde*. Le lévanti patron ſur la première offre de *Candide* avait déja tourné la proue vers la ville, & il faiſait ramer plus vite qu'un oiſeau ne fend les airs.

Candide embraſſa cent fois le baron & *Pangloſs*. Et comment ne vous ai-je pas tué, mon cher baron? & mon cher *Pangloſs*, comment êtes-vous en vie après avoir été pendu? & pourquoi êtes-vous tous deux aux galères en Turquie? Eſt-il bien vrai que ma chère ſœur ſoit dans ce pays? diſait le

Digitized by Google

baron. Oui, répondait *Cacambo*. Je revois donc mon cher *Candide*, s'écriait *Pangloſs*. *Candide* leur préſentait *Martin* & *Cacambo*. Ils s'embraſſaient tous, ils parlaient tous à la fois. La galère volait, ils étaient déja dans le port. On fit venir un Juif à qui *Candide* vendit pour cinquante mille ſequins un diamant de la valeur de cent mille, & qui lui jura par *Abraham*, qu'il n'en pouvait donner davantage. Il paya incontinent la rançon du baron & de *Pangloſs*. Celui-ci ſe jetta aux pieds de ſon libérateur, & les baigna de larmes; l'autre le remercia par un ſigne de tête, & lui promit de lui rendre cet argent à la première occaſion. Mais eſt-il bien poſſible que ma ſœur ſoit en Turquie? diſait-il. Rien n'eſt ſi poſſible, reprit *Cacambo*, puis qu'elle écure la vaiſſelle chez un prince de Tranſilvanie. On fit auſſi-tôt venir deux Juifs; *Candide* vendit encor des diamans; & ils repartirent tous dans une autre galère pour aller délivrer *Cunégonde*.

CHAPITRE VINGT-HUITIEME.

Ce qui arriva à Candide, *à* Cunégonde, *à* Pangloſs, *à* Martin, *&c.*

PArdon, encore une fois, dit *Candide* au baron; pardon, mon révérend père, de vous avoir donné un grand coup d'épée au travers du corps. N'en parlons plus, dit le baron; je fus un peu trop vif, je l'avoüe; mais puiſque vous voulez ſavoir par quel hazard vous m'avez vu aux galères, je vous dirai, qu'après avoir été guéri de ma bleſſure par le frère apoticaire du collège, je fus attaqué & enlevé par un parti Eſpagnol; on me mit en priſon à Buenos-Aires dans le tems que ma ſœur venait d'en partir. Je demandai à retourner à Rome auprès du père général. Je fus nommé pour aller ſervir d'aumônier à Conſtantinople auprès de monſieur l'ambaſſadeur de France. Il n'y avait pas huit jours que j'étais entré en fonction, quand je trouvai ſur le ſoir un jeune icoglan très bien fait. Il faiſait fort chaud: le jeune homme voulut ſe baigner;

Digitized by Google

je pris cette occaſion de me baigner auſſi. Je ne ſavais pas que ce fût un crime capital pour un chrétien, d'être trouvé tout nud avec un jeune muſulman. Un cadi me fit donner cent coups de bâton ſous la plante des pieds, & me condamna aux galères. Je ne crois pas qu'on ait fait une plus horrible injuſtice. Mais je voudrais bien ſavoir pourquoi ma ſœur eſt dans la cuiſine d'un ſouverain de Tranſilvanie réfugié chez les Turcs ?

Mais vous, mon cher *Pangloſs*, dit *Candide*, comment ſe peut-il que je vous revoye ? Il eſt vrai, dit *Pangloſs*, que vous m'avez vu pendre ; je devais naturellement être brûlé ; mais vous vous ſouvenez qu'il plut à verſe lorſqu'on allait me cuire : l'orage fut ſi violent qu'on deſeſpéra d'allumer le feu ; je fus pendu parce qu'on ne put mieux faire : un chirurgien acheta mon corps, m'emporta chez lui, & me diſſéqua. Il me fit d'abord une inciſion cruciale depuis le nombril juſqu'à la clavicule. On ne pouvait pas avoir été plus mal pendu que je l'avais été. L'exécuteur des hautes œuvres de la ſainte inquiſition, lequel était ſous-diacre, brûlait à la vérité les gens à merveilles, mais il n'était pas accoutumé à pendre : la corde était mouillée & gliſſa mal, elle fut noüée ; enfin je reſpirais encore : l'inciſion cruciale me fit jetter un ſi grand cri, que mon chirurgien tomba à la renverſe, & croyant qu'il diſſéquait le diable, il s'enfuit en mourant de peur, & tomba encor ſur l'eſcalier en fuyant. Sa femme accourut au bruit, d'un cabinet voiſin ; elle me vit ſur la table étendu avec mon inciſion cruciale : elle eut encor plus de peur que ſon mari, s'enfuit & tomba ſur lui. Quand ils furent un peu revenus à eux, j'entendis la chirurgienne qui diſait au chirurgien, Mon bon, de quoi vous aviſez-vous auſſi de diſſéquer un hérétique ? Ne ſavez-vous pas que le diable eſt toûjours dans le corps de ces gens-là ? Je vais vite chercher un prêtre pour l'exorciſer. Je frémis à ce propos, & je ramaſſai le peu de forces qui me reſtaient, pour crier, Ayez pitié de moi ! Enfin le barbier Portugais s'enhardit ; il recouſut ma peau ; ſa femme même eut ſoin de moi ; je fus ſur pied au bout de quinze jours. Le barbier me trouva une condition, & me fit laquais d'un chevalier de Malthe qui allait à Veniſe : mais mon maître n'ayant

Digitized by Google

pas de quoi me payer, je me mis au ſervice d'un marchand Vénitien, & je le ſuivis à Conſtantinople.

Un jour il me prit fantaiſie d'entrer dans une moſquée ; il n'y avait qu'un vieux iman, & une jeune dévote très jolie qui diſait ſes patenôtres : ſa gorge était toute découverte : elle avait entre ſes deux tetons un beau bouquet de tulipes, de roſes, d'anémones, de renoncules, d'hyacinthes, & d'oreilles d'ours : elle laiſſa tomber ſon bouquet ; je le ramaſſai, & je le lui remis avec un empreſſement très reſpectueux. Je fus ſi longtems à le lui remettre, que l'iman ſe mit en colère, & voyant que j'étais chrétien, il cria à l'aide. On me mena chez le cadi, qui me fit donner cent coups de lattes ſur la plante des pieds, & m'envoya aux galères. Je fus enchaîné préciſément dans la même galère & au même banc que monſieur le baron. Il y avait dans cette galère quatre jeunes gens de Marſeille, cinq prêtres Napolitains, & deux moines de Corfou, qui nous dirent que de pareilles avantures arrivaient tous les jours. Monſieur le baron prétendait qu'il avait eſſuyé une plus grande injuſtice que moi : je prétendais moi, qu'il était beaucoup plus permis de remettre un bouquet ſur la gorge d'une femme, que d'être tout nud avec un icoglan. Nous diſputions ſans ceſſe, & nous recevions vingt coups de nerf de bœuf par jour, lorſque l'enchaînement des événemens de cet univers vous a conduit dans notre galère, & que vous nous avez rachetés.

Eh bien, mon cher *Pangloſs*, lui dit *Candide*, quand vous avez été pendu, diſſequé, roué de coups, & que vous avez ramé aux galères, avez-vous toûjours penſé que tout allait le mieux du monde ? Je ſuis toûjours de mon premier ſentiment, répondit *Pangloſs* ; car enfin je ſuis philoſophe, il ne me convient pas de me dédire, *Leibnitz* ne pouvant pas avoir tort, & l'harmonie préétablie étant d'ailleurs la plus belle choſe du monde, auſſi-bien que le plein & la matière ſubtile.

CHA-

Digitized by Google

CHAPITRE VINGT-NEUVIEME.

Comment Candide *retrouva* Cunégonde *& la vieille.*

PEndant que *Candide*, le baron, *Pangloſs*, *Martin* & *Cacambo*, contaient leurs avantures, qu'ils raiſonnaient ſur les événemens contingens ou non contingens de cet univers, qu'ils diſputaient ſur les effets & les cauſes, ſur le mal moral & ſur le mal phyſique, ſur la liberté & la néceſſité, ſur les conſolations que l'on peut éprouver lorſqu'on eſt aux galères en Turquie; ils abordèrent ſur le rivage de la Propontide à la maiſon du prince de Tranſilvanie. Les premiers objets qui ſe préſentèrent furent *Cunégonde* & la vieille, qui étendaient des ſerviettes ſur des ficelles pour les faire ſécher.

Le baron pâlit à cette vuë. Le tendre amant *Candide* en voyant ſa belle *Cunégonde* rembrunie, les yeux éraillés, la gorge ſéche, les joues ridées, les bras rouges & écaillés, recula trois pas ſaiſi d'horreur, & avança enſuite par bon procédé. Elle embraſſa *Candide* & ſon frère: on embraſſa la vieille: *Candide* les racheta toutes deux.

Il y avait une petite métairie dans le voiſinage; la vieille propoſa à *Candide* de s'en accommoder, en attendant que toute la troupe eût une meilleure deſtinée. *Cunégonde* ne ſavait pas qu'elle était enlaidie, perſonne ne l'en avait avertie: elle fit ſouvenir *Candide* de ſes promeſſes avec un ton ſi abſolu, que le bon *Candide* n'oſa pas la refuſer. Il ſignifia donc au baron qu'il allait ſe marier avec ſa ſœur. Je ne ſouffrirai jamais, dit le baron, une telle baſſeſſe de ſa part, & une telle inſolence de la vôtre; cette infamie ne me ſera jamais reprochée: les enfans de ma ſœur ne pourraient entrer dans les chapitres d'Allemagne. Non, jamais ma ſœur n'épouſera qu'un baron de l'empire. *Cunégonde* ſe jetta à ſes pieds, & les baigna de larmes; il fut inflexible. Maître fou, lui dit *Candide*, je t'ai réchapé des galères, j'ai payé ta rançon, j'ai payé celle de ta ſœur; elle lavait ici des écuelles, elle eſt laide, j'ai la

bonté d'en faire ma femme, & tu prétends encor t'y oppoſer; je te retuerais ſi j'en croyais ma colère. Tu peux me tuer encor, dit le baron, mais tu n'épouſeras pas ma ſœur de mon vivant.

CHAPITRE TRENTIEME.

Concluſion.

Candide dans le fond de ſon cœur n'avait aucune envie d'épouſer *Cunégonde*. Mais l'impertinence extrême du baron le déterminait à conclure le mariage, & *Cunégonde* le preſſait ſi vivement, qu'il ne pouvait s'en dédire. Il conſulta *Pangloſs*, *Martin* & le fidèle *Cacambo*. *Pangloſs* fit un beau mémoire, par lequel il prouvait que le baron n'avait nul droit ſur ſa ſœur, & qu'elle pouvait ſelon toutes les loix de l'empire épouſer *Candide* de la main gauche. *Martin* conclut à jetter le baron dans la mer; *Cacambo* décida qu'il falait le rendre au lévanti patron, & le remettre aux galères; après quoi on l'enverrait à Rome au père général par le premier vaiſſeau. L'avis fut trouvé fort bon; la vieille l'approuva; on n'en dit rien à ſa ſœur; la choſe fut exécutée pour quelque argent, & on eut le plaiſir d'attraper un jéſuite, & de punir l'orgueil d'un baron Allemand.

Il était tout naturel d'imaginer qu'après tant de déſaſtres, *Candide* marié avec ſa maîtreſſe, & vivant avec le philoſophe *Pangloſs*, le philoſophe *Martin*, le prudent *Cacambo* & la vieille, ayant d'ailleurs raporté tant de diamans de la patrie des anciens Incas, ménerait la vie du monde la plus agréable; mais il fut tant friponné par les Juifs, qu'il ne lui reſta plus rien que ſa petite métairie; ſa femme devenant tous les jours plus laide, devint acariâtre & inſupportable: la vieille était infirme, & fut encor de plus mauvaiſe humeur que *Cunégonde*. *Cacambo* qui travaillait au jardin, & qui allait vendre des légumes à Conſtantinople, était excédé de travail, &

Digitized by Google

maudiſſait ſa deſtinée. *Pangloſs* était au deſeſpoir de ne pas briller dans quelque univerſité d'Allemagne. Pour *Martin*, il était fermement perſuadé qu'on eſt également mal partout; il prenait les choſes en patience. *Candide*, *Martin* & *Pangloſs* diſputaient quelquefois de métaphyſique & de morale. On voyait ſouvent paſſer ſous les fenêtres de la métairie des bateaux chargés d'effendis, de bachas, de cadis qu'on envoyait en exil à Lemnos, à Mitilène, à Erzerum. On voyait venir d'autres cadis, d'autres bachas, d'autres effendis, qui prenaient la place des expulſés, & qui étaient expulſés à leur tour. On voyait des têtes proprement empaillées qu'on allait préſenter à la ſublime Porte. Ces ſpectacles faiſaient redoubler les diſſertations; & quand on ne diſputait pas, l'ennui était ſi exceſſif, que la vieille oſa un jour leur dire; Je voudrais ſavoir lequel eſt le pire, ou d'être violée cent fois par des pirates nègres, d'avoir une feſſe coupée, de paſſer par les baguettes chez les Bulgares, d'être fouetté & pendu dans un auto-da-fé, d'être diſſéqué, de ramer en galère, d'éprouver enfin toutes les miſères par leſquelles nous avons tous paſſé, ou bien de reſter ici à ne rien faire? C'eſt une grande queſtion, dit *Candide*.

Ce diſcours fit naître de nouvelles réflexions, & *Martin* ſurtout conclut, que l'homme était né pour vivre dans les convulſions de l'inquiétude, ou dans la létargie de l'ennui. *Candide* n'en convenait pas, mais il n'aſſurait rien. *Pangloſs* avouait, qu'il avait toûjours horriblement ſouffert; mais ayant ſoutenu une fois que tout allait à merveilles, il le ſoutenait toûjours, & n'en croyait rien.

Une choſe acheva de confirmer *Martin* dans ſes déteſtables principes, de faire héſiter plus que jamais *Candide*, & d'embarraſſer *Pangloſs*. C'eſt qu'ils virent un jour aborder dans leur métairie *Paquette* & le frère *Giroflée*, qui étaient dans la plus extrême miſère; ils avaient bien vite mangé leurs trois milles piaſtres, s'étaient quittés, s'étaient raccommodés, s'étaient brouillés, avaient été mis en priſon, s'étaient enfuis, & enfin frère *Giroflée* s'était fait Turc. *Paquette* continuait ſon métier partout, & n'y gagnait plus rien. Je l'avais bien prévu, dit *Martin* à *Candide*, que vos préſens ſeraient bientôt

diſſipés, & ne les rendraient que plus miſérables. Vous avez regorgé de millions de piaſtres, vous & *Cacambo*, & vous n'êtes pas plus heureux que frère *Giroflée* & *Paquette*. Ah ah, dit *Pangloſs* à *Paquette*, le ciel vous ramène donc ici parmi nous, ma pauvre enfant! Savez-vous bien que vous m'avez coûté le bout du nez, un œil & une oreille? Comme vous voilà faite! eh qu'eſt-ce que ce monde! Cette nouvelle avanture les engagea à philoſopher plus que jamais.

Il y avait dans le voiſinage un derviche très fameux, qui paſſait pour le meilleur philoſophe de la Turquie; ils allèrent le conſulter; *Pangloſs* porta la parole, & lui dit, Maître, nous venons vous prier de nous dire pourquoi un auſſi étrange animal que l'homme a été formé?

De quoi te mêles-tu? dit le derviche, eſt-ce-là ton affaire? Mais, mon révérend père, dit *Candide*, il y a horriblement de mal ſur la terre. Qu'importe, dit le derviche, qu'il y ait du mal ou du bien? Quand ſa hauteſſe envoye un vaiſſeau en Egypte, s'embarraſſe-t-elle ſi les ſouris qui ſont dans le vaiſſeau ſont à leur aiſe ou non? Que faut-il donc faire? dit *Pangloſs*. Te taire, dit le derviche. Je me flattais, dit *Pangloſs*, de raiſonner un peu avec vous des effets & des cauſes, du meilleur des mondes poſſibles, de l'origine du mal, de la nature de l'ame, & de l'harmonie préétablie. Le derviche à ces mots leur ferma la porte au nez.

Pendant cette converſation, la nouvelle s'était répanduë qu'on venait d'étrangler à Conſtantinople deux viſirs du banc, & le muphti, & qu'on avait empâlé pluſieurs de leurs amis. Cette cataſtrophe faiſait partout un grand bruit pendant quelques heures. *Pangloſs*, *Candide* & *Martin*, en retournant à la petite métairie, rencontrèrent un bon vieillard qui prenait le frais à ſa porte ſous un berceau d'orangers. *Pangloſs* qui était auſſi curieux que raiſonneur, lui demanda comment ſe nommait le muphti qu'on venait d'étrangler. Je n'en ſais rien, répondit le bon homme, & je n'ai jamais ſu le nom d'aucun muphti, ni d'aucun viſir. J'ignore abſolument l'avanture dont vous me parlez; je préſume qu'en général ceux qui ſe mêlent des affaires publiques périſſent quelquefois miſérablement, & qu'ils le méritent; mais je ne m'informe jamais de ce qu'on

Digitized by Google

fait à Conſtantinople; je me contente d'y envoyer vendre les fruits du jardin que je cultive. Ayant dit ces mots, il fit entrer les étrangers dans ſa maiſon : ſes deux filles & ſes deux fils leur préſentèrent pluſieurs ſortes de ſorbets qu'ils faiſaient eux-mêmes, du kaïmak piqué d'écorces de cédra confit, des oranges, des citrons, des limons, des ananas, des piſtaches, du caffé de Moka qui n'était point mêlé avec le mauvais caffé de Batavia & des iſles. Après quoi les deux filles de ce bon muſulman parfumèrent les barbes de *Candide*, de *Pangloſs* & de *Martin*.

Vous devez avoir, dit *Candide* au Turc, une vaſte & magnifique terre? Je n'ai que vingt arpens, répondit le Turc; je les cultive avec mes enfans; le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice & le beſoin.

Candide en retournant dans ſa métairie, fit de profondes réflexions ſur le diſcours du Turc. Il dit à *Pangloſs* & à *Martin*; Ce bon vieillard me parait s'être fait un ſort bien préférable à celui des ſix rois avec qui nous avons eu l'honneur de ſouper. Les grandeurs, dit *Pangloſs*, ſont fort dangereuſes, ſelon le rapport de tous les philoſophes. Car enfin *Eglon* roi des Moabites fut aſſaſſiné par *Aod*; *Abſalon* fut pendu par les cheveux & percé de trois dards; le roi *Nadab* fils de *Jéroboham*, fut tué par *Baza*, le roi *Ela* par *Zambri*, *Okoſias* par *Jehu*, *Athalia* par *Joiada*; les rois *Joakim*, *Jéconias*, *Sédécias* furent eſclaves. Vous ſavez comment périrent *Créſus*, *Aſtiage*, *Darius*, *Denys* de Syracuſe, *Pyrrhus*, *Perſée*, *Annibal*, *Jugurtha*, *Arioviſte*, *Céſar*, *Pompée*, *Néron*, *Othon*, *Vitellius*, *Domitien*, *Richard II* d'Angleterre, *Edouard II*, *Henri VI*, *Richard III*, *Marie Stuart*, *Charles I*, les trois *Henri* de France, l'empereur *Henri IV*? Vous ſavez..... Je ſais auſſi, dit *Candide*, qu'il faut cultiver notre jardin. Vous avez raiſon, dit *Pangloſs*; car quand l'homme fut mis dans le jardin d'Eden, il y fut mis, *ut operaretur eum*, pour qu'il travaillât; ce qui prouve que l'homme n'eſt pas né pour le repos. Travaillons ſans raiſonner, dit *Martin*, c'eſt le ſeul moyen de rendre la vie ſupportable.

Toute la petite ſociété entra dans ce louable deſſein; chacun ſe mit à exercer ſes talens. La petite terre raporta beau-

coup. *Cunégonde* était à la vérité bien laide ; mais elle devint une excellente pâtiſſière ; *Paquette* broda ; la vieille eut ſoin du linge. Il n'y eut pas juſqu'à frère *Giroflée* qui ne rendit ſervice ; il fut un très bon menuiſier, & même devint honnête homme : & *Pangloſs* diſait quelquefois à *Candide*, Tous les événemens ſont enchainés dans le meilleur des mondes poſſibles ; car enfin, ſi vous n'aviez pas été chaſſé d'un beau château, à grands coups de pied dans le derrière, pour l'amour de mademoiſelle *Cunégonde*, ſi vous n'aviez pas été mis à l'inquiſition, ſi vous n'aviez pas couru l'Amérique à pied, ſi vous n'aviez pas donné un bon coup d'épée au baron, ſi vous n'aviez pas perdu tous vos moutons du bon pays d'Eldorado, vous ne mangeriez pas ici des cedrats confits & des piſtaches. Cela eſt bien dit, répondit *Candide*, mais il faut cultiver notre jardin.

Digitized by Google

POT POURRI.

§. I.

Brioché fut le père de *Polichinelle*, non pas ſon propre père, mais père de génie. Le père de *Brioché* était *Guillot Gorju*, qui fut fils de *Giles*, qui fut fils de *Gros-René*, qui tirait ſon origine du prince des ſots, & de la mère ſotte; c'eſt ainſi que l'écrit l'auteur de l'almanach de la foire. Monſieur *Parfait*, écrivain non moins digne de foi, donne pour père à *Brioché*, *Tabarin*, à *Tabarin Gros-Guillaume*, à *Gros-Guillaume Jean Boudin*; mais en remontant toûjours au prince des ſots. Si ces deux hiſtoriens ſe contrediſent, c'eſt une preuve de la vérité du fait pour le père *Daniel*, qui les concilie avec une merveilleuſe ſagacité, & qui détruit par-là le pyrrhoniſme de l'hiſtoire.

§. II.

Comme je finiſſais ce premier paragraphe des cahiers de *Merri Hiſſing* dans mon cabinet, dont la fenêtre donne ſur la rue St. Antoine, j'ai vu paſſer les ſindics des apoticaires, qui allaient ſaiſir des drogues, & du verd-de-gris, que les jéſuites de la rue St. Antoine vendaient en contrebande; mon voiſin monſieur *Huſſon*, qui eſt une bonne tête, eſt venu chez moi, & m'a dit, Mon ami, vous riez de voir les jéſuites vilipendés; vous êtes bien aiſe de ſavoir qu'ils ſont convaincus d'un parricide en Portugal, & d'une rébellion au Paraguai; le cri public qui s'élève en France contr'eux, la haine qu'on leur porte, les opprobres multipliés dont ils ſont couverts, ſemblent être pour vous une conſolation; mais ſachez que s'ils ſont perdus comme tous les honnêtes gens le déſirent, vous n'y gagnerez rien; vous ſerez accablé par la faction des janſéniſtes. Ce ſont des entouſiaſtes féroces, des ames de bronze, pires que les presbytériens qui renverſèrent le trône de *Charles I.* Songez

Digitized by Google

que les fanatiques ſont plus dangereux que les fripons. On ne peut jamais faire entendre raiſon à un énergumène ; les fripons l'entendent.

Je diſputai longtems contre monſieur *Huſſon ;* je lui dis enfin, Monſieur, conſolez-vous, peut-être que les janſéniſtes ſeront un jour auſſi adroits que les jéſuites ; je tâchai de l'adoucir, mais c'eſt une tête de fer qu'on ne fait jamais changer de ſentiment.

§. III.

Brioché voyant que *Polichinelle* était boſſu par devant & par derrière, lui voulut apprendre à lire & à écrire. *Polichinelle* au bout de deux ans épella aſſez paſſablement, mais il ne put jamais parvenir à ſe ſervir d'une plume. Un des écrivains de ſa vie remarque qu'il eſſaya un jour d'écrire ſon nom, mais que perſonne ne put le lire.

Brioché était fort pauvre ; ſa femme & lui n'avaient pas de quoi nourrir *Polichinelle*, encor moins de quoi lui faire apprendre un métier. *Polichinelle* leur dit ; Mon père & ma mère, je ſuis boſſu, & j'ai de la mémoire ; trois ou quatre de mes amis & moi, nous pouvons établir des marionettes ; je gagnerai quelque argent ; les hommes ont toûjours aimé les marionettes ; il y a quelquefois de la perte à en vendre de nouvelles, mais auſſi il y a de grands profits.

Monſieur & madame *Brioché* admirèrent le bon ſens du jeune homme ; la troupe ſe forma, & elle alla établir ſes petits tréteaux dans une bourgade Suiſſe, ſur le chemin d'Appenzel à Milan.

C'était juſtement dans ce village que des charlatans d'Orviette avaient établi le magazin de leur orviétan. Ils s'apperçurent qu'inſenſiblement la canaille allait aux marionettes, & qu'ils vendaient dans le pays la moitié moins de ſavonettes & d'onguent pour la brûlure. Ils accuſèrent *Polichinelle* de pluſieurs mauvais déportemens, & portèrent leurs plaintes devant le magiſtrat. La requête diſait que c'était un yvrogne dangereux, qu'un jour il avait donné cent coups de pied dans le ventre, en plein marché, à des payſans qui vendaient des nêfles.

On

Digitized by Google

On prétendit auſſi qu'il avait moleſté un marchand de coqs-d'Inde ; enfin, ils l'accuſèrent d'être ſorcier. Monſieur *Parfait*, dans ſon *Hiſtoire du théâtre*, prétend qu'il fut avalé par un crapaud ; mais le père *Daniel* penſe, ou du moins parle autrement. On ne ſait pas ce que devint *Brioché*. Comme il n'était que le père putatif de *Polichinelle*, l'hiſtorien n'a pas jugé à propos de nous dire de ſes nouvelles.

§. IV.

Feu monſieur *du Marſais* aſſurait que le plus grand des abus était la vénalité des charges. C'eſt un grand malheur pour l'état, diſait-il, qu'un homme de mérite, ſans fortune, ne puiſſe parvenir à rien. Que de talens enterrés, & que de ſots en place ! Quelle déteſtable politique d'avoir éteint l'émulation ! Monſieur *du Marſais*, ſans y penſer, plaidait ſa propre cauſe ; il a été réduit à enſeigner le latin, & il aurait rendu de grands ſervices à l'état s'il avait été employé. Je connais des barbouilleurs de papier qui euſſent enrichi une province, s'ils avaient été à la place de ceux qui l'ont volée. Mais pour avoir cette place, il faut être fils d'un riche qui vous laiſſe de quoi acheter une charge, un office, & ce qu'on appelle *une dignité*.

Du Marſais aſſurait qu'un *Montagne*, un *Charon*, un *Deſcartes*, un *Gaſſendi*, un *Bayle*, n'euſſent jamais condamné aux galères des écoliers ſoutenans thèſe contre la philoſophie d'*Ariſtote*, ni n'auraient fait brûler le curé *Urbain Grandier*, le curé *Gaufrédi*, & qu'ils n'euſſent point &c. &c.

§. V.

Il n'y a pas longtems que le chevalier *Roginante*, gentilhomme Ferrarois, qui voulait faire une collection de tableaux de l'école Flamande, alla faire des emplettes dans Amſterdam. Il marchanda un aſſez beau Chriſt chez le ſieur *Vandergru*. Eſt-il poſſible, dit le Ferrarois au Batave, que vous qui n'êtes pas chrétien (car vous êtes Hollandais) vous ayez chez vous un Jéſus ? Je ſuis chrétien, & catholique, répondit

monſieur *Vandergru* ſans ſe fâcher ; & il vendit ſon tableau aſſez cher. Vous croyez donc JESUS-CHRIST Dieu ? lui dit *Roginante*. Aſſurément, dit *Vandergru*.

Un autre curieux logeait à la porte attenant, c'était un ſocinien. Il lui vendit une ſainte famille. Que penſez-vous de l'enfant ? dit le Ferrarois. Je penſe, répondit l'autre, que ce fut la créature la plus parfaite que DIEU ait miſe ſur la terre.

De là, le Ferrarois alla chez *Moïſe Manſebo*, qui n'avait que de beaux payſages, & point de ſainte famille. *Roginante* lui demanda pourquoi on ne trouvait pas chez lui de pareils ſujets ? C'eſt, dit-il, que nous avons cette famille en exécration.

Roginante paſſa chez un fameux anabatiſte, qui avait les plus jolis enfans du monde ; il leur demanda dans quelle égliſe ils avaient été batiſés ? Fi donc ! monſieur, lui dirent les enfans, graces à DIEU, nous ne ſommes point encore batiſés.

Roginante n'était pas au milieu de la rue qu'il avait déja vu une douzaine de ſectes entiérement oppoſées les unes aux autres. Son compagnon de voyage, monſieur *Sacrito*, lui dit, Enfuyons-nous vite, voilà l'heure de la bourſe ; tous ces gens-ci vont s'égorger ſans doute, ſelon l'antique uſage, puiſqu'ils penſent tous diverſement ; & la populace nous aſſommera pour être ſujets du pape.

Ils furent bien étonnés quand ils virent tous ces bonnes gens-là ſortir de leurs maiſons avec leurs commis, ſe ſaluer civilement, & aller à la bourſe de compagnie. Il y avait ce jour-là, de compte fait, cinquante-trois religions ſur la place, en comptant les Arméniens & les janſéniſtes. On fit pour cinquante-trois millions d'affaires le plus paiſiblement du monde, & le Ferrarois retourna dans ſon pays, où il trouva plus d'*Agnus Dei* que de lettres de change.

On voit tous les jours la même ſcène à Londres, à Hambourg, à Dantzik, à Veniſe même, &c. Mais ce que j'ai vu de plus édifiant, c'eſt à Conſtantinople.

J'eus l'honneur d'aſſiſter, il y a cinquante ans, à l'inſtallation d'un patriarche Grec, par le ſultan *Achmet III*, dont DIEU veuille avoir l'ame. Il donna à ce prêtre chrétien l'an-

Digitized by Google

neau & le bâton fait en forme de béquille. Il y eut enſuite une proceſſion de chrétiens dans la rue Cléobule ; deux janiſſaires marchèrent à la tête de la proceſſion. J'eus le plaiſir de communier publiquement dans l'égliſe patriarchale, & il ne tint qu'à moi d'obtenir un canonicat.

J'avoue qu'à mon retour à Marſeille, je fus fort étonné de ne point y trouver de moſquée. J'en marquai ma ſurpriſe à monſieur l'intendant & à monſieur l'évêque. Je leur dis, que cela était fort incivil, & que ſi les chrétiens avaient des égliſes chez les muſulmans, on pouvait au moins faire aux Turcs la galanterie de quelques chapelles. Ils me promirent tous deux qu'ils en écriraient en cour ; mais l'affaire en demeure là, à cauſe de la conſtitution *Unigenitus*.

O mes frères les jéſuites ! vous n'avez pas été tolérans, & on ne l'eſt pas pour vous. Conſolez-vous, d'autres à leur tour deviendront perſécuteurs, & à leur tour ils ſeront abhorrés.

§. VI.

Je comptais ces choſes, il y a quelques jours, à monſieur de *Boucacous*, Languedochien très chaud, & huguenot très zélé. *Cavaliſque !* me dit-il, on nous traite donc en France comme les Turcs ; on leur refuſe des moſquées, & on ne nous accorde point de temples ! Pour des moſquées, lui dis-je, les Turcs ne nous en ont encor point demandé ; & j'oſe me flatter qu'ils en obtiendront quand ils voudront, parce qu'ils ſont nos bons alliés ; mais je doute fort qu'on rétabliſſe vos temples, malgré toute la politeſſe dont nous nous piquons ; la raiſon en eſt que vous êtes un peu nos ennemis. Vos ennemis ! s'écria monſieur de *Boucacous*, nous qui ſommes les plus ardens ſerviteurs du roi ! Vous êtes fort ardens, lui repliquai-je, & ſi ardens, que vous avez fait neuf guerres civiles, ſans compter les maſſacres des Cevennes. Mais, dit-il, ſi nous avons fait des guerres civiles, c'eſt que vous nous cuiſiez en place publique ; on ſe laſſe à la longue d'être brûlé, il n'y a patience de ſaint qui puiſſe y tenir : qu'on nous laiſſe en repos, & je vous jure que nous ſerons des ſujets très fidèles.

C'eſt préciſément ce qu'on fait, lui dis-je ; on ferme les

Digitized by Google

yeux ſur vous, on vous laiſſe faire votre commerce, vous avez une liberté aſſez honnête. Voilà une plaiſante liberté ! dit monſieur de *Boucacous* ; nous ne pouvons nous aſſembler en pleine campagne quatre ou cinq mille ſeulement, avec des pſaumes à quatre parties, que ſur le champ il ne vienne un régiment de dragons, qui nous fait rentrer chacun chez nous. Eſt-ce-là vivre ? eſt-ce-là être libre ?

Alors je lui parlai ainſi ; Il n'y a aucun pays dans le monde où l'on puiſſe s'attrouper ſans l'ordre du ſouverain ; tout attroupement eſt contre les loix. Servez DIEU à votre mode dans vos maiſons, n'étourdiſſez perſonne par des hurlemens que vous appellez *muſique*. Penſez-vous que DIEU ſoit bien content de vous quand vous chantez ſes commandemens ſur l'air de *Réveillez-vous, belle endormie*, & quand vous dites avec les Juifs, en parlant d'un peuple voiſin :

Heureux qui doit te détruire à jamais !
Qui t'arrachant les enfans des mammelles
Ecraſera leurs têtes infidelles !

DIEU veut-il abſolument qu'on écraſe les cervelles des petits enfans ? cela eſt-il humain ? De plus, DIEU aime-t-il tant les mauvais vers & la mauvaiſe muſique ?

Monſieur de *Boucacous* m'interrompit, & me demanda ſi le latin de cuiſine de nos pſaumes valait mieux ? Non, ſans doute, lui dis-je, je conviens même qu'il y a un peu de ſtérilité d'imagination à ne prier DIEU que dans une traduction très vicieuſe de vieux cantiques d'un peuple que nous abhorrons ; nous ſommes tous Juifs à vêpres, comme nous ſommes tous payens à l'opéra.

Ce qui me déplait ſeulement, c'eſt que les *Métamorphoſes* d'*Ovide* ſont, par la malice du démon, bien mieux écrites, & plus agréables que les cantiques juifs ; car il faut avouer que cette montagne de Sion, & ces gueules de baſilic, & ces collines qui ſautent comme des béliers, & toutes ces répétitions faſtidieuſes, ne valent ni la poëſie grecque, ni la latine, ni la françaiſe. Le froid petit *Racine* a beau faire, cet enfant dénaturé n'empêchera pas (profa-

Digitized by Google

nement parlant) que ſon père ne ſoit un meilleur poëte que *David*.

Mais enfin, nous ſommes la religion dominante chez nous; il ne vous eſt pas permis de vous attrouper en Angleterre; pourquoi voudriez-vous avoir cette liberté en France? Faites ce qu'il vous plaira dans vos maiſons, & j'ai parole de monſieur le gouverneur & de monſieur l'intendant, qu'en étant ſages, vous ſerez tranquilles; l'imprudence ſeule fit, & fera les perſécutions. Je trouve très mauvais que vos mariages, l'état de vos enfans, le droit d'héritage, ſouffrent la moindre difficulté. Il n'eſt pas juſte de vous ſaigner & de vous purger, parce que vos pères ont été malades; mais que voulez-vous? ce monde eſt un grand *Bedlam* où des fous enchainent d'autres fous.

§. VII.

Les compagnons de *Polichinelle* réduits à la mendicité, qui était leur état naturel, s'aſſocièrent avec quelques Bohêmes, & coururent de village en village. Ils arrivèrent dans une petite ville, & logèrent dans un quatriéme étage, où ils ſe mirent à compoſer des drogues, dont la vente les aida quelque tems à ſubſiſter. Ils guérirent même de la galle l'épagneul d'une dame de conſidération; les voiſins crièrent au prodige; mais malgré toute leur induſtrie, la troupe ne fit pas fortune.

Ils ſe lamentaient de leur obſcurité & de leur miſère, lorſqu'un jour ils entendirent un bruit ſur leur tête, comme celui d'une broüette qu'on roule ſur le plancher. Ils montèrent au cinquiéme étage, & y trouvèrent un petit homme qui faiſait des marionettes pour ſon compte; il s'appellait le ſieur *Bienfait*; il avait tout juſte le génie qu'il falait pour ſon art.

On n'entendait pas un mot de ce qu'il diſait, mais il avait un galimatias fort convenable; & il ne faiſait pas mal ſes bamboches. Un compagnon qui excellait auſſi en galimatias, lui parla ainſi:

Nous croyons que vous êtes deſtiné à relever nos mario-

nettes ; car nous avons lu dans *Noſtradamus* ces propres paroles, *nelle chi li po rate icſus res ſait en bi*, leſquelles priſes à rebours font évidemment, *Bienſait reſſuſcitera Polichinelle.* Le nôtre a été avalé par un crapaud, mais nous avons retrouvé ſon chapeau, ſa boſſe, & ſa pratique. Vous fournirez le fil d'archal. Je crois d'ailleurs qu'il vous ſera aiſé de lui faire une mouſtache, toute ſemblable à celle qu'il avait ; & quand nous ſerons unis enſemble, il eſt à croire que nous aurons beaucoup de ſuccès. Nous ferons valoir *Polichinelle* par *Noſtradamus*, & *Noſtradamus* par *Polichinelle.*

Le ſieur *Bienfait* accepta la propoſition. On lui demanda ce qu'il voulait pour ſa peine ? Je veux, dit-il, beaucoup d'honneurs & beaucoup d'argent ; Nous n'avons rien de cela, dit l'orateur de la troupe, mais avec le tems on a de tout. Le ſieur *Bienfait* ſe lia donc avec les Bohêmes, & tous enſemble allèrent à Milan établir leur théâtre, ſous la protection de madame *Carminetta.* On afficha que le même *Polichinelle* qui avait été mangé par un crapaud du village du canton d'Appenzel, reparaitrait ſur le théâtre de Milan, & qu'il danſerait avec madame *Gigogne.* Tous les vendeurs d'orviétan eurent beau s'y oppoſer ; le ſieur *Bienfait*, qui avait auſſi le ſecret de l'orviétan, ſoutint que le ſien était le meilleur ; il en vendit beaucoup aux femmes qui étaient folles de *Polichinelle*, & il devint ſi riche qu'il ſe mit à la tête de la troupe.

Dès qu'il eut ce qu'il voulait, (& que tout le monde veut) des honneurs & du bien, il fut très ingrat envers madame *Carminetta.* Il acheta une belle maiſon vis-à-vis celle de ſa bienfaictrice, & il trouva le ſecret de la faire payer par ſes aſſociés. On ne le vit plus faire ſa cour à madame *Carminetta ;* au contraire, il voulut qu'elle vînt déjeuner chez lui, & un jour qu'elle daigna y venir, il lui fit fermer la porte au nez, &c.

§. VIII.

N'ayant rien entendu au précédent chapitre de *Merri Hiſſing*, je me tranſportai chez mon ami monſieur *Huſſon*, pour lui en de-

Digitized by Google

mander l'explication. Il me dit que c'était une profonde allégorie ſur le père *la Vallette*, marchand banqueroutier d'Amérique; mais que d'ailleurs il y avait longtems qu'il ne s'embarraſſait plus de ces ſotiſes, qu'il n'allait jamais aux marionettes, qu'on jouait ce jouait ce jour-là *Polyeucte*, & qu'il voulait l'entendre. Je l'accompagnai à la comédie.

Monſieur *Huſſon*, pendant le premier acte, branlait toûjours la tête. Je lui demandai dans l'entr'acte pourquoi ſa tête branlait tant? J'avoue, dit-il, que je ſuis indigné contre ce ſot *Polyeucte*, & contre cet impudent *Néarque*. Que diriez-vous d'un gendre de monſieur le gouverneur de Paris, qui ſerait huguenot, & qui accompagnant ſon beau-père le jour de Pâque à Notre-Dame, irait mettre en piéces le ciboire & le calice, & donner des coups de pied dans le ventre à monſieur l'archevêque & aux chanoines? Serait-il bien juſtifié en nous diſant que nous ſommes des idolâtres? qu'il l'a entendu dire au ſieur *Lubolier* prédicant d'Amſterdam, & au ſieur *Morſyé* compilateur à Berlin, auteur de la *Bibliothèque Germanique*, qui le tenait du prédicant *Urieju?* C'eſt-là le fidèle portrait de la conduite de *Polyeucte*. Peut-on s'intéreſſer à ce plat fanatique, ſéduit par le fanatique *Néarque?*

Monſieur *Huſſon* me diſait ainſi ſon avis amicalement dans les entr'actes. Il ſe mit à rire quand il vit *Polyeucte* réſigner ſa femme à ſon rival, & il la trouva un peu bourgeoiſe quand elle dit à ſon amant, qu'elle va dans ſa chambre, au lieu d'aller avec lui à l'égliſe.

Adieu, trop vertueux objet, & trop charmant;
Adieu, trop généreux & trop parfait amant;
Je vais ſeule en ma chambre enfermer mes regrets.

Mais il admira la ſcène où elle demande à ſon amant la grace de ſon mari.

Il y a là, dit-il, un gouverneur d'Arménie qui eſt bien le plus lâche, le plus bas des hommes; ce père de *Pauline* avoue même qu'il a les ſentimens d'un coquin.

Polyeucte eſt ici l'appui de ma famille,
Mais ſi par ſon trépas l'autre épouſait ma fille,

Digitized by Google

J'acquerrais bien par-là de plus puiſſans appuis ;
Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne ſuis.

Un procureur au châtelet ne pourrait guères ni penſer, ni s'exprimer autrement. Il y a des bonnes ames qui avalent tout cela ; je ne ſuis pas du nombre. Si ces pauvretés peuvent entrer dans une tragédie du pays des Gaules, il faut brûler l'*Œdipe* des Grecs.

Monſieur *Huſſon* eſt un rude homme. J'ai fait ce que j'ai pu pour l'adoucir ; mais je n'ai pu en venir à bout. Il a perſiſté dans ſon avis, & moi dans le mien.

§. IX.

Nous avons laiſſé le ſieur *Bienfait* fort riche & fort inſolent. Il fit tant par ſes menées, qu'il fut reconnu pour entrepreneur d'un grand nombre de marionettes. Dès qu'il fut revêtu de cette dignité, il fit promener *Polichinelle* dans toutes les villes, & afficha que tout le monde ſerait tenu de l'appeller *monſieur*, ſans quoi il ne jouerait point. C'eſt de là que dans toutes les repréſentations des marionettes, il ne répond jamais à ſon compère, que quand le compère l'appelle monſieur *Polichinelle*. Peu-à-peu *Polichinelle* devint ſi important, qu'on ne donna plus aucun ſpectacle, ſans lui payer une rétribution, comme les opéra des provinces en payent une à l'opéra de Paris.

Un jour, un de ſes domeſtiques, receveur des billets, & ouvreur de loges, ayant été caſſé aux gages, ſe ſouleva contre *Bienfait*, & inſtitua d'autres marionettes, qui décrièrent toutes les danſes de madame *Gigogne*, & tous les tours de paſſe-paſſe de *Bienfait*. Il retrancha plus de cinquante ingrédiens qui entraient dans l'orviétan, compoſa le ſien de cinq ou ſix drogues, & le vendant beaucoup meilleur marché, il enleva une infinité de pratiques à *Bienfait* ; ce qui excita un furieux procès, & on ſe battit longtems à la porte des marionettes, dans le préau de la foire.

§. X.

Digitized by Google

§. X.

Monſieur *Huſſon* me parlait hier de ſes voyages ; en effet, il a paſſé pluſieurs années dans les Echelles du Levant, il eſt allé en Perſe, il a demeuré longtems dans les Indes, & a vu toute l'Europe. J'ai remarqué, me diſait-il, qu'il y a un nombre prodigieux de Juifs qui attendent le Meſſie, & qui ſe feraient empâler plutôt que de convenir qu'il eſt venu. J'ai vu mille Turcs perſuadés que *Mahomet* avait mis la moitié de la lune dans ſa manche. Le petit peuple, d'un bout du monde à l'autre, croit fermement les choſes les plus abſurdes. Cependant, qu'un philoſophe ait un écu à partager avec le plus imbécille de ces malheureux, en qui la raiſon humaine eſt ſi horriblement obſcurcie, il eſt ſûr que s'il y a un ſou à gagner, l'imbécille l'emportera ſur le philoſophe. Comment des taupes ſi aveugles ſur le plus grand des intérêts, ſont-elles linx ſur les plus petits ? Pourquoi le même Juif qui vous égorge le vendredi, ne voudrait-il pas voler un liard le jour du ſabbat ? Cette contradiction de l'eſpèce humaine mérite qu'on l'examine.

N'eſt-ce pas, dis-je à monſieur *Huſſon*, que les hommes ſont ſuperſtitieux par coutume, & coquins par inſtinct ? J'y rêverai, me dit-il ; cette idée me parait aſſez bonne.

§. XI.

Polichinelle, depuis l'avanture de l'ouvreur de loges, a eſſuyé bien des diſgraces. Les Anglais qui ſont raiſonneurs & ſombres, lui ont préféré *Shakeſpear ;* mais ailleurs ſes farces ont été fort en vogue ; & ſans l'opéra comique ſon théâtre était le premier des théâtres. Il a eu de grandes querelles avec *Scaramouche* & *Arlequin*, & on ne ſait pas encor qui l'emportera. Mais...

§. XII.

Mais, mon cher monſieur, diſais-je, comment peut-on être à la fois ſi barbare & ſi drole ? Comment dans l'hiſtoire d'un peuple trouve-t-on à la fois la St. Barthelemi, & les contes

de *la Fontaine*, &c ? eſt-ce l'effet du climat ? eſt-ce l'effet des loix ?

Le genre-humain, répondit monſieur *Huſſon*, eſt capable de tout. *Néron* pleura quand il falut ſigner l'arrêt de mort d'un criminel, joua des farces, & aſſaſſina ſa mère. Les ſinges font des tours extrêmement plaiſans, & étouffent leurs petits. Rien n'eſt plus doux, plus timide qu'une levrette, mais elle déchire un liévre, & baigne ſon long muſeau dans ſon ſang.

Vous devriez, lui dis-je, nous faire un beau livre qui développât toutes ces contradictions. Ce livre eſt tout fait, dit-il; vous n'avez qu'à regarder une girouette; elle tourne tantôt au doux ſouffle du zéphire, tantôt au vent violent du nord; voilà l'homme.

§. XIII.

Rien n'eſt ſouvent plus convenable que d'aimer ſa couſine. On peut auſſi aimer ſa nièce; mais il en coûte dix-huit mille livres, payables à Rome, pour épouſer une couſine, & quatre-vingt mille francs pour coucher avec ſa nièce en légitime mariage.

Je ſuppoſe quarante nièces par an, mariées avec leurs oncles, & deux cent couſins & couſines conjoints, cela fait en ſacremens ſix millions huit cent mille livres par an, qui ſortent du royaume. Ajoutez-y environ ſix cent mille francs pour ce qu'on appelle *les annates des terres de France*, que le roi de France donne à des Français en bénéfices; joignez-y encor quelques menus fraix; c'eſt environ huit millions quatre cent mille livres que nous donnons libéralement au St. père par chacun an. Nous exagérons peut-être un peu; mais on conviendra que ſi nous avons beaucoup de couſines & de nièces jolies, & ſi la mortalité ſe met parmi les bénéficiers, la ſomme peut aller au double. Le fardeau ſerait lourd, tandis que nous avons des vaiſſeaux à conſtruire, des armées & des rentiers à payer.

Je m'étonne que dans l'énorme quantité de livres, dont les auteurs ont gouverné l'état depuis vingt ans, aucun n'ait penſé à réformer ces abus. J'ai prié un docteur de Sorbonne de mes amis, de me dire dans quel endroit de l'Ecriture on trouve que la France doive payer à Rome la ſomme ſuſdite : il n'a

Digitized by Google

jamais pû le trouver. J'en ai parlé à un jéſuite ; il m'a répondu que cet impôt fut mis par *St. Pierre* ſur les Gaules, dès la première année qu'il vint à Rome ; & comme je doutais que *St. Pierre* eût fait ce voyage, il m'en a convaincu, en me diſant qu'on voit encor à Rome les clefs du paradis qu'il portait toûjours à ſa ceinture. Il eſt vrai, m'a-t-il dit, que nul auteur canonique ne parle de ce voyage de ce *Simon Barjone ;* mais nous avons une belle lettre de lui datée de Babilone : or certainement *Babilone* veut dire *Rome*, donc vous devez de l'argent au pape quand vous épouſez vos couſines. J'avoue que j'ai été frappé de la force de cet argument.

§. XIV.

J'ai un vieux parent qui a ſervi le roi cinquante-deux ans. Il s'eſt retiré dans la haute Alzace, où il a une petite terre qu'il cultive, dans le diocèſe de Porentru. Il voulu un jour faire donner le dernier labour à ſon champ ; la ſaiſon avançait, l'ouvrage preſſait. Ses valets refuſèrent le ſervice, & dirent pour raiſon que c'était la fête de *Ste. Barbe*, la ſainte la plus fêtée à Porentru. Eh ! mes amis, leur dit mon parent, vous avez été à la meſſe en l'honneur de *Barbe*, vous avez rendu à *Barbe* ce qui lui appartient, rendez-moi ce que vous me devez : cultivez mon champ au lieu d'aller au cabaret ; *Ste. Barbe* ordonne-t-elle qu'on s'enyvre pour lui faire honneur, & que je manque de bled cette année ? Le maître-valet lui dit, Monſieur, vous voyez bien que je ſerais damné ſi je travaillais dans un ſi ſaint jour ; *Ste. Barbe* eſt la plus grande ſainte du paradis ; elle grava le ſigne de la croix ſur une colomne de marbre avec le bout du doigt ; & du même doigt, & du même ſigne, elle fit tomber toutes les dents d'un chien qui lui avait mordu les feſſes ; je ne travaillerai point le jour de *Ste. Barbe.*

Mon parent envoya chercher des laboureurs luthériens, & ſon champ fut cultivé. L'évêque de Porentru l'excommunia. Mon parent en appella comme d'abus ; le procès n'eſt pas encor jugé. Perſonne aſſurément n'eſt plus perſuadé que mon parent qu'il faut honorer les ſaints, mais il prétend auſſi qu'il faut cultiver la terre.

Digitized by Google

Je ſuppoſe en France environ cinq millions d'ouvriers, ſoit manœuvres, ſoit artiſans, qui gagnent chacun l'un portant l'autre vingt ſous par jour, & qu'on force ſaintement de ne rien gagner pendant trente jours de l'année indépendamment des dimanches; cela fait cent cinquante millions de moins dans la circulation, & cent cinquante millions de moins en main d'œuvre. Quelle prodigieuſe ſupériorité ne doivent point avoir ſur nous les royaumes voiſins, qui n'ont ni *Ste. Barbe*, ni d'évêque de Porentru? On répondait à cette objection, que les cabarets ouverts les ſaints jours de fête, produiſent beaucoup aux fermes générales. Mon parent en convenait, mais il prétendait que c'eſt un léger dédommagement; & que d'ailleurs ſi on peut travailler après la meſſe, on peut aller au cabaret après le travail. Il ſoutient que cette affaire eſt purement de police, & point du tout épiſcopale; il ſoutient qu'il vaut encor mieux labourer que de s'enyvrer. J'ai bien peur qu'il ne perde ſon procès.

§. XV.

Il y a quelques années qu'en paſſant par la Bourgogne avec monſieur *Evrard* que vous connaiſſez tous, nous vimes un vaſte palais, dont une partie commençait à s'élever. Je demandai à quel prince il appartenait? Un maçon me répondit, que c'était à monſeigneur l'abbé de Citeaux; que le marché avait été fait à dix-ſept cent mille livres, mais que probablement il en coûterait bien davantage.

Je bénis DIEU qui avait mis ſon ſerviteur en état d'élever un ſi beau monument, & de répandre tant d'argent dans le pays. Vous moquez-vous? dit monſieur *Evrard*, n'eſt-il pas abominable que l'oiſiveté ſoit récompenſée par deux cent cinquante mille livres de rente, & que la vigilance d'un pauvre curé de campagne ſoit punie par une portion congrue de cent écus? Cette inégalité n'eſt-elle pas la choſe du monde la plus injuſte & la plus odieuſe? Qu'en reviendra-t-il à l'état quand un moine ſera logé dans un palais de deux millions? Vingt familles de pauvres officiers qui partageraient ces deux millions, auraient chacune un bien honnête, & donneraient au roi de nouveaux officiers. Les petits moines,

Digitized by Google

qui ſont aujourd'hui les ſujets inutiles d'un de leurs moines élu par eux, deviendraient des membres de l'état, au lieu qu'ils ne ſont que des chancres qui le rongent.

Je répondis à monſieur *Evrard* : Vous allez trop loin & trop vîte ; ce que vous dites arrivera certainement dans deux ou trois cent ans, ayez patience. Et c'eſt préciſément, répondit-il, parce que la choſe n'arrivera que dans deux ou trois ſiécles que je perds toute patience ; je ſuis las de tous les abus que je vois : il me ſemble que je marche dans les déſerts de la Lybie, où notre ſang eſt ſucé par des inſectes quand les lions ne nous dévorent pas.

J'avais, continua-t-il, une ſœur aſſez imbécille pour être janſéniſte de bonne foi, & non par eſprit de parti. La belle avanture des billets de confeſſion la fit mourir de deſeſpoir. Mon frère avait un procès qu'il avait gagné en première inſtance, ſa fortune en dépendait. Je ne ſais comment il eſt arrivé que les juges ont ceſſé de rendre la juſtice, & mon frère a été ruiné. J'ai un vieil oncle criblé de bleſſures, qui faiſait paſſer ſes meubles & ſa vaiſſelle d'une province à une autre ; des commis alertes ont ſaiſi le tout ſur un petit manque de formalité ; mon oncle n'a pû payer les trois vingtiémes, & il eſt mort en priſon.

Monſieur *Evrard* me conta des avantures de cette eſpèce pendant deux heures entières. Je lui dis, Mon cher monſieur *Evrard*, j'en ai eſſuyé plus que vous ; les hommes ſont ainſi faits d'un bout du monde à l'autre ; nous nous imaginons que les abus ne régnent que chez nous ; nous ſommes tous deux comme *Aſtolphe* & *Joconde*, qui penſaient d'abord qu'il n'y avait que leurs femmes d'infidelles ; ils ſe mirent à voyager, & ils trouvèrent partout des gens de leur confrérie. Oui, dit monſieur *Evrard*, mais ils eurent le plaiſir de rendre partout ce qu'on avait eu la bonté de leur prêter chez eux.

Tâchez, lui dis-je, d'être ſeulement pendant trois ans directeur de... ou de... ou de... ou de..... & vous vous vengerez avec uſure.

Monſieur *Evrard* me crut ; c'eſt à préſent l'homme de France qui vole le roi, l'état & les particuliers de la manière la plus dégagée & la plus noble, qui fait la meilleure chère, & qui juge le plus fiérement d'une piéce nouvelle.

Digitized by Google

L'INGENU,

HISTOIRE VERITABLE,

Tirée des manuſcrits du P. QUESNEL.

CHAPITRE PREMIER.

Comment le prieur de Notre-Dame de la Montagne & mademoiſelle ſa ſœur rencontrèrent un Huron.

UN jour *Saint Dunſtan* Irlandais de nation & ſaint de profeſſion, partit d'Irlande ſur une petite montagne qui vogua vers les côtes de France, & arriva par cette voiture à la baye de Saint-Malo. Quand il fut à bord, il donna la bénédiction à ſa montagne, qui lui fit de profondes révérences, & s'en retourna en Irlande par le même chemin qu'elle était venue.

Dunſtan fonda un petit prieuré dans ces quartiers-là, & lui donna le nom de *prieuré de la Montagne*, qu'il porte encor, comme un chacun ſait.

En l'année 1689, le 15 Juillet au ſoir, l'abbé de *Kerkabon*, prieur de Notre-Dame de la Montagne, ſe promenait ſur le bord de la mer avec mademoiſelle de *Kerkabon* ſa ſœur, pour prendre le frais. Le prieur déja un peu ſur l'âge était un très bon eccléſiaſtique, aimé de ſes voiſins, après l'avoir été autrefois de ſes voiſines. Ce qui lui avait donné ſurtout une grande conſidération, c'eſt qu'il était le ſeul bénéficier du pays qu'on ne fût pas obligé de porter dans ſon lit quand il avait ſoupé avec ſes confrères. Il ſavait aſſez honnêtement de théologie; & quand il était las de lire *St. Auguſtin*, il s'amuſait avec *Rabelais*; auſſi tout le monde diſait du bien de lui.

Digitized by Google

Mademoiſelle de *Kerkabon*, qui n'avait jamais été mariée, quoiqu'elle eût grande envie de l'être, conſervait de la fraicheur à l'âge de quarante-cinq ans ; ſon caractère était bon & ſenſible ; elle aimait le plaiſir & était dévote.

Le prieur diſait à ſa ſœur en regardant la mer : Hélas ! c'eſt ici que s'embarqua notre pauvre frère avec notre chère belle-ſœur madame de *Kerkabon* ſa femme ſur la frégate l'*hirondelle* en 1669, pour aller ſervir en Canada. S'il n'avait pas été tué, nous pourrions eſpérer de le revoir encore.

Croyez-vous, diſait mademoiſelle de *Kerkabon*, que notre belle-ſœur ait été mangée par les Iroquois comme on nous l'a dit ? Il eſt certain que ſi elle n'avait pas été mangée, elle ſerait revenue au pays. Je la pleurerai toute ma vie ; c'était une femme charmante ; & notre frère qui avait beaucoup d'eſprit aurait fait aſſurément une grande fortune.

Comme ils s'attendriſſaient l'un & l'autre à ce ſouvenir, ils virent entrer dans la baye de Rence un petit bâtiment qui arrivait avec la marée ; c'était des Anglais qui venaient vendre quelques denrées de leur pays. Ils ſautèrent à terre ſans regarder monſieur le prieur ni mademoiſelle ſa ſœur, qui fut très choquée du peu d'attention qu'on avait pour elle.

Il n'en fut pas de même d'un jeune homme très bien fait, qui s'élança d'un ſaut par deſſus la tête de ſes compagnons, & ſe trouva vis-à-vis mademoiſelle. Il lui fit un ſigne de tête, n'étant pas dans l'uſage de faire la révérence. Sa figure & ſon ajuſtement attirèrent les regards du frère & de la ſœur. Il était nu-tête, & nu-jambes, les pieds chauſſés de petites ſandales, le chef orné de longs cheveux en treſſes, un petit pourpoint qui ſerrait une taille fine & dégagée ; l'air martial & doux. Il tenait dans ſa main une petite bouteille d'eau des Barbades, & dans l'autre une eſpèce de bourſe dans laquelle était un gobelet & de très bon biſcuit de mer. Il parlait français fort intelligiblement. Il préſenta de ſon eau des Barbades à mademoiſelle de *Kerkabon* & à monſieur ſon frère ; il en but avec eux ; il leur en fit reboire encor, & tout cela d'un air ſi ſimple & ſi naturel que le frère & la ſœur en furent charmés. Ils lui offrirent leurs ſervices, en lui demandant qui il était & où il allait. Le jeune homme leur répondit qu'il

Digitized by Google

n'en ſavait rien, qu'il était curieux, qu'il avait voulu voir comment les côtes de France étaient faites, qu'il était venu, & allait s'en retourner.

Monſieur le prieur jugeant à ſon accent qu'il n'était pas Anglais, prit la liberté de lui demander de quel pays il était. Je ſuis Huron, lui répondit le jeune homme.

Mademoiſelle de *Kerkabon* étonnée & enchantée de voir un Huron qui lui avait fait des politeſſes, pria le jeune homme à ſouper; il ne ſe fit pas prier deux fois, & tous trois allèrent de compagnie au prieuré de Notre-Dame de la Montagne.

La courte & ronde demoiſelle le regardait de tous ſes petits yeux, & diſait de tems en tems au prieur, Ce grand garçon-là a un tein de lys & de roſe! qu'il a une belle peau pour un Huron! Vous avez raiſon, ma ſœur, diſait le prieur. Elle faiſait cent queſtions coup ſur coup, & le voyageur répondait toûjours fort juſte.

Le bruit ſe répandit bientôt qu'il y avait un Huron au prieuré. La bonne compagnie du canton s'empreſſa d'y venir ſouper. L'abbé de *St. Yves* y vint avec mademoiſelle ſa ſœur, jeune baſſe-brette, fort jolie & très bien élevée. Le bailli, le receveur des tailles & leurs femmes furent du ſouper. On plaça l'étranger entre mademoiſelle de *Kerkabon* & mademoiſelle de *St. Yves*. Tout le monde le regardait avec admiration; tout le monde lui parlait & l'interrogeait à la fois; le Huron ne s'en émouvait pas. Il ſemblait qu'il eût pris pour ſa deviſe celle de mylord Bolingbroke: *nihil admirari*. Mais à la fin excédé de tant de bruit, il leur dit avec aſſez de douceur, mais avec un peu de fermeté, Meſſieurs, dans mon pays on parle l'un après l'autre; comment voulez-vous que je vous réponde quand vous m'empêchez de vous entendre? La raiſon fait toûjours rentrer les hommes en eux-mêmes pour quelques momens. Il ſe fit un grand ſilence. Monſieur le bailli qui s'emparait toûjours des étrangers dans quelque maiſon qu'il ſe trouvât, & qui était le plus grand queſtionneur de la province, lui dit en ouvrant la bouche d'un demi-pied, Monſieur, comment vous nommez-vous? On m'a toûjours appellé l'*Ingénu*, reprit le Huron, & on m'a confirmé ce nom en Angleterre,

terre, parce que je dis toûjours naïvement ce que je penſe, comme je fais tout ce que je veux.

Comment étant né Huron avez-vous pu, monſieur, venir en Angleterre ? C'eſt qu'on m'y a mené ; j'ai été fait dans un combat priſonnier par les Anglais, après m'être aſſez bien défendu ; & les Anglais qui aiment la bravoure, parce qu'ils ſont braves & qu'ils ſont auſſi honnêtes que nous, m'ayant propoſé de me rendre à mes parens ou de venir en Angleterre, j'acceptai le dernier parti, parce que de mon naturel j'aime paſſionnément à voir du pays.

Mais, monſieur, dit le bailli, avec ſon ton impoſant, comment avez-vous pu abandonner ainſi père & mère ? C'eſt que je n'ai jamais connu ni père ni mère, dit l'étranger. La compagnie s'attendrit, & tout le monde répétait, *ni père ni mère!* Nous lui en ſervirons, dit la maîtreſſe de la maiſon à ſon frère le prieur ; que ce monſieur le Huron eſt intéreſſant ! L'*Ingénu* la remercia avec une cordialité noble & fière, & lui fit comprendre qu'il n'avait beſoin de rien.

Je m'apperçois, monſieur l'*Ingénu*, dit le grave bailli, que vous parlez mieux français qu'il n'appartient à un Huron. Un Français, dit-il, que nous avions pris dans ma grande jeuneſſe en Huronie, & pour qui je conçus beaucoup d'amitié, m'enſeigna ſa langue ; j'apprends très vite ce que je veux apprendre. J'ai trouvé en arrivant à Plimouth un de vos Français réfugiés que vous appellez *huguenots*, je ne ſais pourquoi ; il m'a fait faire quelques progrès dans la connaiſſance de votre langue ; & dès que j'ai pu m'exprimer intelligiblement, je ſuis venu voir votre pays, parce que j'aime aſſez les Français quand ils ne font pas trop de queſtions.

L'abbé de *St. Yves* malgré ce petit avertiſſement lui demanda laquelle des trois langues lui plaiſait davantage, la hurone, l'anglaiſe ou la françaiſe ? La hurone, ſans contredit, répondit l'*Ingénu*. Eſt-il poſſible ? s'écria mademoiſelle de *Kerkabon* ; j'avais toûjours cru que le français était la plus belle de toutes les langues après le bas-breton.

Alors ce fut à qui demanderait à l'*Ingénu*, comment on diſait en huron du tabac ? & il répondait *taya* ; comment on diſait manger ? & il répondait *eſſenten*. Mademoiſelle de *Ker-*

kabon voulut abſolument ſavoir comment on diſait faire l'amour, il lui répondit *trovander a*), & ſoutint, non ſans apparence de raiſon, que ces mots-là valaient bien les mots français & anglais qui leur correſpondaient. *Trovander* parut très joli à tous les convives.

Monſieur le prieur qui avait dans ſa bibliothèque la grammaire hurone dont le révérend père *Sagar Théodat* récolet, fameux miſſionnaire, lui avait fait préſent, ſortit de table un moment pour l'aller conſulter. Il revint tout haletant de tendreſſe & de joie. Il reconnut l'*Ingénu* pour un vrai Huron. On diſputa un peu ſur la multiplicité des langues, & on convint que ſans l'avanture de la tour de Babel toute la terre aurait parlé français.

L'interrogant bailli qui juſques-là s'était défié un peu du perſonnage, conçut pour lui un profond reſpect; il lui parla avec plus de civilité qu'auparavant, de quoi l'*Ingénu* ne s'apperçut pas.

Mademoiſelle de *St. Yves* était fort curieuſe de ſavoir comment on faiſait l'amour au pays des Hurons? En faiſant de belles actions, répondit-il, pour plaire aux perſonnes qui vous reſſemblent. Tous les convives applaudirent avec étonnement. Mademoiſelle de *St. Yves* rougit, & fut fort aiſe. Mademoiſelle de *Kerkabon* rougit auſſi, mais elle n'était pas ſi aiſe; elle fut un peu piquée que la galanterie ne s'adreſſât pas à elle, mais elle était ſi bonne perſonne que ſon affection pour le Huron n'en fut point du tout altérée. Elle lui demanda avec beaucoup de bonté, combien il avait eu de maîtreſſes en Huronie? Je n'en ai jamais eu qu'une, dit l'*Ingénu*; c'était mademoiſelle *Abacaba*, la bonne amie de ma chère nourrice; les joncs ne ſont pas plus droits, l'hermine n'eſt pas plus blanche, les moutons ſont moins doux, les aigles moins fiers, & les cerfs ne ſont pas ſi légers que l'était *Abacaba*. Elle pourſuivait un jour un liévre dans notre voiſinage, environ à cinquante lieuës de notre habitation. Un Algonquin mal élevé qui habitait cent lieuës plus loin, vint lui prendre ſon liévre; je le ſus, j'y courus, je terraſſai l'Algonquin d'un coup de maſ-

a) Tous ces noms ſont en effet hurons.

Digitized by Google

ſue, je l'amenai aux pieds de ma maîtreſſe pieds & poings liés. Les parens d'*Abacaba* voulurent le manger, mais je n'eus jamais de goût pour ces ſortes de feſtins; je lui rendis ſa liberté, j'en fis un ami. *Abacaba* fut ſi touchée de mon procédé qu'elle me préféra à tous ſes amans. Elle m'aimerait encor ſi elle n'avait pas été mangée par un ours. J'ai puni l'ours, j'ai porté longtems ſa peau, mais cela ne m'a pas conſolé.

Mademoiſelle de *St. Yves* à ce récit ſentait un plaiſir ſecret d'apprendre que l'*Ingénu* n'avait eu qu'une maîtreſſe & qu'*Abacaba* n'était plus; mais elle ne démêlait pas la cauſe de ſon plaiſir. Tout le monde fixait les yeux ſur l'*Ingénu*; on le louait beaucoup d'avoir empêché ſes camarades de manger un Algonquin.

L'impitoyable bailli qui ne pouvait réprimer ſa fureur de queſtionner, pouſſa enfin la curioſité juſqu'à s'informer de quelle religion était monſieur le Huron? s'il avait choiſi la religion anglicane, ou la gallicane, ou la huguenote? Je ſuis de ma religion, dit-il, comme vous de la vôtre. Hélas! s'écria la *Kerkabon*, je vois bien que ces malheureux Anglais n'ont pas ſeulement ſongé à le batiſer. Eh mon Dieu, diſait mademoiſelle de *St. Yves*, comment ſe peut-il que les Hurons ne ſoient pas catholiques? eſt-ce que les RR. PP. jéſuites ne les ont pas tous convertis? L'*Ingénu* l'aſſura que dans ſon pays on ne convertiſſait perſonne; que jamais un vrai Huron n'avait changé d'opinion, & que même il n'y avait point dans ſa langue de terme qui ſignifiât *inconſtance*. Ces derniers mots plurent extrémement à mademoiſelle de *St. Yves*.

Nous le batiſerons, nous le batiſerons, diſait la *Kerkabon* à monſieur le prieur, vous en aurez l'honneur, mon cher frère, je veux abſolument être ſa maraine; monſieur l'abbé de *St. Yves* le préſentera ſur les fonts: ce ſera une cérémonie bien brillante, il en ſera parlé dans toute la baſſe-Bretagne, & cela nous fera un honneur infini. Toute la compagnie ſeconda la maîtreſſe de la maiſon; tous les convives criaient, nous le batiſerons. L'*Ingénu* répondit qu'en Angleterre on laiſſait vivre les gens à leur fantaiſie. Il té-

moigna que la propoſition ne lui plaiſait point du tout, & que la loi des Hurons valait pour le moins la loi des bas-Bretons; enfin, il dit qu'il repartait le lendemain. On acheva de vuider ſa bouteille d'eau des Barbades, & chacun s'alla coucher.

Quand on eut reconduit l'*Ingénu* dans ſa chambre, mademoiſelle de *Kerkabon* & ſon amie mademoiſelle de *St. Yves*, ne purent ſe tenir de regarder par le trou d'une large ſerrure pour voir comment dormait un Huron. Elles virent qu'il avait étendu la couverture du lit ſur le plancher, & qu'il repoſait dans la plus belle attitude du monde.

CHAPITRE SECOND.

*Le Huron nommé l'*Ingénu *reconnu de ſes parens.*

L'*Ingénu*, ſelon ſa coutume, s'éveilla avec le ſoleil au chant du coq, qu'on appelle en Angleterre, & en Huronie, *la trompette du jour*. Il n'était pas comme la bonne compagnie qui languit dans un lit oiſeux, juſqu'à ce que le ſoleil ait fait la moitié de ſon tour, qui ne peut ni dormir ni ſe lever, qui perd tant d'heures précieuſes dans cet état mitoyen entre la vie & la mort, & qui ſe plaint encore que la vie eſt trop courte.

Il avait déja fait deux ou trois lieuës, il avait tué trente piéces de gibier à balle ſeule, lorſqu'en rentrant il trouva monſieur le prieur de Notre-Dame de la Montagne & ſa diſcrette ſœur, ſe promenant en bonnet de nuit dans leur petit jardin. Il leur préſenta toute ſa chaſſe, & en tirant de ſa chemiſe une eſpèce de petit taliſman qu'il portait toûjours à ſon cou, il les pria de l'accepter en reconnaiſſance de leur bonne réception; c'eſt ce que j'ai de plus précieux, leur dit-il; on m'a aſſuré que je ſerais toûjours heureux tant que je porterais ce petit brimborion ſur moi, & je vous le donne afin que vous ſoyez toûjours heureux.

Le prieur & mademoiſelle ſourirent avec attendriſſement

Digitized by Google

de la naïveté de l'*Ingénu*. Ce préſent conſiſtait en deux petits portraits aſſez mal faits, attachés enſemble avec une courroie fort graſſe.

Mademoiſelle de *Kerkabon* lui demanda s'il y avait des peintres en Huronie ? Non, dit l'*Ingénu*, cette rareté me vient de ma nourrice ; ſon mari l'avait eu par conquête en dépouillant quelques Français du Canada qui nous avaient fait la guerre ; c'eſt tout ce que j'en ai ſu.

Le prieur regardait attentivement ces portraits ; il changea de couleur, il s'émut, ſes mains tremblèrent ; Par Notre-Dame de la Montagne, s'écria-t-il, je crois que voilà le viſage de mon frère le capitaine & de ſa femme. Mademoiſelle après les avoir conſidérés avec la même émotion en jugea de même. Tous deux étaient ſaiſis d'étonnement & d'une joie mêlée de douleur, tous deux s'attendriſſaient, tous deux pleuraient, leur cœur palpitait, ils pouſſaient des cris, ils s'arrachaient les portraits, chacun d'eux les prenait & les rendait vingt fois en une ſeconde ; ils dévoraient des yeux les portraits & le Huron ; ils lui demandaient l'un après l'autre, & tous deux à la fois, en quel lieu, en quel tems, comment ces mignatures étaient tombées entre les mains de ſa nourrice ; ils rapprochaient, ils comptaient les tems depuis le départ du capitaine ; ils ſe ſouvenaient d'avoir eu nouvelle qu'il avait été juſqu'au pays des Hurons, & que depuis ce tems, ils n'en avaient jamais entendu parler.

L'*Ingénu* leur avait dit qu'il n'avait connu ni père ni mère. Le prieur qui était homme de ſens, remarqua que l'*Ingénu* avait un peu de barbe ; il ſavait très bien que les Hurons n'en ont point. Son menton eſt cotonné, il eſt donc fils d'un homme d'Europe. Mon frère & ma belle-ſœur ne parurent plus après l'expédition contre les Hurons en 1669. Mon neveu devait alors être à la mammelle ; la nourrice Hurone lui a ſauvé la vie & lui a ſervi de mère. Enfin après cent queſtions & cent réponſes, le prieur & ſa ſœur conclurent que le Huron était leur propre neveu. Ils l'embraſſaient en verſant des larmes ; & l'*Ingénu* riait, ne pouvant s'imaginer qu'un Huron fût neveu d'un prieur bas-Breton.

Toute la compagnie deſcendit ; monſieur de *St. Yves* qui

Digitized by Google

était grand phyſionomiſte, compara les deux portraits avec le viſage de l'*Ingénu*; il fit très habilement remarquer qu'il avait les yeux de ſa mère, le front & le nez de feu monſieur le capitaine de *Kerkabon*, & des joues qui tenaient de l'un & de l'autre.

Mademoiſelle de *St. Yves* qui n'avait jamais vu le père ni la mère, aſſura que l'*Ingénu* leur reſſemblait parfaitement. Ils admiraient tous la providence & l'enchainement des événemens de ce monde. Enfin, on était ſi perſuadé, ſi convaincu de la naiſſance de l'*Ingénu*, qu'il conſentit lui-même à être neveu de monſieur le prieur, en diſant qu'il aimait autant l'avoir pour ſon oncle qu'un autre.

On alla rendre grace à DIEU dans l'égliſe de Notre-Dame de la Montagne, tandis que le Huron d'un air indifférent s'amuſait à boire dans la maiſon.

Les Anglais qui l'avaient amené, & qui étaient prêts à mettre à la voile, vinrent lui dire qu'il était tems de partir. Apparemment, leur dit-il, que vous n'avez pas retrouvé vos oncles & vos tantes; je reſte ici, retournez à Plimouth, je vous donne toutes mes hardes, je n'ai plus beſoin de rien au monde, puiſque je ſuis le neveu d'un prieur. Les Anglais mirent à la voile, en ſe ſouciant fort peu que l'*Ingénu* eût des parens ou non en baſſe-Bretagne.

Après que l'oncle, la tante & la compagnie eurent chanté le *Te Deum*, après que le bailli eut encor accablé l'*Ingénu* de queſtions, après qu'on eut épuiſé tout ce que l'étonnement, la joie, la tendreſſe peuvent faire dire, le prieur de la Montagne & l'abbé de *St. Yves* conclurent à faire batiſer l'*Ingénu* au plus vite. Mais il n'en était pas d'un grand Huron de vingt-deux ans comme d'un enfant qu'on régénère ſans qu'il en ſache rien. Il falait l'inſtruire, & cela paraiſſait difficile; car l'abbé de *St. Yves* ſuppoſait qu'un homme qui n'était pas né en France n'avait pas le ſens commun.

Le prieur fit obſerver à la compagnie, que ſi en effet monſieur l'*Ingénu* ſon neveu n'avait pas eu le bonheur de naître en baſſe-Bretagne, il n'en avait pas moins d'eſprit; qu'on en pouvait juger par toutes ſes réponſes, & que ſûrement la nature l'avait beaucoup favoriſé, tant du côté paternel que du maternel.

Digitized by Google

On lui demanda d'abord s'il avait jamais lu quelque livre ? il dit qu'il avait lu *Rabelais* traduit en anglais, & quelques morceaux de *Shakeſpear* qu'il ſavait par cœur ; qu'il avait trouvé ces livres chez le capitaine du vaiſſeau qui l'avait amené de l'Amérique à Plimouth, & qu'il en était fort content. Le bailli ne manqua pas de l'interroger ſur ces livres. Je vous avouë, dit l'*Ingénu*, que j'ai cru en deviner quelque choſe, & que je n'ai pas entendu le reſte.

L'abbé de *St. Yves* à ce diſcours fit réflexion que c'était ainſi que lui-même avait toûjours lu, & que la plûpart des hommes ne liſaient guère autrement. Vous avez ſans doute lu la Bible ? dit-il au Huron. Point du tout, monſieur l'abbé ; elle n'était pas parmi les livres de mon capitaine ; je n'en ai jamais entendu parler. Voilà comme ſont ces maudits Anglais, criait mademoiſelle *Kerkabon ;* ils feront plus de cas d'une piéce de *Shakeſpear*, d'un plumbpouding & d'une bouteille de rum que du Pentateuque. Auſſi n'ont-ils jamais converti perſonne en Amérique. Certainement ils ſont maudits de DIEU ; & nous leur prendrons la Jamaïque & la Virginie avant qu'il ſoit peu de tems.

Quoi qu'il en ſoit, on fit venir le plus habile tailleur de Saint-Malo pour habiller l'*Ingénu* de pied en cap. La compagnie ſe ſépara ; le bailli alla faire ſes queſtions ailleurs. Mademoiſelle de *St. Yves* en partant ſe retourna pluſieurs fois pour regarder l'*Ingénu*, & il lui fit des révérences plus profondes qu'il n'en avait jamais fait à perſonne en ſa vie.

Le bailli avant de prendre congé préſenta à mademoiſelle de *St. Yves* un grand nigaut de fils qui ſortait du collège ; mais à peine le regarda-t-elle, tant elle était occupée de la politeſſe du Huron.

Digitized by Google

CHAPITRE TROISIEME.

*Le Huron nommé l'*Ingénu, *converti.*

MOnſieur le prieur voyant qu'il était un peu ſur l'âge, & que DIEU lui envoyait un neveu pour ſa conſolation, ſe mit en tête qu'il pourrait lui réſigner ſon bénéfice s'il réuſſiſſait à le batiſer & à le faire entrer dans les ordres.

L'*Ingénu* avait une mémoire excellente. La fermeté des organes de baſſe-Bretagne fortifiée par le climat du Canada, avait rendu ſa tête ſi vigoureuſe, que quand on frappait deſſus, à peine le ſentait-il; & quand on gravait dedans, rien ne s'effaçait; il n'avait jamais rien oublié. Sa conception était d'autant plus vive & plus nette, que ſon enfance n'ayant point été chargée des inutilités & des ſotiſes qui accablent la nôtre, les choſes entraient dans ſa cervelle ſans nuage. Le prieur réſolut enfin de lui faire lire le nouveau Teſtament. L'*Ingénu* le dévora avec beaucoup de plaiſir; mais ne ſachant ni dans quel tems, ni dans quel pays toutes les avantures rapportées dans ce livre étaient arrivées, il ne douta point que le lieu de la ſcène ne fût en baſſe-Bretagne; & il jura qu'il couperait le nez & les oreilles à *Caïphe* & à *Pilate*, ſi jamais il rencontrait ces marauts-là.

Son oncle charmé de ces bonnes diſpoſitions, le mit au fait en peu de tems; il loua ſon zèle, mais il lui apprit que ce zèle était inutile, attendu que ces gens-là étaient morts il y avait environ ſeize cent quatre-vingt-dix années. L'*Ingénu* ſut bientôt preſque tout le livre par cœur. Il propoſait quelquefois des difficultés qui mettaient le prieur fort en peine. Il était obligé ſouvent de conſulter l'abbé de *St. Yves*, qui ne ſachant que répondre fit venir un jéſuite bas-Breton pour achever la converſion du Huron.

Enfin, la grace opéra; l'*Ingénu* promit de ſe faire chrétien; il ne douta pas qu'il ne dût commencer par être circoncis; car, diſait-il, je ne vois pas dans le livre qu'on m'a fait lire, un

un ſeul perſonnage qui ne l'ait été ; il eſt donc évident que je dois faire le ſacrifice de mon prépuce ; le plutôt c'eſt le mieux. Il ne délibéra point. Il envoya chercher le chirurgien du village, & le pria de lui faire l'opération, comptant réjouïr infiniment mademoiſelle de *Kerkabon* & toute la compagnie, quand une fois la choſe ſerait faite. Le frater qui n'avait point encor fait cette opération, en avertit la famille, qui jetta les hauts cris. La bonne *Kerkabon* trembla que ſon neveu qui paraiſſait réſolu & expéditif, ne ſe fît lui-même l'opération très mal adroitement, & qu'il n'en réſultât de triſtes effets, auxquels les dames s'intéreſſent toûjours par bonté d'ame.

Le prieur redreſſa les idées du Huron ; il lui remontra que la circonciſion n'était plus de mode, que le batême était beaucoup plus doux & plus ſalutaire, que la loi de grace n'était pas comme la loi de rigueur. L'*Ingénu* qui avait beaucoup de bon ſens & de droiture diſputa, mais reconnut ſon erreur, ce qui eſt aſſez rare en Europe aux gens qui diſputent ; enfin il promit de ſe faire batiſer quand on voudrait.

Il falait auparavant ſe confeſſer ; & c'était-là le plus difficile. L'*Ingénu* avait toûjours en poche le livre que ſon oncle lui avait donné. Il n'y trouvait pas qu'un ſeul apôtre ſe fût confeſſé, & cela le rendait très rétif. Le prieur lui ferma la bouche en lui montrant dans l'épître de *St. Jacques le mineur* ces mots qui font tant de peine aux hérétiques, *confeſſez vos péchés les uns aux autres.* Le Huron ſe tut, & ſe confeſſa à un récolet. Quand il eut fini, il tira le récolet du confeſſional, & ſaiſiſſant ſon homme d'un bras vigoureux, il ſe mit à ſa place, & le fit mettre à genoux devant lui ; allons, mon ami, il eſt dit, *confeſſez-vous les uns aux autres ;* je t'ai conté mes péchés, tu ne ſortiras pas d'ici que tu ne m'ayes conté les tiens. En parlant ainſi il appuyait ſon large genou contre la poitrine de ſon adverſe partie. Le récolet pouſſe des hurlemens qui font retentir l'égliſe. On accourt au bruit, on voit le cathécumène qui gourmait le moine au nom de *St. Jacques le mineur.* La joie de batiſer un bas-Breton Huron & Anglais était ſi grande, qu'on paſſa par deſſus ces ſingularités. Il y eut même beaucoup de théologiens qui pen-

ſèrent que la confeſſion n'était pas néceſſaire, puiſque le batême tenait lieu de tout.

On prit jour avec l'évêque de Saint-Malo, qui flatté, comme on le peut croire, de batiſer un Huron, arriva dans un pompeux équipage ſuivi de ſon clergé. Mademoiſelle de *St. Yves* en béniſſant DIEU mit ſa plus belle robe, & fit venir une coëffeuſe de Saint-Malo, pour briller à la cérémonie. L'interrogant bailli accourut avec toute la contrée. L'égliſe était magnifiquement parée. Mais quand il falut prendre le Huron pour le mener aux fonts baptiſmaux, on ne le trouva point.

L'oncle & la tante le cherchèrent partout. On crut qu'il était à la chaſſe ſelon ſa coutume. Tous les conviés à la fête parcoururent les bois & les villages voiſins; point de nouvelles du Huron.

On commençait à craindre qu'il ne fût retourné en Angleterre. On ſe ſouvenait de lui avoir entendu dire qu'il aimait fort ce pays-là. Monſieur le prieur & ſa ſœur étaient perſuadés qu'on n'y batiſait perſonne, & tremblaient pour l'ame de leur neveu. L'évêque était confondu & prêt à s'en retourner; le prieur & l'abbé de *St. Yves* ſe deſeſpéraient; le bailli interrogeait tous les paſſans avec ſa gravité ordinaire. Mademoiſelle de *Kerkabon* pleurait. Mademoiſelle de *St. Yves* ne pleurait pas, mais elle pouſſait de profonds ſoupirs qui ſemblaient témoigner ſon goût pour les ſacremens. Elles ſe promenaient triſtement le long des ſaules & des roſeaux qui bordent la petite rivière de Rence, lorſqu'elles apperçurent au milieu de la rivière une grande figure aſſez blanche, les deux mains croiſées ſur la poitrine. Elles jettèrent un grand cri & ſe détournèrent. Mais la curioſité l'emportant bientôt ſur toute autre conſidération, elles ſe coulèrent doucement entre les roſeaux, & quand elles furent bien ſûres de n'être point vues, elles voulurent voir de quoi il s'agiſſait.

Digitized by Google

CHAPITRE QUATRIEME.

*L'*Ingénu *batiſé.*

LE prieur & l'abbé étant accourus, demandèrent à l'*Ingénu* ce qu'il faiſait là. Eh parbleu, meſſieurs, j'attends le batême. Il y a une heure que je ſuis dans l'eau juſqu'au cou, & il n'eſt pas honnête de me laiſſer morfondre.

Mon cher neveu, lui dit tendrement le prieur, ce n'eſt pas ainſi qu'on batiſe en baſſe-Bretagne; reprenez vos habits & venez avec nous. Mademoiſelle de *St. Yves* en entendant ce diſcours diſait tout bas à ſa compagne, Mademoiſelle, croyez-vous qu'il reprenne ſi-tôt ſes habits?

Le Huron cependant repartit au prieur, Vous ne m'en ferez pas accroire cette fois-ci comme l'autre; j'ai bien étudié depuis ce tems-là, & je ſuis très certain qu'on ne ſe batiſe pas autrement. L'eunuque de la reine *Candace* fut batiſé dans un ruiſſeau; je vous défie de me montrer dans le livre que vous m'avez donné qu'on s'y ſoit jamais pris d'une autre façon. Je ne ſerai point batiſé du tout, ou je le ſerai dans la rivière. On eut beau lui remontrer que les uſages avaient changé. L'*Ingénu* était têtu, car il était Breton & Huron. Il revenait toûjours à l'eunuque de la reine *Candace*. Et quoique mademoiſelle ſa tante & mademoiſelle de *St. Yves* qui l'avaient obſervé entre les ſaules, fuſſent en droit de lui dire qu'il ne lui appartenait pas de citer un pareil homme, elles n'en firent pourtant rien; tant était grande leur diſcrétion. L'évêque vint lui-même lui parler, ce qui eſt beaucoup; mais il ne gagna rien; le Huron diſputa contre l'évêque.

Montrez-moi, lui dit-il, dans le livre que m'a donné mon oncle, un ſeul homme qui n'ait pas été batiſé dans la rivière, & je ferai tout ce que vous voudrez.

La tante deſeſpérée avait remarqué que la première fois que ſon neveu avait fait la révérence, il en avait fait une plus profonde à mademoiſelle de *St. Yves* qu'à aucune autre per-

Digitized by Google

ſonne de la compagnie, qu'il n'avait pas même ſalué monſieur l'évêque avec ce reſpect mêlé de cordialité qu'il avait témoigné à cette belle demoiſelle. Elle prit le parti de s'adreſſer à elle dans ce grand embarras ; elle la pria d'interpoſer ſon crédit pour engager le Huron à ſe faire batiſer de la même manière que les Bretons, ne croyant pas que ſon neveu pût jamais être chrétien, s'il perſiſtait à vouloir être batiſé dans l'eau courante.

Mademoiſelle de *St. Yves* rougit du plaiſir ſecret qu'elle ſentait d'être chargée d'une ſi importante commiſſion. Elle s'approcha modeſtement de l'*Ingénu*, & lui ſerrant la main d'une manière tout-à-fait noble, Eſt-ce que vous ne ferez rien pour moi ? lui dit-elle ; & en prononçant ces mots elle baiſſait les yeux & les relevait avec une grace attendriſſante. Ah ! tout ce que vous voudrez, mademoiſelle, tout ce que vous me commanderez ; batême d'eau, batême de feu, batême de ſang, il n'y a rien que je vous refuſe. Mademoiſelle de *St. Yves* eut la gloire de faire en deux paroles ce que ni les empreſſemens du prieur, ni les interrogations réitérées du bailli, ni les raiſonnemens même de monſieur l'évêque n'avaient pu faire. Elle ſentit ſon triomphe ; mais elle n'en ſentait pas encor toute l'étendue.

Le batême fut adminiſtré & reçu avec toute la décence, toute la magnificence, tout l'agrément poſſibles. L'oncle & la tante cédèrent à monſieur l'abbé de *St. Yves* & à ſa ſœur l'honneur de tenir l'*Ingénu* ſur les fonts. Mademoiſelle de *St. Yves* rayonnait de joie de ſe voir maraine. Elle ne ſavait pas à quoi ce grand titre l'aſſerviſſait ; elle accepta cet honneur ſans en connaître les fatales conſéquences.

Comme il n'y a jamais eu de cérémonie qui ne fût ſuivie d'un grand dîner, on ſe mit à table au ſortir du batême. Les goguenards de baſſe-Bretagne dirent qu'il ne falait pas batiſer ſon vin. Monſieur le prieur diſait que le vin, ſelon *Salomon*, réjouit le cœur de l'homme. Monſieur l'évêque ajoutait que le patriarche *Juda* devait lier ſon ânon à la vigne, & tremper ſon manteau dans le ſang du raiſin, & qu'il était bien triſte qu'on n'en pût faire autant en baſſe-Bretagne, à laquelle DIEU a dénié les vignes. Chaçun tâchait de dire un

Digitized by Google

bon mot ſur le batême de l'*Ingénu*, & des galanteries à la maraine. Le bailli toûjours interrogant demandait au Huron s'il ſerait fidèle à ſes promeſſes ? Comment voulez-vous que je manque à mes promeſſes, répondit le Huron, puiſque je les ai faites entre les mains de mademoiſelle de *St. Yves ?*

Le Huron s'échauffa ; il but beaucoup à la ſanté de ſa maraine. Si j'avais été batiſé de votre main, dit-il, je ſens que l'eau froide qu'on m'a verſé ſur le chignon m'aurait brûlé. Le bailli trouva cela trop poëtique, ne ſachant pas combien l'allégorie eſt familière au Canada. Mais la maraine en fut extrémement contente.

On avait donné le nom d'*Hercule* au batiſé. L'évêque de Saint-Malo demandait toûjours quel était ce patron dont il n'avait jamais entendu parler ? Le jéſuite qui était fort ſavant lui dit que c'était un ſaint qui avait fait douze miracles. Il y en avait un treiziéme qui valait les douze autres, mais dont il ne convenait pas à un jéſuite de parler ; c'était celui d'avoir changé cinquante filles en femmes en une ſeule nuit. Un plaiſant qui ſe trouva là, releva ce miracle avec énergie. Toutes les dames baiſſèrent les yeux, & jugèrent à la phyſionomie de l'*Ingénu* qu'il était digne du ſaint dont il portait le nom.

CHAPITRE CINQUIEME.

*L'*Ingénu *amoureux.*

IL faut avouer que depuis ce batême & ce dîner, mademoiſelle de *St. Yves* ſouhaita paſſionnément que monſieur l'évêque la fît encor participante de quelque beau ſacrement avec monſieur *Hercule* l'*Ingénu*. Cependant comme elle était bien élévée & fort modeſte, elle n'oſait convenir tout-à-fait avec elle-même de ſes tendres ſentimens ; mais s'il lui échapait un regard, un mot, un geſte, une penſée, elle enveloppait tout cela d'un voile de pudeur infiniment aimable. Elle était tendre, vive & ſage.

Dès que monſieur l'évêque fut parti, l'*Ingénu* & made-

Digitized by Google

moiſelle de *St. Yves* ſe rencontrèrent ſans avoir fait réflexion qu'ils ſe cherchaient. Ils ſe parlèrent ſans avoir imaginé ce qu'ils ſe diraient. L'*Ingénu* lui dit d'abord qu'il l'aimait de tout ſon cœur, & que la belle *Abacaba* dont il avait été fou dans ſon pays n'approchait pas d'elle. Mademoiſelle lui répondit avec ſa modeſtie ordinaire, qu'il falait en parler au plus vite à monſieur le prieur ſon oncle & à mademoiſelle ſa tante, & que de ſon côté elle en dirait deux mots à ſon cher frère l'abbé de *St. Yves*, & qu'elle ſe flattait d'un conſentement commun.

L'*Ingénu* lui répond qu'il n'avait beſoin du conſentement de perſonne, qu'il lui paraiſſait extrémement ridicule d'aller demander à d'autres ce qu'on devait faire; que quand deux parties ſont d'accord, on n'a pas beſoin d'un tiers pour les accommoder. Je ne conſulte perſonne, dit-il, quand j'ai envie de déjeuner, ou de chaſſer, ou de dormir; je ſais bien qu'en amour il n'eſt pas mal d'avoir le conſentement de la perſonne à qui on en veut; mais comme ce n'eſt ni de mon oncle ni de ma tante que je ſuis amoureux, ce n'eſt pas à eux que je dois m'adreſſer dans cette affaire; & ſi vous m'en croyez, vous vous paſſerez auſſi de monſieur l'abbé de *St. Yves*.

On peut juger que la belle Bretonne employa toute la délicateſſe de ſon eſprit à réduire ſon Huron aux termes de la bienſéance. Elle ſe fâcha même, & bientôt ſe radoucit. Enfin, on ne ſait comment aurait fini cette converſation, ſi le jour baiſſant monſieur l'abbé n'avait ramené ſa ſœur à ſon abbaïe. L'*Ingénu* laiſſa coucher ſon oncle & ſa tante, qui étaient un peu fatigués de la cérémonie & de leur long dîné. Il paſſa une partie de la nuit à faire des vers en langue hurone pour ſa bien-aimée; car il faut ſavoir qu'il n'y a aucun pays de la terre où l'amour n'ait rendu les amans poëtes.

Le lendemain ſon oncle lui parla ainſi après le déjeuner, en préſence de mademoiſelle *Kerkabon* qui était toute attendrie. Le ciel ſoit loué de ce que vous avez l'honneur, mon cher neveu, d'être chrétien & bas-Breton; mais cela ne ſuffit pas; je ſuis un peu ſur l'âge; mon frère n'a laiſſé qu'un petit coin de terre qui eſt très peu de choſe; j'ai un bon prieuré;

Digitized by Google

ſi vous voulez ſeulement vous faire ſous-diacre, comme je l'eſpère, je vous réſignerai mon prieuré, & vous vivrez fort à votre aiſe, après avoir été la conſolation de ma vieilleſſe.

L'*Ingénu* répondit, Mon oncle, grand bien vous faſſe; vivez tant que vous pourrez. Je ne ſais pas ce que c'eſt que d'être ſous-diacre, ni que de réſigner; mais tout me ſera bon pourvu que j'aye mademoiſelle de *St. Yves* à ma diſpoſition. Eh mon DIEU! mon neveu, que me dites-vous-là? vous aimez donc cette belle demoiſelle à la folie? Oui, mon oncle. Hélas! mon neveu, il eſt impoſſible que vous l'épouſiez. Cela eſt très poſſible, mon oncle; car non-ſeulement elle m'a ſerré la main en me quittant, mais elle m'a promis qu'elle me demanderait en mariage; & aſſurément je l'épouſerai. Cela eſt impoſſible, vous dis-je, elle eſt votre maraine; c'eſt un péché épouvantable à une maraine de ſerrer la main de ſon filleul: il n'eſt pas permis d'épouſer ſa maraine; les loix divines & humaines s'y oppoſent. Morbleu, mon oncle, vous vous moquez de moi; pourquoi ſerait-il défendu d'épouſer ſa maraine quand elle eſt jeune & jolie? je n'ai point vu dans le livre que vous m'avez donné qu'il fût mal d'épouſer les filles qui ont aidé les gens à être batiſés. Je m'apperçois tous les jours qu'on fait ici une infinité de choſes qui ne ſont point dans votre livre, & qu'on n'y fait rien de tout ce qu'il dit. Je vous avoue que cela m'étonne & me fâche. Si on me prive de la belle *St. Yves* ſous prétexte de mon batême, je vous avertis que je l'enlève & que je me débatiſe.

Le prieur fut confondu; ſa ſœur pleura. Mon cher frère, dit-elle, il ne faut pas que notre neveu ſe damne; notre ſaint père le pape peut lui donner diſpenſe, & alors il pourra être chrétiennement heureux avec ce qu'il aime. L'*Ingénu* embraſſa ſa tante. Quel eſt donc, dit-il, cet homme charmant qui favoriſe avec tant de bonté les garçons & les filles dans leurs amours? je veux lui aller parler tout-à-l'heure.

On lui expliqua ce que c'était que le pape; & l'*Ingénu* fut encor plus étonné qu'auparavant. Il n'y a pas un mot de tout cela dans votre livre, mon cher oncle; j'ai voyagé, je connais la mer; nous ſommes ici ſur la côte de l'Océan, & je quitterais mademoiſelle de *St. Yves* pour aller demander

Digitized by Google

la permiſſion de l'aimer à un homme qui demeure vers la Méditerranée à quatre cent lieuës d'ici, & dont je n'entends point la langue! cela eſt d'un ridicule incompréhenſible. Je vais ſur le champ chez monſieur l'abbé de *St. Yves*, qui ne demeure qu'à une lieuë de vous, & je vous réponds que j'épouſerai ma maîtreſſe dans la journée.

Comme il parlait encore, entra le bailli, qui ſelon ſa coutume lui demanda où il allait? Je vais me marier, dit l'*Ingénu* en courant; & au bout d'un quart d'heure il était déja chez ſa belle & chère baſſe-brette qui dormait encore. Ah! mon frère, diſait mademoiſelle de *Kerkabon* au prieur, jamais vous ne ferez un ſous-diacre de notre neveu.

Le bailli fut très mécontent de ce voyage; car il prétendait que ſon fils épouſât la *St. Yves*; & ce fils était encor plus ſot & plus inſupportable que ſon père.

CHAPITRE SIXIEME.

*L'*Ingénu *court chez ſa maîtreſſe, & devient furieux.*

A Peine l'*Ingénu* était arrivé, qu'ayant demandé à une vieille ſervante où était la chambre de ſa maîtreſſe, il avait pouſſé fortement la porte mal fermée, & s'était élancé vers le lit. Mademoiſelle de *St. Yves* ſe réveillant en ſurſaut, s'était écriée, quoi! c'eſt vous! Ah! c'eſt vous! arrêtez-vous, que faites-vous? il avait répondu, je vous épouſe; & en effet il l'épouſait, ſi elle ne s'était pas débattue avec toute l'honnêteté d'une perſonne qui a de l'éducation.

L'*Ingénu* n'entendait pas raillerie; il trouvait toutes ces façons-là extrémement impertinentes. Ce n'était pas ainſi qu'en uſait mademoiſelle *Abacaba* ma première maîtreſſe; vous n'avez point de probité, vous m'avez promis mariage, & vous ne voulez point faire mariage; c'eſt manquer aux premières loix de l'honneur; je vous apprendrai à tenir votre parole, & je vous remettrai dans le chemin de la vertu.

L'*Ingénu* poſſédait une vertu mâle & intrépide, digne de ſon patron

patron *Hercule* dont on lui avait donné le nom à ſon batême ; il allait l'exercer dans toute ſon étendue, lorſqu'aux cris perçans de la demoiſelle plus diſcrettement vertueuſe accourut le ſage abbé de *St. Yves* avec ſa gouvernante, un vieux domeſtique dévot, & un prêtre de la paroiſſe. Cette vue modéra le courage de l'aſſaillant. Eh mon Dieu ! mon cher voiſin, lui dit l'abbé, que faites-vous là ? Mon devoir, repliqua le jeune homme ; je remplis mes promeſſes qui ſont ſacrées.

Mademoiſelle de *St. Yves* ſe rajuſta en rougiſſant. On emmena l'*Ingénu* dans un autre appartement. L'abbé lui remontra l'énormité du procédé. L'*Ingénu* ſe défendit ſur les privilèges de la loi naturelle qu'il connaiſſait parfaitement. L'abbé voulut prouver que la loi poſitive devait avoir tout l'avantage, & que ſans les conventions faites entre les hommes la loi de nature ne ſerait preſque jamais qu'un brigandage naturel. Il faut, lui diſait-il, des notaires, des prêtres, des témoins, des contracts, des diſpenſes. L'*Ingénu* lui répondit par la réflexion que les ſauvages ont toûjours faite, Vous êtes donc de bien malhonnêtes gens, puiſqu'il faut entre vous tant de précautions.

L'abbé eut de la peine à réſoudre cette difficulté. Il y a, dit-il, je l'avoue, beaucoup d'inconſtans & de fripons parmi nous ; & il y en aurait autant chez les Hurons s'ils étaient raſſemblés dans une grande ville ; mais auſſi il y a des ames ſages, honnêtes, éclairées, & ce ſont ces hommes-là qui ont fait les loix. Plus on eſt homme de bien, plus on doit s'y ſoumettre ; on donne l'exemple aux vicieux qui reſpectent un frein que la vertu s'eſt donnée elle-même.

Cette réponſe frappa l'*Ingénu*. On a déja remarqué qu'il avait l'eſprit juſte. On l'adoucit par des paroles flatteuſes. On lui donna des eſpérances ; ce ſont les deux piéges où les hommes des deux hémiſphères ſe prennent ; on lui préſenta même mademoiſelle de *St. Yves* quand elle eut fait ſa toilette. Tout ſe paſſa avec la plus grande bienſéance. Mais malgré cette décence, les yeux étincelans de l'*Ingenu Hercule* firent toûjours baiſſer ceux de ſa maîtreſſe, & trembler la compagnie.

On eut une peine extrême à le renvoyer chez ſes parens.

Digitized by Google

Il falut encor employer le crédit de la belle *St. Yves ;* plus elle ſentait ſon pouvoir ſur lui, & plus elle l'aimait. Elle le fit partir & en fut très affligée : enfin, quand il fut parti, l'abbé qui non-ſeulement était le frère très aîné de mademoiſelle de *St. Yves*, mais qui était auſſi ſon tuteur, prit le parti de ſouſtraire ſa pupille aux empreſſemens de cet amant terrible. Il alla conſulter le bailli, qui deſtinant toûjours ſon fils à la ſœur de l'abbé, lui conſeilla de mettre la pauvre fille dans une communauté. Ce fut un coup terrible ; une indifférente qu'on mettrait en couvent jetterait les hauts cris, mais une amante & une amante auſſi ſage que tendre, c'était de quoi la mettre au deſeſpoir.

L'*Ingénu* de retour chez le prieur raconta tout avec ſa naïveté ordinaire. Il eſſuia les mêmes remontrances, qui firent quelque effet ſur ſon eſprit & aucun ſur ſes ſens ; mais le lendemain quand il voulut retourner chez ſa belle maîtreſſe pour raiſonner avec elle ſur la loi naturelle & ſur la loi de convention, monſieur le bailli lui apprit avec une joie inſultante qu'elle était dans un couvent. Eh bien, dit-il, j'irai raiſonner dans ce couvent. Cela ne ſe peut, dit le bailli ; il lui expliqua fort au long ce que c'était qu'un couvent ou un convent, que ce mot venait du latin *conventus*, qui ſignifie aſſemblée ; & le Huron ne pouvait comprendre pourquoi il ne pouvait pas être admis dans l'aſſemblée. Si-tôt qu'il fut inſtruit que cette aſſemblée était une eſpèce de priſon où l'on tenait les filles renfermées, choſe horrible, inconnue chez les Hurons & chez les Anglais, il devint auſſi furieux que le fut ſon patron *Hercule* lors qu'*Eurite* roi d'Oechalie non moins cruel que l'abbé de *St. Yves* lui refuſa la belle *Iolé* ſa fille non moins belle que la ſœur de l'abbé. Il voulait aller mettre le feu au couvent, enlever ſa maîtreſſe, ou ſe brûler avec elle. Mademoiſelle de *Kerkabon* épouvantée renonçait plus que jamais à toutes les eſpérances de voir ſon neveu ſous-diacre, & diſait en pleurant qu'il avait le diable au corps depuis qu'il était batiſé.

Digitized by Google

CHAPITRE SEPTIEME.

*L'*Ingénu *repouſſe les Anglais.*

L'*Ingénu* plongé dans une ſombre & profonde mélancolie, ſe promena vers le bord de la mer, ſon fuſil à deux coups ſur l'épaule, ſon grand coutelas au côté, tirant de tems en tems ſur quelques oiſeaux, & ſouvent tenté de tirer ſur lui-même; mais il aimait encor la vie à cauſe de mademoiſelle de *St. Yves*. Tantôt il maudiſſait ſon oncle, ſa tante, & toute la baſſe-Bretagne, & ſon batême. Tantôt il les béniſſait, puiſqu'ils lui avaient fait connaître celle qu'il aimait. Il prenait ſa réſolution d'aller brûler le couvent, & il s'arrêtait tout court de peur de brûler ſa maîtreſſe. Les flots de la Manche ne ſont pas plus agités par les vents d'eſt & d'oueſt que ſon cœur l'était par tant de mouvemens contraires.

Il marchait à grands pas ſans ſavoir où, lorſqu'il entendit le ſon du tambour. Il vit de loin tout un peuple dont une moitié courait au rivage, & l'autre s'enfuyait.

Mille cris s'élèvent de tous côtés; la curioſité & le courage le précipitent à l'inſtant vers l'endroit d'où partaient ces clameurs; il y vole en quatre bonds. Le commandant de la milice qui avait ſoupé avec lui chez le prieur, le reconnut auſſi-tôt; il court à lui les bras ouverts; Ah! c'eſt l'*Ingénu*, il combattra pour nous. Et les milices qui mouraient de peur ſe raſſurèrent, & crièrent auſſi, C'eſt l'*Ingénu*, c'eſt l'*Ingénu*.

Meſſieurs, dit-il, de quoi s'agit-il? pourquoi êtes-vous ſi effarés? a-t-on mis vos maîtreſſes dans des couvens? Alors cent voix confuſes s'écrient, Ne voyez-vous pas les Anglais qui abordent? Eh bien, repliqua le Huron, ce ſont de braves gens; ils ne m'ont jamais propoſé de me faire ſous-diacre; ils ne m'ont point enlevé ma maîtreſſe.

Le commandant lui fit entendre que les Anglais venaient

piller l'abbaïe de la Montagne, boire le vin de ſon oncle, & peut-être enlever mademoiſelle de *St. Yves*; que le petit vaiſſeau ſur lequel il avait abordé en Bretagne n'était venu que pour reconnaître la côte; qu'ils faiſaient des actes d'hoſtilité, ſans avoir déclaré la guerre au roi de France, & que la province était expoſée. Ah! ſi cela eſt, ils violent la loi naturelle; laiſſez-moi faire; j'ai demeuré longtems parmi eux, je ſais leur langue, je leur parlerai; je ne crois pas qu'ils puiſſent avoir un ſi méchant deſſein.

Pendant cette converſation l'eſcadre Anglaiſe approchait; voilà le Huron qui court vers elle; ſe jette dans un petit bateau, arrive, monte au vaiſſeau amiral, & demande s'il eſt vrai qu'ils viennent ravager le pays ſans avoir déclaré la guerre honnêtement. L'amiral & tout ſon bord firent de grands éclats de rire, lui firent boire du punch & le renvoyèrent.

L'*Ingénu* piqué ne ſongea plus qu'à ſe bien battre contre ſes anciens amis pour ſes compatriotes & pour monſieur le prieur. Les gentilshommes du voiſinage accouraient de toutes parts, il ſe joint à eux; on avait quelques canons, il les charge, il les pointe, il les tire l'un après l'autre. Les Anglais débarquent, il court à eux, il en tue trois de ſa main, il bleſſe même l'amiral qui s'était moqué de lui. Sa valeur anime le courage de toute la milice; les Anglais ſe rembarquent, & toute la côte retentiſſait des cris de victoire, Vive le roi, vive l'*Ingénu*. Chacun l'embraſſait, chacun s'empreſſait d'étancher le ſang de quelques bleſſures légères qu'il avait reçuës. Ah! diſait-il, ſi mademoiſelle de *St. Yves* était là, elle me mettrait une compreſſe.

Le bailli qui s'était caché dans ſa cave pendant le combat, vint lui faire compliment comme les autres. Mais il fut bien ſurpris quand il entendit *Hercule* l'*Ingénu* dire à une douzaine de jeunes gens de bonne volonté dont il était entouré, Mes amis ce n'eſt rien d'avoir délivré l'abbaïe de la Montagne, il faut délivrer une fille. Toute cette bouillante jeuneſſe prit feu à ces ſeules paroles. On le ſuivait déja en foule, on courait au couvent. Si le bailli n'avait pas ſur le champ averti le commandant, ſi on n'avait pas couru après la troupe joyeuſe, c'en était fait. On ramena l'*Ingénu* chez

Digitized by Google

ſon oncle & ſa tante, qui le baignèrent de larmes de tendreſſe.

Je vois bien que vous ne ſerez jamais ni ſous-diacre ni prieur, lui dit l'oncle, vous ſerez un officier encor plus brave que mon frère le capitaine, & probablement auſſi gueux. Et mademoiſelle de *Kerkabon* pleurait toûjours en l'embraſſant & en diſant, il ſe fera tuer comme mon frère, il vaudrait bien mieux qu'il fût ſous-diacre.

L'*Ingénu* dans le combat avait ramaſſé une groſſe bourſe remplie de guinées, que probablement l'amiral avait laiſſé tomber. Il ne douta pas qu'avec cette bourſe il ne pût acheter toute la baſſe-Bretagne, & ſurtout faire mademoiſelle de *St. Yves* grande dame. Chacun l'exhorta de faire le voyage de Verſailles pour y recevoir le prix de ſes ſervices. Le commandant, les principaux officiers le comblèrent de certificats. L'oncle & la tante approuvèrent le voyage du neveu. Il devait être ſans difficulté préſenté au roi. Cela ſeul lui donnerait un prodigieux relief dans la province. Ces deux bonnes gens ajoutèrent à la bourſe anglaiſe un préſent conſidérable de leurs épargnes. L'*Ingénu* diſait en lui-même, quand je verrai le roi, je lui demanderai mademoiſelle de *St. Yves* en mariage, & certainement il ne me refuſera pas. Il partit donc aux acclamations de tout le canton, étouffé d'embraſſemens, baigné des larmes de ſa tante, béni par ſon oncle, & ſe recommandant à la belle *St. Yves*.

CHAPITRE HUITIEME.

*L'*Ingénu *va en cour. Il ſoupe en chemin avec des huguenots.*

L'*Ingénu* prit le chemin de Saumur par le coche, parce qu'il n'y avait point alors d'autre commodité. Quand il fut à Saumur, il s'étonna de trouver la ville preſque déſerte, & de voir pluſieurs familles qui déménageaient. On lui dit que ſix ans auparavant Saumur contenait plus de quinze mille ames, & qu'à préſent il n'y en avait pas ſix mille. Il ne man-

Digitized by Google

qua pas d'en parler à ſouper dans ſon hôtellerie. Pluſieurs proteſtans étaient à table ; les uns ſe plaignaient amérement, d'autres frémiſſaient de colère, d'autres diſaient en pleurant ; *nos dulcia linquimus arva, nos patriam fugimus.* L'*Ingénu* qui ne ſavait pas le latin, ſe fit expliquer ces paroles, qui ſignifient, nous abandonnons nos douces campagnes, nous fuyons notre patrie.

Et pourquoi fuyez-vous votre patrie, meſſieurs ? C'eſt qu'on veut que nous reconnaiſſions le pape. Et pourquoi ne le reconnaîtriez-vous pas ? vous n'avez donc point de maraines que vous vouliez épouſer ? car on m'a dit que c'était lui qui en donnait la permiſſion. Ah ! monſieur, ce pape dit qu'il eſt le maître du domaine des rois ! — Mais, meſſieurs, de quelle profeſſion êtes-vous ? — Monſieur, nous ſommes pour la plûpart des drapiers & des fabriquans. — Si votre pape dit qu'il eſt le maître de vos draps & de vos fabriques, vous faites très bien de ne le pas reconnaître ; mais pour les rois c'eſt leur affaire ; de quoi vous mêlez-vous ? — Alors un petit homme noir prit la parole, & expoſa très ſavamment les griefs de la compagnie. Il parla de la révocation de l'édit de Nantes avec tant d'énergie, il déplora d'une manière ſi patétique le ſort de cinquante mille familles fugitives, & de cinquante mille autres converties par les dragons, que l'*Ingénu* à ſon tour verſa des larmes. D'où vient donc, diſait-il, qu'un ſi grand roi, dont la gloire s'étend juſques chez les Hurons, ſe prive ainſi de tant de cœurs qui l'auraient aimé, & de tant de bras qui l'auraient ſervi ?

C'eſt qu'on l'a trompé comme les autres grands rois, répondit l'homme noir. On lui a fait croire que dès qu'il aurait dit un mot, tous les hommes penſeraient comme lui ; & qu'il nous ferait changer de religion, comme ſon muſicien *Lulli* fait changer en un moment les décorations de ſes opéra. Non-ſeulement il perd déja cinq à ſix cent mille ſujets très utiles, mais il s'en fait des ennemis ; & le roi *Guillaume* qui eſt actuellement maître de l'Angleterre, a compoſé pluſieurs régimens de ces mêmes Français qui auraient combattu pour leur monarque.

Un tel déſaſtre eſt d'autant plus étonnant que le pape ré-

Digitized by Google

gnant à qui *Louis XIV* ſacrifie une partie de ſon peuple, eſt ſon ennemi déclaré. Ils ont encor tous deux depuis neuf ans une querelle violente. Elle a été pouſſée ſi loin, que la France a eſpéré enfin de voir briſer le joug qui la ſoumet depuis tant de ſiécles à cet étranger, & ſurtout de ne lui plus donner d'argent, ce qui eſt le premier mobile des affaires de ce monde. Il paraît donc évident qu'on a trompé ce grand roi ſur ſes intérêts comme ſur l'étendue de ſon pouvoir, & qu'on a donné atteinte à la magnanimité de ſon cœur.

L'*Ingénu* attendri de plus en plus, demanda quels étaient les Français qui trompaient ainſi un monarque ſi cher aux Hurons ? Ce ſont les jéſuites, lui répondit-on, c'eſt ſurtout le père de *la Chaiſe* confeſſeur de ſa majeſté. Il faut eſpérer que DIEU les en punira un jour, & qu'ils ſeront chaſſés comme ils nous chaſſent. Y a-t-il un malheur égal aux nôtres ? Mons de *Louvois* nous envoye de tous côtés des jéſuites & des dragons.

Oh bien, meſſieurs, repliqua l'*Ingénu*, qui ne pouvait plus ſe contenir, je vais à Verſailles recevoir la récompenſe dûe à mes ſervices ; je parlerai à ce Mons de *Louvois ;* on m'a dit que c'eſt lui qui fait la guerre de ſon cabinet. Je verrai le roi, je lui ferai connaître la vérité. Il eſt impoſſible qu'on ne ſe rende pas à cette vérité quand on la ſent. Je reviendrai bientôt pour épouſer mademoiſelle de *St. Yves*, & je vous prie à la noce. Ces bonnes gens le prirent alors pour un grand ſeigneur qui voyageait *incognito* par le coche. Quelques-uns le prirent pour le fou du roi.

Il y avait à table un jéſuite déguiſé qui ſervait d'eſpion au révérend père de *la Chaiſe*. Il lui rendait compte de tout, & le père de *la Chaiſe* en inſtruiſait Mons de *Louvois*. L'eſpion écrivit. L'*Ingénu* & la lettre arrivèrent preſque en même tems à Verſailles.

Digitized by Google

CHAPITRE NEUVIEME.

*Arrivée de l'*Ingénu *à Verſailles. Sa réception à la cour.*

L'*Ingénu* débarque en pot de chambre *a*) dans la cour des cuiſines. Il demande aux porteurs de chaiſe à quelle heure on peut voir le roi? Les porteurs lui rient au nez tout comme avait fait l'amiral Anglais. Il les traita de même, il les battit; ils voulurent le lui rendre, & la ſcène allait être ſanglante, s'il n'eût paſſé un garde-du-corps gentilhomme Breton qui écarta la canaille. Monſieur, lui dit le voyageur, vous me paraiſſez un brave homme; je ſuis le neveu de monſieur le prieur de Notre-Dame de la Montagne. J'ai tué des Anglais, je viens parler au roi. — Je vous prie de me mener dans ſa chambre. Le garde ravi de trouver un brave de ſa province qui ne paraiſſait pas au fait des uſages de la cour, lui apprit qu'on ne parlait pas ainſi au roi, & qu'il falait être préſenté par monſeigneur de *Louvois*. — Eh bien, menez-moi donc chez ce monſeigneur de *Louvois*, qui ſans doute me conduira chez ſa majeſté. Il eſt encor plus difficile, repliqua le garde, de parler à monſeigneur de *Louvois* qu'à ſa majeſté. Mais je vais vous conduire chez monſieur *Alexandre* le premier commis de la guerre, c'eſt comme ſi vous parliez au miniſtre. Ils vont donc chez ce monſieur *Alexandre* premier commis, & ils ne purent être introduits; il était en affaire avec une dame de la cour, & il y avait ordre de ne laiſſer entrer perſonne. Eh bien, dit le garde, il n'y a rien de perdu, allons chez le premier commis de monſieur *Alexandre*; c'eſt comme ſi vous parliez à monſieur *Alexandre* lui-même.

Le Huron tout étonné le ſuit; ils reſtent enſemble une demi-heure dans une petite antichambre. Qu'eſt-ce donc que tout ceci? dit l'*Ingénu*, eſt-ce que tout le monde eſt inviſible dans

a) C'eſt une voiture de Paris à Verſailles, laquelle reſſemble à un petit tombereau couvert.

Digitized by Google

dans ce pays-ci ? il eſt bien plus aiſé de ſe battre en baſſe-Bretagne contre des Anglais que de rencontrer à Verſailles les gens à qui on a affaire. Il ſe déſennuya en racontant ſes amours à ſon compatriote. Mais l'heure en ſonnant rappella le garde-du-corps à ſon poſte. Ils ſe promirent de ſe revoir le lendemain ; & l'*Ingénu* reſta encor une autre demi-heure dans l'antichambre, en rêvant à mademoiſelle de *St. Yves*, & à la difficulté de parler aux rois & aux premiers commis.

Enfin le patron parut. Monſieur, lui dit l'*Ingénu* ; ſi j'avais attendu pour repouſſer les Anglais auſſi longtems que vous m'avez fait attendre mon audience, ils ravageraient actuellement la baſſe-Bretagne tout à leur aiſe. Ces paroles frappèrent le commis. Il dit enfin au Breton, Que demandez-vous ? Récompenſe, dit l'autre, voici mes tîtres ; il lui étala tous ſes certificats. Le commis lut, & lui dit que probablement on lui accorderait la permiſſion d'acheter une lieutenance. Moi ! que je donne de l'argent pour avoir repouſſé les Anglais ? Que je paye le droit de me faire tuer pour vous, pendant que vous donnez ici vos audiences tranquillement ? Je crois que vous voulez rire. Je veux une compagnie de cavalerie pour rien. Je veux que le roi faſſe ſortir mademoiſelle de *St. Yves* du couvent, & qu'il me la donne par mariage. Je veux parler au roi en faveur de cinquante mille familles que je prétends lui rendre. En un mot, je veux être utile ; qu'on m'employe & qu'on m'avance.

Comment vous nommez-vous, monſieur, qui parlez ſi haut ? Oh oh ! reprit l'*Ingénu* ; vous n'avez donc pas lu mes certificats ? c'eſt donc ainſi qu'on en uſe ? Je m'appelle *Hercule de Kerkabon* ; je ſuis batiſé, je loge au cadran bleu ; & je me plaindrai de vous au roi. Le commis conclut comme les gens de Saumur, qu'il n'avait pas la tête bien ſaine, & n'y fit pas grande attention.

Ce même jour, le révérend père *la Chaiſe* confeſſeur de *Louis XIV*, avait reçu la lettre de ſon eſpion, qui accuſait le Breton *Kerkabon* de favoriſer dans ſon cœur les huguenots, & de condamner la conduite des jéſuites. Monſieur de *Louvois* de ſon côté avait reçu une lettre de l'interrogant bailli,

qui dépeignait l'*Ingénu* comme un garnement qui voulait brûler les couvens & enlever les filles.

L'*Ingénu* après s'être promené dans les jardins de Verſailles où il s'ennuia, après avoir ſoupé en Huron & en bas-Breton, s'était couché dans la douce eſpérance de voir le roi le lendemain, d'obtenir mademoiſelle de *St. Yves* en mariage, d'avoir au moins une compagnie de cavalerie & de faire ceſſer la perſécution contre les huguenots. Il ſe berçait de ces flatteuſes idées quand la maréchauſſée entra dans ſa chambre. Elle ſe ſaiſit d'abord de ſon fuſil à deux coups & de ſon grand ſabre.

On fit un inventaire de ſon argent comptant, & on le mena dans le château que fit conſtruire le roi *Charles V*, fils de *Jean II*, auprès de la rue St. Antoine, à la porte des Tournelles.

Quel était en chemin l'étonnement de l'*Ingénu*, je vous le laiſſe à penſer. Il crut d'abord que c'était un rêve. Il reſta dans l'engourdiſſement; puis tout à coup tranſporté d'une fureur qui redoublait ſes forces, il prend à la gorge deux de ſes conducteurs qui étaient avec lui dans le carroſſe, les jette par la portière, ſe jette après eux, & entraîne le troiſiéme qui voulait le retenir. Il tombe de l'effort, on le lie, on le remonte dans la voiture. Voilà donc, diſait-il, ce que l'on gagne à chaſſer les Anglais de la baſſe-Bretagne! Que dirais-tu, belle *St. Yves*, ſi tu me voyais dans cet état?

On arrive enfin au gîte qui lui était deſtiné. On le porte en ſilence dans la chambre où il devait être enfermé, comme un mort qu'on porte dans un cimetière. Cette chambre était déja occupée par un vieux ſolitaire de Port-royal nommé *Gordon*, qui y languiſſait depuis deux ans. Tenez, lui dit le chef des sbires, voilà de la compagnie que je vous amène. Et ſur le champ on referma les énormes verroux de la porte épaiſſe, revêtue de larges barres. Les deux captifs reſtèrent ſéparés de l'univers entier.

Digitized by Google

CHAPITRE DIXIEME.

*L'*Ingénu *enfermé à la Baſtille avec un janſéniſte.*

MOnſieur *Gordon* était un vieillard frais & ſerein, qui ſavait deux grandes choſes, ſupporter l'adverſité & conſoler les malheureux. Il s'avança d'un air ouvert & compatiſſant vers ſon compagnon, & lui dit en l'embraſſant, Qui que vous ſoyez qui venez partager mon tombeau, ſoyez ſûr que je m'oublierai toûjours moi-même pour adoucir vos tourmens dans l'abîme infernal où nous ſommes plongés. Adorons la Providence qui nous y a conduits, ſouffrons en paix, & eſpérons. Ces paroles firent ſur l'ame de l'*Ingénu*, l'effet des goutes d'Angleterre qui rappellent un mourant à la vie, & lui font entr'ouvrir des yeux étonnés.

Après les premiers complimens, *Gordon* ſans le preſſer de lui apprendre la cauſe de ſon malheur, lui inſpira par la douceur de ſon entretien, & par cet intérêt que prennent deux malheureux l'un à l'autre, le déſir d'ouvrir ſon cœur & de dépoſer le fardeau qui l'accablait, mais il ne pouvait deviner le ſujet de ſon malheur; cela lui paraiſſait un effet ſans cauſe, & le bon homme *Gordon* était auſſi étonné que lui-même.

Il faut, dit le janſéniſte au Huron, que DIEU ait de grands deſſeins ſur vous, puiſqu'il vous a conduit du lac Ontario en Angleterre & en France, qu'il vous a fait batiſer en baſſe-Bretagne, & qu'il vous a mis ici pour votre ſalut. Ma foi, répondit l'*Ingénu*; je crois que le diable s'eſt mêlé ſeul de ma deſtinée. Mes compatriotes d'Amérique ne m'auraient jamais traité avec la barbarie que j'éprouve; ils n'en ont pas d'idée. On les appelle *ſauvages*; ce ſont des gens de bien groſſiers; & les hommes de ce pays-ci ſont des coquins rafinés. Je ſuis à la vérité bien ſurpris d'être venu d'un autre monde pour être enfermé dans celui-ci ſous quatre verroux avec un prêtre; mais je fais réflexion au nombre prodigieux d'hommes

Digitized by Google

qui partent d'un hémiſphère pour aller ſe faire tuer dans l'autre, ou qui ſont naufrage en chemin, & qui ſont mangés des poiſſons. Je ne vois pas les gracieux deſſeins de DIEU ſur tous ces gens-là.

On leur apporta à dîner par un guichet. La converſation roula ſur la Providence, ſur les lettres de cachet, & ſur l'art de ne pas ſuccomber aux diſgraces auxquelles tout homme eſt expoſé dans ce monde. Il y a deux ans que je ſuis ici, dit le vieillard, ſans autre conſolation que moi-même & des livres. Je n'ai pas eu un moment de mauvaiſe humeur.

Ah! monſieur *Gordon*, s'écria l'*Ingénu*, vous n'aimez donc pas votre maraine? Si vous connaiſſiez comme moi mademoiſelle de *St. Yves*, vous ſeriez au deſeſpoir: à ces mots il ne put retenir ſes larmes, & il ſe ſentit alors un peu moins oppreſſé. Mais, dit-il, pourquoi donc les larmes ſoulagent-elles? Il me ſemble qu'elles devraient faire un effet contraire. Mon fils, tout eſt phyſique en nous, dit le bon vieillard; toute ſecrétion fait du bien au corps, & tout ce qui le ſoulage, ſoulage l'ame; nous ſommes les machines de la Providence.

L'*Ingénu*, qui comme nous l'avons dit pluſieurs fois, avait un grand fonds d'eſprit, fit de profondes réflexions ſur cette idée, dont il ſemblait qu'il avait la ſemence en lui-même. Après quoi il demanda à ſon compagnon, pourquoi ſa machine était depuis deux ans ſous quatre verroux? Par la grace efficace, répondit *Gordon*: je paſſe pour janſéniſte, j'ai connu *Arnaud* & *Nicole*: les jéſuites nous ont perſécutés. Nous croyons que le pape n'eſt qu'un évêque comme un autre, & c'eſt pour cela que le père de *la Chaiſe* a obtenu du roi ſon pénitent un ordre de me ravir, ſans aucune formalité de juſtice, le bien le plus précieux des hommes, la liberté. Voilà qui eſt bien étrange, dit l'*Ingénu*; tous les malheureux que j'ai rencontrés ne le ſont qu'à cauſe du pape.

A l'égard de votre grace efficace, je vous avouë que je n'y entends rien; mais je regarde comme une grande grace que DIEU m'ait fait trouver dans mon malheur un homme comme

Digitized by Google

vous, qui verſe dans mon cœur des conſolations dont je me croyais incapable.

Chaque jour la converſatiou devenait plus intéreſſante & plus inſtructive. Les ames des deux captifs s'attachaient l'une à l'autre. Le vieillard ſavait beaucoup, & le jeune homme voulait beaucoup apprendre. Au bout d'un mois il étudia la géométrie, il la dévorait. *Gordon* lui fit lire la phyſique de *Rohault* qui était encor à la mode, & il eut le bon eſprit de n'y trouver que des incertitudes.

Enſuite, il lut le premier volume de la recherche de la vérité. Cette nouvelle lumière l'éclaira. Quoi! dit-il, notre imagination & nos ſens nous trompent à ce point! quoi! les objets ne forment point nos idées, & nous ne pouvons nous les donner nous-mêmes! Quand il eut lû le ſecond volume, il ne fut plus ſi content, & il conclut qu'il eſt plus aiſé de détruire que de bâtir.

Son confrère étonné qu'un jeune ignorant fît cette réflexion qui n'appartient qu'aux ames exercées, conçut une grande idée de ſon eſprit, & s'attacha à lui davantage.

Votre *Mallebranche*, lui dit un jour l'*Ingénu*, me parait avoir écrit la moitié de ſon livre avec ſa raiſon, & l'autre avec ſon imagination & ſes préjugés.

Quelques jours après *Gordon* lui demanda, Que penſez-vous donc de l'ame, de la manière dont nous recevons nos idées, de notre volonté, de la grace, du libre arbitre? Rien, lui repartit l'*Ingénu*: Si je penſais quelque choſe, c'eſt que nous ſommes ſous la puiſſance de l'Etre éternel comme les aſtres & les élémens; qu'il fait tout en nous, que nous ſommes de petites roues de la machine immenſe dont il eſt l'ame, qu'il agit par des loix générales & non par des vuës particulières; cela ſeul me parait intelligible, tout le reſte eſt pour moi un abîme de ténèbres.

Mais, mon fils, ce ſerait faire DIEU auteur du péché! Mais, mon père, votre grace efficace ferait DIEU auteur du péché auſſi; car il eſt certain que tous ceux à qui cette grace ſerait refuſée pécheraient, & qui nous livre au mal n'eſt-il pas l'auteur du mal?

Cette naïveté embarraſſait fort le bon homme; il ſentait

Digitized by Google

qu'il faiſait de vains efforts pour ſe tirer de ce bourbier; & il entaſſait tant de paroles qui paraiſſaient avoir du ſens & qui n'en avaient point (dans le gout de la prémotion phyſique,) que l'*Ingénu* en avait pitié. Cette queſtion tenait évidemment à l'origine du bien & du mal; & alors il falait que le pauvre *Gordon* paſſât en revue la boëte de *Pandore*, l'œuf d'*Oroſmade* percé par *Arimane*, l'inimitié entre *Typhon* & *Oſiris*, & enfin le péché originel; & ils couraient l'un & l'autre dans cette nuit profonde ſans jamais ſe rencontrer. Mais enfin, ce roman de l'ame détournait leur vue de la contemplation de leur propre miſère; & par un charme étrange la foule des calamités répandues ſur l'univers diminuait la ſenſation de leurs peines; ils n'oſaient ſe plaindre quand tout ſouffrait.

Mais dans le repos de la nuit l'image de la belle *St. Yves* effaçait dans l'eſprit de ſon amant toutes les idées de métaphyſique & de morale. Il ſe réveillait les yeux mouillés de larmes, & le vieux janſéniſte oubliait ſa grace efficace, & l'abbé de *St. Ciran*, & *Janſénius*, pour conſoler un jeune homme qu'il croyait en péché mortel.

Après leurs lectures, après leurs raiſonnemens, ils parlaient encor de leurs avantures, & après en avoir inutilement parlé ils liſaient enſemble ou ſéparément. L'eſprit du jeune homme ſe fortifiait de plus en plus. Il ſerait ſurtout allé très loin en mathématique ſans les diſtractions que lui donnait mademoiſelle de *St. Yves*.

Il lut des hiſtoires, elles l'attriſtèrent. Le monde lui parut trop méchant & trop miſérable. En effet, l'hiſtoire n'eſt que le tableau des crimes & des malheurs. La foule des hommes innocens & paiſibles diſparait toûjours ſur ces vaſtes théâtres. Les perſonnages ne ſont que des ambitieux pervers. Il ſemble que l'hiſtoire ne plaiſe que comme la tragédie qui languit ſi elle n'eſt animée par les paſſions, les forfaits & les grandes infortunes. Il faut armer *Clio* du poignard comme *Melpomène*.

Quoique l'hiſtoire de France ſoit remplie d'horreurs ainſi que toutes les autres, cependant elle lui parut ſi dégoutante dans ſes commencemens, ſi ſéche dans ſon milieu, ſi petite enfin, même du tems de *Henri IV*, toûjours ſi dépourvue

Digitized by Google

de grands monumens, ſi étrangère à ces belles découvertes qui ont illuſtré d'autres nations, qu'il était obligé de lutter contre l'ennui pour lire tous ces détails de calamités obſcures reſſerrées dans un coin du monde.

Gordon penſait comme lui. Tous deux riaient de pitié quand il était queſtion des ſouverains de *Fezenſac*, de *Feſanſaguet*, & d'*Aſtarac*. Cette étude en effet ne ſerait bonne que pour leurs héritiers s'ils en avaient. Les beaux ſiécles de la république Romaine le rendirent quelque tems indifférent pour le reſte de la terre. Le ſpectacle de Rome victorieuſe & légiſlatrice des nations occupait ſon ame entière. Il s'échauffait en contemplant ce peuple qui fut gouverné ſept cent ans par l'entouſiaſme de la liberté & de la gloire.

Ainſi ſe paſſaient les jours, les ſemaines, les mois; & il ſe ſerait cru heureux dans le ſéjour du deſeſpoir, s'il n'avait point aimé.

Son bon naturel s'attendriſſait encor ſur le prieur de Notre-Dame de la Montagne, & ſur la ſenſible *Kerkabon*. Que penſeront-ils, répétait-il ſouvent, quand ils n'auront point de mes nouvelles? Ils me croiront un ingrat. Cette idée le tourmentait; il plaignait ceux qui l'aimaient, beaucoup plus qu'il ne ſe plaignait lui-même.

CHAPITRE ONZIEME.

*Comment l'*Ingénu *développe ſon génie.*

LA lecture agrandit l'ame, & un ami éclairé la conſole. Notre captif jouiſſait de ces deux avantages qu'il n'avait pas ſoupçonnés auparavant. Je ſerais tenté, dit-il, de croire aux métamorphoſes, car j'ai été changé de brute en homme. Il ſe forma une bibliothèque choiſie d'une partie de ſon argent dont on lui permettait de diſpoſer. Son ami l'encouragea à mettre par écrit les réflexions. Voici ce qu'il écrivit ſur l'hiſtoire ancienne.

» Je m'imagine que les nations ont été longtems comme

Digitized by Google

» moi, qu'elles ne ſe ſont inſtruites que fort tard, qu'elles » n'ont été occupées pendant des ſiécles que du moment pré- » ſent qui coulait, très peu du paſſé & jamais de l'avenir. J'ai » parcouru cinq ou ſix cent lieuës du Canada, je n'y ai pas » trouvé un ſeul monument; perſonne n'y ſait rien de ce qu'a » fait ſon biſayeul. Ne ſerait-ce pas là l'état naturel de l'hom- » me? L'eſpèce de ce continent-ci me parait ſupérieure à celle » de l'autre. Elle a augmenté ſon être depuis pluſieurs ſié- » cles par les arts & par les connaiſſances. Eſt-ce parce » qu'elle a de la barbe au menton, & que DIEU a refuſé » la barbe aux Américains? Je ne le crois pas; car je vois » que les Chinois n'ont preſque point de barbe, & qu'ils » cultivent les arts depuis plus de cinq mille années. En ef- » fet, s'ils ont plus de quatre mille ans d'annales, il faut » bien que la nation ait été raſſemblée & floriſſante depuis » plus de cinquante ſiécles.

» Une choſe me frappe ſurtout dans cette ancienne hiſtoire » de la Chine, c'eſt que preſque tout y eſt vraiſemblable & » naturel. Je l'admire en ce qu'il n'y a rien de merveilleux.

» Pourquoi toutes les autres nations ſe ſont-elles donné » des origines fabuleuſes? Les anciens chroniqueurs de l'hiſ- » toire de France qui ne ſont pas fort anciens, font venir les » Français d'un *Francus* fils d'*Hector*. Les Romains ſe diſaient » iſſus d'un Phrygien, quoiqu'il n'y eût pas dans leur langue » un ſeul mot qui eût le moindre rapport à la langue de Phry- » gie. Les Dieux avaient habité dix mille ans en Egypte, & » les diables en Scythie où ils avaient engendré les Huns. Je » ne vois avant *Thucidide* que des romans ſemblables aux » *Amadis*, & beaucoup moins amuſans. Ce ſont partout » des apparitions, des oracles, des prodiges, des ſortilèges, » des métamorphoſes, des ſonges expliqués, & qui font la » deſtinée des plus grands empires & des plus petits états: » ici des bêtes qui parlent, là des bêtes qu'on adore, des » Dieux transformés en hommes, & des hommes transformés » en Dieux. Ah! s'il nous faut des fables, que ces fables ſoient » du moins l'emblême de la vérité. J'aime les fables des phi- » loſophes, je ris de celles des enfans, & je hais celles des » impoſteurs. «

Digitized by Google

Il tomba un jour ſur une hiſtoire de l'empereur *Juſtinien.* On y liſait que des apédeutes de Conſtantinople avaient donné en très mauvais grec, un édit contre le plus grand capitaine du ſiécle, parce que ce héros avait prononcé ces paroles dans la chaleur de la converſation : *La vérité luit de ſa propre lumière, & on n'éclaire pas les eſprits avec les flammes des buchers.* Les apédeutes aſſurèrent que cette propoſition était hérétique, ſentant l'héréſie, & que l'axiome contraire était catholique, univerſel & grec : *on n'éclaire les eſprits qu'avec la flamme des buchers, & la vérité ne ſaurait luire de ſa propre lumière.* Ces linoſtoles condamnèrent ainſi pluſieurs diſcours du capitaine, & donnèrent un édit.

Quoi ! s'écria l'*Ingénu*, des édits rendus par ces gens-là ! Ce ne ſont point des édits, repliqua *Gordon*, ce ſont des contredits, dont tout le monde ſe moquait à Conſtantinople, & l'empereur tout le premier ; c'était un ſage prince qui avait ſu réduire les apédeutes linoſtoles à ne pouvoir faire que du bien. Il ſavait que ces meſſieurs-là & pluſieurs autres paſtophores avaient laſſé de contredits la patience des empereurs ſes prédéceſſeurs en matière plus grave. Il fit fort bien, dit l'*Ingénu* ; on doit ſoutenir les paſtophores & les contenir.

Il mit par écrit beaucoup d'autres réflexions qui épouvantèrent le vieux *Gordon.* Quoi ! dit-il en lui-même, j'ai conſumé cinquante ans à m'inſtruire, & je crains de ne pouvoir atteindre au bon ſens naturel de cet enfant preſque ſauvage ! Je tremble d'avoir laborieuſement fortifié des préjugés ; il n'écoute que la ſimple nature.

Le bon homme avait quelques-uns de ces petits livres de critique, de ces brochures périodiques où des hommes incapables de rien produire dénigrent les productions des autres ; où les *Viſé* inſultent aux *Racine*, & les *Faidit* aux *Fénélon.* L'*Ingénu* en parcourut quelques-uns. Je les compare, diſait-il, à certains moucherons qui vont dépoſer leurs œufs dans le derrière des plus beaux chevaux : cela ne les empêche pas de courir. A peine les deux philoſophes daignèrent jetter les yeux ſur ces excrémens de la littérature.

Ils lûrent bientôt enſemble les élémens de l'aſtronomie ; l'*Ingénu* fit venir des ſphères : ce grand ſpectacle le raviſſait.

Qu'il eſt dur, diſait-il, de ne commencer à connaître le ciel que lorſqu'on me ravit le droit de le contempler! *Jupiter* & *Saturne* roulent dans ces eſpaces immenſes; des millions de ſoleils éclairent des milliards de mondes; & dans le coin de terre où je ſuis jetté il ſe trouve des êtres qui me privent moi être voyant & penſant de tous ces mondes où ma vuë pourrait atteindre, & de celui où DIEU m'a fait naître! La lumière faite pour tout l'univers eſt perdue pour moi. On ne me la cachait pas dans l'horiſon ſeptentrional où j'ai paſſé mon enfance & ma jeuneſſe. Sans vous, mon cher *Gordon*, je ſerais ici dans le néant.

CHAPITRE DOUZIEME.

*Ce que l'*Ingénu *penſe des piéces de théâtre.*

LE jeune *Ingénu* reſſemblait à un de ces arbres vigoureux qui nés dans un ſol ingrat étendent en peu de tems leurs racines & leurs branches quand ils ſont tranſplantés dans un terrain favorable; & il était bien extraordinaire qu'une priſon fût ce terrain.

Parmi les livres qui occupaient le loiſir des deux captifs, il ſe trouva des poëſies, des traductions de tragédies grecques, quelques piéces du théâtre français. Les vers qui parlaient d'amour portèrent à la fois dans l'ame de l'*Ingénu* le plaiſir & la douleur. Ils lui parlaient tous de ſa chère *St. Yves*. La fable des deux pigeons lui perça le cœur; il était bien loin de pouvoir revenir à ſon colombier.

Molière l'enchanta. Il lui faiſait connaître les mœurs de Paris & du genre-humain. A laquelle de ſes comédies donnez-vous la préférence? Au *Tartuffe* ſans difficulté. Je penſe comme vous, dit *Gordon*; c'eſt un tartuffe qui m'a plongé dans ce cachot, & peut-être ce ſont des tartuffes qui ont fait votre malheur.

Comment trouvez-vous ces tragédies grecques? Bonnes pour des Grecs, dit l'*Ingénu*. Mais quand il lut l'*Iphigénie*

Digitized by Google

moderne, *Phèdre*, *Andromaque*, *Athalie*, il fut en extaſe, il ſoupira, il verſa des larmes, il les ſut par cœur ſans avoir envie de les apprendre.

Liſez *Rodogune*, lui dit *Gordon*, on dit que c'eſt le chef-d'œuvre du théâtre; les autres piéces qui vous ont fait tant de plaiſir ſont peu de choſe en comparaiſon. Le jeune homme dès la première page lui dit, Cela n'eſt pas du même auteur. A quoi le voyez-vous? — Je n'en ſais rien encor; mais ces vers-là ne vont ni à mon oreille ni à mon cœur. Oh! ce n'eſt rien que les vers, repliqua *Gordon*. L'*Ingénu* répondit, Pourquoi donc en faire?

Après avoir lu très attentivement la piéce, ſans autre deſſein que celui d'avoir du plaiſir, il regardait ſon ami avec des yeux ſecs & étonnés, & ne ſavait que dire. Enfin, preſſé de rendre compte de ce qu'il avait ſenti, voici ce qu'il répondit: Je n'ai guères entendu le commencement, j'ai été révolté du milieu: la dernière ſcène m'a beaucoup ému, quoiqu'elle me paraiſſe peu vraiſemblable; je ne me ſuis intéreſſé pour perſonne, & je n'ai pas retenu vingt vers, moi qui les retiens tous quand ils me plaiſent.

Cette piéce paſſe pourtant pour la meilleure que nous ayons. — Si cela eſt, repliqua-t-il, elle eſt peut-être comme bien des gens qui ne méritent pas leurs places. Après tout, c'eſt ici une affaire de goût, le mien ne doit pas encor être formé; je peux me tromper; mais vous ſavez que je ſuis accoutumé à dire ce que je penſe, ou plutôt ce que je ſens. Je ſoupçonne qu'il y a ſouvent de l'illuſion, de la mode, du caprice dans les jugemens des hommes. J'ai parlé d'après la nature; il ſe peut que chez moi la nature ſoit très imparfaite; mais il ſe peut auſſi qu'elle ſoit quelquefois peu conſultée par la plûpart des hommes. Alors il récita des vers d'*Iphigénie* dont il était plein, & quoiqu'il ne déclamât pas bien, il y mit tant de vérité & d'onction, qu'il fit pleurer le vieux janſéniſte. Il lut enſuite *Cinna*; il ne pleura point, mais il admira.

Digitized by Google

CHAPITRE TREIZIEME.

La belle St. Yves *va à Verſailles.*

PEndant que notre infortuné s'éclairait plus qu'il ne ſe conſolait, pendant que ſon génie étouffé depuis ſi long-tems ſe déployait avec tant de rapidité & de force, pendant que la nature qui ſe perfectionnait en lui, le vengeait des outrages de la fortune ; que devinrent monſieur le prieur & ſa bonne ſœur, & la belle recluſe *St. Yves ?* Le premier mois on fut inquiet, & au troiſiéme on fut plongé dans la douleur. Les fauſſes conjectures, les bruits mal fondés allarmèrent. Au bout de ſix mois on le crut mort. Enfin, monſieur & mademoiſelle de *Kerkabon* apprirent par une ancienne lettre qu'un garde du roi avait écrite en Bretagne, qu'un jeune homme ſemblable à l'*Ingénu* était arrivé un ſoir à Verſailles, mais qu'il avait été enlevé pendant la nuit, & que depuis ce tems perſonne n'en avait entendu parler.

Hélas ! dit mademoiſelle *Kerkabon*, notre neveu aura fait quelque ſotiſe, & ſe ſera attiré de fâcheuſes affaires. Il eſt jeune, il eſt bas-Breton, il ne peut ſavoir comme on doit ſe comporter à la cour. Mon cher frère, je n'ai jamais vu Verſailles ni Paris, voici une belle occaſion, nous retrouverons peut-être notre pauvre neveu ; c'eſt le fils de notre frère, notre devoir eſt de le ſecourir. Qui ſait ſi nous ne pourrons point parvenir enfin à le faire ſous-diacre quand la fougue de la jeuneſſe ſera amortie ? Il avait beaucoup de diſpoſition pour les ſciences. Vous ſouvenez-vous comme il raiſonnait ſur l'ancien & ſur le nouveau Teſtament ? Nous ſommes reſponſables de ſon ame ; c'eſt nous qui l'avons fait batiſer ; ſa chère maîtreſſe *St. Yves* paſſe les journées à pleurer. En vérité il faut aller à Paris. S'il eſt caché dans quelqu'une de ces vilaines maiſons de joie dont on m'a fait tant de récits, nous l'en tirerons. Le prieur fut touché des diſcours de ſa ſœur. Il alla trouver l'évêque de Saint-Malo qui avait batiſé le

Digitized by Google

Huron, & lui demanda ſa protection & ſes conſeils. Le prélat approuva le voyage. Il donna au prieur des lettres de recommandation pour le père de *la Chaiſe* confeſſeur du roi, qui avait la première dignité du royaume, pour l'archevêque de Paris *Harlai*, & pour l'évêque de Meaux *Boſſuet*.

Enfin le frère & la ſœur partirent; mais quand ils furent arrivés à Paris, ils ſe trouvèrent égarés comme dans un vaſte labyrinthe, ſans fil & ſans iſſue. Leur fortune était médiocre, il leur falait tous les jours des voitures pour aller à la découverte, & ils ne découvraient rien.

Le prieur ſe préſenta chez le révérend père de *la Chaiſe*; il était avec mademoiſelle *Du Tron*, & ne pouvait donner audience à des prieurs. Il alla à la porte de l'archevêque; le prélat était enfermé avec la belle madame de *Leſdiguières* pour les affaires de l'égliſe. Il courut à la maiſon de campagne de l'évêque de Meaux; celui-ci examinait avec mademoiſelle de *Mauléon* l'amour myſtique de madame *Guyon*. Cependant, il parvint à ſe faire entendre de ces deux prélats; tous deux lui déclarèrent qu'ils ne pouvaient ſe mêler de ſon neveu, attendu qu'il n'était pas ſous-diacre.

Enfin, il vit le jéſuite; celui-ci le reçut à bras ouverts, lui proteſta qu'il avait toûjours eu pour lui une eſtime particulière, ne l'ayant jamais connu. Il jura que la ſociété avait toûjours été attachée aux bas-Bretons. Mais, dit-il, votre neveu n'aurait-il pas le malheur d'être huguenot? Non aſſurément, mon révérend père. — Serait-il point janſéniſte? — Je puis aſſurer à votre révérence qu'à peine eſt-il chrétien. Il y a environ onze mois que nous l'avons batiſé. — Voilà qui eſt bien, voilà qui eſt bien, nous aurons ſoin de lui. Votre bénéfice eſt-il conſidérable? — Oh fort peu de choſe; & mon neveu nous coûte beaucoup. — Y a-t-il quelques janſéniſtes dans le voiſinage? prenez bien garde, mon cher monſieur le prieur, ils ſont plus dangereux que les huguenots & les athées. — Mon révérend père, nous n'en avons point; on ne ſait ce que c'eſt que le janſéniſme à Notre-Dame de la Montagne. — Tant mieux; allez, il n'y a rien que je ne faſſe pour vous. Il congédia affectueuſement le prieur, & n'y penſa plus.

Le tems s'écoulait, le prieur & la bonne ſœur ſe deſeſpéraient.

Digitized by Google

Cependant, le maudit bailli preſſait le mariage de ſon grand benêt de fils avec la belle *St. Yves* qu'on avait fait ſortir exprès du couvent. Elle aimait toûjours ſon cher filleul autant qu'elle déteſtait le mari qu'on lui préſentait. L'affront d'avoir été miſe dans un couvent augmentait ſa paſſion. L'ordre d'épouſer le fils du bailli y mettait le comble. Les regrets, la tendreſſe & l'horreur bouleverſaient ſon ame. L'amour, comme on ſait, eſt bien plus ingénieux & plus hardi dans une jeune fille que l'amitié ne l'eſt dans un vieux prieur & dans une tante de quarante-cinq ans paſſés. De plus elle s'était bien formée dans ſon couvent par les romans qu'elle avait lus à la dérobée.

La belle *St. Yves* ſe ſouvenait de la lettre qu'un garde-du-corps avait écrite en baſſe-Bretagne, & dont on avait parlé dans la province. Elle réſolut d'aller elle-même prendre des informations à Verſailles, de ſe jetter aux pieds des miniſtres ſi ſon mari était en priſon comme on le diſait, & d'obtenir juſtice pour lui. Je ne ſais quoi l'avertiſſait ſecrettement qu'à la cour on ne refuſe rien à une jolie fille. Mais elle ne ſavait pas ce qu'il en coûtait.

Sa réſolution priſe, elle eſt conſolée, elle eſt tranquille, elle ne rebute plus ſon ſot prétendu; elle accueille le déteſtable beau-père, careſſe ſon frère, répand l'allégreſſe dans la maiſon; puis le jour deſtiné à la cérémonie elle part ſecrettement à quatre heures du matin avec ſes petits préſens de noce, & tout ce qu'elle a pû raſſembler. Ses meſures étaient ſi bien priſes qu'elle était déja à plus de dix lieuës lorſqu'on entra dans ſa chambre vers le midi. La ſurpriſe & la conſternation furent grandes. L'interrogant bailli fit ce jour-là plus de queſtions qu'il n'en avait fait dans toute la ſemaine; le mari reſta plus ſot qu'il ne l'avait jamais été. L'abbé de *St. Yves* en colère prit le parti de courir après ſa ſœur. Le bailli & ſon fils voulurent l'accompagner. Ainſi la deſtinée conduiſait à Paris preſque tout ce canton de la baſſe-Bretagne.

La belle *St. Yves* ſe doutait bien qu'on la ſuivrait. Elle était à cheval; elle s'informait adroitement des couriers s'ils n'avaient point rencontré un gros abbé, un énorme bailli & un

Digitized by Google

jeune benêt qui couraient ſur le chemin de Paris. Ayant appris au troiſiéme jour qu'ils n'étaient pas loin, elle prit une route différente, & eut aſſez d'habileté & de bonheur pour arriver à Verſailles tandis qu'on la cherchait inutilement dans Paris.

Mais comment ſe conduire à Verſailles ? Jeune, belle, ſans conſeil, ſans appui, inconnue, expoſée à tout, comment oſer chercher un garde du roi ? Elle imagina de s'adreſſer à un jéſuite du bas étage ; il y en avait pour toutes les conditions de la vie, comme DIEU, diſaient-ils, a donné différentes nourritures aux diverſes eſpèces d'animaux. Il avait donné au roi ſon confeſſeur, que tous les ſolliciteurs de bénéfices appellaient *le chef de l'égliſe Gallicane*. Enſuite venaient les confeſſeurs des princeſſes ; les miniſtres n'en avaient point ; ils n'étaient pas ſi ſots. Il y avait les jéſuites du grand commun, & ſurtout les jéſuites des femmes de chambre, par leſquelles on ſavait les ſecrets des maîtreſſes, & ce n'était pas un petit emploi. La belle *St. Yves* s'adreſſa à un de ces derniers qui s'appellait le père *Tout à tous*. Elle ſe confeſſa à lui, lui expoſa ſes avantures, ſon état, ſon danger, & le conjura de la loger chez quelque bonne dévote qui la mît à l'abri des tentations.

Le père *Tout à tous* l'introduiſit chez la femme d'un officier du gobelet, l'une de ſes plus affidées pénitentes. Dès qu'elle y fut, elle s'empreſſa de gagner la confiance & l'amitié de cette femme ; elle s'informa du garde Breton, & le fit prier de venir chez elle. Ayant ſu de lui que ſon amant avait été enlevé après avoir parlé à un premier commis, elle court chez ce commis ; la vuë d'une belle femme l'adoucit, car il faut convenir que DIEU n'a créé les femmes que pour apprivoiſer les hommes.

Le plumitif attendri lui avoua tout. Votre amant eſt à la Baſtille depuis près d'un an, & ſans vous il y ſerait peut-être toute ſa vie. La tendre *St. Yves* s'évanouit. Quand elle eut repris ſes ſens, le plumitif lui dit ; Je ſuis ſans crédit pour faire du bien, tout mon pouvoir ſe borne à faire du mal quelquefois. Croyez-moi, allez chez monſieur de *St. Pouange* qui fait le bien & le mal, couſin & favori de monſeigneur de *Lou-*

Digitized by Google

vois. Ce miniſtre a deux ames, monſieur de *St. Pouange* en eſt une, madame du *Belloy* l'autre; mais elle n'eſt pas à préſent à Verſailles; il ne vous reſte que de fléchir le protecteur que je vous indique.

La belle *St. Yves* partagée entre un peu de joie, & d'extrêmes douleurs, entre quelque eſpérance & de triſtes craintes, pourſuivie par ſon frère, adorant ſon amant, eſſuiant ſes larmes & en verſant encore, tremblante, affaiblie, & reprenant courage, courut vite chez monſieur de *St. Pouange*.

CHAPITRE QUATORZIEME.

*Progrès de l'eſprit de l'*Ingénu.

L'*Ingénu* faiſait des progrès rapides dans les ſciences, & ſurtout dans la ſcience de l'homme. La cauſe du développement rapide de ſon eſprit était dûe à ſon éducation ſauvage preſque autant qu'à la trempe de ſon ame. Car n'ayant rien appris dans ſon enfance, il n'avait point appris de préjugés. Son entendement n'ayant point été courbé par l'erreur était demeuré dans toute ſa rectitude. Il voyait les choſes comme elles ſont, au lieu que les idées qu'on nous donne dans l'enfance nous les font voir toute notre vie comme elles ne ſont point. Vos perſécuteurs ſont abominables, diſait-il à ſon ami *Gordon*. Je vous plains d'être opprimé, mais je vous plains d'être janſéniſte. Toute ſecte me paraît le ralliement de l'erreur. Dites-moi s'il y a des ſectes en géométrie? — Non, mon cher enfant, lui dit en ſoupirant le bon *Gordon*, tous les hommes ſont d'accord ſur la vérité quand elle eſt démontrée, mais ils ſont trop partagés ſur les vérités obſcures. — Dites ſur les fauſſetés obſcures. S'il y avait eu une ſeule vérité cachée dans vos amas d'argumens qu'on reſſaſſe depuis tant de ſiécles, on l'aurait découverte ſans doute; & l'univers aurait été d'accord au moins ſur ce point-là. Si cette vérité était néceſſaire comme le ſoleil l'eſt à la terre, elle ſerait brillante comme lui. C'eſt une abſurdité, c'eſt un outrage au genre-humain,

humain, c'eſt un attentat contre l'Etre infini & ſuprême de dire, il y a une vérité eſſentielle à l'homme, & DIEU l'a cachée.

Tout ce que diſait ce jeune ignorant inſtruit par la nature, faiſait une impreſſion profonde ſur l'eſprit du vieux ſavant infortuné. — Serait-il bien vrai, s'écria-t-il, que je me fuſſe rendu malheureux pour des chimères? je ſuis bien plus ſûr de mon malheur que de la grace efficace. J'ai conſumé mes jours à raiſonner ſur la liberté de DIEU & du genre-humain, mais j'ai perdu la mienne; ni *St. Auguſtin* ni *St. Proſper* ne me tireront de l'abîme où je ſuis.

L'*Ingénu* livré à ſon caractère, dit enfin, Voulez-vous que je vous parle avec une confiance hardie? Ceux qui ſe font perſécuter pour ces vaines diſputes de l'école me ſemblent peu ſages: ceux qui perſécutent, me paraiſſent des monſtres.

Les deux captifs étaient fort d'accord ſur l'injuſtice de leur captivité. Je ſuis cent fois plus à plaindre que vous, diſait l'*Ingénu*; je ſuis né libre comme l'air; j'avais deux vies, la liberté, & l'objet de mon amour, on me les ôte. Nous voici tous deux dans les fers, ſans pouvoir la demander. J'ai vécu Huron vingt ans; on dit que ce ſont des barbares parce qu'ils ſe vengent de leurs ennemis; mais ils n'ont jamais opprimé leurs amis. A peine ai-je mis le pied en France que j'ai verſé mon ſang pour elle; j'ai peut-être ſauvé une province, & pour récompenſe je ſuis englouti dans ce tombeau des vivans, où je ſerais mort de rage ſans vous. Il n'y a donc point de loix dans ce pays! on condamne les hommes ſans les entendre! Il n'en eſt pas ainſi en Angleterre. Ah! ce n'était pas contre les Anglais que je devais me battre. Ainſi ſa philoſophie naiſſante ne pouvait dompter la nature outragée dans le premier de ſes droits, & laiſſait un libre cours à ſa juſte colère.

Son compagnon ne le contredit point. L'abſence augmente toûjours l'amour qui n'eſt pas ſatisfait, & la philoſophie ne le diminue pas. Il parlait auſſi ſouvent de ſa chère *St. Yves* que de morale & de métaphyſique. Plus ſes ſentimens s'épuraient & plus il aimait. Il lut quelques romans nouveaux; il en trouva peu qui lui peigniſſent la ſituation de ſon ame.

Digitized by Google

Il ſentait que ſon cœur allait toûjours au-delà de ce qu'il liſait. Ah ! diſait-il, preſque tous ces auteurs-là n'ont que de l'eſprit & de l'art. Enfin, le bon prêtre janſéniſte devenait inſenſiblement le confident de ſa tendreſſe. Il ne connaiſſait l'amour auparavant que comme un péché dont on s'accuſe en confeſſion. Il apprit à le connaître comme un ſentiment auſſi noble que tendre, qui peut élever l'ame autant que l'amollir, & produire même quelquefois des vertus. Enfin, pour dernier prodige, un Huron convertiſſait un janſéniſte.

CHAPITRE QUINZIEME.

La belle St. Yves *réſiſte à des propoſitions délicates.*

LA belle *St. Yves* plus tendre encor que ſon amant, alla donc chez monſieur de *St. Pouange* accompagnée de l'amie chez qui elle logeait, toutes deux cachées dans leurs coëffes. La première choſe qu'elle vit à la porte ce fut l'abbé de *St. Yves* ſon frère qui en ſortait. Elle fut intimidée ; mais la dévote amie la raſſura. C'eſt préciſément parce qu'on a parlé contre vous, qu'il faut que vous parliez. Soyez ſûre que dans ce pays les accuſateurs ont toûjours raiſon, ſi on ne ſe hâte de les confondre. Votre préſence d'ailleurs, ou je me trompe fort, fera plus d'effet que les paroles de votre frère.

Pour peu qu'on encourage une amante paſſionnée, elle eſt intrépide. La *St. Yves* ſe préſente à l'audience. Sa jeuneſſe, ſes charmes, ſes yeux tendres mouillés de quelques pleurs attirèrent tous les regards. Chaque courtiſan du ſous-miniſtre oublia un moment l'idole du pouvoir pour contempler celle de la beauté. Le *St. Pouange* la fit entrer dans un cabinet ; elle parla avec attendriſſement & avec grace. *St. Pouange* ſe ſentit touché. Elle tremblait, il la raſſura. Revenez ce ſoir, lui dit-il, vos affaires méritent qu'on y penſe, & qu'on en parle à loiſir. Il y a ici trop de monde. On expédie les audiences trop rapidement. Il faut que je vous entretienne à fond de

Digitized by Google

tout ce qui vous regarde. Enſuite ayant fait l'éloge de ſa beauté & de ſes ſentimens, il lui recommanda de venir à ſept heures du ſoir.

Elle n'y manqua pas ; la dévote amie l'accompagna encore, mais elle ſe tint dans le ſallon, & lut le *pédagogue chrétien*, pendant que le *St. Pouange* & la belle *St. Yves* étaient dans l'arrière-cabinet. Croiriez-vous bien, mademoiſelle, lui dit-il d'abord, que votre frère eſt venu me demander une lettre de cachet contre vous ? En vérité j'en expédierais plutôt une pour le renvoyer en baſſe-Bretagne. — Hélas ! monſieur, on eſt donc bien libéral de lettres de cachet dans vos bureaux, puiſqu'on en vient ſolliciter du fond du royaume comme des penſions. Je ſuis bien loin d'en demander une contre mon frère. J'ai beaucoup à me plaindre de lui, mais je reſpecte la liberté des hommes ; je demande celle d'un homme que je veux épouſer, d'un homme à qui le roi doit la conſervation d'une province, qui peut le ſervir utilement, & qui eſt fils d'un officier tué à ſon ſervice. De quoi eſt-il accuſé ? Comment a-t-on pu le traiter ſi cruellement ſans l'entendre ?

Alors le ſous-miniſtre lui montra la lettre du jéſuite eſpion & celle du perfide bailli. — Quoi ! il y a de pareils monſtres ſur la terre ! & on veut me forcer ainſi à épouſer le fils ridicule d'un homme ridicule & méchant ! & c'eſt ſur de pareils avis qu'on décide ici de la deſtinée des citoyens. Elle ſe jetta à genoux, elle demanda avec des ſanglots la liberté du brave homme qui l'adorait. Ses charmes dans cet état parurent dans leur plus grand avantage. Elle était ſi belle que le *St. Pouange* perdant toute honte lui inſinua qu'elle réuſſirait ſi elle commençait par lui donner les prémices de ce qu'elle réſervait à ſon amant. La *St. Yves* épouvantée & confuſe feignit longtems de ne le pas entendre ; il falut s'expliquer plus clairement. Un mot lâché d'abord avec une retenue en produiſait un plus fort, ſuivi d'un autre plus expreſſif. On offrit non-ſeulement la révocation de la lettre de cachet, mais des récompenſes, de l'argent, des honneurs, des établiſſemens ; & plus on promettait, plus le déſir de n'être pas refuſé augmentait.

La *St. Yves* pleurait, elle était ſuffoquée, à demi ren-

verſée ſur un ſopha, croyant à peine ce qu'elle voyait, ce qu'elle entendait. Le *St. Pouange* à ſon tour ſe jetta à ſes genoux. Il n'était pas ſans agrémens, & aurait pu ne pas effaroucher un cœur moins prévenu. Mais *St. Yves* adorait ſon amant, & croyait que c'était un crime horrible de le trahir pour le ſervir. *St. Pouange* redoublait les prières & les promeſſes. Enfin, la tête lui tourna au point qu'il lui déclara que c'était le ſeul moyen de tirer de ſa priſon l'homme auquel elle prenait un intérêt ſi violent & ſi tendre. Cet étrange entretien ſe prolongeait. La dévote de l'antichambre en liſant ſon *pédagogue chrétien*, diſait, Mon Dieu ! que peuvent-ils faire là depuis deux heures ? jamais monſeigneur de *St. Pouange* n'a donné une ſi longue audience, peut-être qu'il a tout refuſé à cette pauvre fille, puiſqu'elle le prie encore.

Enfin ſa compagne ſortit de l'arrière-cabinet toute éperdue, ſans pouvoir parler, réfléchiſſant profondément ſur le caractère des grands & des demi-grands qui ſacrifient ſi légérement la liberté des hommes & l'honneur des femmes.

Elle ne dit pas un mot pendant tout le chemin. Arrivée chez l'amie elle éclata, elle lui conta tout. La dévote fit de grands ſignes de croix. Ma chère amie, il faut conſulter dès demain le père *Tout à tous* notre directeur ; il a beaucoup de crédit auprès de monſieur de *St. Pouange* ; il confeſſe pluſieurs ſervantes de ſa maiſon ; c'eſt un homme pieux & accommodant, qui dirige auſſi des femmes de qualité. Abandonnez-vous à lui, c'eſt ainſi que j'en uſe ; je m'en ſuis toûjours bien trouvée. Nous autres pauvres femmes, nous avons beſoin d'être conduites par un homme. — Eh bien donc, ma chère amie, j'irai trouver demain le père *Tout à tous*.

Digitized by Google

CHAPITRE SEIZIEME.

Elle conſulte un jéſuite.

DÈs que la belle & déſolée *St. Yves* fut avec ſon bon confeſſeur, elle lui confia qu'un homme puiſſant & voluptueux lui propoſait de faire ſortir de priſon celui qu'elle devait épouſer légitimement, & qu'il demandait un grand prix de ſon ſervice; qu'elle avait une répugnance horrible pour une telle infidélité, & que s'il ne s'agiſſait que de ſa propre vie, elle la ſacrifierait plutôt que de ſuccomber.

Voilà un abominable pécheur, lui dit le père *Tout à tous.* Vous devriez bien me dire le nom de ce vilain homme; c'eſt à coup ſûr quelque janſéniſte; je le dénoncerai à ſa révérence le père de *la Chaiſe*, qui le fera mettre dans le gîte où eſt à préſent la chère perſonne que vous devez épouſer.

La pauvre fille, après un long embarras & de grandes irréſolutions, lui nomma enfin *St. Pouange.*

Monſeigneur de *St. Pouange!* s'écria le jéſuite; ah! ma fille, c'eſt tout autre choſe; il eſt couſin du plus grand miniſtre que nous ayons jamais eu, homme de bien, protecteur de la bonne cauſe, bon chrétien; il ne peut avoir eu une telle penſée, il faut que vous ayez mal entendu. — Ah! mon père, je n'ai entendu que trop bien; je ſuis perdue quoi que je faſſe; je n'ai que le choix du malheur & de la honte; il faut que mon amant reſte enſeveli tout vivant, ou que je me rende indigne de vivre. Je ne puis le laiſſer périr, & je ne puis le ſauver.

Le père *Tout à tous* tâcha de la calmer par ces douces paroles.

Premiérement, ma fille, ne dites jamais ce mot *mon amant*, il y a quelque choſe de mondain qui pourrait offenſer DIEU; dites *mon mari*; car bien qu'il ne le ſoit pas en-

core, vous le regardez comme tel, & rien n'eſt plus honnête.

Secondement, bien qu'il ſoit votre époux en idée, en eſpérance, il ne l'eſt pas en effet. Ainſi vous ne commettriez pas un adultère, péché énorme qu'il faut toûjours éviter autant qu'il eſt poſſible.

Troiſiémement, les actions ne ſont pas d'une malice de coulpe quand l'intention eſt pure; & rien n'eſt plus pur que de délivrer votre mari.

Quatriémement, vous avez des exemples dans la ſainte antiquité qui peuvent merveilleuſement ſervir à votre conduite. *St. Auguſtin* rapporte que ſous le proconſulat de *Septimius Acyndinus* en l'an 340 de notre ſalut, un pauvre homme ne pouvant payer à *Céſar* ce qui appartenait à *Céſar*, fut condamné à la mort comme il eſt juſte, malgré la maxime, *Où il n'y a rien le roi perd ſes droits*. Il s'agiſſait d'une livre d'or: le condamné avait une femme en qui DIEU avait mis la beauté & la prudence. Un vieux richard promit de donner une livre d'or & même plus à la dame, à condition qu'il commettrait avec elle le péché immonde. La dame ne crut point mal faire en ſauvant la vie à ſon mari. *St. Auguſtin* approuve fort ſa généreuſe réſignation. Il eſt vrai que le vieux richard la trompa; & peut-être même ſon mari n'en fut pas moins pendu; mais elle avait fait tout ce qui était en elle pour ſauver ſa vie.

Soyez ſûre, ma fille, que quand un jéſuite vous cite *St. Auguſtin*, il faut que ce ſaint ait pleinement raiſon. Je ne vous conſeille rien; vous êtes ſage; il eſt à préſumer que vous ſerez utile à votre mari. Monſeigneur de *St. Pouange* eſt un honnête-homme, il ne vous trompera pas, c'eſt tout ce que je puis vous dire; je prierai DIEU pour vous; & j'eſpère que tout ſe paſſera à ſa plus grande gloire.

La belle *St. Yves* non moins effrayée des diſcours du jéſuite que des propoſitions du ſous-miniſtre, s'en retourna éperdue chez ſon amie. Elle était tentée de ſe délivrer par la mort de l'horreur de laiſſer dans une captivité affreuſe l'amant qu'elle adorait, & de la honte de le délivrer au prix de ce qu'elle avait de plus cher, & qui ne devait appartenir qu'à cet amant infortuné.

Digitized by Google

CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

Elle ſuccombe par vertu.

ELle priait ſon amie de la tuer ; mais cette femme non moins indulgente que le jéſuite lui parla plus clairement encore. Hélas ! dit-elle, les affaires ne ſe font guère autrement dans cette cour ſi aimable, ſi galante & ſi renommée. Les places les plus médiocres & les plus conſidérables n'ont ſouvent été données qu'au prix qu'on exige de vous. Ecoutez, vous m'avez inſpiré de l'amitié & de la confiance ; je vous avouerai que ſi j'avais été auſſi difficile que vous l'êtes, mon mari ne jouirait pas du petit poſte qui le fait vivre ; il le ſait, & loin d'en être fâché il voit en moi ſa bienfaictrice ; & il ſe regarde comme ma créature. Penſez-vous que tous ceux qui ont été à la tête des provinces, ou même des armées, ayent dû leurs honneurs & leur fortune à leurs ſeuls ſervices ? Il en eſt qui en ſont redevables à meſdames leurs femmes. Les dignités de la guerre ont été ſollicitées par l'amour ; & la place a été donnée au mari de la plus belle.

Vous êtes dans une ſituation bien plus intéreſſante ; il s'agit de rendre votre amant au jour, & de l'épouſer ; c'eſt un devoir ſacré qu'il vous faut remplir. On n'a point blâmé les belles & grandes dames dont je vous parle ; on vous applaudira ; on dira que vous ne vous êtes permiſe une faibleſſe que par un excès de vertu. — Ah ! quelle vertu ! s'écria la belle *St. Yves ;* quel labyrinthe d'iniquités ! quel pays ! & que j'apprends à connaître les hommes ! Un père de *la Chaiſe*, & un bailli ridicule font mettre mon amant en priſon ; ma famille me perſécute, on ne me tend la main dans mon déſaſtre que pour me deshonorer. Un jéſuite a perdu un brave homme, un autre jéſuite veut me perdre ; je ne ſuis entourée que de piéges, & je touche au moment de tomber dans la miſère ! Il faut que je me tue ou que je parle au roi ; je me jetterai

Digitized by Google

à ſes pieds ſur ſon paſſage quand il ira à la meſſe ou à la comédie.

On ne vous laiſſera pas approcher, lui dit ſa bonne amie, & ſi vous aviez le malheur de parler, mons de *Louvois* & le révérend père de *la Chaiſe* pourraient vous enterrer dans le fond d'un couvent pour le reſte de vos jours.

Tandis que cette brave perſonne augmentait ainſi les perplexités de cette ame deſeſpérée, & enfonçait le poignard dans ſon cœur, arrive un exprès de monſieur de *St. Pouange* avec une lettre & deux beaux pendans d'oreille. *St. Yves* rejetta le tout en pleurant, mais l'amie s'en chargea.

Dès que le meſſager fut parti, notre confidente lit la lettre dans laquelle on propoſe un petit ſouper aux deux amies pour le ſoir. *St. Yves* jure qu'elle n'ira point. La dévote veut lui eſſayer les deux boucles de diamans; *St. Yves* ne le put ſouffrir, elle combattit la journée entière. Enfin, n'ayant en vuë que ſon amant, vaincue, entraînée, ne ſachant où on la mène, elle ſe laiſſe conduire au ſouper fatal. Rien n'avait pu la déterminer à ſe parer de ſes pendans d'oreille; la confidente les apporta, elle les lui ajuſta malgré elle avant qu'on ſe mît à table. *St. Yves* était ſi confuſe, ſi troublée, qu'elle ſe laiſſait tourmenter; & le patron en tirait un augure très favorable. Vers la fin du repas la confidente ſe retira diſcrettement. Le patron montra alors la révocation de la lettre de cachet, le brevet d'une gratification conſidérable, celui d'une compagnie, & n'épargna pas les promeſſes. Ah! lui dit *St. Yves*, que je vous aimerais ſi vous ne vouliez pas être tant aimé!

Enfin, après une longue réſiſtance, après des ſanglots, des cris, des larmes, affaiblie du combat, éperdue, languiſſante, il falut ſe rendre. Elle n'eut d'autre reſſource que de ſe promettre de ne penſer qu'à l'*Ingénu*, tandis que le cruel jouïrait impitoyablement de la néceſſité où elle était réduite.

Digitized by Google

CHAPITRE DIX-HUITIEME.

Elle délivre ſon amant & un janſéniſte.

AU point du jour, elle vole à Paris, munie de l'ordre du miniſtre. Il eſt difficile de peindre ce qui ſe paſſait dans ſon cœur pendant ce voyage. Qu'on imagine une ame vertueuſe & noble, humiliée de ſon opprobre, enyvrée de tendreſſe, déchirée des remords d'avoir trahi ſon amant, pénétrée du plaiſir de délivrer ce qu'elle adore. Ses amertumes, ſes combats, ſon ſuccès partageaient toutes ſes réflexions. Ce n'était plus cette fille ſimple dont une éducation provinciale avait rétréci les idées. L'amour & le malheur l'avaient formée. Le ſentiment avait fait autant de progrès en elle que la raiſon en avait fait dans l'eſprit de ſon amant infortuné. Les filles apprennent à ſentir plus aiſément que les hommes n'apprennent à penſer. Son avanture était plus inſtructive que quatre ans de couvent.

Son habit était d'une ſimplicité extrême. Elle voyait avec horreur les ajuſtemens ſous leſquels elle avait paru devant ſon funeſte bienfaicteur ; elle avait laiſſé ſes boucles de diamans à ſa compagne ſans même les regarder. Confuſe & charmée, idolâtre de l'*Ingénu* & ſe haïſſant elle-même, elle arrive enfin à la porte

De cet affreux château palais de la vengeance,
Qui renferma ſouvent le crime & l'innocence.

Quand il falut deſcendre du carroſſe, les forces lui manquèrent ; on l'aida ; elle entra, le cœur palpitant, les yeux humides, le front conſterné. On la préſente au gouverneur ; elle veut lui parler, ſa voix expire ; elle montre ſon ordre en articulant à peine quelques paroles. Le gouverneur aimait ſon priſonnier ; il fut très aiſe de ſa délivrance. Son cœur n'était pas endurci comme celui de quelques honorables géoliers ſes

Digitized by Google

confrères, qui ne penſant qu'à la rétribution attachée à la garde de leurs captifs, fondant leurs revenus ſur leurs victimes, & vivans du malheur d'autrui, ſe faiſaient en ſecret une joie affreuſe des larmes des infortunés.

Il fait venir le priſonnier dans ſon appartement. Les deux amans ſe voyent, & tous deux s'évanouiſſent. La belle *St. Yves* reſta longtems ſans mouvement & ſans vie : l'autre rappella bientôt ſon courage. C'eſt apparemment là madame votre femme, lui dit le gouverneur ; vous ne m'aviez point dit que vous fuſſiez marié. On me mande que c'eſt à ſes ſoins généreux que vous devez votre délivrance. Ah ! je ne ſuis pas digne d'être ſa femme, dit la belle *St. Yves* d'une voix tremblante, & elle retomba encor en faibleſſe.

Quand elle eut repris ſes ſens, elle préſenta, toûjours tremblante, le brevet de la gratification, & la promeſſe par écrit d'une compagnie. L'*Ingénu* auſſi étonné qu'attendri, s'éveillait d'un ſonge pour retomber dans un autre. Pourquoi ai-je été enfermé ici ? comment avez-vous pu m'en tirer ? où ſont les monſtres qui m'y ont plongé ? Vous êtes une divinité qui deſcendez du ciel à mon ſecours.

La belle *St. Yves* baiſſait la vuë, regardait ſon amant, rougiſſait, & détournait le moment d'après ſes yeux mouillés de pleurs. Elle lui apprit enfin tout ce qu'elle ſavait, & tout ce qu'elle avait éprouvé, excepté ce qu'elle aurait voulu ſe cacher pour jamais, & ce qu'un autre que l'*Ingénu*, plus accoutumé au monde, & plus inſtruit des uſages de la cour, aurait deviné facilement.

Eſt-il poſſible qu'un miſérable comme ce bailli ait eu le pouvoir de me ravir ma liberté ! Ah ! je vois bien qu'il en eſt des hommes comme des plus vils animaux ; tous peuvent nuire. Mais eſt-il poſſible qu'un moine, un jéſuite confeſſeur du roi, ait contribué à mon infortune autant que ce bailli, ſans que je puiſſe imaginer ſous quel prétexte ce déteſtable fripon m'a perſécuté ? M'a-t-il fait paſſer pour un janſéniſte ? Enfin, comment vous êtes-vous ſouvenue de moi ? je ne le méritais pas, je n'étais alors qu'un ſauvage. Quoi ! vous avez pu ſans conſeil, ſans ſecours entreprendre le voyage de Verſailles ! vous y avez paru, & on a briſé mes fers ! Il eſt donc

Digitized by Google

dans la beauté & dans la vertu un charme invincible qui fait tomber les portes de fer, & qui amollit les cœurs de bronze!

A ce mot de *vertu*, des ſanglots échapèrent à la belle *St. Yves*. Elle ne ſavait pas combien elle était vertueuſe dans le crime qu'elle ſe reprochait.

Son amant continua ainſi. Ange qui avez rompu mes liens, ſi vous avez eu (ce que je ne comprends pas encore) aſſez de crédit pour me faire rendre juſtice, faites-la donc rendre auſſi à un vieillard qui m'a le premier appris à penſer, comme vous m'avez appris à aimer. La calamité nous a unis; je l'aime comme un père, je ne peux vivre ni ſans vous ni ſans lui.

Moi que je ſollicite le même homme qui...! oui, je veux tout vous devoir, & je ne veux devoir jamais rien qu'à vous: —écrivez à cet homme puiſſant, comblez-moi de vos bienfaits, achevez ce que vous avez commencé, achevez vos prodiges. Elle ſentait qu'elle devait faire tout ce que ſon amant exigeait. Elle voulut écrire, ſa main ne pouvait obéir. Elle recommença trois fois ſa lettre, la déchira trois fois; elle écrivit enfin, & les deux amans ſortirent après avoir embraſſé le vieux martyr de la grace efficace.

L'heureuſe & déſolée *St. Yves* ſavait dans quelle maiſon logeait ſon frère; elle y alla; ſon amant prit un appartement dans la même maiſon.

A peine y furent-ils arrivés que ſon protecteur lui envoya l'ordre de l'élargiſſement du bon homme *Gordon*, & lui demanda un rendez-vous pour le lendemain. Ainſi, à chaque action honnête & généreuſe qu'elle faiſait, ſon deshonneur en était le prix. Elle regardait avec exécration cet uſage de vendre le malheur & le bonheur des hommes. Elle donna l'ordre de l'élargiſſement à ſon amant, & refuſa le rendez-vous d'un bienfaiteur qu'elle ne pouvait plus voir ſans expirer de douleur & de honte. L'*Ingénu* ne pouvait ſe ſéparer d'elle que pour aller délivrer un ami. Il y vola. Il remplit ce devoir en réfléchiſſant ſur les étranges événemens de ce monde, & en admirant la vertu courageuſe d'une jeune fille à qui deux infortunés devaient plus que la vie.

Digitized by Google

CHAPITRE DIX-NEUVIEME.

*L'*Ingénu, *la belle* St. Yves *& leurs parens ſont raſſemblés.*

LA généreuſe & reſpectable infidelle était avec ſon frère l'abbé de *St. Yves*, le bon prieur de la Montagne & la dame de *Kerkabon*. Tous étaient également étonnés, mais leurs ſituations & leurs ſentimens étaient bien différens. L'abbé de *St. Yves* pleurait ſes torts aux pieds de ſa ſœur qui lui pardonnait. Le prieur & ſa tendre ſœur pleuraient auſſi, mais de joie; le vilain bailli & ſon inſupportable fils ne troublaient point cette ſcène touchante. Ils étaient partis au premier bruit de l'élargiſſement de leur ennemi, ils couraient enſevelir dans leur province leur ſotiſe & leur crainte.

Les quatre perſonnages agités de cent mouvemens divers, attendaient que le jeune homme revînt avec l'ami qu'il devait délivrer. L'abbé de *St. Yves* n'oſait lever les yeux devant ſa ſœur : la bonne *Kerkabon* diſait, je reverrai donc mon cher neveu. Vous le reverrez, dit la charmante *St. Yves*, mais ce n'eſt plus le même homme ; ſon maintien, ſon ton, ſes idées, ſon eſprit, tout eſt changé ; il eſt devenu auſſi reſpectable qu'il était naif & étranger à tout. Il ſera l'honneur & la conſolation de votre famille : que ne puis-je être auſſi l'honneur de la mienne ! Vous n'êtes point non plus la même, dit le prieur ; que vous eſt-il donc arrivé qui ait fait en vous un ſi grand changement ?

Au milieu de cette converſation, l'*Ingénu* arrive, tenant par la main ſon janſéniſte. La ſcène alors devint plus neuve & plus intéreſſante. Elle commença par les tendres embraſſemens de l'oncle & de la tante. L'abbé de *St. Yves* ſe mettait preſque aux genoux de l'*Ingénu*, qui n'était plus l'*Ingénu*. Les deux amans ſe parlaient par des regards qui exprimaient tous les ſentimens dont ils étaient pénétrés. On voyait éclater la ſatisfaction, la reconnaiſſance ſur le front de l'un ; l'embarras était peint dans les yeux tendres & un peu égarés de l'autre. On était étonné qu'elle mêlât de la douleur à tant de joie.

Digitized by Google

Le vieux *Gordon* devint en peu de momens cher à toute la famille. Il avait été malheureux avec le jeune priſonnier, & c'était un grand titre. Il devait ſa délivrance aux deux amans, cela ſeul le réconciliait avec l'amour ; l'âpreté de ſes anciennes opinions ſortait de ſon cœur, il était changé en homme, ainſi que le Huron. Chacun raconta ſes avantures avant le ſouper. Les deux abbés, la tante écoutaient comme des enfans qui entendent des hiſtoires de revenans, & comme des hommes qui s'intéreſſaient tous à tant de déſaſtres. Hélas ! dit *Gordon*, il y a peut-être plus de cinq cent perſonnes vertueuſes qui ſont à préſent dans les mêmes fers que mademoiſelle de *St. Yves* a briſés : leurs malheurs ſont inconnus. On trouve aſſez de mains qui frappent ſur la foule des malheureux, & rarement une ſecourable. Cette réflexion ſi vraye augmentait ſa ſenſibilité & ſa reconnaiſſance ; tout redoublait le triomphe de la belle *St. Yves*, on admirait la grandeur & la fermeté de ſon ame. L'admiration était mêlée de ce reſpect qu'on ſent malgré ſoi pour une perſonne qu'on croit avoir du crédit à la cour. Mais l'abbé de *St. Yves* diſait quelquefois, Comment ma ſœur a-t-elle pu faire pour obtenir ſi-tôt ce crédit ?

On allait ſe mettre à table de très bonne heure. Voilà que la bonne amie de Verſailles arrive ſans rien ſavoir de tout ce qui s'était paſſé ; elle était en carroſſe à ſix chevaux, & on voit bien à qui appartenait l'équipage. Elle entre avec l'air impoſant d'une perſonne de cour qui a de grandes affaires, ſalue très légérement la compagnie, & tirant la belle *St. Yves* à l'écart, Pourquoi vous faire tant attendre ? ſuivez-moi ; voilà vos diamans que vous aviez oubliés. Elle ne put dire ces paroles ſi bas que l'*Ingénu* ne les entendît ; il vit les diamans ; le frère fut interdit ; l'oncle & la tante n'éprouvèrent qu'une ſurpriſe de bonnes gens qui n'avaient jamais vu une telle magnificence. Le jeune homme qui s'était formé par un an de réflexions, en fit malgré lui, & parut troublé un moment. Son amante s'en apperçut ; une pâleur mortelle ſe répandit ſur ſon beau viſage, un friſſon la ſaiſit, elle ſe ſoutenait à peine ; Ah ! madame, dit-elle à la fatale amie, vous m'avez perdue ! vous me donnez la mort. Ces paroles percèrent le

Digitized by Google

cœur de l'*Ingénu* ; mais il avait déja appris à ſe poſſéder ; il ne les releva point, de peur d'inquiéter ſa maîtreſſe devant ſon frère, mais il pâlit comme elle.

St. Yves éperdue de l'altération qu'elle appercevait ſur le viſage de ſon amant, entraîne cette femme hors de la chambre dans un petit paſſage, jette les diamans à terre devant elle. Ah ! ce ne ſont pas eux qui m'ont ſéduite, vous le ſavez, mais celui qui les a donnés ne me reverra jamais. L'amie les ramaſſait, & *St. Yves* ajoutait, qu'il les reprenne ou qu'il vous les donne ; allez, ne me rendez plus honteuſe de moi-même. L'ambaſſadrice enfin s'en retourna, ne pouvant comprendre les remords dont elle était témoin.

La belle *St. Yves* oppreſſée, éprouvant dans ſon corps une révolution qui la ſuffoquait, fut obligée de ſe mettre au lit ; mais pour n'allarmer perſonne elle ne parla point de ce qu'elle ſouffrait ; & ne prétextant que ſa laſſitude, elle demanda la permiſſion de prendre du repos ; mais ce fut après avoir raſſuré la compagnie par des paroles conſolantes & flatteuſes, & jetté ſur ſon amant des regards qui portaient le feu dans ſon ame.

Le ſouper qu'elle n'animait pas, fut triſte dans le commencement, mais de cette triſteſſe intéreſſante qui fournit des converſations attachantes & utiles, ſi ſupérieures à la frivole joie qu'on recherche, & qui n'eſt d'ordinaire qu'un bruit importun.

Gordon fit en peu de mots l'hiſtoire du janſéniſme & du moliniſme, des perſécutions dont un parti accablait l'autre, & de l'opiniâtreté de tous les deux. L'*Ingénu* en fit la critique, & plaignit les hommes qui non contens de tant de diſcorde que leurs intérêts allument, ſe font de nouveaux maux pour des intérêts chimériques, & pour des abſurdités inintelligibles. *Gordon* racontait, l'autre jugeait ; les convives écoutaient avec émotion, & s'éclairaient d'une lumière nouvelle. On parla de la longueur de nos infortunes, & de la briéveté de la vie. On remarqua que chaque profeſſion a un vice & un danger qui lui ſont attachés ; & que depuis le prince juſqu'au dernier des mendians, tout ſemble accuſer la nature. Comment ſe trouve-t-il tant d'hommes qui pour

Digitized by Google

ſi peu d'argent ſe font les perſécuteurs, les ſatellites, les bourreaux des autres hommes ? Avec quelle indifférence inhumaine un homme en place ſigne la deſtruction d'une famille, & avec quelle joie plus barbare des mercenaires l'exécutent !

J'ai vû dans ma jeuneſſe, dit le bon homme *Gordon*, un parent du maréchal de *Marillac*, qui étant pourſuivi dans ſa province pour la cauſe de cet illuſtre malheureux, ſe cachait dans Paris ſous un nom ſuppoſé. C'était un vieillard de ſoixante & douze ans. Sa femme qui l'accompagnait, était à-peu-près de ſon âge. Ils avaient eu un fils libertin qui à l'âge de quatorze ans s'était enfui de la maiſon paternelle ; devenu ſoldat, puis déſerteur, il avait paſſé par tous les degrés de la débauche & de la miſère : enfin ayant pris un nom de terre, il était dans les gardes du cardinal de *Richelieu*, (car ce prêtre, ainſi que le *Mazarin*, avait des gardes) ; il avait obtenu un bâton d'exempt dans cette compagnie de ſatellites. Cet avanturier fut chargé d'arrêter le vieillard & ſon épouſe, & s'en acquitta avec toute la dureté d'un homme qui voulait plaire à ſon maître. Comme il les conduiſait, il entendit ces deux victimes déplorer la longue ſuite des malheurs qu'elles avaient éprouvés depuis leur berceau. Le père & la mère comptaient parmi leurs plus grandes infortunes les égaremens & la perte de leur fils. Il les reconnut ; il ne les conduiſit pas moins en priſon, en les aſſurant que ſon éminence devait être ſervie de préférence à tout. Son éminence récompenſa ſon zèle.

J'ai vu un eſpion du père de *la Chaiſe* trahir ſon propre frère, dans l'eſpérance d'un petit bénéfice qu'il n'eut point ; & je l'ai vu mourir, non de remords, mais de douleur d'avoir été trompé par le jéſuite.

L'emploi de confeſſeur que j'ai longtems exercé m'a fait connaître l'intérieur des familles ; je n'en ai guères vu qui ne fuſſent plongées dans l'amertume, tandis qu'au dehors couvertes du maſque du bonheur elles paraiſſaient nager dans la joie ; & j'ai toûjours remarqué que les grands chagrins étaient le fruit de notre cupidité effrénée.

Pour moi, dit l'*Ingénu*, je penſe qu'une ame noble, recon-

Digitized by Google

naiſſante & ſenſible, peut vivre heureuſe ; & je compte bien jouïr d'une félicité ſans mélange avec la belle & généreuſe *St. Yves*. Car je me flatte, ajouta-t-il, en s'adreſſant à ſon frère avec le ſourire de l'amitié, que vous ne me refuſerez pas comme l'année paſſée, & que je m'y prendrai d'une manière plus décente. L'abbé ſe confondit en excuſes du paſſé & en proteſtations d'un attachement éternel.

L'oncle *Kerkabon* dit que ce ſerait le plus beau jour de ſa vie. La bonne tante en s'extaſiant & en pleurant de joie, s'écriait, Je vous l'avais bien dit que vous ne ſeriez jamais ſous-diacre ; ce ſacrement-ci vaut mieux que l'autre ; plût-à-DIEU que j'en euſſe été honorée ! mais je vous ſervirai de mère. Alors ce fut à qui rencherirait ſur les louanges de la tendre *St. Yves*.

Son amant avait le cœur trop plein de ce qu'elle avait fait pour lui, il l'aimait trop pour que l'avanture des diamans eût fait ſur ſon cœur une impreſſion dominante. Mais ces mots qu'il avait trop entendus, *vous me donnez la mort*, l'effrayaient encor en ſecret & corrompaient toute ſa joie, tandis que les éloges de ſa belle maîtreſſe augmentaient encor ſon amour. Enfin on n'était plus occupé que d'elle ; on ne parlait que du bonheur que ces deux amans méritaient ; on s'arrangeait pour vivre tous enſemble dans Paris, on faiſait des projets de fortune & d'agrandiſſement, on ſe livrait à toutes ces eſpérances que la moindre lueur de félicité fait naître ſi aiſément. Mais l'*Ingénu* dans le fond de ſon cœur éprouvait un ſentiment ſecret qui repouſſait cette illuſion. Il reliſait ces promeſſes ſignées *St. Pouange*, & les brevets ſignés *Louvois* ; on lui dépeignit ces deux hommes tels qu'ils étaient, ou qu'on les croyait être. Chacun parla des miniſtres & du miniſtère avec cette liberté de table regardée en France comme la plus précieuſe liberté qu'on puiſſe goûter ſur la terre.

Si j'étais roi de France, dit l'*Ingénu*, voici le miniſtre de la guerre que je choiſirais ; je voudrais un homme de la plus haute naiſſance, par la raiſon qu'il donne des ordres à la nobleſſe. J'exigerais qu'il eût été lui-même officier, qu'il eût paſſé par tous les grades, qu'il fût au moins lieutenant-général des armées, & digne d'être maréchal de France. Car n'eſt-il

pas

pas néceſſaire qu'il ait ſervi lui-même pour mieux connaître les détails du ſervice ? & les officiers n'obéïront-ils pas avec cent fois plus d'allégreſſe à un homme de guerre qui aura comme eux ſignalé ſon courage, qu'à un homme de cabinet qui ne peut que deviner tout au plus les opérations d'une campagne, quelque eſprit qu'il puiſſe avoir ? Je ne ſerais pas fâché que mon miniſtre fût généreux, quoique mon garde du tréſor royal en fût quelquefois un peu embarraſſé. J'aimerais qu'il eût un travail facile, & que même il ſe diſtinguât par cette gayeté d'eſprit, partage d'un homme ſupérieur aux affaires, qui plait tant à la nation, & qui rend tous les devoirs moins pénibles. Il déſirait qu'un miniſtre eût ce caractère, parce qu'il avait toûjours remarqué que cette belle humeur eſt incompatible avec la cruauté.

Mons de *Louvois* n'aurait peut-être pas été ſatisfait des ſouhaits de l'*Ingénu ;* il avait une autre ſorte de mérite.

Mais pendant qu'on était à table, la maladie de cette fille malheureuſe prenait un caractère funeſte ; ſon ſang s'était allumé, une fiévre dévorante s'était déclarée, elle ſouffrait & ne ſe plaignait point, attentive à ne pas troubler la joie des convives.

Son frère ſachant qu'elle ne dormait pas, alla au chevet de ſon lit ; il fut ſurpris de l'état où elle était. Tout le monde accourut ; l'amant ſe préſentait à la ſuite du frère. Il était ſans doute le plus allarmé & le plus attendri de tous ; mais il avait appris à joindre la diſcrétion à tous les dons heureux que la nature lui avait prodigués, & le ſentiment prompt des bienſéances commençait à dominer dans lui.

On fit venir auſſi-tôt un médecin du voiſinage. C'était un de ceux qui viſitent leurs malades en courant, qui confondent la maladie qu'ils viennent de voir avec celles qu'ils voyent, qui mettent une pratique aveugle dans une ſcience à laquelle toute la maturité d'un diſcernement ſain & réfléchi ne peut ôter ſon incertitude & ſes dangers. Il redoubla le mal par ſa précipitation à preſcrire un remède alors à la mode. De la mode juſques dans la médecine ! Cette manie était trop commune dans Paris.

La triſte *St. Yves* contribuait encor plus que ſon médecin

à rendre ſa maladie dangereuſe. Son ame tuait ſon corps. La foule des penſées qui l'agitaient portait dans ſes veines un poiſon plus dangereux que celui de la fiévre la plus brûlante.

CHAPITRE VINGTIEME.

La belle St. Yves *meurt, & ce qui en arrive.*

ON appella un autre médecin ; celui-ci au lieu d'aider la nature & de la laiſſer agir dans une jeune perſonne dans qui tous les organes rappellaient la vie, ne fut occupé que de contrecarrer ſon confrère. La maladie devint mortelle en deux jours. Le cerveau qu'on croit le ſiége de l'entendement, fut attaqué auſſi violemment que le cœur, qui eſt, dit-on, le ſiége des paſſions.

Quelle méchanique incompréhenſible a ſoumis les organes au ſentiment & à la penſée ? comment une ſeule idée douloureuſe dérange-t-elle le cours du ſang, & comment le ſang à ſon tour porte-t-il ſes irrégularités dans l'entendement humain ? quel eſt ce fluide inconnu & dont l'exiſtence eſt certaine, qui plus prompt, plus actif que la lumière vole en moins d'un clin d'œil dans tous les canaux de la vie, produit les ſenſations, la mémoire, la triſteſſe ou la joie, la raiſon ou le vertige, rappelle avec horreur ce qu'on voudrait oublier, & fait d'un animal penſant ou un objet d'admiration ou un ſujet de pitié & de larmes ?

C'était-là ce que diſait le bon *Gordon ;* & cette réflexion ſi naturelle que rarement font les hommes, ne dérobait rien à ſon attendriſſement ; car il n'était pas de ces malheureux philoſophes qui s'efforcent d'être inſenſibles. Il était touché du ſort de cette jeune fille, comme un père qui voit mourir lentement ſon enfant chéri. L'abbé de *St. Yves* était deſeſpéré, le prieur & ſa ſœur répandaient des ruiſſeaux de larmes. Mais qui pourrait peindre l'état de ſon amant ? nulle langue n'a des expreſſions qui répondent à ce comble des douleurs ; les langues ſont trop imparfaites.

Digitized by Google

La tante preſque ſans vie tenait la tête de la mourante dans ſes faibles bras, ſon frère était à genoux au pied du lit. Son amant preſſait ſa main qu'il baignait de pleurs, & éclatait en ſanglots ; il la nommait ſa bienfaictrice, ſon eſpérance, ſa vie, la moitié de lui-même, ſa maitreſſe, ſon épouſe. A ce mot d'*épouſe* elle ſoupira, le regarda avec une tendreſſe inexprimable, & ſoudain jetta un cri d'horreur ; puis dans un de ces intervalles où l'accablement & l'oppreſſion des ſens & les ſouffrances ſuſpendues laiſſent à l'ame ſa liberté & ſa force, elle s'écria, Moi votre épouſe ! Ah ! cher amant, ce nom, ce bonheur, ce prix n'étaient plus faits pour moi ; je meurs, & je le mérite. O DIEU de mon cœur ! ô vous que j'ai ſacrifié à des démons infernaux, c'en eſt fait, je ſuis punie, vivez heureux. Ces paroles tendres & terribles ne pouvaient être compriſes ; mais elles portaient dans tous les cœurs l'effroi & l'attendriſſement ; elle eut le courage de s'expliquer. Chaque mot fit frémir d'étonnement, de douleur & de pitié tous les aſſiſtans. Tous ſe réuniſſaient à déteſter l'homme puiſſant qui n'avait réparé une horrible injuſtice que par un crime, & qui avait forcé la plus reſpectable innocence à être ſa complice.

Qui ? vous coupable ! lui dit ſon amant, non, vous ne l'êtes pas ; le crime ne peut être que dans le cœur, le vôtre eſt à la vertu & à moi.

Il confirmait ce ſentiment par des paroles qui ſemblaient ramener à la vie la belle *St. Yves*. Elle ſe ſentit conſolée, & s'étonnait d'être aimée encore. Le vieux *Gordon* l'aurait condamnée dans le tems qu'il n'était que janſéniſte ; mais étant devenu ſage il l'eſtimait & il pleurait.

Au milieu de tant de larmes & de craintes, pendant que le danger de cette fille ſi chère rempliſſait tous les cœurs, que tout était conſterné, on annonce un courier de la cour. Un courier ! & de qui ? & pourquoi ? c'était de la part du confeſſeur du roi pour le prieur de la Montagne ; ce n'était pas le père de *la Chaiſe* qui écrivait, c'était le frère *Vadbled* ſon valet de chambre, homme très important dans ce tems-là, lui qui mandait aux archevêques les volontés du révérend père, lui qui donnait audience, lui qui promettait des bénéfices,

Digitized by Google

lui qui faiſait quelquefois expédier des lettres de cachet. Il écrivait à l'abbé de la Montagne » que ſa révérence était in-» formée des avantures de ſon neveu, que ſa priſon n'était » qu'une mépriſe, que ces petites diſgraces arrivaient fréquem-» ment, qu'il ne falait pas y faire attention, & qu'enfin il » convenait que lui prieur vînt lui préſenter ſon neveu le len-» demain, qu'il devait amener avec lui le bon homme *Gordon*, » que lui frère *Vadbled* les introduirait chez ſa révérence & » chez mons de *Louvois*, lequel leur dirait un mot dans ſon » anti-chambre.

Il ajoutait que l'hiſtoire de l'*Ingénu* & ſon combat contre les Anglais avaient été contés au roi, que ſûrement le roi daignerait le remarquer quand il paſſerait dans la galerie, & peut-être même lui ferait un ſigne de tête. La lettre finiſſait par l'eſpérance dont on le flattait que toutes les dames de la cour s'empreſſeraient de faire venir ſon neveu à leurs toilettes, que pluſieurs d'entre elles lui diraient, *bon jour*, *monſieur* l'*Ingénu*; & qu'aſſurément il ſerait queſtion de lui au ſouper du roi. La lettre était ſignée, Votre affectionné, *Vadbled* frère jéſuite.

Le prieur ayant lu la lettre tout haut, ſon neveu furieux, & commandant un moment à ſa colère, ne dit rien au porteur : mais ſe tournant vers le compagnon de ſes infortunes, il lui demanda ce qu'il penſait de ce ſtile. *Gordon* lui répondit, C'eſt donc ainſi qu'on traite les hommes comme des ſinges ! On les bat & on les fait danſer. L'*Ingénu* reprenant ſon caractère qui revient toûjours dans les grands mouvemens de l'ame, déchira la lettre par morceaux & les jetta au nez du courier : voilà ma réponſe. Son oncle épouvanté crut voir le tonnerre & vingt lettres de cachet tomber ſur lui. Il alla vite écrire & excuſer comme il put ce qu'il prenait pour l'emportement d'un jeune homme, & qui était la ſaillie d'une grande ame.

Mais des ſoins plus douloureux s'emparaient de tous les cœurs. La belle & infortunée *St. Yves* ſentait déja ſa fin approcher; elle était dans le calme, mais dans ce calme affreux de la nature affaiſſée qui n'a plus la force de combattre. O mon cher amant, dit-elle d'une voix tombante, la mort

Digitized by Google

me punit de ma faibleſſe, mais j'expire avec la conſolation de vous ſavoir libre. Je vous ai adoré en vous trahiſſant, & je vous adore en vous diſant un éternel adieu.

Elle ne ſe parait pas d'une vaine fermeté; elle ne concevait pas cette miſérable gloire de faire dire à quelques voiſins, elle eſt morte avec courage. Qui peut perdre à vingt ans ſon amant, ſa vie, & ce qu'on appelle l'*honneur*, ſans regrets & ſans déchiremens? Elle ſentait toute l'horreur de ſon état, & le faiſait ſentir par ces mots & par ces regards mourans qui parlent avec tant d'empire. Enfin, elle pleurait comme les autres dans les momens où elle eut la force de pleurer.

Que d'autres cherchent à louer les morts faſtueuſes de ceux qui entrent dans la deſtruction avec inſenſibilité. C'eſt le ſort de tous les animaux. Nous ne mourons comme eux que quand l'âge ou la maladie nous rend ſemblables à eux par la ſtupidité de nos organes. Quiconque fait une grande perte a de grands regrets; s'il les étouffe, c'eſt qu'il porte la vanité juſques dans les bras de la mort.

Lorſque le moment fatal fut arrivé, tous les aſſiſtans jettèrent des larmes & des cris. L'*Ingénu* perdit l'uſage de ſes ſens. Les ames fortes ont des ſentimens bien plus violens que les autres quand elles ſont tendres. Le bon *Gordon* le connaiſſait aſſez pour craindre qu'étant revenu à lui il ne ſe donnât la mort. On écarta toutes les armes; le malheureux jeune homme s'en apperçut; il dit à ſes parens & à *Gordon* ſans pleurer, ſans gémir, ſans s'émouvoir, Penſez-vous donc qu'il y ait quelqu'un ſur la terre qui ait le droit & le pouvoir de m'empêcher de finir ma vie? *Gordon* ſe garda bien de lui étaler ces lieux communs faſtidieux, par leſquels on eſſaye de prouver qu'il n'eſt pas permis d'uſer de ſa liberté pour ceſſer d'être quand on eſt horriblement mal, qu'il ne faut pas ſortir de ſa maiſon quand on ne peut plus y demeurer, que l'homme eſt ſur la terre comme un ſoldat à ſon poſte: comme s'il importait à l'Etre des êtres que l'aſſemblage de quelques parties de matière fût dans un lieu ou dans un autre; raiſons impuiſſantes qu'un deſeſpoir ferme & réfléchi dédaigne d'écouter, & auxquelles *Caton* ne répondit que par un coup de poignard.

Le morne & terrible ſilence de l'*Ingénu*, ſes yeux ſombres,

Digitized by Google

ſes lèvres tremblantes, les frémiſſemens de ſon corps portaient dans l'ame de tous ceux qui le regardaient ce mélange de compaſſion & d'effroi qui enchaine toutes les puiſſances de l'ame, qui exclut tout diſcours, & qui ne ſe manifeſte que par des mots entrecoupés. L'hôteſſe & ſa famille étaient accourues, on tremblait de ſon deſeſpoir, on le gardait à vuë, on obſervait tous ſes mouvemens. Déja le corps glacé de la belle *St. Yves* avait été porté dans une ſalle baſſe loin des yeux de ſon amant, qui ſemblait la chercher encore, quoiqu'il ne fût plus en état de rien voir.

Au milieu de ce ſpectacle de la mort, tandis que le corps eſt expoſé à la porte de la maiſon, que deux prêtres à côté d'un bénitier récitent des prières d'un air diſtrait, que des paſſans jettent quelques goutes d'eau bénite ſur la bière par oiſiveté, que d'autres pourſuivent leur chemin avec indifférence, que les parens pleurent & que les amans croyent ne pas ſurvivre à leur perte, le *St. Pouange* arrive avec l'amie de Verſailles.

Son goût paſſager n'ayant été ſatisfait qu'une fois était devenu de l'amour. Le refus de ſes bienfaits l'avait piqué. Le père de *la Chaiſe* n'aurait jamais penſé à venir dans cette maiſon; mais *St. Pouange* ayant tous les jours devant les yeux l'image de la belle *St. Yves*, brûlant d'aſſouvir une paſſion qui par une ſeule jouïſſance avait enfoncé dans ſon cœur l'aiguillon des déſirs, ne balança pas à venir lui-même chercher celle qu'il n'aurait pas peut-être voulu revoir trois fois ſi elle était venue d'elle-même.

Il deſcend de carroſſe; le premier objet qui ſe préſente à lui eſt une bière; il détourne les yeux avec ce ſimple dégout d'un homme nourri dans les plaiſirs, qui penſe qu'on doit lui épargner tout ſpectacle qui pourrait le ramener à la contemplation de la miſère humaine. Il veut monter. La femme de Verſailles demande par curioſité qui on va enterrer; on prononce le nom de mademoiſelle de *St. Yves*. A ce nom elle pâlit & pouſſa un cri affreux; *St. Pouange* ſe retourne; la ſurpriſe & la douleur rempliſſent ſon ame. Le bon *Gordon* était là les yeux remplis de larmes. Il interrompt ſes triſtes prières pour apprendre à l'homme de cour toute cette horrible cataſtrophe. Il lui parle avec cet empire que donnent la douleur & la vertu. *St. Pouange* n'était point né méchant;

Digitized by Google

le torrent des affaires & des amuſemens avait emporté ſon ame qui ne ſe connaiſſait pas encor. Il ne touchait point à la vieilleſſe qui endurcit d'ordinaire le cœur des miniſtres, il écoutait *Gordon* les yeux baiſſés, & il en eſſuyait quelques pleurs qu'il était étonné de répandre ; il connut le repentir.

Je veux voir abſolument, dit-il, cet homme extraordinaire dont vous m'avez parlé ; il m'attendrit preſque autant que cette innocente victime dont j'ai cauſé la mort. *Gordon* le ſuit juſqu'à la chambre où le prieur, la *Kerkabon*, l'abbé de *St. Yves* & quelques voiſins rappellaient à la vie le jeune homme retombé en défaillance.

J'ai fait votre malheur, lui dit le ſous-miniſtre, j'employerai ma vie à le réparer. La première idée qui vint à l'*Ingénu*, fut de le tuer & de ſe tuer lui-même après. Rien n'était plus à ſa place ; mais il était ſans armes & veillé de près. *St. Pouange* ne ſe rebuta point des refus accompagnés du reproche, du mépris & de l'horreur qu'il avait mérités, & qu'on lui prodigua. Le tems adoucit tout. Mons de *Louvois* vint enfin à bout de faire un excellent officier de l'*Ingénu*, qui a paru ſous un autre nom à Paris & dans les armées, avec l'approbation de tous les honnêtes gens, & qui a été à la fois un guerrier & un philoſophe intrépide.

Il ne parlait jamais de cette avanture ſans gémir ; & cependant ſa conſolation était d'en parler. Il chérit la mémoire de la tendre *St. Yves* juſqu'au dernier moment de ſa vie. L'abbé de *St. Yves* & le prieur eurent chacun un bon bénéfice ; la bonne *Kerkabon* aima mieux voir ſon neveu dans les honneurs militaires que dans le ſous-diaconat. La dévote de Verſailles garda les boucles de diamans, & reçut encor un beau préſent. Le père *Tout à tous* eut des boëtes de chocolat, de caffé, de ſucre candi, de citrons confits, avec les méditations du révérend père *Croiſet* & *la Fleur des Saints* reliés en maroquin. Le bon *Gordon* vécut avec l'*Ingénu* juſqu'à ſa mort dans la plus intime amitié ; il eut un bénéfice auſſi, & oublia pour jamais la grace efficace, & le concours concomitant. Il prit pour ſa deviſe *malheur eſt bon à quelque choſe.* Combien d'honnêtes gens dans le monde ont pu dire, *malheur n'eſt bon à rien !*

Digitized by Google

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

UN vieillard qui *Toûjours plaint le préſent & vante le paſſé*, me diſait, Mon ami, la France n'eſt pas auſſi riche qu'elle l'a été ſous *Henri IV*. Pourquoi ? c'eſt que les terres ne ſont pas ſi bien cultivées ; c'eſt que les hommes manquent à la terre, & que le journalier ayant enchéri ſon travail, pluſieurs colons laiſſent leurs héritages en friche.

D'où vient cette diſette de manœuvres ? .... De ce que quiconque s'eſt ſenti un peu d'induſtrie, a embraſſé les métiers de brodeur, de ciſeleur, d'horloger, d'ouvrier en ſoye, de procureur ou de théologien. C'eſt que la révocation de l'édit de Nantes a laiſſé un très grand vuide dans le royaume ; que les religieuſes & les mendians ſe ſont multipliés, & qu'enfin chacun a fui autant qu'il a pu le travail pénible de la culture, pour laquelle DIEU nous a fait naître, & que nous avons rendu ignominieuſe, tant nous ſommes ſenſés.

Une autre cauſe de notre pauvreté eſt dans nos beſoins nouveaux. Il faut payer à nos voiſins quatre millions d'un article, & cinq ou ſix d'un autre, pour mettre dans notre nez une poudre puante, venue de l'Amérique ; le caffé, le thé, le chocolat, la cochenille, l'indigo, les épiceries, nous coûtent

a) Madame de *Maintenon* qui en tout genre était une femme fort entendue, excepté dans celui ſur lequel elle conſultait le trigaut & proceſſif abbé *Gobelin* ſon confeſſeur ; madame de *Maintenon*, dis-je, dans une de ſes lettres fait le compte du ménage de ſon frère & de ſa femme en 1680. Le mari & la femme avaient à payer le loyer d'une maiſon agréable ; leurs domeſtiques étaient au nombre de dix. Ils avaient quatre chevaux & deux cochers, un bon dîner tous les jours. Mada-

Digitized by Google

coûtent plus de ſoixante millions par an. Tout cela était inconnu du tems de *Henri IV*, aux épiceries près, dont la conſommation était bien moins grande. Nous brûlons cent fois plus de bougie, & nous tirons plus de la moitié de notre cire de l'étranger, parce que nous négligeons les ruches. Nous voyons cent fois plus de diamans aux oreilles, au cou, aux mains de nos citoyennes de Paris & de nos grandes villes qu'il n'y en avait chez toutes les dames de la cour de *Henri IV*, en comptant la reine. Il a falu payer preſque toutes ces ſuperfluités argent comptant.

Obſervez ſurtout, que nous payons plus de quinze millions de rentes ſur l'hôtel-de-ville aux étrangers; & que *Henri IV* à ſon avénement en ayant trouvé pour deux millions en tout ſur cet hôtel imaginaire, en rembourſa ſagement une partie pour délivrer l'état de ce fardeau.

Conſidérez que nos guerres civiles avaient fait verſer en France les tréſors du Mexique, lorſque *Don Phelippo el diſcreto* voulait acheter la France, & que depuis ce tems-là les guerres étrangères nous ont débarraſſés de la moitié de notre argent.

Voilà en partie les cauſes de notre pauvreté. Nous la cachons ſous des lambris vernis & par l'artifice des marchandes de modes: nous ſommes pauvres avec goût. Il y a des financiers, des entrepreneurs, des négocians très riches; leurs enfans, leurs gendres ſont très riches: en général la nation ne l'eſt pas.

Le raiſonnement de ce vieillard, bon ou mauvais, fit ſur moi une impreſſion profonde; car le curé de ma paroiſſe qui a toûjours eu de l'amitié pour moi, m'a enſeigné un peu de géométrie & d'hiſtoire, & je commence à réfléchir, ce qui eſt très rare dans ma province. Je ne ſais s'il avait raiſon en tout: mais étant fort pauvre je n'eus pas grand peine à croire que j'avais beaucoup de compagnons. *a*)

Madame de *Maintenon* évalue le tout à neuf mille francs par an, & met trois mille livres pour le jeu, les ſpectacles, les fantaiſies, & les magnificences de monſieur & de madame. Il faudrait à préſent environ quarante mille livres pour mener une telle vie dans Paris. Il n'en eût falu que ſix mille du tems de *Henri IV*. Cet exemple prouve aſſez que le vieux bon homme ne radote pas abſolument.

Désastre de l'homme aux quarante écus.

Je ſuis bien aiſe d'apprendre à l'univers, que j'ai une terre qui me vaudrait net quarante écus de rente, n'était la taxe à laquelle elle eſt impoſée.

Il parut pluſieurs édits de quelques perſonnes qui ſe trouvant de loiſir gouvernent l'état au coin de leur feu. Le préambule de ces édits était que la puiſſance *légiſlatrice & exécutrice eſt née de droit divin co-propriétaire de ma terre ;* & que je lui dois au moins la moitié de ce que je mange. L'énormité de l'eſtomac de la puiſſance légiſlatrice & exécutrice me fit faire un grand ſigne de croix. Que ſerait-ce ſi cette puiſſance qui préſide à *l'ordre eſſentiel des ſociétés* avait ma terre en entier ? l'un eſt encor plus divin que l'autre.

Monſieur le controlleur-général ſait que je ne payais en tout que douze livres ; que c'était un fardeau très peſant pour moi, & que j'y aurais ſuccombé ſi Dieu ne m'avait donné le génie de faire des paniers d'ozier qui m'aidaient à ſupporter ma miſère. Comment donc pourrai-je tout d'un coup donner au roi vingt écus ?

Les nouveaux miniſtres diſaient encor dans leur préambule, qu'on ne doit taxer que les terres, parce que tout vient de la terre juſqu'à la pluye ; & que par conſéquent il n'y a que les fruits de la terre qui doivent l'impôt.

Un de leurs huiſſiers vint chez moi dans la dernière guerre : il me demanda pour ma quote-part trois ſeptiers de bled, & un ſac de fêves, le tout valant vingt écus, pour ſoutenir la guerre qu'on faiſait, & dont je n'ai jamais ſu la raiſon, ayant ſeulement entendu dire que dans cette guerre il n'y avait rien à gagner du tout pour mon pays & beaucoup à perdre. Comme je n'avais alors ni bled, ni fêves, ni argent, la puiſſance légiſlatrice & exécutrice me fit traîner en priſon ; & on fit la guerre comme on put.

En ſortant de mon cachot, n'ayant que la peau ſur les os, je rencontrai un homme jouflu & vermeil dans un carroſſe à

Digitized by Google

ſix chevaux ; il avait ſix laquais & donnait à chacun d'eux pour gages le double de mon revenu. Son maître d'hôtel auſſi vermeil que lui, avait deux mille francs d'appointemens, & lui en volait par an vingt mille. Sa maîtreſſe lui coûtait quarante mille écus en ſix mois : je l'avais connu autrefois dans le tems qu'il était moins riche que moi : il m'avoua pour me conſoler qu'il jouïſſait de quatre cent mille livres de rente ; vous en payez donc deux cent mille à l'état, lui dis-je, pour ſoutenir la guerre avantageuſe que nous avons ; car moi qui n'ai juſte que mes cent vingt livres il faut que j'en paye la moitié.

Moi ! dit-il, que je contribue aux beſoins de l'état ! Vous voulez rire, mon ami : j'ai hérité d'un oncle qui avait gagné huit millions à Cadiz & à Surate ; je n'ai pas un pouce de terre ; tout mon bien eſt en contracts, en billets ſur la place ; je ne dois rien à l'état ; c'eſt à vous de donner la moitié de votre ſubſiſtance, vous qui êtes un ſeigneur terrien. Ne voyez-vous pas que ſi le miniſtre des finances exigeait de moi quelques ſecours pour la patrie, il ſerait un imbécille qui ne ſaurait pas calculer ; car tout vient de la terre : l'argent & les billets ne ſont que des gages d'échange : au lieu de mettre ſur une carte au pharaon cent ſeptiers de bled, cent bœufs, mille moutons, & deux cent ſacs d'avoine, je joue des rouleaux d'or qui repréſentent ces denrées dégoutantes. Si après avoir mis *l'impôt unique* ſur ces denrées, on venait encor me demander de l'argent, ne voyez-vous pas que ce ſerait un double emploi ? que ce ſerait demander deux fois la même choſe ? Mon oncle vendit à Cadiz pour deux millions de votre bled, & pour deux millions d'étoffes fabriquées avec votre laine : il gagna plus de cent pour cent dans ces deux affaires. Vous concevez bien que ce profit fut fait ſur des terres déja taxées : ce que mon oncle achetait dix ſous de vous, il le revendait plus de cinquante francs au Mexique, & tous fraix faits, il eſt revenu avec huit millions.

Vous ſentez bien qu'il ſerait d'une horrible injuſtice de lui redemander quelques oboles ſur les dix ſous qu'il vous donna. Si vingt neveux comme moi, dont les oncles auraient gagné dans le bon tems chacun huit millions au Mexique, à Buenos-

Digitized by Google

Aires, à Lima, à Surate, ou à Pondichéri, prêtaient ſeulement à l'état chacun deux cent mille francs dans les beſoins urgens de la patrie, cela produirait quatre millions : quelle horreur ! Payez, mon ami, vous qui jouiſſez en paix d'un revenu clair & net de quarante écus ; ſervez bien la patrie, & venez quelquefois dîner avec ma livrée.

Ce diſcours plauſible me fit beaucoup réfléchir, & ne me conſola guères.

Entretien avec un géomètre.

Il arrive quelquefois qu'on ne peut rien répondre & qu'on eſt pas perſuadé. On eſt atterré ſans pouvoir être convaincu. On ſent dans le fond de ſon ame un ſcrupule, une répugnance qui nous empêche de croire ce qu'on nous a prouvé. Un géomètre vous démontre qu'entre un cercle & une tangente, vous pouvez faire paſſer une infinité de lignes courbes, & que vous n'en pouvez faire paſſer une droite. Vos yeux, votre raiſon vous diſent le contraire. Le géomètre vous répond gravement que c'eſt-là un infini du ſecond ordre. Vous vous taiſez, & vous vous en retournez tout ſtupéfait, ſans avoir aucune idée nette, ſans rien comprendre, & ſans rien repliquer.

Vous conſultez un géomètre de meilleure foi qui vous explique le myſtère. Nous ſuppoſons, dit-il, ce qui ne peut être dans la nature, des lignes qui ont de la longueur ſans largeur ; il eſt impoſſible phyſiquement parlant qu'une ligne réelle en pénètre une autre. Nulle courbe, ni nulle droite réelle ne peut paſſer entre deux lignes réelles qui ſe touchent ; ce ne ſont-là que des jeux de l'entendement, des chimères idéales ; & la véritable géométrie eſt l'art de meſurer les choſes exiſtantes.

Je fus très content de l'aveu de ce ſage mathématicien, & je me mis à rire dans mon malheur d'apprendre qu'il y avait de la charlatanerie juſques dans la ſcience qu'on appelle *la haute ſcience*.

Mon géomètre était un citoyen philoſophe qui avait daigné quelquefois cauſer avec moi dans ma chaumière. Je lui dis,

Digitized by Google

Monſieur, vous avez tâché d'éclairer les badauts de Paris ſur le plus grand intérêt des hommes, la durée de la vie humaine. Le miniſtère a connu par vous ſeul ce qu'il doit donner aux rentiers viagers ſelon leurs différens âges. Vous avez propoſé de donner aux maiſons de la ville l'eau qui leur manque, & de nous ſauver enfin de l'opprobre & du ridicule d'entendre toûjours crier à l'eau, & de voir des femmes enfermées dans un cerceau oblong porter deux ſeaux d'eau peſant enſemble trente livres à un quatriéme étage auprès d'un privé. Faites-moi, je vous prie, l'amitié de me dire combien il y a d'animaux à deux mains & à deux pieds en France.

Le Géomètre.

On prétend qu'il y en a environ vingt millions, & je veux bien adopter ce calcul très probable *b*), en attendant qu'on le vérifie; ce qui ſerait très aiſé, & qu'on n'a pas encor fait, *parce qu'on ne s'aviſe jamais de tout.*

L'Homme aux quarante écus.

Combien croyez-vous que le territoire de France contienne d'arpens?

Le Géomètre.

Cent trente millions, dont preſque la moitié eſt en chemins, en villes, villages, landes, bruyères, marais, ſables, terres ſtériles, couvens inutiles, jardins de plaiſance plus agréables qu'utiles, terrains incultes, mauvais terrains mal cultivés. On pourrait réduire les terres d'un bon raport à ſoixante & quinze millions d'arpens quarrés; mais comptons-en quatre-vingt millions; on ne ſaurait trop faire pour ſa patrie.

b) Cela eſt prouvé par les mémoires des intendans faits à la fin du dix-ſeptiéme ſiécle, combinés avec le dénombrement par feux, compoſé en 1753 par ordre de monſieur le comte d'*Argenſon*, & ſurtout avec l'ouvrage très exact de monſieur de *Mezence* fait ſous les yeux de monſieur l'intendant de *la Michaudière* l'un des hommes les plus éclairés.

Digitized by Google

L'Homme aux quarante écus.

Combien croyez-vous que chaque arpent raporte l'un dans l'autre année commune, en bleds, en ſemence de toute eſpèce, vins, étangs, bois, métaux, beſtiaux, fruits, laines, ſoyes, lait, huile, tous fraix faits, ſans compter l'impôt ?

Le Géomètre.

Mais, s'ils produiſent chacun vingt-cinq livres, c'eſt beaucoup ; cependant, mettons trente livres pour ne pas décourager nos concitoyens. Il y a des arpens qui produiſent des valeurs renaiſſantes eſtimées trois cent livres ; il y en a qui produiſent trois livres. La moyenne proportionnelle entre trois & trois cent eſt trente ; car vous voyez bien que trois eſt à trente comme trente eſt à trois cent. Il eſt vrai que s'il y avait beaucoup d'arpens à trente livres & très peu à trois cent livres, notre compte ne s'y trouverait pas ; mais encor une fois, je ne veux point chicaner.

L'Homme aux quarante écus.

Eh bien, monſieur, combien les quatre-vingt millions d'arpens donneront-ils de revenu, eſtimé en argent ?

Le Géomètre.

Le compte eſt tout fait : cela produit par an deux milliards quatre cent millions de livres numéraires au cours de ce jour.

L'Homme aux quarante écus.

J'ai lu que *Salomon* poſſédait lui ſeul vingt-cinq milliards d'argent comptant : & certainement il n'y a pas deux milliards quatre cent millions d'eſpèces circulantes dans la France, qu'on m'a dit être beaucoup plus grande & plus riche que le pays de *Salomon*.

Digitized by Google

Le Géomètre.

C'eſt-là le myſtère : il y a peut-être à préſent environ neuf cent millions d'argent circulant dans le royaume ; & cet argent paſſant de main en main ſuffit pour payer toutes les denrées & tous les travaux : le même écu peut paſſer mille fois de la poche du cultivateur dans celle du cabaretier & du commis des aides.

L'Homme aux quarante écus.

J'entends. Mais vous m'avez dit que nous ſommes vingt millions d'habitans, hommes & femmes, vieillards & enfans, combien pour chacun, s'il vous plait ?

Le Géomètre.

Cent vingt livres, ou quarante écus.

L'Homme aux quarante écus.

Vous avez deviné tout juſte mon revenu : j'ai quatre arpens qui en comptant les années de repos mêlées avec les années de produit me valent cent vingt livres ; c'eſt peu de choſe.

Quoi ! ſi chacun avait une portion égale comme dans l'âge d'or, chacun n'aurait que cinq louis d'or par an ?

Le Géomètre.

Pas davantage, ſuivant notre calcul que j'ai un peu enflé. Tel eſt l'état de la nature humaine. La vie & la fortune ſont bien bornées ; on ne vit à Paris l'un portant l'autre que vingt-deux à vingt-trois ans ; l'un portant l'autre on n'a tout au plus que cent vingt livres par an à dépenſer ; c'eſt-à-dire que votre nourriture, votre vêtement, votre logement, vos meubles, ſont repréſentés par la ſomme de cent vingt livres.

Digitized by Google

L'Homme aux quarante écus.

Hélas ! que vous ai-je fait pour m'ôter ainſi la fortune & la vie ? Eſt-il vrai que je n'aye que vingt-trois ans à vivre, à moins que je ne vole la part de mes camarades ?

Le Géomètre.

Cela eſt inconteſtable dans la bonne ville de Paris ; mais de ces vingt-trois ans, il en faut retrancher au moins dix de votre enfance ; car l'enfance n'eſt pas une jouiſſance de la vie, c'eſt une préparation ; c'eſt le veſtibule de l'édifice, c'eſt l'arbre qui n'a pas encor donné de fruits, c'eſt le crépuſcule d'un jour. Retranchez des treize années qui vous reſtent le tems du ſommeil, & celui de l'ennui, c'eſt au moins la moitié : reſte ſix ans & demi que vous paſſez dans le chagrin, les douleurs, quelques plaiſirs & l'eſpérance.

L'Homme aux quarante écus.

Miſéricorde ! votre compte ne va pas à trois ans d'une exiſtence ſupportable.

Le Géomètre.

Ce n'eſt pas ma faute. La nature ſe ſoucie fort peu des individus. Il y a d'autres inſectes qui ne vivent qu'un jour, mais dont l'eſpèce dure à jamais. La nature eſt comme ces grands princes qui comptent pour rien la perte de quatre cent mille hommes, pourvu qu'ils viennent à bout de leurs auguſtes deſſeins.

L'Homme aux quarante écus.

Quarante écus & trois ans à vivre ! quelle reſſource imagineriez-vous contre ces deux malédictions ?

Le Géomètre.

Pour la vie, il faudrait rendre dans Paris l'air plus pur, que

que les hommes mangeaſſent moins, qu'ils fiſſent plus d'exercice, que les mères allaitaſſent leurs enfans, qu'on ne fût plus aſſez mal aviſé pour craindre l'inoculation; c'eſt ce que j'ai déja dit; & pour la fortune, il n'y a qu'à ſe marier & faire des garçons & des filles.

L'Homme aux quarante écus.

Quoi! le moyen de vivre commodément eſt d'aſſocier ma miſère à celle d'un autre?

Le Géomètre.

Cinq ou ſix miſères enſemble font un établiſſement très tolérable. Ayez une brave femme, deux garçons & deux filles ſeulement, cela fait ſept cent vingt livres pour votre petit ménage, ſuppoſé que juſtice ſoit faite, & que chaque individu ait cent vingt livres de rente. Vos enfans en bas âge ne vous coûtent preſque rien; devenus grands ils vous ſoulagent; leurs ſecours mutuels vous ſauvent preſque toutes les dépenſes, & vous vivez très heureuſement en philoſophe, pourvu que ces meſſieurs qui gouvernent l'état n'ayent pas la barbarie de vous extorquer à chacun vingt écus par an; mais le malheur eſt que nous ne ſommes plus dans l'âge d'or, où les hommes nés tous égaux avaient également part aux productions ſucculentes d'une terre non cultivée. Il s'en faut beaucoup aujourd'hui que chaque être à deux mains & à deux pieds poſſède un fonds de cent vingt livres de revenu.

L'Homme aux quarante écus.

Ha! vous nous ruinez. Vous nous diſiez tout-à-l'heure, que dans un pays où il y a quatre-vingt millions d'arpens de terre aſſez bonne, & vingt millions d'habitans, chacun doit jouir de cent vingt livres de rente, & vous nous les ôtez!

Le Géomètre.

Je comptais ſuivant les régiſtres du ſiécle d'or, & il faut

compter ſuivant le ſiécle de fer. Il y a beaucoup d'habitans qui n'ont que la valeur de dix écus de rente, d'autres qui n'en ont que quatre ou cinq, & plus de ſix millions d'hommes qui n'ont abſolument rien.

L'Homme aux quarante écus.

Mais ils mourraient de faim au bout de trois jours.

Le Géomètre.

Point du tout; les autres qui poſſédent leurs portions, les font travailler, & partagent avec eux; c'eſt ce qui paye le théologien, le confiturier, l'apoticaire, le prédicateur, le comédien, le procureur & le fiacre. Vous vous êtes cru à plaindre de n'avoir que cent vingt livres à dépenſer par an, réduites à cent huit livres à cauſe de votre taxe de douze francs; mais regardez les ſoldats qui donnent leur ſang pour la patrie; ils ne diſpoſent, à quatre ſous par jour, que de ſoixante & treize livres, & ils vivent gayement en s'aſſociant par chambrées.

L'Homme aux quarante écus.

Ainſi donc un ex-jéſuite a plus de cinq fois la paye du ſoldat. Cependant les ſoldats ont rendu plus de ſervices à l'état ſous les yeux du roi à Fontenoy, à Laufelt, au ſiége de Fribourg, que n'en a jamais rendu le révérend père *la Valette.*

Le Géomètre.

Rien n'eſt plus vrai: & même chaque jéſuite devenu libre a plus à dépenſer qu'il ne coûtait à ſon couvent; il y en a même qui ont gagné beaucoup d'argent à faire des brochures contre les parlemens, comme le révérend père *Patouillet*, & le révérend père *Nonotte.* Chacun s'ingénie dans ce monde; l'un eſt à la tête d'une manufacture d'étoffes, l'autre de porcelaine; un autre entreprend l'opéra; celui-ci fait la gazette

Digitized by Google

eccléſiaſtique ; cet autre une tragédie bourgeoiſe ou un roman dans le goût anglais ; il entretient le papetier, le marchand d'encre, le libraire, le colporteur, qui ſans lui demanderaient l'aumône. Ce n'eſt enfin que la reſtitution de cent vingt livres à ceux qui n'ont rien qui fait fleurir l'état.

L'Homme aux quarante écus.

Parfaite manière de fleurir !

Le Géomètre.

Il n'y en a point d'autre ; par tout pays le riche fait vivre le pauvre. Voilà l'unique ſource de l'induſtrie du commerce. Plus la nation eſt induſtrieuſe, plus elle gagne ſur l'étranger. Si nous attrapions de l'étranger dix millions par an pour la balance du commerce, il y aurait dans vingt ans deux cent millions de plus dans l'état ; ce ſerait dix francs de plus dans le royaume, & ce ſerait dix francs de plus à répartir loyalement ſur chaque tête ; c'eſt-à-dire que les négocians feraient gagner à chaque pauvre dix francs de plus une fois payés, dans l'eſpérance de faire des gains encor plus conſidérables. Mais le commerce a ſes bornes comme la fertilité de la terre ; autrement la progreſſion irait à l'infini ; & puis, il n'eſt pas ſûr que la balance de notre commerce nous ſoit toûjours favorable ; il y a des tems où nous perdons.

L'Homme aux quarante écus.

J'ai entendu parler beaucoup de population. Si nous nous aviſions de faire le double d'enfans de ce que nous en faiſons, ſi notre patrie était peuplée du double, ſi nous avions quarante millions d'habitans au lieu de vingt, qu'arriverait-il ?

Le Géomètre.

Il arriverait que chacun n'aurait à dépenſer que vingt écus l'un portant l'autre, ou qu'il faudrait que la terre rendit le dou-

ble de ce qu'elle rend ; ou qu'il y aurait le double de pauvres ; ou qu'il faudrait avoir le double d'induſtrie & gagner le double ſur l'étranger, ou envoyer la moitié de la nation en Amérique ; ou que la moitié de la nation mangeât l'autre.

L'Homme aux quarante écus.

Contentons-nous donc de nos vingt millions d'hommes & de nos cent vingt livres par tête, réparties comme il plait à DIEU : mais cette ſituation eſt triſte, & votre ſiécle de fer eſt bien dur.

Le Géomètre.

Il n'y a aucune nation qui ſoit mieux ; & il en eſt beaucoup qui ſont plus mal. Croyez-vous qu'il y ait dans le Nord de quoi donner la valeur de cent vingt livres à chaque habitant ? S'ils avaient eu l'équivalent, les Huns, les Goths, les Vandales, & les Francs n'auraient pas déſerté leur patrie pour aller s'établir ailleurs, le fer & la flamme à la main.

L'Homme aux quarante écus.

Si je vous laiſſais dire, vous me perſuaderiez bientôt que je ſuis heureux avec mes cent vingt francs.

Le Géomètre.

Si vous penſiez être heureux, en ce cas vous le ſeriez.

L'Homme aux quarante écus.

On ne peut s'imaginer être ce qu'on n'eſt pas, à moins qu'on ne ſoit fou.

Le Géomètre.

Je vous ai déja dit que pour être plus à votre aiſe & plus heureux que vous n'êtes, il faut que vous preniez une femme ; mais j'ajouterai qu'elle doit avoir comme vous cent vingt

Digitized by Google

livres de rente, c'eſt-à-dire quatre arpens à dix écus l'arpent. Les anciens Romains n'en avaient chacun que trois. Si vos enfans ſont induſtrieux, ils pourront en gagner chacun autant en travaillant pour les autres.

L'Homme aux quarante écus.

Ainſi ils ne pourront avoir de l'argent ſans que d'autres en perdent.

Le Géomètre.

C'eſt la loi de toutes les nations, on ne reſpire qu'à ce prix.

L'Homme aux quarante écus.

Et il faudra que ma femme & moi nous donnions chacun la moitié de notre récolte à la puiſſance légiſlatrice & exécutrice, & que les nouveaux miniſtres d'état nous enlèvent la moitié du prix de nos ſueurs & de la ſubſtance de nos pauvres enfans avant qu'ils puiſſent gagner leur vie ! Dites-moi, je vous prie, combien nos nouveaux miniſtres font entrer d'argent de droit divin dans les coffres du roi ?

Le Géomètre.

Vous payez vingt écus pour quatre arpens qui vous en raportent quarante. L'homme riche qui poſsède quatre cent arpens payera deux mille écus par ce nouveau tarif, & les quatre-vingt millions d'arpens rendront au roi douze cent millions de livres par année, ou quatre cent millions d'écus.

L'Homme aux quarante écus.

Cela me paraît impratiquable & impoſſible.

Le Géomètre.

Vous avez très grande raiſon, & cette impoſſibilité eſt une

démonſtration géométrique qu'il y a un vice fondamental de raiſonnement dans nos nouveaux miniſtres.

L'Homme aux quarante écus.

N'y a-t-il pas auſſi une prodigieuſe injuſtice démontrée à me prendre la moitié de mon bled, de mon chanvre, de la laine de mes moutons, &c. & de n'exiger aucun ſecours de ceux qui auront gagné dix ou vingt ou trente mille livres de rente avec mon chanvre dont ils ont tiſſu de la toile, avec ma laine dont ils ont fabriqué des draps, avec mon bled qu'ils auront vendu plus cher qu'ils ne l'ont acheté ?

Le Géomètre.

L'injuſtice de cette adminiſtration eſt auſſi évidente que ſon calcul eſt erroné. Il faut que l'induſtrie ſoit favoriſée, mais il faut que l'induſtrie opulente ſecoure l'état. Cette induſtrie vous a certainement ôté une partie de vos cent vingt livres, & ſe les eſt appropriées en vous vendant vos chemiſes & votre habit vingt fois plus cher qu'ils ne vous auraient coûté ſi vous les aviez faits vous-même. Le manufacturier qui s'eſt enrichi à vos dépends, a, je l'avouë, donné un ſalaire à ſes ouvriers qui n'avaient rien par eux-mêmes ; mais il a retenu pour lui chaque année une ſomme qui lui a valu enfin trente mille livres de rente ; il a donc acquis cette fortune à vos dépends ; vous ne pourrez jamais lui vendre vos denrées aſſez cher pour vous rembourſer de ce qu'il a gagné ſur vous ; car ſi vous tentiez ce ſurhauſſement, il en ferait venir de l'étranger à meilleur prix. Une preuve que cela eſt ainſi, c'eſt qu'il reſte toûjours poſſeſſeur de ſes trente mille livres de rente, & vous reſtez avec vos cent vingt livres, qui diminuent ſouvent bien loin d'augmenter.

Il eſt donc néceſſaire & équitable que l'induſtrie rafinée du négociant paye plus que l'induſtrie groſſière du laboureur. Il en eſt de même des receveurs des deniers publics. Votre taxe avait été juſqu'ici de douze francs avant que nos grands miniſtres vous euſſent pris vingt écus. Sur ces douze francs, le

Digitized by Google

publicain retenait dix ſols pour lui. Si dans votre province il y a cinq cent mille ames, il aura gagné deux cent-cinquante mille francs par an. Qu'il en dépenſe cinquante, il eſt clair qu'au bout de dix ans il aura deux millions de bien. Il eſt très juſte qu'il contribue à proportion, ſans quoi tout ſerait perverti & bouleverſé.

L'Homme aux quarante écus.

Je vous remercie d'avoir taxé ce financier, cela ſoulage mon imagination; mais puiſqu'il a ſi bien augmenté ſon ſuperflu, comment puis-je faire pour accroître auſſi ma petite fortune?

Le Géomètre.

Je vous l'ai déja dit, en vous mariant, en travaillant, en tâchant de tirer de votre terre quelques gerbes de plus que ce qu'elle vous produiſait.

L'Homme aux quarante écus.

Je ſuppoſe que j'aye bien travaillé, que toute la nation en ait fait autant, que la puiſſance légiſlatrice & exécutrice en ait reçu un plus gros tribut, combien la nation a-t-elle gagné au bout de l'année?

Le Géomètre.

Rien du tout; à moins qu'elle n'ait fait un commerce étranger utile; mais elle aura vécu plus commodément. Chacun aura eu à proportion plus d'habits, de chemiſes, de meubles, qu'il n'en avait auparavant. Il y aura eu dans l'état une circulation plus abondante, les ſalaires auront été augmentés avec le tems à-peu-près en proportion du nombre de gerbes de bled, de toiſons de moutons, de cuirs de bœufs, de cerfs & de chèvres qui auront été employés, de grapes de raiſin qu'on aura foulées dans le preſſoir. On aura payé au roi plus de valeurs de denrées en argent, & le roi aura rendu plus de valeurs à tous ceux qu'il aura fait travailler ſous ſes ordres; mais il n'y aura pas un écu de plus dans le royaume.

Digitized by Google

L'Homme aux quarante écus.

Que reſtera-t-il donc à la puiſſance au bout de l'année ?

Le Géomètre.

Rien encor une fois ; c'eſt ce qui arrive à toute puiſſance; elle ne théſauriſe pas ; elle a été nourrie, vétue, logée, meublée ; tout le monde l'a été auſſi, chacun ſuivant ſon état ; & ſi elle théſauriſe, elle a arraché à la circulation autant d'argent qu'elle en a entaſſé ; elle a fait autant de malheureux qu'elle a mis de fois quarante écus dans ſes coffres.

L'Homme aux quarante écus.

Mais ce grand *Henri IV* n'était donc qu'un vilain, un ladre, un pillard ; car on m'a conté qu'il avait encaqué dans la Baſtille plus de cinquante millions de notre monnoie d'aujourd'hui.

Le Géomètre.

C'était un homme auſſi bon, auſſi prudent que valeureux. Il allait faire une juſte guerre, & en amaſſant dans ſes coffres vingt-deux millions de ſon tems, en ayant encore à recevoir plus de vingt autres qu'il laiſſait circuler, il épargnait à ſon peuple plus de cent millions qu'il en aurait coûté, s'il n'avait pas pris ces utiles meſures. Il ſe rendait moralement ſûr du ſuccès contre un ennemi qui n'avait pas les mêmes précautions. Le calcul des probabilités était prodigieuſement en ſa faveur. Ses vingt-deux millions encaiſſés prouvaient qu'il y avait alors dans le royaume la valeur de vingt-deux millions d'excédent dans les biens de la terre ; ainſi perſonne ne ſouffrait.

L'Homme aux quarante écus.

Mon vieillard me l'avait bien dit, qu'on était à proportion plus riche ſous l'adminiſtration du duc de *Sulli*, que ſous celle des nouveaux miniſtres qui ont mis l'impôt unique, & qui m'ont

m'ont pris vingt écus ſur quarante. Dites-moi, je vous en prie, y a-t-il une nation au monde qui jouiſſe de ce beau bénéfice de l'impôt unique ?

Le Géomètre.

Pas une nation opulente. Les Anglais qui ne rient guères, ſe ſont mis à rire quand ils ont appris que des gens d'eſprit avaient propoſé parmi nous cette adminiſtration. Les Chinois exigent une taxe de tous les vaiſſeaux marchands qui abordent à Kanton. Les Hollandais payent à Nangazaqui quand ils ſont reçus au Japon, ſous prétexte qu'ils ne ſont pas chrétiens. Les Lapons & les Samoyèdes, à la vérité, ſont ſoumis à un impôt unique en peaux de martre ; la république de St. Marin ne paye que des dixmes pour entretenir l'état dans ſa ſplendeur.

Il y a dans notre Europe une nation célèbre par ſon équité & pour ſa valeur, qui ne paye aucune taxe, c'eſt le peuple Helvétien ; mais voici ce qui eſt arrivé ; ce peuple s'eſt mis à la place des ducs d'Autriche, & de Zeringue, les petits cantons ſont démocratiques & très pauvres, chaque habitant y paye une ſomme très modique pour les beſoins de la petite république. Dans les cantons riches, on eſt chargé envers l'état des redevances que les archiducs d'Autriche & les ſeigneurs fonciers exigeaient : les cantons proteſtans ſont à proportion du double plus riches que les catholiques, parce que l'état y poſſède les biens des moines. Ceux qui étaient ſujets des archiducs d'Autriche, des ducs de Zeringue & des moines, le ſont aujourd'hui de la patrie ; ils payent à cette patrie les mêmes dixmes, les mêmes droits, les mêmes lods & ventes qu'ils payaient à leurs anciens maîtres ; & comme les ſujets en général ont très peu de commerce, le négoce n'eſt aſſujetti à aucune charge, excepté de petits droits d'entrepôt : les hommes trafiquent de leur valeur avec les puiſſances étrangères, & ſe vendent pour quelques années, ce qui fait entrer quelque argent dans leur pays à nos dépends ; & c'eſt un exemple auſſi unique dans le monde policé, que l'eſt l'impôt établi par vos nouveaux légiſlateurs.

L'Homme aux quarante écus.

Ainſi, monſieur, les Suiſſes ne ſont pas de droit divin dépouillés de la moitié de leurs biens ; & celui qui poſſède quatre vaches n'en donne pas deux à l'état ?

Le Géomètre.

Non, ſans doute. Dans un canton, ſur treize tonneaux de vin on en donne un, & on en boit douze. Dans un autre canton on paye la douziéme partie, & on en boit onze.

L'Homme aux quarante écus.

Ah ! qu'on me faſſe Suiſſe. Le maudit impôt que l'impôt unique & inique, qui m'a réduit à demander l'aumône ! mais trois ou quatre cent impôts, dont les noms mêmes me ſont impoſſibles à retenir & à prononcer, ſont-ils plus juſtes & plus honnêtes ? Y a-t-il jamais eu un légiſlateur qui, en fondant un état, ait imaginé de créer des conſeillers du roi, meſureurs de charbon, jaugeurs de vin, mouleurs de bois, languayeurs de porc, controlleurs de beurre ſalé ? d'entretenir une armée de faquins deux fois plus nombreuſe que celle d'*Alexandre*, commandée par ſoixante généraux qui mettent le pays à contribution, qui remportent des victoires ſignalées tous les jours, qui font des priſonniers, & qui quelquefois les ſacrifient en l'air ou ſur un petit théâtre de planches, comme faiſaient les anciens Scythes, à ce que m'a dit mon curé ?

Une telle légiſlation, contre laquelle tant de cris s'élevaient & qui faiſait verſer tant de larmes, valait-elle mieux que celle qui m'ôte tout d'un coup nettement & paiſiblement la moitié de mon exiſtence ? J'ai peur qu'à bien compter on ne m'en prît en détail les trois quarts ſous l'ancienne finance.

Le Géomètre.

Iliacos intra muros peccatur & extra.
Eſt modus in rebus, caveas ne quid nimis.

Digitized by Google

L'Homme aux quarante écus.

J'ai appris un peu d'hiſtoire & de géométrie, mais je ne ſais pas le latin.

Le Géomètre.

Cela ſignifie à-peu-près, *on a tort des deux côtés. Gardez le milieu en tout. Rien de trop.*

L'Homme aux quarante écus.

Oui, rien de trop, c'eſt ma ſituation; mais je n'ai pas aſſez.

Le Géomètre.

Je conviens que vous périrez de faim, & moi auſſi, & l'état auſſi, ſuppoſé que la nouvelle adminiſtration dure ſeulement deux ans; mais il faut eſpérer que DIEU aura pitié de nous.

L'Homme aux quarante écus.

On paſſe ſa vie à eſpérer, & on meurt en eſpérant. Adieu, monſieur; vous m'avez inſtruit, mais j'ai le cœur navré.

Le Géomètre.

C'eſt ſouvent le fruit de la ſcience.

AVANTURE AVEC UN CARME.

Quand j'eus bien remercié l'académicien de l'académie des ſciences de m'avoir mis au fait, je m'en allai tout pantois, louant la Providence, mais gromelant entre mes dents ces triſtes paroles, *vingt écus de rente ſeulement pour vivre, & n'avoir que vingt-deux ans à vivre!* Hélas! puiſſe notre vie être encor plus courte, puis qu'elle eſt ſi malheureuſe!

Digitized by Google

Je me trouvai bientôt vis-à-vis d'une maiſon ſuperbe. Je ſentais déja la faim ; je n'avais pas ſeulement la cent vingtiéme partie de la ſomme qui appartient de droit à chaque individu. Mais dès qu'on m'eut appris que ce palais était le couvent des révérends pères carmes déchauſſés, je conçus de grandes eſpérances ; & je dis, puiſque ces ſaints ſont aſſez humbles pour marcher pieds nuds, ils ſeront aſſez charitables pour me donner à dîner.

Je ſonnai ; un carme vint ; que voulez-vous, mon fils ? du pain, mon révérend père, les nouveaux édits m'ont tout ôté. Mon fils, nous demandons nous-mêmes l'aumône, nous ne la faiſons pas. Quoi ! votre ſaint inſtitut vous ordonne de n'avoir pas de ſouliers, & vous avez une maiſon de prince, & vous me refuſez à manger ! Mon fils, il eſt vrai que nous ſommes ſans ſouliers & ſans bas ; c'eſt une dépenſe de moins ; mais nous n'avons pas plus froid aux pieds qu'aux mains ; & ſi notre ſaint inſtitut nous avait ordonné d'aller cu nud, nous n'aurions point froid au derrière. A l'égard de notre belle maiſon, nous l'avons aiſément bâtie, parce que nous avons cent mille livres de rentes en maiſons dans la même rue.

Ah ah ! vous me laiſſez mourir de faim, & vous avez cent mille livres de rentes : vous en rendez donc cinquante mille au nouveau gouvernement ?

Dieu nous préſerve de payer une obole. Le ſeul produit de la terre cultivée par des mains laborieuſes, endurcies de calus & mouillées de larmes, doit des tributs à la puiſſance légiſlatrice & exécutrice. Les aumônes qu'on nous a données nous ont mis en état de faire bâtir ces maiſons dont nous tirons cent mille livres par an. Mais ces aumônes venant des fruits de la terre, ayant déja payé le tribut, elles ne doivent pas payer deux fois : elles ont ſanctifié les fidèles qui ſe ſont appauvris en nous enrichiſſant : & nous continuons à demander l'aumône & à mettre à contribution le fauxbourg St. Germain pour ſanctifier encor les fidèles. Ayant dit ces mots le carme me ferma la porte au nez.

Je paſſai par devant l'hôtel des mouſquetaires gris ; je contai la choſe à un de ces meſſieurs ; ils me donnèrent un bon dîner & un écu. L'un d'eux propoſa d'aller brûler le couvent ;

Digitized by Google

mais un mouſquetaire plus ſage lui remontra que le tems n'était pas encor venu, & le pria d'attendre encor deux ou trois ans.

AUDIENCE DE MONSIEUR LE CONTROLLEUR-GÉNÉRAL.

J'allai avec mon écu préſenter un placet à monſieur le controlleur-général, qui donnait audience ce jour-là.

Son antichambre était remplie de gens de toute eſpèce. Il y avait ſurtout des viſages encor plus pleins, des ventres plus rebondis, des mines plus fières que mon homme aux huit millions. Je n'oſais m'approcher, je les voyais, & ils ne me voyaient pas.

Un moine gros décimateur avait intenté un procès à des citoyens qu'il appellait *ſes payſans*. Il avait déja plus de revenu que la moitié de ſes paroiſſiens enſemble; & de plus il était ſeigneur de fief. Il prétendait que ſes vaſſaux ayant converti avec des peines extrêmes leurs bruyères en vignes, ils lui devaient la dixiéme partie de leur vin, ce qui faiſait, en comptant le prix du travail & des échalats, & des futailles, & du cellier, plus du quart de la récolte. Mais comme les dixmes, diſait-il, ſont de droit divin, je demande le quart de la ſubſtance de mes payſans au nom de DIEU. Le miniſtre lui dit, je vois combien vous êtes charitable.

Un fermier-général fort intelligent dans les aides, lui dit alors, Monſeigneur, ce village ne peut rien donner à ce moine; car ayant fait payer aux paroiſſiens l'année paſſée trente-deux impôts pour leur vin, & les ayant fait condamner enſuite à payer le trop bû, ils ſont entiérement ruinés. J'ai fait vendre leurs beſtiaux & leurs meubles, ils ſont encore mes redevables. Je m'oppoſe aux prétentions du révérend père.

Vous avez raiſon d'être ſon rival, repartit le miniſtre; vous aimez l'un & l'autre également votre prochain, & vous m'édifiez tous deux.

Un troiſiéme, moine & ſeigneur, dont les payſans ſont mainmortables, attendait auſſi un arrêt du conſeil qui le mît

Digitized by Google

en poſſeſſion de tout le bien d'un badaut de Paris, qui ayant par inadvertance demeuré un an & un jour dans une maiſon ſujette à cette ſervitude, & enclavée dans les états de ce prêtre, y était mort au bout de l'année. Le moine réclamait tout le bien du badaut, & cela de droit divin.

Le miniſtre trouva le cœur du moine auſſi juſte & auſſi tendre que les deux premiers.

Un quatriéme, qui était controlleur du domaine, préſenta un beau mémoire, par lequel il ſe juſtifiait d'avoir réduit vingt familles à l'aumône. Elles avaient hérité de leurs oncles ou tantes, ou frères, ou couſins; il avait falu payer les droits. Le domanier leur avait prouvé généreuſement qu'elles n'avaient pas aſſez eſtimé leurs héritages, qu'elles étaient beaucoup plus riches qu'elles ne croyaient; & en conſéquence les ayant condamnées à l'amende du triple, les ayant ruinées en fraix, & fait mettre en priſon les péres de famille, il avait acheté leurs meilleures poſſeſſions ſans bourſe délier.

Le controlleur-général lui dit (d'un ton un peu amer à la vérité): *Euge controlleur bone & fidelis, quia ſupra pauca fuiſti fidelis, fermier-général te conſtituam.* c) Cependant, il dit tout bas à un maître des requêtes qui était à côté de lui; Il faudra bien faire rendre gorge à ces ſangſues ſacrées, & à ces ſangſues prophanes: il eſt tems de ſoulager le peuple, qui ſans nos ſoins & notre équité n'aurait jamais de quoi vivre que dans l'autre monde *d*).

Des hommes d'un génie profond lui préſentèrent des projets. L'un avait imaginé de mettre des impôts ſur l'eſprit. Tout le monde, diſait-il, s'empreſſera de payer, perſonne ne voulant paſſer pour un ſot. Le miniſtre lui dit, je vous déclare exempt de la taxe.

Un autre propoſa d'établir l'impôt unique ſur les chanſons & ſur le rire, attendu que la nation était la plus gaye du monde, & qu'une chanſon la conſolait de tout. Mais le miniſtre

c) Je me fis expliquer ces paroles par un ſavant à quarante écus, elles me réjouïrent.

d) Le cas à-peu-près ſemblable eſt arrivé dans la province que j'habite, & le controlleur du domaine a été forcé à faire reſtitution; mais il n'a pas été puni.

Digitized by Google

obſerva que depuis quelque tems on ne faiſait plus guères de chanſons plaiſantes, & il craignit que pour échaper à la taxe on ne devînt trop ſérieux.

Vint un ſage & brave citoyen qui offrit de donner au roi trois fois plus, en faiſant payer par la nation trois fois moins. Le miniſtre lui conſeilla d'apprendre l'arithmétique.

Un cinquiéme prouvait au roi *par amitié*, qu'il ne pouvait recueillir que ſoixante & quinze millions, mais qu'il allait lui en donner deux cent vingt-cinq. Vous me ferez plaiſir, dit le miniſtre, quand nous aurons payé les dettes de l'état.

Enfin arriva un commis de l'auteur nouveau qui fait la puiſſance légiſlatrice co-propriétaire de toutes nos terres par le droit divin, & qui donnait au roi douze cent millions de rente. Je reconnus l'homme qui m'avait mis en priſon pour n'avoir pas payé mes vingt écus. Je me jettai aux pieds de monſieur le controlleur-général, & je lui demandai juſtice; il fit un grand éclat de rire, & me dit que c'était un tour qu'on m'avait joué. Il ordonna à ces mauvais plaiſans de me donner cent écus de dédommagement, & m'exempta de taille pour le reſte de ma vie. Je lui dis, Monſeigneur, DIEU vous béniſſe!

LETTRE A L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

Quoique je ſois trois fois auſſi riche que vous, c'eſt-à-dire, quoique je poſſède trois cent ſoixante livres ou francs de revenu, je vous écris cependant comme d'égal à égal, ſans affecter l'orgueil des grandes fortunes.

J'ai lu l'hiſtoire de votre deſaſtre & de la juſtice que monſieur le controlleur-général vous a rendue, je vous en fais mon compliment; mais par malheur je viens de lire *le financier citoyen*, malgré la répugnance que m'avait inſpirée le titre qui paraît contradictoire à bien des gens. Ce citoyen vous ôte vingt francs de vos rentes & à moi ſoixante; il n'accorde que cent francs à chaque individu ſur la totalité

Digitized by Google

des habitans. Mais en récompenſe un homme non moins illuſtre enfle nos rentes juſqu'à cent-cinquante livres ; je vois que votre géomètre a pris un juſte milieu. Il n'eſt point de ces magnifiques ſeigneurs qui d'un trait de plume peuplent Paris d'un million d'habitans, & vous font rouler quinze cent millions d'eſpèces ſonnantes dans le royaume, après tout ce que nous en avons perdu dans nos guerres dernières.

Comme vous êtes grand lecteur, je vous prêterai *le financier citoyen*. Mais n'allez pas le croire en tout ; il cite le teſtament du grand miniſtre *Colbert*, & il ne ſait pas que c'eſt une rapſodie ridicule faite par un *Gratien de Courtils*. Il cite la *dixme* du maréchal de *Vauban*, & il ne ſait pas qu'elle eſt d'un *Boiſguilbert*. Il cite le teſtament du cardinal de *Richelieu*, & il ne ſait pas qu'il eſt de l'abbé de *Bourzeis*. Il ſuppoſe que ce cardinal aſſure *que quand la viande enchérit on donne une paye plus forte au ſoldat*. Cependant la viande enchérit beaucoup ſous ſon miniſtère, & la paye du ſoldat n'augmenta point ; ce qui prouve, indépendamment de cent autres preuves, que ce livre reconnu pour ſuppoſé dès qu'il parut, & enſuite attribué au cardinal même, ne lui appartient pas plus que les teſtamens du cardinal *Albéroni* & du maréchal de *Belle-Iſle* ne leur appartiennent.

Défiez-vous toute votre vie des teſtamens & des ſyſtêmes ; j'en ai été la victime comme vous. Si les *Solons* & les *Licurgues* modernes ſe ſont moqués de vous, les nouveaux *Triptolèmes* ſe ſont encor plus moqués de moi ; & ſans une petite ſucceſſion qui m'a ranimé, j'étais mort de miſère.

J'ai cent vingt arpens labourables dans le plus beau pays de la nature & le ſol le plus ingrat. Chaque arpent ne rend tous fraix faits dans mon pays qu'un écu de trois livres. Dès que j'eus lu dans les journaux qu'un célèbre agriculteur avait inventé un nouveau ſemoir, & qu'il labourait ſa terre par planches, afin qu'en ſemant moins il recueillit davantage, j'empruntai vite de l'argent, j'achetai un ſemoir, je labourai par planches, je perdis ma peine & mon argent, auſſi-bien que l'illuſtre agriculteur qui ne ſème plus par planches.

Mon

Digitized by Google

Mon malheur voulut que je luſſe le *Journal œconomique* qui ſe vend à Paris chez *Boudot*. Je tombai ſur l'expérience d'un Pariſien ingénieux, qui pour ſe réjouir avait fait labourer ſon parterre quinze fois, & y avait ſemé du froment, au lieu d'y planter des tulipes : il eut une récolte très abondante. J'empruntai encore de l'argent. Je n'ai qu'à donner trente labours, me diſais-je, j'aurai le double de la récolte de ce digne Pariſien qui s'eſt formé des principes d'agriculture à l'opéra & à la comédie, & me voilà enrichi par ſes leçons & par ſon exemple.

Labourer ſeulement quatre fois dans mon pays eſt une choſe impoſſible ; la rigueur & les changemens ſoudains des ſaiſons ne le permettent pas ; & d'ailleurs, le malheur que j'avais eu de ſemer par planches comme l'illuſtre agriculteur dont j'ai parlé, m'avait forcé à vendre mon attelage. Je fais labourer trente fois mes cent vingt arpens par toutes les charrues qui ſont à quatre lieuës à la ronde. Trois labours pour chaque arpent coûtent douze livres, c'eſt un prix fait : il falut donner trente façons par arpent. Le labour de chaque arpent me coûta cent vingt livres : la façon de mes cent vingt arpens me revint à quatorze mille quatre cent livres. Ma récolte qui ſe monte année commune dans mon maudit pays à trois cent ſeptiers, monta, il eſt vrai, à trois cent trente, qui à vingt livres le ſeptier me produiſirent ſix mille ſix cent livres : je perdis ſept mille huit cent livres ; il eſt vrai que j'eus la paille.

J'étais ruiné, abimé, ſans une vieille tante qu'un grand médecin dépêcha dans l'autre monde en raiſonnant auſſi-bien en médecine que moi en agriculture.

Qui croirait que j'eus encor la faibleſſe de me laiſſer ſéduire par le *journal* de *Boudot ?* Cet homme-là, après tout, n'avait pas juré ma perte. Je lis dans ſon recueil qu'il n'y a qu'à faire une avance de quatre mille francs pour avoir quatre mille livres de rentes en artichaux : certainement *Boudot* me rendra en artichaux ce qu'il m'a fait perdre en bled. Voilà mes quatre mille francs dépenſés, & mes artichaux mangés par des rats de campagne. Je fus hué dans mon canton comme le diable de Papefiguière.

J'écrivis une lettre de reproche fulminante à *Boudot*. Pour

toute réponſe le traître s'égaya dans ſon *journal* à mes dépens. Il me nia impudemment que les Caraïbes fuſſent nés rouges. Je fus obligé de lui envoyer une atteſtation d'un ancien procureur du roi de la Guadeloupe, comme quoi DIEU a fait les Caraïbes rouges, ainſi que les nègres noirs. Mais cette petite victoire ne m'empêcha pas de perdre juſqu'au dernier ſou toute la ſucceſſion de ma tante, pour avoir trop cru les nouveaux ſyſtêmes. Mon cher monſieur, encore une fois, gardez-vous des charlatans.

NOUVELLES DOULEURS, OCCASIONNÉES PAR LES NOUVEAUX SYSTÊMES.

(Ce petit morceau eſt tiré des manuſcrits d'un vieux ſolitaire.)

Je vois que ſi de bons citoyens ſe ſont amuſés à gouverner les états, & à ſe mettre à la place des rois, ſi d'autres ſe ſont crus des *Triptolèmes* & des *Cérès*, il y en a de plus fiers qui ſe ſont mis ſans façon à la place de DIEU, & qui ont créé l'univers avec leur plume, comme DIEU le créa autrefois par la parole.

Un des premiers qui ſe préſenta à mes adorations fut un deſcendant de *Thalès* nommé *Téliamed*, qui m'apprit que les montagnes & les hommes ſont produits par les eaux de la mer. Il y eut d'abord de beaux hommes marins qui enſuite devinrent amphibies. Leur belle queuë fourchuë ſe changea en cuiſſes & en jambes. J'étais encore tout plein des *Métamorphoſes* d'*Ovide*, & d'un livre où il était démontré que la race des hommes était bâtarde d'une race de babouins. J'aimais autant deſcendre d'un poiſſon que d'un ſinge.

Avec le tems j'eus quelques doutes ſur cette généalogie, & même ſur la formation des montagnes. Quoi ! me dit-il, vous ne ſavez pas que les courans de la mer qui jettent toûjours du ſable à droite & à gauche à dix ou douze pieds de hauteur tout au plus, ont produit dans une ſuite infinie de ſiécles, des montagnes de vingt mille pieds de haut, leſ-

Digitized by Google

quelles ne ſont pas de ſable ? Apprenez que la mer a néceſſairement couvert tout le globe. La preuve en eſt qu'on a vu des ancres de vaiſſeau ſur le mont Saint-Bernard, qui étaient là pluſieurs ſiécles avant que les hommes euſſent des vaiſſeaux.

Figurez-vous que la terre eſt un *globe de verre* qui a été longtems tout couvert d'eau. Plus il m'endoctrinait, plus je devenais incrédule. Quoi donc, me dit-il, n'avez-vous pas vu le falun de Touraine à trente-ſix lieuës de la mer ? c'eſt un amas de coquilles avec leſquelles on engraiſſe la terre comme avec du fumier. Or ſi la mer a dépoſé dans la ſucceſſion des tems une mine entière de coquilles à trente-ſix lieuës de l'Océan, pourquoi n'aura-t-elle pas été juſqu'à trois mille lieuës pendant pluſieurs ſiécles ſur notre globe de verre ?

Je lui répondis, Monſieur *Téliamed*, il y a des gens qui font quinze lieuës par jour à pied ; mais ils ne peuvent en faire cinquante. Je ne crois pas que mon jardin ſoit de verre ; & quant à votre falun, je doute encor qu'il ſoit un lit de coquilles de mer. Il ſe pourrait bien que ce ne fût qu'une mine de petites pierres calcaires qui prennent aiſément la forme des fragmens de coquilles, comme il y a des pierres qui ſont figurées en langues, & qui ne ſont point des langues ; en étoiles, & qui ne ſont point des aſtres ; en ſerpens roulés ſur eux-mêmes, & qui ne ſont point des ſerpens ; en parties naturelles du beau ſexe, & qui ne ſont point pourtant les dépouilles des dames. On voit des dendrites, des pierres figurées, qui repréſentent des arbres & des maiſons, ſans que jamais ces petites pierres ayent été des maiſons & des chênes.

Si la mer avait dépoſé tant de lits de coquilles en Touraine, pourquoi aurait-elle négligé la Bretagne, la Normandie, la Picardie, & toutes les autres côtes ? J'ai bien peur que ce falun tant vanté ne vienne pas plus de la mer que les hommes. Et quand la mer ſe ſerait répandue à trente-ſix lieuës, ce n'eſt pas à dire qu'elle ait été juſqu'à trois mille, & même juſqu'à trois cent, & que toutes les montagnes ayent été produites par les eaux. J'aimerais autant dire que le Caucaſe a formé la mer, que de prétendre que la mer a fait le Caucaſe.

Digitized by Google

Mais, monſieur l'incrédule, que répondrez-vous aux huîtres pétrifiées qu'on a trouvées ſur le ſommet des Alpes ?

Je répondrai, monſieur le créateur, que je n'ai pas vu plus d'huîtres pétrifiées que d'ancres de vaiſſeau ſur le haut du mont Cenis. Je répondrai ce qu'on a déja dit, qu'on a trouvé des écailles d'huîtres, (qui ſe pétrifient aiſément) à de très grandes diſtances de la mer, comme on a déterré des médailles romaines à cent lieuës de Rome ; & j'aime mieux croire que des pélerins de Saint-Jaques ont laiſſé quelques coquilles vers Saint-Maurice, que d'imaginer que la mer a formé le mont Saint-Bernard.

Il y a des coquillages partout ; mais eſt-il bien ſûr qu'ils ne ſoient pas les dépouilles des teſtacées & des cruſtacées de nos lacs & de nos rivières, auſſi-bien que des petits poiſſons marins ?

— Monſieur l'incrédule, je vous tournerai en ridicule dans le monde que je me propoſe de créer.

— Monſieur le créateur, à vous permis ; chacun eſt le maître dans ſon monde ; mais vous ne me ferez jamais croire que celui où nous ſommes ſoit de verre, ni que quelques coquilles ſoient des démonſtrations que la mer a produit les Alpes & le mont Taurus. Vous ſavez qu'il n'y a aucune coquille dans les montagnes d'Amérique. Il faut que ce ne ſoit pas vous qui ayez créé cet hémiſphère, & que vous vous ſoyez contenté de former l'ancien monde ; c'eſt bien aſſez.

— Monſieur, monſieur, ſi on n'a pas découvert de coquilles ſur les montagnes d'Amérique, *on en découvrira.*

— Monſieur, c'eſt parler en créateur qui ſait ſon ſecret & qui eſt ſûr de ſon fait. Je vous abandonne, ſi vous voulez, votre falun, pourvu que vous me laiſſiez mes montagnes. Je ſuis d'ailleurs le très humble & très obéiſſant ſerviteur de votre providence.

Dans le tems que je m'inſtruiſais ainſi avec *Téliamed*, un jéſuite Irlandais déguiſé en homme, d'ailleurs grand obſervateur, & ayant de bons microſcopes, fit des anguilles avec de la farine de bled ergoté. On ne douta pas alors qu'on ne fit des hommes avec de la farine de bon froment. Auſſi-

Digitized by Google

tôt on créa des particules organiques qui compoſèrent des hommes. Pourquoi non ? Le grand géomètre *Fatio* avait bien reſſuſcité des morts à Londres ; on pouvait tout auſſi aiſément faire à Paris des vivans avec des particules organiques : mais malheureuſement les nouvelles anguilles de *Néedham* ayant diſparu, les nouveaux hommes diſparurent auſſi, & s'enfuirent chez les monades qu'ils rencontrèrent dans le plein au milieu de la matière ſubtile, globuleuſe & canellée.

Ce n'eſt pas que ces créateurs de ſyſtêmes n'ayent rendu de grands ſervices à la phyſique ; à DIEU ne plaiſe que je mépriſe leurs travaux ! on les a comparés à des alchymiſtes qui en faiſant de l'or (qu'on ne fait point) ont trouvé de bons remèdes ou du moins des choſes très curieuſes. On peut être un homme d'un rare mérite & ſe tromper ſur la formation des animaux & ſur la ſtructure du globe.

Les poiſſons changés en hommes, & les eaux changées en montagnes ne m'avaient pas fait autant de mal que monſieur *Boudot* ; je me bornais tranquillement à douter, lorſqu'un Lapon me prit ſous ſa protection. C'était un profond philoſophe, mais qui ne pardonnait jamais aux gens qui n'étaient pas de ſon avis. Il me fit d'abord connaître clairement l'avenir en exaltant mon ame. Je fis de ſi prodigieux efforts d'exaltation, que j'en tombai malade ; mais il me guérit en m'enduiſant de poix réſine de la tête aux pieds. A peine fus-je en état de marcher, qu'il me propoſa un voyage aux terres auſtrales pour y diſſéquer des têtes de géants, ce qui nous ferait connaître clairement la nature de l'ame. Je ne pouvais ſupporter la mer ; il eut la bonté de me mener par terre. Il fit creuſer un grand trou dans le globe terraquée : ce trou allait droit chez les Patagons. Nous partimes ; je me caſſai une jambe à l'entrée du trou ; on eut beaucoup de peine à me redreſſer la jambe : il s'y forma un calus qui m'a beaucoup ſoulagé.

J'ai déja parlé de tout cela dans une de mes diatribes pour inſtruire l'univers très attentif à ces grandes choſes. Je ſuis bien vieux ; j'aime quelquefois à répéter mes contes, afin de les inculquer mieux dans la tête des petits garçons pour leſquels je travaille depuis ſi longtems.

Digitized by Google

MARIAGE DE L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

L'homme aux quarante écus s'étant beaucoup formé, & ayant fait une petite fortune, épouſa un jolie fille qui poſſédait cent écus de rente. Sa femme devint bientôt groſſe. Il alla trouver ſon géomètre, & lui demanda ſi elle lui donnerait un garçon ou une fille ? Le géomètre lui répondit que les ſages-femmes, les femmes de chambre le ſavaient pour l'ordinaire, mais que les phyſiciens qui prédiſent les éclipſes n'étaient pas ſi éclairés qu'elles.

Il voulut ſavoir enſuite ſi ſon fils ou ſa fille avait déja une ame. Le géomètre dit que ce n'était pas ſon affaire, & qu'il en falait parler au théologien du coin.

L'homme aux quarante écus, qui était déja l'homme aux deux cent écus pour le moins, demanda en quel endroit était ſon enfant ? Dans une petite poche, lui dit ſon ami, entre la veſſie & l'inteſtin rectum. O DIEU paternel ! s'écria-t-il, l'ame immortelle de mon fils née & logée entre de l'urine & quelque choſe de pis ! Oui, mon cher voiſin, l'ame d'un cardinal n'a point eu d'autre berceau : & avec cela on fait le fier, on ſe donne des airs.

Ah ! monſieur le ſavant, ne pourriez-vous point me dire comment les enfans ſe font ?

Non, mon ami ; mais ſi vous voulez je vous dirai ce que les philoſophes ont imaginé, c'eſt-à-dire, comment les enfans ne ſe font point.

Premiérement, le révérend père *Sanchez* dans ſon excellent livre *de Matrimonio*, eſt entiérement de l'avis d'*Hipocrate* ; il croit comme un article de foi que les deux véhicules fluides de l'homme & de la femme s'élancent & s'uniſſent enſemble, & que dans le moment l'enfant eſt conçu par cette union ; & il eſt ſi perſuadé de ce ſyſtême phyſique devenu théologique, qu'il examine chap. 21 du livre ſecond, *Utrum virgo Maria ſemen emiſerit in copulatione cum Spiritu Sancto.*

Eh monſieur, je vous ai déja dit que je n'entends pas le latin ; expliquez-moi en français l'oracle du père *Sanchez*. Le

Digitized by Google

géomètre lui traduiſit le texte, & tous deux frémirent d'horreur.

Le nouveau marié en trouvant *Sanchez* prodigieuſement ridicule, fut pourtant aſſez content d'*Hipocrate*; & il ſe flattait que ſa femme avait rempli toutes les conditions impoſées par ce médecin pour faire un enfant.

Malheureuſement, lui dit le voiſin, il y a beaucoup de femmes qui ne répandent aucune liqueur, mais qui ne reçoivent qu'avec averſion les embraſſemens de leurs maris, & qui cependant en ont des enfans. Cela ſeul décide contre *Hipocrate* & *Sanchez*.

De plus, il y a très grande apparence que la nature agit toûjours dans les mêmes cas par les mêmes principes; or, il y a beaucoup d'eſpèces d'animaux qui engendrent ſans copulation, comme les poiſſons écaillés, les huitres, les pucerons. Il a donc falu que les phyſiciens cherchaſſent une méchanique de génération qui convînt à tous les animaux. Le célèbre *Harvey*, qui le premier démontra la circulation, & qui était digne de découvrir le ſecret de la nature, crut l'avoir trouvé dans les poules: elles pondent des œufs; il jugea que les femmes pondaient auſſi. Les mauvais plaiſans dirent que c'eſt pour cela que les bourgeois, & même quelques gens de cour, appellent leur femme ou leur maîtreſſe *ma poule*, & qu'on dit que toutes les femmes ſont coquettes parce qu'elles voudraient que les coqs les trouvaſſent belles. Malgré ces railleries *Harvey* ne changea point d'avis, & il fut établi dans toute l'Europe que nous venons d'un œuf.

L'Homme aux quarante écus.

Mais, monſieur, vous m'avez dit que la nature eſt toûjours ſemblable à elle-même, qu'elle agit toûjours par le même principe dans le même cas; les femmes, les jumens, les ânesſes, les anguilles ne pondent point. Vous vous moquez de moi.

Le Géomètre.

Elles ne pondent point en dehors; mais elles pondent en dedans; elles ont des ovaires comme tous les oiſeaux; les ju-

Digitized by Google

mens, les anguilles en ont auſſi. Un œuf ſe détache de l'ovaire, il eſt couvé dans la matrice. Voyez tous les poiſſons écaillés, les grenouilles, ils jettent des œufs que le mâle féconde. Les baleines & les autres animaux marins de cette eſpèce, font éclore leurs œufs dans leur matrice. Les mites, les teignes, les plus vils inſectes ſont viſiblement formés d'un œuf. Tout vient d'un œuf: & notre globe eſt un grand œuf qui contient tous les autres.

L'Homme aux quarante écus.

Mais vraiment ce ſyſtême porte tous les caractères de la vérité; il eſt ſimple, il eſt uniforme, il eſt démontré aux yeux dans plus de la moitié des animaux; j'en ſuis fort content, je n'en veux point d'autre; les œufs de ma femme me ſont fort chers.

Le Géomètre.

On s'eſt laſſé à la longue de ſyſtême; on a fait les enfans d'une autre façon.

L'Homme aux quarante écus.

Et pourquoi, puiſque celle-là eſt ſi naturelle?

Le Géomètre.

C'eſt qu'on a prétendu que nos femmes n'ont point d'ovaire, mais ſeulement de petites glandes.

L'Homme aux quarante écus.

Je ſoupçonne que des gens qui avaient un autre ſyſtême à débiter, ont voulu décréditer les œufs.

Le Géomètre.

Cela pourrait bien être. Deux Hollandais s'aviſèrent d'examiner

Digitized by Google

miner la liqueur ſéminale au microſcope, celle de l'homme, celle de pluſieurs animaux ; & ils crurent y appercevoir des animaux déja tout formés, qui couraient avec une viteſſe inconcevable. Ils en virent même dans le fluide ſéminal du coq. Alors on jugea que les mâles faiſaient tout & les femelles rien ; elles ne ſervirent plus qu'à porter le tréſor que le mâle leur avait confié.

L'Homme aux quarante écus.

Voilà qui eſt bien étrange. J'ai quelques doutes ſur tous ces petits animaux qui frétillent ſi prodigieuſement dans une liqueur pour être enſuite immobiles dans les œufs des oiſeaux, & pour être non moins immobiles neuf mois (à quelques culebutes près) dans le ventre de la femme ; cela ne me parait pas conſéquent. Ce n'eſt pas (autant que j'en puis juger) la marche de la nature. Comment ſont faits, s'il vous plait, ces petits hommes qui ſont ſi bons nageurs dans la liqueur dont vous me parlez ?

Le Géomètre.

Comme des vermiſſeaux. Il y avait ſurtout un médecin nommé *Andri* qui voyait des vers partout, & qui voulait abſolument détruire le ſyſtême d'*Harvey*. Il aurait, s'il l'avait pû, anéanti la circulation du ſang, parce qu'un autre l'avait découverte. Enfin, deux Hollandais & monſieur *Andri*, à force de tomber dans le péché d'*Onam*, & de voir les choſes au microſcope, réduiſirent l'homme à être chenille. Nous ſommes d'abord un ver comme elle ; de là dans notre envelope nous devenons comme elle pendant neuf mois une vraye criſalide, que les payſans appellent *fève*. Enſuite, ſi la chenille devient papillon, nous devenons hommes ; voilà nos métamorphoſes.

L'Homme aux quarante écus.

Eh bien ! s'en eſt-on tenu là ? n'y a-t-il point eu depuis de nouvelle mode ?

Digitized by Google

Le Géomètre.

On s'eſt dégouté d'être chenille. Un philoſophe extrêmement plaiſant a découvert dans une vénus phyſique que l'attraction faiſait les enfans, & voici comment la choſe s'opère. Le germe étant tombé dans la matrice, l'œil droit attire l'œil gauche, qui arrive pour s'unir à lui en qualité d'œil; mais il en eſt empêché par le nez qu'il rencontre en chemin, & qui l'oblige de ſe placer à gauche. Il en eſt de même des bras, des cuiſſes & des jambes qui tiennent aux cuiſſes. Il eſt difficile d'expliquer dans cette hypothèſe la ſituation des mammelles & des feſſes. Ce grand philoſophe n'admet aucun deſſein de l'Etre créateur dans la formation des animaux. Il eſt bien loin de croire que le cœur ſoit fait pour recevoir le ſang & pour le chaſſer, l'eſtomac pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre; cela lui paraît trop vulgaire; tout ſe fait par attraction.

L'Homme aux quarante écus.

Voilà un maître fou. Je me flatte que perſonne n'a pu adopter une idée auſſi extravagante.

Le Géomètre.

On en rit beaucoup; mais ce qu'il y eut de triſte, c'eſt que cet inſenſé reſſemblait aux théologiens, qui perſécutent autant qu'ils le peuvent ceux qu'ils font rire.

D'autres philoſophes ont imaginé d'autres manières qui n'ont pas fait une plus grande fortune; ce n'eſt plus le bras qui va chercher le bras; ce n'eſt plus la cuiſſe qui court après la cuiſſe; ce ſont de petites molécules, de petites particules de bras & de cuiſſe qui ſe placent les unes ſur les autres. On ſera peut-être enfin obligé d'en revenir aux œufs, après avoir perdu bien du tems.

L'Homme aux quarante écus.

J'en ſuis ravi: mais quel a été le réſultat de toutes ces diſputes?

Digitized by Google

Le Géomètre.

Le doute. Si la queſtion avait été débattue entre des théologaux, il y aurait eu des excommunications & du ſang répandu ; mais entre des phyſiciens la paix eſt bientôt faite ; chacun a couché avec ſa femme ſans penſer le moins du monde à ſon ovaire, ni à ſes trompes de fallope. Les femmes ſont devenues groſſes ou enceintes, ſans demander ſeulement comment ce myſtère s'opère. C'eſt ainſi que vous ſemez du bled, & que vous ignorez comment le bled germe en terre.

L'Homme aux quarante écus.

Oh ! je le ſais bien ; on me l'a dit il y a longtems ; c'eſt par pourriture. Cependant, il me prend quelquefois des envies de rire de tout ce qu'on m'a dit.

Le Géomètre.

C'eſt une fort bonne envie. Je vous conſeille de douter de tout, excepté que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits, & que les triangles qui ont même baſe & même hauteur ſont égaux entre eux, ou autres propoſitions pareilles, comme par exemple que deux & deux font quatre.

L'Homme aux quarante écus.

Oui, je crois qu'il eſt fort ſage de douter ; mais je ſens que je ſuis curieux depuis que j'ai fait fortune, & que j'ai du loiſir. Je voudrais, quand ma volonté remue mon bras ou ma jambe, découvrir le reſſort par lequel ma volonté les remue ; car ſûrement il y en a un. Je ſuis quelquefois tout étonné de pouvoir lever & abaiſſer mes yeux, & de ne pouvoir dreſſer mes oreilles. Je penſe, & je voudrais connaître un peu.... là.. toucher au doigt ma penſée. Cela doit être fort curieux. Je cherche ſi je penſe par moi-même, ſi DIEU me donne mes idées, ſi mon ame eſt venue dans mon corps à ſix ſemaines ou à un jour, comment elle s'eſt logée dans

Digitized by Google

mon cerveau ; ſi je penſe beaucoup quand je dors profondément, & quand je ſuis en létargie. Je me creuſe la cervelle pour ſavoir comment un corps en pouſſe un autre. Mes ſenſations ne m'étonnent pas moins ; j'y trouve du divin, & ſurtout dans le plaiſir. J'ai fait quelquefois mes efforts pour imaginer un nouveau ſens, & je n'ai jamais pu y parvenir. Les géomètres ſavent toutes ces choſes ; ayez la bonté de m'inſtruire.

Le Géomètre.

Hélas ! Nous ſommes auſſi ignorans que vous ; adreſſez-vous à la Sorbonne.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS DEVENU PÈRE, RAISONNE SUR LES MOINES.

Quand l'homme aux quarante écus ſe vit père d'un garçon, il commença à ſe croire un homme de quelque poids dans l'état ; il eſpéra donner au moins dix ſujets au roi, qui ſeraient tous utiles. C'était l'homme du monde qui faiſait le mieux des paniers ; & ſa femme était une excellente couturière. Elle était née dans le voiſinage d'une groſſe abbaïe de cent mille livres de rente. Son mari me demanda un jour pourquoi ces meſſieurs qui étaient en petit nombre avaient englouti tant de parts de quarante écus ? Sont-ils plus utiles que moi à la patrie ? — Non, mon cher voiſin. — Servent-ils comme moi à la population du pays ? — Non, au moins en apparence. — Cultivent-ils la terre ? défendent-ils l'état quand il eſt attaqué ? — Non, ils prient DIEU pour vous. — Eh bien, je prierai DIEU pour eux, & partageons.

Combien croyez-vous que les couvens renferment de ces gens utiles, ſoit en hommes, ſoit en filles, dans le royaume ?

Par les mémoires des intendans faits ſur la fin du dernier ſiécle, il y en avait environ quatre-vingt-dix mille.

Digitized by Google

Par notre ancien compte ils ne devraient, à quarante écus par tête, poſſéder que dix millions huit cent mille livres; combien en ont-ils ?

Cela va à cinquante millions en comptant les meſſes & les quêtes des moines mendians, qui mettent réellement un impôt conſidérable ſur le peuple. Un frère quêteur d'un couvent de Paris s'eſt vanté publiquement que ſa beſace valait quatre-vingt mille livres de rente.

Voyons combien cinquante millions répartis entre quatre-vingt-dix mille têtes tondues donnent à chacune ? — Cinq cent cinquante-cinq livres.

C'eſt une ſomme conſidérable dans une ſociété nombreuſe, où les dépenſes diminuent par la quantité même des conſommateurs; car il en coûte bien moins à dix perſonnes pour vivre enſemble, que ſi chacun avait ſéparément ſon logis & ſa table.

Les ex-jéſuites à qui on donne aujourd'hui quatre cent livres de penſion, ont donc réellement perdu à ce marché ?

Je ne le crois pas; car ils ſont preſque tous retirés chez des parens qui les aident; pluſieurs diſent la meſſe pour de l'argent, ce qu'ils ne faiſaient pas auparavant; d'autres ſe ſont faits précepteurs, d'autres ont été ſoutenus par des dévotes, chacun s'eſt tiré d'affaire : & peut-être y en a-t-il peu aujourd'hui qui, ayant goûté du monde & de la liberté, vouluſſent reprendre leurs anciennes chaînes. La vie monachale, quoi qu'on en diſe, n'eſt point du tout à envier. C'eſt une maxime aſſez connue que les moines ſont des gens qui s'aſſemblent ſans ſe connaître, vivent ſans s'aimer, & meurent ſans ſe regretter.

Digitized by Google

Vous penſez donc qu'on leur rendrait un très grand ſervice de les défroquer tous ?

Ils y gagneraient beaucoup ſans doute, & l'état encore davantage ; on rendrait à la patrie des citoyens & des citoyennes qui ont ſacrifié témérairement leur liberté dans un âge où les loix ne permettent pas qu'on diſpoſe d'un fonds de dix ſous de rente. On tirerait ces cadavres de leurs tombeaux ; ce ſerait une vraye réſurrection. Leurs maiſons deviendraient des hôtels-de-ville, des hôpitaux, des écoles publiques, ou ſeraient affectées à des manufactures. La population deviendrait plus grande, tous les arts ſeraient mieux cultivés. On pourrait du moins diminuer le nombre de ces victimes volontaires en fixant le nombre des novices. La patrie aurait plus d'hommes utiles & moins de malheureux. C'eſt le ſentiment de tous les magiſtrats, c'eſt le vœu unanime du public depuis que les eſprits ſont éclairés. L'exemple de l'Angleterre & de tant d'autres états, eſt une preuve évidente de la néceſſité de cette réforme. Que ferait aujourd'hui l'Angleterre, ſi au lieu de quarante mille hommes de mer elle avait quarante mille moines ? Plus les arts ſe ſont multipliés, plus le nombre des ſujets laborieux eſt devenu néceſſaire. Il y a certainement dans les cloîtres beaucoup de talens enſevelis, qui ſont perdus pour l'état. Il faut pour faire fleurir un royaume le moins de prêtres poſſible, & le plus d'artiſans poſſible. L'ignorance & la barbarie de nos pères, loin d'être une régle pour nous, n'eſt qu'un avertiſſement de faire ce qu'ils feraient s'ils étaient en notre place avec nos lumières.

Ce n'eſt donc point par haine contre les moines que vous voulez les abolir, c'eſt par pitié pour eux, c'eſt par amour pour la patrie ? Je penſe comme vous. Je ne voudrais point que mon fils fût moine. Et ſi je croyais que

Digitized by Google

je duſſe avoir des enfans pour le cloître, je ne coucherais plus avec ma femme.

Quel eſt en effet le bon père de famille qui ne gémiſſe de voir ſon fils & ſa fille perdus pour la ſociété ? cela s'appelle *ſe ſauver* ; mais un ſoldat qui ſe ſauve quand il faut combattre, eſt puni. Nous ſommes tous les ſoldats de l'état ; nous ſommes à la ſolde de la ſociété, nous devenons des déſerteurs quand nous la quittons. Que dis-je ? les moines ſont des parricides qui étouffent une poſtérité toute entière. Quatre-vingt-dix mille cloîtrés qui braillent ou qui nazillent du latin, pourraient donner à l'état chacun deux ſujets : cela fait cent ſoixante mille hommes qu'ils font périr dans leur germe. Au bout de cent ans la perte eſt immenſe ; cela eſt démontré.

Pourquoi donc le monachiſme a-t-il prévalu ? Parce que le gouvernement fut preſque partout déteſtable & abſurde depuis *Conſtantin* ; parce que l'empire Romain eut plus de moines que de ſoldats ; parce qu'il y en avait cent mille dans la ſeule Egypte ; parce qu'ils étaient exemts de travail & de taxe ; parce que les chefs des nations barbares qui détruiſirent l'empire s'étant faits chrétiens pour gouverner des chrétiens, exercèrent la plus horrible tyrannie ; parce qu'on ſe jettait en foule dans les cloîtres pour échaper aux fureurs de ces tyrans, & qu'on ſe plongeait dans un eſclavage pour en éviter un autre ; parce que les papes, en inſtituant tant d'ordres différens de fainéans ſacrés, ſe firent autant de ſujets dans les autres états ; parce qu'un payſan aime mieux être appellé *mon révérend père*, & donner des bénédictions, que de conduire la charrue ; parce qu'il ne ſait pas que la charrue eſt plus noble que le froc ; parce qu'il aime mieux vivre aux dépends des ſots que par un travail honnête ; enfin parce qu'il ne ſait pas qu'en ſe faiſant moine, il ſe prépare des jours malheureux, tiſſus d'ennui & de repentir.

Allons, monſieur, plus de moines pour leur bonheur & pour

Digitized by Google

le nôtre. Mais je ſuis fâché d'entendre dire au ſeigneur de mon village, père de quatre garçons & de trois filles, qu'il ne ſaura où les placer s'il ne fait pas ſes filles religieuſes.

Cette allégation trop ſouvent répétée eſt inhumaine, antipatriotique, deſtructive de la ſociété.

Toutes les fois qu'on peut dire d'un état de vie quel qu'il puiſſe être, ſi tout le monde embraſſait cet état, le genre-humain ſerait perdu; il eſt démontré que cet état ne vaut rien, & que celui qui le prend nuit au genre-humain autant qu'il eſt en lui.

Or il eſt clair que ſi tous les garçons & toutes les filles s'encloîtraient, le monde périrait; donc la moinerie eſt par cela ſeul l'ennemie de la nature humaine, indépendamment des maux affreux qu'elle a cauſés quelquefois.

Ne pourrait-on pas en dire autant des ſoldats?

Non aſſurément: car ſi chaque citoyen porte les armes à ſon tour, comme autrefois dans toutes les républiques, & ſurtout dans celle de Rome, le ſoldat n'en eſt que meilleur cultivateur; le ſoldat citoyen ſe marie, il combat pour ſa femme & pour ſes enfans. Plût-à-DIEU que tous les laboureurs fuſſent ſoldats & mariés! ils ſeraient d'excellens citoyens. Mais un moine entant que moine n'eſt bon qu'à dévorer la ſubſtance de ſes compatriotes. Il n'y a point de vérité plus reconnue.

Mais les filles, monſieur, les filles des pauvres gentilshommes qu'on ne peut marier, que feront-elles?

Elles feront, on l'a dit mille fois, comme les filles d'Angleterre, d'Ecoſſe, d'Irlande, de Suiſſe, de Hollande, de la moitié de l'Allemagne, de Suède, de Norvège, du Dannemarck, de Tartarie, de Turquie, d'Afrique, & de preſque tout le reſte de la terre. Elles ſeront bien meilleures épouſes, bien meilleures mères, quand on ſe ſera accoutumé ainſi qu'en Allema-

Allemagne à prendre des femmes ſans dot. Une femme ménagère & laborieuſe fera plus de bien dans une maiſon que la fille d'un financier qui dépenſe plus en ſuperfluités qu'elle n'a porté de revenu chez ſon mari.

Il faut qu'il y ait des maiſons de retraite pour la vieilleſſe, pour l'infirmité, pour la difformité. Mais par le plus déteſtable des abus, les fondations ne ſont que pour la jeuneſſe & pour les perſonnes bien conformées. On commence dans le cloître par faire étaler aux novices des deux ſexes leur nudité, malgré toutes les loix de la pudeur; on les examine attentivement devant & derrière. Qu'une vieille boſſue aille ſe préſenter pour entrer dans un cloître, on la chaſſera avec mépris, à moins qu'elle ne donne une dot immenſe. Que dis-je? toute religieuſe doit être dotée, ſans quoi elle eſt le rebut du couvent. Il n'y eut jamais d'abus plus intolérable.

Allez, allez, monſieur, je vous jure que mes filles ne ſeront jamais religieuſes. Elles apprendront à filer, à coudre, à faire de la dentelle, à broder, à ſe rendre utiles. Je regarde les vœux comme un attentat contre la patrie & contre ſoi-même.

Expliquez-moi, je vous prie, comment il ſe peut faire qu'un de mes amis, pour contredire le genre-humain, prétende que les moines ſont très utiles à la population d'un état, parce que leurs bâtimens ſont mieux entretenus que ceux des ſeigneurs, & leurs terres mieux cultivées?

Eh! quel eſt donc votre ami qui avance une propoſition ſi étrange?

C'eſt l'ami des hommes, ou plutôt celui des moines.

Il a voulu rire; il ſait trop bien que dix familles qui ont

chacune cinq mille livres de rente en terre, ſont cent fois, mille fois plus utiles qu'un couvent qui jouït d'un revenu de cinquante mille livres, & qui a toûjours un tréſor ſecret. Il vante les belles maiſons bâties par les moines, & c'eſt préciſément ce qui irrite les citoyens; c'eſt le ſujet des plaintes de l'Europe. Le vœu de pauvreté condamne les palais, comme le vœu d'humilité contredit l'orgueil, & comme le vœu d'anéantir ſa race contredit la nature.

Je commence à croire qu'il faut beaucoup ſe défier des livres.

Il faut en uſer avec eux comme avec les hommes, choiſir les plus raiſonnables, les examiner, & ne ſe rendre jamais qu'à l'évidence.

DES IMPÔTS PAYÉS A L'ÉTRANGER.

Il y a un mois que l'homme aux quarante écus vint me trouver en ſe tenant les côtés de rire, & il riait de ſi grand cœur que je me mis à rire auſſi ſans ſavoir de quoi il était queſtion; tant l'homme eſt né imitateur, tant l'inſtinct nous maîtriſe, tant les grands mouvemens de l'ame ſont contagieux.

Ut ridentibus arrident, ita flentibus adflent e)
Humani vultus.

Quand il eut bien ri, il me dit qu'il venait de rencontrer un homme qui ſe diſait protonotaire du St. Siége, & que cet homme envoyait une groſſe ſomme d'argent à trois cent lieuës d'ici à un Italien, au nom d'un Français à qui le roi avait

e) Le jéſuite *Sanadon* a mis *adſunt* pour *adflent*. Un amateur d'*Horace* prétend que c'eſt pour cela qu'on a chaſſé les jéſuites.

Digitized by Google

donné un petit fief, & que ce Français ne pourrait jamais jouïr des bienfaits du roi s'il ne donnait à cet Italien la première année de ſon revenu.

La choſe eſt très vraye, lui dis-je, mais elle n'eſt pas ſi plaiſante. Il en coûte à la France environ quatre cent mille livres par an en menus droits de cette eſpèce; & depuis environ deux ſiécles & demi que cet uſage dure, nous avons déja porté en Italie quatre-vingt millions.

Dieu paternel! s'écria-t-il, que de fois quarante écus! cet Italien-là nous ſubjugua donc il y a deux ſiécles & demi! il nous impoſa ce tribut! Vraiment, répondis-je, il nous en impoſait autrefois d'une façon bien plus onéreuſe. Ce n'eſt-là qu'une bagatelle en comparaiſon de ce qu'il leva longtems ſur notre pauvre nation, & ſur les autres pauvres nations de l'Europe. Alors je lui racontai comment ces ſaintes uſurpations s'étaient établies; il ſait un peu d'hiſtoire; il a du bon ſens, il comprit aiſément que nous avions été des eſclaves auxquels il reſtait encor un petit bout de chaîne. Il parla longtems avec énergie contre cet abus, mais avec quel reſpect pour la religion en général! comme il révérait les évêques! comme il leur ſouhaitait beaucoup de quarante écus, afin qu'ils les dépenſaſſent dans leurs diocèſes en bonnes œuvres!

Il voulait auſſi que tous les curés de campagne euſſent un nombre de quarante écus ſuffiſant pour les faire vivre avec décence. Il eſt triſte, diſait-il, qu'un curé ſoit obligé de diſputer trois gerbes de bled à ſon ouaille, & qu'il ne ſoit pas largement payé par la province. Il eſt honteux que ces meſſieurs ſoient toûjours en procès avec leurs ſeigneurs. Ces conteſtations éternelles pour des droits imaginaires, pour des dixmes, détruiſent la conſidération qu'on leur doit. Le malheureux cultivateur qui a déja payé aux prépoſés ſon dixiéme & les deux ſous pour livre, & la taille, & la capitation, & le rachat du logement des gens de guerre après qu'il a logé des gens de guerre &c. &c. &c., cet infortuné, dis-je, qui ſe voit encor enlever le dixiéme de ſa récolte par ſon curé, ne le regarde plus comme ſon paſteur, mais comme ſon écorcheur qui lui arrache le peu de peau qui lui reſte. Il ſent bien qu'en lui enlevant la dixiéme gerbe de droit divin, on a la

Digitized by Google

cruauté diabolique de ne pas lui tenir compte de ce qu'il lui en a coûté pour faire croître cette gerbe. Que lui reſte-t-il pour lui & pour ſa famille ? les pleurs, la diſette, le découragement, le deſeſpoir, & il meurt de fatigue & de miſère. Si le curé était payé par la province, il ſerait la conſolation de ſes paroiſſiens, au lieu d'être regardé par eux comme leur ennemi.

Ce digne homme s'attendriſſait en prononçant ces paroles; il aimait ſa patrie & était idolâtre du bien public. Il s'écriait quelquefois, quelle nation que la Françaiſe ſi on voulait !

Nous allames voir ſon fils à qui ſa mère bien propre & bien lavée préſentait un gros teton blanc. L'enfant était fort joli. Hélas ! dit le père, te voilà donc, & tu n'as que vingt-trois ans de vie, & quarante écus à prétendre !

DES PROPORTIONS.

Le produit des extrêmes eſt égal au produit des moyens : mais deux ſacs de bled volés ne ſont pas à ceux qui les ont pris comme la perte de leur vie l'eſt à l'intérêt de la perſonne volée.

Le prieur de *** à qui deux de ſes domeſtiques de campagne avaient dérobé deux ſeptiers de bled, vient de faire pendre les deux délinquans. Cette exécution lui a plus coûté que toute ſa récolte ne lui a valu, & depuis ce tems il ne trouve plus de valets.

Si les loix avaient ordonné que ceux qui voleraient le bled de leur maître laboureraient ſon champ toute leur vie les fers aux pieds & une ſonnette au cou attachée à un carcan, ce prieur aurait beaucoup gagné.

Il faut effrayer le crime ; oui ſans doute : mais le travail forcé & la honte durable l'intimident plus que la potence.

Il y a quelques mois qu'à Londres un malfaiteur fut condamné à être tranſporté en Amérique pour y travailler aux ſucreries avec les nègres. Tous les criminels en Angleterre, comme en bien d'autres pays, ſont reçus à préſenter requête

Digitized by Google

au roi, ſoit pour obtenir grace entière, ſoit pour diminution de peine. Celui-ci préſenta requête pour être pendu. Il alléguait qu'il haïſſait mortellement le travail, & qu'il aimait mieux être étranglé une minute que de faire du ſucre toute ſa vie.

D'autres peuvent penſer autrement, chacun a ſon goût; mais on a déja dit, & il faut répéter, qu'un pendu n'eſt bon à rien, & que les ſupplices doivent être utiles.

Il y a quelques années que l'on condamna dans la Tartarie deux jeunes gens à être empâlés pour avoir regardé (leur bonnet ſur la tête) paſſer une proceſſion de lamas. L'empereur de la Chine, qui eſt un homme de beaucoup d'eſprit, dit qu'il les aurait condamnés à marcher nuë tête à la proceſſion pendant trois mois.

Proportionnez les peines aux délits, a dit le marquis *Beccaria*; ceux qui ont fait les loix n'étaient pas géomètres.

Si l'abbé *Guyon*, ou *Cogé*, ou l'ex-jéſuite *Nonotte*, ou l'ex-jéſuite *Patouillet*, ou le prédicant *la Beaumelle*, font de miſérables libelles, où il n'y a ni vérité, ni raiſon, ni eſprit, irez-vous les faire pendre comme le prieur de ..... a fait pendre ſes deux domeſtiques? & cela ſous prétexte que les calomniateurs ſont plus coupables que les voleurs.

Condamnerez-vous *Fréron* même aux galères pour avoir inſulté le bon goût, & pour avoir menti toute ſa vie dans l'eſpérance de payer ſon cabaretier?

Ferez-vous mettre au pilori le ſieur *Larcher* parce qu'il a été très peſant, parce qu'il a entaſſé erreur ſur erreur, parce qu'il n'a jamais ſu diſtinguer aucun degré de probabilité, parce qu'il veut que dans une antique & immenſe cité, renommée par ſa police & par la jalouſie des maris, dans Babilone enfin où les femmes étaient gardées par des eunuques, toutes les princeſſes allaſſent par dévotion donner publiquement leurs faveurs dans la cathédrale aux étrangers pour de l'argent? contentons-nous de l'envoyer ſur les lieux courir les bonnes fortunes; ſoyons modérés en tout; mettons de la proportion entre les délits & les peines.

Pardonnons à ce pauvre *Jean-Jacques* lorſqu'il n'écrit que pour ſe contredire, lorſqu'après avoir donné une comédie

ſiflée ſur le théâtre de Paris, il injurie ceux qui en font jouer à cent lieuës de là ; lorſqu'il cherche des protecteurs & qu'il les outrage ; lorſqu'il déclame contre les romans & qu'il fait des romans dont le héros eſt un ſot précepteur qui reçoit l'aumône d'une Suiſſeſſe à laquelle il a fait un enfant, & qui va dépenſer ſon argent dans un bordel de Paris ; laiſſons-le croire qu'il a ſurpaſſé *Fénélon* & *Xénophon* en élevant un jeune homme de qualité dans le métier de menuiſier : ces extravagantes platitudes ne méritent pas un décret de priſe de corps ; les petites maiſons ſuffiſent avec de bons bouillons, de la ſaignée & du régime.

Je hais les loix de *Dracon* qui puniſſaient également les crimes & les fautes, la méchanceté & la folie. Ne traitons point le jéſuite *Nonotte*, qui n'eſt coupable que d'avoir écrit des bêtiſes & des injures, comme on a traité les jéſuites *Malagrida*, *Oldecorn*, *Garnet*, *Guignard*, *Gueret*, & comme on devait traiter le jéſuite *le Tellier* qui trompa ſon roi & qui troubla la France. Diſtinguons principalement dans tout procès, dans toute contention, dans toute querelle, l'agreſſeur de l'outragé, l'oppreſſeur de l'opprimé. La guerre offenſive eſt d'un tyran : celui qui ſe défend eſt un homme juſte.

Comme j'étais plongé dans ces réflexions, l'homme aux quarante écus me vint voir tout en larmes. Je lui demandai avec émotion ſi ſon fils qui devait vivre vingt-trois ans, était mort ? Non, dit-il, le petit ſe porte bien, & ma femme auſſi ; mais j'ai été appellé en témoignage contre un meunier à qui on a fait ſubir la queſtion ordinaire & extraordinaire, & qui s'eſt trouvé innocent ; je l'ai vu s'évanouïr dans les tortures redoublées ; j'ai entendu craquer ſes os, j'entends encor ſes cris & ſes hurlemens : ils me pourſuivent, je pleure de pitié, & je tremble d'horreur ; je me mis à pleurer & à frémir auſſi ; car je ſuis extrêmement ſenſible.

Ma mémoire alors me repréſenta l'avanture épouvantable des *Calas*, une mère vertueuſe dans les fers, ſes filles éplorées & fugitives, ſa maiſon au pillage, un père de famille reſpectable briſé par la torture, agoniſant ſur la roue, & expirant dans les flammes ; un fils chargé de chaînes, trainé devant

Digitized by Google

les juges, dont un lui dit, *nous venons de rouer votre père, nous allons vous rouer auſſi.*

Je me ſouvins de la famille des *Sirven* qu'un de mes amis rencontra dans des montagnes couvertes de glaces, lorſqu'elle fuyait la perſécution d'un juge auſſi inique qu'ignorant. Ce juge, me dit-il, a condamné toute cette famille innocente au ſupplice, en ſuppoſant, ſans la moindre apparence de preuve, que le père & la mère aidés de deux de leurs filles, avaient égorgé & noyé la troiſiéme de peur qu'elle n'allât à la meſſe. Je voyais à la fois dans des jugemens de cette eſpèce, l'excès de la bêtiſe, de l'injuſtice & de la barbarie.

Nons plaignions la nature humaine, l'homme aux quarante écus & moi. J'avais dans ma poche le diſcours d'un avocat-général de Dauphiné qui roulait en partie ſur ces matières intéreſſantes. Je lui en lus les endroits ſuivans.

„ Certes, ce furent des hommes véritablement grands qui „ oſèrent les premiers ſe charger de gouverner leurs ſem- „ blables, & s'impoſer le fardeau de la félicité publique; „ qui, pour le bien qu'ils voulaient faire aux hommes s'ex- „ poſèrent à leur ingratitude, & pour le repos d'un peuple „ renoncèrent au leur; qui ſe mirent, pour ainſi dire, entre „ les hommes & la Providence, pour leur compoſer, par „ artifice, un bonheur qu'elle ſemblait leur avoir refuſé.

. . . . . .

„ Quel magiſtrat un peu ſenſible à ſes devoirs, à la ſeule „ humanité, pourrait ſoutenir ces idées? Dans la ſolitude „ d'un cabinet pourra-t-il, ſans frémir d'horreur & de pitié, „ jetter les yeux ſur ces papiers, monumens infortunés du „ crime ou de l'innocence? ne lui ſemble-t-il pas entendre „ des voix gémiſſantes ſortir de ces fatales écritures, & le „ preſſer de décider du ſort d'un citoyen, d'un époux, d'un „ père, d'une famille? quel juge impitoyable (s'il eſt chargé „ d'un ſeul procès criminel) pourra paſſer de ſang-froid devant „ une priſon? C'eſt donc moi, dira-t-il, qui retiens dans ce „ déteſtable ſéjour mon ſemblable, peut-être mon égal, mon „ concitoyen, un homme enfin: c'eſt moi qui le lie tous les „ jours, qui ferme ſur lui ces odieuſes portes: peut-être le

Digitized by Google

„ deſeſpoir s'eſt emparé de ſon ame ; il pouſſe vers le ciel
„ mon nom avec des malédictions ; & ſans doute il atteſte
„ contre moi le grand juge qui nous obſerve & doit nous
„ juger tous les deux.

. . . . . .

„ Ici un ſpectacle effrayant ſe préſente tout-à-coup à mes
„ yeux ; le juge ſe laſſe d'interroger par la parole, il veut
„ interroger par les ſupplices : impatient dans ſes recherches,
„ & peut-être irrité de leur inutilité, on aporte des torches,
„ des chaînes, des leviers & tous ces inſtrumens inventés
„ pour la douleur. Un bourreau vient ſe mêler aux fonctions
„ de la magiſtrature, & terminer par la violence un interro-
„ gatoire commencé par la liberté.

„ Douce philoſophie, toi qui ne cherches la vérité qu'avec
„ l'attention & la patience, t'attendais-tu que dans ton ſiécle
„ on employât de tels inſtrumens pour la découvrir ?

„ Eſt-il bien vrai que nos loix approuvent cette méthode
„ inconcevable & que l'uſage la conſacre ?

. . . . . .

„ Leurs loix imitent leurs préjugés ; les punitions pu-
„ bliques ſont auſſi cruelles que les vengeances particulières,
„ & les actes de leur raiſon ne ſont guères moins impitoya-
„ bles que ceux de leurs paſſions. Quelle eſt donc la cauſe
„ de cette bizarre oppoſition ? c'eſt que nos préjugés ſont
„ anciens, & que notre morale eſt nouvelle ; c'eſt que nous
„ ſommes auſſi pénétrés de nos ſentimens qu'inattentifs à nos
„ idées ; c'eſt que l'avidité des plaiſirs nous empêche de réflé-
„ chir ſur nos beſoins, & que nous ſommes plus empreſſés de
„ vivre que de nous diriger. C'eſt en un mot que nos mœurs
„ ſont douces, & qu'elles ne ſont pas bonnes ; c'eſt que nous
„ ſommes polis, & nous ne ſommes ſeulement pas humains. "

Ces fragmens que l'éloquence avait dictés à l'humanité remplirent le cœur de mon ami d'une douce conſolation. Il admirait avec tendreſſe. Quoi ! diſait-il dans ſon tranſport, on fait des chefs-d'œuvres en province ! on m'avait dit qu'il n'y a que Paris dans le monde.

Il n'y a que Paris, lui dis-je, où l'on faſſe des opéra comiques ;

ques ; mais il y a aujourd'hui dans les provinces beaucoup de magiſtrats qui penſent avec la même vertu & qui s'expriment avec la même force. Autrefois les oracles de la juſtice, ainſi que ceux de la morale, n'étaient que ridicules. Le docteur *Balouard* déclamait au barreau, & arlequin dans la chaire. La philoſophie eſt enfin venue, elle a dit, ne parlez en public que pour dire des vérités neuves & utiles, avec l'éloquence du ſentiment & de la raiſon.

Mais ſi nous n'avons rien de neuf à dire ! ſe ſont écriés les parleurs : Taiſez-vous alors, a répondu la philoſophie : tous ces vains diſcours d'appareil qui ne contiennent que des phraſes, ſont comme le feu de la St. Jean, allumé le jour de l'année où l'on a le moins beſoin de ſe chauffer ; il ne cauſe aucun plaiſir, & il n'en reſte pas même la cendre.

Que toute la France liſe les bons livres. Mais malgré les progrès de l'eſprit humain, on lit très peu ; & parmi ceux qui veulent quelquefois s'inſtruire, la plûpart liſent très mal. Mes voiſins & mes voiſines jouent après dîner un jeu anglais que j'ai beaucoup de peine à prononcer, car on l'appelle *wisk*. Pluſieurs bons bourgeois, pluſieurs groſſes têtes qui ſe croient de bonnes têtes, vous diſent, avec un air d'importance, que les livres ne ſont bons à rien. Mais, meſſieurs les Velches, ſavez-vous que vous n'êtes gouvernés que par des livres ? ſavez-vous que l'ordonnance civile, le code militaire & l'évangile ſont des livres dont vous dépendez continuellement ? Liſez, éclairez-vous ; ce n'eſt que par la lecture qu'on fortifie ſon ame ; la converſation la diſſipe, le jeu la reſſerre.

J'ai bien peu d'argent, me répondit l'homme aux quarante écus ; mais ſi jamais je fais une petite fortune, j'achéterai des livres chez *Marc-Michel Rey*.

DE LA VÉROLE.

L'homme aux quarante écus demeurait dans un petit canton où l'on n'avait jamais mis de ſoldats en garniſon depuis cent-cinquante années. Les mœurs dans ce coin de terre in-

connu étaient pures comme l'air qui l'environne. On ne ſavait pas qu'ailleurs l'amour pût être infecté d'un poiſon deſtructeur, que les générations fuſſent attaquées dans leur germe, & que la nature ſe contrediſant elle-même pût rendre la tendreſſe horrible, & le plaiſir affreux; on ſe livrait à l'amour avec la ſécurité de l'innocence. Des troupes vinrent, & tout changea.

Deux lieutenans, l'aumônier du régiment, un caporal & un ſoldat de recrue qui ſortait du ſéminaire, ſuffirent pour empoiſonner douze villages en moins de trois mois. Deux couſines de l'homme aux quarante écus ſe virent couvertes de puſtules calleuſes; leurs beaux cheveux tombèrent; leur voix devint rauque; les paupières de leurs yeux fixes & éteints ſe chargèrent d'une couleur livide, & ne ſe fermèrent plus pour laiſſer entrer le repos dans des membres diſloqués qu'une carie ſecrette commençait à ronger comme ceux de l'Arabe *Job*, quoique *Job* n'eût jamais eu cette maladie.

Le chirurgien-major du régiment, homme d'une grande expérience, fut obligé de demander des aides à la cour pour guérir toutes les filles du pays. Le miniſtre de la guerre toûjours porté d'inclination à ſoulager le beau ſexe, envoya une recrue de fraters qui gâtèrent d'une main ce qu'ils rétablirent de l'autre.

L'homme aux quarante écus liſait alors l'hiſtoire philoſophique de *Candide*, traduite de l'allemand du docteur *Ralph*, qui prouve évidemment que tout eſt bien, & qu'il était abſolument *impoſſible* dans le meilleur des mondes *poſſibles*, que la vérole, la peſte, la pierre, la gravelle, les écrouelles, la chambre de Valence & l'inquiſition n'entraſſent dans la compoſition de l'univers, de cet univers uniquement fait pour l'homme roi des animaux, & image de DIEU, auquel on voit bien qu'il reſſemble comme deux goutes d'eau.

Il liſait dans l'hiſtoire véritable de *Candide*, que le fameux docteur *Pangloſs* avait perdu dans le traitement un œil & une oreille. Hélas! dit-il, mes deux couſines, mes deux pauvres couſines ſeront-elles borgnes ou borgneſſes & eſſorillées? Non, lui dit le major conſolateur; les Allemans ont la main lourde, mais nous autres nous guériſſons les filles promptement, ſûrement & agréablement.

Digitized by Google

En effet, les deux jolies couſines en furent quittes pour avoir la tête enflée comme un balon pendant ſix ſemaines, pour perdre la moitié de leurs dents en tirant la langue d'un demi-pied, & pour mourir de la poitrine au bout de ſix mois.

Pendant l'opération le couſin & le chirurgien-major raiſonnèrent ainſi.

L'Homme aux quarante écus.

Eſt-il poſſible, monſieur, que la nature ait attaché de ſi épouvantables tourmens à un plaiſir ſi néceſſaire, tant de honte à tant de gloire, & qu'il y ait plus de riſque à faire un enfant qu'à tuer un homme? Serait-il vrai au moins pour notre conſolation que ce fléau diminue un peu ſur la terre, & qu'il devienne moins dangereux de jour en jour?

Le Chirurgien-major.

Au contraire, il ſe répand de plus en plus dans toute l'Europe chrétienne; il s'eſt étendu juſqu'en Sibérie; j'en ai vu mourir plus de cinquante perſonnes, & ſurtout un grand général d'armée & un miniſtre d'état fort ſage. Peu de poitrines faibles réſiſtent à la maladie & au remède. Les deux ſœurs, la petite & la groſſe, ſe ſont liguées encor plus que les moines pour détruire le genre-humain.

L'Homme aux quarante écus.

Nouvelle raiſon pour abolir les moines, afin que remis au rang des hommes ils réparent un peu le mal que font les deux ſœurs. Dites-moi, je vous prie, ſi les bêtes ont la vérole.

Le Chirurgien.

Ni la petite, ni la groſſe, ni les moines ne ſont connus chez elles.

Digitized by Google

L'Homme aux quarante écus.

Il faut donc avouer qu'elles ſont plus heureuſes & plus prudentes que nous dans ce meilleur des mondes.

Le Chirurgien.

Je n'en ai jamais douté ; elles éprouvent bien moins de maladies que nous ; leur inſtinct eſt bien plus ſûr que notre raiſon : jamais ni le paſſé ni l'avenir ne les tourmente.

L'Homme aux quarante écus.

Vous avez été chirurgien d'un ambaſſadeur de France en Turquie, y a-t-il beaucoup de vérole à Conſtantinople ?

Le Chirurgien.

Les Francs l'ont apportée dans le fauxbourg de Péra où ils demeurent. J'y ai connu un capucin qui en était mangé comme *Pangloſs* ; mais elle n'eſt point parvenue dans la ville ; les Francs n'y couchent preſque jamais. Il n'y a preſque point de filles publiques dans cette ville immenſe. Chaque homme riche a des femmes ou des eſclaves de Circaſſie, toûjours gardées, toûjours ſurveillées, dont la beauté ne peut être dangereuſe. Les Turcs appellent la vérole *le mal chrétien* ; & cela redouble le profond mépris qu'ils ont pour notre théologie. Mais en récompenſe ils ont la peſte, maladie d'Egypte dont ils font peu de cas, & qu'ils ne ſe donnent jamais la peine de prévenir.

L'Homme aux quarante écus.

En quel tems croyez-vous que ce fléau commença dans l'Europe ?

Le Chirurgien.

Au retour du premier voyage de *Chriſtophe Colomb*, chez

des peuples innocens qui ne connaiſſaient ni l'avarice ni la guerre, vers l'an 1494. Ces nations ſimples & juſtes étaient attaquées de ce mal de tems immémorial, comme la lépre régnait chez les Arabes & chez les Juifs, & la peſte chez les Egyptiens. Le premier fruit que les Eſpagnols recueillirent de cette conquête du nouveau monde fut la vérole; elle ſe répandit plus promptement que l'argent du Mexique qui ne circula que longtems après en Europe. La raiſon en eſt que dans toutes les villes il y avait alors de belles maiſons publiques appellées *bordels*, établies par l'autorité des ſouverains pour conſerver l'honneur des dames. Les Eſpagnols portèrent le venin dans ces maiſons privilégiées dont les princes & les évêques tiraient les filles qui leur étaient néceſſaires. On a remarqué qu'à Conſtance il y avait eu ſept cent dix-huit filles pour le ſervice du concile qui fit brûler ſi dévotement *Jean Hus* & *Jérôme de Prague*.

On peut juger par ce ſeul trait avec quelle rapidité le mal parcourut tous les pays. Le premier ſeigneur qui en mourut fut l'illuſtriſſime & révérendiſſime évêque & vice-roi de Hongrie en 1499, que *Bartolomeo Montanagua* grand médecin de Padouë ne put guérir. *Gualtieri* aſſure que l'archevêque de Mayence *Bertold de Henneberg*, *attaqué de la groſſe vérole*, *rendit ſon ame à* DIEU *en* 1504. On ſait que notre roi *François I* en mourut. *Henri III* la prit à Veniſe, mais le jacobin *Jacques Clément* prévint l'effet de la maladie.

Le parlement de Paris toûjours zélé pour le bien public fut le premier qui donna un arrêt contre la vérole en 1497. Il défendit à tous les vérolés de reſter dans Paris *ſous peine de la hart*. Mais comme il n'était pas facile de prouver juridiquement aux bourgeois & bourgeoiſes qu'ils étaient en délit, cet arrêt n'eut pas plus d'effet que ceux qui furent rendus depuis contre l'émétique : & malgré le parlement le nombre des coupables augmenta toûjours. Il eſt certain que ſi on les avait exorciſés au lieu de les faire pendre, il n'y en aurait plus aujourd'hui ſur la terre ; mais c'eſt à quoi malheureuſement on ne penſa jamais.

Digitized by Google

L'Homme aux quarante écus.

Eſt-il bien vrai ce que j'ai lu dans *Candide*, que parmi nous quand deux armées, de trente mille hommes chacune, marchent enſemble en front de bandière, on peut parier qu'il y a vingt mille vérolés de chaque côté ?

Le Chirurgien.

Il n'eſt que trop vrai. Il en eſt de même dans les licences de Sorbonne. Que voulez-vous que faſſent de jeunes bacheliers à qui la nature parle plus haut & plus ferme que la théologie ? Je puis vous jurer que proportion gardée, mes confrères & moi nous avons traité plus de jeunes prêtres que de jeunes officiers.

L'Homme aux quarante écus.

N'y aurait-il point quelque manière d'extirper cette contagion qui déſole l'Europe ? on a déja tâché d'affaiblir le poiſon d'une vérole, ne pourra-t-on rien tenter ſur l'autre ?

Le Chirurgien.

Il n'y aurait qu'un ſeul moyen, c'eſt que tous les princes de l'Europe ſe liguaſſent enſemble comme dans les tems de *Godefroi de Bouillon*. Certainement une croiſade contre la vérole ſerait beaucoup plus raiſonnable que ne l'ont été celles qu'on entreprit autrefois ſi malheureuſement contre *Saladin*, *Melecſala* & les Albigeois. Il vaudrait bien mieux s'entendre pour repouſſer l'ennemi commun du genre-humain, que d'être continuellement occupé à guetter le moment favorable de dévaſter la terre, & de couvrir les champs de morts pour arracher à ſon voiſin deux ou trois villes & quelques villages. Je parle contre mes intérêts, car la guerre & la vérole font ma fortune ; mais il faut être homme avant d'être chirurgien-major.

C'eſt ainſi que l'homme aux quarante écus ſe formait,

Digitized by Google

comme on dit, l'eſprit & le cœur. Non-ſeulement il hérita de ſes deux couſines qui moururent en ſix mois ; mais il eut encor la ſucceſſion d'un parent fort éloigné qui avait été ſous-fermier des hôpitaux des armées, & qui s'était fort engraiſſé en mettant les ſoldats bleſſés à la diète. Cet homme n'avait jamais voulu ſe marier ; il avait un aſſez joli ſerrail. Il ne reconnut aucun de ſes parens, vécut dans la crapule, & mourut à Paris d'indigeſtion. C'était un homme, comme on voit, fort utile à l'état.

Notre nouveau philoſophe fut obligé d'aller à Paris pour recueillir l'héritage de ſon parent. D'abord les fermiers du domaine le lui diſputèrent. Il eut le bonheur de gagner ſon procès, & la généroſité de donner aux pauvres de ſon canton qui n'avaient pas leur contingent de quarante écus de rente, une partie des dépouilles du richard. Après quoi il ſe mit à ſatisfaire ſa grande paſſion d'avoir une bibliothèque.

Il liſait tous les matins, faiſait des extraits, & le ſoir il conſultait les ſavans pour ſavoir en quelle langue le ſerpent avait parlé à notre bonne mère ? ſi l'ame eſt dans le corps calleux ou dans la glande pinéale ? ſi *St. Pierre* avait demeuré vingt-cinq ans à Rome ? quelle différence ſpécifique eſt entre un trône & une domination ? & pourquoi les nègres ont le nez épaté ? D'ailleurs, il ſe propoſa de ne jamais gouverner l'état, & de ne faire aucune brochure contre les piéces nouvelles. On l'appellait monſieur *André*, c'était ſon nom de batême. Ceux qui l'ont connu rendent juſtice à ſa modeſtie & à ſes qualités tant acquiſes que naturelles. Il a bâti une maiſon commode dans ſon ancien domaine de quatre arpens. Son fils ſera bientôt en âge d'aller au collège, mais il veut qu'il aille au collège d'Harcourt & non à celui de Mazarin, à cauſe du profeſſeur *Cogé* qui fait des libelles, & parce qu'il ne faut pas qu'un profeſſeur de collège faſſe des libelles.

Madame *André* lui a donné une fille fort jolie, qu'il eſpère marier à un conſeiller de la cour des aides, pourvu que ce magiſtrat n'ait pas la maladie que le chirurgien-major veut extirper dans l'Europe chrétienne.

Digitized by Google

GRANDE QUERELLE.

Pendant le ſéjour de monſieur *André* à Paris, il y eut une querelle importante. Il s'agiſſait de ſavoir ſi *Marc-Antonin* était un honnête homme, & s'il était en enfer ou en purgatoire, ou dans les limbes, en attendant qu'il reſſuſcitât. Tous les honnêtes gens prirent le parti de *Marc-Antonin.* Ils diſaient, *Antonin* a toûjours été juſte, ſobre, chaſte, bienfaiſant. Il eſt vrai qu'il n'a pas en paradis une place auſſi belle que *St. Antoine*; car il faut des proportions, comme nous l'avons vu. Mais certainement l'ame de l'empereur *Antonin* n'eſt point à la broche dans l'enfer. Si elle eſt en purgatoire, il faut l'en tirer; il n'y a qu'à dire des meſſes pour lui. Les jéſuites n'ont plus rien à faire, qu'ils diſent trois mille meſſes pour le repos de l'ame de *Marc-Antonin;* ils y gagneront, à quinze ſous la piéce, deux mille deux cent cinquante livres. D'ailleurs, on doit du reſpect à une tête couronnée, il ne faut pas la damner légérement.

Les adverſaires de ces bonnes gens prétendaient au contraire qu'il ne falait accorder aucune compoſition à *Marc-Antonin*; qu'il était un hérétique; que les Carpocratiens & les Aloges n'étaient pas ſi méchans que lui; qu'il était mort ſans confeſſion; qu'il falait faire un exemple; qu'il était bon de le damner pour apprendre à vivre aux empereurs de la Chine & du Japon, à ceux de Perſe, de Turquie & de Maroc, aux rois d'Angleterre, de Suède, de Dannemarck, de Pruſſe, au ſtathouder de Hollande, & aux avoyers du canton de Berne, qui n'allaient pas plus à confeſſe que l'empereur *Marc-Antonin*; & qu'enfin c'eſt un plaiſir indicible de donner des décrets contre des ſouverains morts, quand on ne peut en lancer contre eux de leur vivant, de peur de perdre ſes oreilles.

La querelle devint auſſi ſérieuſe que le fut autrefois celle des urſulines & des annonciades, qui diſputèrent à qui porterait plus longtems des œufs à la coque entre les feſſes, ſans les

les caſſer. On craignit un ſchiſme comme du tems des *cent & un contes de ma mère l'oye*, & de certains billets payables au porteur dans l'autre monde. C'eſt une choſe bien épouvantable qu'un ſchiſme ; cela ſignifie *diviſion dans les opinions*, & juſqu'à ce moment fatal tous les hommes avaient penſé de même.

Monſieur *André*, qui eſt un excellent citoyen, pria les chefs des deux partis à ſouper. C'eſt un des bons convives que nous ayons ; ſon humeur eſt douce & vive, ſa gayeté n'eſt point bruyante ; il eſt facile & ouvert ; il n'a point cette ſorte d'eſprit qui ſemble vouloir étouffer celui des autres ; l'autorité qu'il ſe concilie n'eſt dûe qu'à ſes graces, à ſa modération, & à une phyſionomie ronde qui eſt tout-à-fait perſuaſive. Il aurait fait ſouper gayement enſemble un Corſe & un Génois, un repréſentant de Genève & un négatif ; le muphti & un archevêque. Il fit tomber habilement les premiers coups que les diſputans ſe portaient, en détournant la converſation, & en faiſant un conte très agréable, qui réjouit également les damnans & les damnés. Enfin, quand ils furent un peu en pointe de vin, il leur fit ſigner que l'ame de l'empereur *Marc-Antonin* reſterait *in ſtatu quo*, c'eſt-à-dire, je ne ſais où, en attendant un jugement définitif.

Les ames des docteurs s'en retournèrent dans leurs limbes paiſiblement après le ſouper : tout fut tranquille. Cet accommodement fit un très grand honneur à l'homme aux quarante écus ; & toutes les fois qu'il s'élevait une diſpute bien acariâtre, bien virulente, entre les gens lettrés ou non lettrés, on diſait aux deux partis, *Meſſieurs, allez ſouper chez monſieur* André.

Je connais deux factions acharnées, qui faute d'avoir été ſouper chez monſieur *André*, ſe ſont attiré de grands malheurs.

SCÉLERAT CHASSÉ.

La réputation qu'avait acquiſe monſieur *André* d'appaiſer les querelles en donnant de bons ſoupers, lui attira la ſemaine

paſſée une ſingulière viſite. Un homme noir aſſez mal mis, le dos vouté, la tête penchée ſur une épaule, l'œil hagard, les mains fort ſales, vint le conjurer de lui donner à ſouper avec ſes ennemis.

Quels ſont vos ennemis? lui dit monſieur *André*, & qui êtes-vous? Hélas! dit-il, j'avoue, monſieur, qu'on me prend pour un de ces maroufles qui font des libelles pour gagner du pain, & qui crient DIEU, DIEU, DIEU, religion, religion, pour attraper quelque petit bénéfice. On m'accuſe d'avoir calomnié les citoyens les plus véritablement religieux, les plus ſincères adorateurs de la Divinité, les plus honnêtes gens du royaume. Il eſt vrai, monſieur, que dans la chaleur de la compoſition il échape ſouvent aux gens de mon métier de petites inadvertences qu'on prend pour des erreurs groſſières, des écarts que l'on qualifie de menſonges impudens. Notre zèle eſt regardé comme un mélange affreux de friponnerie & de fanatiſme. On aſſure que tandis que nous ſurprenons la bonne foi de quelques vieilles imbécilles, nous ſommes le mépris & l'exécration de tous les honnêtes gens qui ſavent lire.

Mes ennemis ſont les principaux membres des plus illuſtres académies de l'Europe, des écrivains honorés, des citoyens bienfaiſans. Je viens de mettre en lumière un ouvrage que j'ai intitulé *Anti-philoſophique*. Je n'avais que de bonnes intentions, mais perſonne n'a voulu acheter mon livre. Ceux à qui je l'ai préſenté l'ont jetté dans le feu, en me diſant qu'il n'était pas ſeulement anti-raiſonnable, mais anti-chrétien, & très anti-honnête.

Eh bien, lui dit monſieur *André*, imitez ceux à qui vous avez préſenté votre libelle; jettez-le dans le feu, & qu'il n'en ſoit plus parlé. Je loue fort votre repentir; mais il n'eſt pas poſſible que je vous faſſe ſouper avec des gens d'eſprit qui ne peuvent être vos ennemis, entendu qu'ils ne vous liront jamais.

Ne pourriez-vous pas du moins, monſieur, dit le caffard, me réconcilier avec les parens de feu monſieur de *Monteſquieu*, dont j'ai outragé la mémoire, pour glorifier le révérend père *Rout*, qui vint aſſiéger ſes derniers momens, & qui fut chaſſé de ſa chambre?

Digitized by Google

Morbleu, lui dit monſieur *André*, il y a longtems que le révérend père *Rout* eſt mort ; allez-vous-en ſouper avec lui.

C'eſt un rude homme que monſieur *André* quand il a affaire à cette eſpèce méchante & ſotte. Il ſentit que le caffard ne voulait ſouper chez lui avec des gens de mérite que pour engager une diſpute, pour les aller enſuite calomnier, pour écrire contre eux, pour imprimer de nouveaux menſonges. Il le chaſſa de ſa maiſon, comme on avait chaſſé *Rout* de l'appartement du préſident de *Monteſquieu*.

On ne peut guères tromper monſieur *André*. Plus il était ſimple & naïf quand il était l'homme aux quarante écus, plus il eſt devenu aviſé quand il a connu les hommes.

LE BON SENS DE MONSIEUR ANDRÉ.

Comme le bon ſens de monſieur *André* s'eſt fortifié depuis qu'il a une bibliothèque ! il vit avec les livres comme avec les hommes ; il choiſit ; & il n'eſt jamais la dupe des noms. Quel plaiſir de s'inſtruire, & d'agrandir ſon ame pour un écu ſans ſortir de chez ſoi !

Il ſe félicite d'être né dans un tems où la raiſon humaine commence à ſe perfectionner. Que je ſerais malheureux, dit-il, ſi l'âge où je vis était celui du jéſuite *Garaſſe*, du jéſuite *Guignard*, ou du docteur *Boucher*, du docteur *Aubri*, du docteur *Guinceſtre*, ou du tems que l'on condamnait aux galères ceux qui écrivaient contre les cathégories d'*Ariſtote !*

La miſère avait affaibli les reſſorts de l'ame de monſieur *André*, le bien-être leur a rendu leur élaſticité. Il y a mille *André*s dans le monde auxquels il n'a manqué qu'un tour de roue de la fortune pour en faire des hommes d'un vrai mérite.

Il eſt aujourd'hui au fait de toutes les affaires de l'Europe, & ſurtout des progrès de l'eſprit humain.

Il me ſemble, me diſait-il mardi dernier, que la raiſon voyage à petites journées, du nord au midi, avec ſes deux intimes amies l'expérience & la tolérance. L'agriculture & le commerce

Digitized by Google

l'accompagnent. Elle s'eſt préſentée en Italie, mais la congrégation de l'indice l'a repouſſée. Tout ce qu'elle a pu faire a été d'envoyer ſecrettement quelques-uns de ſes facteurs qui ne laiſſent pas de faire du bien. Encor quelques années, & le pays des *Scipions* ne ſera plus celui des arlequins enfroqués.

Elle a de tems en tems de cruels ennemis en France ; mais elle y a tant d'amis qu'il faudra bien à la fin qu'elle y ſoit premier miniſtre.

Quand elle s'eſt préſentée en Bavière & en Autriche, elle a trouvé deux ou trois groſſes têtes à perruque qui l'ont regardée avec des yeux ſtupides & étonnés. Ils lui ont dit, Madame, nous n'avons jamais entendu parler de vous ; nous ne vous connaiſſons pas. Meſſieurs, leur a-t-elle répondu, avec le tems vous me connaîtrez & vous m'aimerez. Je ſuis très bien reçue à Berlin, à Moſcou, à Copenhague, à Stokholm. Il y a long-tems que par le crédit de *Locke*, de *Gordon*, de *Trenchard*, de mylord *Shafisburi* & de tant d'autres, j'ai reçu mes lettres de naturalité en Angleterre. Vous m'en accorderez un jour. Je ſuis la fille du tems, & j'attends tout de mon père.

Quand elle a paſſé ſur les frontières de l'Eſpagne & du Portugal, elle a béni DIEU de voir que les buchers de l'inquiſition n'étaient plus ſi ſouvent allumés ; elle a eſpéré beaucoup en voyant chaſſer les jéſuites ; mais elle a craint qu'en purgeant le pays de renards on ne le laiſſât expoſé aux loups.

Si elle fait encor des tentatives pour entrer en Italie, on croit qu'elle commencera par s'établir à Veniſe, & qu'elle ſéjournera dans le royaume de Naples, malgré toutes les liquéfactions de ce pays-là qui lui donnent des vapeurs. On prétend qu'elle a un ſecret infaillible pour détacher les cordons d'une couronne qui ſont embarraſſés je ne ſais comment dans ceux d'une thiare, & pour empêcher les haquenées d'aller faire la révérence aux mules.

Enfin, la converſation de monſieur *André* me réjouit beaucoup ; & plus je le vois, plus je l'aime.

Digitized by Google

D'UN BON SOUPER CHEZ MONSIEUR ANDRÉ.

Nous ſoupames hier enſemble avec un docteur de Sorbonne, monſieur *Pinto* célèbre juif, le chapelain de la chapelle réformée de l'ambaſſadeur Batave, le ſecrétaire de monſieur le prince *Galitzin* du rite grec, un capitaine Suiſſe calviniſte, deux philoſophes & trois dames d'eſprit.

Le ſouper fut fort long, & cependant on ne diſputa pas plus ſur la religion que ſi aucun des convives n'en avait jamais eu ; tant il faut avouer que nous ſommes devenus polis ; tant on craint à ſouper de contriſter ſes frères. Il n'en eſt pas ainſi du régent *Cogé*, & de l'ex-jéſuite *Nonotte*, & de l'ex-jéſuite *Patouillet*, & de l'ex-jéſuite *Rotalier*, & de tous les animaux de cette eſpèce. Ces croquans-là vous diſent plus de ſotiſes dans une brochure de deux pages que la meilleure compagnie de Paris ne peut dire de choſes agréables & inſtructives dans un ſouper de quatre heures. Et ce qu'il y a d'étrange c'eſt qu'ils n'oſeraient dire en face à perſonne ce qu'ils ont l'impudence d'imprimer.

La converſation roula d'abord ſur une plaiſanterie des *Lettres Perſanes*, dans laquelle on répète d'après pluſieurs graves perſonnages, que le monde va non-ſeulement en empirant, mais en ſe dépeuplant tous les jours ; de ſorte que ſi le proverbe, *plus on eſt de fous, plus on rit*, a quelque vérité, le rire ſera inceſſamment banni de la terre.

Le docteur de Sorbonne aſſura qu'en effet le monde était réduit preſque à rien. Il cita le père *Pétau* qui démontre qu'en moins de trois cent ans un ſeul des fils de *Noé* (je ne ſais ſi c'eſt *Sem* ou *Japhet*) avait procréé de ſon corps une ſérie d'enfans qui ſe montait à ſix cent vingt-trois milliards, ſix cent douze millions, trois cent cinquante-huit mille fidèles, l'an 285 après le déluge univerſel.

Monſieur *André* demanda pourquoi du tems de *Philippe le bel*, c'eſt-à-dire, environ trois cent ans après *Hugues Capet*, il n'y avait pas ſix cent vingt-trois milliards de princes de la maiſon royale ? c'eſt que la foi eſt diminuée, dit le docteur de Sorbonne.

Digitized by Google

On parla beaucoup de Thèbes aux cent portes, & du million de ſoldats qui ſortait par ces portes, avec vingt mille chariots de guerre. Serrez, ſerrez, diſait monſieur *André*, je ſoupçonne, depuis que je me ſuis mis à lire, que le même génie qui a écrit *Gargantua*, écrivait autrefois toutes les hiſtoires.

Mais enfin, lui dit un des convives, Thèbes, Memphis, Babilone, Ninive, Troye, Seleucie étaient de grandes villes & n'exiſtent plus. Cela eſt vrai, répondit le ſecrétaire de monſieur le prince *Galitzin*. Mais Moſcou, Conſtantinople, Londres, Paris, Amſterdam, Lyon qui vaut mieux que Troye, toutes les villes de France, d'Allemagne, d'Eſpagne & du Nord, étaient alors des déſerts.

Le capitaine Suiſſe, homme très inſtruit, nous avoua que quand ſes ancêtres voulurent quitter leurs montagnes & leurs précipices pour aller s'emparer comme de raiſon d'un pays plus agréable, *Céſar* qui vit de ſes yeux le dénombrement de ces émigrans, trouva qu'il ſe montait à trois cent ſoixante & huit mille, en comptant les vieillards, les enfans & les femmes. Aujourd'hui le ſeul canton de Berne poſſède autant d'habitans : il n'eſt pas tout-à-fait la moitié de la Suiſſe ; & je puis vous aſſurer que les treize cantons ont au-delà de ſept cent vingt mille ames, en comptant les natifs qui ſervent ou qui négocient en pays étranger. Après cela, meſſieurs les ſavans, faites des calculs & des ſyſtêmes, ils ſeront auſſi faux les uns que les autres.

Enſuite on agita la queſtion ſi les bourgeois de Rome du tems des *Céſars* étaient plus riches que les bourgeois de Paris du tems de monſieur *Silhouette*.

Ah ! ceci me regarde, dit monſieur *André*. J'ai été longtems l'homme aux quarante écus ; je crois bien que les citoyens Romains en avaient davantage. Ces illuſtres voleurs de grand chemin avaient pillé les plus beaux pays de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Europe. Ils vivaient fort ſplendidement du fruit de leurs rapines ; mais enfin il y avait des gueux à Rome. Et je ſuis perſuadé que parmi ces vainqueurs du monde il y eut des gens réduits à quarante écus de rente comme je l'ai été.

Digitized by Google

Savez-vous bien, lui dit un ſavant de l'académie des inſcriptions & belles-lettres, que *Lucullus* dépenſait à chaque ſouper qu'il donnait dans le ſallon d'*Apollon*, trente-neuf mille trois cent ſoixante & douze livres treize ſous de notre monnoie courante ? mais qu'*Atticus*, le célèbre épicurien *Atticus*, ne dépenſait pas par mois pour ſa table au-delà de deux cent trente-cinq livres tournois ?

Si cela eſt, dis-je, il était digne de préſider à la confrérie de la lezine établie depuis peu en Italie. J'ai lu comme vous dans *Florus* cette incroyable anecdote ; mais apparemment que *Florus* n'avait jamais ſoupé chez *Atticus*, ou que ſon texte a été corrompu, comme tant d'autres, par les copiſtes. Jamais *Florus* ne me fera croire que l'ami de *Céſar* & de *Pompée*, de *Ciceron* & d'*Antoine* qui mangeaient ſouvent chez lui, en fût quitte pour un peu moins de dix louis d'or par mois.

Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

Madame *André* prenant la parole, dit au ſavant que s'il voulait défrayer ſa table pour dix fois autant, il lui ferait grand plaiſir.

Je ſuis perſuadé que cette ſoirée de monſieur *André* valait bien un mois d'*Atticus*. Et des dames doutèrent fort que les ſoupers de Rome fuſſent plus agréables que ceux de Paris. La converſation fut très gaye, quoiqu'un peu ſavante. Il ne fut parlé ni des modes nouvelles, ni des ridicules d'autrui, ni de l'hiſtoire ſcandaleuſe du jour..

La queſtion du luxe fut traitée à fond. On demanda ſi c'était le luxe qui avait détruit l'empire Romain, & il fut prouvé que les deux empires d'Occident & d'Orient n'avaient été détruits que par la controverſe & par les moines. En effet, quand *Alaric* prit Rome, on n'était occupé que de diſputes théologiques ; & quand *Mahomet II* prit Conſtantinople, les moines défendaient beaucoup plus l'éternité de la lumière du Tabor qu'ils voyaient à leur nombril, qu'ils ne défendaient la ville contre les Turcs.

Un de nos ſavans fit une réflexion qui me frappa beaucoup.

Digitized by Google

C'eſt que ces deux grands empires ſont anéantis, & que les ouvrages de *Virgile*, d'*Horace* & d'*Ovide* ſubſiſtent.

On ne fit qu'un ſaut du ſiécle d'*Auguſte* au ſiécle de *Louis XIV*. Une dame demanda pourquoi avec beaucoup d'eſprit on ne faiſait plus guère aujourd'hui d'ouvrages de génie ?

Monſieur *André* répondit que c'eſt parce qu'on en avait fait dans le ſiécle paſſé. Cette idée était fine & pourtant vraye ; elle fut approfondie. Enſuite on tomba rudement ſur un Ecoſſais qui s'eſt aviſé de donner des règles de goût, & de critiquer les plus admirables endroits de *Racine*, ſans ſavoir le français *f*). On traita encor plus ſévérement un Italien nommé *Dénina*, qui a dénigré l'*Eſprit des Loix* ſans le comprendre, & qui ſurtout a cenſuré ce que l'on aime le mieux dans cet ouvrage.

Cela fit ſouvenir du mépris affecté que *Boileau* étalait pour *le Taſſe*. Quelqu'un des convives avança que *le Taſſe* avec ſes défauts était autant au deſſus d'*Homère*, que *Monteſquieu* avec ſes défauts encor plus grands, eſt au deſſus du fatras de *Grotius*. On s'éleva contre ces mauvaiſes critiques dictées par la haine nationale & le préjugé. Le ſignor *Dénina* fut traité comme il le méritait, & comme les pédans le ſont par les gens d'eſprit.

On remarqua ſurtout avec beaucoup de ſagacité, que la plûpart des ouvrages littéraires du ſiécle préſent, ainſi que les converſations, roulent ſur l'examen des chefs-d'œuvre du dernier ſiécle. Notre mérite eſt de diſcuter leur mérite. Nous ſommes comme des enfans deshérités qui font le compte du bien de leurs pères. On avoua que la philoſophie avait fait de très

f) Ce monſieur *Home*, grand juge d'Ecoſſe, enſeigne la manière de faire parler les héros d'une tragédie avec eſprit ; & voici un exemple remarquable qu'il rapporte de la tragédie de *Henri IV* du divin *Shakeſpear*. Le divin *Shakeſpear* introduit mylord *Falſtaf* chef de juſtice qui vient de prendre priſonnier le chevalier *Jean Coleville* & qui le préſente au roi.

„ Sire, le voilà, je vous le livre ;
„ je ſupplie votre grace de faire en-
„ régiſtrer ce fait d'armes parmi les
„ autres de cette journée, ou par-
„ dieu je le ferai mettre dans une
„ balade avec mon portrait à la
„ tête ; on verra *Coleville* me baiſant les

très grands progrès, mais que la langue & le ſtile s'étaient un peu corrompus.

C'eſt le ſort de toutes les converſations de paſſer d'un ſujet à un autre. Tous ces objets de curioſité, de ſcience & de goût, diſparurent bientôt devant le grand ſpectacle que l'impératrice de Ruſſie & le roi de Pologne donnaient au monde. Ils venaient de relever l'humanité écraſée, & d'établir la liberté de conſcience dans une partie de la terre, beaucoup plus vaſte que ne le fut jamais l'empire Romain. Ce ſervice rendu au genre-humain, cet exemple donné à tant de cours qui ſe croyent politiques, fut célébré comme il devait l'être. On but à la ſanté de l'impératrice, du roi philoſophe, & du primat philoſophe, & on leur ſouhaita beaucoup d'imitateurs. Le docteur de Sorbonne même les admira; car il y a quelques gens de bon ſens dans ce corps, comme il y eut autrefois des gens d'eſprit chez les Béotiens.

Le ſecrétaire Ruſſe nous étonna par le récit de tous les grands établiſſemens qu'on faiſait en Ruſſie. On demanda pourquoi on aimait mieux lire l'hiſtoire de *Charles XII* qui a paſſé ſa vie à détruire, que celle de *Pierre le grand* qui a conſumé la ſienne à créer. Nous conclumes que la faibleſſe & la frivolité ſont la cauſe de cette préférence; que *Charles XII* fut le *Don Quichote* du Nord, & que *Pierre* en fut le *Solon*; que les eſprits ſuperficiels préfèrent l'héroïſme extravagant aux grandes vuës d'un légiſlateur; que les détails de la fondation d'une ville leur plaiſent moins que la témérité d'un homme qui brave dix mille Turcs avec ſes ſeuls domeſtiques; & qu'enfin, la plûpart des lecteurs aiment mieux s'amuſer que s'inſtruire. De là vient que cent femmes liſent

» les pieds. Voilà ce que je ferai ſi » vous ne rendez pas ma gloire » auſſi brillante qu'une piéce de » deux ſous dorée. Et alors vous » me verrez dans le clair ciel de la » renommée, ternir votre ſplendeur » comme la pleine lune efface les » charbons éteints de l'élément de » l'air qui ne paraiſſent autour d'elle » que comme des têtes d'épingle.

C'eſt cet abſurde & abominable galimatias très fréquent dans le divin *Shakeſpear*, que monſieur *Jean Home* propoſe pour le modèle du bon goût & de l'eſprit dans la tragédie. Mais en récompenſe monſieur *Home* trouve l'*Iphigénie* & la *Phèdre* de *Racine* extrêmement ridicules.

Digitized by Google

les *mille & une nuit* contre une qui lit deux chapitres de *Locke*.

De quoi ne parla-t-on point dans ce repas, dont je me ſouviendrai longtems ! Il falut bien enfin dire un mot des acteurs & des actrices, ſujet éternel des entretiens de table de Verſailles & de Paris. On convint qu'un bon déclamateur était auſſi rare qu'un bon poëte. Le ſouper finit par une chanſon très jolie qu'un des convives fit pour les dames. Pour moi j'avoue que le banquet de *Platon* ne m'aurait pas fait plus de plaiſir que celui de monſieur & de madame *André*.

Nos petits maîtres & nos petites maîtreſſes s'y ſeraient ennuyés ſans doute ; ils prétendent être la bonne compagnie ; mais ni monſieur *André* ni moi ne ſoupons jamais avec cette bonne compagnie-là.

Digitized by Google

L A
PRINCESSE DE BABILONE.

§. I.

LE vieux *Bélus* roi de Babilone ſe croyait le premier homme de la terre ; car tous ſes courtiſans le lui diſaient & ſes hiſtoriographes le lui prouvaient. Ce qui pouvait excuſer en lui ce ridicule, c'eſt qu'en effet ſes prédéceſſeurs avaient bâti Babilone plus de trente mille ans avant lui, & qu'il l'avait embellie. On ſait que ſon palais & ſon parc ſitués à quelques paraſanges de Babilone, s'étendaient entre l'Euphrate & le Tigre qui baignaient ces rivages enchantés. Sa vaſte maiſon de trois mille pas de façade s'élevait juſqu'aux nuës. La plateforme était entourée d'une baluſtrade de marbre blanc de cinquante pieds de hauteur, qui portait les ſtatues coloſſales de tous les rois & de tous les grands-hommes de l'empire. Cette plate-forme compoſée de deux rangs de briques couvertes d'une épaiſſe ſurface de plomb d'une extrémité à l'autre, était chargée de douze pieds de terre : & ſur cette terre on avait élevé des forêts d'oliviers, d'orangers, de citroniers, de palmiers, de géroſliers, de cocotiers, de caneliers, qui formaient des allées impénétrables aux rayons du ſoleil.

Les eaux de l'Euphrate élevées par des pompes dans cent colomnes creuſées, venaient dans ces jardins remplir de vaſtes baſſins de marbre ; & retombant enſuite par d'autres canaux, allaient former dans le parc des caſcades de ſix mille pieds de longueur, & cent mille jets-d'eau, dont la hauteur pouvait à peine être apperçue ; elles retournaient enſuite dans l'Euphrate dont elles étaient parties. Les jardins de *Sémiramis* qui étonnèrent l'Aſie pluſieurs ſiécles après, n'étaient qu'une faible imitation de ces antiques merveilles ; car du tems de *Sémiramis*

Digitized by Google

tout commençait à dégénérer chez les hommes & chez les femmes.

Mais ce qu'il y avait de plus admirable à Babilone, ce qui éclipsait tout le reste, était la fille unique du roi nommée *Formosante*. Ce fut d'après ses portraits & ses statues que dans la suite des siécles *Praxitèle* sculpta son *Aphrodite*, & celle qu'on nomma *la Vénus aux belles fesses*. Quelle différence, ô ciel ! de l'original aux copies ! Aussi *Bélus* était plus fier de sa fille que de son royaume. Elle avait dix-huit ans ; il lui falait un époux digne d'elle : mais où le trouver ? Un ancien oracle avait ordonné que *Formosante* ne pourrait appartenir qu'à celui qui tendrait l'arc de *Nembrod*. Ce *Nembrod* le fort chasseur devant le Seigneur, avait laissé un arc de sept pieds babiloniques de haut, d'un bois d'ébène plus dur que le fer du mont Caucase qu'on travaille dans les forges de Derbent ; & nul mortel depuis *Nembrod* n'avait pu bander cet arc merveilleux.

Il était dit encore que le bras qui aurait tendu cet arc tuerait le lion le plus terrible & le plus dangereux qui serait lâché dans le cirque de Babilone. Ce n'était pas tout ; le bandeur de l'arc, le vainqueur du lion devait terrasser tous ses rivaux ; mais il devait surtout avoir beaucoup d'esprit, être le plus magnifique des hommes, le plus vertueux, & posséder la chose la plus rare qui fût dans l'univers entier.

Il se présenta trois rois qui osèrent disputer *Formosante*, le pharaon d'Egypte, le sha des Indes, & le grand kan des Scythes. *Bélus* assigna le jour & le lieu du combat à l'extrémité de son parc, dans le vaste espace bordé par les eaux de l'Euphrate & du Tigre réunies. On dressa autour de la lice un amphithéâtre de marbre qui pouvait contenir cinq cent mille spectateurs. Vis-à-vis l'amphithéâtre était le trône du roi, qui devait paraître avec *Formosante* accompagnée de toute la cour ; & à droite & à gauche entre le trône & l'amphithéâtre, étaient d'autres trônes & d'autres siéges pour les trois rois, & pour tous les autres souverains qui seraient curieux de venir voir cette auguste cérémonie.

Le roi d'Egypte arriva le premier, monté sur le bœuf *Apis*, & tenant en main le sistre d'*Isis*. Il était suivi de deux mille

Digitized by Google

prêtres vétus de robes de lin plus blanches que la neige, de deux mille eunuques, de deux mille magiciens, & de deux mille guerriers.

Le roi des Indes arriva bientôt après dans un char traîné par douze éléphans. Il avait une ſuite encor plus nombreuſe & plus brillante que le pharaon d'Egypte.

Le dernier qui parut était le roi des Scythes. Il n'avait auprès de lui que des guerriers choiſis, armés d'arcs & de fléches. Sa monture était un tigre ſuperbe qu'il avait dompté, & qui était auſſi haut que les plus beaux chevaux de Perſe. La taille de ce monarque impoſante & majeſtueuſe, effaçait celle de ſes rivaux; ſes bras nuds auſſi nerveux que blancs ſemblaient déja tendre l'arc de *Nembrod.*

Les trois princes ſe proſternèrent d'abord devant *Bélus* & *Formoſante.* Le roi d'Egypte offrit à la princeſſe les deux plus beaux crocodiles du Nil, deux hippopotames, deux zebres, deux rats d'Egypte, & deux momies, avec les livres du grand *Hermès* qu'il croyait être ce qu'il y avait de plus rare ſur la terre.

Le roi des Indes lui offrit cent éléphans qui portaient chacun une tour de bois doré, & mit à ſes pieds le *Veidam* écrit de la main de *Xaca* lui-même.

Le roi des Scythes qui ne ſavait ni lire ni écrire, préſenta cent chevaux de bataille couverts de houſſes de peaux de renards noirs.

La princeſſe baiſſa les yeux devant ſes amans, & s'inclina avec des graces auſſi modeſtes que nobles.

Bélus fit conduire ces monarques ſur les trônes qui leur étaient préparés. Que n'ai-je trois filles? leur dit-il; je rendrais aujourd'hui ſix perſonnes heureuſes. Enſuite, il fit tirer au ſort à qui eſſayerait le premier l'arc de *Nembrod.* On mit dans un caſque d'or les noms des trois prétendans. Celui du roi d'Egypte ſortit le premier; enſuite parut le nom du roi des Indes. Le roi Scythe en regardant l'arc & ſes rivaux, ne ſe plaignit point d'être le troiſiéme.

Tandis qu'on préparait ces brillantes épreuves, vingt mille pages & vingt mille jeunes filles diſtribuaient ſans confuſion des rafraichiſſemens aux ſpectateurs entre les rangs des ſiéges.

Digitized by Google

Tout le monde avouait que les Dieux n'avaient établi les rois que pour donner tous les jours des fêtes, pourvu qu'elles fuſſent diverſifiées, que la vie eſt trop courte pour en uſer autrement, que les procès, les intrigues, la guerre, les diſputes des prêtres qui conſument la vie humaine ſont des choſes abſurdes & horribles, que l'homme n'eſt né que pour la joie, qu'il n'aimerait pas les plaiſirs paſſionnément & continuellement s'il n'était pas formé pour eux ; que l'eſſence de la nature humaine eſt de ſe réjouïr, & que tout le reſte eſt folie. Cette excellente morale n'a jamais été démentie que par les faits.

Comme on allait commencer ces eſſais qui devaient décider de la deſtinée de *Formoſante*, un jeune inconnu monté ſur une licorne, accompagné de ſon valet monté de même, & portant ſur le poing un gros oiſeau, ſe préſente à la barrière. Les gardes furent ſurpris de voir en cet équipage une figure qui avait l'air de la Divinité. C'était, comme on a dit depuis, le viſage d'*Adonis* ſur le corps d'*Hercule ;* c'était la majeſté avec les graces. Ses ſourcils noirs & ſes longs cheveux blonds, mélange de beauté inconnue à Babilone, charmèrent l'aſſemblée : tout l'amphithéâtre ſe leva pour le mieux regarder : toutes les femmes de la cour fixèrent ſur lui des regards étonnés. *Formoſante* elle-même qui baiſſait toûjours les yeux, les releva & rougit : les trois rois pâlirent : tous les ſpectateurs en comparant *Formoſante* avec l'inconnu, s'écriaient, il n'y a dans le monde que ce jeune homme qui ſoit auſſi beau que la princeſſe.

Les huiſſiers ſaiſis d'étonnement lui demandèrent s'il était roi. L'étranger répondit qu'il n'avait pas cet honneur, mais qu'il était venu de fort loin par curioſité pour voir s'il y avait des rois qui fuſſent dignes de *Formoſante.* On l'introduiſit dans le premier rang de l'amphithéâtre, lui, ſon valet, ſes deux licornes & ſon oiſeau. Il ſalua profondément *Bélus*, ſa fille, les trois rois, & toute l'aſſemblée. Puis il prit place en rougiſſant. Ses deux licornes ſe couchèrent à ſes pieds, ſon oiſeau ſe percha ſur ſon épaule, & ſon valet qui portait un petit ſac, ſe mit à côté de lui.

Les épreuves commencèrent. On tira de ſon étui d'or l'arc de *Nembrod.* Le grand-maître des cérémonies ſuivi de cin-

Digitized by Google

quante pages & précédé de vingt trompettes, le préſenta au roi d'Egypte qui le fit bénir par ſes prêtres ; & l'ayant poſé ſur la tête du bœuf *Apis*, il ne douta pas de remporter cette première victoire. Il deſcend au milieu de l'arène, il eſſaie, il épuiſe ſes forces, il fait des contorſions qui excitent le rire de l'amphithéâtre, & qui font même ſourire *Formoſante*.

Son grand aumônier s'approcha de lui ; Que votre majeſté, lui dit-il, renonce à ce vain honneur qui n'eſt que celui des muſcles & des nerfs : vous triompherez dans tout le reſte. Vous vaincrez le lion, puiſque vous avez le ſabre d'*Oſiris*. La princeſſe de Babilone doit appartenir au prince qui a le plus d'eſprit, & vous avez deviné des énigmes. Elle doit épouſer le plus vertueux, vous l'êtes, puiſque vous avez été élevé par les prêtres d'Egypte. Le plus généreux doit l'emporter, & vous avez donné les deux plus beaux crocodiles & les deux plus beaux rats qui ſoient dans le Delta. Vous poſſédez le bœuf *Apis* & les livres d'*Hermès*, qui ſont la choſe la plus rare de l'univers. Perſonne ne peut vous diſputer *Formoſante*. Vous avez raiſon, dit le roi d'Egypte, & il ſe remit ſur ſon trône.

On alla mettre l'arc entre les mains du roi des Indes. Il en eut des ampoules pour quinze jours, & ſe conſola en préſumant que le roi des Scythes ne ſerait pas plus heureux que lui.

Le Scythe mania l'arc à ſon tour. Il joignait l'adreſſe à la force ; l'arc parut prendre quelque élaſticité entre ſes mains, il le fit un peu plier, mais jamais il ne put venir à bout de le tendre. L'amphithéâtre à qui la bonne mine de ce prince inſpirait des inclinations favorables, gémit de ſon peu de ſuccès, & jugea que la belle princeſſe ne ſerait jamais mariée.

Alors le jeune inconnu deſcendit d'un ſaut dans l'arène, & s'adreſſant au roi des Scythes, Que votre majeſté, lui dit-il, ne s'étonne point de n'avoir pas entiérement réuſſi. Ces arcs d'ébène ſe font dans mon pays ; il n'y a qu'un certain tour à donner. Vous avez beaucoup plus de mérite à l'avoir fait plier, que je n'en peux avoir à le tendre. Auſſi-tôt il prit une fléche, l'ajuſta ſur la corde, tendit l'arc de *Nembrod*, & fit voler la fléche bien au-delà des barrières. Un million de mains applaudit à ce prodige. Babilone retentit d'acclamations,

Digitized by Google

& toutes les femmes diſaient, quel bonheur qu'un ſi beau garçon ait tant de force !

Il tira enſuite de ſa poche une petite lame d'yvoire, écrivit ſur cette lame avec une aiguille d'or, attacha la tablette d'yvoire à l'arc ; & préſenta le tout à la princeſſe avec une grace qui raviſſait tous les aſſiſtans. Puis il alla modeſtement ſe remettre à ſa place entre ſon oiſeau & ſon valet. Babilone entière était dans la ſurpriſe. Les trois rois étaient confondus, & l'inconnu ne paraiſſait pas s'en appercevoir.

Formoſante fut encor plus étonnée en liſant ſur la tablette d'yvoire attachée à l'arc ces petits vers en beau langage caldéen.

L'arc de Nembrod eſt celui de la guerre ;
L'arc de l'amour eſt celui du bonheur ;
Vous le portez. Par vous ce Dieu vainqueur
Eſt devenu le maître de la terre.
Trois rois puiſſans, trois rivaux aujourd'hui
Oſent prétendre à l'honneur de vous plaire.
Je ne ſais pas qui votre cœur préfère,
Mais l'univers ſera jaloux de lui.

Ce petit madrigal ne fâcha point la princeſſe. Il fut critiqué par quelques ſeigneurs de la vieille cour, qui dirent qu'autrefois dans le bon tems on aurait comparé *Bélus* au ſoleil, & *Formoſante* à la lune, ſon cou à une tour, & ſa gorge à un boiſſeau de froment. Ils dirent que l'étranger n'avait point d'imagination, & qu'il s'écartait des régles de la véritable poëſie ; mais toutes les dames trouvèrent les vers fort galans. Elles s'émerveillèrent qu'un homme qui bandait ſi bien un arc eût tant d'eſprit. La dame d'honneur de la princeſſe lui dit ; Madame, voilà bien des talens en pure perte. De quoi ſervira à ce jeune homme ſon eſprit & l'arc de *Bélus ?* à le faire admirer, répondit *Formoſante.* Ah ! dit la dame d'honneur entre ſes dents, encor un madrigal, & il pourrait bien être aimé.

Cependant *Bélus* ayant conſulté ſes mages déclara qu'aucun des trois rois n'ayant pu bander l'arc de *Nembrod*, il n'en

n'en falait pas moins marier ſa fille, & qu'elle appartiendrait à celui qui viendrait à bout d'abattre le grand lion qu'on nourriſſait exprès dans ſa ménagerie. Le roi d'Egypte qui avait été élevé dans toute la ſageſſe de ſon pays, trouva qu'il était fort ridicule d'expoſer un roi aux bêtes pour le marier. Il avouait que la poſſeſſion de *Formoſante* était d'un grand prix ; mais il prétendait que ſi le lion l'étranglait, il ne pourrait jamais épouſer cette belle Babilonienne. Le roi des Indes entra dans les ſentimens de l'Egyptien ; tous deux conclurent que le roi de Babilone ſe moquait d'eux ; qu'il falait faire venir des armées pour le punir ; qu'ils avaient aſſez de ſujets qui ſe tiendraient fort honorés de mourir au ſervice de leurs maîtres ſans qu'il en coutât un cheveu à leurs têtes ſacrées ; qu'ils détrôneraient aiſément le roi de Babilone, & qu'enſuite ils tireraient au ſort la belle *Formoſante*.

Cet accord étant fait, les deux rois dépêchèrent chacun dans leurs pays un ordre exprès d'aſſembler une armée de trois cent mille hommes pour enlever *Formoſante*.

Cependant, le roi des Scythes deſcendit ſeul dans l'arène le cimeterre à la main. Il n'était pas éperduement épris des charmes de *Formoſante*, la gloire avait été juſques-là ſa ſeule paſſion, elle l'avait conduit à Babilone. Il voulait faire voir que ſi les rois de l'Inde & de l'Egypte étaient aſſez prudens pour ne ſe pas compromettre avec des lions, il était aſſez courageux pour ne pas dédaigner ce combat, & qu'il réparerait l'honneur du diadême. Sa rare valeur ne lui permit pas ſeulement de ſe ſervir du ſecours de ſon tigre. Il s'avance ſeul, légérement armé, couvert d'un caſque d'acier garni d'or, ombragé de trois queuës de cheval blanches comme la neige.

On lâche contre lui le plus énorme lion qui ait jamais été nourri dans les montagnes de l'Anti-Liban. Ses terribles griffes ſemblaient capables de déchirer les trois rois à la fois, & ſa vaſte gueule de les dévorer. Ses affreux rugiſſemens faiſaient retentir l'amphithéâtre. Les deux fiers champions ſe précipitent l'un contre l'autre d'une courſe rapide. Le courageux Scythe enfonce ſon épée dans le goſier du lion ; mais la pointe rencontrant une de ces épaiſſes dents que rien ne peut percer,

ſe briſe en éclats, & le monſtre des forêts, furieux de ſa bleſſure, imprimait déja ſes ongles ſanglans dans les flancs du monarque.

Le jeune inconnu touché du péril d'un ſi brave prince, ſe jette dans l'arène plus prompt qu'un éclair; il coupe la tête du lion avec la même dextérité qu'on a vu depuis dans nos carrouſels de jeunes chevaliers adroits enlever des têtes de maures ou des bagues.

Puis tirant une petite boëte, il la préſente au roi Scythe, en lui diſant, Votre majeſté trouvera dans cette petite boëte le véritable dictame qui croît dans mon pays. Vos glorieuſes bleſſures ſeront guéries en un moment. Le hazard ſeul vous a empêché de triompher du lion; votre valeur n'en eſt pas moins admirable.

Le roi Scythe plus ſenſible à la reconnaiſſance qu'à la jalouſie, remercia ſon libérateur, & après l'avoir tendrement embraſſé, rentra dans ſon quartier pour appliquer le dictame ſur ſes bleſſures.

L'inconnu donna la tête du lion à ſon valet; celui-ci après l'avoir lavée à la grande fontaine qui était au-deſſous de l'amphithéâtre, & en avoir fait écouler tout le ſang, tira un fer de ſon petit ſac, arracha les quarante dents du lion, & mit à leur place quarante diamans d'une égale groſſeur.

Son maître avec ſa modeſtie ordinaire ſe remit à ſa place; il donna la tête du lion à ſon oiſeau: Bel oiſeau, dit-il, allez porter aux pieds de *Formoſante* ce faible hommage. L'oiſeau part tenant dans une de ſes ſerres le terrible trophée; il le préſente à la princeſſe en baiſſant humblement le cou, & en s'applatiſſant devant elle. Les quarante brillans éblouirent tous les yeux. On ne connaiſſait pas encor cette magnificence dans la ſuperbe Babilone: l'émeraude, la topaze, le ſaphir & le pirope étaient regardés encor comme les plus précieux ornemens. *Bélus* & toute la cour étaient ſaiſis d'admiration. L'oiſeau qui offrait ce préſent les ſurprit encor davantage. Il était de la taille d'une aigle, mais ſes yeux étaient auſſi doux & auſſi tendres que ceux de l'aigle ſont fiers & menaçans. Son bec était couleur de roſe, & ſemblait tenir quelque choſe de la belle bouche de *Formoſante*. Son cou raſ-

Digitized by Google

ſemblait toutes les couleurs de l'iris, mais plus vives & plus brillantes. L'or en mille nuances éclatait ſur ſon plumage. Ses pieds paraiſſaient un mélange d'argent & de pourpre ; & la queuë des beaux-oiſeaux qu'on attela depuis au char de *Junon* n'approchait pas de la ſienne.

L'attention, la curioſité, l'étonnement, l'extaſe de toute la cour, ſe partageaient entre les quarante diamans & l'oiſeau. Il s'était perché ſur la baluſtrade entre *Bélus* & ſa fille *Formoſante*; elle le flattait, le careſſait, le baiſait. Il ſemblait recevoir ſes careſſes avec un plaiſir mêlé de reſpect. Quand la princeſſe lui donnait des baiſers, il les rendait, & la regardait enſuite avec des yeux attendris. Il recevait d'elle des biſcuits & des piſtaches qu'il prenait de ſa patte purpurine & argentée, & qu'il portait à ſon bec avec des graces inexprimables.

Bélus qui avait conſidéré les diamans avec attention, jugeait qu'une de ſes provinces pouvait à peine payer un préſent ſi riche. Il ordonna qu'on préparât pour l'inconnu des dons encore plus magnifiques que ceux qui étaient deſtinés aux trois monarques. Ce jeune homme, diſait-il, eſt ſans doute le fils du roi de la Chine, ou de cette partie du monde qu'on nomme *Europe* dont j'ai entendu parler, ou de l'Afrique, qui eſt, dit-on, voiſine du royaume d'Egypte.

Il envoya ſur le champ ſon grand-écuyer complimenter l'inconnu, & lui demander s'il était ſouverain ou fils du ſouverain d'un de ces empires, & pourquoi poſſédant de ſi étonnans tréſors il était venu avec un valet & un petit ſac ?

Tandis que le grand-écuyer avançait vers l'amphithéâtre pour s'acquitter de ſa commiſſion, arriva un autre valet ſur une licorne. Ce valet adreſſant la parole au jeune homme, lui dit, *Ormar* votre père touche à l'extrémité de ſa vie, & je ſuis venu vous en avertir. L'inconnu leva les yeux au ciel, verſa des larmes, & ne répondit que par ce mot, *Partons.*

Le grand-écuyer après avoir fait les complimens de *Bélus* au vainqueur du lion, au donneur des quarante diamans, au maître du bel oiſeau, demanda au valet de quel royaume était ſouverain le père de ce jeune héros ? Le valet répondit, Son père eſt un vieux berger qui eſt fort aimé dans le canton.

Digitized by Google

Pendant ce court entretien l'inconnu était déja monté ſur ſa licorne. Il dit au grand-écuyer, Seigneur, daignez me mettre aux pieds de *Bélus* & de ſa fille. J'oſe la ſupplier d'avoir grand ſoin de l'oiſeau que je lui laiſſe ; il eſt uniqne comme elle. En achevant ces mots il partit comme un éclair ; les deux valets le ſuivirent, & on les perdit de vuë.

Formoſante ne put s'empêcher de jetter un grand cri. L'oiſeau ſe retournant vers l'amphithéâtre où ſon maître avait été aſſis, parut très affligé de ne le plus voir. Puis regardant fixement la princeſſe, & frottant doucement ſa belle main de ſon bec, il ſembla ſe vouer à ſon ſervice.

Bélus, plus étonné que jamais, apprenant que ce jeune homme ſi extraordinaire était le fils d'un berger, ne put le croire. Il fit courir après lui ; mais bientôt on lui rapporta que les licornes ſur leſquelles ces trois hommes couraient, ne pouvaient être atteintes, & qu'au galop dont elles allaient, elles devaient faire cent lieuës par jour.

§. II.

Tout le monde raiſonnait ſur cette avanture étrange, & s'épuiſait en vaines conjectures. Comment le fils d'un berger peut-il donner quarante gros diamans ? pourquoi eſt-il monté ſur une licorne ? On s'y perdait, & *Formoſante* en careſſant ſon oiſeau, était plongée dans une réverie profonde.

La princeſſe *Aldée* ſa couſine iſſue de germaine, très bien faite, & preſque auſſi belle que *Formoſante*, lui dit, Ma couſine, je ne ſais pas ſi ce jeune demi-dieu eſt le fils d'un berger ; mais il me ſemble qu'il a rempli toutes les conditions attachées à votre mariage. Il a bandé l'arc de *Nembrod*, il a vaincu le lion, il a beaucoup d'eſprit, puiſqu'il a fait pour vous un aſſez joli impromptu. Après les quarante énormes diamans qu'il vous a donnés, vous ne pouvez nier qu'il ne ſoit le plus généreux des hommes. Il poſſédait dans ſon oiſeau ce qu'il y a de plus rare ſur la terre. Sa vertu n'a point d'égale, puiſque pouvant demeurer auprès de vous, il eſt parti ſans délibérer dès qu'il a ſu que ſon père était malade.

Digitized by Google

L'oracle eſt accompli dans tous ſes points, excepté dans celui qui exige qu'il terraſſe ſes rivaux ; mais il a fait plus, il a ſauvé la vie du ſeul concurrent qu'il pouvait craindre ; & quand il s'agira de battre les deux autres, je crois que vous ne doutez pas qu'il n'en vienne à bout aiſément.

Tout ce que vous dites eſt bien vrai, répondit *Formoſante*. Mais eſt-il poſſible que le plus grand des hommes, & peut-être même le plus aimable, ſoit le fils d'un berger !

La dame d'honneur ſe mêlant de la converſation, dit que très ſouvent ce mot de *berger* était appliqué aux rois ; qu'on les appellait *bergers* parce qu'ils tondent de fort près leur troupeau ; que c'était ſans doute une mauvaiſe plaiſanterie de ſon valet ; que ce jeune héros n'était venu ſi mal accompagné que pour faire voir combien ſon ſeul mérite était au-deſſus du faſte des rois, & pour ne devoir *Formoſante* qu'à lui-même. La princeſſe ne répondit qu'en donnant à ſon oiſeau mille tendres baiſers.

On préparait cependant un grand feſtin pour les trois rois, & pour tous les princes qui étaient venus à la fête. La fille & la niéce du roi devaient en faire les honneurs. On portait chez les rois des préſens dignes de la magnificence de Babilone. *Bélus* en attendant qu'on ſervît, aſſembla ſon conſeil ſur le mariage de la belle *Formoſante*, & voici comme il parla en grand politique.

Je ſuis vieux, je ne ſais plus que faire, ni à qui donner ma fille. Celui qui la méritait, n'eſt qu'un vil berger. Le roi des Indes & celui d'Egypte ſont des poltrons ; le roi des Scythes me conviendrait aſſez, mais il n'a rempli aucune des conditions impoſées. Je vais encor conſulter l'oracle. En attendant, délibérez, & nous conclurons ſuivant ce que l'oracle aura dit ; car un roi ne doit ſe conduire que par l'ordre exprès des Dieux immortels.

Alors il va dans ſa chapelle ; l'oracle lui répond en peu de mots ſuivant ſa coutume, *Ta fille ne ſera mariée que quand elle aura couru le monde. Bélus* étonné revient au conſeil & rapporte cette réponſe.

Tous les miniſtres avaient un profond reſpect pour les oracles ; tous convenaient, ou feignaient de convenir qu'ils étaient

le fondement de la religion ; que la raiſon doit ſe taire devant eux ; que c'eſt par eux que les rois régnent ſur les peuples, & les mages ſur les rois ; que ſans les oracles il n'y aurait ni vertu, ni repos ſur la terre. Enfin, après avoir témoigné la plus profonde vénération pour eux, preſque tous conclurent que celui-ci était impertinent, qu'il ne falait pas lui obéir ; que rien n'était plus indécent pour une fille, & ſurtout pour celle du grand roi de Babilone, que d'aller courir ſans ſavoir où ; que c'était le vrai moyen de n'être point mariée, ou de faire un mariage clandeſtin, honteux & ridicule ; qu'en un mot, cet oracle n'avait pas le ſens commun.

Le plus jeune des miniſtres nommé *Onadaſe*, qui avait plus d'eſprit qu'eux, dit que l'oracle entendait ſans doute quelque pélerinage de dévotion, & qu'il s'offrait à être le conducteur de la princeſſe. Le conſeil revint à ſon avis, mais chacun voulut ſervir d'écuyer. Le roi décida que la princeſſe pourrait aller à trois cent paraſanges ſur le chemin de l'Arabie, à un temple dont le ſaint avait la réputation de procurer d'heureux mariages aux filles, & que ce ſerait le doyen du conſeil qui l'accompagnerait. Après cette déciſion, on alla ſouper.

§. III.

Au milieu des jardins, entre deux caſcades, s'élevait un ſallon ovale de trois cent pieds de diamètre, dont la voûte d'azur ſemée d'étoiles d'or repréſentait toutes les conſtellations avec les planètes, chacune à leur véritable place ; & cette voûte tournait ainſi que le ciel par des machines auſſi inviſibles que le ſont celles qui dirigent les mouvemens céleſtes. Cent mille flambeaux enfermés dans des cilindres de cryſtal de roche, éclairaient les dehors & l'intérieur de la ſalle à manger. Un buffet en gradins portait vingt mille vaſes ou plats d'or ; & vis-à-vis le buffet, d'autres gradins étaient remplis de muſiciens. Deux autres amphithéâtres étaient chargés, l'un des fruits de toutes les ſaiſons, l'autre d'amphores de cryſtal où brillaient tous les vins de la terre.

Les convives prirent leurs places autour d'une table de compartimens qui figuraient des fleurs & des fruits, tous en pier-

Digitized by Google

res précieuſes. La belle *Formoſante* fut placée entre le roi des Indes & celui d'Egypte, la belle *Aldée* auprès du roi des Scythes. Il y avait une trentaine de princes, & chacun d'eux était à côté d'une des plus belles dames du palais. Le roi de Babilone au milieu, vis-à-vis de ſa fille, paraiſſait partagé entre le chagrin de n'avoir pu la marier, & le plaiſir de la garder encore. *Formoſante* lui demanda la permiſſion de mettre ſon oiſeau ſur la table à côté d'elle. Le roi le trouva très bon.

La muſique qui ſe fit entendre, donna une pleine liberté à chaque prince d'entretenir ſa voiſine. Le feſtin parut auſſi agréable que magnifique. On avait ſervi devant *Formoſante* un ragoût que le roi ſon père aimait beaucoup. La princeſſe dit qu'il falait le porter devant ſa majeſté; auſſi-tôt l'oiſeau ſe ſaiſit du plat avec une dextérité merveilleuſe, & va le préſenter au roi. Jamais on ne fut plus étonné à ſouper. *Bélus* lui fit autant de careſſes que ſa fille. L'oiſeau reprit enſuite ſon vol pour retourner auprès d'elle. Il déployait en volant une ſi belle queuë, ſes aîles étendues étalaient tant de brillantes couleurs, l'or de ſon plumage jettait un éclat ſi éblouiſſant, que tous les yeux ne regardaient que lui. Tous les concertans ceſſèrent leur muſique & devinrent immobiles. Perſonne ne mangeait, perſonne ne parlait, on n'entendait qu'un murmure d'admiration. La princeſſe de Babilone le baiſa pendant tout le ſouper, ſans ſonger ſeulement s'il y avait des rois dans le monde. Ceux des Indes & d'Egypte ſentirent redoubler leur dépit & leur indignation, & chacun d'eux ſe promit bien de hâter la marche de ſes trois cent mille hommes pour ſe venger.

Pour le roi des Scythes, il était occupé à entretenir la belle *Aldée*: ſon cœur altier mépriſant ſans dépit les inattentions de *Formoſante*, avait conçu pour elle plus d'indifférence que de colère. Elle eſt belle, diſait-il, je l'avoue; mais elle me parait de ces femmes qui ne ſont occupées que de leur beauté, & qui penſent que le genre-humain doit leur être bien obligé quand elles daignent ſe laiſſer voir en public. On n'adore point des idoles dans mon pays. J'aimerais mieux une laidron complaiſante & attentive, que cette belle ſtatue. Vous avez, madame, autant de charmes qu'elle, & vous daignez au moins faire converſation avec les étrangers. Je vous avoue avec la

Digitized by Google

franchiſe d'un Scythe, que je vous donne la préférence ſur votre couſine. Il ſe trompait pourtant ſur le caractère de *Formoſante* : elle n'était pas ſi dédaigneuſe qu'elle le paraiſſait ; mais ſon compliment fut très bien reçu de la princeſſe *Aldée*. Leur entretien devint fort intéreſſant : ils étaient très contens, & déja ſûrs l'un de l'autre avant qu'on ſortît de table.

Après le ſouper on alla ſe promener dans les boſquets. Le roi des Scythes & *Aldée* ne manquèrent pas de chercher un cabinet ſolitaire. *Aldée* qui était la franchiſe même, parla ainſi à ce prince.

Je ne hais point ma couſine, quoiqu'elle ſoit plus belle que moi, & qu'elle ſoit deſtinée au trône de Babilone : l'honneur de vous plaire me tient lieu d'attraits. Je préfère la Scythie avec vous à la couronne de Babilone ſans vous. Mais cette couronne m'appartient de droit, s'il y a des droits dans le monde ; car je ſuis de la branche aînée de *Nembrod*, & *Formoſante* n'eſt que de la cadette. Son grand-père détrôna le mien & le fit mourir.

Telle eſt donc la force du ſang dans la maiſon de Babilone ! dit le Scythe. Comment s'appellait votre grand-père ? Il ſe nommait *Aldée* comme moi ; mon père avait le même nom ; il fut relégué au fond de l'empire avec ma mère : & *Bélus* après leur mort ne craignant rien de moi voulut m'élever auprès de ſa fille. Mais il a décidé que je ne ſerais jamais mariée.

Je veux venger votre père & votre grand-père, & vous, dit le roi des Scythes. Je vous réponds que vous ſerez mariée ; je vous enléverai après demain de grand matin ; car il faut dîner demain avec le roi de Babilone, & je reviendrai ſoutenir vos droits avec une armée de trois cent mille hommes. Je le veux bien, dit la belle *Aldée* ; & après s'être donné leur parole d'honneur, ils ſe ſéparèrent.

Il y avait longtems que l'incomparable *Formoſante* s'était allée coucher. Elle avait fait placer à côté de ſon lit un petit oranger dans une caiſſe d'agent, pour y faire repoſer ſon oiſeau. Ses rideaux étaient fermés, mais elle n'avait nulle envie de dormir. Son cœur & ſon imagination étaient trop éveillés. Le charmant inconnu était devant ſes yeux ; elle le voyait tirant une fléche avec l'arc de *Nembrod* ; elle le contemplait coupant

la

la tête du lion ; elle récitait ſon madrigal ; enfin, elle le voyait s'échaper de la foule, monté ſur ſa licorne ; alors elle éclatait en ſanglots ; elle s'écriait avec larmes, je ne le reverrai donc plus, il ne reviendra pas.

Il reviendra, madame, lui répondit l'oiſeau du haut de ſon oranger ; peut-on vous avoir vue & ne pas vous revoir ?

O ciel ! ô puiſſances éternelles ! mon oiſeau parle le pur caldéen ! En diſant ces mots elle tire ſes rideaux, lui tend les bras, ſe met à genoux ſur ſon lit : Etes-vous un Dieu deſcendu ſur la terre ? êtes-vous le grand *Oroſmade* caché ſous ce beau plumage ? Si vous êtes un Dieu, rendez-moi ce beau jeune homme.

Je ne ſuis qu'une volatile, repliqua l'autre ; mais je nâquis dans le tems que toutes les bêtes parlaient encore, & que les oiſeaux, les ſerpens, les ânesſes, les chevaux & les grifons s'entretenaient familiérement avec les hommes. Je n'ai pas voulu parler devant le monde, de peur que vos dames d'honneur ne me priſſent pour un ſorcier : je ne veux me découvrir qu'à vous.

Formoſante interdite, égarée, enyvrée de tant de merveilles, agitée de l'empreſſement de faire cent queſtions à la fois, lui demanda d'abord quel âge il avait. Vingt-ſept mille neuf cent ans & ſix mois, madame ; je ſuis de l'âge de la petite révolution du ciel que vos mages appellent *la préceſſion des équinoxes*, & qui s'accomplit en près de vingt-huit mille de vos années. Il y a des révolutions infiniment plus longues, auſſi nous avons des êtres beaucoup plus vieux que moi. Il y a vingt-deux mille ans que j'appris le caldéen dans un de mes voyages. J'ai toûjours conſervé beaucoup de goût pour la langue caldéenne ; mais les autres animaux mes confrères ont renoncé à parler dans vos climats. — Et pourquoi cela, mon divin oiſeau ? — Hélas ! c'eſt parce que les hommes ont pris enfin l'habitude de nous manger au lieu de converſer & de s'inſtruire avec nous. Les barbares ! ne devaient-ils pas être convaincus qu'ayant les mêmes organes qu'eux, les mêmes ſentimens, les mêmes beſoins, les mêmes déſirs, nous avions ce qui s'appelle *une ame* tout comme eux ; que nous étions leurs frères, & qu'il ne falait cuire & manger que les mé-

chans ? Nous ſommes tellement vos frères, que le grand Etre, l'Etre éternel & formateur, ayant fait un pacte avec les hommes *a*), nous comprit expreſſément dans le traité. Il vous défendit de vous nourrir de notre ſang, & à nous de ſucer le vôtre.

Les fables de votre ancien *Locman*, traduites en tant de langues, ſeront un témoignage éternellement ſubſiſtant de l'heureux commerce que vous avez eu autrefois avec nous. Elles commencent toutes par ces mots : *du tems que les bêtes parlaient.* Il eſt vrai qu'il y a beaucoup de femmes parmi vous qui parlent toûjours à leurs chiens, mais ils ont réſolu de ne point répondre depuis qu'on les a forcés à coups de fouët d'aller à la chaſſe, & d'être les complices du meurtre de nos anciens amis communs, les cerfs, les daims, les liévres & les perdrix.

Vous avez encore d'anciens poëmes dans leſquels les chevaux parlent, & vos cochers leur adreſſent la parole tous les jours, mais c'eſt avec tant de groſſiéreté, & en prononçant des mots ſi infâmes, que les chevaux qui vous aimaient tant autrefois vous déteſtent aujourd'hui.

Le pays où demeure votre charmant inconnu, le plus parfait des hommes, eſt demeuré le ſeul où votre eſpèce ſache encore aimer la nôtre & lui parler ; & c'eſt la ſeule contrée de la terre où les hommes ſoient juſtes.

Et où eſt-il ce pays de mon cher inconnu ? quel eſt le nom de ce héros ? comment ſe nomme ſon empire ? car je ne croirai pas plus qu'il eſt un berger, que je ne crois que vous êtes une chauve-ſouris.

Son pays, madame, eſt celui des Gangarides, peuple vertueux & invincible qui habite la rive orientale du Gange. Le nom de mon ami eſt *Amazan.* Il n'eſt pas roi ; & je ne ſais même s'il voudrait s'abaiſſer à l'être ; il aime trop ſes compatriotes : il eſt berger comme eux. Mais n'allez pas vous imaginer que ces bergers reſſemblent aux vôtres, qui couverts à peine de lambeaux déchirés gardent des moutons in-

a) Voyez le chap. 9. de la Genèſe, & les chap. 3. 18. & 19. de l'Eccléſiaſte.

Digitized by Google

finiment mieux habillés qu'eux, qui gémiſſent ſous le fardeau de la pauvreté, & qui payent à un exacteur la moitié des gages chétifs qu'ils reçoivent de leurs maîtres. Les bergers Gangarides nés tous égaux, ſont les maîtres des troupeaux innombrables qui couvrent leurs prés éternellement fleuris. On ne les tuë jamais; c'eſt un crime horrible vers le Gange de tuer & de manger ſon ſemblable. Leur laine plus fine & plus brillante que la plus belle ſoye, eſt le plus grand commerce de l'Orient. D'ailleurs la terre des Gangarides produit tout ce qui peut flatter les déſirs de l'homme. Ces gros diamans qu'*Amazan* a eu l'honneur de vous offrir, ſont d'une mine qui lui appartient. Cette licorne que vous l'avez vû monter, eſt la monture ordinaire des Gangarides. C'eſt le plus bel animal, le plus fier, le plus terrible & le plus doux qui orne la terre. Il ſuffirait de cent Gangarides & de cent licornes, pour diſſiper des armées innombrables. Il y a environ deux ſiécles qu'un roi des Indes fut aſſez fou pour vouloir conquerir cette nation: il ſe préſenta ſuivi de dix mille éléphans & d'un million de guerriers. Les licornes percèrent les éléphans, comme j'ai vu ſur votre table des moviettes enfilées dans des brochettes d'or. Les guerriers tombaient ſous le ſabre des Gangarides, comme les moiſſons de ris ſont coupées par les mains des peuples de l'Orient. On prit le roi priſonnier avec plus de ſix cent mille hommes. On le baigna dans les eaux ſalutaires du Gange, on le mit au régime du pays, qui conſiſte à ne ſe nourrir que de végétaux prodigués par la nature pour nourrir tout ce qui reſpire. Les hommes alimentés de carnage & abreuvés de liqueurs fortes, ont tous un ſang aigri & aduſte qui les rend fous en cent manières différentes. Leur principale démence eſt la fureur de verſer le ſang de leurs frères, & de dévaſter des plaines fertiles pour régner ſur des cimetières. On employa ſix mois entiers à guérir le roi des Indes de ſa maladie. Quand les médecins eurent enfin jugé qu'il avait le pouls plus tranquille, & l'eſprit plus raſſis, ils en donnèrent le certificat au conſeil des Gangarides. Ce conſeil ayant pris l'avis des licornes, renvoya humainement le roi des Indes, ſa ſotte cour, & ſes imbécilles guerriers dans leur pays. Cette leçon les rendit ſages, & depuis ce tems

Digitized by Google

les Indiens reſpectèrent les Gangarides, comme les ignorans qui voudraient s'inſtruire, reſpectent parmi vous les philoſophes Caldéens qu'ils ne peuvent égaler. A propos, mon cher oiſeau, lui dit la princeſſe, y a-t-il une religion chez les Gangarides? — S'il y en a une? Madame, nous nous aſſemblons pour rendre graces à DIEU les jours de la pleine lune; les hommes dans un grand temple de cèdre, les femmes dans un autre de peur des diſtractions; tous les oiſeaux dans un bocage, les quadrupèdes ſur une belle pelouſe. Nous remercions DIEU de tous les biens qu'il nous a faits. Nous avons ſurtout des perroquets qui prêchent à merveille.

Telle eſt la patrie de mon cher *Amazan*, c'eſt là que je demeure; j'ai autant d'amitié pour lui qu'il vous a inſpiré d'amour. Si vous m'en croyez, nous partirons enſemble, & vous irez lui rendre ſa viſite.

Vraiment, mon oiſeau, vous faites-là un joli métier, répondit en ſouriant la princeſſe, qui brûlait d'envie de faire le voyage, & qui n'oſait le dire. Je ſers mon ami, dit l'oiſeau, & après le bonheur de vous aimer, le plus grand eſt celui de ſervir vos amours.

Formoſante ne ſavait plus où elle en était; elle ſe croyait tranſportée hors de la terre. Tout ce qu'elle avait vu dans cette journée, tout ce qu'elle voyait, tout ce qu'elle entendait, & ſurtout ce qu'elle ſentait dans ſon cœur, la plongeait dans un raviſſement qui paſſait de bien loin celui qu'éprouvent aujourd'hui les fortunés muſulmans, quand dégagés de leurs liens terreſtres, ils ſe voyent dans le neuviéme ciel entre les bras de leurs ouris, environnés & pénétrés de la gloire & de la félicité céleſtes.

§. IV.

Elle paſſa toute la nuit à parler d'*Amazan*. Elle ne l'appellait plus que ſon *berger*; & c'eſt depuis ce tems-là que les noms de *berger* & d'*amant* ſont toûjours employés l'un pour l'autre chez quelques nations.

Tantôt elle demandait à l'oiſeau ſi *Amazan* avait eu d'autres maîtreſſes. Il répondait que non, & elle était au comble de la joie. Tantôt elle voulait ſavoir à quoi il paſſait ſa vie; & elle

Digitized by Google

apprenait avec tranſport qu'il l'employait à faire du bien, à cultiver les arts, à pénétrer les ſecrets de la nature, à perfectionner ſon être. Tantôt elle voulait ſavoir ſi l'ame de ſon oiſeau était de la même nature que celle de ſon amant ? pourquoi il avait vécu près de vingt-huit mille ans, tandis que ſon amant n'en avait que dix-huit ou dix-neuf ? Elle faiſait cent queſtions pareilles, auxquelles l'oiſeau répondait avec une diſcrétion qui irritait ſa curioſité. Enfin, le ſommeil ferma leurs yeux, & livra *Formoſante* à la douce illuſion des ſonges envoyés par les Dieux, qui ſurpaſſent quelquefois la réalité même, & que toute la philoſophie des Caldéens a bien de la peine à expliquer.

Formoſante ne s'éveilla que très tard. Il était petit jour chez elle quand le roi ſon père entra dans ſa chambre. L'oiſeau reçut ſa majeſté avec une politeſſe reſpectueuſe, alla au devant de lui, battit des aîles, allongea ſon cou, & ſe remit ſur ſon oranger. Le roi s'aſſit ſur le lit de ſa fille, que ſes rêves avaient encor embellie. Sa grande barbe s'approcha de ce beau viſage, & après lui avoir donné deux baiſers, il lui parla en ces mots.

Ma chère fille, vous n'avez pu trouver hier un mari comme je l'eſpérais ; il vous en faut un pourtant ; le ſalut de mon empire l'exige. J'ai conſulté l'oracle, qui comme vous ſavez ne ment jamais, & qui dirige toute ma conduite. Il m'a ordonné de vous faire courir le monde. Il faut que vous voyagiez. —— Ah ! chez les Gangarides ſans doute, dit la princeſſe ; & en prononçant ces mots qui lui échapaient, elle ſentit bien qu'elle diſait une ſotiſe. Le roi qui ne ſavait pas un mot de géographie, lui demanda ce qu'elle entendait par des Gangarides ? elle trouva aiſément une défaite. Le roi lui apprit qu'il falait faire un pélérinage ; qu'il avait nommé les perſonnes de ſa ſuite, le doyen des conſeillers d'état, le grand-aumônier, une dame d'honneur, un médecin, un apoticaire & ſon oiſeau avec tous les domeſtiques convenables.

Formoſante qui n'était jamais ſortie du palais du roi ſon père, & qui juſqu'à la journée des trois rois & d'*Amazan* n'avait mené qu'une vie très inſipide dans l'étiquette du faſte & dans l'apparence des plaiſirs, fut ravie d'avoir un péléri-

nage à faire. Qui ſait, diſait-elle tout bas à ſon cœur, ſi les Dieux n'inſpireront pas à mon cher Gangaride le même déſir d'aller à la même chapelle, & ſi je n'aurai pas le bonheur de revoir le pélerin ? Elle remercia tendrement ſon pére, en lui diſant qu'elle avait eu toûjours une ſecrette dévotion pour le ſaint chez lequel on l'envoyait.

Bélus donna un excellent dîner à ſes hôtes ; il n'y avait que des hommes. C'étaient tous gens fort mal aſſortis ; rois, princes, miniſtres, pontifes, tous jaloux les uns des autres ; tous peſant leurs paroles, tous embarraſſés de leurs voiſins & d'eux-mêmes. Le repas fut triſte, quoiqu'on y bût beaucoup. Les princeſſes reſtèrent dans leurs appartemens, occupées chacune de leur départ. Elles mangèrent à leur petit couvert. *Formoſante* enſuite alla ſe promener dans les jardins avec ſon cher oiſeau, qui pour l'amuſer vola d'arbre en arbre en étalant ſa ſuperbe queuë & ſon divin plumage.

Le roi d'Égypte qui était chaud de vin, pour ne pas dire yvre, demanda un arc & des fléches à un de ſes pages. Ce prince était à la vérité l'archer le plus mal adroit de ſon royaume. Quand il tirait au blanc, la place où l'on était le plus en ſûreté était le but où il viſait. Mais le bel oiſeau en volant auſſi rapidement que la fléche, ſe préſenta lui-même au coup & tomba tout ſanglant entre les bras de *Formoſante*. L'Egyptien en riant d'un ſot rire ſe retira dans ſon quartier. La princeſſe perça le ciel de ſes cris, fondit en larmes, ſe meurtrit les joues & la poitrine. L'oiſeau mourant lui dit tout bas, brûlez-moi, & ne manquez pas de porter mes cendres vers l'Arabie heureuſe, à l'orient de l'ancienne ville d'Aden ou d'Eden, & de les expoſer au ſoleil ſur un petit bucher de géroſle & de canelle. Après avoir proféré ces paroles, il expira. *Formoſante* reſta longtems évanouïe, & ne revit le jour que pour éclater en ſanglots. Son père partageant ſa douleur, & faiſant des imprécations contre le roi d'Égypte, ne douta pas que cette avanture n'annonçât un avenir ſiniſtre. Il alla vite conſulter l'oracle de ſa chapelle. L'oracle repondit, *mélange de tout ; mort vivant, infidélité & conſtance, perte & gain, calamités & bonheur.* Ni lui, ni ſon conſeil n'y purent rien comprendre ; mais enfin, il était ſatisfait d'avoir rempli ſes devoirs de dévotion.

Digitized by Google

Sa fille éplorée pendant qu'il conſultait l'oracle, fit rendre à l'oiſeau les honneurs funèbres qu'il avait ordonnés, & réſolut de le porter en Arabie au péril de ſes jours. Il fut brûlé dans du lin incombuſtible avec l'oranger ſur lequel il avait couché : elle en recueillit la cendre dans un petit vaſe d'or, tout entouré d'eſcarboucles & des diamans qu'on ôta de la gueule du lion. Que ne put-elle, au lieu d'accomplir ce devoir funeſte, brûler tout en vie le déteſtable roi d'Égypte! c'était-là tout ſon déſir. Elle fit tuer dans ſon dépit les deux crocodiles, ſes deux hippopotames, ſes deux zèbres, ſes deux rats, & fit jetter ſes deux momies dans l'Euphrate ; ſi elle avait tenu ſon bœuf *Apis*, elle ne l'aurait pas épargné.

Le roi d'Egypte outré de cet affront partit ſur le champ pour faire avancer ſes trois cent mille hommes. Le roi des Indes voyant partir ſon allié s'en retourna le jour même, dans le ferme deſſein de joindre ſes trois cent mille Indiens à l'armée Egyptienne. Le roi de Scythie délogea dans la nuit avec la princeſſe *Aldée*, bien réſolu de venir combattre pour elle à la tête de trois cent mille Scythes, & de lui rendre l'héritage de Babilone qui lui était dû, puiſqu'elle deſcendait de la branche aînée.

De ſon côté la belle *Formoſante* ſe mit en route à trois heures du matin avec ſa caravane de pélerins, ſe flattant bien qu'elle pourrait aller en Arabie exécuter les dernières volontés de ſon oiſeau, & que la juſtice des Dieux immortels lui rendrait ſon cher *Amazan*, ſans qui elle ne pouvait plus vivre.

Ainſi à ſon réveil le roi de Babilone ne trouva plus perſonne. Comme les grandes fêtes ſe terminent ! diſait-il, & comme elles laiſſent un vuide étonnant dans l'ame quand le fracas eſt paſſé ! mais il fut tranſporté d'une colère vraiment royale, lorſqu'il apprit qu'on avait enlevé la princeſſe *Aldée*. Il donna ordre qu'on éveillât tous ſes miniſtres, & qu'on aſſemblât le conſeil. En attendant qu'ils vinſſent, il ne manqua pas de conſulter ſon oracle, mais il ne put jamais en tirer que ces paroles, ſi célèbres depuis dans tout l'univers, *quand on ne marie pas les filles, elles ſe marient elles-mêmes.*

Auſſi-tôt l'ordre fut donné de faire marcher trois cent

Digitized by Google

mille hommes contre le roi des Scythes. Voilà donc la guerre la plus terrible allumée de tous les côtés, & elle fut produite par les plaiſirs de la plus belle fête qu'on ait jamais donnée ſur la terre. L'Aſie allait être déſolée par quatre armées de trois cent mille combattans chacune. On ſent bien que la guerre de Troye qui étonna le monde quelques ſiécles après, n'était qu'un jeu d'enfans en comparaiſon ; mais auſſi on doit conſidérer que dans la querelle des Troyens il ne s'agiſſait que d'une vieille femme fort libertine qui s'était fait enlever deux fois, au lieu qu'ici il s'agiſſait de deux filles & d'un oiſeau.

Le roi des Indes allait attendre ſon armée ſur le grand & magnifique chemin qui conduiſait alors en droiture de Babilone à Cachemire. Le roi des Scythes courait avec *Aldée* par la belle route qui menait au mont Immaüs. Tous ces chemins ont diſparu dans la ſuite par le mauvais gouvernement. Le roi d'Egypte avait marché à l'occident, & côtoyait la petite mer Méditerranée, que les ignorans Hébreux ont depuis nommé *la grande mer.*

A l'égard de la belle *Formoſante*, elle ſuivait le chemin de Baſſora planté de hauts palmiers qui fourniſſaient un ombrage éternel, & des fruits dans toutes les ſaiſons. Le temple où elle allait en pélérinage était dans Baſſora même. Le ſaint à qui ce temple avait été dédié, était à-peu-près dans le goût de celui qu'on adora depuis à Lampſaque. Non-ſeulement il procurait des maris aux filles, mais il tenait lieu ſouvent de mari. C'était le ſaint le plus fêté de toute l'Aſie.

Formoſante ne ſe ſouciait point du tout du ſaint de Baſſora ; elle n'invoquait que ſon cher berger Gangaride, ſon bel *Amazan.* Elle comptait s'embarquer à Baſſora, & entrer dans l'Arabie heureuſe, pour faire ce que l'oiſeau mort avait ordonné.

A la troiſiéme couchée, à peine était-elle entrée dans une hôtellerie où ſes fouriers avaient tout préparé pour elle, qu'elle apprit que le roi d'Egypte y entrait auſſi. Inſtruit de la marche de la princeſſe par ſes eſpions, il avait ſur le champ changé de route ſuivi d'une nombreuſe eſcorte. Il arrive ; il fait placer des ſentinelles à toutes les portes ; il monte dans la

Digitized by Google

la chambre de la belle *Formoſante*, & lui dit, Mademoiſelle, c'eſt vous préciſément que je cherchais; vous avez fait très peu de cas de moi lorſque j'étais à Babilone; il eſt juſte de punir les dédaigneuſes & les capricieuſes: vous aurez, s'il vous plait, la bonté de ſouper avec moi ce ſoir; vous n'aurez point d'autre lit que le mien, & je me conduirai avec vous ſelon que j'en ſerai content.

Formoſante vit bien qu'elle n'était pas la plus forte; elle ſavait que le bon eſprit conſiſte à ſe conformer à ſa ſituation; elle prit le parti de ſe délivrer du roi d'Egypte par une innocente adreſſe; elle le regarda du coin de l'œil, ce qui pluſieurs ſiécles après s'eſt appellé *lorgner*; & voici comme elle lui parla, avec une modeſtie, une grace, une douceur, un embarras, & une foule de charmes qui auraient rendu fou le plus ſage des hommes, & aveuglé le plus clair-voyant.

Je vous avoue, monſieur, que je baiſſai toûjours les yeux devant vous, quand vous fites l'honneur au roi mon père de venir chez lui. Je craignais mon cœur, je craignais ma ſimplicité trop naïve: je tremblais que mon père & vos rivaux ne s'apperçuſſent de la préférence que je vous donnais, & que vous méritez ſi bien. Je puis à préſent me livrer à mes ſentimens. Je jure par le bœuf *Apis*, qui eſt après vous tout ce que je reſpecte le plus au monde, que vos propoſitions m'ont enchantée. J'ai déja ſoupé avec vous chez le roi mon père; j'y ſouperai bien encor ici ſans qu'il ſoit de la partie; tout ce que je vous demande, c'eſt que votre grand-aumônier boive avec nous; il m'a paru à Babilone un très bon convive; j'ai d'excellent vin de Chiras, je veux vous en faire goûter à tous deux. A l'égard de votre ſeconde propoſition, elle eſt très engageante, mais il ne convient pas à une fille bien née d'en parler; qu'il vous ſuffiſe de ſavoir que je vous regarde comme le plus grand des rois, & le plus aimable des hommes.

Ce diſcours fit tourner la tête au roi d'Egypte; il voulut bien que l'aumônier fût en tiers. J'ai encor une grace à vous demander, lui dit la princeſſe, c'eſt de permettre que mon apoticaire vienne me parler; les filles ont toûjours de certaines petites incommodités qui demandent de certains ſoins,

comme vapeurs de tête, battemens de cœur, coliques, étouffemens, auxquels il faut mettre un certain ordre dans de certaines circonſtances ; en un mot, j'ai un beſoin preſſant de mon apoticaire, & j'eſpère que vous ne me refuſerez pas cette légère marque d'amour.

Mademoiſelle, lui répondit le roi d'Egypte, quoiqu'un apoticaire ait des vues préciſément oppoſées aux miennes, & que les objets de ſon art ſoient le contraire de ceux du mien, je ſais trop bien vivre pour vous refuſer une demande ſi juſte ; je vais ordonner qu'il vienne vous parler en attendant le ſouper ; je conçois que vous devez être un peu fatiguée du voyage ; vous devez auſſi avoir beſoin d'une femme de chambre, vous pourez faire venir celle qui vous agréera davantage ; j'attendrai enſuite vos ordres & votre commodité. Il ſe retira ; l'apoticaire & la femme de chambre nommée *Irla* arrivèrent. La princeſſe avait en elle une entière confiance ; elle lui ordonna de faire apporter ſix bouteilles de vin de Chiras pour le ſouper, & d'en faire boire de pareil à tous les ſentinelles qui tenaient ſes officiers aux arrêts ; puis elle recommanda à l'apoticaire de faire mettre dans toutes les bouteilles certaines drogues de ſa pharmacie qui faiſaient dormir les gens vingt-quatre heures, & dont il était toûjours pourvu. Elle fut ponctuellement obéie. Le roi revint avec le grand-aumônier au bout d'une demi-heure : le ſouper fut très gai ; le roi & le prêtre vuidèrent les ſix bouteilles, & avouèrent qu'il n'y avait pas de ſi bon vin en Egypte ; la femme de chambre eut ſoin d'en faire boire aux domeſtiques qui avaient ſervi. Pour la princeſſe, elle eut grande attention de n'en point boire, diſant que ſon médecin l'avait miſe au régime. Tout fut bientôt endormi.

L'aumônier du roi d'Egypte avait la plus belle barbe que pût porter un homme de ſa ſorte. *Formoſante* la coupa très adroitement ; puis l'ayant fait coudre à un petit ruban, elle l'attacha à ſon menton. Elle s'affubla de la robe du prêtre, & de toutes les marques de ſa dignité, habilla ſa femme de chambre en ſacriſtain de la déeſſe *Iſis* ; enfin s'étant munie de ſon urne & de ſes pierreries, elle ſortit de l'hôtellerie à travers les ſentinelles qui dormaient comme leur maître.

Digitized by Google

La ſuivante avait eu ſoin de faire tenir à la porte deux chevaux prêts. La princeſſe ne pouvait mener avec elle aucun des officiers de ſa ſuite : ils auraient été arrêtés par les grandes gardes.

Formoſante & *Irla* paſſèrent à travers des hayes de ſoldats, qui prenant la princeſſe pour le grand-prêtre, l'appellaient *mon révérendiſſime père en* DIEU, & lui demandaient ſa bénédiction. Les deux fugitives arrivent en vingt-quatre heures à Baſſora avant que le roi fût éveillé. Elles quittèrent alors leur déguiſement, qui eût pû donner des ſoupçons. Elles frétèrent au plus vite un vaiſſeau, qui les porta par le détroit d'Ormus au beau rivage d'Eden dans l'Arabie heureuſe. C'eſt cet Eden dont les jardins furent ſi renommés, qu'on en fit depuis la demeure des juſtes; ils furent le modèle des champs Eliſées, des jardins des Heſpérides, & de ceux des iſles Fortunées; car dans ces climats chauds les hommes n'imaginèrent point de plus grande béatitude que les ombrages & les murmures des eaux. Vivre éternellement dans les cieux avec l'Etre ſuprême, ou aller ſe promener dans le jardin, dans le paradis, fut la même choſe pour les hommes qui parlent toûjours ſans s'entendre, & qui n'ont pu guères avoir encor d'idées nettes, ni d'expreſſions juſtes.

Dès que la princeſſe ſe vit dans cette terre, ſon premier ſoin fut de rendre à ſon cher oiſeau les honneurs funèbres qu'il avait exigés d'elle. Ses belles mains dreſſèrent un petit bucher de géroſle & de canelle. Quelle fut ſa ſurpriſe lors qu'ayant répandu les cendres de l'oiſeau ſur ce bucher elle le vit s'enflammer de lui-même. Tout fut bientôt conſumé. Il ne parut à la place des cendres qu'un gros œuf, dont elle vit ſortir ſon oiſeau plus brillant qu'il ne l'avait jamais été. Ce fut le plus beau des momens que la princeſſe eût éprouvés dans toute ſa vie; il n'y en avait qu'un qui pût lui être plus cher; elle le déſirait, mais elle ne l'eſpérait pas.

Je vois bien, dit-elle à l'oiſeau, que vous êtes le phénix dont on m'avait tant parlé. Je ſuis prête à mourir d'étonnement & de joie. Je ne croyais point à la réſurrection, mais mon bonheur m'en a convaincue. La réſurrection, madame, lui dit le phénix, eſt la choſe du monde la plus ſimple. Il n'eſt

Digitized by Google

pas plus ſurprenant de naître deux fois qu'une. Tout eſt réſurrection dans ce monde ; les chenilles reſſuſcitent en papillons, un noyau mis en terre reſſuſcite en arbre. Tous les animaux enſevelis dans la terre reſſuſcitent en herbes, en plantes, & nourriſſent d'autres animaux dont ils ſont bientôt une partie de la ſubſtance : toutes les particules qui compoſaient les corps ſont changées en différens êtres. Il eſt vrai que je ſuis le ſeul à qui le puiſſant *Oroſmade* ait fait la grace de reſſuſciter dans ſa propre nature.

Formoſante qui depuis le jour qu'elle vit *Amazan* & le phénix pour la première fois, avait paſſé toutes ſes heures à s'étonner, lui dit : Je conçois bien que le grand Etre ait pu former de vos cendres un phénix à-peu-près ſemblable à vous ; mais que vous ſoyez préciſément la même perſonne, que vous ayez la même ame, j'avoue que je ne le comprends pas bien clairement. Qu'eſt devenue votre ame pendant que je vous portais dans ma poche après votre mort ?

Eh mon DIEU, madame, n'eſt-il pas auſſi facile au grand *Oroſmade* de continuer ſon action ſur une petite étincelle de moi-même que de commencer cette action ? Il m'avait accordé auparavant le ſentiment, la mémoire & la penſée ; il me les accorde encore : qu'il ait attaché cette faveur à un atome de feu élémentaire caché dans moi, ou à l'aſſemblage de mes organes, cela ne fait rien au fonds : les phénix & les hommes ignoreront toûjours comment la choſe ſe paſſe ; mais la plus grande grace que l'Etre ſuprême m'ait accordée eſt de me faire renaître pour vous. Que ne puis-je paſſer les vingt-huit mille ans que j'ai encor à vivre juſqu'à ma prochaine réſurrection, entre vous & mon cher *Amazan !*

Mon phénix, lui repartit la princeſſe, ſongez que les premières paroles que vous me dites à Babilone, & que je n'oublierai jamais, me flattèrent de l'eſpérance de revoir ce cher berger que j'idolâtre ; il faut abſolument que nous allions enſemble chez les Gangarides, & que je le ramène à Babilone. C'eſt bien mon deſſein, dit le phénix ; il n'y a pas un moment à perdre. Il faut aller trouver *Amazan* par le plus court chemin, c'eſt-à-dire par les airs. Il y a dans l'Arabie heureuſe deux grifons mes amis intimes, qui ne demeurent qu'à cent

Digitized by Google

cinquante milles d'ici ; je vais leur écrire par la poſte aux pigeons ; ils viendront avant la nuit. Nous aurons tout le tems de vous faire travailler un petit canapé commode avec des tiroirs où l'on mettra vos proviſions de bouche. Vous ſerez très à votre aiſe dans cette voiture avec votre demoiſelle. Les deux grifons ſont les plus vigoureux de leur eſpèce ; chacun d'eux tiendra un des bras du canapé entre ſes griffes. Mais encor une fois, les momens ſont chers. Il alla ſur le champ avec *Formoſante* commander le canapé à un tapiſſier de ſa connaiſſance. Il fut achevé en quatre heures. On mit dans les tiroirs des petits pains à la reine, des biſcuits meilleurs que ceux de Babilone, des poncires, des ananas, des cocos, des piſtaches & du vin d'Eden qui l'emporte ſur le vin de Chiras autant que celui de Chiras eſt au deſſus de celui de Surenne.

Le canapé était auſſi léger que commode & ſolide. Les deux grifons arrivèrent dans Eden à point nommé. *Formoſante* & *Irla* ſe placèrent dans la voiture. Les deux grifons l'enlevèrent comme une plume. Le phénix tantôt volait auprès, tantôt ſe perchait ſur le doſſier. Les deux grifons cinglèrent vers le Gange avec la rapidité d'une fléche qui fend les airs. On ne ſe repoſait que la nuit pendant quelques momens pour manger, & pour faire boire un coup aux deux voituriers.

On arriva enfin chez les Gangarides. Le cœur de la princeſſe palpitait d'eſpérance, d'amour & de joie. Le phénix fit arrêter la voiture devant la maiſon d'*Amazan ;* il demande à lui parler ; mais il y avait trois heures qu'il en était parti, ſans qu'on ſût où il était allé.

Il n'y a point de termes dans la langue même des Gangarides qui puiſſe exprimer le deſeſpoir dont *Formoſante* fut accablée. Hélas ! voilà ce que j'avais craint, dit le phénix ; les trois heures que vous avez paſſées dans votre hôtellerie ſur le chemin de Baſſora avec ce malheureux roi d'Egypte, vous ont enlevé peut-être pour jamais le bonheur de votre vie ; j'ai bien peur que nous n'ayons perdu *Amazan* ſans retour.

Alors il demanda aux domeſtiques ſi on pouvait ſaluer madame ſa mère ? ils répondirent que ſon mari était mort l'avant-veille & qu'elle ne voyait perſonne. Le phénix qui avait

Digitized by Google

du crédit dans la maiſon, ne laiſſa pas de faire entrer la princeſſe de Babilone dans un ſallon dont les murs étaient revétus de bois d'oranger à filets d'yvoire : les ſous-bergers & ſous-bergères en longues róbes blanches ceintes de garnitures aurore, lui ſervirent dans cent corbeilles de ſimple porcelaine cent mêts délicieux, parmi leſquels on ne voyait aucun cadavre déguiſé : c'était du ris, du ſago, de la ſemoule, du vermicelle, des macaroni, des omelettes, des œufs au lait, des fromages à la crême, des pâtiſſeries de toute eſpèce, des légumes, des fruits d'un parfum & d'un goût dont on n'a point d'idée dans les autres climats : c'était une profuſion de liqueurs rafraichiſſantes ſupérieures aux meilleurs vins.

Pendant que la princeſſe mangeait couchée ſur un lit de roſes, quatre pavons, ou paons, ou pans, heureuſement muets, l'éventaient de leurs brillantes aîles ; deux cent oiſeaux, cent bergers & cent bergères lui donnèrent un concert à deux chœurs ; les roſſignols, les ſerins, les fauvettes, les pinçons chantaient le deſſus avec les bergères ; les bergers faiſaient la haute-contre & la baſſe ; c'était en tout la belle & ſimple nature. La princeſſe avoua que s'il y avait plus de magnificence à Babilone, la nature était mille fois plus agréable chez les Gangarides : mais pendant qu'on lui donnait cette muſique ſi conſolante & ſi voluptueuſe, elle verſait des larmes, elle diſait à la jeune *Irla* ſa compagne, ces bergers & ces bergères, ces roſſignols & ces ſerins font l'amour, & moi je ſuis privée du héros Gangaride, digne objet de mes très tendres & très impatiens déſirs.

Pendant qu'elle faiſait ainſi collation, qu'elle admirait & qu'elle pleurait, le phénix diſait à la mère d'*Amazan*, Madame, vous ne pouvez vous diſpenſer de voir la princeſſe de Babilone ; vous ſavez.... Je ſais tout, dit-elle, juſqu'à ſon avanture dans l'hôtellerie ſur le chemin de Baſſora ; un merle m'a tout conté ce matin ; & ce cruel merle eſt cauſe que mon fils au déſeſpoir eſt devenu fou & a quitté la maiſon paternelle. Vous ne ſavez donc pas, reprit le phénix, que la princeſſe m'a reſſuſcité ? Non, mon cher enfant, je ſavais par le merle que vous étiez mort, & j'en étais inconſolable. J'étais ſi affligée de cette perte, de la mort de mon mari, & du

Digitized by Google

départ précipité de mon fils, que j'avais fait défendre ma porte. Mais puiſque la princeſſe de Babilone me fait l'honneur de me venir voir, faites-la entrer au plus vite; j'ai des choſes de la dernière conſéquence à lui dire, & je veux que vous y ſoyez préſent. Elle alla auſſi-tôt dans un autre ſallon au devant de la princeſſe. Elle ne marchait pas facilement; c'était une dame d'environ trois cent années; mais elle avait encore de beaux reſtes; & on voyait bien que vers les deux cent trente à quarante ans elle avait été charmante. Elle reçut *Formoſante* avec une nobleſſe reſpectueuſe mêlée d'un air d'intérêt & de douleur qui fit ſur la princeſſe une vive impreſſion.

Formoſante lui fit d'abord ſes triſtes complimens ſur la mort de ſon mari. Hélas! dit la veuve, vous devez vous intéreſſer à ſa perte plus que vous ne penſez. J'en ſuis touchée ſans doute, dit *Formoſante*, il était le père de..... à ces mots elle pleura. Je n'étais venue que pour lui & à travers bien des dangers. J'ai quitté pour lui mon père & la plus brillante cour de l'univers; j'ai été enlevée par un roi d'Egypte que je déteſte. Echapée à ce raviſſeur j'ai traverſé les airs pour venir voir ce que j'aime; j'arrive, & il me fuit! les pleurs & les ſanglots l'empêchèrent d'en dire davantage.

La mère lui dit alors, Madame, lorſque le roi d'Egypte vous raviſſait, lorſque vous ſoupiez avec lui dans un cabaret ſur le chemin de Baſſora, lorſque vos belles mains lui verſaient du vin de Chiras, vous ſouvenez-vous d'avoir vu un merle qui voltigeait dans la chambre? Vraiment oui, vous m'en rappellez la mémoire, je n'y avais pas fait d'attention; mais en recueillant mes idées, je me ſouviens très bien qu'au moment que le roi d'Egypte ſe leva de table pour me donner un baiſer, le merle s'envola par la fenêtre en jettant un grand cri, & ne reparut plus.

Hélas, madame, reprit la mère d'*Amazan*, voilà ce qui fait préciſément le ſujet de nos malheurs: mon fils avait envoyé ce merle s'informer de l'état de votre ſanté & de tout ce qui ſe paſſait à Babilone; il comptait revenir bientôt ſe mettre à vos pieds & vous conſacrer ſa vie. Vous ne ſavez pas à quel excès il vous adore. Tous les Gangarides ſont amoureux

Digitized by Google

& fidèles ; mais mon fils eſt le plus paſſionné & le plus conſtant de tous. Le merle vous rencontra dans un cabaret ; vous buviez très gayement avec le roi d'Egypte & un vilain prêtre ; il vous vit enfin donner un tendre baiſer à ce monarque qui avait tué le phénix, & pour qui mon fils conſerve une horreur invincible. Le merle à cette vue fut ſaiſi d'une juſte indignation ; il s'envola en maudiſſant vos funeſtes amours ; il eſt revenu aujourd'hui, il a tout conté ; mais dans quels momens, juſte ciel ! dans le tems où mon fils pleurait avec moi la mort de ſon père, & celle du phénix ; dans le tems qu'il apprenait de moi qu'il eſt votre couſin iſſu de germain !

O ciel ! mon couſin ! Madame, eſt-il poſſible ? par quelle avanture ? comment ? quoi ! je ſerais heureuſe à ce point ! & je ſerais en même tems aſſez infortunée pour l'avoir offenſé !

Mon fils eſt votre couſin, vous dis-je, reprit la mère, & je vais bientôt vous en donner la preuve ; mais en devenant ma parente vous m'arrachez mon fils ; il ne pourra ſurvivre à la douleur que lui a cauſée votre baiſer donné au roi d'Egypte.

Ah ! ma tante, s'écria la belle *Formoſante*, je jure par lui & par le puiſſant *Oroſmade*, que ce baiſer funeſte loin d'être criminel était la plus forte preuve d'amour que je puſſe donner à votre fils. Je déſobéiſſais à mon père pour lui. J'allais pour lui de l'Euphrate au Gange. Tombée entre les mains de l'indigne pharaon d'Egypte, je ne pouvais lui échaper qu'en le trompant. J'en atteſte les cendres & l'ame du phénix qui étaient alors dans ma poche ; il peut me rendre juſtice. Mais comment votre fils né ſur les bords du Gange peut-il être mon couſin ? moi dont la famille règne ſur les bords de l'Euphrate depuis tant de ſiécles ?

Vous ſavez, lui dit la vénérable Gangaride, que votre grand oncle *Aldée* était roi de Babilone, & qu'il fut détrôné par le père de *Bélus ?* — Oui, madame. — Vous ſavez que ſon fils *Aldée* avait eu de ſon mariage la princeſſe *Aldée* élevée dans votre cour. C'eſt ce prince qui étant perſécuté par votre père vint ſe réfugier dans notre heureuſe contrée ſous un autre nom ; c'eſt lui qui m'épouſa ; j'en ai eu le jeune prince *Aldée-Amazan*,

zan, le plus beau, le plus fort, le plus courageux, le plus vertueux des mortels, & aujourd'hui le plus fou. Il alla aux fêtes de Babilone ſur la réputation de votre beauté : depuis ce tems-là il vous idolâtre, & peut-être je ne reverrai jamais mon cher fils.

Alors elle fit déployer devant la princeſſe tous les titres de la maiſon des *Aldées* ; à peine *Formoſante* daigna les regarder. Ah ! madame, s'écria-t-elle, examine-t-on ce qu'on déſire ? mon cœur vous en croit aſſez. Mais où eſt *Aldée-Amazan ?* où eſt mon parent, mon amant, mon roi ? où eſt ma vie ? quel chemin a-t-il pris ? J'irais le chercher dans tous les globes que l'Eternel a formés, & dont il eſt le plus bel ornement. J'irais dans l'étoile *Canope*, dans Shcath, dans Aldebaran ; j'irais le convaincre de mon amour & de mon innocence.

Le phénix juſtifia la princeſſe du crime que lui imputait le merle d'avoir donné par amour un baiſer au roi d'Egypte ; mais il falait détromper *Amazan* & le ramener. Il envoye des oiſeaux ſur tous les chemins, il met en campagne les licornes ; on lui rapporte enfin qu'*Amazan* a pris la route de la Chine. Eh bien, allons à la Chine, s'écria la princeſſe, le voyage n'eſt pas long ; j'eſpère bien vous ramener votre fils dans quinze jours au plus tard. A ces mots que de larmes de tendreſſe verſèrent la mère Gangaride & la princeſſe de Babilone ! que d'embraſſemens ! que d'effuſion de cœur !

Le phénix commanda ſur le champ un carroſſe à ſix licornes. La mère fournit deux cent cavaliers, & fit préſent à la princeſſe ſa niéce de quelques milliers des plus beaux diamans du pays. Le phénix affligé du mal que l'indiſcrétion du merle avait cauſée, fit ordonner à tous les merles de vuider le pays ; & c'eſt depuis ce tems qu'il ne s'en trouve plus ſur les bords du Gange.

§. V.

Les licornes en moins de huit jours amenèrent *Formoſante*, *Irla* & le phénix à Cambalu, capitale de la Chine. C'était une ville plus grande que Babilone, & d'une eſpèce de magnificence toute différente. Ces nouveaux objets, ces mœurs

nouvelles auraient amuſé *Formoſante*, ſi elle avait pu être occupée d'autre choſe que d'*Amazan*.

Dès que l'empereur de la Chine eut appris que la princeſſe de Babilone était à une porte de la ville, il lui dépêcha quatre mille mandarins en robes de cérémonie ; tous ſe proſternèrent devant elle, & lui préſentèrent chacun un compliment écrit en lettres d'or ſur une feuille de ſoye pourpre. *Formoſante* leur dit que ſi elle avait quatre mille langues, elle ne manquerait pas de répondre ſur le champ à chaque mandarin, mais que n'en ayant qu'une elle les priait de trouver bon qu'elle s'en ſervît pour les remercier tous en général. Ils la conduiſirent reſpectueuſement chez l'empereur.

C'était le monarque de la terre le plus juſte, le plus poli & le plus ſage. Ce fut lui qui le premier laboura un petit champ de ſes mains impériales, pour rendre l'agriculture reſpectable à ſon peuple. Il établit le premier des prix pour la vertu. Les loix, partout ailleurs, étaient honteuſement bornées à punir les crimes. Cet empereur venait de chaſſer de ſes états une troupe de bonzes étrangers qui étaient venus du fond de l'Occident, dans l'eſpoir inſenſé de forcer toute la Chine à penſer comme eux ; & qui ſous prétexte d'annoncer des vérités, avaient acquis déja des richeſſes & des honneurs. Il leur avait dit en les chaſſant ces propres paroles, enrégiſtrées dans les annales de l'empire.

„ Vous pourriez faire ici autant de mal que vous en avez „ fait ailleurs : vous êtes venus prêcher des dogmes d'into- „ lérance chez la nation la plus tolérante de la terre. Je „ vous renvoye pour n'être jamais forcé de vous punir. Vous „ ſerez reconduits honorablement ſur mes frontières ; on vous „ fournira tout pour retourner aux bornes de l'hémiſphère „ dont vous êtes partis. Allez en paix ſi vous pouvez être „ en paix, & ne revenez plus.

La princeſſe de Babilone apprit avec joie ce jugement & ce diſcours ; elle en était plus ſûre d'être bien reçue à la cour, puiſqu'elle était très éloignée d'avoir des dogmes intolérans. L'empereur de la Chine en dinant avec elle tête à tête, eut la politeſſe de bannir l'embarras de toute étiquette gênante ; elle lui préſenta le phénix, qui fut très careſſé de l'empereur,

Digitized by Google

& qui ſe percha ſur ſon fauteuil. *Formoſante* ſur la fin du repas lui confia ingénument le ſujet de ſon voyage, & le pria de faire chercher dans Cambalu le bel *Amazan*, dont elle lui conta l'avanture, ſans lui rien cacher de la fatale paſſion dont ſon cœur était enflammé pour ce jeune héros. A qui en parlez-vous ? lui dit l'empereur de la Chine, il m'a fait le plaiſir de venir dans ma cour ; il m'a enchanté, cet aimable *Amazan* ; il eſt vrai qu'il eſt profondément affligé ; mais ſes graces n'en ſont que plus touchantes ; aucun de mes favoris n'a plus d'eſprit que lui ; nul mandarin de robe n'a de plus vaſtes connaiſſances ; nul mandarin d'épée n'a l'air plus martial & plus héroïque ; ſon extrême jeuneſſe donne un nouveau prix à tous ſes talens : ſi j'étais aſſez malheureux, aſſez abandonné du *Tien* & du *Changti* pour vouloir être conquérant, je prierais *Amazan* de ſe mettre à la tête de mes armées, & je ſerais ſûr de triompher de l'univers entier. C'eſt bien dommage que ſon chagrin lui dérange quelquefois l'eſprit.

Ah ! monſieur, lui dit *Formoſante* avec un air enflammé, & un ton de douleur, de ſaiſiſſement & de reproche, pourquoi ne m'avez-vous pas fait dîner avec lui ? Vous me faites mourir, envoyez-le prier tout-à-l'heure. Madame, il eſt parti ce matin, & il n'a point dit dans quelle contrée il portait ſes pas. *Formoſante* ſe tourna vers le phénix : Eh bien, dit-elle, phénix, avez-vous jamais vu une fille plus malheureuſe que moi ? mais, monſieur continua-t-elle, comment, pourquoi a-t-il pu quitter ſi bruſquement une cour auſſi polie que la vôtre, dans laquelle il me ſemble qu'on voudrait paſſer ſa vie ?

Voici, madame, ce qui eſt arrivé. Une princeſſe du ſang, des plus aimables, s'eſt épriſe de paſſion pour lui, & lui a donné un rendez-vous chez elle à midi ; il eſt parti au point du jour, & il a laiſſé ce billet qui a coûté bien des larmes à ma parente.

» Belle princeſſe du ſang de la Chine, vous méritez un cœur » qui n'ait jamais été qu'à vous ; j'ai juré aux Dieux immor- » tels de n'aimer jamais que *Formoſante* princeſſe de Babilone, » & de lui apprendre comment on peut dompter ſes déſirs dans » ſes voyages ; elle a eu le malheur de ſuccomber avec un » indigne roi d'Egypte : je ſuis le plus malheureux des hom-

» mes ; j'ai perdu mon père & le phénix, & l'eſpérance d'être » aimé de *Formoſante* ; j'ai quitté ma mère affligée, ma pa- » trie, ne pouvant vivre un moment dans les lieux où j'ai » appris que *Formoſante* en aimait un autre que moi ; j'ai juré » de parcourir la terre & d'être fidèle. Vous me mépriſeriez, » & les Dieux me puniraient ſi je violais mon ſerment : prenez » un amant, madame, & ſoyez auſſi fidèle que moi.

Ah ! laiſſez-moi cette étonnante lettre, dit la belle *Formoſante*, elle fera ma conſolation ; je ſuis heureuſe dans mon infortune. *Amazan* m'aime ; *Amazan* renonce pour moi à la poſſeſſion des princeſſes de la Chine ; il n'y a que lui ſur la terre capable de remporter un telle victoire ; il me donne un grand exemple ; le phénix ſait que je n'en avais pas beſoin ; il eſt bien cruel d'être privée de ſon amant pour le plus innocent des baiſers donné par pure fidélité : mais enfin, où eſt-il allé ? quel chemin a-t-il pris ? daignez me l'enſeigner, & je pars.

L'empereur de la Chine lui répondit qu'il croyait, ſur les rapports qu'on lui avait faits, que ſon amant avait ſuivi une route qui menait en Scythie. Auſſi-tôt les licornes furent attelées, & la princeſſe après les plus tendres complimens prit congé de l'empereur avec le phénix, ſa femme de chambre *Irla* & toute ſa ſuite.

Dès qu'elle fut en Scythie, elle vit plus que jamais combien les hommes & les gouvernemens diffèrent & différeront toûjours juſqu'au tems où quelque peuple plus éclairé que les autres communiquera la lumière de proche en proche après mille ſiécles de ténèbres, & qu'il ſe trouvera dans des climats barbares des ames héroïques qui auront la force & la perſévérance de changer les brutes en hommes. Point de villes en Scythie, par conſéquent point d'arts agréables. On ne voyait que de vaſtes prairies & des nations entières ſous des tentes & ſur des chars. Cet aſpect imprimait la terreur. *Formoſante* demanda dans quelle tente ou dans quelle charette logeait le roi ? on lui dit que depuis huit jours il s'était mis en marche à la tête de trois cent mille hommes de cavalerie pour aller à la rencontre du roi de Babilone dont il avait enlevé la niéce, la belle princeſſe *Aldée*. Il a enlevé ma couſine ? s'écria *Formoſante* ; je ne m'attendais pas à cette nouvelle avan-

Digitized by Google

ture : quoi ! ma couſine qui était trop heureuſe de me faire la cour eſt devenue reine, & je ne ſuis pas encor mariée! Elle ſe fit conduire incontinent aux tentes de la reine.

Leur réunion ineſpérée dans ces climats lointains, les choſes ſingulières qu'elles avaient mutuellement à s'apprendre, mirent dans leur entrevue un charme qui leur fit oublier qu'elles ne s'étaient jamais aimées; elles ſe revirent avec tranſport; une douce illuſion ſe mit à la place de la vraye tendreſſe; elles s'embraſſèrent en pleurant; & il y eut même entre elles de la cordialité & de la franchiſe, attendu que l'entrevue ne ſe faiſait pas dans un palais.

Aldée reconnut le phénix & la confidente *Irla*; elle donna des fourures de zibeline à ſa couſine, qui lui donna des diamans. On parla de la guerre que les deux rois entreprenaient; on déplora la condition des hommes que des monarques envoyent par fantaiſie s'égorger pour des différends que deux honnêtes gens pourraient concilier en une heure; mais ſurtout on s'entretint du bel étranger vainqueur des lions, donneur des plus gros diamans de l'univers, faiſeur de madrigaux, poſſeſſeur du phénix, devenu le plus malheureux des hommes ſur le rapport d'un merle. C'eſt mon cher frère, diſait *Aldée*; c'eſt mon amant, s'écriait *Formoſante*; vous l'avez vu ſans doute, il eſt peut-être encore ici; car, ma couſine, il ſait qu'il eſt votre frère; il ne vous aura pas quittée bruſquement, comme il a quitté le roi de la Chine.

Si je l'ai vu, grands Dieux! reprit *Aldée*, il a paſſé quatre jours entiers avec moi. Ah! ma couſine, que mon frère eſt à plaindre! un faux rapport l'a rendu abſolument fou; il court le monde ſans ſavoir où il va. Figurez-vous qu'il a pouſſé la démence juſqu'à refuſer les faveurs de la plus belle Scythe de toute la Scythie. Il partit hier après lui avoir écrit une lettre dont elle a été deſeſpérée. Pour lui il eſt allé chez les Cimmériens. DIEU ſoit loué, s'écria *Formoſante*; encore un refus en ma faveur! mon bonheur a paſſé mon eſpoir, comme mon malheur a ſurpaſſé toutes mes craintes. Faites moi donner cette lettre charmante, que je parte, que je le ſuive, les mains pleines de ſes ſacrifices. Adieu, ma couſine, *Amazan* eſt chez les Cimmériens, j'y vole.

Digitized by Google

Aldée trouva que la princeſſe ſa couſine était encore plus folle que ſon frère *Amazan*. Mais comme elle avait ſenti elle-même les atteintes de cette épidémie, comme elle avait quitté les délices & la magnificence de Babilone pour le roi des Scythes, comme les femmes s'intéreſſent toûjours aux folies dont l'amour eſt cauſe, elle s'attendrit véritablement pour *Formoſante*, lui ſouhaita un heureux voyage, & lui promit de ſervir ſa paſſion, ſi jamais elle était aſſez heureuſe pour revoir ſon frère.

§. VI.

Bientôt la princeſſe de Babilone & le phénix arrivèrent dans l'empire des Cimmériens, bien moins peuplé à la vérité que la Chine, mais deux fois plus étendu, autrefois ſemblable à la Scythie, & devenu depuis quelque tems auſſi floriſſant que les royaumes qui ſe vantaient d'inſtruire les autres états.

Après quelques jours de marche on entra dans une très grande ville, que l'impératrice régnante faiſait embellir; mais elle n'y était pas, elle voyageait alors des frontières de l'Europe à celles de l'Aſie pour connaître ſes états par ſes yeux, pour juger des maux & porter les remèdes, pour accroitre les avantages, pour ſemer l'inſtruction.

Un des principaux officiers de cette ancienne capitale, inſtruit de l'arrivée de la Babilonienne & du phénix, s'empreſſa de rendre ſes hommages à la princeſſe, & de lui faire les honneurs du pays, bien ſûr que ſa maîtreſſe, qui était la plus polie & la plus magnifique des reines, lui ſaurait gré d'avoir reçu une ſi grande dame avec les mêmes égards qu'elle aurait prodigués elle-même.

On logea *Formoſante* au palais, dont on écarta une foule importune de peuple; on lui donna des fêtes ingénieuſes. Le ſeigneur Cimmérien qui était un grand naturaliſte s'entretint beaucoup avec le phénix dans les tems où la princeſſe était retirée dans ſon appartement. Le phénix lui avoua qu'il avait autrefois voyagé chez les Cimmériens, & qu'il ne reconnaiſſait plus le pays. Comment de ſi prodigieux changemens, diſait-il, ont-ils pu être opérés dans un tems ſi court? Il n'y a pas trois cent ans que je vis ici la nature ſauvage dans toute

Digitized by Google

ſon horreur, j'y trouve aujourd'hui les arts, la ſplendeur, la gloire & la politeſſe. Un ſeul homme a commencé ce grand ouvrage, répondit le Cimmérien, une femme l'a perfectionné, une femme a été meilleure légiſlatrice que l'*Iſis* des Egyptiens & la *Cérès* des Grecs. La plûpart des légiſlateurs ont eu un génie étroit & deſpotique, qui a reſſerré leurs vues dans le pays qu'ils ont gouverné : chacun a regardé ſon peuple comme étant ſeul ſur la terre, ou comme devant être l'ennemi du reſte de la terre. Ils ont formé des inſtitutions pour ce ſeul peuple, introduit des uſages pour lui ſeul, établi une religion pour lui ſeul. C'eſt ainſi que les Egyptiens, ſi fameux par des monceaux de pierres, ſe ſont abrutis & deshonorés par leurs ſuperſtitions barbares. Ils croyent les autres nations prophanes, ils ne communiquent point avec elles, & excepté la cour qui s'élève quelquefois au deſſus des préjugés vulgaires, il n'y a pas un Egyptien qui voulût manger dans un plat dont un étranger ſe ſerait ſervi. Leurs prêtres ſont cruels & abſurdes. Il vaudrait mieux n'avoir point de loix & n'écouter que la nature qui a gravé dans nos cœurs les caractères du juſte & de l'injuſte, que de ſoumettre la ſociété à des loix ſi inſociables.

Notre impératrice embraſſe des projets entiérement oppoſés; elle conſidère ſon vaſte état ſur lequel tous les méridiens viennent ſe joindre, comme devant correſpondre à tous les peuples qui habitent ſous ces différens méridiens. La première de ſes loix a été la tolérance de toutes les religions, & la compaſſion pour toutes les erreurs. Son puiſſant génie a connu que ſi les cultes ſont différens, la morale eſt partout la même; par ce principe elle a lié ſa nation à toutes les nations du monde, & les Cimmériens vont regarder le Scandinavien & le Chinois comme leurs frères. Elle a fait plus; elle a voulu que cette précieuſe tolérance, le premier lien des hommes, s'établit chez ſes voiſins; ainſi elle a mérité le titre de mère de la patrie, & elle aura celui de bienfaictrice du genre-humain, ſi elle perſévère.

Avant elle, des hommes malheureuſement puiſſans envoyaient des troupes de meurtriers ravir à des peuplades inconnues & arroſer de leur ſang les héritages de leurs pères; on appellait ces aſſaſſins *des héros*; leur brigandage était de la

Digitized by Google

gloire. Notre ſouveraine a une autre gloire ; elle a fait marcher des armées pour apporter la paix, pour empêcher les hommes de ſe nuire, pour les forcer à ſe ſupporter les uns les autres ; & ſes étendarts ont été ceux de la concorde publique.

Le phénix enchanté de tout ce que lui apprenait ce ſeigneur, lui dit, Monſieur, il y a vingt-ſept mille neuf cent années & ſept mois que je ſuis au monde ; je n'ai encor rien vu de comparable à ce que vous me faites entendre. Il lui demanda des nouvelles de ſon ami *Amazan* ; le Cimmérien lui conta les mêmes choſes qu'on avait dites à la princeſſe chez les Chinois & chez les Scythes. *Amazan* s'enfuyait de toutes les cours qu'il viſitait, ſi-tôt qu'une dame lui avait donné un rendez-vous auquel il craignait de ſuccomber. Le phénix inſtruiſit bientôt *Formoſante* de cette nouvelle marque de fidélité qu'*Amazan* lui donnait, fidélité d'autant plus étonnante qu'il ne pouvait pas ſoupçonner que ſa princeſſe en fût jamais informée.

Il était parti pour la Scandinavie. Ce fut dans ces climats que des ſpectacles nouveaux frappèrent encor ſes yeux : ici la royauté & la liberté ſubſiſtaient enſemble par un accord qui parait impoſſible dans d'autres états : les agriculteurs avaient part à la légiſlation, auſſi-bien que les grands du royaume ; & un jeune prince donnait les plus grandes eſpérances d'être digne de commander à une nation libre. Là c'était quelque choſe de plus étrange ; le ſeul roi qui fût deſpotique de droit ſur la terre par un contract formel avec ſon peuple, était en même tems le plus jeune & le plus juſte des rois.

Chez les Sarmates *Amazan* vit un philoſophe ſur le trône ; on pouvait l'appeller *le roi de l'anarchie*, car il était le chef de cent mille petits rois, dont un ſeul pouvait d'un mot anéantir les réſolutions de tous les autres. *Eole* n'avait pas plus de peine à contenir tous les vents qui ſe combattent ſans ceſſe, que ce monarque n'en avait à concilier les eſprits ; c'était un pilote environné d'un éternel orage, & cependant le vaiſſeau ne ſe briſait pas : car le prince était un excellent pilote.

En parcourant tous ces pays, ſi différens de ſa patrie, *Amazan* refuſait conſtamment toutes les bonnes fortunes qui ſe préſentaient à lui, toûjours deſeſpéré du baiſer que *Formoſante*

ſante avait donné au roi d'Egypte, toûjours affermi dans ſon inconcevable réſolution de donner à *Formoſante* l'exemple d'une fidélité unique & inébranlable.

La princeſſe de Babilone avec le phénix le ſuivait partout à la piſte, & ne le manquait jamais que d'un jour ou deux, ſans que l'un ſe laſſât de courir, & ſans que l'autre perdît un moment à le ſuivre.

Ils traverſèrent ainſi toute la Germanie; ils admirèrent les progrès que la raiſon & la philoſophie faiſaient dans le Nord; tous les princes y étaient inſtruits, tous autoriſaient la liberté de penſer; leur éducation n'avait point été confiée à des hommes qui euſſent intérêt de les tromper ou qui fuſſent trompés eux-mêmes; on les avait élevés dans la connaiſſance de la morale univerſelle & dans le mépris des ſuperſtitions; on avait banni dans tous ces états un uſage inſenſé qui énervait & dépeuplait pluſieurs pays méridionaux; cette coutume était d'enterrer tout vivans dans de vaſtes cachots un nombre infini des deux ſexes éternellement ſéparés l'un de l'autre, & de leur faire jurer de n'avoir jamais de communication enſemble. Cet excès de démence accrédité pendant des ſiécles avait dévaſté la terre autant que les guerres les plus cruelles.

Les princes du Nord avaient à la fin compris que ſi l'on voulait avoir des haras, il ne falait pas ſéparer les plus forts chevaux des cavales. Ils avaient détruit auſſi des erreurs non moins bizarres & non moins pernicieuſes. Enfin les hommes oſaient être raiſonnables dans ces vaſtes pays, tandis qu'ailleurs on croyait encore qu'on ne peut les gouverner qu'autant qu'ils ſont imbécilles.

§. VII.

Amazan arriva chez les Bataves; ſon cœur éprouva une douce ſatisfaction dans ſon chagrin, d'y retrouver quelque faible image du pays des heureux Gangarides; la liberté, l'égalité, la propreté, l'abondance, la tolérance; mais les dames du pays étaient ſi froides qu'aucune ne lui fit d'avances comme on lui en avait fait partout ailleurs; il n'eut pas la peine de réſiſter. S'il avait voulu attaquer ces dames, il les aurait tou-

tes ſubjuguées l'une après l'autre ſans être aimé d'aucune ; mais il était bien éloigné de ſonger à faire des conquêtes.

Formoſante fut ſur le point de l'attraper chez cette nation inſipide : il ne s'en falut que d'un moment.

Amazan avait entendu parler chez les Bataves avec tant d'éloges d'une certaine iſle nommée *Albion*, qu'il s'était déterminé à s'embarquer lui & ſes licornes ſur un vaiſſeau, qui par un vent d'orient favorable l'avait porté en quatre heures au rivage de cette terre plus célèbre que Tyr & que l'iſle Atlantide.

La belle *Formoſante* qui l'avait ſuivi au bord de la Duina, de la Viſtule, de l'Elbe, du Vezer, arrive enfin aux bouches du Rhin qui portait alors ſes eaux rapides dans la mer Germanique.

Elle apprend que ſon cher amant a vogué aux côtes d'Albion ; elle croit voir ſon vaiſſeau, elle pouſſe des cris de joie dont toutes les dames Bataves furent ſurpriſes, n'imaginant pas qu'un jeune homme pût cauſer tant de joie. Et à l'égard du phénix, elles n'en firent pas grand cas, parce qu'elles jugèrent que ſes plumes ne pourraient probablement ſe vendre auſſi bien que celles des canards & des oiſons de leurs marais. La princeſſe de Babilone loua ou noliza deux vaiſſeaux pour la tranſporter avec tout ſon monde dans cette bienheureuſe iſle qui allait poſſéder l'unique objet de tous ſes deſirs, l'ame de ſa vie, le Dieu de ſon cœur.

Un vent funeſte d'occident s'éleva tout-à-coup dans le moment même où le fidèle & malheureux *Amazan* mettait pied à terre en Albion ; les vaiſſeaux de la princeſſe de Babilone ne purent démarer. Un ſerrement de cœur, une douleur amère, une mélancolie profonde ſaiſirent *Formoſante* ; elle ſe mit au lit dans ſa douleur, en attendant que le vent changeât ; mais il ſouffla huit jours entiers avec une violence deſeſpérante. La princeſſe pendant ce ſiécle de huit jours ſe faiſait lire par *Irla* des romans ; ce n'eſt pas que les Bataves en ſuſſent faire ; mais comme ils étaient les facteurs de l'univers, ils vendaient l'eſprit des autres nations ainſi que leurs denrées. La princeſſe fit acheter chez *Marc-Michel Rey* tous les contes que l'on avait écrits chez les Auſoniens & chez les Velches, & dont

Digitized by Google

le débit était défendu ſagement chez ces peuples pour enrichir les Bataves ; elle eſpérait qu'elle trouverait dans ces hiſtoires quelque avanture qui reſſemblerait à la ſienne, & qui charmerait ſa douleur. *Irla* liſait, le phénix diſait ſon avis, & la princeſſe ne trouvait rien dans *la Payſanne parvenue*, ni dans *le Sopha*, ni dans *les quatre Facardins* qui eût le moindre raport à ſes avantures ; elle interrompait à tout moment la lecture pour demander de quel côté venait le vent.

§. VIII.

Cependant *Amazan* était déja ſur le chemin de la capitale d'Albion dans ſon carroſſe à ſix licornes, & rêvait à ſa princeſſe : il apperçut un équipage verſé dans une foſſe ; les domeſtiques s'étaient écartés pour aller chercher du ſecours ; le maître de l'équipage reſtait tranquillement dans ſa voiture, ne témoignant pas la plus légère impatience, & s'amuſant à fumer ; car on fumait alors ; il ſe nommait mylord *What-then*, ce qui ſignifie à-peu-près *mylord Qu'importe*, en la langue dans laquelle je traduis ces mémoires.

Amazan ſe précipita pour lui rendre ſervice ; il releva tout ſeul la voiture, tant ſa force était ſupérieure à celle des autres hommes. *Mylord Qu'importe* ſe contenta de dire, voilà un homme bien vigoureux. Des ruſtres du voiſinage étant accourus ſe mirent en colère de ce qu'on les avait fait venir inutilement, & s'en prirent à l'étranger ; ils le menacèrent en l'appellant *chien d'étranger*, & ils voulurent le battre.

Amazan en ſaiſit deux de chaque main, & les jetta à vingt pas ; les autres le reſpectèrent, le ſaluèrent, lui demandèrent pour boire : il leur donna plus d'argent qu'ils n'en avaient jamais vu. *Mylord Qu'importe* lui dit, je vous eſtime ; venez dîner avec moi dans ma maiſon de campagne qui n'eſt qu'à trois milles ; il monta dans la voiture d'*Amazan*, parce que la ſienne était dérangée par la ſecouſſe.

Après un quart-d'heure de ſilence, il regarda un moment *Amazan*, & lui dit, *how dye do*, à la lettre, *comment faites-vous faire ?* & dans la langue du traducteur, *comment vous portez-vous ?* ce qui ne veut rien dire du tout en aucune lan-

gue ; puis il ajouta, vous avez là ſix jolies licornes ; & il ſe remit à fumer.

Le voyageur lui dit que ſes licornes étaient à ſon ſervice, qu'il venait avec elles du pays des Gangarides, & il en prit occaſion de lui parler de la princeſſe de Babilone & du fatal baiſer qu'elle avait donné au roi d'Egypte ; à quoi l'autre ne répliqua rien du tout, ſe ſouciant très peu qu'il y eût dans le monde un roi d'Egypte & une princeſſe de Babilone. Il fut encor un quart-d'heure ſans parler ; après quoi il redemanda à ſon compagnon comment il faiſait faire ; & ſi on mangeait du bon roſt-beeff dans le pays des Gangarides. Le voyageur lui répondit avec ſa politeſſe ordinaire qu'on ne mangeait point ſes frères ſur les bords du Gange. Il lui expliqua le ſyſtême qui fut après tant de ſiécles celui de *Pythagore*, de *Porphyre*, d'*Iamblique*. Sur quoi mylord s'endormit, & ne fit qu'un ſomme juſqu'à ce qu'on fût arrivé à ſa maiſon.

Il avait une femme jeune & charmante, à qui la nature avait donné une ame auſſi vive & auſſi ſenſible que celle de ſon mari était indifférente. Pluſieurs ſeigneurs Albioniens étaient venus ce jour-là dîner avec elle. Il y avait des caractères de toutes les eſpèces ; car le pays n'ayant preſque jamais été gouverné que par des étrangers, les familles venues avec ces princes avaient toutes apporté des mœurs différentes. Il ſe trouva dans la compagnie des gens très aimables, d'autres d'un eſprit ſupérieur, quelques-uns d'une ſcience profonde.

La maîtreſſe de la maiſon n'avait rien de cet air emprunté & gauche, de cette roideur, de cette mauvaiſe honte qu'on reprochait alors aux jeunes femmes d'Albion ; elle ne cachait point par un maintien dédaigneux, & par un ſilence affecté, la ſtérilité de ſes idées, & l'embarras humiliant de n'avoir rien à dire : nulle femme n'était plus engageante. Elle reçut *Amazan* avec la politeſſe & les graces qui lui étaient naturelles. L'extrême beauté de ce jeune étranger, & la comparaiſon ſoudaine qu'elle fit entre lui & ſon mari, la frappèrent d'abord ſenſiblement.

On ſervit. Elle fit aſſeoir *Amazan* à côté d'elle, & lui fit manger des poudings de toute eſpèce, ayant ſu de lui que les Gangarides ne ſe nourriſſaient de rien qui eût reçu des

Digitized by Google

Dieux le don céleſte de la vie. Sa beauté, ſa force, les mœurs des Gangarides, les progrès des arts, la religion & le gouvernement furent le ſujet d'une converſation auſſi agréable qu'inſtructive, pendant le repas qui dura juſqu'à la nuit, & pendant lequel mylord *Qu'importe* but beaucoup & ne dit mot.

Après le dîner, pendant que myladi verſait du thé, & qu'elle dévorait des yeux le jeune homme, il s'entretenait avec un membre du parlement; car chacun ſait que dès-lors il y avait un parlement, & qu'il s'appellait *Wittenagemot*, ce qui ſignifie *l'aſſemblée des gens d'eſprit*. *Amazan* s'informait de la conſtitution, des mœurs, des loix, des forces, des uſages, des arts qui rendaient ce pays ſi recommandable; & ce ſeigneur lui parlait en ces termes:

Nous avons longtems marché tout nuds, quoique le climat ne ſoit pas chaud. Nous avons été longtems traités en eſclaves par des gens venus de l'antique terre de *Saturne* arroſée des eaux du Tibre. Mais nous nous ſommes faits nous-mêmes beaucoup plus de maux que nous n'en avions eſſuyé de nos premiers vainqueurs. Un de nos rois pouſſa la baſſeſſe juſqu'à ſe déclarer ſujet d'un prêtre qui demeurait auſſi ſur les bords du Tibre, & qu'on appellait *le Vieux des ſept montagnes*; tant la deſtinée de ces ſept montagnes a été longtems de dominer ſur une grande partie de l'Europe, habitée alors par des brutes.

Après ces tems d'aviliſſement ſont venus des ſiécles de férocité & d'anarchie. Notre terre plus orageuſe que les mers qui l'environnent, a été ſaccagée & enſanglantée par nos diſcordes; pluſieurs têtes couronnées ont péri par le dernier ſupplice; plus de cent princes du ſang des rois ont fini leurs jours ſur l'échaffaut. On a arraché le cœur à tous leurs adhérans, & on en a battu leurs jouës. C'était au bourreau qu'il appartenait d'écrire l'hiſtoire de notre iſle, puiſque c'était lui qui avait terminé toutes les grandes affaires.

Il n'y a pas longtems que pour comble d'horreur, quelques perſonnes portant un manteau noir, & d'autres qui mettaient une chemiſe blanche par deſſus leur jaquette, ayant été mordues par des chiens enragés, communiquèrent la rage à la nation entière. Tous les citoyens furent ou meurtriers ou égor-

Digitized by Google

gés, ou bourreaux, ou ſuppliciés, ou déprédateurs, ou eſclaves au nom du ciel, & en cherchant le Seigneur.

Qui croirait que de cet abîme épouvantable, de ce cahos de diſſenſions, d'atrocités, d'ignorance & de fanatiſme, il eſt enfin réſulté le plus parfait gouvernement, peut-être, qui ſoit aujourd'hui dans le monde. Un roi honoré & riche, tout-puiſſant pour faire le bien, impuiſſant pour faire le mal, eſt à la tête d'une nation libre, guerrière, commerçante & éclairée. Les grands d'un côté, & les repréſentans des villes de l'autre, partagent la légiſlation avec le monarque.

On avait vu, par une fatalité ſingulière, le déſordre, les guerres civiles, l'anarchie & la pauvreté déſoler le pays quand les rois affectaient le pouvoir arbitraire. La tranquillité, la richeſſe, la félicité publique n'ont régné chez nous que quand les rois ont reconnu qu'ils n'étaient pas abſolus. Tout était ſubverti quand on diſputait ſur des choſes inintelligibles : tout a été dans l'ordre quand on les a mépriſées. Nos flottes victorieuſes portent notre gloire ſur toutes les mers, & les loix mettent en ſûreté nos fortunes : jamais un juge ne peut les expliquer arbitrairement : jamais on ne rend un arrêt qui ne ſoit motivé. Nous punirions comme des aſſaſſins, des juges qui oſeraient envoyer à la mort un citoyen ſans manifeſter les témoignages qui l'accuſent & la loi qui le condamne.

Il eſt vrai qu'il y a toûjours chez nous deux partis qui ſe combattent avec la plume & avec des intrigues ; mais auſſi ils ſe réuniſſent toûjours quand il s'agit de prendre les armes pour défendre la patrie & la liberté. Ces deux partis veillent l'un ſur l'autre ; ils s'empêchent mutuellement de violer le dépôt ſacré des loix ; ils ſe haïſſent, mais ils aiment l'état ; ce ſont des amans jaloux qui ſervent à l'envi la même maîtreſſe.

Du même fonds d'eſprit qui nous a fait connaître & ſoutenir les droits de la nature humaine, nous avons porté les ſciences au plus haut point où elles puiſſent parvenir chez les hommes. Vos Egyptiens qui paſſent pour de ſi grands méchaniciens, vos Indiens qu'on croit de ſi grands philoſophes, vos Babiloniens qui ſe vantent d'avoir obſervé les aſtres pendant quatre cent trente mille années ; les Grecs qui ont écrit tant de phraſes & ſi peu de choſes, ne ſavent préciſément rien en

Digitized by Google

comparaiſon de nos moindres écoliers qui ont étudié les découvertes de nos grands maîtres. Nous avons arraché plus de ſecrets à la nature dans l'eſpace de cent années, que le genre-humain n'en avait découvert dans la multitude des ſiécles.

Voilà au vrai l'état où nous ſommes. Je ne vous ai caché ni le bien, ni le mal, ni nos opprobres, ni notre gloire; & je n'ai rien exagéré.

Amazan à ce diſcours ſe ſentit pénétré du deſir de s'inſtruire dans ces ſciences ſublimes dont on lui parlait; & ſi ſa paſſion pour la princeſſe de Babilone, ſon reſpect filial pour ſa mère qu'il avait quittée, & l'amour de ſa patrie n'euſſent fortement parlé à ſon cœur déchiré, il aurait voulu paſſer ſa vie dans l'iſle d'Albion. Mais ce malheureux baiſer donné par ſa princeſſe au roi d'Egypte ne lui laiſſait pas aſſez de liberté dans l'eſprit pour étudier les hautes ſciences.

Je vous avoue, dit-il, que m'ayant impoſé la loi de courir le monde, & de m'éviter moi-même, je ſerais curieux de voir cette antique terre de Saturne, ce peuple du Tibre & des ſept montagnes à qui vous avez obéi autrefois; il faut ſans doute que ce ſoit le premier peuple de la terre. Je vous conſeille de faire ce voyage, lui répondit l'Albionien, pour peu que vous aimiez la muſique & la peinture. Nous allons très ſouvent nous-mêmes porter quelquefois notre ennui vers les ſept montagnes. Mais vous ſerez bien étonné en voyant les deſcendans de nos vainqueurs.

Cette converſation fut longue. Quoique le bel *Amazan* eût la cervelle un peu attaquée, il parlait avec tant d'agrémens, ſa voix était ſi touchante, ſon maintien ſi noble & ſi doux, que la maîtreſſe de la maiſon ne put s'empêcher de l'entretenir à ſon tour tête-à-tête. Elle lui ſerra tendrement la main en lui parlant, & en le regardant avec des yeux humides & étincelans qui portaient les déſirs dans tous les reſſorts de la vie. Elle le retint à ſouper & à coucher. Chaque inſtant, chaque parole, chaque regard enflammèrent ſa paſſion. Dès que tout le monde fut retiré, elle lui écrivit un petit billet, ne doutant pas qu'il ne vînt lui faire la cour dans ſon lit, tandis que mylord *Qu'importe* dormait dans le ſien. *Amazan* eut encor le courage de réſiſter; tant un grain de folie produit

Digitized by Google

d'effets miraculeux dans une ame forte & profondément bleſſée.

Amazan ſelon ſa coutume fit à la dame une réponſe reſpectueuſe, par laquelle il lui repréſentait la ſainteté de ſon ſerment & l'obligation étroite où il était d'apprendre à la princeſſe de Babilone à dompter ſes paſſions ; après quoi il fit atteler ſes licornes, & repartit pour la Batavie, laiſſant toute la compagnie émerveillée de lui, & la dame du logis deſeſpérée. Dans l'excès de ſa douleur elle laiſſa trainer la lettre d'*Amazan* ; mylord *Qu'importe* la lut le lendemain matin. Voilà, dit-il en levant les épaules, de bien plattes niaiſeries : & il alla chaſſer au renard avec quelques yvrognes du voiſinage.

Amazan voguait déja ſur la mer, muni d'une carte géographique dont lui avait fait préſent le ſavant Albionien qui s'était entretenu avec lui chez mylord *Qu'importe*. Il voyait avec ſurpriſe une grande partie de la terre ſur une feuille de papier.

Ses yeux & ſon imagination s'égaraient dans ce petit eſpace ; il regardait le Rhin, le Danube, les Alpes du Tirol marqués alors par d'autres noms, & tous les pays par où il devait paſſer avant d'arriver à la ville des ſept montagnes ; mais ſurtout il jettait les yeux ſur la contrée des Gangarides, ſur Babilone où il avait vu ſa chère princeſſe, & ſur le fatal pays de Baſſora où elle avait donné un baiſer au roi d'Egypte. Il ſoupirait, il verſait des larmes, mais il convenait que l'Albionien qui lui avait fait préſent de l'univers en raccourci, n'avait point eu tort en diſant qu'on était mille fois plus inſtruit ſur les bords de la Tamiſe que ſur ceux du Nil, de l'Euphrate & du Gange.

Comme il retournait en Batavie, *Formoſante* volait vers Albion, avec ſes deux vaiſſeaux qui cinglaient à pleines voiles ; celui d'*Amazan* & celui de la princeſſe ſe croiſèrent, ſe touchèrent preſque : les deux amans étaient près l'un de l'autre, & ne pouvaient s'en douter : ah, s'ils l'avaient ſu ! mais l'impérieuſe deſtinée ne le permit pas.

§. IX.

Si-tôt qu'*Amazan* fut débarqué ſur le terrain égal & fangeux de

de la Batavie, il partit comme un éclair pour la ville aux ſept montagnes. Il falut traverſer la partie méridionale de la Germanie. De quatre milles en quatre milles on trouvait un prince & une princeſſe, des filles d'honneur & des gueux. Il était étonné des coquetteries que ces dames & ces filles d'honneur lui faiſaient partout avec la bonne foi germanique ; & il n'y répondait que par de modeſtes refus. Après avoir franchi les Alpes, il s'embarqua ſur la mer de Dalmatie, & aborda dans une ville qui ne reſſemblait à rien du tout de ce qu'il avait vu juſqu'alors. La mer formait les rues, les maiſons étaient bâties dans l'eau. Le peu de places publiques qui ornaient cette ville était couvert d'hommes & de femmes qui avaient un double viſage, celui que la nature leur avait donné & une face de carton mal peint qu'ils appliquaient par deſſus ; en ſorte que la nation ſemblait compoſée de ſpectres. Les étrangers qui venaient dans cette contrée commençaient par acheter un viſage, comme on ſe pourvoit ailleurs de bonnets & de ſouliers. *Amazan* dédaigna cette mode contre nature, il ſe préſenta tel qu'il était. Il y avait dans la ville douze mille filles enrégiſtrées dans le grand livre de la république ; filles utiles à l'état, chargées du commerce le plus avantageux & le plus agréable qui ait jamais enrichi une nation. Les négocians ordinaires envoyaient à grands fraix & à grands riſques des étoffes dans l'Orient : ces belles négociantes faiſaient ſans aucun riſque un trafic toûjours renaiſſant de leurs attraits. Elles vinrent toutes ſe préſenter au bel *Amazan* & lui offrir le choix. Il s'enfuit au plus vite en prononçant le nom de l'incomparable princeſſe de Babilone, & en jurant par les Dieux immortels qu'elle était plus belle que toutes les douze mille filles Vénitiennes. Sublime friponne, s'écriait-il dans ſes tranſports, je vous apprendrai à être fidelle.

Enfin les ondes jaunes du Tibre, des marais empeſtés, des habitans haves, décharnés & rares, couverts de vieux manteaux troués, qui laiſſaient voir leur peau ſéche & tannée, ſe préſentèrent à ſes yeux, & lui annoncèrent qu'il était à la porte de la ville aux ſept montagnes, de cette ville de héros & de légiſlateurs qui avaient conquis & policé une grande partie du globe.

Digitized by Google

Il s'était imaginé qu'il verrait à la porte triomphale cinq cent bataillons commandés par des héros, & dans le ſénat une aſſemblée de demi-dieux donnant des loix à la terre ; il trouva pour toute armée une trentaine de gredins montant la garde avec un paraſol de peur du ſoleil : ayant pénétré juſqu'à un temple qui lui parut très beau, mais moins que celui de Babilone, il fut aſſez ſurpris d'y entendre une muſique exécutée par des hommes qui avaient des voix de femmes.

Voilà, dit-il, un plaiſant pays que cette antique terre de *Saturne*. J'ai vu une ville où perſonne n'avait ſon viſage, en voici une autre où les hommes n'ont ni leur voix ni leur barbe. On lui dit que ces chantres n'étaient plus hommes, qu'on les avait dépouillés de leur virilité, afin qu'ils chantaſſent plus agréablement les louanges d'une prodigieuſe quantité de gens de mérite. *Amazan* ne comprit rien à ce diſcours. Ces meſſieurs le prièrent de chanter ; il chanta un air gangaride avec ſa grace ordinaire. Sa voix était une très belle haute-contre. Ah ! mon ſignor, lui dirent-ils, quel charmant ſoprano vous auriez, ah ! ſi — comment ſi ? que prétendez-vous dire ? — ah mon ſignor ! — Eh bien ? — ſi vous n'aviez point de barbe ! alors ils lui expliquèrent très plaiſamment & avec des geſtes fort comiques ſelon leur coutume de quoi il était queſtion. *Amazan* demeura tout confondu. J'ai voyagé, dit-il, & jamais je n'ai entendu parler d'une telle fantaiſie.

Lorſqu'on eut bien chanté, *le Vieux des ſept montagnes* alla en grand cortège à la porte du temple ; il coupa l'air en quatre avec le pouce élevé, deux doigts étendus & deux autres pliés, en diſant ces mots dans une langue qu'on ne parlait plus, *à la ville & à l'univers. b*) Le Gangaride ne pouvait comprendre que deux doigts puſſent atteindre ſi loin.

Il vit bientôt défiler toute la cour du maître du monde ; elle était compoſée de graves perſonnages, les uns en robes rouges, les autres en violet ; preſque tous regardaient le bel *Amazan* en adouciſſant les yeux ; ils lui faiſaient des revérences,

b) *Urbi & Orbi.*

Digitized by Google

& ſe diſaient l'un à l'autre, San Martino, *che bel' ragazzo !* San Pancratio, *che bel' fanciullo !*

Les ardens, dont le métier était de montrer aux étrangers les curioſités de la ville, s'empreſſèrent de lui faire voir des mazures où un muletier ne voudrait pas paſſer la nuit, mais qui avaient été autrefois de dignes monumens de la grandeur d'un peuple roi. Il vit encor des tableaux de deux cent ans, & des ſtatues de plus de vingt ſiécles, qui lui parurent des chefs-d'œuvre. Faites-vous encor de pareils ouvrages ? Non, votre excellence, lui répondit un des ardens, mais nous mépriſons le reſte de la terre, parce que nous conſervons ces raretés. Nous ſommes des eſpèces de fripiers qui tirons notre gloire des vieux habits qui reſtent dans nos magazins.

Amazan voulut voir le palais du prince, on l'y conduiſit. Il vit des hommes en violet qui compraient l'argent des revenus de l'état, tant d'une terre ſituée ſur le Danube, tant d'une autre ſur la Loire, ou ſur le Guadalquivir, ou ſur la Viſtule. Oh oh, dit *Amazan* après avoir conſulté ſa carte de géographie, votre maître poſſède donc toute l'Europe comme ces anciens héros des ſept montagnes ? Il doit poſſéder l'univers entier de droit divin, lui répondit un violet ; & même il a été un tems où ſes prédéceſſeurs ont approché de la monarchie univerſelle ; mais leurs ſucceſſeurs ont la bonté de ſe contenter aujourd'hui de quelque argent que les rois leurs ſujets leur font payer en forme de tribut.

Votre maître eſt donc en effet le roi des rois, c'eſt donc là ſont titre ? dit *Amazan*. Non, votre excellence, ſon titre eſt *ſerviteur des ſerviteurs ;* il eſt originairement poiſſonnier & portier, & c'eſt pourquoi les emblêmes de ſa dignité ſont des clefs & des filets ; mais il donne toûjours des ordres à tous les rois. Il n'y a pas longtems qu'il envoya cent & un commandemens à un roi du pays des Celtes, & le roi obéït.

Votre poiſſonnier, dit *Amazan*, envoya donc cinq ou ſix cent mille hommes pour faire exécuter ſes cent & une volontés ?

Point du tout, votre excellence, notre ſaint maître n'eſt pas aſſez riche pour ſoudoyer dix mille ſoldats ; mais il a

Digitized by Google

quatre à cinq cent mille prophêtes divins diſtribués dans les autres pays. Ces prophêtes de toutes couleurs ſont, comme de raiſon, nourris aux dépens des peuples; ils annoncent de la part du ciel que mon maître peut avec ſes clefs ouvrir & fermer toutes les ſerrures, & ſurtout celles des coffres forts. Un prêtre Normand qui avait auprès du roi dont je vous parle, la charge de confident de ſes penſées, le convainquit qu'il devait obéir ſans replique aux cent & une penſées de mon maître; car il faut que vous ſachiez qu'une des prérogative du *Vieux des ſept montagnes*, eſt d'avoir toûjours raiſon, ſoit qu'il daigne parler, ſoit qu'il daigne écrire.

Parbleu, dit *Amazan*, voilà un ſingulier homme; je ſerais curieux de dîner avec lui. Votre excellence, quand vous ſeriez roi, vous ne pourriez manger à ſa table; tout ce qu'il pourrait faire pour vous, ce ſerait de vous en faire ſervir une à côté de lui plus petite & plus baſſe que la ſienne. Mais ſi vous voulez avoir l'honneur de lui parler, je lui demanderai audience pour vous, moyennant la *buona mancia* que vous aurez la bonté de me donner. Très volontiers, dit le Gangaride. Le violet s'inclina. Je vous introduirai demain, dit-il; vous ferez trois génuflexions, & vous baiſerez les pieds du *Vieux des ſept montagnes*. A ces mots *Amazan* fit de ſi prodigieux éclats de rire, qu'il fut prêt de ſuffoquer; il ſortit en ſe tenant les côtés, & rit aux larmes pendant tout le chemin, juſqu'à-ce qu'il fut arrivé à ſon hôtellerie, où il rit encore très longtems.

A ſon dîner, il ſe préſenta vingt hommes ſans barbe & vingt violons qui lui donnèrent un concert. Il fut courtiſé le reſte de la journée par les ſeigneurs les plus importans de la ville; ils lui firent des propoſitions encore plus étranges que celles de baiſer les pieds du *Vieux des ſept montagnes*. Comme il était extrémement poli, il crut d'abord que ces meſſieurs le prenaient pour une dame, & les avertit de leur mépriſe avec l'honnêteté la plus circonſpecte. Mais étant preſſé un peu vivement par deux ou trois des plus déterminés violets, il les jetta par les fenêtres, ſans croire faire un grand ſacrifice à la belle *Formoſante*. Il quitta au plus vite cette ville des maîtres du monde, où il falait baiſer un vieillard à l'orteil, com-

Digitized by Google

me ſi ſa jouë était à ſon pied, & où l'on n'abordait les jeunes gens qu'avec des cérémonies encore plus bizarres.

§. X.

De province en province ayant toûjours repouſſé les agaceries de toute eſpèce, toûjours fidèle à la princeſſe de Babilone, toûjours en colère contre le roi d'Egypte, ce modèle de conſtance parvint à la capitale nouvelle des Gaules. Cette ville avait paſſé comme tant d'autres par tous les degrés de la barbarie, de l'ignorance, de la ſotiſe & de la miſère. Son premier nom avait été, *la boue* & *la crotte*; enſuite elle avait pris celui d'*Iſis*, du culte d'*Iſis* parvenu juſques chez elle. Son premier ſénat avait été une compagnie de bateliers. Elle avait été longtems eſclave des héros déprédateurs des ſept montagnes, & après quelques ſiécles d'autres héros brigands venus de la rive ultérieure du Rhin, s'étaient emparés de ſon petit terrain.

Le tems qui change tout, en avait fait une ville dont la moitié était très noble & très agréable, l'autre un peu groſſière & ridicule: c'était l'emblême de ſes habitans. Il y avait dans ſon enceinte environ cent mille perſonnes au moins qui n'avaient rien à faire qu'à jouer & à ſe divertir. Ce peuple d'oiſifs jugeait des arts que les autres cultivaient. Ils ne ſavaient rien de ce qui ſe paſſait à la cour; quoiqu'elle ne fût qu'à quatre petits milles d'eux, il ſemblait qu'elle en fût à ſix cent milles au moins. La douceur de la ſociété, la gayeté, la frivolité étaient leur importante & leur unique affaire: on les gouvernait comme des enfans à qui l'on prodigue des jouets pour les empêcher de crier. Si on leur parlait des horreurs qui avaient deux ſiécles auparavant déſolé leur patrie, & des tems épouvantables où la moitié de la nation avait maſſacré l'autre pour des ſophiſmes, ils diſaient qu'en effet cela n'était pas bien; & puis ils ſe mettaient à rire & à chanter des vaudevilles.

Plus les oiſifs étaient polis, plaiſans & aimables, plus on obſervait un triſte contraſte entre eux & des compagnies d'occupés.

Digitized by Google

Il était parmi ces occupés ou qui prétendaient l'être, une troupe de ſombres fanatiques, moitié abſurdes, moitié fripons, dont le ſeul aſpect contriſtait la terre, & qui l'auraient bouleverſée s'ils l'avaient pu pour ſe donner un peu de crédit. Mais la nation des oiſifs en danſant & en chantant les faiſait rentrer dans leurs cavernes, comme les oiſeaux obligent les chats-huants à ſe replonger dans les trous des mazures.

D'autres occupés en plus petit nombre, étaient les conſervateurs d'anciens uſages barbares contre leſquels la nature effrayée réclamait à haute voix; ils ne conſultaient que leurs régiſtres rongés des vers. S'ils y voyaient une coutume inſenſée & horrible, ils la regardaient comme une loi ſacrée. C'eſt par cette lâche habitude de n'oſer penſer par eux-mêmes & de puiſer leurs idées dans les débris des tems où l'on ne penſait pas, que dans la ville des plaiſirs il était encor des mœurs atroces. C'eſt par cette raiſon qu'il n'y avait nulle proportion entre les délits & les peines. On faiſait quelquefois ſouffrir mille morts à un innocent pour lui faire avouer un crime qu'il n'avait pas commis.

On puniſſait une étourderie de jeune homme comme on aurait puni un empoiſonnement ou un parricide. Les oiſifs en pouſſaient des cris perçans, & le lendemain ils n'y penſaient plus, & ne parlaient que de modes nouvelles.

Ce peuple avait vu s'écouler un ſiécle entier, pendant lequel les beaux arts s'élevèrent à un degré de perfection qu'on n'aurait jamais oſé eſpérer; les étrangers venaient alors comme à Babilone admirer les grands monumens d'architecture, les prodiges des jardins, les ſublimes efforts de la ſculpture & de la peinture. Ils étaient enchantés d'une muſique qui allait à l'ame ſans étonner les oreilles.

La vraie poëſie, c'eſt-à-dire celle qui eſt naturelle & harmonieuſe, celle qui parle au cœur autant qu'à l'eſprit, ne fut connue de la nation que dans cet heureux ſiécle. De nouveaux genres d'éloquence déployèrent des beautés ſublimes. Les théâtres ſurtout retentirent des chefs-d'œuvre dont aucun peuple n'approcha jamais. Enfin le bon goût ſe répandit dans toutes les profeſſions, au point qu'il y eut de bons écrivains même chez les druides.

Digitized by Google

Tant de lauriers qui avaient levé leurs têtes jusqu'aux nuës se sechèrent bientôt dans une terre épuisée. Il n'en resta qu'un très petit nombre dont les feuilles étaient d'un verd pâle & mourant. La décadence fut produite par la facilité de faire, & par la paresse de bien faire, par la satiété du beau, & par le goût du bizarre. La vanité protégea des artistes qui ramenaient les tems de la barbarie : & cette même vanité en persécutant les talens véritables, les força de quitter leur patrie ; les frelons firent disparaître les abeilles.

Presque plus de véritables arts, presque plus de génie, le mérite consistait à raisonner à tort & à travers sur le mérite du siécle passé ; le barbouilleur des murs d'un cabaret, critiquait savamment les tableaux des grands peintres, les barbouilleurs de papier défiguraient les ouvrages des grands écrivains. L'ignorance & le mauvais goût avaient d'autres barbouilleurs à leurs gages ; on répétait les mêmes choses dans cent volumes sous des titres différens. Tout était ou dictionnaire ou brochure. Un gazetier druide écrivait deux fois par semaine les annales obscures de quelques énergumènes ignorés de la nation, & de prodiges célestes opérés dans des galetas par de petits gueux & de petites gueuses ; d'autres ex-druides vêtus de noir, prêts de mourir de colère & de faim, se plaignaient dans cent écrits qu'on ne leur permît plus de tromper les hommes & qu'on laissât ce droit à des boucs vêtus de gris. Quelques archidruides imprimaient des libelles diffamatoires.

Amazan ne savait rien de tout cela ; & quand il l'aurait su, il ne s'en serait guères embarrassé, n'ayant la tête remplie que de la princesse de Babilone, du roi d'Egypte, & de son serment inviolable de mépriser toutes les coquetteries des dames dans quelque pays que le chagrin conduisît ses pas.

Toute la populace légère, ignorante, & toûjours poussant à l'excès cette curiosité naturelle au genre-humain, s'empressa longtems autour de ses licornes ; les femmes plus sensées forcèrent les portes de son hôtel pour contempler sa personne.

Il témoigna d'abord à son hôte quelque désir d'aller à la cour ; mais des oisifs de bonne compagnie qui se trouvèrent là par hazard, lui dirent que ce n'était plus la mode, que les

Digitized by Google

tems étaient bien changés, & qu'il n'y avait plus de plaiſirs qu'à la ville. Il fut invité le ſoir même à ſouper par une dame dont l'eſprit & les talens étaient connus hors de ſa patrie, & qui avait voyagé dans quelques pays où *Amazan* avait paſſé. Il goûta fort cette dame & la ſociété raſſemblée chez elle. La liberté y était décente, la gayeté n'y était point bruyante, la ſcience n'y avait rien de rebutant, & l'eſprit rien d'apprêté. Il vit que le nom de bonne compagnie n'eſt pas un vain nom, quoiqu'il ſoit ſouvent uſurpé. Le lendemain il dîna dans une ſociété non moins aimable, mais beaucoup plus volupteuſe. Plus il fut ſatisfait des convives, plus on fut content de lui. Il ſentait ſon ame s'amollir & ſe diſſoudre comme les aromates de ſon pays ſe fondent doucement à un feu modéré, & s'exhalent en parfums délicieux.

Après le dîner on le mena à un ſpectacle enchanteur, condamné par les druides, parce qu'il leur enlevait les auditeurs dont ils étaient les plus jaloux. Ce ſpectacle était un compoſé de vers agréables, de chants délicieux, de danſes qui exprimaient les mouvemens de l'ame, & de perſpectives qui charmaient les yeux en les trompant. Ce genre de plaiſir qui raſſemblait tant de genres n'était connu que ſous un nom étranger; il s'appellait *Opéra*, ce qui ſignifiait autrefois dans la langue des ſept montagnes, *travail*, *ſoin*, *occupation*, *induſtrie*, *entrepriſe*, *beſogne*, *affaire*. Cette affaire l'enchanta. Une fille ſurtout le charma par ſa voix mélodieuſe, & par les graces qui l'accompagnaient: cette fille d'*affaire* après le ſpectacle lui fut préſentée par ſes nouveaux amis. Il lui fit préſent d'une poignée de diamans. Elle en fut ſi reconnaiſſante qu'elle ne put le quitter du reſte du jour. Il ſoupa avec elle, & pendant le repas il oublia ſa ſobriété, & après le repas il oublia ſon ſerment d'être toûjours inſenſible à la beauté, & inexorable aux tendres coquetteries. Quel exemple de la faibleſſe humaine!

La belle princeſſe de Babilone arrivait alors avec le phénix, ſa femme de chambre *Irla* & ſes deux cent cavaliers Gangarides montés ſur leurs licornes. Il falut attendre aſſez longtems pour qu'on ouvrît les portes. Elle demanda d'abord ſi le plus beau des hommes, le plus courageux, le plus ſpirituel

rituel & le plus fidèle était encor dans cette ville. Les magiſtrats virent bien qu'elle voulait parler d'*Amazan*. Elle ſe fit conduire à ſon hôtel, elle entra le cœur palpitant d'amour; toute ſon ame était pénétrée de l'inexprimable joie de revoir enfin dans ſon amant le modèle de la conſtance. Rien ne put l'empêcher d'entrer dans ſa chambre; les rideaux étaient ouverts; elle vit le bel *Amazan* dormant entre les bras d'une jolie brune. Ils avaient tous deux un très grand beſoin de repos.

Formoſante jetta un cri de douleur qui retentit dans toute la maiſon, mais qui ne put éveiller ni ſon couſin, ni la fille d'*affaire*. Elle tomba pamée entre les bras d'*Irla*. Dès qu'elle eut repris ſes ſens, elle ſortit de cette chambre fatale avec une douleur mêlée de rage. *Irla* s'informa quelle était cette jeune demoiſelle qui paſſait des heures ſi douces avec le bel *Amazan*. On lui dit que c'était une fille d'*affaire* fort complaiſante, qui joignait à ſes talens celui de chanter avec aſſez de grace. O juſte ciel! ô puiſſant *Oroſmade!* s'écriait la belle princeſſe de Babilone toute en pleurs, par qui ſuis-je trahie & pour qui! ainſi donc celui qui a refuſé pour moi tant de princeſſes m'abandonne pour une farceuſe des Gaules! non, je ne pourrai ſurvivre à cet affront.

Madame, lui dit *Irla*, voilà comme ſont faits tous les jeunes gens d'un bout du monde à l'autre; fuſſent-ils amoureux d'une beauté deſcendue du ciel, ils lui feraient dans de certains momens des infidélités pour une ſervante de cabaret.

C'en eſt fait, dit la princeſſe, je ne le reverrai de ma vie; partons dans l'inſtant même, & qu'on attelle mes licornes. Le phénix la conjura d'attendre au moins qu'*Amazan* fût éveillé, & qu'il pût lui parler. Il ne le mérite pas, dit la princeſſe; vous m'offenſeriez cruellement; il croirait que je vous ai prié de lui faire des reproches, & que je veux me raccommoder avec lui; ſi vous m'aimez, n'ajoutez pas cette injure qu'il m'a faite. Le phénix qui après tout devait la vie à la fille du roi de Babilone, ne put lui déſobéir. Elle repartit avec tout ſon monde. Où allons-nous, madame? lui demandait *Irla*; je n'en ſais rien, répondait la princeſſe; nous prendrons le premier chemin que nous trouverons; pourvu que je fuie *Ama-*

zan pour jamais, je ſuis contente. Le phénix qui était plus ſage que *Formoſante*, parce qu'il était ſans paſſion, la conſolait en chemin ; il lui remontrait avec douceur qu'il était triſte de ſe punir pour les fautes d'un autre ; qu'*Amazan* lui avait donné des preuves aſſez éclatantes & aſſez nombreuſes de fidélité pour qu'elle pût lui pardonner de s'être oublié un moment ; que c'était un juſte à qui la grace d'*Oroſmade* avait manqué ; qu'il n'en ſerait que plus conſtant déſormais dans l'amour & dans la vertu ; que le déſir d'expier ſa faute le mettrait au-deſſus de lui-même ; qu'elle n'en ſerait que plus heureuſe ; que pluſieurs grandes princeſſes avant elle avaient pardonné de ſemblables écarts & s'en étaient bien trouvées ; il lui en rapportait des exemples ; & il poſſédait tellement l'art de conter, que le cœur de *Formoſante* fut enfin plus calme & plus paiſible ; elle aurait voulu n'être point ſi-tôt partie ; elle trouvait que ſes licornes allaient trop vite : mais elle n'oſait revenir ſur ſes pas ; combattue entre l'envie de pardonner & celle de montrer ſa colère, entre ſon amour & ſa vanité, elle laiſſait aller ſes licornes ; elle courait le monde ſelon la prédiction de l'oracle de ſon père.

Amazan à ſon réveil apprend l'arrivée & le départ de *Formoſante* & du phénix ; il apprend le deſeſpoir & le couroux de la princeſſe ; on lui dit qu'elle a juré de ne lui pardonner jamais : Il ne me reſte plus, s'écria-t-il, qu'à la ſuivre & à me tuer à ſes pieds.

Ses amis de la bonne compagnie des oiſifs accoururent au bruit de cette avanture ; tous lui remontrèrent qu'il valait infiniment mieux demeurer avec eux ; que rien n'était comparable à la douce vie qu'ils menaient dans le ſein des arts & d'une volupté tranquille & délicate ; que pluſieurs étrangers & des rois mêmes avaient préféré ce repos ſi agréablement occupé & ſi enchanteur, à leur patrie & à leur trône ; que d'ailleurs ſa voiture était briſée, & qu'un ſellier lui en faiſait une à la nouvelle mode ; que le meilleur tailleur de la ville lui avait déja coupé une douzaine d'habits du dernier goût ; que les dames les plus ſpirituelles & les plus aimables de la ville chez qui on jouait très bien la comédie, avaient retenu chacune leur jour pour lui donner des fêtes. La fille d'*affaires*

Digitized by Google

pendant ce tems-là prenait ſon chocolat à ſa toilette, riait, chantait, & faiſait des agaceries au bel *Amazan*, qui s'apperçut enfin qu'elle n'avait pas le ſens d'un oiſon.

Comme la ſincérité, la cordialité, la franchiſe, ainſi que la magnanimité & le courage, compoſaient le caractère de ce grand prince, il avait conté ſes malheurs & ſes voyages à ſes amis; ils ſavaient qu'il était couſin iſſu de germain de la princeſſe; ils étaient informés du baiſer funeſte donné par elle au roi d'Egypte; on ſe pardonne, lui dirent-ils, ces petites fraſques entre parens, ſans quoi il faudrait paſſer ſa vie dans d'éternelles querelles: rien n'ébranla ſon deſſein de courir après *Formoſante*; mais ſa voiture n'étant pas prête, il fut obligé de paſſer trois jours parmi les oiſifs dans les fêtes & dans les plaiſirs: enfin, il prit congé d'eux en les embraſſant, en leur faiſant accepter les diamans de ſon pays les mieux montés, en leur recommandant d'être toûjours légers & frivoles, puiſqu'ils n'en étaient que plus aimables & plus heureux. Les Germains, diſait-il, ſont les vieillards de l'Europe, les peuples d'Albion ſont les hommes faits, les habitans de la Gaule ſont les enfans, & j'aime à jouer avec eux.

§. XI.

Ses guides n'eurent pas de peine à ſuivre la route de la princeſſe; on ne parlait que d'elle & de ſon gros oiſeau. Tous les habitans étaient encor dans l'entouſiaſme de l'admiration. Les peuples de la Dalmatie & de la Marche d'Ancone éprouvèrent depuis une ſurpriſe moins délicieuſe, quand ils virent une maiſon voler dans les airs; les bords de la Loire, de la Dordogne, de la Garonne, de la Gironde, retentiſſaient encor d'acclamations.

Quand *Amazan* fut aux pieds des Pyrénées, les magiſtrats & les druides du pays lui firent danſer malgré lui un tambourin; mais ſi-tôt qu'il eut franchi les Pyrénées, il ne vit plus de gayeté & de joie. S'il entendit quelques chanſons de loin à loin, elles étaient toutes ſur un ton triſte: les habitans marchaient gravement avec des grains enfilés & un poignard à leur ceinture. La nation vétue de noir ſemblait être en deuil.

Digitized by Google

Si les domeſtiques d'*Amazan* interrogeaient les paſſans, ceux-ci répondaient par ſignes ; ſi on entrait dans une hôtellerie, le maître de la maiſon enſeignait aux gens en trois paroles qu'il n'y avait rien dans la maiſon, & qu'on pouvait envoyer chercher à quelques milles les choſes dont on avait un beſoin preſſant.

Quand on demandait à ces ſilentiaires s'ils avaient vu paſſer la belle princeſſe de Babilone, ils répondaient avec moins de briéveté, nous l'avons vue, elle n'eſt pas ſi belle, il n'y a de beau que les teints bazanés ; elle étale une gorge d'albâtre qui eſt la choſe du monde la plus dégoutante, & qu'on ne connait preſque point dans nos climats.

Amazan avançait vers la province arroſée du Bétis. Il ne s'était pas écoulé plus de douze mille années depuis que ce pays avait été découvert par les Tyriens, vers le même tems qu'ils firent la découverte de la grande iſle Atlantique ſubmergée quelques ſiécles après. Les Tyriens cultivèrent la Bétique que les naturels du pays laiſſaient en friche, prétendant qu'ils ne devaient ſe mêler de rien, & que c'était aux Gaulois leurs voiſins à venir cultiver leurs terres. Les Tyriens avaient amené avec eux des Paleſtins, qui dès ce tems-là couraient dans tous les climats, pour peu qu'il y eût de l'argent à gagner. Ces Paleſtins en prêtant ſur gages à cinquante pour cent avaient attiré à eux preſque toutes les richeſſes du pays. Cela fit croire aux peuples de la Bétique que les Paleſtins étaient ſorciers ; & tous ceux qui étaient accuſés de magie étaient brûlés ſans miſéricorde par une compagnie de druides qu'on appellait *les rechercheurs* ou *les antropokaies*. Ces prêtres les revétaient d'abord d'un habit de maſque, s'emparaient de leurs biens, & récitaient dévotement les propres prières des Paleſtins, tandis qu'on les cuiſait à petit feu *por l'amor de Dios*.

La princeſſe de Babilone avait mis pied à terre dans la ville qu'on appella depuis *Sevilla*. Son deſſein était de s'embarquer ſur le Bétis pour retourner par Tyr à Babilone, revoir le roi *Bélus* ſon père, & oublier ſi elle pouvait ſon infidèle amant, ou bien le demander en mariage. Elle fit venir chez elle deux Paleſtins qui faiſaient toutes les affaires

Digitized by Google

de la cour. Ils devaient lui fournir trois vaiſſeaux. Le phénix fit avec eux tous les arrangemens néceſſaires, & convint du prix après avoir un peu diſputé.

L'hôteſſe était fort dévote, & ſon mari non moins dévot était familier, c'eſt-à-dire eſpion des druides rechercheurs antropokaies ; il ne manqua pas de les avertir qu'il avait dans ſa maiſon une ſorcière & deux Paleſtins qui faiſaient un pacte avec le diable déguiſé en gros oiſeau doré. Les rechercheurs apprenant que la dame avait une prodigieuſe quantité de diamans, la jugèrent incontinent ſorcière ; ils attendirent la nuit pour enfermer les deux cent cavaliers & les licornes qui dormaient dans de vaſtes écuries : car les rechercheurs ſont poltrons.

Après avoir bien barricadé les portes, ils ſe ſaiſirent de la princeſſe & d'*Irla* ; mais ils ne purent prendre le phénix qui s'envola à tire d'ailes : il ſe doutait bien qu'il trouverait *Amazan* ſur le chemin des Gaules à Sevilla.

Il le rencontra ſur la frontière de la Bétique, & lui apprit le déſaſtre de la princeſſe. *Amazan* ne put parler, il était trop ſaiſi, trop en fureur ; il s'arme d'une cuiraſſe d'acier damaſquinée d'or, d'une lance de douze pieds, de deux javelots & d'une épée tranchante appellée *la fulminante*, qui pouvait fendre d'un ſeul coup des arbres, des rochers & des druides ; il couvre ſa belle tête d'un caſque d'or ombragé de plumes de héron & d'autruche. C'était l'ancienne armure de *Magog*, dont ſa ſœur *Aldée* lui avait fait préſent dans ſon voyage en Scythie ; le peu de ſuivans qui l'accompagnaient, montent comme lui chacun ſur ſa licorne.

Amazan en embraſſant ſon cher phénix ne lui dit que ces triſtes paroles ; je ſuis coupable ; ſi je n'avais pas couché avec une fille d'*affaires* dans la ville des oiſifs, la belle princeſſe de Babilone ne ſerait pas dans cet état épouvantable ; courons aux antropokaies ; il entre bientôt dans Sevilla : quinze cent alguazils gardaient les portes de l'enclos où les deux cent Gangarides & leurs licornes étaient renfermés ſans avoir à manger ; tout était préparé pour le ſacrifice qu'on allait faire de la princeſſe de Babilone, de ſa femme de chambre *Irla*, & des deux riches Paleſtins.

Digitized by Google

Le grand antropokaie entouré de ſes petits antropokaiés était déja ſur ſon tribunal ſacré ; une foule de Sévillois portant des grains enfilés à leurs ceintures joignait les deux mains ſans dire un mot ; & l'on amenait la belle princeſſe, *Irla*, & les deux Paleſtins les mains liées derrière le dos, & vêtus d'un habit de maſque.

Le phénix entre par une lucarne dans la priſon où les Gangarides commençaient déja à enfoncer les portes. L'invincible *Amazan* les briſait en déhors. Ils ſortent tout armés, tous ſur leurs licornes ; *Amazan* ſe met à leur tête. Il n'eut pas de peine à renverſer les alguazils, les familiers, les prêtres antropokaies ; chaque licorne en perçait des douzaines à la fois. La fulminante d'*Amazan* coupait en deux tous ceux qu'il rencontrait ; le peuple fuyait en manteau noir & en fraize ſale, toûjours tenant à la main ſes grains bénis *por l'amor de Dios*.

Amazan ſaiſit de ſa main le grand rechercheur ſur ſon tribunal, & le jette ſur le bucher qui était préparé à quarante pas ; il y jetta auſſi les autres petits rechercheurs l'un après l'autre. Il ſe proſterne enſuite aux pieds de *Formoſante*. Ah ! que vous êtes aimable, dit-elle, & que je vous adorerais, ſi vous ne m'aviez pas fait une infidélité avec une fille d'*affaire* !

Tandis qu'*Amazan* faiſait ſa paix avec la princeſſe, tandis que ſes Gangarides entaſſaient dans le bucher les corps de tous les antropokaies, & que les flammes s'élevaient juſqu'aux nues, *Amazan* vit de loin comme une armée qui venait à lui. Un vieux monarque la couronne en tête s'avançait ſur un char traîné par huit mules attelées avec des cordes ; cent autres chars ſuivaient. Ils étaient accompagnés de graves perſonnages en manteau noir & en fraize, montés ſur de très beaux chevaux ; une multitude de gens à pied ſuivait en cheveux gras & en ſilence.

D'abord *Amazan* fit ranger autour de lui ſes Gangarides, & s'avança la lance en arrêt. Dès que le roi l'apperçut, il ôta ſa couronne, deſcendit de ſon char, embraſſa l'étrier d'*Amazan*, & lui dit : Homme envoyé de DIEU, vous êtes le vengeur du genre-humain, le libérateur de ma patrie, mon protecteur. Ces monſtres ſacrés dont vous avez purgé

Digitized by Google

la terre étaient mes maîtres au nom du *Vieux des ſept montagnes ;* j'étais forcé de ſouffrir leur puiſſance criminelle. Mon peuple m'aurait abandonné ſi j'avais voulu ſeulement modérer leurs abominables atrocités. D'aujourd'hui je reſpire, je régne, & je vous le dois.

Enſuite il baiſa reſpectueuſement la main de *Formoſante*, & la ſupplia de vouloir bien monter avec *Amazan*, *Irla* & le phénix dans ſon carroſſe à huit mules. Les deux Paleſtins banquiers de la cour, encor proſternés à terre de frayeur & de reconnaiſſance, ſe relevèrent ; & la troupe des licornes ſuivit le roi de la Bétique dans ſon palais.

Comme la dignité du roi d'un peuple grave exigeait que ſes mules allaſſent au petit pas, *Amazan* & *Formoſante* eurent le tems de lui conter leurs avantures. Il entretint auſſi le phénix, il l'admira & le baiſa cent fois. Il comprit combien les peuples d'Occident qui mangeaient les animaux, & qui n'entendaient plus leur langage, étaient ignorans, brutaux & barbares ; que les ſeuls Gangarides avaient conſervé la nature & la dignité primitive de l'homme ; mais il convenait ſurtout que les plus barbares des mortels étaient ces rechercheurs antropokaies dont *Amazan* venait de purger le monde. Il ne ceſſait de le bénir & de le remercier. La belle *Formoſante* oubliait déja l'avanture de la fille d'*affaire*, & n'avait l'ame remplie que de la valeur du héros qui lui avait ſauvé la vie. *Amazan* inſtruit de l'innocence du baiſer donné au roi d'Egypte & de la réſurrection du phénix, goûtait une joie pure, & était enyvré du plus violent amour.

On dîna au palais, & on y fit aſſez mauvaiſe chère. Les cuiſiniers de la Bétique étaient les plus mauvais de l'Europe. *Amazan* conſeilla d'en faire venir des Gaules. Les muſiciens du roi exécutèrent pendant le repas cet air célèbre qu'on appella dans la ſuite des ſiécles, *les folies d'Eſpagne*. Après le repas on parla d'affaires.

Le roi demanda au bel *Amazan*, à la belle *Formoſante* & au beau phénix, ce qu'ils prétendaient devenir. Pour moi, dit *Amazan*, mon intention eſt de retourner à Babilone dont je ſuis l'héritier préſomptif, & de demander, à mon oncle *Bélus*, ma couſine iſſuë de germaine l'incomparable *Formo-*

Digitized by Google

ſante, à moins qu'elle n'aime mieux vivre avec moi chez les Gangarides.

Mon deſſein, dit la princeſſe, eſt aſſurément de ne jamais me ſéparer de mon couſin iſſu de germain. Mais je crois qu'il convient que je me rende auprès du roi mon père, d'autant plus qu'il ne m'a donné permiſſion que d'aller en pélerinage à Baſſora, & que j'ai couru le monde. Pour moi, dit le phénix, je ſuivrai partout ces deux tendres & généreux amans.

Vous avez raiſon, dit le roi de la Bétique. Mais le retour à Babilone n'eſt pas ſi aiſé que vous le penſez. Je ſais tous les jours des nouvelles de ce pays-là par les vaiſſeaux Tyriens, & par mes banquiers Paleſtins, qui ſont en correſpondance avec tous les peuples de la terre. Tout eſt en armes vers l'Euphrate & le Nil. Le roi de Scythie redemande l'héritage de ſa femme à la tête de trois cent mille guerriers tous à cheval. Le roi d'Egypte & le roi des Indes déſolent auſſi les bords du Tigre & de l'Euphrate chacun à la tête de trois cent mille hommes, pour ſe venger de ce qu'on s'eſt moqué d'eux. Pendant que le roi d'Egypte eſt hors de ſon pays, ſon ennemi le roi d'Ethiopie ravage l'Egypte avec trois cent mille hommes; & le roi de Babilone n'a encore que ſix cent mille hommes ſur pied pour ſe défendre.

Je vous avouë, continua le roi, que lorſque j'entends parler de ces prodigieuſes armées que l'Orient vomit de ſon ſein, & de leur étonnante magnificence; quand je les compare à nos petits corps de vingt à trente mille ſoldats, qu'il eſt ſi difficile de vétir & de nourrir, je ſuis tenté de croire que l'Orient a été fait bien longtems avant l'Occident. Il ſemble que nous ſoyons ſortis avant-hier du cahos, & hier de la barbarie.

Sire, dit *Amazan*, les derniers venus l'emportent quelquefois ſur ceux qui ſont entrés les premiers dans la carrière. On penſe dans mon pays que l'homme eſt originaire de l'Inde, mais je n'en ai aucune certitude.

Et vous, dit le roi de la Bétique au phénix, qu'en penſez-vous? Sire, répondit le phénix, je ſuis encore trop jeune pour être inſtruit de l'antiquité. Je n'ai vécu qu'environ vingt-ſept mille

mille ans; mais mon père, qui avait vécu cinq fois cet âge, me disait qu'il avait appris de son père que les contrées de l'Orient avaient toûjours été plus peuplées & plus riches que les autres. Il tenait de ses ancêtres que les générations de tous les animaux avaient commencé sur les bords du Gange. Pour moi, je n'ai pas la vanité d'être de cette opinion. Je ne puis croire que les renards d'Albion, les marmotes des Alpes, & les loups de la Gaule viennent de mon pays; de même que je ne crois pas que les sapins & les chênes de vos contrées descendent des palmiers & des cocotiers des Indes.

Mais, d'où venons-nous donc? dit le roi. Je n'en sais rien, dit le phénix. Je voudrais seulement savoir où la belle princesse de Babilone & mon cher ami *Amazan* pourront aller. Je doute fort, repartit le roi, qu'avec ses deux cent licornes il soit en état de percer à travers tant d'armées de trois cent mille hommes chacune. Pourquoi non? dit *Amazan*.

Le roi de la Bétique sentit le sublime du Pourquoi non? mais il crut que le sublime seul ne suffisait pas contre des armées innombrables. Je vous conseille, dit-il, d'aller trouver le roi d'Ethiopie; je suis en rélation avec ce prince noir par le moyen de mes Paleſtins. Je vous donnerai des lettres pour lui. Puisqu'il est l'ennemi du roi d'Egypte, il sera trop heureux d'être fortifié par votre alliance. Je puis vous aider de deux mille hommes très sobres & très braves; il ne tiendra qu'à vous d'en engager autant chez les peuples qui demeurent, ou plutôt qui sautent au pied des Pyrénées, & qu'on appelle *Vasques* ou *Vascons*. Envoyez un de vos guerriers sur une licorne avec quelques diamans; il n'y a point de Vascon qui ne quitte le Castel, c'est-à-dire, la chaumière de son père, pour vous servir. Ils sont infatigables, courageux & plaisans; vous en serez très satisfait. En attendant qu'ils soient arrivés, nous vous donnerons des fêtes, & nous vous préparerons des vaisseaux. Je ne puis trop reconnaître le service que vous m'avez rendu.

Amazan jouissait du bonheur d'avoir retrouvé *Formosante*, & de goûter en paix dans sa conversation tous les charmes de l'amour réconcilié, qui valent presque ceux de l'amour naissant.

Bientôt une troupe fière & joyeuse de Vascons arriva en

danſant au tambourin. L'autre troupe fière & ſérieuſe de Bétiquois était prête. Le vieux roi tanné embraſſa tendrement les deux amans ; il fit charger leurs vaiſſeaux d'armes, de lits, de jeux d'échecs, d'habits noirs, de golilles, d'oignons, de moutons, de poules, de farine & de beaucoup d'ail, en leur ſouhaitant une heureuſe traverſée, un amour conſtant & des victoires.

La flotte aborda le rivage où l'on dit que tant de ſiécles après la Phénicienne *Didon*, ſœur d'un *Pigmalion*, épouſe d'un *Sichée*, ayant quitté cette ville de Tyr, vint fonder la ſuperbe ville de Carthage, en coupant un cuir de bœuf en laniéres, ſelon le témoignage des plus graves auteurs de l'antiquité, leſquels n'ont jamais conté de fables, & ſelon les profeſſeurs qui ont écrit pour les petits garçons ; quoiqu'après tout il n'y ait jamais eu perſonne à Tyr qui ſe ſoit appellé *Pigmalion*, ou *Didon*, ou *Sichée*, qui ſont des noms entiérement grecs, & quoiqu'enfin il n'y eût point de roi à Tyr en ces tems-là.

La ſuperbe Carthage n'était point encor un port de mer ; il n'y avait là que quelques Numides qui faiſaient ſécher des poiſſons au ſoleil. On côtoya la Bizacène & les Syrthes, les bords fertiles, où furent depuis Cyrène & la grande Cherſonèſe.

Enfin on arriva vers la première embouchure du fleuve ſacré du Nil. C'eſt à l'extrémité de cette terre fertile que le port du Canope recevait déja les vaiſſeaux de toutes les nations commerçantes, ſans qu'on ſût ſi le Dieu *Canope* avait fondé le port, ou ſi les habitans avaient fabriqué le Dieu, ni ſi l'étoile *Canope* avait donné ſon nom à la ville, ou ſi la ville avait donné le ſien à l'étoile : tout ce qu'on en ſavait, c'eſt que la ville & l'étoile étaient fort anciennes ; & c'eſt tout ce qu'on peut ſavoir de l'origine des choſes, de quelque nature qu'elles puiſſent être.

Ce fut là que le roi d'Ethiopie ayant ravagé toute l'Egypte, vit débarquer l'invincible *Amazan*, & l'adorable *Formoſante*. Il prit l'un pour le Dieu des combats, & l'autre pour la Déeſſe de la beauté. *Amazan* lui préſenta la lettre de recommandation du roi d'Eſpagne. Le roi d'Ethiopie donna

Digitized by Google

d'abord des fêtes admirables ſuivant la coutume indiſpenſable des tems héroïques. Enſuite on parla d'aller exterminer les trois cent mille hommes du roi d'Egypte, les trois cent mille de l'empereur des Indes & les trois cent mille du grand kan des Scythes, qui aſſiégeaient l'immenſe, l'orgueilleuſe, la voluptueuſe ville de Babilone.

Les deux mille Eſpagnols qu'*Amazan* avait amenés avec lui, dirent qu'ils n'avaient que faire du roi d'Ethiopie pour ſecourir Babilone ; que c'était aſſez que leur roi leur eût ordonné d'aller la délivrer, qu'il ſuffiſait d'eux pour cette expédition.

Les Vaſcons dirent qu'ils en avaient bien fait d'autres, qu'ils battraient tout ſeuls les Egyptiens, les Indiens & les Scythes, & qu'ils ne voulaient marcher avec les Eſpagnols qu'à condition que ceux-ci ſeraient à l'arrière-garde.

Les deux cent Gangarides ſe mirent à rire des prétentions de leurs alliés, & ils ſoutinrent qu'avec cent licornes ſeulement ils feraient fuir tous les rois de la terre. La belle *Formoſante* les appaiſa par ſa prudence & par ſes diſcours enchanteurs. *Amazan* préſenta au monarque noir ſes Gangarides, ſes licornes, les Eſpagnols, les Vaſcons & ſon bel oiſeau.

Tout fut prêt bientôt pour marcher par Memphis, par Héliopolis, par Arſinoé, par Pétra, par Artémite, par Sora, par Apamée pour aller attaquer les trois rois, & pour faire cette guerre mémorable devant laquelle toutes les guerres que les hommes ont fait depuis n'ont été que des combats de coqs & de cailles.

Chacun ſait comment le roi d'Ethiopie devint amoureux de la belle *Formoſante*, & comment il la ſurprit au lit, lorſqu'un doux ſommeil fermait ſes longues paupières. On ſe ſouvient qu'*Amazan*, témoin de ce ſpectacle, crut voir le jour & la nuit couchans enſemble. On n'ignore pas qu'*Amazan*, indigné de l'affront, tira ſoudain ſa fulminante, qu'il coupa la tête perverſe du nègre inſolent, & qu'il chaſſa tous les Ethiopiens d'Egypte. Ces prodiges ne ſont-ils pas écrits dans le livre des chroniques d'Egypte ? La renommée a publié de ſes cent bouches les victoires qu'il remporta ſur les trois rois avec ſes Eſpagnols, ſes Vaſcons & ſes licornes. Il rendit la belle *Formo-*

Digitized by Google

ſante à ſon père. Il délivra toute la ſuite de ſa maîtreſſe que le roi d'Egypte avait réduite en eſclavage. Le grand kan des Scythes ſe déclara ſon vaſſal ; & ſon mariage avec la princeſſe *Aldée* fut confirmé. L'invincible & généreux *Amazan*, reconnu pour héritier du royaume de Babilone, entra dans la ville en triomphe avec le phénix en préſence de cent rois tributaires. La fête de ſon mariage ſurpaſſa en tout celle que le roi *Bélus* avait donnée. On ſervit à table le bœuf *Apis* rôti. Le roi d'Egypte & celui des Indes donnèrent à boire aux deux époux ; & ces noces furent célébrées par cinq cent grands poëtes de Babilone.

O muſes ! qu'on invoque toûjours au commencement de ſon ouvrage, je ne vous implore qu'à la fin. C'eſt en vain qu'on me reproche de dire graces ſans avoir dit *benedicite*. Muſes ! vous n'en ſerez pas moins mes protectrices. Empêchez que des continuateurs téméraires ne gâtent par leurs fables les vérités que j'ai enſeignées aux mortels dans ce fidèle recit ; ainſi qu'ils ont oſé falſifier *Candide*, l'*Ingénu*, & les chaſtes avantures de la chaſte *Jeanne* qu'un ex-capucin a défigurées par des vers dignes des capucins dans des éditions Bataves. Qu'ils ne faſſent pas ce tort à mon typographe chargé d'une nombreuſe famille, & qui poſſède à peine de quoi avoir des caractères, du papier & de l'encre.

O muſes ! impoſez ſilence au déteſtable *Cogé*, profeſſeur de bavarderie au collège Mazarin, qui n'a pas été content des diſcours moraux de *Béliſaire* & de l'empereur *Juſtinien*, & qui a écrit de vilains libelles diffamatoires contre ces deux grands-hommes.

Mettez un bâillon au pédant *Larcher*, qui ſans ſavoir un mot de l'ancien Babilonien, ſans avoir voyagé comme moi ſur les bords de l'Euphrate & du Tigre, a eu l'impudence de ſoutenir que la belle *Formoſante* fille du plus grand roi du monde, & la princeſſe *Aldée*, & toutes les femmes de cette reſpectable cour, allaient coucher avec tous les palfreniers de l'Aſie pour de l'argent dans le grand temple de Babilone, par principe de religion. Ce libertin de collège, votre ennemi & celui de la pudeur, accuſe les belles Egyptiennes de Mendès, de n'avoir aimé que des boucs, ſe propoſant en

Digitized by Google

ſecret par cet exemple de faire un tour en Egypte pour avoir enfin de bonnes avantures.

Comme il ne connait pas plus le moderne que l'antique, il inſinue, dans l'eſpérance de s'introduire auprès de quelque vieille, que notre incomparable *Ninon* à l'âge de quatre-vingt ans coucha avec l'abbé *Gédouin* de l'académie Françaiſe, & de celle des inſcriptions & belles-lettres. Il n'a jamais entendu parler de l'abbé de *Châteauneuf* qu'il prend pour l'abbé *Gédouin*. Il ne connait pas plus *Ninon* que les filles de Babilone.

Muſes filles du ciel, votre ennemi *Larcher* fait plus; il ſe répand en éloges ſur la pédéraſtie; il oſe dire que tous les bambins de mon pays ſont ſujets à cette infamie. Il croit ſe ſauver en augmentant le nombre des coupables.

Nobles & chaſtes muſes, qui déteſtez également le pédantiſme & la pédéraſtie, protégez-moi contre maître *Larcher!*

Et vous, maître *Aliboron*, dit *Fréron*, ci-devant ſoi-diſant jéſuite; vous dont le Parnaſſe eſt tantôt à Biſſêtre, & tantôt au cabaret du coin; vous à qui on a rendu tant de juſtice ſur tous les théâtres de l'Europe, dans l'honnête comédie de l'*Ecoſſaiſe*; vous, digne fils du prêtre *Desfontaines*, qui nâquites de ſes amours avec un de ces beaux enfans qui portent un fer & un bandeau comme le fils de *Vénus*, & qui s'élancent comme lui dans les airs, quoiqu'ils n'aillent jamais qu'au haut des cheminées; mon cher *Aliboron*, pour qui j'ai toûjours eu tant de tendreſſe, & qui m'avez fait rire un mois de ſuite du tems de cette *Ecoſſaiſe*; je vous recommande ma princeſſe de Babilone; dites-en bien du mal afin qu'on la liſe.

Je ne vous oublierai point ici, gazetier eccléſiaſtique, illuſtre orateur des convulſionnaires, père de l'égliſe fondée par l'abbé *Bécherand* & par *Abraham Chaumeix*; ne manquez pas de dire dans vos feuilles auſſi pieuſes qu'éloquentes & ſenſées, que la princeſſe de Babilone eſt hérétique, déiſte & athée. Tâchez ſurtout d'engager le ſieur *Riballier* à faire condamner la princeſſe de Babilone par la Sorbonne; vous ferez grand plaiſir à mon libraire à qui j'ai donné cette petite hiſtoire pour ſes étrennes.

Digitized by Google

LES LETTRES D'AMABED, &c.

traduites par l'abbé TAMPONET.

PREMIERE LETTRE

*D'*Amabed *à* Shaſtaſid *grand brame de Maduré.*

A Bénarès le ſecond du mois de la Souris, l'an du renouvellement du monde 115652. *a*)

LUmière de mon ame, père de mes penſées, toi qui conduis les hommes dans les voies de l'Eternel, à toi ſavant *Shaſtaſid*, reſpect & tendreſſe.

Je me ſuis déja rendu la langue chinoiſe ſi familière ſuivant tes ſages conſeils, que je lis avec fruit leurs cinq kings qui me ſemblent égaler en antiquité notre *Shaſta* dont tu es l'interprète, les ſentences du premier *Zoroaſtre*, & les livres de l'Egyptien *Thaut*.

Il parait à mon ame qui s'ouvre toûjours devant toi que

a) Cette date répond à l'année de notre ère vulgaire 1512, deux ans après qu'*Alphonſe* d'*Albuquerke* eut pris Goa. Il faut ſavoir que les brames comptaient 111100 années depuis la rébellion & la chute des êtres céleſtes, & 4552 ans depuis la promulgation du *Shaſta* leur premier livre ſacré, ce qui faiſait 115652 pour l'année correſpondante à notre année 1512, tems auquel régnait *Babar* dans le Mogol, *Iſmaël Sophi* en Perſe, *Selim* en Turquie, *Maximilien I* en Allemagne, *Louis XII* en France, *Jules II* à Rome, *Jeanne la folle* en Eſpagne, *Emmanuel* en Portugal.

Digitized by Google

ces écrits & ces cultes n'ont rien pris les uns des autres : car nous ſommes les ſeuls à qui *Brama* confident de l'Eternel ait enſeigné la rebellion des créatures céleſtes, le pardon que l'Eternel leur accorde & la formation de l'homme ; les autres peuples n'ont rien dit, ce me ſemble, de ces choſes ſublimes.

Je crois ſurtout que nous ne tenons rien ni nous ni les Chinois des Egyptiens. Ils n'ont pu former une ſociété policée & ſavante que longtems après nous, puiſqu'il leur a fallu dompter leur Nil avant de pouvoir cultiver les campagnes & bâtir leurs villes.

Notre *Shaſta* divin n'a, je l'avoue, que quatre mille cinq cent cinquante-deux ans d'antiquité ; mais il eſt prouvé par nos monumens que cette doctrine avait été enſeignée de père en fils plus de cent ſiécles avant la publication de ce ſacré livre. J'attends ſur cela les inſtructions de ta paternité.

Depuis la priſe de Goa par les Portugais il eſt venu quelques docteurs d'Europe à Bénarès. Il y en a un à qui j'enſeigne la langue indienne, il m'apprend en récompenſe un jargon qui a cours dans l'Europe & qu'on nomme l'*italien*. C'eſt une plaiſante langue. Preſque tous les mots ſe terminent en *a*, en *e*, en *i*, en *o*, je l'apprends facilement : & j'aurai bientôt le plaiſir de lire les livres européans.

Ce docteur s'appelle le père *Fa tutto*, il paraît poli & inſinuant ; je l'ai préſenté à *Charme des yeux* la belle *Adaté* que mes parens & les tiens me deſtinent pour épouſe. Elle apprend l'italien avec moi. Nous avons conjugué enſemble le verbe *j'aime* dès le premier jour. Il nous a fallu deux jours pour tous les autres verbes. Après elle tu es le mortel le plus près de mon cœur. Je prie *Birmah* & *Brama* de conſerver tes jours juſqu'à l'âge de cent trente ans, paſſé lequel la vie n'eſt plus qu'un fardeau.

Digitized by Google

REPONSE

De Shaſtaſid.

J'Ai reçu ta lettre, eſprit enfant de mon eſprit. Puiſſe *Drugha a*) montée ſur ſon dragon, étendre toûjours ſur toi ſes dix bras vainqueurs des vices!

Il eſt vrai (& nous n'en devons tirer aucune vanité) que nous ſommes le peuple de la terre le plus anciennement policé. Les Chinois eux-mêmes n'en diſconviennent pas. Les Egyptiens ſont un peuple tout nouveau qui fut lui-même enſeigné par les Caldéens. Ne nous glorifions pas d'être les plus anciens; & ſongeons à être toûjours les plus juſtes.

Tu ſauras, mon cher *Amabed*, que depuis très peu de tems une faible image de notre révélation ſur la chute des êtres céleſtes & le renouvellement du monde a pénétré juſqu'aux occidentaux. Je trouve dans une traduction arabe d'un livre ſyriaque qui n'eſt compoſé que depuis environ quatorze cent ans ces propres paroles. *L'Eternel tient liés de chaînes éternelles juſqu'au grand jour du jugement les puiſſances céleſtes qui ont ſouillé leur dignité première b*). L'auteur cite en preuve un livre compoſé par un de leurs premiers hommes nommé *Enoc*. Tu vois par-là que les nations barbares n'ont jamais été éclairées que par un rayon faible & trompeur, qui s'eſt égaré vers eux du ſein de notre lumière.

Mon cher fils, je crains mortellement l'irruption des barbares d'Europe dans nos heureux climats. Je ſais trop quel eſt

a) *Drugha* eſt le mot indien qui ſignifie *vertu*. Elle eſt repréſentée avec dix bras & montée ſur un dragon pour combattre les vices, qui ſont l'intempérance, l'incontinence, le larcin, le meurtre, l'injure, la médiſance, la calomnie, la fainéantiſe, la réſiſtance à ſes père & mère, l'ingratitude. C'eſt cette figure que pluſieurs miſſionnaires ont priſe pour le diable.

b) On voit que *Shaſtaſid* avait lu notre Bible en arabe, & qu'il a eu vue l'épitre de *St. Jude*, où ſe trouvent en effet ces paroles au verſet 6. Le livre apocryphe qui n'a jamais exiſté eſt celui d'*Enoc* cité par *St. Jude* au verſet 14.

Digitized by Google

eſt cet *Albuquerke*, qui eſt venu des bords de l'Occident dans ce pays cher à l'aſtre du jour. C'eſt un des plus illuſtres brigands qui ayent déſolé la terre. Il s'eſt emparé de Goa contre la foi publique. Il a noyé dans leur ſang des hommes juſtes & paiſibles. Ces occidentaux habitent un pays pauvre qui ne leur produit que très peu de ſoye : point de coton, point de ſucre, nulle épicerie. La terre même dont nous fabriquons la porcelaine leur manque. DIEU leur a refuſé le cocotier qui ombrage, loge, vétit, nourrit, abreuve les enfans de *Brama*. Ils ne connaiſſent qu'une liqueur qui leur fait perdre la raiſon. Leur vraye divinité eſt l'or ; ils vont chercher ce Dieu à une autre extrémité du monde.

Je veux croire que ton docteur eſt un homme de bien ; mais l'Eternel nous permet de nous défier de ces étrangers. S'ils ſont moutons à Bénarès, on dit qu'ils ſont tigres dans les contrées où les Européans ſe ſont établis.

Puiſſent ni la belle *Adaté* ni toi n'avoir jamais à ſe plaindre du père *Fa tutto !* mais un ſecret preſſentiment m'allarme. Adieu. Que bientôt *Adaté*, unie à toi par un ſaint mariage, puiſſe goûter dans tes bras les joyes céleſtes !

Cette lettre te parviendra par un Banian qui ne partira qu'à la pleine lune de l'élephant.

SECONDE LETTRE

*D'*Amabed *à* Shaſtaſid.

PEre de mes penſées, j'ai eu le tems d'apprendre ce jargon d'Europe avant que ton marchand Banian ait pu arriver ſur le rivage du Gange. Le père *Fa tutto* me témoigne toûjours une amitié ſincère. En vérité je commence à croire qu'il ne reſſemble point aux perfides dont tu crains avec raiſon la méchanceté. La ſeule choſe qui pourait me donner de la défiance, c'eſt qu'il me loüe trop & qu'il ne loüe jamais aſſez *Charme des yeux*. Mais d'ailleurs il me parait rempli de vertu & d'onction. Nous avons lu enſemble un livre de ſon pays

Digitized by Google

qui m'a paru bien étrange. C'eſt une hiſtoire univerſelle du monde entier dans laquelle il n'eſt pas dit un mot de notre antique empire, rien des immenſes contrées au-delà du Gange, rien de la Chine, rien de la vaſte Tartarie. Il faut que les auteurs, dans cette partie de l'Europe, ſoyent bien ignorans. Je les compare à des villageois qui parlent avec emphaſe de leurs chaumières, & qui ne ſavent pas où eſt la capitale ; ou plutôt à ceux qui penſent que le monde finit aux bornes de leur horiſon.

Ce qui m'a le plus ſurpris, c'eſt qu'ils comptent les tems depuis la création de leur monde tout autrement que nous. Mon docteur Européan m'a montré un de ſes almanachs ſacrés, par lequel ſes compatriotes ſont à préſent dans l'année de leur création 5552, ou dans l'année 6244, ou bien dans l'année 6940, *a*) comme on voudra. Cette bizarrerie m'a ſurpris. Je lui ai demandé comment on pouvait avoir trois époques différentes de la même avanture. Tu ne peux, lui ai-je dit, avoir à la fois trente ans, quarante ans & cinquante ans. Comment ton monde peut-il avoir trois dates qui ſe contrarient ? Il m'a répondu que ces trois dates ſe trouvent dans le même livre, & qu'on eſt obligé chez eux de croire les contradictions pour humilier la ſuperbe de l'eſprit.

Ce même livre traite d'un premier homme qui s'appellait *Adam*, d'un *Cain*, d'un *Matuſalem*, d'un *Noé* qui planta des vignes après que l'océan eut ſubmergé tout le globe : enfin d'une infinité de choſes dont je n'ai jamais entendu parler & que je n'ai luës dans aucun de nos livres. Nous en avons ri la belle *Adaté* & moi en l'abſence du père *Fa tutto* : car nous ſommes trop bien élevés & trop pénétrés de tes maximes pour rire des gens en leur préſence.

Je plains ces malheureux d'Europe qui n'ont été créés que depuis 6940 ans tout au plus ; tandis que notre ère eſt de 115652 années. Je les plains davantage de manquer de poivre, de canelle, de gérofle, de thé, de caffé, de ſoye, de coton, de vernis, d'encens, d'aromates, & de tout ce qui peut rendre la vie agréable ; il faut que la Providence les ait

a) C'eſt la différence du texte hébreu, du ſamaritain & des Septante.

Digitized by Google

longtems oubliés. Mais je les plains encor plus de venir de ſi loin parmi tant de périls ravir nos denrées les armes à la main. On dit qu'ils ont commis à Calicut des cruautés épouvantables pour du poivre. Cela fait frémir la nature indienne qui eſt en tout différente de la leur : car leurs poitrines & leurs cuiſſes ſont veluës. Ils portent de longues barbes, leurs eſtomacs ſont carnaſſiers. Ils s'enyvrent avec le jus fermenté de la vigne plantée, diſent-ils, par leur *Noé*. Le père *Fa tutto* lui-même, tout poli qu'il eſt, a égorgé deux petits poulets ; il les a fait cuire dans une chaudière & il les a mangés impitoyablement. Cette action barbare lui a attiré la haine de tout le voiſinage que nous n'avons appaiſé qu'avec peine. DIEU me pardonne, je crois que cet étranger aurait mangé nos vaches ſacrées qui nous donnent du lait, ſi on l'avait laiſſé faire. Il a bien promis qu'il ne commettrait plus de meurtres envers les poulets, & qu'il ſe contenterait d'œufs frais, de laitage, de ris, de nos excellens légumes, de piſtaches, de dattes, de cocos, de gâteaux d'amandes, de biſcuits, d'ananas, d'oranges & de tout ce que produit notre climat béni de l'Eternel.

Depuis quelques jours il parait plus attentif auprès de *Charme des yeux*. Il a même fait pour elle deux vers italiens qui finiſſent en *o*. Cette politeſſe me plait beaucoup : car tu ſais que mon bonheur eſt qu'on rende juſtice à ma chère *Adaté*.

Adieu. Je me mets à tes pieds qui t'ont toûjours conduit dans la voie droite, & je baiſe tes mains qui n'ont jamais écrit que la vérité.

REPONSE

De Shaſtaſid.

MOn cher fils en *Birmah* en *Bramah*, je n'aime point ton *Fa tutto* qui tue des poulets & qui fait des vers pour ta chère *Adaté*. Veuille *Birmah* rendre vains mes ſoupçons !

Digitized by Google

Je puis te jurer qu'on n'a jamais connu ſon *Adam*, ni ſon *Noé* dans aucune partie du monde, tout récens qu'ils ſont. La Grèce même qui était le rendez-vous de toutes les fables, quand *Alexandre* approcha de nos frontières, n'entendit jamais parler de ces noms-là. Je ne m'étonne pas que des amateurs du vin, tels que les peuples occidentaux, faſſent un ſi grand cas de celui qui, ſelon eux, planta la vigne; mais ſois ſûr que *Noé* a été ignoré de toute l'antiquité connue.

Il eſt vrai que du tems d'*Alexandre* il y avait dans un coin de la Phénicie un petit peuple de courtiers & d'uſuriers qui avait été longtems eſclave à Babilone. Il ſe forgea une hiſtoire pendant ſa captivité, & c'eſt dans cette ſeule hiſtoire qu'il ait jamais été queſtion de *Noé*. Quand ce petit peuple obtint depuis des privilèges dans Alexandrie, il y traduiſit ſes annales en grec. Elles furent enſuite traduites en arabe : & ce n'eſt que dans nos derniers tems que nos ſavans en ont eu quelque connaiſſance. Mais cette hiſtoire eſt auſſi mépriſée par eux que la miſérable horde qui l'a écrite. *a*)

Il ſerait plaiſant en effet que tous les hommes qui ſont frères euſſent perdu leurs titres de famille, & que ces titres ne ſe retrouvaſſent que dans une petite branche compoſée d'uſuriers & de lépreux. J'ai peur, mon cher ami, que les concitoyens de ton père *Fa tutto* qui ont, comme tu me le mandes, adopté ces idées, ne ſoyent auſſi inſenſés, auſſi ridicules qu'ils ſont intéreſſés, perfides & cruels.

Epouſe au plutôt ta charmante *Adaté* : car encor une fois je crains les *Fa tutto* plus que les *Noé*.

TROISIEME LETTRE

*D'*Amabed *à* Shaſtaſid.

BEni ſoit à jamais *Birmah* qui a fait l'homme pour la femme ! Sois béni, ô cher *Shaſtaſid*, qui t'intéreſſes tant

a) On voit bien que *Shaſtaſid* parle ici en brame qui n'a pas le don de la foi, & à qui la grace a manqué.

Digitized by Google

à mon bonheur ! *Charme des yeux* eſt à moi ; je l'ai épouſée. Je ne touche plus à la terre, je ſuis dans le ciel : il n'a manqué que toi à cette divine cérémonie. Le docteur *Fa tutto* a été témoin de nos ſaints engagemens. Et quoiqu'il ne ſoit pas de notre religion, il n'a fait nulle difficulté d'écouter nos chants & nos prières : il a été fort gai au feſtin des noces. Je ſuccombe à ma félicité. Tu jouïs d'un autre bonheur, tu poſſédes la ſageſſe, mais l'incomparable *Adaté* me poſſéde. Vis longtems heureux, ſans paſſions, tandis que la mienne m'abſorbe dans une mer de voluptés. Je ne puis t'en dire davantage : je revole dans les bras d'*Adaté*.

QUATRIEME LETTRE

*D'*Amabed *à* Shaſtaſid.

CHer ami, cher père, nous partons la tendre *Adaté* & moi pour te demander ta bénédiction. Notre félicité ſerait imparfaite ſi nous ne rempliſſions pas ce devoir de nos cœurs ; mais le croirais-tu ? nous paſſons par Goa dans la compagnie de *Courſom* le célèbre marchand & de ſa femme. *Fa tutto* dit que Goa eſt devenue la plus belle ville de l'Inde, que le grand *Albuquerke* nous recevra comme des ambaſſadeurs ; qu'il nous donnera un vaiſſeau à trois voiles pour nous conduire à Maduré. Il a perſuadé ma femme ; & j'ai voulu le voyage dès qu'elle l'a voulu. *Fa tutto* nous aſſure qu'on parle italien plus que portugais à Goa. *Charme des yeux* brûle d'envie de faire uſage d'une langue qu'elle vient d'apprendre. Je partage tous ſes goûts. On dit qu'il y a des gens qui ont eu deux volontés ; mais *Adaté* & moi nous n'en avons qu'une, parce que nous n'avons qu'une ame à nous deux. Enfin nous partons demain avec la douce eſpérance de verſer dans tes bras avant deux mois des larmes de joie & de tendreſſe.

Digitized by Google

PREMIERE LETTRE

*D'*Adaté *à* Shaſtaſid.

A Goa le cinq du mois du Tigre, l'an du renouvellement du monde 115652.

Birma entends mes cris, vois mes pleurs, ſauve mon cher époux. *Brama* fils de *Birma* porte ma douleur & ma crainte à ton père. Généreux *Shaſtaſid* plus ſage que nous, tu avais prévu nos malheurs. Mon cher *Amabed* ton diſciple, mon tendre époux, ne t'écrira plus ; il eſt dans une foſſe que les barbares appellent *priſon*. Des gens que je ne puis définir, on les nomme ici *inquiſitori*, je ne ſais ce que ce mot ſignifie ; ces monſtres le lendemain de notre arrivée ſaiſirent mon mari & moi, & nous mirent chacun dans une foſſe ſéparée comme ſi nous étions morts. Mais ſi nous l'étions il falait du moins nous enſevelir enſemble. Je ne ſais ce qu'ils ont fait de mon cher *Amabed*. J'ai dit à mes antropophages, où eſt *Amabed ?* Ne le tuez pas, & tuez-moi. Ils ne m'ont rien répondu. Où eſt-il ? pourquoi m'avez-vous ſéparée de lui ? ils ont gardé le ſilence, ils m'ont enchaînée. J'ai depuis une heure un peu plus de liberté ; le marchand *Courſom* a trouvé moyen de me faire tenir du papier, du coton, un pinceau & de l'encre. Mes larmes imbibent tout, ma main tremble, mes yeux s'obſcurciſſent, je me meurs.

SECONDE LETTRE

*D'*Adaté *à* Shaſtaſid, *écrite de la priſon de l'inquiſition.*

Divin *Shaſtaſid*, je fus hier longtems évanouïe, je ne pus achever ma lettre ; je la pliai quand je repris un peu mes ſens ; je la mis dans mon ſein qui n'allaitera pas les en-

Digitized by Google

ſans que j'eſpérais avoir d'*Amabed*, je mourrai avant que *Birma* m'ait accordé la fécondité.

Ce matin au point du jour ſont entrés dans ma foſſe deux ſpectres armés de hallebardes, portant au cou des grains enfilés, & ayant ſur la poitrine quatre petites bandes rouges croiſées. Ils m'ont priſe par les mains, toûjours ſans me rien dire, & m'ont menée dans une chambre où il y avait pour tout meubles une grande table, cinq chaiſes, & un grand tableau qui repréſentait un homme tout nud, les bras étendus, & les pieds joints.

Auſſi-tôt entrent cinq perſonnages vétus de robes noires avec une chemiſe par deſſus leur robe, & deux longs pendans d'étoffe bigarée par deſſus leur chemiſe. Je ſuis tombée à terre de frayeur. Mais quelle a été ma ſurpriſe! J'ai vu le père *Fa tutto* parmi ces cinq fantômes. Je l'ai vu, il a rougi; mais il m'a regardée d'un air de douceur & de compaſſion qui m'a un peu raſſurée pour un moment. Ah! père *Fa tutto*, ai-je dit, où ſuis-je? Qu'eſt devenu *Amabed?* dans quel gouffre m'avez-vous jettée? On dit qu'il y a des nations qui ſe nourriſſent de ſang humain. Va-t-on nous tuer? va-t-on nous dévorer? il ne m'a répondu qu'en levant les yeux & les mains au ciel, mais avec une attitude ſi douloureuſe & ſi tendre, que je ne ſavais plus que penſer.

Le préſident de ce conſeil de muets a enfin délié ſa langue & ma adreſſé la parole; il m'a dit ces mots, Eſt-il vrai que vous avez été batiſée? J'étais ſi abimée dans mon étonnement & dans ma douleur que d'abord je n'ai pu répondre. Il a recommencé la même queſtion d'une voix terrible. Mon ſang s'eſt glacé & ma langue s'eſt attachée à mon palais. Il a répété les mêmes mots pour la troiſiéme fois, & à la fin j'ai dit *oui*; car il ne faut jamais mentir. J'ai été batiſée dans le Gange comme tous les fidèles enfans de *Brama* le ſont, comme tu le fus, divin *Shaſtaſid*, comme l'a été mon cher & malheureux *Amabed*. Oui, je ſuis batiſée, c'eſt ma conſolation, c'eſt ma gloire. Je l'ai avoué devant ces ſpectres.

A peine cette parole *oui*, ſimbole de la vérité, eſt ſortie de ma bouche, qu'un des cinq monſtres noirs & blancs s'eſt écrié, *apoſtata*; les autres ont répété *apoſtata*. Je ne ſais ce que

ce mot veut dire. Mais ils l'ont prononcé d'un ton ſi lugubre & ſi épouvantable, que mes trois doigts ſont en convulſion en te l'écrivant.

Alors le père *Fa tutto* prenant la parole & me regardant toûjours avec des yeux benins, les a aſſurés que j'avais dans le fond de bons ſentimens, qu'il répondait de moi, que la grace opérerait, qu'il ſe chargeait de ma conſcience; & il a fini ſon diſcours, auquel je ne comprenais rien, par ces paroles, *io la convertero.* Cela ſignifie en italien, autant que j'en puis juger, *je la retournerai.*

Quoi, diſais-je en moi-même, il me retournera! qu'entend-il par me retourner? veut-il dire qu'il me rendra à ma patrie? Ah! père *Fa tutto*, lui ai-je dit, retournez donc le jeune *Amabed* mon tendre époux: rendez-moi mon ame, rendez-moi ma vie.

Alors il a baiſſé les yeux; il a parlé en ſecret aux quatre fantômes dans un coin de la chambre. Ils ſont partis avec les deux hallebardiers. Tous ont fait une profonde revérence au tableau qui repréſente un homme tout nud; & le père *Fa tutto* eſt reſté ſeul avec moi.

Il m'a conduite dans une chambre aſſez propre, & m'a promis que ſi je voulais m'abandonner à ſes conſeils je ne ſerais plus enfermée dans une foſſe. Je ſuis deſeſpéré comme vous, m'a-t-il dit, de tout ce qui eſt arrivé. Je m'y ſuis oppoſé autant que j'ai pu; mais nos ſaintes loix m'ont lié les mains. Enfin, graces au ciel & à moi, vous êtes libre, dans une bonne chambre, dont vous ne pouvez pas ſortir. Je viendrai vous y voir ſouvent, je vous conſolerai, je travaillerai à votre félicité préſente & future.

Ah! lui ai-je répondu, il n'y a que mon cher *Amabed* qui puiſſe la faire cette félicité, & il eſt dans une foſſe! pourquoi y ai-je été plongée? qui ſont ces ſpectres qui m'ont demandé ſi j'avais été baignée? où m'avez-vous conduite? m'avez-vous trompée? eſt-ce vous qui êtes la cauſe de ces horribles cruautés? faites-moi venir le marchand *Courſom* qui eſt de mon pays & homme de bien. Rendez-moi ma ſuivante, ma compagne, mon amie *Déra* dont on m'a ſéparée. Eſt-elle auſſi dans un cachot pour avoir été baignée? qu'elle vienne; que je revoye *Amabed*; ou que je meure.

Il

Il a répondu à mes diſcours & aux ſanglots qui les entrecoupaient, par des proteſtations de ſervice & de zèle dont j'ai été touchée. Il m'a promis qu'il m'inſtruirait des cauſes de toute cette épouvantable avanture, & qu'il obtiendrait qu'on me rendît ma pauvre *Déra*, en attendant qu'il pût parvenir à délivrer mon mari. Il m'a plainte; j'ai vu même ſes yeux un peu mouillés. Enfin, au ſon d'une cloche il eſt ſorti de ma chambre en me prenant la main, & en la mettant ſur ſon cœur. C'eſt le ſigne viſible, comme tu le ſais, de la ſincérité qui eſt inviſible. Puiſqu'il a mis ma main ſur ſon cœur il ne me trompera pas. Eh pourquoi me tromperait-il? que lui ai-je fait pour me perſécuter? nous l'avons ſi bien traité à Bénarès mon mari & moi! Je lui ai fait tant de préſens quand il m'enſeignait l'italien! il a fait des vers italiens pour moi, il ne peut pas me haïr. Je le regarderai comme mon bienfaicteur s'il me rend mon malheureux époux, ſi nous pouvons tous deux ſortir de cette terre envahie & habitée par des antropophages, ſi nous pouvons venir embraſſer tes genoux à Maduré, & recevoir tes ſaintes bénédictions.

TROISIEME LETTRE

*D'*Adaté *à* Shaſtaſid.

TU permets ſans doute, généreux *Shaſtaſid*, que je t'envoye le journal de mes infortunes inouïes; tu aimes *Amabed*, tu prends pitié de mes larmes, tu lis avec intérêt dans un cœur percé de toutes parts, qui te déploye ſes inconſolables afflictions.

On m'a rendu mon amie *Déra*, & je pleure avec elle. Les monſtres l'avaient deſcendue dans une foſſe comme moi. Nous n'avons nulle nouvelle d'*Amabed*. Nous ſommes dans la même maiſon; & il y a entre nous un eſpace infini, un cahos impénétrable. Mais voici des choſes qui vont faire frémir ta vertu & qui déchireront ton ame juſte.

Ma pauvre *Déra* a ſu par un de ces deux ſatellites qui

marchent toûjours devant les cinq antropophages, que cette nation a un batême comme nous. J'ignore comment nos ſacrés rites ont pu parvenir juſqu'à eux. Ils ont prétendu que nous avions été batiſés ſuivant les rites de leur ſecte. Ils ſont ſi ignorans qu'ils ne ſavent pas qu'ils tiennent de nous le batême depuis très peu de ſiécles. Ces barbares ſe ſont imaginés que nous étions de leur ſecte, & que nous avions renoncé à leur culte. Voilà ce que voulait dire ce mot *apoſtata* que les antropophages faiſaient rétentir à mes oreilles avec tant de férocité. Ils diſent que c'eſt un crime horrible, & digne des plus grands ſupplices d'être d'une autre religion que la leur. Quand le père *Fa tutto* leur diſait *io la convertero*, je la retournerai, il entendait qu'il me ferait retourner à la religion des brigands. Je n'y conçois rien; mon eſprit eſt couvert d'un nuage comme mes yeux. Peut-être mon deſeſpoir trouble mon entendement. Mais je ne puis comprendre comment ce *Fa tutto* qui me connait ſi bien, a pu dire qu'il me raménerait à une religion que je n'ai jamais connue, & qui eſt auſſi ignorée dans nos climats que l'étaient les Portugais, quand ils ſont venus pour la première fois dans l'Inde chercher du poivre les armes à la main. Nous nous perdons dans nos conjectures la bonne *Déra* & moi. Elle ſoupçonne le père *Fa tutto* de quelques deſſeins ſecrets. Mais me préſerve *Birma* de former un jugement téméraire!

J'ai voulu écrire au grand brigand *Albuquerke* pour implorer ſa juſtice, & pour lui demander la liberté de mon cher mari. Mais on m'a dit qu'il était parti pour aller ſurprendre Bombay & le piller. Quoi! venir de ſi loin dans le deſſein de ravager nos habitations & de nous tuer! & cependant ces monſtres ſont batiſés comme nous! on dit pourtant que cet *Albuquerke* a fait quelques belles actions. Enfin, je n'ai plus d'eſpérance que dans l'Etre des êtres qui doit punir le crime & protéger l'innocence. Mais j'ai vu ce matin un tigre qui dévorait deux agneaux. Je tremble de n'être pas aſſez précieuſe devant l'Etre des êtres pour qu'il daigne me ſecourir.

Digitized by Google

QUATRIEME LETTRE

*D'*Adaté *à* Shaſtaſid.

IL ſort de ma chambre, ce père *Fa tutto ;* quelle entrevue ! quelle complication de perfidies, de paſſions & de noirceurs ! le cœur humain eſt donc capable de réunir tant d'atrocités ! comment les écrirai-je à un juſte ?

Il tremblait quand il eſt entré. Ses yeux étaient baiſſés, j'ai tremblé plus que lui. Bientôt il s'eſt raſſuré. Je ne ſais pas, m'a-t-il dit, ſi je pourrai ſauver votre mari. Les juges ont ici quelquefois de la compaſſion pour les jeunes femmes, mais ils ſont bien ſévères pour les hommes. Quoi ! la vie de mon mari n'eſt pas en ſûreté ? je ſuis tombée en faibleſſe. Il a cherché des eaux ſpiritueuſes pour me faire revenir, il n'y en avait point. Il a envoyé ma bonne *Déra* en acheter à l'autre bout de la rue chez un Banian. Cependant il m'a délacée pour donner paſſage aux vapeurs qui m'étouffaient. J'ai été étonnée en revenant à moi de trouver ſes mains ſur ma gorge, & ſa bouche ſur la mienne. J'ai jetté un cri affreux, je me ſuis reculée d'horreur. Il m'a dit, je prenais de vous un ſoin que la charité commande. Il falait qne votre gorge fût en liberté, & je m'aſſurais de votre reſpiration.

Ah ! prenez ſoin que mon mari reſpire. Eſt-il encor dans cette foſſe horrible ? — Non, m'a-t-il répondu. J'ai eu avec bien de la peine le crédit de le faire transférer dans un cachot plus commode. — Mais encor une fois, quel eſt ſon crime, quel eſt le mien ? d'où vient cette épouvantable inhumanité ! pourquoi violer envers nous les droits de l'hoſpitalité, celui des gens, celui de la nature ! — C'eſt notre ſainte religion qui exige de nous ces petites ſévérités. Vous & votre mari vous êtes accuſés d'avoir renoncé tous deux à votre batême.

Je me ſuis écriée alors, que voulez-vous dire ! nous n'avons jamais été batiſés à votre mode ; nous l'avons été dans le Gange

Digitized by Google

au nom de *Brama*. Eſt-ce vous qui avez perſuadé cette exécrable impoſture aux ſpectres qui m'ont interrogée ? quel pouvait être votre deſſein ?

Il a rejetté bien loin cette idée. Il m'a parlé de vertu, de vérité, de charité ; il a preſque diſſipé un moment mes ſoupçons, en m'aſſurant que ces ſpectres ſont des gens de bien, des hommes de DIEU, des juges de l'ame qui ont partout de ſaints eſpions, & principalement auprès des étrangers qui abordent dans Goa. Ces eſpions ont, dit-il, juré à ſes confrères les juges de l'ame, devant le tableau de l'homme tout nud, qu'*Amabed* & moi nous avons été batiſés à la mode des brigands Portugais, qu'*Amabed* eſt *apoſtato*, & que je ſuis *apoſtata*.

O vertueux *Shaſtaſid*, ce que j'entends, ce que je vois de moment en moment me ſaiſit d'épouvante depuis la racine des cheveux juſqu'à l'ongle du petit doigt du pied !

Quoi ! vous êtes, ai-je dit au père *Fa tutto*, un des cinq hommes de DIEU, un des juges de l'ame ! — Oui, ma chère *Adaté*, oui, *Charme des yeux*, je ſuis un des cinq dominicains délégués par le vice-Dieu de l'univers pour diſpoſer ſouverainement des ames & des corps. — Qu'eſt-ce qu'un dominicain ? qu'eſt-ce qu'un vice-Dieu ? — Un dominicain eſt un prêtre, enfant de *St. Dominique* inquiſiteur pour la foi. Et un vice-Dieu eſt un prêtre que DIEU a choiſi pour le repréſenter, pour jouïr de dix millions de roupies par an, & pour envoyer dans toute la terre des dominicains vicaires du vicaire de DIEU.

J'eſpère, grand *Shaſtaſid*, que tu m'expliqueras ce galimatias infernal, ce mélange incompréhenſible d'abſurdités & d'horreurs, d'hypocriſie & de barbarie.

Fa tutto me diſait tout cela avec un air de componction, avec un ton de vérité, qui dans un autre tems aurait pu produire quelque effet ſur mon ame ſimple & ignorante. Tantôt il levait les yeux au ciel, tantôt il les arrêtait ſur moi. Ils étaient animés & remplis d'attendriſſement. Mais cet attendriſſement jettait dans tout mon corps un friſſonnement d'horreur & de crainte. *Amabed* eſt continuellement dans ma bouche comme dans mon cœur. Rendez-moi mon cher *Ama-*

Digitized by Google

bed ; c'était le commencement, le milieu & la fin de tous mes diſcours.

Ma bonne *Déra* arrive dans ce moment ; elle m'apporte des eaux de Cinnamum & d'Amonum. Cette charmante créature a trouvé le moyen de remettre au marchand *Courſom* mes trois lettres précédentes. *Courſom* part cette nuit, il ſera dans peu de jours à Maduré. Je ſerai plainte du grand *Shaſtaſid*, il verſera des pleurs ſur le ſort de mon mari ; il me donnera des conſeils ; un rayon de ſa ſageſſe pénétrera dans la nuit de mon tombeau.

REPONSE

Du brame Shaſtaſid *aux trois lettres précédentes d'*Adaté.

VErtueuſe & infortunée *Adaté*, épouſe de mon cher diſciple *Amabed*, *Charme des yeux ;* les miens ont verſé ſur tes trois lettres des ruiſſeaux de larmes. Quel démon ennemi de la nature a déchaîné du fond des ténèbres de l'Europe les monſtres à qui l'Inde eſt en proie ! quoi ! tendre épouſe de mon cher diſciple, tu ne vois pas que le père *Fa tutto* eſt un ſcélerat qui t'a fait tomber dans le piège ! tu ne vois pas que c'eſt lui ſeul qui a fait enfermer ton mari dans une foſſe, & qui t'y a plongée toi-même pour que tu lui euſſes l'obligation de t'en avoir tirée ? que n'exigera-t-il pas de ta reconnaiſſance ? je tremble avec toi : je donne part de cette violation du droit des gens à tous les pontifes de *Brama*, à tous les omras, à tous les rayas, aux nababs, au grand empereur des Indes lui-même le ſublime *Babar* roi des rois, couſin du ſoleil & de la lune, fils de *Mirſamachamed* fils de *Semcor*, fils d'*Abouchaïd*, fils de *Miracha*, fils de *Timur*, afin qu'on s'oppoſe de tous côtés au brigandage des voleurs d'Europe. Quelles profondeurs de ſcélerateſſes ! jamais les prêtres de *Timur*, de *Gengis-Kan*, d'*Alexandre*, d'*Oguskan*, de *Seſac*, de *Bacchus*, qui tour-à-tour vinrent ſubjuguer nos ſaintes & paiſibles contrées, ne permirent de pareilles horreurs

Digitized by Google

hypocrites ; au contraire *Alexandre* laiſſa partout des marques éternelles de ſa généroſité. *Bacchus* ne fit que du bien, c'était le favori du ciel ; une colonne de feu conduiſait ſon armée pendant la nuit, & une nuée marchait devant elle pendant le jour. *a*) Il traverſait la mer rouge à pied ſec, il commandait au ſoleil & à la lune de s'arrêter quand il le falait ; deux gerbes de rayons divins ſortaient de ſon front. L'ange exterminateur était debout à ſes côtés ; mais il employait toûjours l'ange de la joie. Votre *Albuquerke* au contraire n'eſt venu qu'avec des moines, des fripons de marchands & des meurtriers. *Courſom le juſte* m'a confirmé le malheur d'*Amabed* & le vôtre. Puiſſai-je avant ma mort vous ſauver tous deux, ou vous venger ! Puiſſe l'éternel *Birma* vous tirer des mains du moine *Fa tutto !* mon cœur ſaigne des bleſſures du vôtre.

NB. Cette lettre ne parvint à *Charme des yeux* que longtems après, lorſqu'elle partit de la ville de Goa.

a) Il eſt indubitable que les fables concernant *Bacchus* étaient fort communes en Arabie & en Grèce longtems avant que les nations fuſſent informées, ſi les Juifs avaient une hiſtoire ou non. *Joſeph* avoue même que les Juifs tinrent toûjours leurs livres cachés à leurs voiſins. *Bacchus* était révéré en Egypte, en Arabie, en Grèce longtems avant que le nom de *Moïſe* pénétrât dans ces contrées. Les anciens vers orphiques appellent Bacchus *Miſa* ou *Moſa*. Il fut élevé ſur la montagne de Niſa qui eſt préciſément le mont Sina. Il s'enfuit vers la mer rouge, il y raſſembla une armée & paſſa avec elle cette mer à pied ſec. Il arrêta le ſoleil & la lune. Son chien le ſuivit dans toutes ſes expéditions, & le nom de *Caleb*, l'un des conquérans Hébreux, ſignifie *chien*.

Les ſavans ont beaucoup diſputé & ne ſont pas convenus ſi *Moïſe* eſt antérieur à *Bacchus*, ou *Bacchus* à *Moïſe*. Ils ſont tous deux de grands-hommes ; mais *Moïſe* en frappant un rocher avec ſa baguette n'en fit ſortir que de l'eau, au-lieu que *Bacchus* en frappant la terre de ſon thirſe en fit ſortir du vin. C'eſt de là que toutes les chanſons de table célèbrent *Bacchus*, & qu'il n'y a peut-être pas deux chanſons en faveur de *Moïſe*.

Digitized by Google

CINQUIEME LETTRE

*D'*Adaté, *au grand brame* Shaſtaſid.

DE quels termes oſerai-je me ſervir pour l'exprimer mon nouveau malheur ! comment la pudeur pourra-t-elle parler de la honte ? *Birma* a vu le crime, & il l'a ſouffert ! que deviendrai-je ! La foſſe où j'étais enterrée eſt bien moins horrible que mon état.

Le père *Fa tutto* eſt entré ce matin dans ma chambre tout parfumé, & couvert d'une ſimare de ſoye légère. J'étais dans mon lit. Victoire, m'a-t-il dit, l'ordre de délivrer votre mari eſt ſigné. A ces mots les tranſports de la joie ſe ſont emparés de tous mes ſens, je l'ai nommé *mon protecteur*, *mon père*. Il s'eſt penché vers moi, il m'a embraſſée. J'ai cru d'abord que c'était une careſſe innocente, un témoignage chaſte de ſes bontés pour moi ; mais dans le même inſtant écartant ma couverture, dépouillant ſa ſimare, ſe jettant ſur moi comme un oiſeau de proie ſur une colombe, me preſſant du poids de ſon corps, ôtant de ſes bras nerveux tout mouvement à mes faibles bras, arrêtant ſur mes lévres ma voix plaintive par des baiſers criminels, enflammé, invincible, inexorable... Quel moment, & pourquoi ne ſuis-je pas morte !

Déra preſque nue eſt venue à mon ſecours, mais lorſque rien ne pouvait plus me ſecourir qu'un coup de tonnerre. O providence de *Birma !* il n'a point tonné, & le déteſtable *Fa tutto* a fait pleuvoir dans mon ſein la brûlante roſée de ſon crime. Non, *Drugha* elle-même avec ſes dix bras céleſtes n'aurait pu déranger ce *a*) *Moſaſor* indomptable.

Ma chère *Déra* le tirait de toutes ſes forces ; mais figurez-

a) Ce *Moſaſor* eſt l'un des principaux anges rebelles qui combattirent contre l'Eternel, comme le rapporte l'*Autorashaſta* le plus ancien livre des bracmanes, & c'eſt-là probablement l'origine de la guerre des tyrans & de toutes les fables imaginées depuis ſur ce modèle.

Digitized by Google

vous un paſſereau qui béquéterait le bout des plumes d'un vautour acharné ſur une tourterelle ; c'eſt l'image du père *Fa tutto*, de *Déra*, & de la pauvre *Adaté*.

Pour ſe venger des importunités de *Déra*, il la ſaiſit elle-même, la renverſe d'une main en me retenant de l'autre, il la traite comme il m'a traitée ſans miſéricorde ; enſuite il ſort fiérement comme un maître qui a châtié deux eſclaves, & nous dit, Sachez que je vous punirai ainſi toutes deux quand vous ferez les mutines.

Nous ſommes reſtées *Déra* & moi un quart d'heure ſans oſer dire un mot, ſans oſer nous regarder. Enfin *Déra* s'eſt écriée, Ah ! ma chère maîtreſſe, quel homme ! tous les gens de ſon eſpèce ſont-ils auſſi cruels que lui ?

Pour moi, je ne penſais qu'au malheureux *Amabed*. On m'a promis de me le rendre, & on ne me le rend point. Me tuer c'était l'abandonner ; ainſi je ne me ſuis pas tuée.

Je ne m'étais nourrie depuis un jour que de ma douleur. On ne nous a point apporté à manger à l'heure accoutumée. *Déra* s'en étonnait & s'en plaignait. Il me paraiſſait bien honteux de manger après ce qui nous était arrivé. Cependant nous avions un appétit dévorant. Rien ne venait, & après nous être pâmées de douleur nous nous évanouiſſions de faim.

Enfin, ſur le ſoir on nous a ſervi une tourte de pigeonnaux, une poularde & deux perdrix, avec un ſeul petit pain ; & pour comble d'outrage une bouteille de vin ſans eau. C'eſt le tour le plus ſanglant qu'on puiſſe jouer à deux femmes comme nous, après tout ce que nous avions ſouffert. Mais que faire ! je me ſuis miſe à genoux. O *Birma !* ô *Viſnou !* ô *Brama*, vous ſavez que l'ame n'eſt point ſouillée de ce qui entre dans le corps. Si vous m'avez donné une ame, pardonnez-lui la néceſſité funeſte où eſt mon corps de n'être pas réduit aux légumes ; je ſais que c'eſt un péché horrible de manger du poulet ; mais on nous y force. Puiſſent tant de crimes retomber ſur la tête du père *Fa tutto !* Qu'il ſoit après ſa mort changé en une jeune malheureuſe Indienne, que je ſois changée en dominicain ; que je lui rende tous les maux qu'il m'a faits, & que je ſois plus impitoyable encor pour lui

lui qu'il ne l'a été pour moi. Ne ſois point ſcandaliſé, pardonne, vertueux *Shaſtaſid !* Nous nous ſommes miſes à table. Qu'il eſt dur d'avoir des plaiſirs qu'on ſe reproche !

Poſtcrit.

Immédiatement après dîné j'écris au modérateur de Goa, qu'on appelle *le Corrégidor.* Je lui demande la liberté d'*Amabed* & la mienne ; je l'inſtruis de tous les crimes du père *Fa tutto.* Ma chère *Déra* dit qu'elle lui fera parvenir ma lettre par cet alguazil des inquiſiteurs pour la foi, qui vient quelquefois la voir dans mon antichambre, & qui a pour elle beaucoup d'eſtime. Nous verrons ce que cette démarche hardie pourra produire.

SIXIEME LETTRE

*D'*Adaté.

LE croirais-tu, ſage inſtructeur des hommes ! il y a des juſtes à Goa ! & *Don Jéronimo* le corrégidor en eſt un. Il a été touché de mon malheur & de celui d'*Amabed.* L'injuſtice le révolte, le crime l'indigne. Il s'eſt tranſporté avec des officiers de juſtice à la priſon qui nous renferme. J'apprends qu'on appelle ce repaire *le palais du St. Office.* Mais ce qui t'étonnera, on lui a refuſé l'entrée. Les cinq ſpectres ſuivis de leurs hallebardiers ſe ſont préſentés à la porte ; & ont dit à la juſtice, au nom de DIEU tu n'entreras pas. J'entrerai au nom du roi, a dit le corrégidor ; c'eſt un cas royal. C'eſt un cas ſacré, ont répondu les ſpectres. *Don Jéronimo le juſte* a dit, je dois interroger *Amabed*, *Adaté*, *Déra*, & le père *Fa tutto.* Interroger un inquiſiteur, un dominicain ! s'eſt écrié le chef des ſpectres, c'eſt un ſacrilège ; *Scommunicao*, *Scommunicao.* On dit que ce ſont des mots terribles ; & qu'un homme ſur qui on les a prononcés meurt ordinairement au bout de trois jours.

Les deux partis ſe ſont échauffés, ils étaient prêts d'en venir aux mains. Enfin ils s'en ſont rapportés à l'obiſpo de Goa. Un obiſpo eſt à-peu-près parmi ces barbares ce que

tu es chez les enfans de *Brama* ; c'eſt un intendant de leur religion ; il eſt vêtu de violet, & il porte aux mains des ſouliers violets. Il a ſur la tête, les jours de cérémonie, un pain de ſucre fendu en deux. Cet homme a décidé que les deux partis avaient également tort, & qu'il n'appartenait qu'à leur vice-Dieu de juger le père *Fa tutto*. Il a été convenu qu'on l'enverrait par devant ſa divinité avec *Amabed* & moi, & ma fidelle *Déra*.

Je ne ſais où demeure ce vice, ſi c'eſt dans le voiſinage du grand *Lama* ou en Perſe, mais n'importe. Je vais revoir *Amabed*, j'irais avec lui au bout du monde, au ciel, en enfer. J'oublie dans ce moment ma foſſe, ma priſon, les violences de *Fa tutto*, ſes perdrix que j'ai eu la lâcheté de manger, & ſon vin que j'ai eu la faibleſſe de boire.

SEPTIEME LETTRE

D'Adaté.

JE l'ai revu, mon tendre époux, on nous a réunis, je l'ai tenu dans mes bras. Il a effacé la tache du crime dont cet abominable *Fa tutto* m'avait ſouillée ; ſemblable à l'eau ſainte du Gange qui lave toutes les macules des ames, il m'a rendu une nouvelle vie ; il n'y a que cette pauvre *Déra* qui reſte encor profanée, mais tes prières & tes bénédictions remettront ſon innocence dans tout ſon éclat.

On nous fait partir demain ſur un vaiſſeau qui fait voile pour Lisbonne. C'eſt la patrie du fier *Albuquerke*. C'eſt-là ſans doute qu'habite ce vice-Dieu qui doit juger entre *Fa tutto* & nous. S'il eſt vice-Dieu, comme tout le monde l'aſſure ici, il eſt bien certain qu'il damnera *Fa tutto*. C'eſt une petite conſolation, mais je cherche bien moins la punition de ce terrible coupable, que le bonheur du tendre *Amabed*.

Quelle eſt donc la deſtinée des faibles mortels, de ces feuilles que les vents emportent ! Nous ſommes nés *Amabed* &

Digitized by Google

moi ſur les bords du Gange ; on nous emmène en Portugal ; on va nous juger dans un monde inconnu, nous qui ſommes nés libres ! Reverrons-nous jamais notre patrie ? pourons-nous accomplir le pélérinage que nous méditions vers ta perſonne ſacrée ?

Comment pourons-nous moi & ma chère *Déra* être enfermées dans le même vaiſſeau avec le père *Fa tutto ?* cette idée me fait trembler. Heureuſement j'aurai mon brave époux pour me défendre. Mais que deviendra *Déra* qui n'a point de mari ? enfin, nous nous recommandons à la Providence.

Ce ſera déſormais mon cher *Amabed* qui t'écrira ; il fera le journal de nos deſtins ; il te peindra la nouvelle terre & les nouveaux cieux que nous allons voir. Puiſſe *Brama* conſerver longtems ta tête raſe & l'entendement divin qu'il a placé dans la moëlle de ton cerveau !

PREMIERE LETTRE

*D'*Amabed *à* Shaſtaſid, *après ſa captivité.*

JE ſuis donc encor au nombre des vivans ! c'eſt donc moi qui t'écris, divin *Shaſtaſid !* j'ai tout ſu, & tu ſais tout. *Charme des yeux* n'a point été coupable ; elle ne peut l'être. La vertu eſt dans le cœur & non ailleurs. Ce rinocerot de *Fa tutto* qui avait couſu à ſa peau celle du renard, ſoutient hardiment qu'il nous a batiſés *Adaté* & moi dans Bénarès à la mode de l'Europe ; que je ſuis *apoſtato*, & que *Charme des yeux* eſt *apoſtata*. Il jure par l'homme nud qui eſt peint ici ſur preſque toutes les murailles, qu'il eſt injuſtement accuſé d'avoir violé ma chère épouſe & ta jeune *Déra*. *Charme des yeux* de ſon côté, & la douce *Déra*, jurent qu'elles ont été violées. Les eſprits européans ne peuvent percer ce ſombre abîme ; ils diſent tous qu'il n'y a que leur vice-Dieu qui puiſſe y rien connaître, attendu qu'il eſt infaillible.

Don Jéronimo le corrégidor nous fait tous embarquer demain

Digitized by Google

pour comparaître devant cet être extraordinaire qui ne ſe trompe jamais. Ce grand juge des barbares ne ſiége point à Liſbonne, mais beaucoup plus loin dans une ville magnifique qu'on nomme *Roume*. Ce nom eſt abſolument inconnu chez nos Indiens. Voilà un terrible voyage. A quoi les enfans de *Brama* ſont-ils expoſés dans cette courte vie !

Nous avons pour compagnons de voyage des marchands d'Europe, des chanteuſes, deux vieux officiers des troupes du roi de Portugal qui ont gagné beaucoup d'argent dans notre pays, des prêtres du vice-Dieu, & quelques ſoldats.

C'eſt un grand bonheur pour nous d'avoir appris l'italien qui eſt la langue courante de tous ces gens-là; car comment pourrions-nous entendre le jargon portugais ? mais ce qui eſt horrible, c'eſt d'être dans la même barque avec un *Fa tutto*. On nous fait coucher ce ſoir à bord pour démarrer demain au lever du ſoleil. Nous aurons une petite chambre de ſix pieds de long ſur quatre de large pour ma femme & pour *Déra*. On dit que c'eſt une faveur inſigne. Il faut faire ſes petites proviſions de toute eſpèce. C'eſt un bruit, c'eſt un tintamare inexprimable. La foule du peuple ſe précipite pour nous regarder. *Charme des yeux* eſt en larmes, *Déra* tremble; il faut s'armer de courage. Adieu, adreſſe pour nous tes ſaintes prières à l'Eternel qui créa les malheureux mortels il y a juſte cent quinze mille ſix cent cinquante-deux révolutions annuelles du ſoleil autour de la terre, ou de la terre autour du ſoleil.

SECONDE LETTRE

*D'*Amabed *pendant ſa route.*

APrès un jour de navigation le vaiſſeau s'eſt trouvé vis-à-vis Bombay, dont l'exterminateur *Albuquerke*, qu'on appelle ici *le grand*, s'eſt emparé. Auſſi-tôt un bruit infernal s'eſt fait entendre, notre vaiſſeau a tiré neuf coups de canon; on lui en a répondu autant des remparts de la ville. *Charme*

Digitized by Google

des yeux & la jeune *Déra* ont cru être à leur dernier jour. Nous étions couverts d'une fumée épaiſſe. Croirais-tu, ſage *Shaſtaſid*, que ce ſont-là des politeſſes ! c'eſt la façon dont ces barbares ſe ſaluent. Une chaloupe a apporté des lettres pour le Portugal ; alors nous avons fait voile dans la grande mer, laiſſant à notre droite les embouchures du grand fleuve Zonboudipo que les barbares appellent l'*Indus*.

Nous ne voyons plus que les airs nommés *ciel* par ces brigands ſi peu dignes du ciel, & cette grande mer que l'avarice & la cruauté leur a fait traverſer.

Cependant, le capitaine paraît un homme honnête & prudent. Il ne permet pas que le père *Fa tutto* ſoit ſur le tillac quand nous y prenons le frais ; & lorſqu'il eſt en haut nous nous tenons en bas. Nous ſommes comme le jour & la nuit qui ne paraiſſent jamais enſemble ſur le même horiſon. Je ne ceſſe de réfléchir ſur la deſtinée qui ſe joue des malheureux mortels. Nous voguons ſur la mer des Indes avec un dominicain pour aller être jugés dans Roume, à ſix mille lieuës de notre patrie.

Il y a dans le vaiſſeau un perſonnage conſidérable qu'on nomme l'*aumônier*. Ce n'eſt pas qu'il faſſe l'aumône ; au contraire, on lui donne de l'argent pour dire des prières dans une langue qui n'eſt ni la portugaiſe, ni l'italienne, & que perſonne de l'équipage n'entend ; peut-être ne l'entend-il pas lui-même : car il eſt toûjours en diſpute ſur le ſens des paroles avec le père *Fa tutto*. Le capitaine m'a dit que cet aumônier eſt franciſcain, & que l'autre étant dominicain, ils ſont obligés en conſcience de n'être jamais du même avis. Leurs ſectes ſont ennemies jurées l'une de l'autre, auſſi ſont-ils vêtus tout différemment pour marquer la différence de leurs opinions.

Ce franciſcain s'appelle *Fa molto*. Il me prête des livres italiens concernant la religion du vice-Dieu devant qui nous comparaîtrons. Nous liſons ces livres ma chère *Adaté* & moi. *Déra* aſſiſte à la lecture. Elle y a eu d'abord de la répugnance craignant de déplaire à *Brama*. Mais plus nous liſons, plus nous nous fortifions dans l'amour des ſaints dogmes que tu enſeignes aux fidèles.

Digitized by Google

TROISIEME LETTRE

*Du journal d'*Amabed.

NOus avons lu avec l'aumônier des épîtres d'un des grands ſaints de la religion italienne & portugaiſe. Son nom eſt *Pual*. Toi qui poſſédes la ſcience univerſelle, tu connais *Pual* ſans doute. C'eſt un grand-homme. Il a été renverſé de cheval par une voix, & aveuglé par un trait de lumière. Il ſe vante d'avoir été comme moi au cachot. Il ajoute qu'il a eu cinq fois trente-neuf coups de fouët, ce qui fait en tout cent quatre-vingt-quinze écourgées ſur les feſſes; plus, trois fois des coups de bâton, ſans ſpécifier le nombre; plus, il dit qu'il a été lapidé une fois; cela eſt violent, car on n'en revient guères. Plus, il jure qu'il a été un jour & une nuit au fond de la mer. Je le plains beaucoup: mais en récompenſe il a été ravi au troiſiéme ciel. Je t'avoue, illuminé *Shaſtaſid*, que je voudrais en faire autant, duſſai-je acheter cette gloire par cent quatre-vingt-quinze coups de verges bien appliqués ſur le derrière.

Il eſt beau qu'un mortel juſques au cieux s'élève:
Il eſt beau même d'en tomber,

comme dit un de nos plus aimables poëtes Indiens, qui eſt quelquefois ſublime.

Enfin, je vois qu'on a conduit comme moi *Pual* à Roume pour être jugé. Quoi donc! mon cher *Shaſtaſid*, Roume a donc jugé tous les mortels dans tous les tems? Il faut certainement qu'il y ait dans cette ville quelque choſe de ſupérieur au reſte de la terre. Tous les gens qui ſont dans le vaiſſeau ne jurent que par Roume. On faiſait tout à Goa au nom de Roume.

Je te dirai bien plus. Le DIEU de notre aumônier *Fa molto* qui eſt le même que celui de *Fa tutto*, nâquit & mourut

Digitized by Google

dans un pays dépendant de Roume, & il paya le tribut au zamorin qui régnait dans cette ville. Tout cela ne te paraît-il pas bien ſurprenant ? Pour moi je crois rêver, & que tous les gens qui m'entourent rêvent auſſi.

Notre aumônier *Fa molto* nous a lu des choſes encor plus merveilleuſes. Tantôt c'eſt un âne qui parle, tantôt c'eſt un de leurs ſaints qui paſſe trois jours & trois nuits dans le ventre d'une baleine, & qui en ſort de fort mauvaiſe humeur. Ici c'eſt un prédicateur qui s'en va prêcher dans le ciel monté ſur un char de feu traîné par quatre chevaux de feu. Un docteur paſſe la mer à pied ſec ſuivi de deux ou trois millions d'hommes qui s'enfuient avec lui. Un autre docteur arrête le ſoleil & la lune ; mais cela ne me ſurprend point. Tu m'as appris que *Bacchus* en avait fait autant.

Ce qui me fait le plus de peine à moi qui me pique de propreté & d'une grande pudeur, c'eſt que le DIEU de ces gens-là, ordonne à un de ſes prédicateurs de manger de la matière louable ſur ſon pain ; & à un autre de coucher pour de l'argent avec des filles de joie & d'en avoir des enfans.

Il y a bien pis. Ce ſavant homme nous a fait remarquer deux ſœurs *Oolla* & *Oliba*. Tu les connais bien, puiſque tu as tout lu. Cet article a fort ſcandaliſé ma femme. Le blanc de ſes yeux en a rougi. J'ai remarqué que la bonne *Déra* était toute en feu à ce paragraphe. Il faut certainement que ce franciſcain *Fa molto* ſoit un gaillard. Cependant il a fermé ſon livre dès qu'il a vu combien *Charme des yeux* & moi nous étions effarouchés, & il eſt ſorti pour aller méditer ſur le texte.

Il m'a laiſſé ſon livre ſacré. J'en ai lu quelques pages au hazard. O *Brama !* ô juſtice éternelle, quels hommes que tous ces gens-là ! Ils couchent tous avec leurs ſervantes dans leur vieilleſſe. L'un fait des infamies à ſa belle-mère, l'autre à ſa belle-fille. Ici c'eſt une ville toute entière qui veut abſolument traiter un pauvre prêtre comme une jolie fille. Là deux demoiſelles de condition enyvrent leur père [illegible]nt avec lui l'une après l'autre, & en ont des enfans.

Mais ce qui m'a le plus épouvanté, le plus ſaiſi d'horreur, c'eſt que les habitans d'une ville magnifique à qui leur DIEU

Digitized by Google

députa deux êtres éternels qui ſont ſans ceſſe au pied de ſon trône, deux eſprits purs reſplendiſſans d'une lumière divine... ma plume frémit comme mon ame... Le dirai-je? Oui. Ces habitans firent tout ce qu'ils purent pour violer ces meſſagers de DIEU. Quel péché abominable avec des hommes! Mais avec des anges cela eſt-il poſſible! cher *Shaſtaſid*, béniſſons *Birma*, *Viſnou* & *Brama*. Remercions-les de n'avoir jamais connu ces inconcevables turpitudes. On dit que le conquérant *Alexandre* voulut autrefois introduire cette coutume ſuperſtitieuſe parmi nous, qu'il polluait publiquement ſon mignon *Epheſtion*. Le ciel l'en punit. *Epheſtion* & lui périrent à la fleur de leur âge. Je te ſalue, maître de mon ame, eſprit de mon eſprit. *Adaté*, la triſte *Adaté* ſe recommande à tes prières.

QUATRIEME LETTRE

*D'*Amabed *à* Shaſtaſid.

Du Cap qu'on appelle Bonne-Eſpérance, le quinze du mois du Rinocerot.

IL y a longtems que je n'ai étendu mes feuilles de coton ſur une planche & trempé mon pinceau dans la laque noire délayée pour te rendre un compte fidèle. Nous avons laiſſé loin derrière nous à notre droite le golphe de Babelmandel qui entre dans la fameuſe mer rouge, dont les flots ſe ſéparèrent autrefois & s'amoncelèrent comme des montagnes pour laiſſer paſſer *Bacchus* & ſon armée. Je regrettais qu'on n'eût point mouillé aux côtes de l'Arabie heureuſe, ce pays preſque auſſi beau que le nôtre, dans lequel *Alexandre* voulait établir le ſiége de ſon empire & l'entrepôt du commerce du monde. J'aurais voulu voir cet Aden ou Eden dont les jardins ſacrés furent ſi renommés dans l'antiquité. Ce Moka fameux par le caffé qui ne croît juſqu'à préſent que dans cette province.

Digitized by Google

province. Mecca où le grand prophête des muſulmans établit le ſiége de ſon empire, & où tant de nations de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Europe viennent tous les ans baiſer une pierre noire deſcendue du ciel qui n'envoye pas ſouvent de pareilles pierres aux mortels; mais il ne nous eſt pas permis de contenter notre curioſité. Nous voguons toûjours pour arriver à Lisbonne, & de là à Roume.

Nous avons déja paſſé la ligne équinoxiale, nous ſommes deſcendus à terre au royaume de Mélinde où les Portugais ont un port conſidérable. Notre équipage y a embarqué de l'yvoire, de l'ambre gris, du cuivre, de l'argent & de l'or. Nous voici parvenus au grand cap : c'eſt le pays des Hottentots. Ces peuples ne paraiſſent pas deſcendus des enfans de *Brama*. La nature y a donné aux femmes un tablier que forme leur peau. Ce tablier couvre leur joïau, dont les Hottentots ſont idolâtres, & pour lequel ils font des madrigaux & des chanſons. Ces peuples vont tout nuds. Cette mode eſt fort naturelle ; mais elle ne me parait ni honnête ni habile. Un Hottentot eſt bien malheureux ; il n'a plus rien à déſirer quand il a vu ſa Hottentote par devant & par derrière. Le charme des obſtacles lui manque. Il n'y a plus rien de piquant pour lui. Les robes de nos Indiennes inventées pour être trouſſées, marquent un génie bien ſupérieur. Je ſuis perſuadé que le ſage Indien à qui nous devons le jeu des échecs & celui du trictrac, imagina auſſi les ajuſtemens des dames pour notre félicité.

Nous reſterons deux jours à ce cap qui eſt la borne du monde, & qui ſemble ſéparer l'Orient de l'Occident. Plus je réfléchis ſur la couleur de ces peuples, ſur le gloſſement dont ils ſe ſervent pour ſe faire entendre au-lieu d'un langage articulé, ſur leur figure, ſur le tablier de leurs dames; plus je ſuis convaincu que cette race peut avoir la même origine que nous.

Notre aumônier prétend que les Hottentots, les Nègres & les Portugais deſcendent du même père. Cette idée eſt bien ridicule. J'aimerais autant qu'on me dît que les poules, les arbres & l'herbe de ce pays-là viennent des poules, des arbres & de l'herbe de Bénarès ou de Pékin.

Digitized by Google

CINQUIEME LETTRE

D'Amabed.

Du 16. au ſoir, au Cap dit de Bonne-Eſpérance.

VOici bien une autre avanture. Le capitaine ſe promenait avec *Charme des yeux* & moi ſur un grand plateau, au pied duquel la mer du midi vient briſer ſes vagues. L'aumônier *Fa molto* a conduit notre jeune *Déra* tout doucement dans une petite maiſon nouvellement bâtie, qu'on appelle *un cabaret*. La pauvre fille n'y entendait point fineſſe & croyait qu'il n'y avait rien à craindre, parce que cet aumônier n'eſt pas dominicain. Bientôt nous avons entendu des cris. Figure-toi que le père *Fa tutto* a été jaloux de ce tête-à-tête. Il eſt entré dans le cabaret en furieux. Il y avait deux matelots qui ont été jaloux auſſi. C'eſt une terrible paſſion que la jalouſie. Les deux matelots & les deux prêtres avaient beaucoup bû de cette liqueur qu'ils diſent avoir été inventée par leur *Noé*, & dont nous prétendons que *Bacchus* eſt l'auteur. Préſent funeſte, qui pourait être utile s'il n'était pas ſi facile d'en abuſer. Les Européans diſent que ce breuvage leur donne de l'eſprit. Comment cela peut-il être, puiſqu'il leur ôte la raiſon ?

Les deux hommes de mer & les deux bonzes d'Europe ſe ſont gourmés violemment, un matelot donnant ſur *Fa tutto*, celui-ci ſur l'aumônier, ce franciſcain ſur l'autre matelot qui rendait ce qu'il recevait : tous quatre changeant de main à tout moment, deux contre deux, trois contre un, tous contre tous, chacun jurant, chacun tirant à ſoi notre infortunée qui jettait des cris lamentables. Le capitaine eſt accouru au bruit. Il a frappé indifféremment ſur les quatre combattans ; & pour mettre *Déra* en ſûreté, il l'a menée dans ſon quartier où elle eſt enfermée avec lui depuis deux heures. Les officiers & les paſſagers qui ſont tous fort polis, ſe ſont aſſemblés autour de

Digitized by Google

nous, & nous ont aſſuré que les deux moines (c'eſt ainſi qu'ils les appellent) ſeraient punis ſévérement par le vice-Dieu dès qu'ils ſeraient arrivés à Roume. Cette eſpérance nous a un peu conſolés.

Au bout de deux heures le capitaine eſt revenu en nous ramenant *Déra* avec des civilités & des complimens dont ma chère femme a été très contente. O *Brama* qu'il arrive d'étranges choſes dans les voyages, & qu'il ſerait bien plus ſage de reſter chez ſoi!

SIXIEME LETTRE

*D'*Amabed *pendant ſa route.*

JE ne t'ai point écrit depuis l'avanture de notre petite *Déra*. Le capitaine pendant la traverſe a toûjours eu pour elle des bontés très diſtinguées. J'avais peur qu'il ne redoublât de civilités pour ma femme. Mais elle a feint d'être groſſe de quatre mois. Les Portugais regardent les femmes groſſes comme des perſonnes ſacrées qu'il n'eſt pas permis de chagriner. C'eſt du moins une bonne coutume qui met en ſûreté le cher honneur d'*Adaté*. Le dominicain a eu ordre de ne ſe préſenter jamais devant nous, & il a obéï.

Le franciſcain quelques jours après la ſcène du cabaret vint nous demander pardon. Je le tirai à part. Je lui demandai comment ayant fait vœu de chaſteté, il avait pu s'émanciper à ce point. Il me répondit: il eſt vrai que j'ai fait ce vœu; mais ſi j'avais promis que mon ſang ne coulerait jamais dans mes veines & que mes ongles & mes cheveux ne croîtraient pas, vous m'avouerez que je ne pourais accomplir cette promeſſe. Au lieu de nous faire jurer d'être chaſtes, il falait nous forcer à l'être & rendre tous les moines eunuques. Tant qu'un oiſeau a ſes plumes, il vole. Le ſeul moyen d'empêcher un cerf de courir, eſt de lui couper les jambes. Soyez très ſûr que les prêtres vigoureux comme moi & qui n'ont point de femmes, s'abandonnent malgré eux à des excès qui

Digitized by Google

ſont rougir la nature, après quoi ils vont célébrer les ſaints myſtères.

J'ai beaucoup appris dans la converſation avec cet homme. Il m'a inſtruit de tous ces myſtères de ſa religion qui m'ont tous étonné. Le révérend père *Fa tutto*, m'a-t-il dit, eſt un fripon qui ne croit pas un mot de tout ce qu'il enſeigne. Pour moi j'ai des doutes violens; mais je les écarte, je me mets un bandeau ſur les yeux, je repouſſe mes penſées & je marche comme je puis dans la carrière que je cours. Tous les moines ſont réduits à cette alternative; ou l'incrédulité leur fait déteſter leur profeſſion, ou la ſtupidité la leur rend ſupportable.

Croirais-tu bien qu'après ces aveux il m'a propoſé de me faire chrétien? Je lui ai dit: comment pouvez-vous me préſenter une religion dont vous n'êtes pas perſuadé vous-même, à moi qui ſuis né dans la plus ancienne religion du monde, à moi dont le culte exiſtait cent quinze mille trois cent ans pour le moins, de votre aveu, avant qu'il y eût des franciſcains dans le monde!

Ah! mon cher Indien, m'a-t-il dit, ſi je pouvais réuſſir à vous rendre chrétien, vous & la belle *Adaté*, je ferais crever de dépit ce maraut de dominicain qui ne croit pas à l'Immaculée conception de la Vierge! Vous feriez ma fortune, je pourrais devenir *Obiſpo a*), ce ſerait une bonne action, & DIEU vous en ſaurait gré.

C'eſt ainſi, divin *Shaſtaſid*, que parmi ces barbares d'Europe on trouve des hommes qui ſont un compoſé d'erreur, de faibleſſe, de cupidité & de bêtiſe, & d'autres qui ſont des coquins conſéquens & endurcis. J'ai fait part de ces converſations à *Charme des yeux*; elle a ſouri de pitié. Qui l'eût cru que ce ſerait dans un vaiſſeau, en voguant vers les côtes d'Afrique, que nous apprendrions à connaître les hommes!

a) *Obiſpo* eſt le mot portugais qui ſignifie *Epiſcopus*, évêque en langage gaulois. Ce mot n'eſt dans aucun des quatre évangiles.

Digitized by Google

SEPTIEME LETTRE

*D'*Amabed.

QUel beau climat que ces côtes méridionales, mais quels vilains habitans ! quels brutes ! plus la nature a fait pour nous, moins nous faiſons pour elle. Nul art n'eſt connu chez tous ces peuples. C'eſt une grande queſtion parmi eux s'ils ſont deſcendus des ſinges, ou ſi les ſinges ſont venus d'eux. Nos ſages ont dit que l'homme eſt l'image de DIEU. Voilà une plaiſante image de l'Etre éternel qu'un nez noir épaté avec peu ou point d'intelligence ! Un tems viendra ſans doute où ces animaux ſauront bien cultiver la terre, l'embellir par des maiſons & par des jardins, & connaître la route des aſtres. Il faut du tems pour tout. Nous datons, nous autres, notre philoſophie de cent quinze mille ſix cent cinquante-deux ans. En vérité, ſauf le reſpect que je te dois, je penſe que nous nous trompons. Il me ſemble qu'il faut bien plus de tems pour être arrivés au point où nous ſommes. Mettons ſeulement vingt mille ans pour inventer un langage tolérable, autant pour écrire par le moyen d'un alphabet ; autant pour la métallurgie, autant pour la charrue & la navette, autant pour la navigation, & combien d'autres arts encor exigent-ils de ſiécles ! les Caldéens datent de quatre cent mille ans, & ce n'eſt pas encor aſſez.

Le capitaine a acheté ſur un rivage qu'on nomme *Angola*, ſix nègres qu'on lui a vendus pour le prix courant de ſix bœufs. Il faut que ce pays-là ſoit bien plus peuplé que le nôtre, puiſqu'on y vend les hommes ſi bon marché. Mais auſſi comment une ſi abondante population s'accorde-t-elle avec tant d'ignorance ?

Le capitaine a quelques muſiciens auprès de lui, il leur a ordonné de jouer de leurs inſtrumens ; & auſſi-tôt ces pauvres nègres ſe ſont mis à danſer avec preſque autant de juſteſſe que nos éléphans. Eſt-il poſſible qu'aimant la muſique ils n'ayent pas ſu inventer le violon, pas même la muſette ! tu

Digitized by Google

me diras, grand *Shaſtaſid*, que l'induſtrie des éléphans mêmes n'a pas pu parvenir à cet effort, & qu'il faut attendre. A cela je n'ai rien à repliquer.

HUITIEME LETTRE

*D'*Amabed.

L'Année eſt à peine révolue & nous voici à la vue de Liſbonne ſur le fleuve du Tage, qui depuis longtems a la réputation de rouler de l'eau dans ſes flots. S'il eſt ainſi, d'où vient donc que les Portugais vont en chercher ſi loin ? tous ces gens d'Europe répondent qu'on n'en peut trop avoir. Liſbonne eſt comme tu me l'avais dit, la capitale d'un très petit royaume. C'eſt la patrie de cet *Albuquerke* qui nous a fait tant de mal. J'avoue qu'il y a quelque choſe de grand dans ces Portugais qui ont ſubjugué une partie de nos belles contrées. Il faut que l'envie d'avoir du poivre donne de l'induſtrie & du courage.

Nous eſpérions *Charme des yeux* & moi entrer dans la ville; mais on ne l'a pas permis, parce qu'on dit que nous ſommes priſonniers du vice-Dieu, & que le dominicain *Fa tutto*, le franciſcain aumônier *Fa molto*, *Déra*, *Adaté* & moi nous devons tous être jugés à Roume.

On nous a fait paſſer ſur un autre vaiſſeau qui part pour la ville du vice-Dieu.

Le capitaine eſt un vieux Eſpagnol différent en tout du Portugais qui en uſait ſi poliment avec nous. Il ne parle que par monoſillabes, & encor très rarement. Il porte à ſa ceinture des grains enfilés qu'il ne ceſſe de compter. On dit que c'eſt une grande marque de vertu.

Déra regrette fort l'autre capitaine; elle trouve qu'il était bien plus civil. On a remis à l'Eſpagnol une groſſe liaſſe de papiers pour inſtruire notre procès en cour de Roume. Un ſcribe du vaiſſeau l'a lu à haute voix. Il prétend que le père *Fa tutto* ſera condamné à ramer dans une des galères du vice-Dieu, & que l'aumônier *Fa molto* aura le fouët en arrivant.

Digitized by Google

Tout l'équipage eſt de cet avis ; le capitaine a ſerré les papiers ſans rien dire. Nous mettons à la voile. Que *Brama* ait pitié de nous, & qu'il te comble de ſes faveurs ! *Brama* eſt juſte, mais c'eſt une choſe bien ſingulière qu'étant né ſur le rivage du Gange j'aille être jugé à Roume. On aſſure pourtant que la même choſe eſt arrivée à plus d'un étranger.

NEUVIEME LETTRE

*D'*Amabed.

Rien de nouveau, tout l'équipage eſt ſilencieux & morne comme le capitaine. Tu connais le proverbe indien, *Tout ſe conforme aux mœurs du maître.* Nous avons paſſé une mer qui n'a que neuf mille pas de large entre deux montagnes. Nous ſommes entrés dans une autre mer ſemée d'iſles. Il y en a une fort ſingulière ; elle eſt gouvernée par des religieux chrétiens, qui portent un habit court & un chapeau, & qui font vœu de tuer tous ceux qui portent un bonnet & une robe. Ils doivent auſſi faire l'oraiſon. Nous avons mouillé dans une iſle plus grande & fort jolie, qu'on nomme *Sicile ;* elle était bien plus belle autrefois ; on parle de villes admirables dont on ne voit plus que les ruines. Elle fut habitée par des dieux, des déeſſes, des géants, des héros ; on y forgeait la foudre. Une déeſſe nommée *Cérès* la couvrit de riches moiſſons. Le vice-Dieu a changé tout cela ; on y voit beaucoup de proceſſions & de coupeurs de bourſe.

DIXIEME LETTRE

*D'*Amabed.

Enfin, nous voici ſur la terre ſacrée du vice-Dieu. J'avais lu dans le livre de l'aumônier que ce pays était d'or & d'azur, que les murailles étaient d'émeraudes & de rubis,

Digitized by Google

que les ruiſſeaux étaient d'huile, les fontaines de lait, les campagnes couvertes de vignes dont chaque ſep produiſait cent tonneaux de vin. *a*) Peut-être trouverons-nous tout cela quand nous ſerons auprès de Roume.

Nous avons abordé avec beaucoup de peine dans un petit port fort incommode, qu'on appelle *la cité vieille*. Elle tombe en ruines, & eſt fort bien nommée.

On nous a donné pour nous conduire des charettes attelées par des bœufs. Il faut que ces bœufs viennent de loin, car la terre à droite & à gauche n'eſt point cultivée; ce ne ſont que des marais infects, des bruières, des landes ſtériles. Nous n'avons vu dans le chemin que des gens couverts de la moitié d'un manteau ſans chemiſe, qui nous demandaient l'aumône fiérement. Ils ne ſe nourriſſent, nous a-t-on dit, que de petits pains très plats qu'on leur donne gratis le matin, & ne s'abreuvent que d'eau bénite.

Sans ces troupes de gueux qui font cinq ou ſix mille pas pour obtenir par leurs lamentations, la trentiéme partie d'une roupie, ce canton ſerait un déſert affreux. On nous avertit même que quiconque y paſſe la nuit eſt en danger de mort. Apparemment que DIEU eſt fâché contre ſon vicaire, puiſqu'il lui a donné un pays qui eſt le cloaque de la nature. J'apprends que cette contrée a été autrefois très belle & très fertile, & qu'elle n'eſt devenue ſi miſérable que depuis le tems où ces vicaires s'en ſont mis en poſſeſſion.

Je t'écris, ſage *Shaſtaſid*, ſur ma charette pour me déſennuier. *Adaté* eſt bien étonnée. Je t'écrirai dès que je ſerai dans Roume.

ONZIE-

a) Il veut apparemment parler de la ſainte Jéruſalem décrite dans le livre exact de l'Apocalypſe, dans *Juſtin*, dans *Tertullien*, *Irénée* & autres grands perſonnages. Mais on voit bien que ce pauvre brame n'en avait qu'une idée très imparfaite.

Digitized by Google

ONZIEME LETTRE

D'Amabed.

NOus y voilà, nous y ſommes dans cette ville de Roume. Nous arrivames hier en plein jour, le *trois du mois de la Brebis*, qu'on dit ici le 15 Mars 1513. Nous avons d'abord éprouvé tout le contraire de ce que nous attendions.

A peine étions-nous à la porte dite de St. Pancrace *a*) que nous avons vu deux troupes de ſpectres, dont l'une eſt vêtue comme notre aumônier, & l'autre comme le père *Fa tutto*. Elles avaient chacune une bannière à leur tête, & un grand bâton ſur lequel était ſculpté un homme tout nud, dans la même attitude que celui de Goa. Elles marchaïent deux à deux & chantaient un air à faire bâiller toute une province. Quand cette proceſſion fut parvenue à notre charette, une troupe cria c'eſt ſaint *Fa tutto*, l'autre c'eſt ſaint *Fa molto*. On baiſa leurs robes, le peuple ſe mit à genoux. Combien avez-vous converti d'Indiens, mon révérend père? quinze mille ſept cent, diſait l'un; onze mille neuf cent, diſait l'autre. Bénie ſoit la vierge *Marie*. Tout le monde avait les yeux ſur nous, tout le monde nous entourait. Sont-ce là de vos catéchumènes, mon révérend père? oui, nous les avons batiſés. Vraiment ils ſont bien jolis. Gloire dans les hauts! gloire dans les hauts!

Le père *Fa tutto* & le père *Fa molto* furent conduits chacun par ſa proceſſion dans une maiſon magnifique, & pour nous, nous allames à l'auberge. Le peuple nous y ſuivit en criant *Cazzo*, *Cazzo*, en nous donnant des bénédictions, en nous baiſant les mains, en donnant mille éloges à ma chère *Adaté*, à *Déra* & à moi-même. Nous ne revenions pas de notre ſurpriſe.

A peine fumes-nous dans notre auberge, qu'un homme vêtu

a) C'était autrefois la porte du Janicule. Voyez comme la nouvelle Roume l'emporte ſur l'ancienne.

d'une robe violette accompagné de deux autres en manteau noir, vint nous féliciter ſur notre arrivée. La première choſe qu'il fit fut de nous offrir de l'argent de la part de la *Propaganda*, ſi nous en avions beſoin. Je ne ſais pas ce que c'eſt que cette propagande. Je lui répondis qu'il nous en reſtait encor avec beaucoup de diamans (en effet j'avais eu le ſoin de cacher toûjours ma bourſe & une boëte de brillans dans mon caleçon). Auſſi-tôt cet homme ſe proſterna preſque devant moi, & me traita d'*excellence*. Son excellence la ſignora *Adaté* n'eſt-elle pas bien fatiguée du voyage ? ne va-t-elle pas ſe coucher ? je crains de l'incommoder, mais je ſerai toûjours à ſes ordres. Le ſignor *Amabed* peut diſpoſer de moi ; je lui enverrai un *Cicéron b*) qui ſera à ſon ſervice ; il n'a qu'à commander. Veulent-ils tous deux, quand ils ſeront repoſés, me faire l'honneur de venir prendre le rafraichiſſement chez moi, j'aurai l'honneur de leur envoyer un carroſſe ?

Il faut avouer, mon divin *Shaſtaſid*, que les Chinois ne ſont pas plus polis que cette nation occidentale. Ce ſeigneur ſe retira. Nous dormimes ſix heures la belle *Adaté* & moi. Quand il fut nuit le carroſſe vint nous prendre. Nous allames chez cet homme civil. Son appartement était illuminé & orné de tableaux, bien plus agréables que celui de l'homme tout nud que nous avions vu à Goa. Une très nombreuſe compagnie nous accabla de careſſes, nous admira d'être Indiens, nous félicita d'être batiſés, & nous offrit ſes ſervices pour tout le tems que nous voudrions reſter à Roume.

Nous voulions demander juſtice du père *Fa tutto*. On ne nous donna pas le tems d'en parler. Enfin, nous fumes reconduits, étonnés, confondus d'un tel accueil, & n'y comprenant rien.

b) On ſait qu'on appelle à Rome *Cicérons* ceux qui ſont métier de montrer aux étrangers les anticailles.

DOUZIEME LETTRE

*D'*Amabed.

AUjourd'hui nous avons reçu des viſites ſans nombre, & une princeſſe de Piombino nous a envoyé deux écuyers nous prier de venir dîner chez elle. Nous y ſommes allés dans un équipage magnifique. L'homme violet s'y eſt trouvé. J'ai ſu que c'eſt un des ſeigneurs, c'eſt-à-dire, un des valets du vice-Dieu, qu'on appelle Préférés, *Prélati*. Rien n'eſt plus aimable, plus honnête que cette princeſſe de Piombino. Elle m'a placé à table à côté d'elle. Notre répugnance à manger des pigeons romains & des perdrix l'a fort ſurpriſe. Le *Préféré* nous a dit que puiſque nous étions batiſés, il falait manger des perdrix, & boire du vin de Montepulciano; que tous les vices-Dieu en uſaient ainſi, que c'était la marque eſſentielle d'un véritable chrétien.

La belle *Adaté* a répondu avec ſa naïveté ordinaire qu'elle n'était pas chrétienne, qu'elle avait été batiſée dans le Gange. Eh mon Dieu! madame, a dit le *Préféré*, dans le Gange, ou dans le Tibre, ou dans un bain, qu'importe! vous êtes des nôtres. Vous avez été convertie par le père *Fa tutto*, c'eſt pour nous un honneur que nous ne voulons pas perdre. Voyez quelle ſupériorité notre religion a ſur la vôtre; & auſſi-tôt il a couvert nos aſſiettes d'aîles de gélinotes. La princeſſe a bu à notre ſanté & à notre ſalut. On nous a preſſés avec tant de graces, on a dit tant de bons mots, on a été ſi poli, ſi gai, ſi ſéduiſant, qu'enfin enſorcelés par le plaiſir (j'en demande pardon à *Brama*) nous avons fait *Adaté* & moi la meilleure chère du monde, avec un ferme propos de nous laver dans le Gange juſqu'aux oreilles à notre retour pour effacer notre péché. On n'a pas douté que nous ne fuſſions chrétiens. Il faut, diſait la princeſſe, que ce père *Fa tutto* ſoit un grand miſſionnaire. J'ai envie de le prendre pour mon confeſſeur. Nous rougiſſions, & nous baiſſions les yeux ma pauvre femme & moi.

Digitized by Google

De tems en tems la ſignora *Adaté* faiſait entendre que nous venions pour être jugés par le vice-Dieu, & qu'elle avait la plus grande envie de le voir. Il n'y en a point, nous a dit la princeſſe, il eſt mort, & on eſt occupé à préſent à en faire un autre. Dès qu'il ſera fait on vous préſentera à ſa ſainteté. Vous ſerez témoin de la plus auguſte fête que les hommes puiſſent jamais voir; & vous en ſerez le plus bel ornement. *Adaté* a répondu avec eſprit; & la princeſſe s'eſt priſe d'un grand goût pour elle.

Sur la fin du repas nous avons eû une muſique, qui était (ſi j'oſe le dire) ſupérieure à celle de Bénarès & de Maduré.

Après dîné la princeſſe a fait atteler quatre chars dorés. Elle nous a fait monter dans le ſien. Elle nous a fait voir de beaux édifices, des ſtatues, des peintures. Le ſoir on a danſé. Je comparais ſecrettement cette reception charmante avec le cu de baſſe-foſſe où nous avions été renfermés dans Goa: & je comprenais à peine comment le même gouvernement, la même religion pouvaient avoir tant de douceur & d'agrément dans Roume, & exercer au loin tant d'horreurs.

TREIZIEME LETTRE

D'Amabed.

TAndis que cette ville eſt partagée ſourdement en petites factions pour élire un vice-Dieu, que ces factions animées de la plus forte haine ſe ménagent toutes avec une politeſſe qui reſſemble à l'amitié, que le peuple regarde les pères *Fa tutto* & *Fa molto* comme les favoris de la Divinité, qu'on s'empreſſe autour de nous avec une curioſité reſpectueuſe, je fais, mon cher *Shaſtaſid*, de profondes réflexions ſur le gouvernement de Roume.

Je le compare au repas que nous a donné la princeſſe de Piombino. La ſalle était propre, commode, & parée; l'or &

Digitized by Google

l'argent brillaient ſur les buffets, la gayeté, l'eſprit & les graces animaient les convives; mais dans les cuiſmes le ſang & la graiſſe coulaient. Les peaux des quadrupèdes, les plumes des oiſeaux & leurs entrailles pêle-mêle amoncelés ſoulevaient le cœur, & répandaient l'infection.

Telle eſt ce me ſemble la cour Romaine. Polie & flatteuſe chez elle, ailleurs brouillonne & tyrannique. Quand nous diſons que nous eſpérons avoir juſtice de *Fa tutto*, on ſe met doucement à rire; on nous dit que nous ſommes trop au deſſus de ces bagatelles, que le gouvernement nous conſidère trop pour ſouffrir que nous gardions le ſouvenir d'une telle *facétie*, que les *Fa tutto* & les *Fa molto* ſont des eſpèces de ſinges élevés avec ſoin pour faire des tours de paſſe-paſſe devant le peuple; & on finit par des proteſtations de reſpect & d'amitié pour nous: quel parti veux-tu que nous prenions, grand *Shaſtaſid?* je crois que le plus ſage eſt de rire comme les autres, & d'être poli comme eux. Je vais étudier Roume; elle en vaut la peine.

QUATORZIEME LETTRE

*D'*Amabed.

IL y a un aſſez grand intervalle entre ma dernière lettre & la préſente. J'ai lu, j'ai vu, j'ai converſé, j'ai médité. Je te jure qu'il n'y eut jamais ſur la terre une contradiction plus énorme qu'entre le gouvernement Romain & ſa religion. J'en parlais hier à un théologien du vice-Dieu. Un théologien eſt dans cette cour ce que ſont les derniers valets dans une maiſon; ils font la groſſe beſogne, portent les ordures; & s'ils y trouvent quelque chiffon qui puiſſe ſervir, ils le mettent à part pour le beſoin.

Je lui diſais, votre DIEU eſt né dans une étable entre un bœuf & un âne; il a été élevé, a vécu, eſt mort dans la pauvreté. Il a ordonné expreſſément la pauvreté à ſes diſciples. Il leur a déclaré qu'il n'y aurait parmi eux ni premier,

Digitized by Google

ni dernier, & que celui qui voudrait commander aux autres les ſervirait.

Cependant je vois ici qu'on fait exactement tout le contraire de ce que veut votre DIEU. Votre culte même eſt tout différent du ſien. Vous obligez les hommes à croire des choſes dont il n'a pas dit un ſeul mot.

Tout cela eſt vrai, m'a-t-il répondu. Notre DIEU n'a pas commandé à nos maîtres formellement de s'enrichir aux dépends des peuples, & de ravir le bien d'autrui : mais il l'a commandé virtuellement. Il eſt né entre un bœuf & un âne, mais trois rois ſont venus l'adorer dans une écurie. Les bœufs & les ânes figurent les peuples que nous enſeignons; & les trois rois figurent tous les monarques qui ſont à nos pieds. Ses diſciples étaient dans l'indigence; donc nos maîtres doivent aujourd'hui regorger de richeſſes. Car ſi ces premiers vices-Dieu n'eurent beſoin que d'un écu, ceux d'aujourd'hui ont un beſoin preſſant de dix millions d'écus. Or être pauvre c'eſt n'avoir préciſément que le néceſſaire. Donc nos maîtres n'ayant pas même le néceſſaire accompliſſent la loi de la pauvreté à la rigueur.

Quant aux dogmes, notre DIEU n'écrivit jamais rien, & nous ſavons écrire; donc c'eſt à nous d'écrire les dogmes; auſſi les avons-nous fabriqués avec le tems ſelon le beſoin. Par exemple, nous avons fait du mariage le ſigne viſible d'une choſe inviſible; cela fait que tous les procès ſuſcités pour cauſe de mariage reſſortiſſent de tous les coins de l'Europe à notre tribunal de Roume, parce que nous ſeuls pouvons voir des choſes inviſibles. C'eſt une ſource abondante de tréſors qui coulent dans notre chambre ſacrée des finances pour étancher la ſoif de notre pauvreté.

Je lui demandai ſi la chambre ſacrée n'avait pas encor d'autres reſſources. Nous n'y avons pas manqué, dit-il, nous tirons parti des vivans & des morts. Par exemple, dès qu'une ame eſt trépaſſée nous l'envoyons dans une infirmerie, nous lui faiſons prendre médecine dans l'apoticairerie des ames; & vous ne ſauriez croire combien cette apoticairerie nous vaut d'argent. Comment cela, monſignor, car il me ſemble que la bourſe d'une ame eſt d'ordinaire aſſez mal garnie? cela

Digitized by Google

eſt vrai, ſignor, mais elles ont des parens qui ſont bien aiſes de retirer leurs parens morts de l'infirmerie & de les faire placer dans un lieu plus agréable. Il eſt triſte pour une ame de paſſer toute une éternité à prendre médecine. Nous compoſons avec les vivans; ils achètent la ſanté des ames de leurs défunts parens, les uns plus cher, les autres à meilleur compte, ſelon leurs facultés. Nous leur délivrons des billets pour l'apoticairerie. Je vous aſſure que c'eſt un de nos meilleurs revenus.

Mais, monſignor, comment ces billets parviennent-ils aux ames? il ſe mit à rire. C'eſt l'affaire des parens, dit-il; & puis, ne vous ai-je pas dit que nous avons un pouvoir inconteſtable ſur les choſes inviſibles?

Ce monſignor me paraît bien deſſalé; je me forme beaucoup avec lui, & je me ſens déja tout autre.

QUINZIEME LETTRE

*D'*Amabed.

TU dois ſavoir, mon cher *Shaſtaſid*, que le *Cicéron* à qui monſignor m'a recommandé, & dont je t'ai dit un mot dans mes précédentes lettres, eſt un homme fort intelligent, qui montre aux étrangers les curioſités de l'ancienne Roume & de la nouvelle. L'une & l'autre, comme tu le vois, ont commandé aux rois; mais les premiers Romains acquirent leur pouvoir par leur épée, & les derniers par leur plume. La diſcipline militaire donna l'empire aux *Céſars* dont tu connais l'hiſtoire. La diſcipline monaſtique donne une autre eſpèce d'empire à ces vices-Dieu qu'on appelle *Papes*. On voit des proceſſions dans la même place où l'on voyait autrefois des triomphes. Les *Cicérons* expliquent tout cela aux étrangers; ils leur fourniſſent des livres & des filles. Pour moi qui ne veux pas faire d'infidélité à ma belle *Adaté* (tout jeune que je ſuis) je me borne aux livres; & j'étudie principalement la religion du pays qui me divertit beaucoup.

Je liſais avec mon *Cicéron* l'hiſtoire de la vie du DIEU du pays.

Digitized by Google

Elle eſt fort extraordinaire. C'était un homme qui ſéchait des figuiers d'une ſeule parole, qui changeait l'eau en vin, & qui noyait des cochons. Il avait beaucoup d'ennemis ; tu ſais qu'il était né dans une bourgade appartenante à l'empereur de Roume. Ses ennemis étaient malins, ils lui demandèrent un jour s'ils devaient payer le tribut à l'empereur ; il leur répondit, rendez au prince ce qui eſt au prince, mais rendez à DIEU ce qui eſt à DIEU. Cette réponſe me parait ſage, nous en parlions mon *Cicéron* & moi lorſque monſignor eſt entré. Je lui ai dit beaucoup de bien de ſon DIEU, & je l'ai prié de m'expliquer comment ſa chambre des finances obſervait ce précepte en prenant tout pour elle, & en ne donnant rien à l'empereur. Car tu dois ſavoir que bien que les Romains ayent un vice-Dieu, ils ont un empereur auſſi, auquel même ils donnent le titre de *roi des Romains*. Voici ce que cet homme très aviſé m'a répondu.

Il eſt vrai que nous avons un empereur, mais il ne l'eſt qu'en peinture ; il eſt banni de Roume ; il n'y a pas ſeulement une maiſon ; nous le laiſſons habiter auprès d'un grand fleuve qui eſt gelé quatre mois de l'année dans un pays dont le langage écorche nos oreilles. Le véritable empereur eſt le pape ; puiſqu'il régne dans la capitale de l'empire. Ainſi, *rendez à l'empereur* veut dire rendez au pape. *Rendez à DIEU* ſignifie encor rendez au pape, puiſqu'en effet il eſt vice-Dieu. Il eſt ſeul le maître de tous les cœurs & de toutes les bourſes. Si l'autre empereur qui demeure ſur un grand fleuve oſait ſeulement dire un mot, alors nous ſouléverions contre lui tous les habitans des rives du grand fleuve qui ſont pour la plûpart de gros corps ſans eſprit, & nous armerions contre lui les autres rois qui partageraient avec lui ſes dépouilles.

Te voilà au fait, divin *Shaſtaſid*, de l'eſprit de Roume. Le pape eſt en grand ce que le *Dalai-lama* eſt en petit ; s'il n'eſt pas immortel comme le *Lama*, il eſt tout-puiſſant pendant

a) *Jean VIII*, aſſaſſiné à coups de marteau par un mari jaloux.
Jean X amant de *Théodora*, étranglé dans ſon lit.
Etienne VIII enfermé au château qu'on appelle aujourd'hui *St. Ange*.
Etienne IX fabré au viſage par les Romains.

Jean

dant ſa vie, ce qui vaut bien mieux. Si quelquefois on lui réſiſte, ſi on le dépoſe, ſi on lui donne des ſouflets, ou ſi même on le tue *a*) entre les bras de ſa maîtreſſe, comme il eſt arrivé quelquefois, ces inconvéniens n'attaquent jamais ſon divin caractère. On peut lui donner cent coups d'étrivières, mais il faut toûjours croire tout ce qu'il dit. Le pape meurt, la papauté eſt immortelle. Il y a eu trois ou quatre vices-Dieu à la fois qui diſputaient cette place. Alors la divinité était partagée entre eux : chacun en avait ſa part, chacun était infaillible dans ſon parti.

J'ai demandé à monſignor par quel art ſa cour eſt parvenue à gouverner toutes les autres cours. Il faut peu d'art, me dit-il, aux gens d'eſprit pour conduire les ſots. J'ai voulu ſavoir ſi on ne s'était jamais révolté contre les déciſions du vice-Dieu. Il m'a avoué qu'il y avait eu des hommes aſſez téméraires pour lever les yeux, mais qu'on les leur avait crevés auſſi-tôt ; ou qu'on avait exterminé ces miſérables ; & que ces révoltes n'avaient jamais ſervi juſqu'à préſent qu'à mieux affermir l'infaillibilité ſur le trône de la vérité.

On vient enfin de nommer un nouveau vice-Dieu. Les cloches ſonnent, on frappe les tambours, les trompettes éclatent, le canon tire, cent mille voix lui répondent. Je t'informerai de tout ce que j'aurai vu.

SEIZIEME LETTRE

*D'*Amabed.

CE fut le 25 du mois *du Crocodile*, & le 13 de la planète de *Mars*, comme on dit ici, que des hommes vêtus de rouge & inſpirés, élurent l'homme infaillible, devant qui je

Jean XII dépoſé par l'empereur *Othon I*, aſſaſſiné chez une de ſes maîtreſſes.

Benoit V exilé par l'empereur *Othon I.*

Benoit VII étranglé par le bâtard de *Jean X.*

Benoit IX qui acheta le pontificat lui troiſiéme, & revendit ſa part &c. &c. ils étaient tous infaillibles.

dois être jugé auſſi bien que *Charme des yeux* en qualité d'*apoſtata*.

Ce Dieu en terre s'appelle *Léone*, dixiéme du nom. C'eſt un très bel homme de trente-quatre à trente-cinq ans, & fort aimable ; les femmes ſont folles de lui. Il était attaqué d'un mal immonde qui n'eſt bien connu encor qu'en Europe ; mais dont les Portugais commencent à faire part à l'Indouſtan. On croyait qu'il en mourrait : & c'eſt pourquoi on l'a élu, afin que cette ſublime place fût bientôt vacante, mais il eſt guéri, & il ſe moque de ceux qui l'ont nommé.

Rien n'a été ſi magnifique que ſon couronnement ; il y a dépenſé cinq millions de roupies pour ſubvenir aux néceſſités de ſon DIEU qui a été ſi pauvre ! je n'ai pu t'écrire dans le fracas de nos fêtes. Elles ſe ſont ſuccédées ſi rapidement ; il a falu paſſer par tant de plaiſirs que le loiſir a été impoſſible.

Le vice-Dieu *Léone* a donné des divertiſſemens dont tu n'as point d'idée. Il y en a un ſurtout qu'on appelle *comédie* qui me plaît beaucoup plus que tous les autres enſemble. C'eſt une repréſentation de la vie humaine ; c'eſt un tableau vivant ; les perſonnages parlent & agiſſent ; ils expoſent leurs intérêts ; ils développent leurs paſſions ; ils remuent l'ame des ſpectateurs.

La comédie que je vis avant-hier chez le pape eſt intitulée *la Mandragore*. Le ſujet de la piéce eſt un jeune homme adroit qui veut coucher avec la femme de ſon voiſin. Il engage avec de l'argent un moine, un *Fa tutto*, ou un *Fa molto* à ſéduire ſa maîtreſſe, & à faire tomber ſon mari dans un piége ridicule. On ſe moque tout le long de la piéce de la religion que l'Europe profeſſe, dont Roume eſt le centre, & dont le ſiége papal eſt le trône. De tels plaiſirs te paraîtront peut-être indécens, mon cher & pieux *Shaſtaſid*. *Charme des yeux* en a été ſcandaliſée ; mais la comédie eſt ſi jolie que le plaiſir l'a emporté ſur le ſcandale.

Les feſtins, les bals, les belles cérémonies de la religion, les danſeurs de corde ſe ſont ſuccédés tour-à-tour ſans interruption. Les bals ſurtout ſont fort plaiſans. Chaque perſonne invitée au bal met un habit étranger, & un viſage de carton par deſſus le ſien. On tient ſous ce déguiſement des propos

Digitized by Google

à faire éclater de rire. Pendant les repas il y a toûjours une muſique très agréable ; enfin c'eſt un enchantement.

On m'a conté qu'un vice-Dieu prédéceſſeur de *Léon*, nommé *Alexandre*, ſixiéme du nom, avait donné aux nôces d'une de ſes bâtardes une fête bien plus extraordinaire. Il y fit danſer cinquante filles toutes nuës. Les bracmanes n'ont jamais inſtitué de pareilles danſes. Tu vois que chaque pays a ſes coutumes. Je t'embraſſe avec reſpect, & je te quitte pour aller danſer avec ma belle *Adaté*. Que *Birma* te comble de bénédictions !

DIX-SEPTIEME LETTRE

*D'*Amabed.

VRaiment, mon grand brame, tous les vices-Dieu n'ont pas été ſi plaiſans que celui-ci. C'eſt un plaiſir de vivre ſous ſa domination. Le défunt nommé *Jules* était d'un caractère différent ; c'était un vieux ſoldat turbulent qui aimait la guerre comme un fou ; toûjours à cheval, toûjours le caſque en tête, diſtribuant des bénédictions & des coups de ſabre, attaquant tous ſes voiſins, damnant leurs ames & tuant leurs corps autant qu'il le pouvait. Il eſt mort d'un accès de colère. Quel diable de vice-Dieu on avait là ! croirais-tu bien qu'avec un morceau de papier il s'imaginait dépouiller les rois de leurs royaumes ! il s'aviſa de détrôner de cette manière le roi d'un pays aſſez beau qu'on appelle *la France*. Ce roi était un fort bon homme. Il paſſe ici pour un ſot parce qu'il n'a pas été heureux. Ce pauvre prince fut obligé d'aſſembler un jour les plus ſavans hommes de ſon royaume *a*) pour leur

a) Le pape *Jules II* excommunia le roi de France *Louis XII* en 1510. Il mit le royaume de France en interdit, & le donna au premier qui voudrait s'en ſaiſir. Cette excommunication & cette interdiction furent réitérées en 1512. On a peine à concevoir aujourd'hui cet excès d'inſolence & de ridicule. Mais depuis *Grégoire VII* il n'y eut preſque aucun évêque de Rome qui ne fit ou qui ne voulût faire & défaire

demander s'il lui était permis de ſe défendre contre un vice-Dieu qui le détrônait avec du papier. C'eſt être bien bon que de faire une queſtion pareille ! j'en témoignais ma ſurpriſe au monſignor violet qui m'a pris en amitié. Eſt-il poſſible, lui diſais-je, qu'on ſoit ſi ſot en Europe ! j'ai bien peur, me dit-il, que les vices-Dieu n'abuſent tant de la complaiſance des hommes, qu'à la fin ils leur donneront de l'eſprit.

Il faudra donc qu'il y ait des révolutions dans la religion de l'Europe. Ce qui te ſurprendra, docte & pénétrant *Shaſtaſid*, c'eſt qu'il ne s'en fit point ſous le vice-Dieu *Alexandre* qui régnait avant *Jules*. Il faiſait aſſaſſiner, pendre, noyer, empoiſonner impunément tous les ſeigneurs ſes voiſins. Un de ſes cinq bâtards fut l'inſtrument de cette foule de crimes à la vuë de toute l'Italie. Comment les peuples perſiſtèrent-ils dans la religion de ce monſtre ! c'eſt celui-là même qui faiſait danſer les filles ſans aucun ornement ſuperflu. Ses ſcandales devaient inſpirer le mépris, ſes barbaries devaient aiguiſer contre lui mille poignards ; cependant il vécut honoré & paiſible dans ſa cour. La raiſon en eſt, à mon avis, que les prêtres gagnaient à tous ſes crimes, & que les peuples n'y perdaient rien. Dès qu'on vexera trop les peuples, ils briſeront leurs liens. Cent coups de bélier n'ont pu ébranler le coloſſe, un caillou le jettera par terre. C'eſt ce que diſent ici les gens déliés qui ſe piquent de prévoir.

Enfin, les fêtes ſont finies ; il n'en faut pas trop ; rien ne laſſe comme les choſes extraordinaires devenues communes. Il n'y a que les beſoins renaiſſans qui puiſſent donner du plaiſir tous les jours. Je me recommande à tes ſaintes prières.

des ſouverains ſelon ſon bon plaiſir. Tous les ſouverains méritaient cet infâme traitement, puiſqu'ils avaient été aſſez imbécilles pour fortifier eux-mêmes chez leurs ſujets l'opinion de l'infaillibilité du pape & ſon pouvoir ſur toutes les égliſes. Ils s'étaient donnés eux-mêmes des fers qu'il était très difficile de briſer. Le gouvernement fut partout un cahos formé par la ſuperſtition. La raiſon n'a pénétré que très tard chez les peuples de l'Occident ; elle a guéri quelques bleſſures que cette ſuperſtition ennemie du genre-humain avait faites aux hommes, mais il en reſte encor de profondes cicatrices.

Digitized by Google

DIX-HUITIEME LETTRE

*D'*Amabed.

L'Infaillible nous a voulu voir en particulier *Charme des yeux* & moi. Notre monſignor nous a conduits dans ſon palais. Il nous a fait mettre à genoux trois fois. Le vice-Dieu nous a fait baiſer ſon pied droit en ſe tenant les côtés de rire. Il nous a demandé ſi le père *Fa tutto* nous avait convertis, & ſi en effet nous étions chrétiens. Ma femme a répondu que le père *Fa tutto* était un inſolent, & le pape s'eſt mis à rire encor plus fort. Il a donné deux baiſers à ma femme & à moi auſſi.

Enſuite il nous a fait aſſeoir à côté de ſon petit lit de baiſe pieds. Il nous a demandé comment on faiſait l'amour à Bénarès, à quel âge on mariait communément les filles, ſi le grand *Brama* avait un ſerrail. Ma femme rougiſſait, je répondais avec une modeſtie reſpectueuſe. Enſuite il nous a congédiés en nous recommandant le chriſtianiſme, en nous embraſſant, & en nous donnant de petites claques ſur les feſſes en ſigne de bonté. Nous avons rencontrés en ſortant les pères *Fa tutto* & *Fa molto*, qui nous ont baiſé le bas de la robe. Le premier moment qui commande toûjours à l'ame, nous a fait d'abord reculer avec horreur ma femme & moi. Mais le violet nous a dit, vous n'êtes pas encor entiérement formés : ne manquez pas de faire mille careſſes à ces bons pères : c'eſt un devoir eſſentiel dans ce pays-ci d'embraſſer ſes plus grands ennemis. Vous les ferez empoiſonner ſi vous pouvez à la première occaſion. Mais en attendant vous ne pouvez leur marquer trop d'amitié. Je les embraſſai donc. Mais *Charme des yeux* leur fit une révérence fort ſéche : & *Fa tutto* la lorgnait du coin de l'œil en s'inclinant juſqu'à terre devant elle. Tout ceci eſt un enchantement. Nous paſſons nos jours à nous étonner. En vérité je doute que Maduré ſoit plus agréable que Roume.

Digitized by Google

DIX-NEUVIEME LETTRE

D'Amabed.

POint de juſtice du père *Fa tutto*. Hier notre jeune *Déra* s'aviſa d'aller le matin par curioſité dans un petit temple. Le peuple était à genoux ; un brame du pays vêtu magnifiquement ſe courbait ſur une table ; il tournait le derrière au peuple. On dit qu'il faiſait DIEU. Dès qu'il eut fait DIEU il ſe montra par devant. *Déra* fit un cri, & dit, Voilà le coquin qui m'a violée. Heureuſement dans l'excès de ſa douleur & de ſa ſurpriſe elle prononça ces paroles en indien. On m'aſſure que ſi le peuple les avait compriſes, la canaille ſe ſerait jettée ſur elle comme ſur une ſorcière. *Fa tutto* lui répondit en italien, Ma fille, la grace de la vierge *Marie* ſoit avec vous : parlez plus bas. Elle revint toute éperdue nous conter la choſe. Nos amis nous ont conſeillé de ne nous jamais plaindre. Ils nous ont dit que *Fa tutto* eſt un ſaint, & qu'il ne faut jamais mal parler des ſaints. Que veux-tu ! ce qui eſt fait eſt fait. Nous prenons en patience tous les agrémens qu'on nous fait goûter dans ce pays-ci. Chaque jour nous apprend des choſes dont nous ne nous doutions pas. On ſe forme beaucoup par les voyages.

Il eſt venu à la cour de *Léone* un grand poëte ; ſon nom eſt meſſer *Arioſto*, il n'aime pas les moines, voici comme il parle d'eux.

Non ſa quel che ſia amor, non ſa che vaglia
La caritade ; e quindi avien che i frati
Sono ſi ingorda & ſi crudel canaglia.

Cela veut dire en indien

Modermen ſebar eſo
La te ben ſoſa meſo.

Digitized by Google

Tu ſens quelle ſupériorité la langue indienne qui eſt ſi antique, conſervera toûjours ſur tous les jargons nouveaux de l'Europe; nous exprimons en quatre mots ce qu'ils ont de la peine à faire entendre en dix. Je conçois bien que cet *Arioſte* diſe que les moines ſont de la canaille, mais je ne ſais pourquoi il prétend qu'ils ne connaiſſent point l'amour. Hélas! nous en ſavons des nouvelles. Peut-être entend-il qu'ils jouïſſent & qu'ils n'aiment point.

VINGTIEME LETTRE

*D'*Amabed.

IL y a quelques jours, mon cher grand brame, que je ne t'ai écrit. Les empreſſemens dont on nous honore en ſont la cauſe. Notre monſignor nous donna un excellent repas avec deux jeunes gens vêtus de rouge de la tête aux pieds. Leur dignité eſt *cardinal*, comme qui dirait *gond de porte*; l'un eſt le cardinal *Sacripanté* & l'autre le cardinal *Faquinetti*. Ils ſont les premiers de la terre après le vice-Dieu; auſſi ſont-ils intitulés *vicaires du vicaire*. Leur droit qui eſt ſans doute droit divin eſt d'être égaux aux rois, & ſupérieurs aux princes, & d'avoir ſurtout d'immenſes richeſſes. Ils méritent bien tout cela, vu la grande utilité dont ils ſont au monde.

Ces deux gentilshommes en dinant avec nous, propoſèrent de nous mener paſſer quelques jours à leurs maiſons de campagne, car c'eſt à qui nous aura; après s'être diſputé la préférence le plus plaiſamment du monde, *Faquinetti* s'eſt emparé de la belle *Adaté*, & j'ai été le partage de *Sacripanté*, à condition qu'ils changeraient le lendemain, & que le troiſiéme jour nous nous raſſemblerions tous quatre. *Déra* était du voyage. Je ne ſais comment te conter ce qui nous eſt arrivé. Je vais pourtant eſſayer de m'en tirer.

Ici finit le manuſcrit des lettres d'*Amabed*. On a cherché

Digitized by Google

dans toutes les bibliothèques de Maduré & de Bénarès la ſuite de ces lettres. Il eſt ſûr qu'elle n'exiſte pas.

Ainſi, ſuppoſé que quelque malheureux fauſſaire imprime jamais le reſte des avantures des deux jeunes Indiens, *nouvelles lettres d'Amabed*, *nouvelles lettres de Charme des yeux*, *réponſes du grand brame Shaſtaſid*, le lecteur peut être ſûr qu'on le trompe, & qu'on l'ennuie comme il eſt arrivé cent fois en cas pareil.

F I N.

TABLE

Digitized by Google

TABLE

des piéces contenues dans ce volume.

Epitre dédicatoire de Zadig, *à la ſultane* Sheraa, *par* Sadi. . . . . pag. 1.

ZADIG, *ou* LA DESTINÉE, *hiſtoire orientale.*

Le borgne. . . . . . 3.
Le nez. . . . . . 6.
Le chien & le cheval. . . . . . 7.
L'envieux. . . . . . 11.
Les généreux. . . . . . 15.
Le miniſtre. . . . . . 17.
Les diſputes & les audiences. . . . . . 18.
La jalouſie. . . . . . 21.
La femme battue. . . . . . 25.
L'eſclavage. . . . . . 28.
Le bucher. . . . . . 31.
Le ſouper. . . . . . 33.
Les rendez-vous. . . . . . 36.
Le brigand. . . . . . 39.
Le pêcheur. . . . . . 42.
Le baſilic. . . . . . 45.
Les combats. . . . . . 51.
L'hermite. . . . . . 55.
Les énigmes. . . . . . 61.

LE MONDE COMME IL VA, *viſion de* Babouc, *écrite par lui-méme.* . . . . . 64.

Digitized by Google

MEMNON, *ou* LA SAGESSE HUMAINE. pag. 80.

LES DEUX CONSOLÉS. . . . . 86.

HISTOIRE DES VOYAGES DE SCARMENTADO, *écrite par lui-même.* . . . . . 88.

MICROMÉGAS, *hiſtoire philoſophique.*

CHAP. I. *Voyage d'un habitant du monde de l'étoile* Sirius, *dans la planète de* Saturne. . 96.

CH. II. *Converſation de l'habitant de* Sirius *avec celui de* Saturne. . . . . 99.

CH. III. *Voyage des deux habitans de* Sirius, *& de* Saturne. . . . . 102.

CH. IV. *Ce qui leur arrive ſur le globe de la terre.* 103.

CH. V. *Expériences & raiſonnemens des deux voyageurs.* . . . . . 106.

CH. VI. *Ce qui leur arriva avec des hommes.* . 108.

CH. VII. *Converſation avec les hommes.* . . . 111.

HISTOIRE D'UN BON BRAMIN. . . . 115.

LE BLANC & LE NOIR. . . . . 118.

JEANNOT & COLIN. . . . . 131.

CANDIDE, *ou* l'OPTIMISME, *traduit de l'allemand de Mr. le docteur* Ralph.

CHAP. I. *Comment* Candide *fut élevé dans un beau château, & comment il fut chaſſé d'icelui.* 140.

CH. II. *Ce que devint* Candide *parmi les Bulgares.* 142.

CH. III. *Comment* Candide *ſe ſauva d'entre les Bulgares, & ce qu'il devint.* . . . . 145.

CH. IV. *Comment* Candide *rencontra ſon ancien maître*

Digitized by Google

de philoſophie le docteur Pangloſs, *& ce qui en advint.* . . . . . pag. 147.
CHAP. V. *Tempête, naufrage, tremblement de terre, & ce qui advint du docteur* Pangloſs, *de* Candide, *& de l'anabatiſte* Jacques. . . 150.
CH. VI. *Comment on fit un auto-da-ſé pour empêcher les tremblemens de terre, & comment* Candide *fut feſſé.* . . . . . 152.
CH. VII. *Comment une vieille prit ſoin de* Candide, *& comment il retrouva ce qu'il aimait.* . 154.
CH. VIII. *Hiſtoire de* Cunégonde. . . . 156.
CH. IX. *Ce qui advint de* Cunégonde, *de* Candide, *du grand inquiſiteur & d'un Juif.* . 159.
CH. X. *Dans quelle détreſſe* Candide, Cunégonde *& la vieille arrivent à Cadiz, & de leur embarquement.* . . . . . 160.
CH. XI. *Hiſtoire de la vieille.* . . . . 162.
CH. XII. *Suite des malheurs de la vieille.* . 165.
CH. XIII. *Comment* Candide *fut obligé de ſe ſéparer de la belle* Cunégonde *& de la vieille.* . 169.
CH. XIV. *Comment* Candide *&* Cacambo *furent reçus chez les jéſuites du Paraguai.* . 171.
CH. XV. *Comment* Candide *tua le frère de ſa chère* Cunégonde. . . . . 174.
CH. XVI. *Ce qui advint aux deux voyageurs avec deux filles, deux ſinges & les ſauvages nommés* Oreillons. . . . . 176.
CH. XVII. *Arrivée de* Candide *& de ſon valet au pays d'Eldorado, & ce qu'ils y virent.* . 179.
CH. XVIII. *Ce qu'ils virent dans le pays d'Eldorado.* 183.
CH. XIX. *Ce qui leur arriva à Surinam, & comment* Can-

Digitized by Google

dide *fit connaiſſance avec* Martin. pag. 188.
CHAP. XX. *Ce qui arriva ſur mer à* Candide *& à* Martin. . . . . 192.
CH. XXI. Candide *&* Martin *approchent des côtes de France & raiſonnent.* . . . . 195.
CH. XXII. *Ce qui arriva en France à* Candide *& à* Martin. . . . . 196.
CH. XXIII. Candide *&* Martin *vont ſur les côtes d'Angleterre ; ce qu'ils y voyent.* . . . 205.
CH. XXIV. *De* Paquette, *& de frère* Giroflée. . 207.
CH. XXV. *Viſite chez le ſeigneur* Pococuranté *noble Vénitien.* . . . . . 211.
CH. XXVI. *D'un ſouper que* Candide *&* Martin *firent avec ſix étrangers, & qui ils étaient.* . 216.
CH. XXVII. *Voyage de* Candide *à Conſtantinople.* . 219.
CH. XXVIII. *Ce qui arriva à* Candide, à Cunégonde, *à* Pangloſs, *à* Martin, *&c.* . . . 222.
CH. XXIX. *Comment* Candide *retrouva* Cunégonde *& la vieille.* . . . . . 225.
CH. XXX. *Concluſion.* . . . . . 226.

POT POURRI. . . . . 231.

L'INGENU, *hiſtoire véritable, tirée des manuſcrits du* P. Queſnel.
CHAP. I. *Comment le prieur de Notre-Dame de la Montagne & mademoiſelle ſa ſœur rencontrèrent un Huron.* . . . . . 246.
CH. II. *Le Huron nommé l'*Ingénu, *reconnu de ſes parens.* . . . . . 252.
CH. III. *Le Huron nommé l'*Ingénu, *converti.* . 256.
CH. IV. *L'*Ingénu *batiſé.* . . . . . 259.
CH. V. *L'*Ingénu *amoureux.* . . . . 261.

Digitized by Google

CHAP. VI. *L'*Ingénu *court chez ſa maîtreſſe, & devient furieux.* . . . . . pag. 264.
CH. VII. *L'*Ingénu *repouſſe les Anglais.* . . 267.
CH. VIII. *L'*Ingénu *va en cour. Il ſoupe en chemin avec des huguenots.* . . . . . 269.
CH. IX. *Arrivée de l'*Ingénu *à Verſailles. Sa réception à la cour.* . . . . . 272.
CH. X. *L'*Ingénu *enfermé à la Baſtille avec un janſéniſte.* . . . . . 275.
CH. XI. *Comment l'*Ingénu *développe ſon génie.* 279.
CH. XII. *Ce que l'*Ingénu *penſe des piéces de théâtre.* 282.
CH. XIII. *La belle* St. Yves *va à Verſailles.* . 284.
CH. XIV. *Progrès de l'eſprit de l'*Ingénu. . 288.
CH. XV. *La belle* St. Yves *réſiſte à des propoſitions délicates.* . . . . . 290.
CH. XVI. *Elle conſulte un jéſuite.* . . . . 293.
CH. XVII. *Elle ſuccombe par vertu.* . . . . 295.
CH. XVIII. *Elle délivre ſon amant & un janſéniſte.* 297.
CH. XIX. *L'*Ingénu, *la belle* St. Yves *& leurs parens ſont raſſemblés.* . . . . . 300.
CH. XX. *La belle* St. Yves *meurt, & ce qui en arrive.* . . . . . 306.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS. . 312.
Déſaſtre de l'homme aux quarante écus. . . . 314.
Entretien avec un géomètre. . . . . . 316.
Avanture avec un carme. . . . . . 331.
Audience de monſieur le controlleur général. . 333.
Lettre à l'homme aux quarante écus. . . . . 335.
Nouvelles douleurs, occaſionnées par les nouveaux ſyſtêmes. . . . . . 338.

Digitized by Google

Mariage de l'homme aux quarante écus. . pag. 342.
L'homme aux quarante écus devenu père, raiſonne ſur les moines. . . . . . 348.
Des impôts payés à l'étranger. . . . . . 354.
Des proportions. . . . . . 356.
De la vérole. . . . . . 361.
Grande querelle. . . . . . 368.
Scélerat chaſſé. . . . . . 369.
Le bon ſens de monſieur André. . . . . 371.
D'un bon ſouper chez monſieur André. . . . . 373.

LA PRINCESSE DE BABILONE. . . 379.

LES LETTRES D'AMABED, &c. *traduites par l'abbé* Tamponet.
*Première lettre d'*Amabed *à* Shaſtaſid *grand brame de Maduré.* . . . . . 446.
Réponſe de Shaſtaſid. . . . . 448.
*Seconde lettre d'*Amabed *à* Shaſtaſid. . . 449.
Réponſe de Shaſtaſid. . . . . 451.
*Troiſiéme lettre d'*Amabed *à* Shaſtaſid. . . 452.
*Quatriéme lettre d'*Amabed *à* Shaſtaſid. . . 453.
*Première lettre d'*Adaté *à* Shaſtaſid. . . . 454.
*Seconde lettre d'*Adaté *à* Shaſtaſid, *écrite de la priſon de l'inquiſition.* . . . . . ibid.
*Troiſiéme lettre d'*Adaté *à* Shaſtaſid. . . . 457.
*Quatriéme lettre d'*Adaté *à* Shaſtaſid. . . 459.
Réponſe du brame Shaſtaſid *aux trois lettres précédentes d'*Adaté. . . . . 461.
*Cinquiéme lettre d'*Adaté, *au grand brame* Shaſtaſid. 463.
*Sixiéme lettre d'*Adaté. . . . . 465.
*Septiéme lettre d'*Adaté. . . . . 466.

Digitized by Google

*Première lettre d'*Amabed *à* Shaſtaſid, *après ſa captivité.* . . . . . pag. 467.
*Seconde lettre d'*Amabed *pendant ſa route.* . . 468.
*Troiſiéme lettre du journal d'*Amabed. . . . . 470.
*Quatriéme lettre d'*Amabed *à* Shaſtaſid. . . . 472.
*Cinquiéme lettre d'*Amabed. . . . . 474.
*Sixiéme lettre d'*Amabed *pendant ſa route.* . 475.
*Septiéme lettre d'*Amabed. . . . . 477.
*Huitiéme lettre d'*Amabed. . . . . 478.
*Neuviéme lettre d'*Amabed. . . . . 479.
*Dixiéme lettre d'*Amabed. . . . . ibid.
*Onziéme lettre d'*Amabed. . . . . 481.
*Douziéme lettre d'*Amabed. . . . . 483.
*Treiziéme lettre d'*Amabed. . . . . 484.
*Quatorziéme lettre d'*Amabed. . . . . 485.
*Quinziéme lettre d'*Amabed. . . . . 487.
*Seiziéme lettre d'*Amabed. . . . . 489.
*Dix-ſeptiéme lettre d'*Amabed. . . . . 491.
*Dix-huitiéme lettre d'*Amabed. . . . . 493.
*Dix-neuviéme lettre d'*Amabed. . . . . 494.
*Vingtiéme lettre d'*Amabed. . . . . 495.

1398 Vol XIII

Digitized by Google

Digitized by Google

TOME 087546

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google